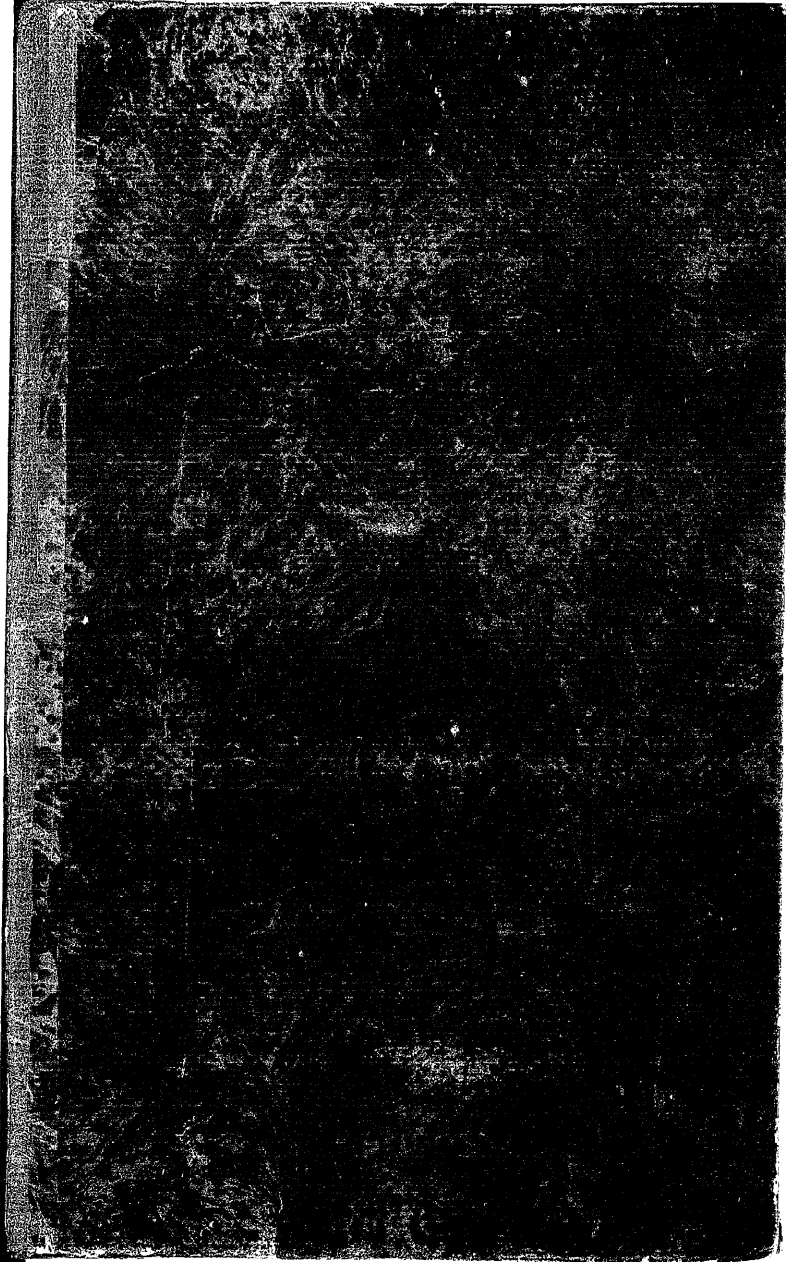


00350001

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9



E 27879

- 本は大切に扱いまししょう
- 返却は遅れないように致しまししょう
- 本の配列を乱さないように致しまししょう
- 切取、無断持出はやめまししょう

東京経済大学図書館

COLLECTION

COMPLÈTE

DES

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES,

LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

←—————→
TOME I.
←—————→

COLLECTION
COMPLETE

DES

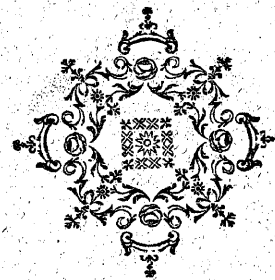
ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES,
LITTÉRAIRES ET DRAMATIQUES

DE

M. DIDEROT.

TOME I.

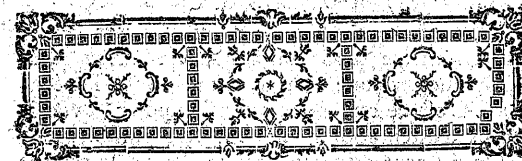


LONDRES.

M. DCC. LXXIII.

1354
D55c
v.1

E 27879



PROSPECTUS
DE
L'ENCYCLOPÉDIE, (*)
OU
DU DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
DES SCIENCES, DES ARTS
ET DES MÉTIERS.

L'OUVRAGE que nous annonçons
n'est plus un Ouvrage à faire. Le Manuscrit
& les Dessins en sont complets. Nous
pouvons assurer qu'il n'aura pas moins
de huit Volumes, & de six cens Planches,
& que les Volumes se succéderont sans interruption.

Après avoir informé le Public de l'état présent
de l'ENCYCLOPÉDIE, & de la diligence que nous

(*) Le mot *Encyclopédie* signifie enchaînement des Sciences. Il est composé de *ἐν* en, *κύκλος* cercle, & de *παιδεία* institution ou science. Ceux qui ont prétendu que cet Ouvrage
Tome I. A

apporterons à la publier ; il est de notre devoir de le satisfaire sur la nature de cet Ouvrage, & sur les moyens que nous avons pris pour l'exécution. C'est ce que nous allons exposer, avec le moins d'ostentation qu'il nous sera possible.

On ne peut disconvenir que depuis le renouvellement des Lettres parmi nous, on ne doive, en partie, aux Dictionnaires les lumières générales qui se sont répandues dans la société, & ce germe de science, qui dispose insensiblement les esprits à des connoissances plus profondes. Combien donc n'importoit-il pas d'avoir, en ce genre, un Livre qu'on pût consulter sur toutes les matières, & qui servît autant à guider ceux qui sentiroient le courage de travailler à l'instruction des autres, qu'à éclairer ceux qui ne s'instruisent que pour eux-mêmes.

C'est un avantage que nous nous sommes proposé ; mais ce n'est pas le seul. En réduisant, sous la forme de Dictionnaire, tout ce qui concerne les Sciences & les Arts, il s'agissoit encore de faire sentir les secours mutuels qu'ils se prêtent ; d'user de ces secours pour en rendre les principes plus sûrs, & leurs conséquences plus claires ; d'indiquer les liaisons éloignées ou prochaines des êtres qui composent la Nature, & qui ont occupé les hommes ; de montrer, par l'entrelacement des racines & par celui des branches, l'impossibilité de bien connoître quelques parties de ce tout, sans

vraie étoit impossible, ne connoissoient pas, selon toute apparence, le passage qui suit : il est du Chancelier Bacon. *De impossibilitate ita statuo : ea omnia possibilis, & præstabilia censenda, quæ ab aliquibus perfici possunt, licet non à quibusvis ; & quæ à multis conjunctim, licet non ab uno ; & quæ in successione sæculorum, licet non eodem ævo ; & denique quæ MULTORUM cura & sumptu, licet non opibus & industria singulorum.* BAC. lib. 2, de Aug. Scient. cap. 1, p. 103.

remonter ou descendre à beaucoup d'autres ; de former un tableau général des efforts de l'esprit humain, dans tous les genres & dans tous les siècles ; de présenter ces objets avec clarté ; de donner à chacun d'eux l'étendue convenable ; & de vérifier, s'il étoit possible, notre Epigraphe par notre succès.

*Tantum series juncturaque pollet,
Tantum de medio sumpris accedit honoris !*

HORAT. Art. Poet.

JUSQU'ICI personne n'avoit conçu un ouvrage aussi grand ; ou du moins personne ne l'avoit exécuté. Leibnitz, de tous les Savans le plus capable d'en sentir les difficultés, desiroit qu'on les surmontât. Cependant on avoit des Encyclopédies ; & Leibnitz ne l'ignoroit pas, lorsqu'il en demandoit une.

La plupart de ces Ouvrages parurent avant le siècle dernier, & ne furent pas tout-à-fait méprisés. On trouva que s'ils n'annonçoient pas beaucoup de génie, ils marquoient au moins du travail & des connoissances. Mais que seroit ce pour nous que ces Encyclopédies ? quel progrès n'a-t-on pas fait depuis dans les Sciences & dans les Arts ? Combien de vérités, découvertes aujourd'hui, qu'on n'entrevoit pas alors ? La vraie Philosophie étoit au berceau ; la Géométrie de l'Infini n'étoit pas encore ; la Physique expérimentale se montrait à peine ; il n'y avoit point de Dialectique ; les loix de la saine critique étoient entièrement ignorées. Descartes, Boyle, Huygens, Newton, Leibnitz, Bernoulli, Lock, Bayle, Pascal, Corneille, Racine, Bourdaloue, Bossuet, &c. ou n'existoient pas, ou n'avoient pas écrit. L'esprit de recherche & d'émulation n'animoit pas les

Savans : un autre esprit , moins fécond peut-être , mais plus rare , celui de justesse & de méthode , ne s'étoit point soumis les différentes parties de la Littérature ; & les Académies , dont les travaux ont porté si loin les Sciences & les Arts , n'étoient pas instituées.

Si les découvertes des grands Hommes & des Compagnies savantes , dont nous venons de parler , offrirent dans la suite de puissans secours pour former un Dictionnaire Encyclopédique , il faut avouer aussi que l'augmentation prodigieuse des matieres rendit , à d'autres égards , un tel Ouvrage beaucoup plus difficile. Mais ce n'est point à nous à juger si les successeurs des premiers Encyclopédistes ont été hardis ou présomptueux ; & nous les laisserions tous jouir de leur réputation , sans en excepter *Ephraïm Chambers* , le plus connu d'entr'eux , si nous n'avions des raisons particulières de péser le mérite de celui-ci.

L'Encyclopédie de Chambers , dont on a publié à Londres un si grand nombre d'Éditions rapides ; cette Encyclopédie , qu'on vient de traduire tout récemment en Italien , & qui , de notre aveu , mérite en Angleterre & chez l'Étranger , les honneurs qu'on lui rend , n'eût peut-être jamais été faite , si avant qu'elle parût en Anglois , nous n'avions eu dans notre langue des ouvrages où Chambers a puisé , sans mesure & sans choix , la plus grande partie des choses dont il a composé son Dictionnaire. Qu'en auroient donc pensé nos François , sur une traduction pure & simple ? Il eût excité l'indignation des Savans & le cri du Public , à qui ont n'eût présenté , sous un titre fastueux & nouveau , que des richesses qu'il possédoit depuis long-tems.

Nous ne refusons point à cet Auteur la justice qui lui est due. Il a bien senti le mérite de l'ordre encyclopédique , ou de la chaîne par laquelle on peut descendre , sans interruption , des premiers principes d'une Science ou d'un Art , jusqu'à ses conséquences les plus éloignées , & remonter de ses conséquences les plus éloignées jusqu'à ses premiers principes ; passer imperceptiblement de cette Science ou de cet Art à un autre ; & , s'il est permis de s'exprimer ainsi , faire , sans s'égarer , le tour du monde littéraire. Nous convenons avec lui que *le plan & le dessein de son Dictionnaire sont excellens ; & que si l'exécution en étoit portée à un certain degré de perfection , il contribuerait plus lui seul aux progrès de la vraie Science que la moitié des livres connus*. Mais nous ne pouvons nous empêcher de voir combien il est demeuré loin de ce degré de perfection. En effet , conçoit-on que tout ce qui concerne les Sciences & les Arts puisse être renfermé en deux volumes *in-folio*. La nomenclature d'une matiere aussi étendue en fourniroit un elle seule , si elle étoit complète. Combien donc ne doit-il pas y avoir dans son Ouvrage d'articles omis ou tronqués ?

Ce ne sont point ici des conjectures. La traduction entière du Chambers nous a passé sous les yeux , & nous avons trouvé une multitude prodigieuse de choses à désirer dans les SCIENCES ; dans les ARTS LIBÉRAUX , un mot où il falloit des pages ; & tout à suppléer dans les *Arts mécaniques*. Chambers a lu des Livres ; mais il n'a guère vu d'Artistes ; cependant il y a beaucoup de choses qu'on n'apprend que dans les Ateliers. D'ailleurs , il n'en est pas ici des omissions comme dans un autre ouvrage. L'Encyclopédie , à la rigueur , n'en permet aucune. Un article omis dans un Dic-

tionnaire commun, le rend seulement imparfait. Dans une Encyclopédie, il rompt l'enchaînement, & nuit à la forme & au fonds; & il a fallu tout l'art d'Ephraïm Chambers, pour pallier ce défaut. Il n'est donc pas à présumer qu'un ouvrage aussi imparfait pour tout Lecteur, & si peu neuf pour tout Lecteur François, eût trouvé beaucoup d'admirateurs parmi nous.

Mais, sans nous étendre davantage sur les imperfections de l'Encyclopédie Angloise, nous annonçons que l'Ouvrage de Chambers n'est point la base sur laquelle nous élevés: que nous avons refait un grand nombre de ses articles; & que nous n'avons employé presque aucun des autres sans addition, correction, ou retranchement; qu'il rentre simplement dans la classe des Auteurs que nous avons particulièrement consultés, & que la disposition générale est la seule chose qui soit commune entre notre Ouvrage & le sien.

Nous avons senti avec l'Auteur Anglois, que le premier pas que nous avions à faire vers l'exécution raisonnée & bien entendue d'une Encyclopédie, c'étoit de former un Arbre généalogique de toutes les Sciences & de tous les Arts, qui marquât l'origine de chaque branche de nos connoissances, les liaisons qu'elles ont entr'elles & avec la tige commune, & qui nous servit à rappeler les différens articles à leurs chefs. Ce n'étoit pas une chose facile. Il s'agissoit de renfermer en une page le canevas d'un Ouvrage qui ne se peut exécuter qu'en plusieurs volumes *in folio*, & qui doit contenir un jour toutes les connoissances des hommes.

Cet Arbre de la connoissance humaine pouvoit être formé de plusieurs manières, soit en rapportant aux diverses facultés de notre ame nos diffé-

rentes connoissances, soit en les rapportant aux êtres qu'elles ont pour objet. Mais l'embarras étoit d'autant plus grand, qu'il y avoit plus d'arbitraire. Et combien ne devoit-il pas y en avoir? La Nature ne nous offre que des choses particulières, infinies en nombre, & sans aucune division fixe & déterminée. Tout s'y succède par des nuances insensibles. Et sur cette mer d'objets qui nous environne, s'il en paroît quelques-uns, comme des pointes de rochers, qui semblent percer la surface & dominer les autres, ils ne doivent cet avantage qu'à des systèmes particuliers, qu'à des conventions vagues, & qu'à certains événemens étrangers à l'arrangement physique des êtres, & aux vraies institutions de la Philosophie. Si l'on ne pouvoit se flatter d'assujettir l'Histoire seule de la nature à une distribution qui embrassât tout, & qui convînt à tout le monde, ce que MM. de Buffon & d'Aubenton n'ont pas avancé sans fondement; combien n'étions-nous pas autorisés dans un sujet beaucoup plus étendu, à nous en tenir, comme eux, à quelque méthode satisfaisante pour les bons esprits qui sentent ce que la nature des choses comporte ou ne comporte pas. On trouvera, à la fin de ce Projet, cet Arbre de la connoissance humaine, avec l'enchaînement des idées qui nous ont dirigés dans cette vaste opération. Si nous en sommes sortis avec succès, nous en aurons principalement obligation au Chancelier Bacon, qui jettoit le plan d'un Dictionnaire universel des Sciences & des Arts, en un tems où il n'y avoit, pour ainsi dire, ni Sciences ni Arts. Ce génie extraordinaire, dans l'impossibilité de faire l'histoire de ce qu'on savoit, faisoit celle de ce qu'il falloit apprendre.

C'est de nos facultés que nous avons déduit

nos connoissances ; l'Histoire nous est venue de la mémoire ; la Philosophie , de la raison ; & la Poésie , de l'imagination ; distribution féconde , à laquelle la Théologie même se prête ; car dans cette Science , les faits sont de l'Histoire , & se rapportent à la mémoire , sans même en excepter les Prophéties , qui ne sont qu'une espece d'histoire , où le récit a précédé l'événement : les mysteres , les dogmes & les préceptes sont de Philosophie *éternelle* & de Raison *divine* ; & les paraboles , sorte de Poésie allégorique , sont d'imagination *inspirée*. Aussi-tôt nous avons vu nos connoissances découler les unes des autres ; l'Histoire s'est distribuée en ecclésiastique , civile , naturelle , littéraire , &c. La Philosophie , en science de Dieu , de l'Homme , de la Nature , &c. La Poésie , en narrative , dramatique , allégorique , &c. De-là , *Théologie* , *Histoire naturelle* , *Physique* , *Métaphysique* , *Mathématiques* , &c. *Météorologie* , *Hydrologie* , &c. *Mécanique* , *Astronomie* , *Optique* , &c. en un mot , une multitude innombrable de rameaux & de branches , dont la science des *axiomes* , ou des *propositions évidentes par elles-mêmes* , doit être regardée , dans l'ordre synthétique , comme le tronc commun.

A L'ASPECT d'une matiere aussi étendue , il n'est personne qui ne fasse avec nous la réflexion suivante. L'expérience journaliere n'apprend que trop combien il est difficile à un Auteur de traiter profondément de la Science ou de l'Art dont il a fait toute sa vie une étude particulière ; il ne faut donc pas être surpris qu'un homme ait échoué dans le projet de traiter de toutes les Sciences & de tous les Arts. Ce qui doit étonner , c'est qu'un homme ait été assez hardi & assez borné pour le

tenter seul. Celui qui s'annonce pour savoir tout , montre qu'il ignore les limites de l'esprit humain.

Nous avons inféré de-là , que pour soutenir un poids aussi grand que celui que nous avions à porter , il étoit nécessaire de le partager ; & sur le champ , nous avons jetté les yeux sur un nombre suffisant de Savans & d'Artistes ; d'Artistes habiles , & connus par leurs talens ; de Savans exercés dans les genres particuliers qu'on avoit à confier à leur travail. Nous avons distribué à chacun la partie qui lui convenoit ; les Mathématiques au Mathématicien ; les Fortifications à l'Ingénieur ; la Chymie au Chymiste ; l'Histoire ancienne & moderne à un homme versé dans ces deux parties ; la Grammaire à un Auteur connu par l'esprit philosophique qui regne dans ses Ouvrages ; la Musique , la Marine , l'Architecture , la Peinture , la Médecine , l'Histoire naturelle , la Chirurgie , le Jardinage , les Arts libéraux , les principaux d'entre les Arts mécaniques , à des hommes qui ont donné des preuves d'habileté dans ces différens genres : ainsi , chacun n'ayant été occupé que de ce qu'il entendoit , a été en état de juger sagement de ce qu'en ont écrit les Anciens & les Modernes , & d'ajouter aux secours qu'il en a tirés , des connoissances puisées dans son propre fonds : personne ne s'est avancé sur le terrain d'autrui , ni ne s'est mêlé de ce qu'il n'a peut-être jamais appris ; & nous avons eu plus de méthode , de certitude , d'étendue , & de détails qu'il ne peut y en avoir dans la plupart des Lexicographes. Il est vrai que ce plan a réduit le mérite d'Editeur à peu de chose ; mais il a beaucoup ajouté à la perfection de l'Ouvrage , & nous penserons toujours nous être acquis assez de gloire , si le Public est satisfait.

La seule partie de notre travail , qui suppose

quelqu'intelligence, c'est de remplir les vuides qui séparent deux Sciences ou deux Arts, & de renouer la chaîne dans les occasions où nos collègues se sont reposés les uns sur les autres de certains articles, qui paroissant appartenir également à plusieurs d'entr'eux, n'ont été faits par aucun. Mais afin que la personne chargée d'une partie, ne soit point comptable des fautes qui pourroient se glisser dans des morceaux surajoutés, nous aurons l'attention de distinguer ces morceaux par une étoile. Nous tiendrons exactement la parole que nous avons donnée; le travail d'autrui sera sacré pour nous; & nous ne manquerons pas de consulter l'Auteur, s'il arrive, dans le cours de l'Edition, que son ouvrage nous paroisse demander quelque changement considérable.

Les différentes mains que nous avons employées, ont apposé à chaque article, comme le sceau de leur style particulier, du style propre à la matière & à l'objet d'une partie. Un procédé de Chymie ne sera point du même ton que la description des bains & des théâtres anciens, ni la manœuvre d'un Serrurier, exposée comme les recherches d'un Théologien, sur un point de dogme ou de discipline. Chaque chose a son coloris, & ce seroit confondre les genres que de les réduire à une certaine uniformité. La pureté du style, la clarté & la précision sont les seules qualités qui puissent être communes à tous les articles, & nous espérons qu'on les y remarquera. S'en permettre davantage, ce seroit s'exposer à la monotonie & au dégoût, qui sont presque inséparables des ouvrages étendus, & que l'extrême variété des matières doit écarter de celui-ci.

Nous en avons dit assez pour informer le Pu-

blic de l'état présent d'une entreprise à laquelle il a paru s'intéresser; des avantages généraux qui en résulteront, si elle est bien exécutée; du bon ou du mauvais succès de ceux qui l'ont tentée avant nous; de l'étendue de son objet; de l'ordre auquel nous nous sommes assujettis; de la distribution qu'on a faite de chaque partie, & de nos fonctions d'EDITEURS: nous allons maintenant passer aux principaux détails de l'exécution.

Toute la matière de l'*Encyclopédie* peut se réduire à trois chefs; les SCIENCES, les ARTS LIBÉRAUX, & les ARTS MÉCANIQUES. Nous commencerons par ce qui concerne les Sciences & les Arts libéraux, & nous finirons par les Arts mécaniques.

On a beaucoup écrit sur les Sciences. Les traités sur les Arts libéraux se sont multipliés sans nombre; la République des Lettres en est inondée. Mais combien peu donnent les vrais principes? Combien d'autres les étouffent dans une affluence de paroles, ou les perdent dans des ténèbres affectées? Combien dont l'autorité en impose, & chez qui une erreur placée à côté d'une vérité, ou décrédite celle-ci, ou s'accrédite elle-même à la faveur de ce voisinage? On eût mieux fait sans doute d'écrire moins & d'écrire mieux.

Entre tous les Ecrivains, on a donné la préférence à ceux qui sont généralement reconnus pour les meilleurs. C'est de-là que les principes ont été tirés. A leur exposition claire & précise, on a joint des exemples ou des autorités constamment reçus. La coutume vulgaire est de renvoyer aux sources, ou de citer, d'une manière vague, souvent infidèle, & presque toujours confuse, en sorte que dans les différentes parties dont un article est composé, on ne fait exactement quel

Auteur on doit consulter sur tel ou tel point, ou s'il faut les consulter tous, ce qui rend la vérification longue & pénible. On s'est attaché, autant qu'il a été possible, à éviter cet inconvénient, en citant, dans le corps même des articles, les Auteurs sur le témoignage desquels on s'est appuyé; rapportant leur propre texte, quand il est nécessaire; comparant par-tout les opinions; balançant les raisons; proposant des moyens de douter ou de sortir de doute; décidant même quelquefois; détruisant, autant qu'il est en nous, les erreurs & les préjugés; & tâchant, sur-tout, de ne les pas multiplier, & de ne les point perpétuer, en protégeant, sans examen, des sentimens rejettés; ou en proscrivant, sans raison, des opinions reçues. Nous n'avons pas craint de nous étendre, quand l'intérêt de la vérité & l'importance de la matière le demandoient, sacrifiant l'agrément toutes les fois qu'il n'a pu s'accorder avec l'instruction.

L'empire des Sciences & des Arts est un monde éloigné du vulgaire, où l'on fait, tous les jours, des découvertes, mais dont on a bien des relations fabuleuses. Il étoit important d'assurer les vraies, de prévenir sur les fausses, de fixer des points d'où l'on partît, & de faciliter ainsi la recherche de ce qui reste à trouver. On ne cite des faits; on ne compare des expériences; on n' imagine des méthodes, que pour exciter le génie à s'ouvrir des routes ignorées, & à s'avancer à des découvertes nouvelles, en regardant comme le premier pas celui où les grands hommes ont terminé leur course. C'est aussi le but que nous nous sommes proposé, en alliant aux principes des Sciences & des Arts libéraux, l'histoire de leur origine & de leurs progrès successifs; & si nous l'avons atteint, de bons esprits ne s'occuperont

plus à chercher ce qu'on savoit avant eux; il sera facile, dans les productions à venir sur les Sciences & sur les Arts libéraux, de démêler ce que les inventeurs ont tiré de leur fonds, d'avec ce qu'ils ont emprunté de leurs prédécesseurs: on appréciera les travaux; & ces hommes, avides de réputation, & dépourvus de génie, qui publient hardiment de vieux systèmes comme des idées nouvelles, seront bientôt démasqués. Mais, pour parvenir à ces avantages, il a fallu donner à chaque matière une étendue convenable, insister sur l'essentiel, négliger les minuties, & éviter un défaut assez commun, celui de s'appesantir sur ce qui ne demande qu'un mot, de prouver ce qu'on ne conteste point, & de commenter ce qui est clair. Nous n'avons ni épargné ni prodigué les éclaircissements. On jugera qu'ils étoient nécessaires partout où nous en avons mis, & qu'ils auroient été superflus où l'on n'en trouvera pas. Nous nous sommes encore bien gardés d'accumuler les preuves où nous avons cru qu'un seul raisonnement solide suffisoit; ne les multipliant que dans les occasions où leur force dépendoit de leur nombre & de leur concert.

Ce sont-là toutes les précautions que nous avons à prendre. Voilà les richesses sur lesquelles nous pouvions compter; mais il nous en est survenu d'autres, que notre entreprise doit, pour ainsi dire, à sa bonne fortune. Ce sont des Manuscrits qui nous ont été communiqués par des Amateurs, ou fournis par des Savans, entre lesquels nous nommerons ici M. FORMEY, Secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse. Cet habile Académicien avoit médité un Dictionnaire, tel à peu près, que

le nôtre, & il nous a généreusement sacrifié la partie considérable qu'il en avoit exécutée, & dont nous ne manquerons pas de lui faire honneur. Ce sont encore des recherches ou observations que chaque Artiste ou Savant, chargé d'une partie de notre Dictionnaire, renfermoit dans son cabinet, & qu'il a bien voulu publier par cette voie. De ce nombre sont presque tous les articles de Grammaire générale & particulière. Nous croyons pouvoir assurer qu'aucun Ouvrage connu ne sera ni aussi riche ni aussi instructif que le nôtre, sur les regles & les usages de la langue françoise, & même sur la nature, l'origine & le philosophique des langues en général. Nous ferons donc part au Public, tant sur les Sciences que sur les Arts libéraux, de plusieurs fonds littéraires, dont il n'auroit peut-être jamais eu connoissance.

Mais ce qui ne contribuera guere moins à la perfection de ces deux branches importantes, ce sont les secours obligeans que nous avons reçus de tous côtés; protection de la part des *Grands*; accueil & communication de la part de plusieurs Savans; Bibliothèques publiques, Cabinets particuliers, Recueils, Porte-feuilles, &c. tout nous a été ouvert, & par ceux qui cultivent les Lettres, & par ceux qui les aiment. Un peu d'adresse & beaucoup de dépense ont procuré ce qu'on n'a pu obtenir de la pure bienveillance; & les récompenses ont presque toujours calmé ou les inquiétudes réelles ou les alarmes simulées de ceux que nous avions à consulter.

Nous sommes principalement sensibles aux obligations que nous avons à M. l'Abbé Sallier, Garde de la Bibliothèque du Roi: aussi n'attendrons-nous pas pour l'en remercier, que nous rendions, soit à nos collègues, soit aux personnes

qui ont pris intérêt à notre ouvrage, le tribut de louanges & de reconnoissance qui leur est dû. M. l'Abbé Sallier nous a permis, avec cette politesse qui lui est naturelle, & qu'animoit encore le plaisir de favoriser une grande entreprise, de choisir dans le riche fonds dont il est dépositaire, tout ce qui pouvoit répandre de la lumiere ou des agrémens sur notre Encyclopédie. On justifie, nous pourrions même dire qu'on honore le choix du Prince, quand on fait se prêter ainsi à ses vues. Les Sciences & les Beaux-Arts ne peuvent trop concourir à illustrer, par leurs productions, le regne d'un Souverain qui les favorise; pour nous, spectateurs de leurs progrès & leurs Historiens, nous nous occuperons seulement à les transmettre à la postérité. Qu'elle dise, à l'ouverture de notre Dictionnaire; tel étoit alors l'état des Sciences & des Beaux-Arts. Qu'elle ajoute ses découvertes à celles que nous aurons enregistrées, & que l'Historioire de l'esprit humain & de ses productions aille d'âge en âge jusqu'aux siècles les plus reculés. Que l'Encyclopédie devienne un sanctuaire, où les connoissances des hommes soient à l'abri des tems & des révolutions. Ne serons-nous pas trop flattés d'en avoir posé les fondemens? Quel avantage n'auroit-ce pas été pour nos peres & pour nous, si les travaux des peuples anciens, des Egyptiens, des Chaldéens, des Grecs, des Romains, &c. avoient été transmis dans un ouvrage encyclopédique, qui eût exposé en même tems les vrais principes de leurs langues! Faisons donc, pour les siècles à venir, ce que nous regrettons que les siècles passés n'aient pas fait pour le nôtre. Nous osons dire que si les anciens eussent exécuté une Encyclopédie, comme ils ont exécuté tant de grandes choses, & que ce Manuscrit se fût échap-

pé seul de la fameuse Bibliotheque d'Alexandrie il eût été capable de nous consoler de la perte des autres.

VOILA ce que nous avons à exposer au Public sur les Sciences & les Beaux-Arts. La partie des Arts mécaniques ne demandoit ni moins de détails ni moins de soins. Jamais, peut-être, il ne s'est trouvé tant de difficultés rassemblées, & si peu de secours pour les vaincre. On a trop écrit sur les Sciences; on n'a pas assez bien écrit sur la plupart des Arts libéraux: on n'a presque rien écrit sur les Arts mécaniques; car qu'est-ce que le peu qu'on en rencontre dans les Auteurs, en comparaison de l'étendue & de la fécondité du sujet? Entre ceux qui en ont traité, l'un n'étoit pas assez instruit de ce qu'il avoit à dire, & a moins rempli son objet que montré la nécessité d'un meilleur ouvrage: un autre n'a qu'effleuré la matiere, en la traitant plutôt en Grammairien & en homme de Lettres, qu'en Artiste: un troisième est, à la vérité, plus riche & plus ouvrier; mais il est en même tems si court, que les opérations des Artistes & la description de leurs machines, cette matiere, capable de fournir seule des ouvrages considérables, n'occupe que la très-petite partie du sien. Chambers n'a presque rien ajouté à ce qu'il a traduit de nos Auteurs. Tout nous déterminoit donc à recourir aux Ouvriers.

On s'est adressé aux plus habiles de Paris & du Royaume. On s'est donné la peine d'aller dans leurs Ateliers, de les interroger, d'écrire sous leur dictée, de développer leurs pensées, d'entier les termes propres à leurs professions, d'en dresser des tables, de les définir, de converser avec ceux dont on avoit obtenu des mémoires, &

& (précaution presque indispensable) de rectifier dans de longs & fréquens entretiens avec les uns, ce que d'autres avoient imparfaitement, obscurément, & quelquefois infidèlement expliqué. Il est des Artistes qui sont en même tems gens de Lettres, & nous en pourrions citer ici; mais le nombre en seroit fort petit: la plupart de ceux qui exercent les Arts mécaniques, ne les ont embrassés que par nécessité, & n'operent que par instinct. A peine entre mille en trouve-t-on une douzaine en état de s'exprimer avec quelque clarté sur les instrumens qu'ils emploient & sur les ouvrages qu'ils fabriquent. Nous avons vu des ouvriers qui travailloient depuis quarante années, sans rien connoître à leurs machines. Il nous a fallu exercer avec eux la fonction dont se glorifioit Socrate, la fonction pénible & délicate de faire accoucher les esprits, *obstetrix animorum*.

Mais il est des métiers si singuliers & des manœuvres si déliées, qu'à moins de travailler soi-même, de mouvoir une machine de ses propres mains, & de voir l'ouvrage se former sous ses propres yeux, il est difficile d'en parler avec précision. Il a donc fallu plusieurs fois se procurer les machines, les construire, mettre la main à l'œuvre, se rendre, pour ainsi dire, apprentif, & faire soi-même de mauvais ouvrages, pour apprendre aux autres comment on en fait de bons.

C'est ainsi que nous nous sommes convaincus de l'ignorance dans laquelle on est sur la plupart des objets de la vie, & de la nécessité de sortir de cette ignorance. C'est ainsi que nous nous sommes mis en état de démontrer que l'homme de Lettres qui fait le plus sa langue, ne connoît pas la vingtieme partie des mots; que, quoique chaque Art ait la sienne, cette langue est encore bien

imparfaite ; que c'est par l'extrême habitude de converser les uns avec les autres, que les ouvriers s'entendent, & beaucoup plus par le retour des conjonctures que par l'usage des termes. Dans un Atelier, c'est le moment qui parle, & non l'Artiste.

Voici la méthode qu'on a suivie pour chaque Art. On a traité, 1^o. de la matière, des lieux où elle se trouve ; de la manière dont on la prépare ; de ses bonnes & mauvaises qualités ; de ses différentes espèces ; des opérations par lesquelles on la fait passer, soit avant que de l'employer, soit en la mettant en œuvre.

2^o. Des principaux ouvrages qu'on en fait, & de la manière de les faire.

3^o. On a donné le nom, la description & la figure des outils & des machines, par pièces détachées & par pièces assemblées, la coupe des moules & d'autres instrumens, dont il est à propos de connoître l'intérieur, leurs profils, &c.

4^o. On a expliqué & représenté la main-d'œuvre & les principales opérations dans une ou plusieurs planches, où l'on voit tantôt les mains seules de l'Artiste, tantôt l'Artiste entier en action, & travaillant à l'ouvrage le plus important de son Art.

5^o. On a recueilli & défini, le plus exactement qu'il a été possible, les termes propres de l'Art.

MAIS le peu d'habitude qu'on a de lire, & de lire des écrits sur les Arts, rend les choses difficiles à expliquer d'une manière intelligible. De là naît le besoin de figures. On pourroit démontrer, par mille exemples, qu'un Dictionnaire pur & simple de langue, quelque bien qu'il soit fait, ne peut se passer de figures, sans tomber dans des définitions obscures ou vagues ; combien donc, à

plus forte raison, ce secours ne nous étoit-il pas nécessaire ? Un coup d'œil sur l'objet ou sur sa représentation en dit plus qu'une page de discours.

On a envoyé des Dessinateurs dans les Ateliers ; On a pris l'esquisse des machines & des outils. On n'a rien omis de ce qui pouvoit les montrer distinctement aux yeux. Dans le cas où une machine mérite des détails par l'importance de son usage, & par la multitude de ses parties, on a passé du simple au composé. On a commencé par assembler, dans une première figure, autant d'éléments qu'on en pouvoit appercevoir sans confusion. Dans une seconde figure, on voit les mêmes éléments avec quelques autres. C'est ainsi qu'on a formé successivement la machine la plus compliquée, sans aucun embarras, ni pour l'esprit, ni pour les yeux. Il faut quelquefois remonter de la connoissance de l'ouvrage à celle de la machine, & d'autres fois descendre de la connoissance de la machine à celle de l'ouvrage. On trouvera, à l'article ART, des réflexions philosophiques sur les avantages de ces méthodes, & sur les occasions où il est à propos de préférer l'une à l'autre.

Il y a des notions qui sont communes à presque tous les hommes, & qu'ils ont dans l'esprit avec plus de clarté qu'elles n'en peuvent recevoir du discours. Il y a aussi des objets si familiers, qu'il seroit ridicule d'en faire des figures. Les Arts en offrent d'autres si composés, qu'on les représenteroit inutilement : dans les deux premiers cas, nous avons supposé que le Lecteur n'étoit pas entièrement dénué de bon sens & d'expérience ; & dans le dernier, nous renvoyons à l'objet même. Il est en tout un juste milieu, & nous avons tâché de ne le pas manquer ici. Un seul Art dont on voudroit tout dire & tout représenter, four-

niroit des volumes de discours & de planches. On ne finiroit jamais si l'on se propofoit de rendre en figures tous les états par lesquels passe un morceau de fer, ayant que d'être transformé en aiguilles. Que le discours fuive le procédé de l'Artiste dans le dernier détail; à la bonne heure. Quant aux Figures, nous les avons restreintes aux mouvemens importans de l'Ouvrier, & aux seuls momens de l'opération, qu'il est très-facile de peindre, & très-difficile d'expliquer. Nous nous en sommes tenus aux circonstances essentielles, à celles dont la représentation, quand elle est bien faite, entraîne nécessairement la connoissance de celles qu'on ne voit pas. Nous n'avons pas voulu ressembler à un homme qui feroit planter des guides, à chaque pas, dans une route, de crainte que les voyageurs ne s'en écartassent: il suffit qu'il y en ait par-tout où ils seroient exposés à s'égarer.

Au reste, c'est la main-d'œuvre qui fait l'Artiste, & ce n'est point dans les Livres qu'on peut apprendre à manœuvrer. L'Artiste rencontrera seulement dans notre Ouvrage des vues qu'il n'eût peut-être jamais eues, & des observations qu'il n'eût faites qu'après plusieurs années de travail. Nous offrirons au Lecteur studieux ce qu'il eût appris d'un Artiste, en le voyant opérer, pour satisfaire sa curiosité; & à l'Artiste, ce qu'il seroit à souhaiter qu'il apprît du Philosophe pour s'avancer à la perfection.

Nous avons distribué dans les Sciences & dans les Arts Libéraux, les Figures & les Planches, selon le même esprit & avec la même économie que dans les Arts Mécaniques; cependant nous n'avons pu réduire le nombre des unes & des autres, à moins de six cens. Les deux Volumes

qu'elles formeront ne feront pas la partie la moins intéressante de l'Ouvrage, par l'attention que nous aurons de placer au verso d'une Planche, l'explication de celle qui sera vis-à-vis, avec des renvois aux endroits du Dictionnaire auxquels chaque Figure sera relative. Un Lecteur ouvre un volume de Planches; il apperçoit une machine qui pique sa curiosité: c'est, si l'on veut, un Moulin à poudre, à papier, à soie, à sucre, &c. il lira vis-à-vis, fig. 50, 51 ou 60, &c. *Moulin à poudre; Moulin à sucre; Moulin à papier; Moulin à soie*, &c. il trouvera ensuite une explication succinte de ces machines, avec les renvois aux articles, *Poudre, Papier, Sucre, Soie*, &c.

La Gravure répondra à la perfection des Dessins, & nous espérons que les Planches de notre *Encyclopédie* surpasseront celles du Dictionnaire Anglois, autant en beauté qu'elles les surpassent en nombre. Chambers a trente Planches. L'ancien projet en promettoit cent vingt; & nous en donnerons six cens au moins. Il n'est pas étonnant que la carrière se soit étendue sous nos pas. Elle est immense; & nous ne nous flattons pas de l'avoir parcourue.

MALGRÉ les secours & les travaux dont nous venons de rendre compte, nous déclarons sans peine, au nom de nos Collegues & au nôtre, qu'on nous trouvera toujours disposés à convenir de notre insuffisance, & à profiter des lumières qui nous seront communiquées. Nous les recevrons avec reconnaissance, & nous nous y conformerons avec docilité; tant nous sommes persuadés que la perfection dernière d'une *Encyclopédie* est l'ouvrage des siècles. Il a fallu des siècles pour commencer; il en faudra pour finir;

mais A LA POSTÉRITÉ , ET A L'ÊTRE QUI NE MEURT POINT.

Nous aurons cependant la satisfaction intérieure de n'avoir rien épargné pour réussir : une des preuves que nous en apporterons , c'est qu'il y a des parties dans les Sciences & dans les Arts qu'on a refaites jusqu'à trois fois. Nous ne pouvons nous dispenser de dire , à l'honneur des Libraires associés , qu'ils n'ont jamais refusé de se prêter à ce qui pouvoit contribuer à les perfectionner toutes. Il faut espérer que le concours d'un aussi grand nombre de circonstances , telles que les lumières de ceux qui ont travaillé à l'Ouvrage , les secours des personnes qui s'y sont intéressées , & l'émulation des Editeurs & des Libraires , produira quelque bon effet.

DE tout ce qui précède , il s'ensuit que dans l'Ouvrage que nous annonçons , on a traité des Sciences & des Arts , de manière qu'on n'en suppose aucune connoissance préliminaire ; qu'on y expose ce qu'il importe de savoir sur chaque matière ; que les articles s'expliquent les uns par les autres ; & que par conséquent la difficulté de la nomenclature n'embarrasse nulle part. D'où nous inférerons que cet Ouvrage pourroit tenir lieu de Bibliothèque dans tous les genres à un homme du monde ; & dans tous les genres , excepté le sien , à un Savant de profession ; qu'il suppléera aux Livres élémentaires ; qu'il développera les vrais principes des choses ; qu'il en marquera les rapports ; qu'il contribuera à la certitude & au progrès des connoissances humaines , & qu'en multipliant le nombre des vrais Savans , des Artistes distingués & des Amateurs éclairés , il répandra dans la société de nouveaux avantages.

SYSTÈME FIGURÉ DES CONNOISSANCES HUMAINES.

ENTENDEMENT.

MÉMOIRE.

HISTOIRE

SACRÉE { Ecclésiastique, *proprement dite.*
Histoire des Prophéties.

CIVILE { Hist. Civile, *proprement dite.* { Mémoires.
Histoire Littéraire. { Antiquités.
{ Hist. complete.

UNIFORMITÉ de la Nature. { Histoire Céleste.
{ Des Météores.
{ Histoire. { De la Terre & de la Mer.
{ Des Minéraux.
{ Des Végétaux.
{ Des Animaux.
{ Des Elémens.

ECARTS de la Nature. { Prodiges célestes.
{ Météores prodigieux.
{ Prodiges sur la Terre & la Mer.
{ Minéraux monstrueux.
{ Végétaux monstrueux.
{ Animaux monstrueux.
{ Prodiges des Elémens.

NATURELLE. { Monnoyeur.
{ Batteur d'Or.
{ Fondeur d'Or.
{ Tireur d'Or.
{ Orfèvre.
{ Planeur.
{ Metteur en Œuvre, &c.

TRAVAIL & Usages de l'Or & de l'argent. { Lapidaire.
{ Diamantaire.
{ Joaillier, &c.

TRAVAIL & Usages des Pierres fines & précieuses. { Grosses Forges:
{ Serrurerie.
{ Taillanderie.
{ Armurerie.
{ Arquebuserie, &c.

TRAVAIL & Usages du Fer. { Verreries.
{ Glaces.

RAISON.

SCIENCE DE DIEU. { Théologie naturelle. { Religion.
{ Théologie révélée. { D'ou par abus, Superstitions.

ART de penser. { Appréhension. { Science des Idées.
{ Jugement. { Science des Propositions.
{ Raisonnement & Méthode. { Induction.
{ Démonstration. { Analyse.
{ Synthèse.

ART de retenir. { Mémoire. { Naturelle. { Prémonition.
{ Artificielle. { Emblème.

ART de communiquer. { Supplément de la Mémoire. { Ecriture. { Alphabet.
{ Imprimerie. { Chiffres. { Arts d'écrire, d'imprimer, de lire, de déchiffrer. { Orthographe.

LOGIQUE. { Science de l'instrument du Discours. { Grammaire. { Profodie.
{ Syntaxe.
{ Philologie.
{ Critique.
{ Pédagogique. { Choix des Etudes.
{ Mécanique de la Poésie ou Versification. { Manière d'enseigner.

MORALE. { Générale. { Science du bien & du mal en général. Des devoirs en général. De la vertu. De la nécessité d'être vertueux, &c.
{ Particulière. { Naturelle. { Architecture Civile. (1)
{ Economique. { Architecture Navale.
{ Commerce intérieur, extérieur de Terre & de Mer.
{ Jurisprudence. { Tactique.

IMAGINATION.

POÉSIE { SACRÉE. PROFANE.

NARRATIVE. { Poème Epique.
{ Madrigal.
{ Epigramme.
{ Roman, &c. { Musique. { Théorie.
{ Pratique.
{ Instrumentale.
{ Vocale.

DRAMATIQUE. { Tragédie.
{ Comédie.
{ Opéra.
{ Pastorales, &c. { Peinture.
{ Sculpture.
{ Gravure.

PARABOLIQUE. { Allégories.

SOPHIE.

HISTOIRE

UNIFORMITÉ de la Nature. Histoire Céleste. Des Météores. De la Terre & de la Mer. Histoire. Des Minéraux. Des Végétaux. Des Animaux. Des Eléments.

ECARTS de la Nature. Prodiges célestes. Météores prodigieux. Prodiges sur la Terre & la Mer. Minéraux monstrueux. Végétaux monstrueux. Animaux monstrueux. Prodiges des Eléments.

NATURELLE.

TRAVAIL & Usages de l'Or & de l'Argent. Monnoyeur. Batteur d'Or. Filleur d'Or. Tireur d'Or. Orfèvre. Planeur. Metteur en Cuivre, &c.

TRAVAIL & Usages des Pierres fines & précieuses. Lapidaire. Diamantaire. Joaillier, &c.

TRAVAIL & Usages du Fer. Grosses Forges: Serrurerie. Taillanderie. Armurerie. Arquebuserie, &c.

TRAVAIL & Usages du Verre. Verrieres. Glaces. Miroitier. Lunettier. Vitrier, &c.

USAGES de la Nature. Arts. Métiers. Manufactures.

TRAVAIL & Usages des Peaux. Tanneur. Chamouffeur. Peaufier. Gantier, &c.

TRAVAIL & Usages de la Pierre, du Plâtre, de l'Ardoise, &c. Architecture pratique. Sculpture pratique. Maçon. Couvreur, &c.

TRAVAIL & Usages de la Soie. Litage. Moulinage. Ouvrages, comme Velours. Droguets brochés, &c.

TRAVAIL & Usages de la Laine. Draperie. Bonneterie, &c.

TRAVAIL & Usages &c.

PHILOSOPHIE.

SCIENCE DE L'HOMME.

LOGIQUE

ART de penser. Appréhension. Jugement. Raisonement & Méthode. Science des Idées. Science des Propositions. Induction. Démonstration. Analyse. Synthèse.

ART de retenir. Mémoire. Supplément de la Mémoire. Naturelle. Artificielle. Prénotion. Emblème. Ecriture. Imprimerie. Alphabet. Chiffres. Arts d'écrire, d'imprimer, de lire, de déchiffrer. Orthographe.

ART de communiquer. Science de l'instrument du Discours. Grammaire. Profodie. Syntaxe. Philologie. Critique. Signes. Gestes. Caractères. Idéaux. Hiéroglyphiques. Héraldiques ou Blazon. Pédagogique. Choix des Etudes. Maniere d'enseigner.

MORALE

Générale. Science du bien & du mal en général. Des devoirs en général. De la vertu. De la nécessité d'être vertueux, &c. Architecture Civile. (1)

Particulière. Science des Loix, ou Jurisprudence. Naturelle. Economique. Politique. Architecture Navale. Commerce intérieur, extérieur de Terre & de Mer. Art Militaire. Tactique. Fortifications, ou Architecture Militaire. Pyrotechnie Militaire.

MÉTAPHYSIQUE générale, ou Ontologie, ou Science de l'Être en général. De la Possibilité. De l'Existence. De l'Étendue. De l'Impénétrabilité. De la Durée, &c.

MATHÉMATIQUES

Pures. Arithmétique. Numérique. Élémentaire. Algèbre. Infinitésimale. Différentielle. Intégrale.

Géométrie. Élémentaire. Transcendante. Statique. Statique, proprement dite. Hydrostatique.

Mécanique. Dynamique. Dynamique, proprement dite. Ballistique. Hydrodynamique. Hydraulique. Navigation.

Mixtes. Astronomie géométrique. Cosmographie. Géographie. Hydrographie. Chronologie. Gnomonique.

Optique. Optique, proprement dite. Dioptrique. Perspective. Catoptrique.

Acoustique. Pneumatique. Art de conjecturer. Analyse des Hasards.

Physico-Mathématiques.

PHYSIQUE

Générale. Astronomie Physique. Astrologie. Astrologie Judiciaire. Astrologie Physique.

Météorologie. Uranologie. Aérologie. Géologie. Hydrologie.

Cosmologie. Botanique. Agriculture. Jardinage.

Particulière. Minéralogie. Anatomie. Simple. Comparée.

POÈS

SACRÉE. PR

DRAMA-TIQUE. Tragédie. Comédie. Opéra. Pastorales, &c.

PARABOLIQUE. Allégories.

DE L'EN
SYS
CONNOISSA

Les Etres physiques... impressions de ces Etres... dans l'Entendement... de ses perceptions... les trois facultés... Raison, l'Imagination... dénombrement pur &... par la Mémoire; ou... & les digere par la R... rer, & à les contrefaire... sulte une distribution... humaine qui paroît aff... qui se rapporte à la M... émane de la Raison; &... imagination.

USAGES de la Nature.

- Des Pierres fines & précieuses. Diamantaire. Joaillier, &c.
- TRAVAIL & Usages du Fer. Grosses Forges. Serrurerie. Taillanderie. Armurerie. Arquebuserie, &c.
- TRAVAIL & Usages du Verre. Verreries. Glaces. Miroitier. Lunettier. Vitrier, &c.
- TRAVAIL & Usages des Peaux. Tanneur. Chamouffeur. Peaufier. Gantier, &c.
- TRAVAIL & Usages de la Pierre, du Plâtre, de l'Ardoise, &c. Architecture pratique. Sculpture pratique. Maçon. Couvreur, &c.
- TRAVAIL & Usages de la Soie. Lirage. Moulinage. Ouvrages, comme Velours. Droguets brochés, &c.
- TRAVAIL & Usages de la Laine. Draperie. Bonneterie, &c.
- TRAVAIL & Usages &c.

PHILOSOPHIE.

SCIENCE MORALE

- gner. Rhétorique. Mécanique de la Poésie ou Versification.
- Générale. Science du bien & du mal en général. Des devoirs en général. De la vertu. De la nécessité d'être vertueux, &c.
- Particulière. Science des qualités du Distingué. Economique. Architecture Civile. (1) Architecture Navale. Commerce intérieur, extérieur de Terre & de Mer. Politique. Art Militaire. Tactique. Fortifications, ou Architecture Militaire. Pyrotechnie Militaire.

MÉTAPHYSIQUE générale, ou Ontologie, ou Science de l'Être en général. De la Possibilité. De l'Existence. De l'Etendue. De l'Impénétrabilité. De la Durée, &c.

- Pures. Arithmétique. Numérique. Élémentaire. Infinitésimale. Différentielle. Intégrale.
- Algebre.
- Géométrie. Élémentaire. Transcendante.
- Mécanique. Statique. Statique, proprement dite. Hydrostatique. Dynamique. Dynamique, proprement dite. Ballistique. Hydrodynamique. Hydraulique. Navigation.
- Mixtes. Astronomie géométrique. Cosmographie. Uranographie. Géographie. Hydrographie. Chronologie. Gnomonique. Optique... Optique, proprement dite. Dioptrique. Perspective. Catoptrique.
- Acoustique. Pneumatique. Art de conjecturer. Analyse des Hasards.

Physico-Mathématiques.

- Générale. Astronomie Physique. Astrologie. Astrologie Judiciaire. Astrologie Physique.
- Météorologie.
- Cosmologie. Uranologie. Aérologie. Géologie. Hydrologie.
- Particulière. Botanique. Agriculture. Jardinage.
- Minéralogie.
- Anatomie. Simple. Comparée.
- Physiologie.
- Médecine. Hygiène. Hygiène, proprement dite. Cosmétique. Orthopédie. Athlétique. Gymnastique. Pathologie. Sémiotique. Thérapeutique. Diète. Chirurgie. Pharmacie.
- Zoologie... Vétérinaire. Manège. Chasse. Pêche. Fauconnerie.

- CHYMIE. Chymie, proprement dite. Métallurgie. Alchimie... Teinture. Magie Naturelle.

(1) (2) On peut renvoyer, si l'on veut, ces parties, à la branche des Mathématiques qui traite de leurs principes. Voyez là-dessus le Système raisonné.

DE I

S Y

CONNOIS

Les Etres par leurs impressions de sensations dans l'Ente... & les digere par... Raison, l'Imagination, le dénombrement par la Mémoire... & à les contr... consulte une distribu... humaine qui par... à l'Histoire Civile; émane de la Raison, le rapporte

MÉMOI

L'Histoire est... Dieu, ou de l'Ho... qui font de Dieu... crée. Les faits qu... à l'Histoire Civile; ture, le rapporte

Tome I. Page 23.

U R É H U M A I N E S.

I M A G I N A T I O N.

traite de

S Y S T È M E

D E S

C O N N O I S S A N C E S H U M A I N E S.

LEs Etres physiques agissent sur les sens. Les impressions de ces Etres en excitent les perceptions dans l'Entendement. L'Entendement ne s'occupe de ses perceptions que de trois façons, selon ses trois facultés principales, la Mémoire, la Raison, l'Imagination. Ou l'Entendement fait un dénombrement pur & simple de ses perceptions par la Mémoire; ou il les examine, les compare, & les digere par la Raison; ou il se plaît à les imiter, & à les contrefaire par l'Imagination. D'où résulte une distribution générale de la connoissance humaine qui paroît assez bien fondée; en *Histoire*, qui se rapporte à la *Mémoire*; en *Philosophie*, qui émane de la *Raison*; & en *Poésie*, qui naît de l'*Imagination*.

M É M O I R E, & OÙ H I S T O I R E.

L'Histoire est des *faits*; & les faits sont ou de *Dieu*, ou de l'*Homme*, ou de la *Nature*. Les faits qui sont de *Dieu*, appartiennent à l'*Histoire Sacrée*. Les faits qui sont de l'*homme* appartiennent à l'*Histoire Civile*; & les faits qui sont de la *Nature*, se rapportent à l'*Histoire Naturelle*.

HISTOIRE I. SACRÉE. II. CIVILE.
III. NATURELLE.

I. L'HISTOIRE SACRÉE se distribue en *Histoire Sacrée*, ou *Ecclesiastique proprement dite*, où l'événement a précédé le récit ; & en *Histoire des Prophéties*, où le récit a précédé l'événement.

II. L'HISTOIRE CIVILE, cette branche de l'Histoire Univerfelle ; *cujus fidei exempla majorum, vicissitudines rerum, fundamenta prudentia civilis, hominum denique nomen, & fama commissa sunt*, se distribue, suivant les objets, en *Histoire Civile proprement dite*, & en *Histoire Littéraire*.

Les Sciences font l'ouvrage de la réflexion & de la lumière naturelle des hommes. Le Chancelier Bacon a donc raison de dire, dans son admirable Ouvrage *de dignitate & augmento Scientiarum*, que l'Histoire du Monde, sans l'Histoire des Savans, c'est la statue de Poliphème, à qui on a arraché l'œil.

L'*Histoire Civile* proprement dite, peut se subdiviser en *Mémoires*, en *Antiquités*, & en *Histoire complète*. S'il est vrai que l'Histoire soit la peinture des tems passés, les *Antiquités* en font des dessins presque toujours endommagés, & l'*Histoire complète*, un tableau dont les *Mémoires* sont des études.

III. La distribution de L'HISTOIRE NATURELLE est donnée par la différence des faits de la Nature, & la différence des faits de la Nature, par la différence des états de la Nature. Ou la Nature est uniforme, & suit un cours réglé, tel qu'on le remarque généralement dans les *corps célestes*, les *animaux*, les *végétaux*, &c. ou elle semble forcée, & dérangée de son cours ordinaire, comme dans

les *monstres* ; ou elle est contrainte, & pliée à différens usages, comme dans les *Arts*. La Nature fait tout, ou dans son *cours ordinaire & réglé*, ou dans ses *écarts*, ou dans son *emploi*. *Uniformité de la Nature*, première Partie d'Histoire Naturelle. *Erreurs ou Écarts de la Nature*, seconde Partie d'Histoire Naturelle. *Usages de la Nature*, troisième Partie d'Histoire Naturelle.

Il est inutile de s'étendre sur les avantages de l'*Histoire de la Nature uniforme*. Mais si l'on nous demande à quoi peut servir l'*Histoire de la Nature monstrueuse*, nous répondrons, à passer des prodiges de ses *écarts* aux merveilles de l'*Art* ; à l'égarer encore, ou à la remettre dans son chemin, & sur-tout à corriger la témérité des Propositions générales, *ut axiomatum corrigatur iniquitas*.

Quant à l'*Histoire de la Nature pliée à différens usages*, on en pourroit faire une branche de l'Histoire Civile ; car l'Art, en général, est l'industrie de l'homme, appliquée par ses besoins, ou par son luxe, aux productions de la Nature. Quoi qu'il en soit, cette application ne se fait qu'en deux manières, ou en rapprochant, ou en éloignant les corps naturels. L'homme peut quelque chose, ou ne peut rien, selon que le rapprochement, ou l'éloignement des corps naturels est, ou n'est pas possible.

L'*Histoire de la Nature uniforme* se distribue, suivant ses principaux objets, en *Histoire céleste*, ou des *Astres*, de leurs *mouvemens*, *apparences sensibles*, &c. sans en expliquer la cause par des systèmes, des hypothèses, &c. il ne s'agit ici que de phénomènes purs. En *Histoire des Méteores*, comme *vents*, *pluies*, *tempêtes*, *tonnerres*, *aurores boréales*, &c. En *Histoire de la Terre & de la Mer*, ou des *montagnes*, des *fleuves*, des *rivieres*, des *courants*,

du flux & du reflux, des sables, des terres, des forêts, des isles, des figures des continens, &c. En Histoire des Minéraux, en Histoire des Végétaux, &c. en Histoire des Animaux. D'où résulte une Histoire des Elémens, de la Nature apparente, des effets sensibles, des mouvemens, &c. du Feu, de l'Air, de la Terre, & de l'Eau.

L'Histoire de la Nature monstrueuse doit suivre la même division. La Nature peut opérer des prodiges dans les Cieux, dans les régions de l'Air, sur la surface de la Terre, dans ses Entrailles, au fond des Mers, &c. en tout & par-tout.

L'Histoire de la Nature employée est aussi étendue que les différens usages que les hommes font de ses productions dans les Arts, les Métiers, & les Manufactures. Il n'y a aucun effet de l'industrie de l'homme, qu'on ne puisse rappeler à quelque production de la Nature. On rappellera au travail & à l'emploi de l'Or & de l'Argent, les Arts du Monnoyeur, du Batteur-d'Or, du Fileur-d'Or, du Tireur-d'Or, du Planeur, &c. au travail & à l'emploi des Pierres précieuses, les Arts du Lapidaire, du Diamantaire, du Joaillier, du Graveur en Pierres fines, &c. au travail & à l'emploi du Fer, les Grosses-Forges, la Serrurerie, la Faillanderie, l'Armurerie, l'Arquebuserie, la Coutellerie, &c. au travail & à l'emploi du Verre, la Verrierie, les Glaces, l'Art du Miroitier, du Vitrier, &c. au travail & à l'emploi des Peaux, les Arts de Chamoiseur, Tanneur, Peaussier, &c. au travail & à l'emploi de la Laine & de la Soie, son tirage, son moulinage, les Arts de Drapiers, Passementiers, Galonniers, Boutonniers, Ouvriers en Velours, Satins, Damas, Etoffes brochées, Lustrines, &c. au travail & à l'emploi de la Terre, la Poterie de terre, la Faïance, la Porcelaine, &c. au tra-

vail & à l'emploi de la Pierre, la partie mécanique de l'Architecte, du Sculpteur, du Stucateur, &c. au travail & à l'emploi des Bois, la Menuiserie, la Charpenterie, la Marquetterie, la Tableterie, &c. & ainsi de toutes les autres matières, & de tous les autres Arts, qui sont au nombre de plus de deux cens cinquante. On a vu dans le corps de ce projet, comment nous sommes proposé de traiter de chacun.

Voilà tout l'Historique de la connoissance humaine; ce qu'il en faut rapporter à la mémoire, & ce qui doit être la matière première du Philosophe.

RAISON, d'où PHILOSOPHIE.

La Philosophie, ou la portion de la connoissance humaine qu'il faut rapporter à la Raison, est très-étendue. Il n'est presque aucun objet aperçu par les sens, dont la réflexion n'ait fait une Science. Mais dans la multitude de ces objets, il y en a quelques-uns qui se font remarquer par leur importance, *quibus absconditur infinitum*, & auxquels on peut rapporter toutes les Sciences. Ces chefs sont Dieu, à la connoissance duquel l'homme s'est élevé par la réflexion sur l'Histoire Naturelle & sur l'Histoire Sacrée: l'Homme, qui est sûr de son existence par conscience, ou sens interne; la Nature, dont l'homme a appris l'histoire par l'usage de ses sens extérieurs. Dieu, l'Homme, & la Nature, nous fourniront donc une distribution générale de la Philosophie, ou de la Science (car ces mots sont synonymes); & la Philosophie, ou Science, sera Science de Dieu, Science de l'Homme, & Science de la Nature.

PHILOSOPHIE. } I. SCIENCE DE DIEU.
 OU SCIENCE. } II. SCIENCE DE L'HOMME.
 } III. SCIENCE DE LA NATURE.

I. SCIENCE DE DIEU. L'Histoire Sacrée & l'Histoire de la Nature, ou plutôt la réflexion sur ces Histoires, nous a conduit à la connoissance de Dieu. Mais le progrès naturel de l'esprit humain est de s'élever des individus aux especes, des especes aux genres, des genres prochains aux genres éloignés, & de former, à chaque pas, une Science, ou du moins d'ajouter une branche nouvelle à quelque Science déjà formée: ainsi la notion d'une Intelligence incréée, infinie, &c. que nous rencontrons dans la Nature, & que l'Histoire Sacrée nous annonce; & celle d'une Intelligence créée, finie, & unie à un corps que nous appercevons dans l'homme, & que nous supposons dans la brute, nous ont conduits à la notion d'une Intelligence créée, finie, qui n'auroit point de corps; & de-là, à la notion générale de l'Esprit. Nous avons donc eu dans un ordre renversé, la *Science de l'Esprit*, ou la *Pneumatologie*, ou ce qu'on appelle communément *Métaphysique particulière*: & cette Science s'est distribuée en *Science de Dieu*, ou *Théologie naturelle*, qu'il a plu à Dieu de rectifier, & de sanctifier par la *Révélation*, d'où *Religion & Théologie proprement dite*; d'où par abus, *Superstition*. En *doctrine des Esprits bien & malfaisans*, ou des *Anges & des Démons*; d'où *Divination*, & la chimere de la *Magie noire*. En *Science de l'Ame*, qu'on a sous-divisée en *Science de l'Ame raisonnable*, & en *Science de l'Ame sensitive*, ou des *Bêtes*.

II. SCIENCE DE L'HOMME. La distribution de la Science de l'Homme nous est donnée par celle de ses facultés. Les facultés principales de l'Homme, sont l'*Entendement*, & la *Volonté*; l'*Entendement*, qu'il faut diriger à la *Vérité*; la *Volonté*, qu'il faut plier à la *Vertu*. L'une est le but de la *Logique*; l'autre est celui de la *Morale*.

LA *LOGIQUE* peut se distribuer en *Art de penser*, en *Art de retenir ses pensées*, & en *Art de les communiquer*.

L'*Art de penser* a autant de branches, que l'*Entendement* a d'opérations principales. Mais on distingue dans l'*Entendement* quatre opérations principales, l'*Appréhension*, le *Jugement*, le *Raisonnement*, & la *Méthode*. On peut rapporter à l'*Appréhension* la *Doctrine des idées*, ou *Perceptions*; au *Jugement*, celle des *Propositions*; au *Raisonnement* & à la *Méthode*, celle de l'*Induction* & de la *Démonstration*. Mais dans la *Démonstration*, où l'on remonte de la chose à démontrer aux premiers principes; où l'on descend des premiers principes à la chose à démontrer: d'où naissent l'*Analyse* & la *Synthese*.

L'*Art de retenir* a deux branches, la *Science de la Mémoire même*, & la *Science des Suppléments de la Mémoire*. La *Mémoire*, que nous avons considérée d'abord comme une faculté purement passive, & que nous considérons ici comme une puissance active que la raison peut perfectionner, est ou *Naturelle*, ou *Artificielle*. La *Mémoire naturelle* est une affection des organes; l'*Artificielle* consiste dans la *Prémotion* & dans l'*Emblème*: la *Prémotion*, sans laquelle rien, en particulier, n'est présent à l'esprit; l'*Emblème*, par lequel l'*Imagination* est appelée au secours de la *Mémoire*.

Les Représentations artificielles sont le Supplément de la Mémoire. L'Écriture est une de ces représentations : mais on se fert, en écrivant, ou de Caractères courans, ou de Caractères particuliers. On appelle la collection des premiers, l'Alphabet; les autres se nomment Chiffres : d'où naissent les Arts de lire, d'écrire, de déchiffrer, & la Science de l'Orthographe.

L'Art de transmettre se distribue en Science de l'Instrument du Discours, & en Science des qualités du Discours. La Science de l'Instrument du Discours s'appelle Grammaire. La Science des qualités du Discours, Rhétorique.

La Grammaire se distribue en Science des Signes, de la Prononciation, de la Construction, & de la Syntaxe. Les Signes sont les sons articulés; la Prononciation, ou Prosodie, l'Art de les articuler; la Syntaxe, l'Art de les appliquer aux différentes vues de l'esprit, & la Construction, la connoissance de l'ordre qu'ils doivent avoir dans le discours, fondé sur l'usage, ou sur la réflexion. Mais il y a d'autres Signes de la pensée que les sons articulés : savoir, le Geste & les Caractères. Les Caractères sont ou idéaux, ou hiéroglyphiques, ou héraldiques. Idéaux, tels que ceux des Indiens, qui marquent chacun une idée, & qu'il faut, par conséquent, multiplier autant qu'il y a d'êtres réels. Hiéroglyphiques, qui sont l'écriture du Monde dans son enfance. Héraldiques, qui forment ce que nous appellons la Science du Blason.

C'est aussi à l'Art de transmettre qu'il faut rapporter la Critique, la Pédagogique & la Philologie. La Critique, qui restitue dans les Auteurs les endroits corrompus, donne des éditions, &c. La Pédagogique, qui traite du choix des études, & de la manière d'enseigner. La Philologie, qui s'occupe de la connoissance de la Littérature universelle.

C'est à l'Art d'embellir le Discours qu'il faut rapporter la Versification, ou le mécanisme de la Poésie. Nous omettrons la distribution de la Rhétorique dans ses différentes parties, parce qu'il n'en découle ni Science ni Art; si ce n'est, peut-être, la Pantomime, du Geste; & du Geste & de la Voix, la Déclamation.

LA MORALE, dont nous avons fait la seconde partie de la Science de l'Homme, est ou générale, ou particulière. Celle-ci se distribue en Jurisprudence Naturelle, Économique & Politique. La Jurisprudence Naturelle est la Science des devoirs de l'Homme seul, dont un des principaux est de se conserver; d'où naît l'Architecture civile, qui n'étoit dans son origine que l'Art de se garantir des injures des élémens (1) : l'Économie, la Science des devoirs de l'Homme en famille; la Politique, celle des devoirs de l'Homme en société. Mais la Morale seroit incomplète, si ces Traités n'étoient précédés de celui de la réalité du bien & du mal moral; de la nécessité de remplir ses devoirs, d'être bon, juste, vertueux, &c. c'est l'objet de la Morale générale.

Si l'on considère que les sociétés ne sont pas moins obligées d'être vertueuses que les particuliers, on verra naître les devoirs des sociétés, qu'on pourroit appeler Jurisprudence naturelle d'une société : Économie d'une société, d'où Architecture navale (2), Commerce intérieur, extérieur, de terre & de mer; & Politique d'une société. L'Art de se défendre, de s'étendre, &c. est la branche de la Politique qui a donné naissance à l'Art militaire (3), dont la Tactique, ou l'Art de camper, de ranger les Armées en bataille; &c. l'Architecture militaire, ou les Fortifications, & la Pyrotechnie militaire (4); ou l'Art d'appliquer le feu aux

(1) (2) (3) (4) On ne peut nier que les Architecture

usages de la guerre, font des sous-divisions.

III. SCIENCE DE LA NATURE. Nous distribuons la Science de la Nature en *Physique*, *Mathématique*, & *Métaphysique générale*. Nous tenons encore cette distribution de la réflexion & de notre penchant à généraliser. Nous avons pris par les sens la connoissance des individus réels; *Soleil*, *Lune*, *Sirius*, &c. *Astres*; *Air*, *Feu*, *Terre*, *Eau*, &c. Elémens: *Pluies*, *Neiges*, *Grêles*, *Tonnerres*, &c. *Météores*; & ainsi du reste de l'Histoire Naturelle. Nous avons pris en même tems la connoissance des abstraits, *couleur*, *son*, *saveur*, *odeur*, *densité*, *rareté*, *chaleur*, *froid*, *mollesse*, *dureté*, *fluidité*, *solidité*, *roideur*, *élasticité*, *pesanteur*, *légereté*, &c. *figure*, *distance*, *mouvement*, *repos*, *durée*, *étendue*, *quantité*, *impenétrabilité*, *existence*, *possibilité*.

Nous avons vu, par la réflexion, que de ces abstraits, les uns convenoient à tous les individus réels, comme *possibilité*, *ordre d'existence*, *de coexistence*, &c. *impenétrabilité*, *quantité*, &c. & nous en avons fait les Sciences qu'on appelle *Métaphysique générale*, ou *Ontologie*, ou *Science de l'Etre en général*; & *Mathématiques*, assignant pour objet à l'*Ontologie*, l'*impenétrabilité*, l'*existence*, l'*étendue*, la *possibilité*, &c. considérées par rapport à leur nature; & la *quantité* seule, aux *Mathématiques*. Quant aux autres abstraits qui ne conviennent qu'à une certaine collection d'individus, ils ont constitué la Science qu'on appelle *Physique*.

Civile & Navale, l'Art militaire, &c. ne soient ici placés à leur origine; mais rien n'empêche le Lecteur de renvoyer ces parties à la branche des Mathématiques qui traite de leurs principes, s'il le juge à propos.

Mais

Mais ces derniers abstraits, objet de la *Physique*, pouvoient être considérés, ou seuls, & indépendamment des individus réels qui nous en ont donné l'idée, ou dans ces individus réels; & cette nouvelle vue de la réflexion a distribué la *Physique* en *Physique générale*, & en *Physique particulière*.

Pareillement, la *quantité*, objet des *Mathématiques*, pouvoit être considérée, ou seule, & indépendamment des individus réels, & des individus abstraits dont on en tenoit la connoissance; ou dans ces individus réels & abstraits; ou dans leurs effets recherchés d'après des causes réelles, ou supposées; & cette seconde vue de la réflexion a distribué les *Mathématiques* en *Mathématiques pures*, *Mathématiques mixtes*, *Physico-Mathématiques*.

La *quantité abstraite*, objet des *Mathématiques pures*, est ou *nombrable*, ou *étendue*. La *quantité abstraite nombrable* est devenue l'objet de l'*Arithmétique*; & la *quantité abstraite étendue*, celui de la *Géométrie*.

L'*Arithmétique* se distribue en *Arithmétique numérique*, ou par *Chiffres*, & en *Algèbre*, ou *Arithmétique universelle par Lettres*, qui n'est autre chose que le calcul des grandeurs en général, & dont les opérations ne sont proprement que des opérations arithmétiques indiquées d'une manière abrégée: car, à parler exactement, il n'y a calcul que de nombres.

L'*Algèbre* est *élémentaire*, ou *infinitésimale*, selon la nature des quantités auxquelles on l'applique. L'*infinitésimale* est ou *différentielle*, ou *intégrale*: *différentielle*, quand il s'agit de descendre de l'expression d'une quantité finie, ou considérée comme telle, à l'expression de son accroissement, ou de sa diminution instantanée; *intégrale*, quand il

Tome I,

s'agit de remonter de cette expression à la quantité finie même.

La *Géométrie*, ou a pour objet les propriétés du cercle & de la ligne droite; ou embrassé dans ses spéculations toutes sortes de courbes; ce qui la distribue en *élémentaire*, & en *transcendante*.

Les *Mathématiques mixtes* ont autant de divisions & de sous-divisions qu'il y a d'êtres réels dans lesquels la *quantité* peut être considérée. La *quantité* considérée dans les corps en tant que mobiles, & tendans à se mouvoir, est l'objet de la *Mécanique*. La *Mécanique* a deux branches, la *Statique* & la *Dynamique*. La *Statique* a pour objet la *quantité* considérée dans les corps en équilibre, & tendans seulement à se mouvoir. La *Dynamique* a pour objet la *quantité* considérée dans les corps actuellement mûs. La *Statique* se distribue en *Statique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* considérée dans les corps solides en équilibre, & tendans seulement à se mouvoir; & en *Hydrostatique*, qui a pour objet la *quantité* considérée dans les corps fluides en équilibre, & tendans seulement à se mouvoir. La *Dynamique* se distribue en *Dynamique proprement dite*, qui a pour objet la *quantité* considérée dans les corps solides actuellement mûs; & en *Hydrodynamique*, qui a pour objet la *quantité* considérée dans les corps fluides actuellement mûs. Mais si l'on considère la *quantité* dans les eaux actuellement mues, l'*Hydrodynamique* prend alors le nom d'*Hydraulique*. On pourroit rapporter la *Navigaton* à l'*Hydrodynamique*, & la *Ballistique* ou le jet des Bombes, à la *Mécanique*.

La *quantité* considérée dans les mouvemens des Corps célestes, donne l'*Astronomie géométrique*; d'où la *Cosmographie*, ou *Description de l'Univers*,

qui se divise en *Uranographie*, ou *Description du Ciel*; en *Hydrographie*, ou *Description des Eaux*, & en *Géographie*; d'où encore la *Chronologie*, & la *Gnomonique*, ou l'*Art de construire des Cadrans*.

La *quantité* considérée dans la lumière, donne l'*Optique*. Et la *quantité* considérée dans le mouvement de la lumière, les différentes branches d'*Optique*. Lumière nue en ligne directe, *Optique proprement dite*; lumière réfléchie dans un seul & même milieu, *Catoptrique*; lumière rompue en passant d'un milieu dans un autre, *Dioptrique*. C'est à l'*Optique* qu'il faut rapporter la *Perspective*.

La *quantité* considérée dans le son, dans sa véhémence, son mouvement, ses degrés, ses réflexions, sa vitesse, &c. donne l'*Acoustique*.

La *quantité* considérée dans l'Air, sa pesanteur, son mouvement, sa condensation, raréfaction, &c. donne la *Pneumatique*.

La *quantité* considérée dans la possibilité des événemens, donne l'*Art de conjecturer*, d'où naît l'*Analyse des Jeux de hasard*.

L'objet des Sciences Mathématiques étant purement intellectuel, il ne faut pas s'étonner de l'exactitude de ses divisions.

La *Physique particulière* doit suivre la même distribution que l'*Histoire Naturelle*. De l'*Histoire*, prise par les sens, des *Astres*, de leurs mouvemens, apparences sensibles, &c. la réflexion a passé à la recherche de leur origine, des causes de leurs phénomènes, &c. & a produit la Science qu'on appelle *Astronomie physique*, à laquelle il faut rapporter la *Science de leurs influences*, qu'on nomme *Astrologie*; d'où l'*Astrologie physique*, & la chimère de l'*Astrologie judiciaire*. De l'*Histoire*, prise par les sens, des vents, des pluies, grêles, tonnerres, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs origi-

nes, causes, effets, &c. & a produit la Science qu'on appelle *Météorologie*.

De l'Histoire, prise par les sens, de la Mer, de la Terre, des fleuves, des rivières, des montagnes, des flux & reflux, &c. la réflexion a passé à la recherche de leurs causes, origines, &c. & a donné lieu à la *Cosmologie*, ou *Science de l'Univers*, qui se distribue en *Uranologie*, ou *Science du Ciel*, en *Aérologie*, ou *Science de l'Air*, en *Géologie*, ou *Science des Continens*, & en *Hydrologie*, ou *Science des Eaux*. De l'Histoire des Mines, prise par les sens, la réflexion a passé à la recherche de leur formation, travail, &c. & a donné lieu à la Science qu'on nomme *Minéralogie*. De l'Histoire des Plantes, prise par les sens, la réflexion a passé à la recherche de leur économie, propagation, culture, végétation, &c. & a engendré la *Botanique*, dont l'*Agriculture* & le *Jardinage* sont deux branches.

De l'Histoire des Animaux, prise par les sens, la réflexion a passé à la recherche de leur conservation, propagation, usage, organisation, &c. & a produit la Science qu'on nomme *Zoologie*; d'où sont émanés la *Médecine*, la *Vétérinaire*, & le *Manège*; la *Chasse*, la *Pêche*, & la *Fauconnerie*; l'*Anatomie simple & comparée*. La *Médecine* (suivant la division de Boerhaave) ou s'occupe de l'économie du corps humain, & raisonne son anatomie, d'où naît la *Physiologie*: ou s'occupe de la manière de le garantir des maladies, & s'appelle *Hygiène*: ou considère le corps malade, & traite des causes, des différences & des symptômes des maladies, & s'appelle *Pathologie*: ou a pour objet les signes de la vie, de la santé, & des maladies, leur diagnostic & prognostic, & prend le nom de *Sémiotique*: ou enseigne l'Art de guérir,

& se sous-divise en *Diete*, *Pharmacie* & *Chirurgie*, les trois branches de la *Thérapeutique*.

L'*Hygiène* peut se considérer relativement à la santé du corps, à sa beauté, & à ses forces; & se sous-diviser en *Hygiène proprement dite*, en *Cosmétique*, & en *Athlétique*. La *Cosmétique* donnera l'*Orthopédie*, ou l'Art de procurer aux membres une belle conformation; & l'*Athlétique* donnera la *Gymnastique*, ou l'Art de les exercer.

De la connoissance expérimentale, ou de l'Histoire, prise par les sens, des qualités extérieures, sensibles, apparentes, &c. des corps naturels, la réflexion nous a conduit à la recherche artificielle de leurs propriétés intérieures & occultes; & cet Art s'est appelé *Chymie*. La *Chymie* est imitatrice & rivale de la Nature: son objet est presque aussi étendu que celui de la Nature même: je dirois presque que cette partie de la Physique est, entre les autres, ce que la Poésie est entre les autres genres de Littérature: ou elle décompose les Êtres, ou elle les révivifie; ou elle les transforme, &c. La *Chymie* a donné naissance à l'*Alchimie*, & à la *Magie naturelle*. La *Métallurgie*, ou l'Art de traiter les Métaux en grand, est une branche importante de la *Chymie*. On peut encore rapporter à cet Art la *Teinture*.

La Nature a ses écarts, & la Raison ses abus. Nous avons rapporté les monstres aux écarts de la Nature; & c'est à l'abus de la Raison qu'il faut rapporter toutes les Sciences & tous les Arts qui ne montrent que l'avidité, la méchanceté, la superstition de l'Homme, & qui le déshonorent.

Voilà tout le *Philosophique* de la connoissance humaine, & ce qu'il en faut rapporter à la Raison.

IMAGINATION, d'où POÉSIE.

L'Histoire a pour objet les individus circonscrits par le tems & par les lieux ; & la Poésie, les individus imaginés à l'imitation des Êtres historiques. Il ne seroit donc pas étonnant que la Poésie suivit une des distributions de l'Histoire. Mais les différens genres de Poésie, & la différence de ses sujets, nous en offrent deux distributions très-naturelles. Ou le sujet d'un Poème est *sacré*, ou il est *profane* : ou le Poète raconte des choses passées, ou il les rend présentes, en les mettant en action ; ou il donne du corps à des Êtres abstraits & intellectuels. La première de ces Poésies sera *Narrative* : la seconde, *Dramatique* : la troisième, *Parabolique*. Le *Poème Epique*, le *Madrigal*, l'*Epigramme*, &c. sont ordinairement de Poésie *narrative*. La *Tragédie*, la *Comédie*, l'*Opéra*, l'*Eglogue*, &c. de Poésie *dramatique* ; & les *Allégories*, &c. de Poésie *parabolique*.

POÉSIE. I. NARRATIVE. II. DRAMATIQUE.
III. PARABOLIQUE.

NOUS n'entendons ici par *Poésie* que ce qui est Fiction. Comme il peut y avoir *Verfification* sans Poésie, & Poésie sans *Verfification*, nous avons cru devoir regarder la *Verfification* comme une quantité du style, & la renvoyer à l'Art Oratoire. En revanche, nous rapporterons la *Musique*, la *Peinture*, la *Sculpture*, la *Gravure*, &c. à la Poésie ; car il n'est pas moins vrai de dire du Peintre qu'il est un Poète, que du Poète qu'il est un Peintre ; & du Sculpteur ou Graveur qu'il est un Peintre en relief, ou en creux, que du Musicien

qu'il est un Peintre par les sons. Le *Poète*, le *Musicien*, le *Peintre*, le *Sculpteur*, le *Graveur*, &c. imitent, ou contrefont la Nature : mais l'un emploie le *discours* ; l'autre, les *couleurs* ; le troisième, le *marbre*, l'*airain*, &c. & le dernier, l'*Instrument*, ou la *voix*. La *Musique* est *Théorique* ou *Pratique*, *Instrumentale* ou *Vocale*.

La Poésie a ses monstres comme la Nature ; il faut mettre de ce nombre toutes les productions de l'imagination déréglée, & il peut y avoir de ces productions en tous genres.

Voilà toute la *Partie Poétique* de la connoissance humaine ; ce qu'on en peut rapporter à l'*Imagination*, & la fin de notre Distribution généalogique [ou, si l'on veut, Mappemonde] des Sciences & des Arts, que nous craindrions, peut-être, d'avoir trop détaillée, s'il n'étoit de la dernière importance de bien connoître nous-mêmes, & d'exposer clairement aux autres l'objet d'une ENCYCLOPÉDIE.

MAIS une considération que nous ne pouvons trop rappeler, c'est que le nombre des systèmes possibles de la connoissance humaine est aussi grand que le nombre des esprits, & qu'il n'y a certainement que le système qui existe dans l'Entendement divin, d'où l'arbitraire soit exclus. Nous avons rapporté les Architectures civile, navale & militaire à leur origine ; mais on pouvoit également bien les rapporter à la partie des Mathématiques, qui traite de leurs principes ; peut-être même à la branche de l'Histoire Naturelle, qui embrasse tous les usages des productions de la Nature ; ou renvoyer la Pyrotechnie à la Chymie ; ou associer l'Architecture à la Peinture, à la Sculpture, &c. Cette distribution eût été plus ordinaire ;

mais le Chancelier Bacon n'a pas cru que ce fût une raison pour la suivre ; & nous l'avons imité dans cette occasion , & dans beaucoup d'autres ; toutes les fois , en un mot , que l'Histoire ne nous instruisant point de la naissance d'une Science ou d'un Art , elle nous laissoit la liberté de nous en rapporter à des conjectures philosophiques. Il y a , sans doute , un système de la connoissance humaine , qui est le plus clair , le mieux lié , & le plus méthodique : l'avons-nous rencontré ? c'est ce que nous n'avons pas la présomption de croire. Aussi nous demanderons seulement , qu'avant que de rien décider de celui que nous avons préféré , on se donne la peine de l'examiner & de l'entendre. L'objet est ici d'une telle étendue , que nous serions en droit de récuser pour Juges ceux qui se croiroient suffisamment instruits par un coup d'œil jetté rapidement ou sur la *figure* de notre système , ou sur l'*exposition* que nous venons d'en faire. Au reste , nous avons mieux aimé ajouter à notre Projet ces deux morceaux qui forment un Tableau sur lequel le Lecteur est en état de connoître l'ordonnance de l'Ouvrage entier , que de lui communiquer des articles qui ne lui auroient donné qu'une idée très-imparfaite de quelques-unes de ses parties. Si l'on nous objecte que l'ordre alphabétique détruira la liaison de notre système de la connoissance humaine , nous répondrons que cette liaison consistant moins dans l'arrangement des matieres que dans les rapports qu'elles ont entr'elles , rien ne peut l'anéantir , & que nous aurons soin de la rendre sensible par la disposition des matieres dans chaque article , & par l'exactitude & la fréquence des renvois.

DE L'ÉDUCATION PUBLIQUE.

Populus sapiens , gens magna. Deut. 4.

P R É F A C E.

§. I.

OBJET DE CET OUVRAGE.

ON a beaucoup écrit sur l'Education domestique. Est-ce pour suppléer, par la multiplicité des avis, à tous les inconvéniens qu'elle entraîne ? Auroit-on méconnu les avantages de l'Education commune, ou désespéré d'en jouir ? A-t-on jugé plus facile de diriger des Parens ignorans, mais zélés pour leurs enfans, que de réformer des Maîtres entêtés de leurs routines ? Quand il y auroit quelque doute sur le choix, il n'y en peut avoir sur la nécessité : il nous faut une éducation publique. L'affaire est de voir si la nôtre est bonne, pour la soutenir, ou si elle est défectueuse, pour la corriger. Or, on se plaint depuis long-tems, & aujourd'hui l'on crie très-haut qu'elle est sûrement mauvaise, puisqu'un Pays si beau produit si peu d'excellens Hommes ; que l'on y enseigne mal la Religion, puisqu'il en sort si peu d'Hommes solidement Chrétiens ; & qu'elle est conduite par de mauvais Maîtres, en cela même qu'ils ont l'orgueil de se croire irréformables. Là-dessus les esprits fermentent, le zèle s'échauffe, la passion devient enthousiasme ; on ne parle que de supprimer, de chasser, d'anéantir. Mais sera-t-il dit que sous le premier des Rois qui, pouvant tout, ne veut que le bien & le repos ; sous un Ministère éclairé, auquel il ne manque que des succès pour couronner ses vues ; avec un Corps épiscopal, plus jaloux de la paix de l'Eglise & du salut de l'Etat, que de la domination & des richesses ; avec un ordre de Magistrats accoutumés à protéger les malheureux, à ne résister qu'aux abus, à

ne sévir que contre les vexations & les crimes; sera-t-il dit que l'on attaquera tout sans rien défendre, & que l'on voudra, sans cesse, innover, sans mieux faire, ou détruire sans édifier? La sagesse économique veut que l'on maintienne ce qui est, en empêchant qu'il ne nuise; que l'on n'abatte point sa maison, quand il suffit de la réparer; ou qu'on ne la renverse, que pour en rebâtir une meilleure. Mais aussi elle ne permet pas de penser que ce qui est foncièrement vicieux, puisse jamais devenir bon; ni que ce qui a duré long-tems, doive pour cela rester toujours; parce que la possession ne peut être un droit, quand elle est contraire au titre qui l'établit. Quel est donc ici le titre? Quel est le principe fondamental de l'Éducation publique? C'est qu'embrassant tous les états, elle forme tous les sujets aux vertus, au patriotisme, & aux talents qui leur conviennent. Il ne s'agit pas ici de discuter les choses & les faits, parce qu'il est souvent mieux d'ignorer le passé, que de le censurer, ni de juger les personnes & leurs motifs, parce qu'on peut faire mal, en voulant bien. Mais si, en présentant simplement un nouveau plan, l'on faisoit sentir tous les défauts de l'ancien, les remèdes & les moyens; la question ne seroit-elle pas décidée, & ne rendroit-on pas au Public un assez grand service, pour se flatter d'en être accueilli, & secondé? Je me mets donc au rang des Architectes: je me suppose même consulté; parce qu'en effet, tout Citoyen qui a quelques lumières, a un ordre naturel de dire son avis dans ce qui intéresse la Patrie; & si vingt ans d'étude & d'expérience; un amour pour les hommes que les traverses n'ont pu altérer, & la liberté d'une retraite profonde, où les préjugés se taisent, ainsi que les espérances & les craintes, peuvent donner quelque droit de parler, j'oserai élever ma voix avec la liberté modeste que me permet le plus juste des Gouvernemens, & la confiance généreuse qu'inspire le vœu de tous les

gens de bien. Quand je paraîtrai me servir des idées d'autrui, on voudra bien penser que j'ai lu, avec assez de mémoire, pour profiter de tout, & trop peu pour citer personne. Quand on me trouvera des vues nouvelles, je prie de supposer d'abord qu'elles sont réfléchies; & ensuite de les rejeter, pourvu qu'on rencontre mieux.

Pour mettre un ordre aisé dans la suite des idées qui souvent se compliquent, je partagerai cet Ouvrage en trois parties.

Après quelques observations sur l'Éducation en général, j'offrirai :

1^o. Un tableau méthodique des connoissances humaines.

De-là viendra de soi-même,

2^o. La distribution graduelle des études scholastiques.

Enfin, cherchant les moyens d'étendre & d'affurer l'Éducation publique, j'établirai,

3^o. L'ordre & la discipline des Ecoles.

Je prévien que cette partie est presque toute de projets. Mais, si l'on ne vouloit refaire que ce qui est, ce ne seroit pas la peine de projeter.

§. 2.

Objet de l'Éducation en général.

Il s'agit d'un enfant. Il faut en faire un homme, & il faut que cet homme soit Chrétien & Citoyen, Magistrat, Evêque, Général d'Armée, Ministre d'Etat, un homme universel, s'il se peut, & parfait en tout. Point de petit plan; point de vues bornées. La jeunesse est l'âge d'apprendre; l'Éducation est le noviciat de la vie; & dans la vie les états sont divers. Pourquoi ne seroit-on pas préparé à servir la société dans tous les emplois? Osera-t-on décider d'avance

un sujet dont les talens sont inconnus ? & comment les talens se manifesteront-ils, s'ils n'ont été essayés dans tous les genres ? Sait-on les desseins de la Providence, ou peut-on risquer de s'y opposer ? Tous ne peuvent pas être Magistrats, ou Evêques. Il y aura encore moins de Généraux & de Ministres : mais il y aura plus de gens capables de l'être. Et ne faut-il pas des Maîtres qui les forment, & des Subalternes qui les aident ? Des hommes de génie, qui conçoivent des projets ; des Grands instruits qui les protègent, & des Riches généreux qui tentent de les réaliser ? Auroit-on peur qu'il n'y eût trop d'excellens Citoyens, ou trop de grands hommes ? Le premier moyen d'élever l'ame, c'est d'étendre les idées.

Il y a un ame & un corps à former, & ces deux objets n'en font qu'un, auquel il faut que tout concoure. Un corps bien constitué se prête aux opérations de l'ame ; & une ame bien réglée facilite les fonctions du corps. D'une part, santé & gaieté, adresse & vigueur, propreté mâle, & graces soutenus ; de l'autre, connoissances étendues & jugement ferme, religion sage & sentimens nobles, bonté vraie & politesse aisée . . . Voilà où il faut diriger ses vues & ses soins ; ouvrage grand, d'un détail long & pénible, où souvent l'on veut plus qu'on ne peut, parce que les sujets s'y refusent, où il est toujours permis d'espérer, & quelquefois très-injuste de prétendre : mais quand on trouve des dispositions favorables, la méthode fait tout : l'on sème à propos, l'on cultive avec patience ; le tems amène les fruits.

On formera le corps par un régime modéré, & des exercices convenables. Les alimens simples sont les corps sains ; le mouvement & le grand air les rendent vigoureux ; & l'adresse acquise, en donnant un air d'agilité & d'élégance, augmente la force, ou y supplée. Les hommes sont trop mous, parce qu'on éle-

ve trop délicatement les enfans. L'expérience devrait corriger ; & l'on s'obstine contre l'expérience. Pourquoi autrefois la Noblesse étoit-elle plus robuste qu'aujourd'hui ? Elle vivoit à la campagne, dormoit la nuit, chassoit le jour au Soleil & à la pluie, se baignoit souvent, & mangeoit beaucoup ; non à force de ragouts, qui brûlent le sang, & émoûssent les organes, mais de fatigue, & à force d'appétit. Pourquoi les paysans sont-ils moins fluxionnaires, moins cacochymes que les habitans des Villes ? Ils vont mal vêtus, souvent nus pieds, s'enferment peu, travaillent fort, & digerent bien : leur malheur n'est que d'être trop pauvres. Pourquoi dans les Villes mêmes les enfans des petits sont-ils plus forts, plus adroits, plus alertes que ceux des grands ? Ils se donnent plus de mouvement, ils s'exercent. Ce n'est pas de s'échauffer, qui est à craindre ; il faut agir & transpirer, pour dissoudre les humeurs, & fortifier les fibres ; mais de se refroidir, quand on a chaud ; & l'on peut y obvier. Endurcir la peau à tous les tems ; assouplir les muscles à tous les exercices ; accoutumer l'estomac à tous les mets simples ; voilà ce qui donnera aux enfans une santé ferme ; & c'est ce que les peres négligent, & ce que les meres n'entendent point. Les études rendent l'éducation assez sédentaire ; il faut les couper par des délassemens actifs. Le corps ne peut être sans se mouvoir, non plus que l'ame sans penser.

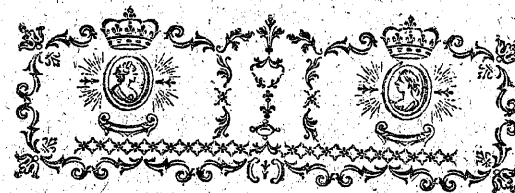
On formera l'ame à force de bons exemples & d'instructions ménagées : il est impossible de séparer ces deux choses. La conduite des hommes, & encore plus des enfans, va naturellement par imitation. Il est plus commode de faire comme les autres, que d'examiner s'ils sont bien ; & plus ils ont d'autorité, plus on est tenté de les suivre. Un caractère heureux se pervertira parmi des méchans, ou fera, au moins, semblant de leur ressembler ; ce qui est une lâcheté honteuse.

Et un esprit bas ou méchant, qui ne verroit que de la grossièreté & des vertus, s'il ne pouvoit changer, se contraindroit à les contrefaire; & c'est quelque chose pour la société. L'exemple domestique est donc la première leçon, & la plus puissante sur un jeune cœur. Mais cet enfant sera homme; il est destiné à marcher seul, & peut-être à conduire les autres: il lui faut des principes à l'épreuve des circonstances. Or, un discernement éclairé est le meilleur guide de l'ame. Les passions font moins de mal que la nonchalance, la sottise & l'erreur.

L'étude est donc le grand point: & tout doit être étudié. Mais que ce mot n'effarouche pas; toute étude peut être une occupation douce, animée par le plaisir, ou par la gloire. La gêne est, sans doute, une des premières choses qu'on doit apprendre; parce qu'il n'est ni rang ni état dans la vie où il ne faille se gêner: mais c'est une extrémité terrible que l'on en soit réduit à pousser la gêne jusqu'au tourment. C'est le cas de ces malheureux que l'on écrase par la rigueur des Loix, parce qu'on désespère de les corriger. Les moyens durs & violens ne peuvent être admis que quand tous les autres ont été éprouvés en vain, & qu'il n'y a qu'un seul parti à prendre.

L'étude est le grand point: mais l'étude n'est qu'un travail illusoire & stérile, si elle n'est dirigée par un savoir plus judicieux que profond, adoucie par une patience attentive, soutenue par les appas de l'émulation, & ce qui est bien important, toujours assortie aux facultés actuelles des sujets; car il y a différentes sortes d'études, comme il y a différentes sortes de connoissances: les confondre, ou se méprendre à la valeur de chacune, ce seroit s'égarer dès le premier pas. Il faut donc voir d'abord ce que l'homme peut savoir, pour examiner ensuite ce que l'éducation doit lui apprendre.

TABLEAU



T A B L E A U

M É T H O D I Q U E

D E S

C O N N O I S S A N C E S H U M A I N E S.

P R E M I E R E P A R T I E.

LE tableau que j'entreprends, ne peut être que vaste; il y faut de l'entente, de la précision & des détails.

Division générale.

Il y a des connoissances simplement instrumentales; il y en a d'essentielles, & d'autres de convenance. L'on verra bientôt si cette distinction est arbitraire ou superflue.

Connoissances instrumentales.

J'appelle connoissances instrumentales, celles qui ne sont que des moyens d'apprendre, ou de produire ce qu'on fait; qui sont moins de sciences, que la clef indispensable des sciences, & pour ainsi dire, les mains de la raison; dont il feroit

Tome I.

D

impossible de se passer, & ridicule de se contenter. Tels sont :

1°. Le langage ; ce qui comprend parler, lire & écrire par usage, & selon les idiomes divers que le besoin prescrit. Ceci demande une explication, qui à présent m'arrêteroit trop.

2°. L'arithmétique, soit la vulgaire, qui compte avec des chiffres ; soit l'algebre, qui généralise encore plus les quantités, en les désignant par des lettres, signes vagues, avec lesquels néanmoins elle ose calculer l'infini. L'arithmétique est d'un besoin journalier & continu, dans le moral autant que dans les affaires ; car en cette vie, où tout est mêlé de probabilités & de doutes, de projets & d'obstacles, de demi-plaisirs & de grandes peines, tout est affaire de calcul.

3°. La logique, qui apprend à raisonner juste, & à s'exprimer de même, non-seulement sur les idées, mais aussi, & plus souvent, sur les sentimens & les faits, vulgairement négligés ; mais du moins, aussi importans, & beaucoup plus difficiles à discerner. La grammaire en est la partie élémentaire, la critique le fonds, & la rhétorique l'ornement.

4°. La géométrie, qui mesure les grandeurs, combine leurs rapports, & par-là, devient la logique spéciale des mathématiques & des arts. Elle dirige l'Arpenteur & le Machiniste ; l'Architecte & l'Ingénieur sont ses ouvriers : la matiere ne prend des formes régulières que sous ses mains ; aussi le dessein va à sa suite, comme un instrument subsidiaire, également utile & agréable.

5°. Enfin, la poétique, qui, aussi différente de la poésie, que la rhétorique l'est de l'éloquence, enseigne simplement les regles usitées de la versification, & la tournure convenue des différens

poèmes : au lieu que la poésie invente & exécute ; ne parle qu'en expressions mesurées, par fictions, par images, sans souffrir de médiocrité ; parce qu'elle n'est point nécessaire, il faut qu'elle enchante & étonne. Digne dans son sublime, que l'emphase l'appelle la langue des Dieux ; dans les écarts, la raison l'appelle le délire des fous.

Connoissances essentielles.

J'appelle connoissances essentielles, celles qui ont des objets réels & nécessaires à tous les états, dans tous les tems, & auxquelles rien ne peut suppléer, parce qu'elles comprennent tout ce que l'homme doit absolument savoir & faire, sous peine d'être dégradé & malheureux. Elles se réduisent à trois.

1°. La religion, par laquelle nous devons commencer, continuer & finir ; parce que nous sommes de Dieu, par lui & pour lui.

2°. La morale, pour se connoître soi-même & les autres ; ce que l'on peut, & ce que l'on doit dans les cas divers où il plaît à la Providence de nous placer.

3°. La physique, pour prendre une idée de la nature & de ses opérations ; de son propre corps, & de ce qui fait la santé, ou la rétablit ; des arts divers qui augmentent l'aisance ; en adoucissant les ennuis.

Si l'homme n'étoit qu'un automate isolé, jetté au hasard, & pour un moment sur la terre, on le trouveroit peut-être aussi heureux que les bêtes ; avec un instinct & des organes ; des mains & des dents ; mais il a une ame à perfectionner, des devoirs à observer, & une autre vie à prétendre ; il est sous la main de Dieu, lié à une société & chargé de lui-même. Or, le premier commande-

dement de Dieu, est qu'on lui rende hommage de toutes ses facultés, en travaillant selon l'ordre de sa Providence. La première loi de toute société est qu'on lui soit utile, pour racheter, par des services, les avantages qu'elle procure. Le premier conseil de l'amour-propre est d'augmenter son bien-être par l'aifance que la raison permet, & la considération que le mérite attire. Il faut donc que l'on abjure sa destination & son existence, ou que l'on connoisse les œuvres de Dieu, & le culte qu'il exige; le droit de la nature & les ressources de l'économie; les loix de sa Patrie, & les talens qu'elle honore; les moyens de la santé & les arts d'agrément. Il faut adorer Dieu, aimer les hommes, & travailler à son bonheur pour le tems & pour l'éternité. Religion, morale, physique; ces trois objets se représentent sans cesse, & ne se séparent point.

Connoissances de convenance.

Enfin, ce qu'on nomme études de convenance, ce n'est que ces trois mêmes choses, avec les connoissances instrumentales qui y préparent; mais poussées plus loin, & plus ou moins approfondies, selon les personnes, ou les états accidentels; selon les goûts, ou les vues que l'on se propose. A tel il en faudra une partie entière; à tel autre seulement une branche, & quelquefois une des moindres. Par exemple, il y a quelque langue à apprendre outre la nationale; car tant qu'il restera établi que les Chrétiens prieront Dieu dans une langue qui n'est point leur langue, & que les François se régiront par des loix qui ne sont pas leurs loix, le latin fera une langue nécessaire comme la prière publique & les loix; &, comme tous les peuples d'Europe sont, à peu près, dans le

même cas, le latin fera de plus une langue commune à tous ces peuples, & partant une preuve d'éducation & une ressource aux voyageurs; mais le grec & l'hébreu, comme l'allemand & l'anglois, &c. ne sont que des études de convenance, & relatives à l'état ou à l'espèce de science qu'on embrasse; & le latin même, que l'économie du tems doit borner au langage commun & à l'intelligence des livres d'usage, devient une étude de convenance pour ceux dont le principal emploi est d'en faire leçon: permis à eux de rechercher sans cesse, & de mettre au plus haut prix les finesses d'une langue que nous ne savons pas même prononcer. Ainsi, le développement le plus détaillé de la théologie ou des loix devient l'affaire propre du Docteur ou du Magistrat, & seroit un travers pour celui qui doit suivre le commerce ou les armes. Ainsi, un Ministre de la religion n'a qu'à faire d'être un grand Mathématicien, ni un Magistrat d'être profond Chymiste. Ainsi, la danse, la musique & la peinture, qui seront l'occupation de tous les jours, pour le Maître à danser, le Musicien & le Peintre ne doivent être pour d'autres, qu'un amusement passager; ainsi du reste. Il n'est pas permis de n'être rien, ni de se promener vaguement sur les sciences & les arts; ni quand on a choisi un état, de s'y contenter d'une indigne médiocrité. L'on doit toujours viser au parfait, & sans examiner, si en retranchant des sciences ce que la vaine curiosité & la charlatanerie y ont jeté de superflu, l'essentiel de ces sciences, est en effet, sans bornes; il est toujours certain que chacun dans ce monde doit avoir un poste, & que ce n'est jamais trop de tous ses soins pour le remplir avec succès. Revenons donc aux trois grandes études.

Division des connoissances essentielles.

Il y a ici un mystère très-important, & trop peu connu ; c'est que la meilleure & même la seule bonne maniere de distinguer les parties des sciences, est aussi précisément la seule bonne maniere de les étudier avec fruit, la seule qui s'ajuste bien avec la marche & le progrès naturel de la raison. Il convient que je m'explique.

J'observe d'abord, que de tous les objets sur lesquels l'intelligence humaine peut s'exercer, il n'en est aucun, excepté peut-être, & tout au plus, l'arithmétique & la géométrie, qui soient absolument indépendantes des faits. Nous sentons assez que nous ne devinons rien, & les enfans encore moins. Ce sont les choses de fait qui font naître les idées. Sans la connoissance des faits, c'est une nécessité que l'on raisonne faux, ou en l'air, comme on ne le voit que trop souvent, même avec ce qu'on appelle de l'esprit ; & au contraire, plus on a de faits, plus il est aisé de juger, puisqu'on a plus de pieces de comparaison ; & plus on combine, mieux on se décide, mieux on agit ; ce qui fait la différence du savoir & de la routine, de l'artiste & du manoeuvre ; & il y a des manoeuvres dans tous les genres.

J'observe ensuite que la religion, la morale & la physique, c'est-à-dire, toutes les vraies sciences, ont, en effet, chacune trois parties bien distinctes, dont la première est le fondement de la seconde, & celle-ci le principe de la troisième, savoir :

1°. L'histoire, c'est-à-dire, le recueil des faits relatifs à la chose, & qui servent de matériaux à l'esprit.

2°. La théorie, qui combine ces faits, en cherche les raisons, & en déduit la chaîne des axiomes & des regles.

3°. La pratique, qui, munie de ces secours, opere avec lumiere, & doit être le principal & dernier but de toute étude sensée.

C'est donc par les faits qu'il faut commencer, & c'est aussi ce que les enfans demandent. Il est d'observation constante qu'ils sentent avant que d'imaginer ; se souviennent beaucoup & raisonnent peu, ou point ; qu'ils sont remuans & même actifs, mais uniquement d'imitation, & même encore assez grossiere ; qu'ils saisissent assez bien les objets, mais en gros & par masses détachées, sans jamais songer à les détailler, & rarement à les comparer ; & qu'ils ne vont guere que par degrés, ou même par sauts, toujours interrompus par la légèreté & la paresse, ou, ce qui est peut-être plus exactement vrai, par les besoins & les difficultés. Le plan le plus convenable des études est donc décidé par l'ordre naturel des connoissances humaines ; & tout va se développer sans effort.

Partie historique des Sciences.

Je vais jeter une esquisse légère, mais distincte des grands objets de nos sciences, & des moyens de s'en assurer.

Histoire de la Religion.

L'histoire de la Religion a deux parties ; celle du Peuple de Dieu, laquelle remonte à l'origine des siècles, ce que n'a fait aucune autre Histoire ; & celle de l'Eglise, qui, remplaçant ce peuple prosrit, ne finira qu'avec le monde. L'une con-

tient les faits, les loix & les oracles, qui ont préparé le Messie; l'autre nous montre la loi nouvelle & immuable, établie par le Messie & ses Apôtres, avec l'oracle toujours subsistant dans l'Eglise, qui explique ses mystères, & conserve sa doctrine. Les monumens authentiques de cette histoire sont, d'une part, les livres sacrés de l'ancien & du nouveau Testament; & de l'autre, les décisions des saints conciles généraux, & les traditions unanimement reçues des anciens Peres. On y ajoute la suite de la discipline, des rits & des établissemens divers, moins essentiels sans doute, puisqu'ils peuvent changer, mais qui constituent spécialement l'Histoire Ecclésiastique. Voilà les faits de la religion, & l'objet de ce qu'on appelle théologie positive, sans laquelle il n'y eut jamais que de vains & dangereux raisonneurs. Je ne parle donc ici que de la religion révélée. L'histoire des religions fausses & des hérésies en est, à la vérité, un accessoire, mais qui dépend de la morale, puisque c'est l'histoire, non de Dieu, mais des hommes.

Histoire de la Morale.

L'histoire de la morale est ce qu'on nomme simplement l'histoire, c'est-à-dire, celle des hommes, en tant qu'agens libres & sociables; c'est donc l'histoire de l'esprit & du cœur humain, des opinions & des entreprises; des nations libres & des peuples policés, des loix & usages publics, & des faits domestiques.

L'on regarde la géographie politique & la chronologie comme les préliminaires de l'histoire, quoiqu'on ne les connoisse que par l'histoire; mais c'en sont des extraits qui guident, sauf à les vérifier en chemin faisant.

Il y a des histoires universelles, compilées ou extraites des autres; les histoires nationales & les personnelles. Il y a les mémoires, qui ne comprennent que certains tems ou certaines choses; & les dissertations historiques, qui discutent des époques ou des faits; enfin, les médailles, les archives & les autres anciens monumens, qui servent à constater des dates, des usages, ou même des événemens qui font titre.

Dans les grandes histoires on observe le caractère général des hommes, & les influences toujours puissantes du droit primitif de la nature, l'origine des Etats, & leurs constitutions diverses; les rapports de la religion & des mœurs, du droit public & des loix, des usages & des arts, les établissemens de ces choses, les causes des variations, & leurs effets.

Dans les histoires personnelles, on cherche des idées instructives & de grands exemples; comment certains hommes & si peu d'hommes sont devenus la gloire de leur Patrie, & les modèles de la postérité.

Dans toutes on distingue, avec grand soin, les Ecrivains originaux & contemporains, de ceux qui écrivent sans garans, ou après coup; les Historiens qui ont dû être instruits & sincères, des hommes obscurs, passionnés, ou intéressés à être faux.

Mais dans l'histoire, que de récits de pure curiosité! & ne seroit-ce pas un beau travail d'entasser dans sa tête une multitude de détails également inutiles à la société & à nous-mêmes, ou dont tout le résultat est qu'il y a eu des scélérats & des fous. Lire l'histoire, & étudier l'histoire, sont deux choses très-différentes; l'un est l'amusement de l'oisiveté; l'autre est l'occupation de la

raison : l'un fait des conteurs, l'autre des sages. Le vrai but de l'histoire est de nous éclairer, moins sur ce qu'on a fait, que sur ce que nous devons, ou pouvons faire ; comme on étudie la physique, moins pour savoir ce qui est, que l'usage dont il peut être.

Histoire de la Physique.

L'histoire de la physique est ce que l'on nomme l'histoire naturelle, soutenue de la physique expérimentale ; c'est-à-dire, la collection de tout ce que l'on connoît de la nature, soit par la simple observation, soit par des essais hasardés ou réfléchis, avec ou sans instrumens.

1^o. L'histoire naturelle, qu'on nomme autrement la cosmographie, est la description de cet univers visible & des êtres qu'il contient ; c'est donc premièrement la notice générale du Ciel & des astres ; de notre atmosphère, & des météores qui s'y forment.

2^o. La géographie physique, laquelle, sans égard aux divisions politiques qui sont l'ouvrage des hommes, & aussi inconstantes qu'eux, décrit la terre par les climats & les mers, les montagnes & les fleuves, les sources minérales & les volcans, &c.

3^o. Ce qu'il a plu d'appeler spécialement l'histoire naturelle, c'est-à-dire le détail des corps terrestres, divisé en trois *Regnes*, des minéraux, des végétaux & des animaux. Ces trois regnès se subdivisent par classes, genres & espèces ; & dans toutes il y a à observer, non pas seulement leurs noms & leurs figures, ce qui demande cependant un tems & une mémoire extraordinaire ; mais encore leurs terres natales, leurs formations & leurs

variétés, leurs propriétés & leurs usages. Les végétaux ont leur histoire particulière, qui est la botanique ; & il y en a une pour l'homme seul, qui est l'anatomie ; mais celle-ci est presque toute de physique expérimentale. Il y a même une sorte de physique de l'ame, en tant qu'unie au corps ; & ce n'est pas une des moindres parties de la médecine & de la morale.

L'observation appartient certainement à l'expérience physique ; mais n'est point du tout ce qu'on nomme physique expérimentale. Dans celle-là il ne faut que des yeux, de l'attention, & un peu de jugement. Dans celle-ci, l'esprit raisonne, & la main travaille : déjà riche des découvertes de l'autre, elle y ajoute ses propres inventions ; & alors elle peut se présenter sous deux faces très-différentes ; ou bien, suivant un plan cosmographique quelconque, elle met ses épreuves à côté de chaque objet, pour en éclaircir les propriétés ; & c'est à cette méthode sage que semblent se borner les plus célèbres Académies, pour l'astronomie, la chimie, l'agriculture, &c. ou bien, plus hardie, elle annonce une théorie, qu'elle étaye de ses opérations, quoiqu'il y ait des parties entières de la physique qu'elle n'effleure seulement pas.

D'ailleurs, dans l'histoire naturelle, il est assez permis de se défier des faits ; car combien de rapports hasardés par gens qui n'ont point vu, ou qui ont mal vu ; & combien d'opérations équivoques, dont d'autres essais combattent les résultats ! Il faudroit tout vérifier par soi-même, ou n'en croire que des garans sûrs.

Théorie des Sciences.

En tout genre, l'histoire seule fait les érudits ; il faut encore la théorie pour faire des savans, & les sciences ne peuvent être complètes, qu'autant que l'on a tous les faits nécessaires pour les former. Tant que l'on devine, ou que l'on suppose, l'on n'a que des hypothèses, des assertions provisoires, qui amusent l'esprit, qui suffisent à l'ignorance, que l'orgueil peut soutenir, mais que la prudence ne fuit qu'en tremblant ; comme l'on marche dans l'obscurité en attendant le grand jour.

Théorie de la Religion.

Si ces réflexions sont justes, il s'en suit qu'il ne peut y avoir de Théorie & plus sûre & plus nette, que celle de la Religion, puisque les faits qui lui servent de base sont décidés & authentiques, & qu'il n'est point d'ignorance plus honteuse que celle de la vraie Théologie ; puisqu'il n'est point de science plus importante & plus aisée à apprendre, & que, si néanmoins il y a tant d'obscurité & de disputes dans cette étude, c'est que ce qu'on appelle Théologie, n'est point la Théologie.

La Théorie de la Religion est proprement la Théologie scholastique, tant dogmatique que morale, différente de la positive, qui est l'histoire, non-seulement par l'arrangement méthodique des choses, qui en est le fonds, mais aussi par les inductions de pure raison, qu'elle tire des points décidément révélés, & qui en sont l'accessoire.

La Théologie dogmatique n'est & ne peut être qu'une Logique saine, appliquée aux faits de la Religion, pour traiter avec ordre des Dogmes,

de Dieu & de ses Mysteres, de l'Eglise & de ses Sacremens. Encore même cette multitude épineuse de questions qu'elle agite, se résout naturellement en une seule : y a-t-il sur la terre un tribunal constamment infallible ? Après quoi, il ne s'agit plus que d'entendre ce que ce tribunal a prononcé, & de se taire sur le surplus.

La Théologie morale, qui se réduit de même à une seule grande règle, la conformité de nos volontés à celles de Dieu, n'est de même qu'un développement suivi de la Loi de l'évangile, & des ordonnances de l'Eglise universelle. Mais cette partie a une appendice très-considérable, & dont on fait une science à part. C'est le Droit-Canon, qui règle dans l'Eglise l'ordre extérieur & la discipline générale ; la différence des personnes, leurs devoirs & leurs droits ; l'usage des choses sacrées, & des biens qui appartiennent à ces choses, ou aux personnes : ce qui, fort simple dans les commencemens, a forcé de varier selon les tems & les lieux, est devenu très-complicqué, très-étendu, & très-aisé à confondre avec la morale humaine.

Théorie de la Morale.

La Théorie de la Morale a deux parties, la Métaphysique & le Droit.

La première considérant l'homme en lui-même, comme un être intelligent & libre, capable de projets & de direction, de mérite & de blâme, remonte aux principes des mœurs, l'amour-propre & la raison ; l'indépendance primitive & la sociabilité ; la souveraineté de Dieu & sa providence ; & en déduit les préceptes de la religion naturelle, & les règles générales de notre conduite.

La seconde, suivant l'homme dans ses relations diverses, se compose de plus en plus : & delà.

1°. Le droit naturel, qui assigne les droits & les devoirs respectifs des hommes, antécédemment à toute convention & établissement de leur fait. Ce droit universel dans son origine, & imprescriptible dans son essence, est la base nécessaire de toutes les Loix.

2°. Le droit des gens, qui ajoute au droit de la nature les conventions libres des particuliers, ou des sociétés, par lesquelles ils cèdent ou promettent quelque chose, ou par pure bienfaisance, ou en vue de plus grands avantages.

3°. Le droit public des Etats, qui, les partageant en souverains & en sujets, détermine l'autorité des uns & les privilèges des autres, & dirige au plus grand bien le concert général des forces & des volontés.

4°. Le droit civil, qui règle entre les concitoyens les obligations des personnes, & les dispositions des biens ; & y ajoute la sanction des peines, pour contraindre les réfractaires, & réprimer les offenseurs.

5°. Enfin, l'économie personnelle, qui, toujours subordonnée à la Religion & aux Loix, apprend à réunir l'agréable & l'utile, par l'intelligence des affaires, & l'aimable civilité.

Voilà tout le système du vrai sage. Toute autre Philosophie avilit l'homme, au lieu de l'illustrer. Mais le moral est inséparable du physique : tout est lié dans les sciences, comme tout se tient dans l'Univers.

Théorie de la Physique.

Une vraie Théorie Physique seroit, ce semble,

celle que l'on déduiroit d'un petit nombre de principes bien existans, mais qui n'auroient de cause immédiate que Dieu même ; comme si, par exemple, on faisoit tout dépendre de ces deux ou trois propriétés primitives de tous les corps, la figure, la gravitation, & le ressort ; & que, par des calculs fondés sur les faits, on expliquât également & les phénomènes particuliers, & la marche générale de la nature. Mais au défaut de principes suffisans, on se borne aux causes prochaines pour en tirer des règles palpables ; & la masse de ces règles peut se diviser en deux sortes.

1°. Les sciences sensibles, qui n'instruisent que d'après l'expérience. Telles sont la Chymie, l'Agriculture, & la Médecine, lesquelles se rapportent aux trois regnes de l'histoire naturelle.

3°. Les Mathématiques, qui de plus s'appuient sur la Géométrie, & sur le calcul. Telles sont la Mécanique, qui donne les principes des forces en mouvement, & des instrumens de toute espèce ; l'Astronomie, qui, suivant l'ordre & le cours des astres, dirige la Chronologie, l'Horlogerie & le Pilotage ; l'Optique, pour la lumière & la magie des couleurs ; l'Acoustique, pour les sons & l'harmonie ; la Pyrotechnie pour l'artillerie & les feux d'artifice : ce qui embrasse le reste de la nature connue.

Il ne faut pas s'étonner que l'on trouve tant de choses resserrées dans de si petits volumes ; & qu'il faille cependant tant de volumes, pour ne favoir qu'imparfaitement ces choses. C'est qu'en effet, la Théorie Physique est très-bornée ; mais elle suppose & rappelle la connoissance des faits, qui est immense.

Pratique des Sciences.

Mais la plus belle théorie seroit la plus misérable vanité, si l'on se bornoit à favoir sans agir, ou que les actions démentissent les connoissances. Or, la pratique, je dis, la bonne & la seule sûre, ce sont ces mêmes théories réduites en exercice, chacune selon son objet. Et c'est par-là que l'homme se conduit vraiment en homme, Chrétien & Philosophe, non en brute ni en automate, par sensation & par routine.

Pratique de la Religion.

La pratique de la Religion, également éloignée de la superstition qui rend imbécille, & du fanatisme qui rend féroce, est pour les Pasteurs le gouvernement de leur Eglise, & l'administration des Sacremens; pour les Docteurs, la prédication & la controverse; pour les Bénéficiers, la priere & la frugalité; pour tous, la foi éclairée, la piété solide, & la charité universelle. Mais celles-ci sont le principe & la fin, le fondement & le faite de l'édifice éternel: car sans elles, Dieu est oublié ou insulté; le Controversiste aigrit, au lieu de convaincre; le Prédicateur amuse, au lieu de toucher; le Confesseur égare, au lieu de diriger; le Bénéficiaire scandalise, au lieu d'édifier; le Pasteur s'endort, ou gouverne avec le sceptre qui dans des mains de paix ne fait que des hypocrites ou des rebelles; & les brebis étonnées se divisent, ou ne se rapprochent que pour s'entre-déchirer. La religion ne prêche que l'ordre & l'amour; elle n'ôte point la raison; mais elle l'épure & l'anoblit; elle ne détruit pas les hommes; mais elle en fait des Saints.

Pratique

Pratique de la Morale.

La morale humaine n'est point le Christianisme; mais elle ne peut le contredire, elle vient du ciel, comme lui. La pratique de la morale, c'est la justice, qui comprend également la piété & l'humanité, & dans ces deux, toutes les vertus.

La piété adore Dieu avec le respect profond d'une foible créature pour le Maître éternel de l'Univers; & la rendre connoissance d'un fils honnête pour un père.

L'humanité active & généreuse cherche son bien-être dans l'avantage des autres; & selon les rapports différens, elle prend plusieurs noms.

1^o La probité, qui est la justice rigoureuse due à tous les hommes, ce qui semble présenter une idée plus étroite, puisqu'elle semble bornée à tenir la parole, & ne point faire tort.

2^o La politique, moins générale encore, puisqu'elle suppose les hommes divisés d'intérêts. C'est l'art de procurer à sa nation les plus grands biens, sans interrompre l'amitié avec les étrangers. C'est l'art propre des Ambassadeurs.

3^o Le Ministère, qui a pour objet d'unir si étroitement la dignité du Souverain, & l'intérêt des Peuples, qu'en étendant les ressources de l'Etat au profit des particuliers, les talens des particuliers concourent à la gloire de l'Etat; & que les Finances soient un moyen, non de destruction, mais de force & d'embonpoint.

4^o La Législation, qui, étudiant le génie & la position des peuples, leur fait trouver les loix nécessaires, & l'obéissance douce. A la suite sont la Magistrature, qui, exerçant une portion de la

Tome I.

E

souveraineté, applique l'autorité des loix au maintien de la paix intérieure & de l'ordre public; & la Procédure, qui, instruite des loix & des formalités judiciaires, aide les particuliers à soutenir leurs droits devant les Tribunaux.

On pourroit, ce semble, parler ici de l'éloquence, mais j'ose à peine la compter dans les Arts moraux, parce que je n'y vois en tout qu'une imagination qui en maîtrise d'autres, & un talent équivoque qui sert également le mensonge & la vérité, le vice & la vertu.

5°. L'économie domestique, qui travaille à mettre chez soi l'ordre & l'aïssance relative à son rang, au point de pouvoir encore aider l'État, & soulager les malheureux.

Cette partie a deux annexes importantes; la pédagogie, ou l'art de disposer les enfans à devenir des hommes sages & vigoureux, utiles & agréables; & la politesse, qui, pètrie de modestie & de complaisance, rend les autres aussi contents d'eux que de nous.

Voilà les produits de la théorie des mœurs.

Pratique de la Physique.

Le but de la morale est la vertu; celui de la physique l'industrie. Ici le détail est infini; puisqu'il faut que l'activité humaine ait forme autant d'arts, que la nature libérale lui a présenté d'objets. Mais pour se mettre à l'aïse, on peut les ranger tous sous quatre ou cinq classes.

1°. Les arts physiologiques, qui opèrent spécialement sur les qualités des corps & leurs effets.
2°. Les arts mathématiques, sur les quantités & leurs rapports,

3°. Les arts manouvriers, sur les formes & leurs usages.

4°. Les arts d'imagination, dont le mérite est de bien copier la nature.

5°. Enfin, les arts d'exercice, qui mettent en méthode nos mouvemens spontanés.

Arts Physiologiques.

Les Arts Physiologiques sont l'Agriculture, la Chymie & la Médecine.

Le mets avant tous l'Agriculture, parce que c'est la place; parce que c'est le plus respectable & le plus nécessaire des arts; je dirois encore, le plus agréable, si le luxe n'avoit corrompu les vrais goûts de la simple, belle & saine nature. Si vous ne voyez dans l'Agriculture qu'un misérable au bout d'une charrue, & des bœufs qui sillonnent péçamment un champ qui n'est point à lui, vous n'en avez point d'idée. Il s'agit de connoître la nature des terres & de les améliorer; d'y adopter les plantes & de perfectionner leurs fruits; de multiplier les troupeaux, & de nous orner de leurs dépouilles; les forêts, comme les vergers, s'embellissent par les foins; le vin & le miel sont ses dons; la Botanique lui demande les simples; les Manufactures, la soie, les laines & les chanvres; la chasse & la pêche sont de sa dépendance. La campagne produit tout; les Villes ne font que consommer. Qu'on me pardonne cet éloge; j'écris au milieu du plus riant & du plus riche paysage.

La Chymie ne présente de même à l'esprit inattentif, qu'un homme sale auprès d'un fourneau; mais, outre les découvertes en Physique, & les remèdes en Médecine, la Poterie, depuis la cruche

du Payfan, jusqu'à la plus brillante porcelaine, la verrerie & les glaces, la métallurgie & les émaux, la teinture & les couleurs, la distillation & les parfums, ne font que des parties de cet art important.

La médecine, dont on peut dire trop de bien & trop de mal, se partage en diététique, pharmaceutique, & chirurgicale; & de là trois professions moins nécessaires par nos infirmités, que par nos excès. Ce sont eux qui, compliquant sans cesse les principes de nos maux, rendent dangereuse la pratique d'un art, dont la théorie ne peut se fixer.

Arts Mathématiques.

Les Arts Mathématiques sont la mécanique, l'Architecture, la Marine & la Guerre.

La Mécanique est l'art des instrumens pour l'Astronomie, l'Hydraulique, la musique, les métiers, &c. L'horlogerie n'est qu'un de ses emplois, & ses jeux sont des prodiges. Rien ne rend plus sensible, combien l'homme est supérieur aux bêtes, & combien l'adresse l'emporte sur la force. Tout lui cède, & la nature semble se plaire à lui obéir.

L'Architecture, dans l'usage commun, n'est guère qu'un peu de dessin, de maçonnerie & de charpente. C'est dans les ponts & chaumières, dans les temples, places & spectacles publics, qu'elle peut développer son génie; quand la magnificence lui permet de travailler en grand. J'ajouterois les fortifications, si elles n'en différoient par leurs principes, autant qu'ité par leur objet.

La marine comprend la construction, le pilotage & la manœuvre; que ne comprend-elle pas? Un vaisseau en mouvement est le chef-d'œuvre

de presque tous les arts; une machine qui étonne, même celui qui l'a faite, & celui qui la dirige.

La guerre est, par excellence, l'art de la gloire dans l'idée de tous les peuples, moins sans doute par les dangers où il expose, que par l'amour généreux de la Patrie, qui les fait braver; moins par les connoissances qu'il exige, que par le génie qui le guide. On ne l'apprend ni dans les salles d'armes, ni au manège. La fortification & l'artillerie ne sont que ses servantes. C'est la combinaison des marches, le choix des camps, la mobilité des troupes; c'est une mécanique d'un ordre sublime & transcendant, qui emploie des multitudes d'agens animés contre d'autres agens semblables, où les forces des corps sont en raison des ames, & où l'inertie même se calcule... Mais de quoi vais-je parler? Il ne convient qu'aux héros de révéler leurs secrets; j'oserais seulement dire qu'un militaire sans amour de la Patrie & sans talens, n'est qu'un artisan armé, qui expose sa vie dans une campagne, comme le couvreur sur un toit.

Arts Manouvriers.

J'ai compté les autres; ici le nombre est celui de nos besoins, multiplié par nos caprices; le pays où il y en a le plus, est donc le pays le plus industrieux; mais non pas le plus sage, à moins qu'il n'en fasse une ressource pour subsister. Le bois seul occupe plus de dix sortes d'ouvriers, le bucheron & le charbonnier, le sabotier & le scieur de long, le charpentier & le menuisier, le charon & le tonnelier, le sculpteur & le tourneur, l'ébéniste, &c. Je dis donc, en trois mots: il y a des arts de nécessité, comme la ferronnerie; de commodité, comme l'imprimerie; de pur luxe, comme

les modes. Après cela, que l'on se donne la peine de parcourir les ateliers divers; il n'en est pas un qui ne soit digne d'attention, par l'invention des machines, ou par l'adresse des mains.

Le commerce est moins un art que l'agent des arts: il fournit aux manufactures les matières, & met en valeur les produits. Il doit connoître le prix des choses brutes & façonnées, les facilités des transports, & le cours de l'argent, pour chaque lieu; c'est sa partie historique; sa théorie est route de calcul, & sa pratique d'activité, pour multiplier les ventes, & hâter les paiemens; & mettre son crédit au-dessus de ses vices.

Arts d'Imagination.

Les Arts d'Imagination sont la musique, la peinture, & la sculpture; amusemens, souvent trop estimés, du loisir & du goût.

La musique, faite pour exprimer par les sons la nature, & les sentimens, emprunte des mathématiques les principes de l'harmonie, & de l'imagination la mélodie des chants; c'est par leur concours, qu'elle va jusqu'à l'enchantement; mais le simple exécuteur n'est qu'un agréable manœuvre.

La peinture, travaillant d'après l'histoire & la nature, compose les sujets de génie, & ajoute au dessein la séduction des couleurs, & les finesses de la perspective; fruit d'une étude longue & de talens heureux.

La sculpture, plus bornée, parce qu'elle est plus affermie à sa matière, tire son plus grand mérite du choix des attitudes, & des ornemens dont elle enrichit l'architecture. Elle s'ennoblirait, si, au lieu de nous retracer sans cesse les folies de la

fable, on l'employoit davantage à consacrer la mémoire de nos grands hommes.

Arts d'Exercice.

Les Arts d'Exercice, les seuls que notre éducation admette, sont la danse, les armes & le manège. La course & la nage, dont les anciens faisoient tant de cas, sont abandonnées au vil peuple; la paume paroît trop fatigante, & la chasse est devenue mesquine, depuis que les Nobles ont dédaigné leurs châteaux, pour s'enterrer dans les villes.

Le manège est en honneur comme il le mérite.

La danse donne des grâces; & la nature l'a inspirée comme le chant à tous les peuples.

Les armes sont nécessaires chez un peuple qui porte des armes au milieu de la paix, & où il est toléré que l'on s'égorge avec un étourdi.

Mais, quand on pense que la jeunesse apprend à danser jusqu'à vingt ans, pour ne plus danser à trente, & savoir à peine marcher à quarante; & qu'elle apprendroit les fortifications, l'artillerie, & tous les exercices de la guerre dans le tems qu'elle emploie à faire des armes, qui servent si peu à la guerre, on a droit de s'étonner que les hommes mettent tant de perfections & de soins à deux exercices qui ne rendent l'homme ni aimable ni guerrier. Tant il importe de donner à chaque chose son vrai prix, & de n'estimer les arts & les talens qu'à proportion qu'ils sont estimables & utiles à la Patrie.

Je n'ai pu me refuser d'être un peu long dans cet article, parce que j'aime tous les arts, & pour faire sentir combien il y a de choses dont on ne donne pas même les premières idées. N'est-on

donc fait que pour apprendre un peu de latin & de dialectique ? Faut-il y consumer les plus précieuses années de la vie ? De quoi cette riche provision servira-t-elle à la société ? A quel emploi pourront aspirer ces enfans qui nous sont si chers, pour qui nous faisons tant de projets ? Est-ce là ce qu'attend la Patrie ? & une Nation si éclairée, si glorieuse, a-t-elle pu s'en contenter ?

Conclusion.

À présent nous avons un grand point de vue, un tableau général, & si je ne me trompe, assez méthodique, des connoissances humaines. C'est par les faits qu'il faut commencer, je le répète encore ; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse dès-lors, & même qu'on ne doive jeter à propos, & autant de fois que l'occasion le permet, quelques semences de théorie. L'on ne peut trop montrer à l'esprit qu'il y a des règles à suivre, & encore convient-il qu'elles soient plus en autorité qu'en raisons, parce qu'il est plus simple d'obéir que de raisonner ; & qu'on les rende sensibles par quelques remarques pratiques, soit sur les choses, soit sur les personnes ; ce qui regarde sur-tout la religion & les sentimens, la décence & la santé, qui sont d'usage dès les premiers instans, & dans tous les instans. Ceci est une affaire de prudence & de zèle, des plus importantes sans doute, mais qui, dépendant presque toujours de circonstances momentanées, ne peut être soumise à des règles.

L'on ne peut régler que l'ordre & la distribution des études ; & il faut suivre non-seulement l'ordre & l'importance des choses, mais aussi, & encore plus, la force & le progrès des facultés. D'abord voir les choses purement sensibles, d'i-

magination, & les masses avant les détails ; ensuite celles de sentiment réfléchi & de simple raison ; & puis celles de combinaison & de preuves, comme les plus mal aisées : les tempérer alors même par les autres ; les varier toutes par des exercices de corps qui délassent & amusent, soutiennent & fortifient ; ne point se précipiter pour avancer ; aller toujours au but, sans s'égarer ; mais en se prêtant de bonne grace à tous les détours qui en facilitent l'approche.

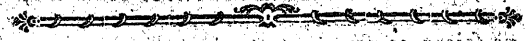
Il s'agit donc à présent de répartir chaque chose suivant les tems ; en sorte qu'un jour prépare à l'autre ; que l'étude d'une année soit le commencement de la suivante, & que les dernières leçons ne soient constamment que des développemens des premières.

Par-là, les études instrumentales, ainsi que les essentielles, marcheront comme de front, & à peu près sur une même ligne, s'élargissant peu à peu, avec proportion, sans effort, sans retour en arrière, jamais au delà de ce que le génie des sujets pourra saisir & conserver ; mais autant qu'il faudra, pour qu'assez pleins de faits sûrs & de bons principes, ils puissent de bonne heure commencer à agir, étendre eux-mêmes leurs connoissances, fortifier leur raison, & perfectionner leurs mœurs. Heureux les élèves qui seront parvenus à savoir se sentir, lire, réfléchir & consulter ! Heureux les maîtres, qui pendant les premières années, auront pu les conduire jusques-là ; plus heureux ceux qui pourront dire : ce jeune-homme ira plus loin que moi. Il n'est encore parfait en rien, mais en état de le devenir. Ce seroit une grande erreur d'en vouloir davantage.

Fin de la première Partie.



DISTRIBUTION
GRADUELLE
 DES
ÉTUDES SCHOLASTIQUES.



SECONDE PARTIE.

QUE l'on ne s'épouvante pas du vaste plan que nous avons tracé : l'on va voir que la carrière n'est point impossible. Que l'on ne s'imagine pas qu'il n'en sortira que des esprits superficiels, confus & présomptueux : l'on n'est point superficiel, quand on a les grands & vrais principes ; l'on n'est point confus, quand on étudie avec ordre ; l'on n'est point présomptueux, quand on ne fait que ce qu'il faut, & autant qu'il faut, pour entrevoir combien il reste encore à savoir.

Les détails sont immenses ; mais les principes sont bornés ; & c'est sur-tout les principes qu'il faut apprendre dans les premières études : les détails n'appartiennent qu'aux études de convenance. L'on puise dans les écoles de l'enfance les connoissances instrumentales, & les élémens des sciences nécessaires ; & de bons élémens menent loin. Les grands développemens ne sont pas de cet âge, puisqu'ils doivent être l'occupation de toute

la vie ; & les arts ne vont qu'avec ces développemens, puisque ce sont les résultats des sciences mises en œuvre.

Selon la portée ordinaire des esprits, l'on n'est guère capable de choisir un état avant seize ans, ni de s'appliquer utilement à rien avant huit. C'est donc à huit ans que je commence, & huit ans que je consacre aux premières études ; & c'est aussi à peu près le tems que l'usage commun, fondé sur l'expérience, y emploie par-tout, mais qu'il s'agit d'y employer autrement.

Jusques à huit ans l'enfance est tendre, le corps délicat, l'esprit foible. Beaucoup de mouvement, peu ou point d'application gênante ; la plus grande liberté en tout ce qui n'annonce aucun vice de caractère ; mais point d'amour aveugle, point d'admiration pour des gentilleses, qui ne sont que des niaiseries ou des impertinences ; point d'indulgence pour les volontés de caprice, les petits airs impérieux, & la désobéissance opiniâtre. Que l'on s'accoutume à distinguer la vraie vivacité, qui est toute d'esprit & de sentiment, de l'étourderie des propos, & de la pétulance des manières. Que l'on accoutume l'enfant à écouter ses maîtres, à obéir à ses parens, à respecter les choses saintes, à aimer le vrai, à s'aider lui-même, à être courageux vis-à-vis des choses, & modeste vis-à-vis des personnes, à sentir qu'il a besoin de chacun, & que tout peut lui être refusé, car c'est en effet, ce qu'il doit faire & éprouver toute sa vie ; & sans cela, point d'espérance qu'il ait jamais l'esprit droit & l'ame forte.

Qu'il sache lire & prononcer proprement ; écrire & orthographier couramment ; former les chiffres & les nombrer ; le plus petit catéchisme & les prières communes ; voilà toutes les provi-

sions qu'il lui faut pour entrer dans les écoles publiques; & si l'on pouvoit dès-lors lui apprendre un peu de latin, par usage, comme il apprend sa langue en l'entendant parler, comme les enfans de qualité apprennent le françois en Allemagne avec leurs gouvernantes; que de peine & de tems épargnés!

Il nous faudra autre chose qu'un Rudiment, des Dictionnaires, & cinq ou six Auteurs latins, qui ne sont même donnés que par lambeaux; l'on a dû s'y attendre. Il nous faudra des livres élémentaires dans tous les genres; & heureusement nulle nation n'est plus riche que nous à cet égard; mais si nous manquons de quelques livres convenables à mon plan, il sera aisé d'y suppléer; & si je manque moi-même à indiquer les meilleurs, on en fera quitte pour refuser mon choix.

Quelle facilité, quelle vivacité n'aurions-nous pas aujourd'hui dans les premières études, si les hommes plus zélés peut-être qu'éclairés, à qui l'on doit tous ces commentaires sur les livres classiques, *ad usum Delphini*, eussent étendu leurs vues, & donné à la France d'excellens élémens, proportionnés à tous les degrés de la jeunesse, & sur toutes les parties des sciences. Ce beau présent les auroit mieux éternisés; mais le siècle précédent auroit trop de gloire, s'il n'eût pas laissé quelque chose à faire au nôtre, & un travail si estimable nous est réservé.

Reprenons donc notre plan général, & suivons-le.

PREMIERE CLASSE.

De huit à neuf ans.

Deux heures le matin, & autant le soir.

Cet âge veut encore beaucoup de sommeil & peu d'étude à la fois. Ensuite on diminue l'un, & on augmente l'autre, à proportion que les organes se fortifient, & que le travail devient habitude; mais dès ce moment, il faut que tout soit réglé & que chaque heure ait son emploi, à la maison, comme à l'école, pour l'amusement comme pour l'étude.

SCIENCES NÉCESSAIRES.

Religion.

Ce sera toujours la première leçon, & la leçon de tous les jours. Est-il concevable que jusqu'à présent l'on n'ait pas senti que cela devoit être, & que des gens qui se croient ou se disent les boulevards de la religion, soient restés en possession de le négliger. N'est-il pas scandaleux que les jeunes gens parlent si hardiment de religion dans le monde, & qu'ils en soient si peu instruits; ou qu'ils puissent s'imaginer qu'elle n'a pas de meilleurs fondemens que ce qu'on leur en a appris.

L'on commencera par faire apprendre aux enfans le petit Catéchisme de Fleury; il est vraiment substantiel, au dessus de tout éloge, & fait exprès pour mon plan. C'est à de tels hommes qu'il convient de faire de petits abrégés; mais s'il étoit permis de toucher à un morceau si précieux, l'on ajouteroit à la partie historique trois ou qua-

tre leçons sur les Conciles & les Pères ; & autant à la partie dogmatique sur la grâce, les abstinences & les fêtes.

Morale & Physique.

Nous avons le *Livre des Enfans*. C'est une idée excellente, que l'on peut perfectionner. L'objet est de donner des notions nettes & simples de ce qu'il y a de plus important, & de plus commun dans la vie ; de ce qu'on doit voir, ou de ce qu'on voit sans le connoître.

Connoissances instrumentales.

Grammaire.

La grammaire la plus simple est, à coup sûr, la meilleure ; mais on ne peut trop rester sur les détails.

L'on enseignera la grammaire latine ; mais on commencera par la françoise, parce que c'est la plus nécessaire ; parce qu'il est plus aisé de l'entendre ; parce qu'on entendra mieux l'autre, en comparant leurs rapports & leurs différences. Et, puisqu'on n'apprend les langues qu'autant qu'on en fait les mots, la prononciation de ces mots, leurs inflexions & leur arrangement selon le génie de ces langues, il n'y a qu'une bonne manière de procéder.

D'abord bien connoître les différentes sortes de mots dont est composé le langage, & les modifications dont ils sont susceptibles. Il faudroit toujours l'apprendre par la suite, & s'en donneroit-on la peine, lorsqu'étant parvenu à parler de routine, l'on pourroit s'imaginer que ces distinctions

ne sont que pédantesques & superflues : interrogez l'expérience. La grammaire décide d'ailleurs le principe ; & peut-être l'essentiel de la logique des idées. La *Grammaire générale & raisonnée* donnera sur cela de bonnes ouvertures.

2^o. Apprendre autant de mots qu'il est possible ; & sur-tout des choses usuelles. Le nouvel *Indiculus universalis* est fait dans cette vue. Ainsi qu'à chaque déclinaison ; l'on prescrive plusieurs mots à traduire pour la leçon suivante ; & de même aux conjugaisons : mais il suffira de décliner & de conjuguer, & même de dire ces mots de vive voix. Ensuite que l'on sache exactement les pronoms, les prépositions & conjonctions. Ces mots se répètent sans cesse dans le discours. Rien n'aidra davantage à hâter les progrès.

3^o. Voir dès-lors les règles générales de la prosodie latine ; elles sont en très-petit nombre. L'usage & le tems feront le reste. Il faut au moins marquer les syllabes longues & les breves dans une langue, dont la prononciation & l'accent nous sont inconnus ; mais les fautes de quantité empêchent de lire les Poètes & changent le sens des mots. Nous n'en sommes pas là pour notre langue ; cependant la plupart des provinciaux la prononcent plus mal que les étrangers ; & des François manquent également notre prosodie & notre accent ; c'est excusable que l'on y fasse si peu d'attention.

4^o. Réduire la syntaxe latine à ses vrais principes. Si l'on se donne la peine de consulter la *Méthode* de *Sanctius* ; & la *Grammaire raisonnée* (*Philosophica*) de *Scioppius* ; on se convaincra que douze ou quinze règles fixes & sans exceptions, suffisent pour faire face à tout. Il est bien étonnant que des ouvrages si heureusement travaillés,

n'aient pas encore détruit ou rectifié tous les autres de cette espèce.

5°. A chaque règle de syntaxe appliquen des exemples latins, courts, mais multipliés, & que l'on fera tourner en françois, pour inculquer les règles, & accoutumer aux phrases. On a les Sentences du P. Syrus; les *Pensées de Cicéron choisies*, par M. l'Abbé d'Olivet; les *Maximes de Salomon*, & autres de l'Écriture Sainte. Il n'est pas encore tems de rien tourner en latin, parce qu'il faut des matériaux avant que de bâtir.

Arithmétique. On commencera par l'arithmétique. Elle doit être bornée aux trois premières règles, & ne commencer qu'après les premiers mois. Il suffira qu'à la fin, l'on soit ferme sur ce que l'on nomme livret de multiplication, & aussi exercé à diviser les nombres, qu'à les multiplier. On ajoutera aux opérations en chiffres qui doivent être simples, les signes & les lettres de l'algèbre, pour que ce mot ne soit plus un épouvantail. Avec cela, que l'on fasse écrire chaque jour une des leçons du catéchisme, ou du livre des enfans, pour former la main à bien peindre & affiner l'orthographe; c'est tout ce que je demande pour cette première année, & ce peu suffit.

Il n'y a point à présent d'exercices à leur prescrire. Qu'ils fassent ce que la nature leur suggère; qu'ils aillent, se promènent, sautent, courent & tombent tant qu'il leur plaira, pourvu que ce soit en lieu où ils en soient quittes pour se relever; même l'hiver, s'ils aiment mieux se remuer à l'air froid que d'être tranquilles auprès du feu, ce qui ne manque jamais d'arriver. Ils seront bientôt forts, & point enrhumés.

SECONDE

SECONDE CLASSE.

De neuf à dix ans.

Deux heures & demie le matin; deux heures le soir.

SCIENCES NÉCESSAIRES.

Religion.

Le Catéchisme de Fleury, le même que l'année précédente; mais en latin.

Il faudroit des instructions plus longues sur la confession & la communion; mais comme les parens croient avoir de bonnes raisons pour y préparer leurs enfans, les uns plutôt, les autres plus tard, cela fort de mon plan. D'ailleurs, comme on doit fréquenter son Eglise, & connoître son Pasteur, rien n'est plus décent que d'aller aux catéchismes de Paroisse, sur ces deux importans & redoutables Sacremens.

Physique & Morale.

Le livre des enfans, aussi en latin. Il sera aisé d'entendre ces deux ouvrages, puisqu'on les fait en françois, & que la grammaire est apprise; mais, pour plus grande sûreté, il convient que les enfans soient préparés à expliquer ce qu'ils récitent.

La géographie moderne, & ensuite une idée de l'ancienne, comparée avec la moderne. On pourra suivre la *Géographie des enfans* de Lenglet du Fresnoi. Mais il faut absolument qu'il y ait des cartes. Point de géographie sans cartes: on ne l'apprend solidement qu'à force de les voir, & le

Tome I.

F

travail en est incomparablement moindre. Point de sphere que le globe terrestre. La sphere armillaire, qui est l'ancien systême du Ciel de Ptolomée, n'est plus d'usage en Physique : pourquoi s'obstineroit-on à la montrer ? Il est, au moins, inutile d'apprendre ce qu'il faudroit ensuite oublier ; & l'autre sphere, qui est celle de Copernic, est encore trop forte pour cet âge. Les enfans s'y tourmentent beaucoup, & y mordent peu. Il faut aller par degres ; c'est toujours la grande méthode.

Connoissances instrumentales.

Le Latin.

Dialogues latins sur les choses & affaires usuelles, en phrases courtes & simples. C'est le plus utile, & ce qu'on retient le mieux ; il faut les expliquer, les faire traduire, & apprendre par cœur. Nous en avons beaucoup ; mais aucun peut-être qu'il ne faille retoucher pour le fonds ou pour la forme. Ceux qui connoîtront bien les Comédies de Térence, les Epîtres d'Horace, & les Fables de Phéde, les Lettres de Cicéron, de Sénèque & de Pline, y travailleront avec succès. Et quand le latin nous refusera des mots pour les choses modernes, ou pourra en composer. Ce livre élémentaire est un des plus importans.

L'Arithmétique.

Suivre la division, la regle de proportion & les fractions, appliquer les exemples aux monnoies, poids & mesures : ce sont des choses généralement trop ignorées. Faire les mêmes opérations en méthode algébrique. On commencera à en sentir la commodité dans le jeu des fractions & des rapports.

Nous avons à présent quatre leçons de mémoire, deux pour le matin, & autant pour le soir, & nous n'en aurons jamais davantage. Ne craignez pas que ces leçons fassent tort au jugement : au contraire, elles le préparent. De quoi jugera-t-on, si l'on ne commence par connoître ? La mémoire est avide, & ne demande qu'à se remplir. Le jugement est lent à se former ; le danger est de le trop presser. Quelques observations jetées comme par hasard ; quelques questions faites à propos, donnent plus de jour à l'esprit que ces dissertations déplacées, ces maximes verbeuses dont on a la mauvaise coutume de l'étourdir.

La Danse.

L'on peut, à cet âge, donner un maître de danse, mais seulement pour marcher. La juste position du corps, le bon air à se présenter & saluer, en faut-il davantage ? Les maîtres montrent le menuet ; & éternellement le menuet : rien de plus beau. Un menuet bien dansé est le chef-d'œuvre de l'élégance & des grâces. Mais où voit-on que le menuet soit une danse d'enfans : cela est trop grave, trop solitaire pour eux. Les payfans, l'entendent mieux ; ils dansent pour se remuer, pour sauter, pour rire. Que l'on me donne des danses composées pour le nombre ; mais simples pour la figure, avec des airs bien chantans, bien gais, alors ce sera un vrai exercice, aussi amusant qu'utile à la santé, sur-tout pour l'hiver, où l'on sort peu, & les enfans ne se plaindront point qu'on leur dérobe le tems de leurs récréations, pour les ennuyer à faire toujours platement & tristement les mêmes pas.

TROISIEME CLASSE.

De dix à onze ans.

*Deux heures & demie le matin; autant le soir.**Religion.*

Histoire Sainte. Nous en avons beaucoup d'abrégés; mais le meilleur seroit un extrait suivi des livres historiques de l'écriture sainte, formé autant qu'il se pourra du pur texte, que l'on aura l'attention de faire expliquer, en marquant soigneusement le peu que l'on croira nécessaire d'y ajouter pour lier les faits, & en s'arrangeant de façon que l'ancien & le nouveau Testament fournissent des leçons à cette année & à la suivante. Il ne faut pas glisser trop légèrement sur les Loix de Moïse. Il y a un chef-d'œuvre d'économie politique, dont les plus fameux Législateurs n'ont pas approché. Des enfans de cet âge ne peuvent pas le sentir; mais il leur en restera une idée qui servira dans la suite.

Morale.

Une petite histoire universelle. On peut suivre celle que La Croze a faite pour les Princes de Saxe-Gotha, en y changeant, comme il convient, quelques petits endroits; ou celle qui est dans le recueil intitulé, *Science des Gens de Cour, de Robe & d'Epée*, ou celle de Buffier, avec ses vers techniques. Cette sorte de vers, quoique peu goûtée par bien des gens, est cependant une vraie chronologie en rimes, & par conséquent plus aisée pour la mémoire. Or il n'y a point d'histoire sans chronologie, non plus que de géographie sans cartes.

Il faut absolument mettre dans sa tête le double tableau de l'univers, celui des lieux & celui des tems; & voir sur le fond de son imagination la ligne des grandes époques, comme on parvient à y voir le plan des pays & des mers. Ainsi la chronologie est l'objet propre de cette année, en avertissant des opinions diverses, mais sans les discuter.

Physique.

La Cosmographie. C'est ici le lieu de recourir à la sphaere de Copernic, sans se laisser de l'expliquer, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de nuage. On a une cosmographie très-suffisante dans la petite physique intitulée, je ne fais pourquoi, *Grammaire des sciences philosophiques*, traduite de l'Anglois de Benjamin-Martin. Et l'on consultera encore, si l'on veut, *L'Histoire du Ciel* de Pluche; mais toujours en évitant les systèmes. Il ne faut que les grands traits de l'univers.

Langue Latine.

L'on fera traduire des traits courts, dégagés des embarras, & toujours analogues aux leçons des sciences que l'on apprend alors, par conséquent tirés de la sainte Bible & des Peres, aussi bien que des bons écrivains profanes. Les Peres ont sûrement autant d'esprit que les plus beaux génies d'Athènes & de Rome. On ne peut les connaître trop tôt; & cela vaut mieux que de s'attacher à un seul Auteur Latin, que le plus souvent même on n'acheve pas. Cela fait suite avec le reste, & accoutume aux différens styles. On a les *Historia selecta*; & les *Latini Sermonis Exemplaria*, qui sont des recueils très-estimables. On

a des morceaux choisis de l'Écriture & des Peres dans le bréviaire de Paris. Pourquoi ne montreroit-on pas aux jeunes Fideles, ce que l'Eglise fait réciter à ses Prêtres au nom de tous les Fideles ?

Je n'ai jamais compris que l'on pût travailler sérieusement à enseigner à des enfans les *Délices* & *Elegances*, ou soi-disant telles, d'une langue morte, qu'ils n'entendent point encore, & qu'ils ne sentiront jamais bien. Ne diroit-on pas que l'ancienne Rome va renaître de ses ruines, & qu'au sortir du Collège, ils vont haranguer le peuple sur la tribune, ou réciter des Poèmes à Auguste ? Il s'agit d'entendre le latin, non pour le latin même, mais les choses utiles écrites en cette langue, & de le parler, non pour devenir Préteur ou Consul, mais pour le faire entendre à des étrangers qui ne veulent que nous entendre. Aussi est-il à propos d'exercer dès-lors, & même d'obliger les enfans à parler latin entr'eux & avec leurs Maîtres. La grammaire, les petites phrases, & les dialogues des deux années précédentes les y ont assez préparés.

Arithmétique & Géométrie.

L'on achevera l'arithmétique, en poussant l'Algebre jusqu'aux équations simples, & en proposant divers problèmes intéressans sur cet objet. Les *Récréations Mathématiques* d'Ozanam en fourniront des modèles. Quand on va doucement & de suite, le travail est léger. Ces jeunes têtes apprendront à se faire un badinage du calcul.

Ensuite on les initiera aux premiers élémens de la Géométrie, en se bornant aux définitions & aux petits problèmes, pour les façonner à la règle & au compas. Les élémens de le Blond, ou de Deschales, sont plus que suffisans pour lors.

Musique.

C'est aussi le tems d'apprendre la Musique, surtout l'instrumentale, qui demande des doigts souples & du tems; mais il est essentiel de commencer toujours par la vocale: car, quand on connoît la note, la mesure & le mouvement, l'oreille & l'œil sont libres; il n'y a plus que la main qui travaille, & le progrès devient sensible.

QUATRIÈME CLASSE.

De onze à douze ans.

Les heures, comme l'année précédente.

Religion.

Suite des extraits de l'Histoire Sacrée, comme ci-dessus.

On y verra comment le peuple Juif, qui auroit dû cent fois être anéanti, mais qui avoit le dépôt des Oracles, & dont le Christ devoit sortir, s'est toujours relevé & soutenu, jusqu'à ce que le mystere du salut a été manifesté au monde, & que l'Eglise s'est établie sur les ruines de la Synagogue.

Morale.

L'histoire ancienne. Souvenons-nous que c'est pour apprendre par cœur, toujours une table chronologique & des cartes devant les yeux; & qu'ainsi elle doit être très-courte, d'environ 200 pages au plus, par conséquent très-substantielle, & plus en observations qu'en récits. L'immortel *Discours sur l'Histoire universelle*, de Bossuet est sans

doute, un modele en ce genre. On remarquera comment les peuples se sont formés, divisés, réunis; comment les uns ont subjugué les autres, & ont ensuite été subjugués eux-mêmes; quels hommes & quels événemens ont le plus contribué à ces grandes révolutions, & quelles influences ont eu mutuellement les unes sur les autres la politique & la religion, les sciences & les mœurs.

L'on ne fera qu'une mention très-légère des fables des Grecs adoptées par les Romains, & simplement comme d'une partie de leur littérature ou de leur religion. J'en demande pardon aux amateurs de la mythologie; mais un objet si extravagant, & qu'il seroit plus qu'inutile de connoître, sans le goût servile des statuaires & des peintres qui n'imaginent rien de mieux que de nous les répéter, ne doit pas occuper sérieusement un tems court & précieux. Celles qui sont évidemment morales, sont corps avec les apologues d'Esopé & de Phédre; & dans ce point de vue, l'on en fera des lectures agréables & instructives, comme nous le dirons dans la suite.

Physique.

L'histoire naturelle des trois Règnes. C'est encore ici un ouvrage à faire.

Les Allemands ont mieux étudié les minéraux, parce que leur pays les invite naturellement à ce travail. L'on suivra donc, si l'on veut, la méthode de Cartheuser, ou de quelqu'autre; mais les leçons sont totalement inutiles en ce genre, si l'on n'a des échantillons des principales especes, & si l'on en excepte les pierres précieuses, c'est une très-petite dépense. Le plus important peut-être est de bien connoître les terres, puisque c'est l'es-

sentiel de l'agriculture. Dans les Provinces où il y a des mines, comme la Lorraine & le Dauphiné, &c. on aura soin d'appuyer davantage sur cet article.

Il en sera de même des plantes. Il faut un herbier, & en se bornant aux plantes les plus usuelles, le volume ne sera pas immense. On peut donner une idée des méthodes de Tournefort & de Linnæus; mais comme nous visons toujours moins au curieux, qu'à l'utile du moment, il vaudra mieux, après quelques observations sur la végétation & la greffe, les ranger selon leurs qualités comme remèdes, & aussi comme alimens, ce qui est peut-être beaucoup trop négligé, & l'on pourra suivre Boerhaave, ou Chomel, &c. d'autant plus qu'on ne les distingue bien sûrement qu'à force de les voir. A présent, les promenades deviennent un exercice autant pour l'esprit que pour le corps; & toute la campagne devient un jardin de botanique.

L'étude des animaux fera encore plus restreinte. Les grandes ménageries ne sont que pour les Princes, & les grands cabinets que pour les Capitales. On n'est pas à portée d'en jouir; & tout cela même est très-incomplet, quoique souvent trop chargé; car deux cens papillons, & autant de coquillages, qui ne different que par leurs nuances, n'instruisent pas plus sur la nature de ces animaux, que deux cens variétés de marbre sur celle des pierres calcaires. Il est permis de s'amuser des couleurs; mais les moutons, les vers à soie, les abeilles, &c. sont vraiment dignes d'une sage attention. M. de Réaumur & de Buffon nous prêteront ici de grands secours; c'est là de ces hommes qui savent voir & dire ce qu'ils ont vu.

*Le Latin.**Comme l'année précédente.*

Les bornes étroites que nous donnons à nos Abrégés d'Histoire, ne nous permettent pas de détailler aucun trait. Nous pouvons trouver ici un supplément, en choisissant, pour traduire, les endroits les plus intéressans; & il y a une manière de les rendre infiniment utiles; c'est de demander aux Elèves ce qu'ils en pensent, jusqu'à ce que quelqu'un rencontre bien, en les engageant à parler, plutôt qu'en parlant soi-même. S'il y a un secret pour développer leur raison, & hâter leur jugement, je crois que c'est cela.

La Géométrie.

L'on continuera les Elémens, en finissant par la trigonométrie rectiligne, en joignant par-tout, autant qu'il se pourra, la pratique aux règles, en grand & sur le terrain, pour ôter la tentation si naturelle de dire: A quoi tout cela sert-il? L'on pourra suivre, pour cette partie & les suivantes, le petit *Cours des Mathématiques* de Wolff, que nous avons en François, ou en chercher un meilleur. Lorsqu'on aura conduit un Enfant jusqu'à la fin des élémens d'Algebre & de Géométrie de Clairaut, il faudra sur ces deux objets tout ce qu'il faut savoir.

Dessin.

On commencera, si l'on veut, les premières leçons du Dessin, par l'ornement & les fleurs, pour prendre une idée du trait & des ombres, ensuite un peu de figure, moins pour prétendre

y réussir à un certain point, ce qui demande un travail long & assidu, que pour apprendre les proportions du corps humain, & saisir les attitudes.

CINQUIEME CLASSE.

De douze à treizé ans.

*Mêmes heures.**Religion.*

L'on a parcouru l'Historique des Livres sacrés, il faut passer aux Prophetes; & puisqu'ils ont composé d'avance l'histoire de Jesus-Christ & de l'Eglise, il paroît convenable de former la suite des extraits, moins selon l'âge de ces Ecrivains inspirés, que selon l'ordre des faits. On y verra, avec admiration, la sublimité des idées & l'exactitude des rapports, fondemens sensibles de la Religion établie par l'esprit suprême, seul capable d'annoncer l'avenir, parce que tout est présent pour lui.

Cela n'occupera que quelques mois; & ensuite l'on commencera l'histoire Ecclésiastique, jusqu'à l'époque de la paix de l'Eglise sous Constantin. On pourra consulter ici, comme pour les autres parties, les *Principes de l'histoire* de Lenglet du Fresnoi. Nous avons de plus l'*Abregé chronologique* de Maquer, &c. mais je demande cet ouvrage en Latin, parce qu'il s'agit de la Religion, & que cette langue lui est consacrée; seulement on continuera de faciliter les leçons par une explication légère.

Morale.

L'Histoire moderne, aussi abrégée que l'ancienne, mais aussi pleine d'objets réellement importants. Les Nations libres du Nouveau-Monde, présentant, comme les premiers hommes connus, des images du Droit naturel, méritent, à cet égard, une attention particulière. Outre Lenglet du Fresnoi, nous avons un Ouvrage bien supérieurement écrit; c'est l'abrégé de l'*Histoire universelle* de M. de Voltaire. Tout y est réfléchi, & tous les traits peignent. Seulement, comme on travaille pour des Enfants, il faut éviter toute insinuation, tout point de vue, d'où peuvent leur naître des difficultés que l'on n'a pas alors le loisir de résoudre.

Physique.

Nous allons commencer un cours de Physique expérimentale; & M. l'Abbé Nollet sera notre principal guide; mais nous nous bornerons pour cette année aux propriétés communes des corps, à ce qui regarde en général, l'eau, l'air, le feu, & la lumière. Il nous faut ici quelques machines, & une main un peu exercée à s'en servir.

Mathématique.

La Mécanique se place naturellement à côté des premières leçons d'expérience physique. Ces deux études s'appuient, & n'en font qu'une; mais il faut voir toutes les machines que l'on peut, & les faire jouer soi-même.

Deffin.

Le Deffin marchera aussi de concert avec elles, en s'occupant des machines & de l'Architecture. On trouvera des machines à choisir dans le beau Recueil que l'Académie des Sciences a autorisé de son approbation; mais le mieux seroit d'avoir des modèles en petit, & l'excellent de les deffiner d'après Nature. Quant à l'Architecture, je dois observer ici, puisque l'on s'y méprend quelquefois, que c'est l'entente des tous & la distribution des parties, relativement à l'emplacement & à la destination des édifices, qui constituent l'Architecture, & non les cinq Ordres, qui n'en font que l'ornement. Il faut donc s'exercer sur les plans réels, plus que sur les élévations de parure.

Le Latin.

Le Latin va toujours parallèlement aux autres études. Nous en sommes à l'Histoire moderne; nous en donnerons quelques traits, quelques descriptions, quelques éloges à tourner en Latin, sans abandonner absolument les versions en François. Je ne commence qu'à présent à faire écrire en Latin, parce qu'à présent les Enfants, ayant traduit, & parlé long-tems, en sont à peu près capables, & que plutôt, ils ne s'y fussent essayés qu'avec dégoût & sans fruit.



SIXIÈME CLASSE.

De treize à quatorzè ans.

*Les heures comme auparavant.**Religion.*

Suite de l'Histoire Ecclésiastique, jusqu'à notre siècle.

La Doctrine souvent attaquée ou par les violences des persécuteurs, ou par les illusions des Hérétiques, & toujours défendue par l'autorité des Conciles généraux, & par les écrits des saints Docteurs : la discipline asservie par l'orgueil, ou corrompue par le luxe, & toujours rappelée par le zèle des Chrétiens éclairés ; ce sont les deux grands objets de cette Histoire, où les écarts & les troubles n'empêchent jamais de voir la perpétuité de la foi, & la pureté des mœurs de l'Evangile.

Morale.

L'Histoire de France. On a la petite Histoire de Châlons, qui n'est peut-être pas assez lue, & l'*Abrégé* de M. le Président Hénaut, qu'on ne lira jamais trop. Mais le point le plus important dans un espace si ferré, est, si je ne me trompe, d'y marquer la trace de notre droit public, si peu aperçu dans nos grandes Histories, & généralement si négligé parmi nous. On aura toujours assez le tems de voir le sang ruisseler dans les batailles, & d'y compter le nombre des morts. Il faudroit même réserver quelques leçons pour le Blazon. Ce sera une occasion d'indiquer les prin-

cipales Familles & les terres titrées du Royaume.

Physique.

L'on continuera la Physique expérimentale ; & cette année fera toute occupée par la chymie, la végétation & l'anatomie. La distillation & l'extraction des sels ; le développement des germes, & l'organisation des plantes ; le mécanisme général & la nutrition du corps humain peuvent être partagés avec un tel soin, que l'on en prenne des notions assez lumineuses.

Mathématique.

L'on verra les principes de l'Optique, qui donnent ceux de la Perspective ; & l'Acoustique, qui donne la théorie des sons & les fondemens de la composition musicale. Les jeunes gens pourront déjà faire entr'eux de petits concerts, & voir les ateliers & les manufactures. On peut assurer, je crois, qu'ils s'y intéresseront, & que cela vaudra bien pour eux les Marionnettes, &c.

Dessein.

On dessinera des Plans ichnographiques, & des Paysages : tout cela va de suite.

Le Latin.

Comme l'année précédente. On pourroit, de plus, s'exercer à écrire quelques Lettres en Latin sur des sujets donnés.

La Danse.

C'est le tems d'apprendre, si l'on veut, le Menuet & les Contredanses de mode, puisque nous touchons bientôt à celui où l'on se hâte, & trop mal à propos peut-être, de montrer ses enfans au monde; mais si on les aime aussi réellement qu'on en fait parade, & pour eux plus que pour soi, que ne se souvient-on que nos bals furent souvent l'écueil, jamais l'école des mœurs, ni de la fortune.

SEPTIÈME CLASSE.

De quatorze à quinze ans.

Trois heures le matin, deux heures & demie le soir.

Les fondemens de l'Histoire sont jetés: nous entrons dans la théorie. La mémoire est enrichie, autant qu'il se peut, & qu'il convient à cet âge; l'esprit s'est essayé sur quelques parties des mathématiques; il va s'étendre & développer ses forces.

Logique.

Aidons-nous des secours de la Logique. Je l'ai dit ailleurs; la bonne Grammaire est sa vraie base. Parcourons donc encore la *Grammaire générale & raisonnée*, & ajoutons-y les *Tropes* de du Marfais. Quand on entend bien la propriété des mots, & la force des expressions figurées, c'est un grand point pour parler juste, & s'entendre.

Les règles du syllogisme sont courtes & simples,

plés, & toutes les fortes de raisonnement se rappellent au syllogisme, comme toutes les méthodes de raisonner se réduisent à l'analyse & à la synthèse. La Logique, ou *l'Art de penser* de Port-Royal, suffit pour ces deux articles.

Après cela, le Clerc nous apprendra les règles de la Critique, ou l'art d'apprécier l'autorité des Ecrivains, & la vérité des faits.

Enfin, ce qui est le plus délicat, & peut-être le plus usuel, quoique le plus négligé, ce sont les degrés de probabilité, pour décider dans l'obscurité des raisons, & l'incertitude des faits, le jugement & la conduite. On les trouvera calculés dans *l'Introduction à la Logique* de S'gravefande.

Morale.

Le premier usage de la Logique est de s'élever à la métaphysique de la morale, & le premier objet de la métaphysique est Dieu, non pour que l'on ose mettre en question son Existence, ce qui est, au moins, superflu à tous égards; mais pour se convaincre de sa majesté suprême & de son aimable Providence. Le second est l'Ame, c'est-à-dire, sa spiritualité & sa liberté, d'où s'ensuit la nécessité de quelques règles que l'homme doit suivre, le mérite naturel de la vertu, & par conséquent, une autre vie destinée au châtement & à la récompense. On pourra former un extrait du commencement du *Traité de la Religion*, par Abbadie, de *l'Introduction à la Métaphysique* de S'gravefande, & des *Principes du Droit naturel* de Burlamaqui.

Religion.

L'on donnera les preuves fondamentales du
Tome I. G

Christianisme, d'après Grotius, le François, Ditton, &c. Mais comme c'est rester à mi-chemin que de montrer l'authenticité des Livres sacrés & la Divinité de Jesus-Christ, si l'on n'établit encore l'unité & l'infailibilité de l'Eglise, sans laquelle on peut abuser, à son gré, des Livres sacrés, & s'égarer sur la Doctrine de Jesus-Christ, il faut que cette question importante soit entamée avec précision, & traitée avec une vérité qui satisfasse.

Physique.

Exposition & discussion courtée des Systèmes généraux. La Physique latine de le Monnier fournira, à peu près, toutes les lumières nécessaires; mais je suis d'avis qu'on donne cette partie en François.

Mathématique.

L'Astronomie, avec quelques observations, le Téléscope en main, &c. & son application à la Gnomonique & au Pilotage, avec les principes de la construction des vaisseaux.

Dessin.

En conséquence, on dessinera des marines & des vaisseaux avec leurs coupes.

Le Latin.

Il paroît qu'avec l'habitude que l'on a contractée de parler cette langue, & de la traduire sur toutes sortes de sujets, on est présentement en état de s'exprimer avec quelque aisance. Pour l'augmenter, on donnera la métaphysique, & les

preuves de la Religion en Latin, & selon la méthode scholastique, par syllogismes, objections & réponses.

Quelque prévention que certaines gens montrent contre cette méthode, l'expérience prouve qu'elle sert merveilleusement à exercer l'esprit, & à le rompre aux matières de discussion; c'est l'abus des termes vuides de sens, les questions frivoles ou absurdes, la déraison & l'opiniâtreté à ne se pas rendre, qu'il faut absolument proscrire, & non la dispute sage & honnête, mais suivie & exacte, qu'il faut, au contraire, encourager, & à laquelle les gens sensés ne peuvent qu'applaudir.

Les Armes.

Voici un tout autre genre de disputes; mais où il faut de même réunir la précision & la sagesse. Cet âge est le tems de faire des armes; mais, comme malheureusement ce n'est pas toujours un jeu, & qu'il vaut mieux n'en point savoir du tout, que de n'en savoir qu'à demi, parce que l'on est moins exposé à la tentation & au danger, l'on continuera encore l'année suivante, quoique seulement par intervalles, & alors on y ajoutera le Manege, si l'on est à portée de se procurer cet exercice.

HUITIEME ET DERNIERE CLASSE.

De quinze à seize ans.

Les heures, comme l'année précédente.

Cette année & la précédente sont les plus chargées d'études, au rebours de l'usage ordinaire;

mais la raison en est simple, l'on est plus fort; & l'on va finir.

Religion.

Exposition de la Doctrine chrétienne, dogmatique & morale. On suivra le plan commun des Ecoles de Théologie. Chaque these sera prouvée par des textes formels de l'Écriture, des Conciles, & des Peres, mais sans discussion & sans écarts; c'est-à-dire, que l'on aura un bon & solide Catéchisme latin, d'où sera exclus, avec scrupule, tout ce qui n'est qu'opinion, & encore plus toute nouveauté suspecte, ou combattue. La Religion est simple, fixe, sublime; c'est un attentat & un scandale d'oser l'embarraffer de ses vains & périlleux systèmes.

Je quitte déjà la méthode syllogistique. Il n'y a rien à faire ici que pour la mémoire; & l'on n'instruit la mémoire que pour diriger les sentimens.

Morale.

Le Droit naturel. On a les *Loix naturelles* de Cumberland, & le *Droit naturel* de Wolff, abrégé par Formey. On consultera aussi, avec fruit, l'excellent *Traité préliminaire des Loix civiles* de Domat; mais il me paroît important, au lieu d'appuyer sur les détails, de marquer les principales exceptions du Droit positif, toujours fondées sur des raisons de convenance, & autorisées ou par la Religion révélée, ou par le renoncement des Peuples aux privilèges primitifs.

Ensuite une idée du Droit des Gens, ou, pour mieux dire, du Droit public de l'Europe. Nous en avons un bon Essai par M. Mably, avec des notes de Rouffet. En général, nous ignorons trop

ces objets; & de-là vient que tant d'esprits hardis & présomptueux parlent si témérairement des droits des Souverains & des Peuples, de la politique & des mœurs.

Ici, comme pour la Religion, il faut expliquer & répondre aux questions, mais sans dispute entre les Eleves, parce qu'à cet âge où l'on est vif, suffisant, & encore peu ferme sur les principes, on ne dispute guère sans indécence & sans danger, ni sur les dogmes avérés de la Religion, ni sur les préceptes innés du sentiment, ni sur les Loix fondamentales des Etats.

Physique.

C'est un troisieme Catéchisme à apprendre comme les deux précédens. On y indiquera les principes généraux de la Médecine, d'après Boerhaave & Cheyne; de l'Agriculture, d'après M. du Hamel & Patullo; & du Commerce, d'après Belloni & M. Forboney. Le tout en aphorismes, ou préceptes simples, mais dont les raisons feront mises par l'explication, dans une évidence sensible.

Mathématique.

Je ne dis rien ici de la Guerre, parce que je finis les Mathématiques par les Fortifications & l'Artillerie, ce qui mene à la guerre de siege; & le dessein par les plans de batailles, ce qui donne quelque idée de celle de campagne. Au surplus, je ne crois pas qu'il soit permis de ne faire qu'effleurer les principes d'une théorie si compliquée, & pour cela même il faudroit d'autres Maîtres que des Professeurs de College, & d'autres théâtres que leurs jardins.

Rhétorique & Poésie.

Il me reste à égayer la sécheresse de tant d'études graves par les fleurs de la Rhétorique & les charmes de la Poésie. Il a fallu apprendre un peu à raisonner, avant de songer à embellir la raison, & empêcher le brillant hardi de l'imagination d'offusquer les lumières encore foibles du bon sens. C'est à ces deux beaux arts que je consacre tout le tems de cette année que laisseront les quatre leçons précédentes.

On donnera, si l'on veut, les règles les plus simples & les moins contestées de l'un & de l'autre, d'après le *Cours de Belles Lettres* de M. le Batteux, en les appuyant de quelques beaux morceaux des deux langues, pour le sacré & pour le profane; mais point de moyen plus efficace & plus court que d'analyser quelques ouvrages entiers de chaque genre, d'en saisir le plan, le remplissage & les détails. Les règles dirigent le goût; mais les grands modèles l'épurent. On parvient à aimer le beau, & à juger par sentiment; ce qui est toujours le plus agréable, & aussi le plus sûr, quand le sentiment a été éclairé par la raison.

Moyens de faciliter les Etudes.

J'ai différé jusqu'à présent de parler de deux moyens généraux, & ce me semble, indispensables, pour assurer nos études, & y répandre de l'agrément.

PREMIER MOYEN.

Répétitions.

La mémoire des Enfans est un crible, dont les choses échappent aussi aisément qu'elles y entrent. On n'en remplit les vuides qu'à force de répéter. Je voudrais donc que toutes les semaines, on répétât, le Dimanche matin, les leçons de Religion; le lundi matin, celles de Morale, & le Jeudi matin, celles de Physique. Je suppose que le Mercredi soir, est congé, & rien de plus. De plus, que le premier jour après les fêtes de Noël, Pâque, & Pentecôte, fût employé à répéter les leçons des intervalles précédens, les derniers jours de l'année à répéter le tout, même en public, & les premiers de l'année suivante, à le répéter encore. Ainsi l'on tiendra la paresse en haleine, pendant les Vacances; l'on mettra en évidence les progrès réels, & les esprits dissipés se remettront, sur les voies, sans effort.

SECOND MOYEN.

Lectures.

J'entends que les répétitions de semaine n'occupent que la moitié du tems de l'école; car, en interrogeant sans suite, tantôt l'un, tantôt l'autre, il est aisé de voir s'ils savent, d'autant plus que l'on connoît bientôt les paresseux. Il y a une façon encore plus commode d'en être sûr, c'est de charger les premiers Ecoliers de chaque classe, de faire répéter leurs voisins, sous peine de payer pour eux, s'ils sont surpris à rendre, en leur fa-

104 DE L'ÉDUCATION
veur, un témoignage trop indulgent. Or, je demande qu'à chaque répétition, l'on fasse succéder régulièrement quelques petites lectures choisies, relatives aux leçons courantes; ç'en fera un heureux supplément, & les Enfans s'habitueront à lire promptement, avec grace & intelligence, ce qui est un talent très-peu commun. On réservera même une petite demi-heure pour faire rendre compte à quelques-uns de ce qu'ils ont entendu, & répondre aux difficultés que l'on permettroit à d'autres de leur faire. Ceci regarde, sur-tout, les classes un peu avancées; & il suffit, je pense, de proposer cette idée pour que l'on en présente tout l'avantage.

Je vais donc indiquer quelques livres courts, mais bien écrits, & analogues à mon objet, en les plaçant de suite à côté de chacun des petits traités qui nous servent de leçons.

PREMIERE ANNÉE.

LEÇONS.

Catéchisme de Fleury.

Livres des Enfans.

Lectures pieuses, pour les Dimanches & Fêtes.
Explication courte de l'Épître & Évangile du jour.

Instruction sur la fête, ou vie du Saint.

Lectures des autres jours.

Dialogues Socratiques, de Vernet.

Ét des Morts, de Fénelon.

Quelques Fables de la Fontaine, & Métamorphoses d'Ovide.

PUBLIQUE. 105

Quelques beaux endroits du Spectacle de la Nature.

SECONDE ANNÉE.

LEÇONS.

Les mêmes traités que ci-dessus, en Latin, & la Géographie.

Lectures.

Mœurs des Israélites & des Chrétiens, de Fleury.

Pensées choisies des Pères de l'Église, par Bouhours.

Abrégé des Mœurs & Coutumes des Peuples, par Mafluet.

Pensées choisies des Anciens & des Modernes, par Bouhours.

Le Télémaque de Fénelon.

TROISIEME ANNÉE.

LEÇONS.

Abrégé de l'Histoire Sainte.

Abrégé de l'Histoire Univerfelle.

Abrégé de la Cosmographie.

Lectures.

Extrait de la Bible, avec des réflexions, de Royaumont (Sacy.)

Les Conseils de la Sageffe.

Histoire du Ciel poétique, de Pluche.

La Pluralité des Mondes, de Fontenelle.

Le Newtonianisme, d'Algarotti.

QUATRIÈME ANNÉE.

L E Ç O N S.

Suite de l'Histoire Sainte.
 Histoire Ancienne.
 Histoire naturelle des trois Regnes.

Lectures.

Vie de J. C., par Dom Calmet.
 Apologétique, de Tertullien.
 La Grandeur de Dieu dans les ouvrages de la Nature, Poème de Dullard.
 Quelques Vies de Plutarque.
 Réflexions de l'Empereur Marc-Antonin.

CINQUIÈME ANNÉE.

L E Ç O N S.

Précis des Prophetes & Histoire Ecclésiastique.
 Histoire Moderne.
 Physique expérimentale.

Lectures.

Regles pour l'intelligence de l'Écriture Sainte,
 par Duguet.
 Discours de Fleury sur l'Histoire Ecclésiastique.
 De l'existence de Dieu, de Nieuwentit.
 Histoire des Belles-Lettres, de Juvenel de Car-
 iencas.
 Caractères de la Bruyere.

SIXIÈME ANNÉE.

L E Ç O N S.

Suite de l'Histoire Ecclésiastique.
 Histoire Nationale.
 Physique expérimentale.
 Chymie, &c.

Lectures.

Saint Cyprien, de l'unité de l'Eglise.
 Histoire abrégée des Hérésies.
 Eloges de Fontenelle.
 Hommes illustres de Perrault.
 La Henriade de Voltaire.

SEPTIÈME ANNÉE.

L E Ç O N S.

Traité de la Religion.
 Morale. Métaphysique.
 Systèmes Physiques.

Lectures.

Connoissance de Dieu & de soi-même.
 Bossuet.
 La Religion, Poème de Racine.
 Pensées de Pascal.
 Essai sur l'Homme, de Pope, par Duresnel.
 Origine ancienne de la Physique nouvelle, de
 Regnault.
 Abrégé de l'Essai sur l'Entendement humain,
 de Lock.
 Traité des Systèmes, de Condillac.

HUITIÈME ET DERNIÈRE ANNÉE.

L E Ç O N S.

Exposition de la Doctrine Chrétienne.
 Aphorismes de Médecine.
 Agriculture & Commerce.
 Droit Naturel, & Droit Public d'Europe.
 Rhétorique & Poétique.

Lectures.

Endroits choisis de la Cité de Dieu, de Saint
 Augustin.
 Sermons de Bourdaloue, &c.
 Oraisons Funèbres de Fléchier, &c.
 Essai sur le Beau, d'André.
 Art Poétique, de Boileau.
 Quelques Pièces de Théâtre, &c.

Si, avec ces lectures, l'on a soin de citer dans chaque Traité les Auteurs qui ont le mieux écrit sur chaque partie, l'on aura une Bibliothèque toute dressée pour la plupart des études de convenance, où souvent, sur-tout dans les Provinces, on manque de guides assez éclairés pour aller aussi loin que le génie naturel semble le promettre, ou du moins assez sages pour souffrir que l'on ne suive pas servilement leur marche.

Conclusion.

Les premières études sont achevées, & je crois mes promesses accomplies. A présent que l'esprit s'est tâté dans tous les genres, on peut faire un choix, avec espérance de succès. Que l'on s'élève

aux sublinités de la Théologie; que l'on s'enferme dans le labyrinthe du Droit, ou que l'on se promène dans les obscurités de la Médecine; que l'on marche aux périls brillans de la Guerre; ou que l'on se jette dans le tourment épineux des affaires publiques; ou que l'on se cache dans les sentiers lucratifs du Commerce & des Arts; on ne s'y trouvera point absolument neuf. Quelque état que l'on embrasse, on pourra s'y livrer tout entier, avec une confiance assez bien fondée, que l'on en fait sur le reste à peu près autant que la plupart de ceux mêmes qui passent pour cultivés & instruits; puisque la plupart ayant étudié sans méthode, savent sans méthode & sans but, par particules détachées, & toujours nageant vaguement sur les surfaces.

Je ne fais si je me trompe, si je donne trop à mes idées, si une fausse lueur me séduit; mais il me semble que mon Plan est bon & praticable; qu'il fera des Chrétiens éclairés, & des Citoyens utiles; il me semble que s'il rencontre des contradicteurs, la routine de penser ne prescrira point contre les avantages démontrés d'une innovation nécessaire; que tôt ou tard, je serai écouté & suivi, ou qu'un meilleur génie montrera une meilleure route, ce qui seroit le comble de mes vœux.

Fin de la seconde Partie.



ORDRE
ET
DISCIPLINE
DES
ÉCOLES.

TROISIEME PARTIE.

MA tâche n'est point finie : je n'ai parlé que des études. L'Éducation Publique comprend d'autres objets : il y a des observations à faire sur les Ecoles, sur les Maîtres & sur les Eleves.

Des Ecoles.

J'ai supposé des Ecoles complettes, où l'on auroit à souhait tous les Maîtres ; je n'ai donc parlé que pour les grandes villes ; mais les petites villes, mais les bourgs & les villages sont aussi des parties de l'Etat. Les enfans les plus pauvres n'en sont pas moins les enfans de la Patrie ; c'est de-là que viennent les artisans, les laboureurs & les soldats, sans lesquels il n'y a ni Etat ni Patrie. D'ailleurs, Dieu voit avec la même complaisance la chaumière du pauvre, & les lambris du riche ;

& sa Providence suprême n'a point d'égard à nos petites distinctions de rang & de naissance dans la distribution des talens.

L'expérience a démontré, depuis long-tems, que c'est l'éducation & les premieres habitudes de voir & d'entendre, qui distinguent les hommes, beaucoup plus que le sang & le nom de leurs Peres. Sortons donc de l'enceinte étroite de nos murs, & étendons nos regards sur cette multitude de sujets dispersés dans les bourgs & les campagnes. Ceux qui en ont approché, & qui ont une ame, gémissent de voir tant d'enfans, toujours & en dépit de notre orgueil, nos compatriotes & nos freres, si négligés, si dénués des secours auxquels ils ont droit comme les autres, en raison de leurs besoins, & plus que les autres, parce qu'ils ont moins de moyens. Il ne s'agit pas de les dégoûter des travaux auxquels ils se trouvent comme naturellement destinés ; mais de les en rendre plus capables. Il convient d'augmenter les cultivateurs, plutôt que d'en diminuer le nombre ; mais il faut aussi les former à ce qu'ils doivent être, & s'il en est qui annoncent quelque talent supérieur, il faut des ressources pour les seconder.

Je demande ici la permission de faire un petit calcul.

L'on compte en France au moins dix-huit millions d'habitans ; c'est environ deux millions de garçons à instruire depuis sept ans jusqu'à seize.

Que l'on compte trois cens colleges fondés & en regle, grands ou petits ; que l'on y suppose l'un dans l'autre jusqu'à cinq cens étudiants ; ce sera cent-cinquante mille ; que l'on y ajoute, si l'on veut, trente mille enfans enseignés dans les petites écoles par les Freres, ou autres également fon-

dés: ce sera sûrement trop; & l'on aura au plus cent quatre-vingt mille, c'est-à-dire, plus des trois quarts & demi, qui sont absolument sans maîtres, ou qui n'ont que des instructions achetées, arbitraires, défectueuses & incertaines.

L'on ne fera point étonné de ce résultat, si l'on considère qu'il y a en France au moins trente-six mille Paroisses, & qu'il n'y en a guere plus de mille dans les villes; qu'il y a environ trois cens villes, grandes ou petites, & qu'elles ne comprennent peut-être pas trois millions d'ames; tout le reste est bourgs ou villages; mais l'on s'étonnera, sans doute, que l'éducation publique ayant toujours passé aux yeux des Sages comme une affaire d'Etat du premier ordre & de la plus haute considération, nous ayons en France si peu d'enfans qui y aient part.

D'ailleurs, nos villes sont très-différentes entr'elles pour le nombre des habitans. Sans parler de la capitale, qui, contenant plus de huit cens mille ames, ne peut entrer en comparaison avec les autres, elles vont toujours en décroissant depuis environ quatre-vingt mille, jusqu'à quatre mille, & même au dessous; & toujours dans un plus grand rapport, à mesure qu'elles sont petites. Cette différence graduelle en exige donc une proportionnée dans les écoles. J'aurai donc manqué mon but, si je ne distingue plusieurs sortes d'écoles, selon les lieux, & selon les choses qu'il convenoit d'y montrer.

DISTINCTION DES ÉTUDES.

Écoles du premier degré.

C'est pour les villages. Un maître dans le chef-lieu

lieu de chaque Paroisse suffira; d'autant mieux que la pauvreté trop commune dans les campagnes, obligeant le payfan à faire travailler ses enfans, dès qu'ils ont la force de marcher, ils ne peuvent guere prendre de leçons suivies, que durant la mauvaise saison; & ce tems répété trois ou quatre ans, on pourra leur montrer tout ce qu'il leur convient de savoir; ce que je borne à ce qui suit.

1°. Qu'ils sachent lire & écrire. On ne peut trop les exercer à lire toutes sortes d'écritures; c'est l'essentiel pour eux. Quel ordre, quel arrangement peut mettre dans ses affaires un laboureur, un fermier, qui souvent ne fait pas même signer son nom.

2°. Qu'ils connoissent l'arithmétique vulgaire, les poids & mesures des environs, & leurs rapports. Il leur importe à tous d'avoir un livre de comptes. Ils feront la plupart dans le cas de faire quelque petit commerce; & cela leur deviendra nécessaire.

3°. Outre les catéchismes que l'on doit faire régulièrement pour eux dans leur Eglise, qu'ils apprennent celui de Fleury; mais un peu amplifié à l'égard de la partie historique, qu'aucun Chrétien ne doit ignorer.

4°. J'ai souhaité, depuis long-tems, que l'on composât un petit Code rustique, en forme de Catéchisme, & divisé en deux parties.

La première seroit de droit. On y parleroit succinctement de ce qu'ils doivent au Souverain, à leurs Seigneurs & à leurs Curés; & de ce qu'ils peuvent selon les petits privilèges de leurs communautés. Ensuite on leur donneroit une idée des contrats & des baux, avec quelques avis sur la misère des procès, par où l'ignorance &

la prévention des menent souvent à leur ruine. La seconde partie seroit de pratique. On y donneroit d'abord les principes généraux de l'agriculture ; & ensuite des instructions bien expliquées sur les moyens de mettre au plus haut produit les terres & les animaux de chaque endroit. Le zèle de MM. les Intendans , & l'émulation des amateurs de l'agriculture , qui se multiplient partout , fourniront sûrement les secours & les lumières propres au local des cantons. Outre l'avantage inexprimable qui en résulteroit pour l'Etat , ce seroit une ressource de subsistance pour les pauvres campagnes, où les paiemens accumulés absorbant souvent le revenu commun des terres , il ne leur reste plus pour vivre que les fruits de l'industrie.

Ecoles du second degré.

C'est pour les bourgs , où il y a au moins mille personnes , & un Vicaire. Je demande deux maîtres ; & je n'ajoute pour le second que deux choses à ce qui précède.

- 1°. Le latin , dont l'important est que l'on entende les offices de l'Eglise.
- 2°. L'arpentage , avec quelques principes de mécanique , sur-tout pour les moulins de toute espèce , & les instrumens d'agriculture. L'expérience seule fait sentir combien il est utile de pouvoir entendre , & même diriger les ouvriers de campagne , qui d'ordinaire ne suivent qu'une routine très-impairfaite.
- 3°. Il seroit à propos de donner quelques leçons de plain-chant à ceux qui ont un peu de voix ; la prière publique s'en feroit avec plus de décence. En Bohême , il n'y a pas un bourg tant soit peu considérable , où l'on ne trouve une école , non-

seulement de plain-chant , mais de musique instrumentale & vocale , ainsi que de latin. Il est commun d'y rencontrer des paysans qui parlent cette langue , & exécutent des *Trio*.

Ecoles du troisieme degré.

Pour les petites villes , depuis deux à trois mille jusqu'à cinq ou six mille ames. Il y a souvent dans ces villes des manufactures & du commerce. Il y a des Bourgeois aisés , & en état d'avancer leurs enfans : Il faut donc que les études y soient arrangées de façon que ceux qui doivent rester là , sachent ce qui leur est nécessaire , & que les autres soient prêts à aller plus loin ; il faut donc trois ou quatre maîtres.

Outre le latin , que l'on enseignera , à peu près comme dans les grandes écoles , sur-tout en le faisant parler , on donnera les premiers élémens de la Géographie , & de l'Histoire-Sainte & Profane , de la Géométrie , de la Mécanique & du Commerce , mais toujours expressément dirigés aux circonstances & aux besoins de chaque endroit.

Ecoles du quatrieme degré.

Pour les villes médiocres , depuis six à sept mille , jusqu'à douze ou quinze mille habitans.

Ces villes ne different guere des autres , que par le nombre , à moins que ce ne soit des Cathédrales , où il y a des Ecoles de Théologie.

Il faut cinq à six Maîtres , indépendamment de ceux qui montrent à lire & à écrire , dans les endroits où d'ailleurs les autres sont assez occupés. On ne peut donc fixer précisément ce qu'ils doivent enseigner , puisque cela dépend de leur nom-

bre : seulement ils se rapprocheront le plus qu'il sera possible du plan général que j'ai tracé, en observant que, s'il y a Ecole de Théologie, la Logique & la Métaphysique morale deviennent indispensables.

Ecoles du cinquieme degré.

Me voilà revenu au plan général, & aux écoles complètes, lesquelles ne conviennent guère qu'aux Capitales des Provinces & aux autres grandes Villes, à cause de la dépense qu'elles exigent, & parce que c'est spécialement delà que doivent sortir les hommes publics, qui feront la gloire & le soutien de l'Etat.

Des Universités.

L'on fera peut-être surpris que je ne réserve pas aux Universités le nom d'école complète, comme le mot semble le marquer ; mais les dénominations les plus autorisées par l'usage, ne sont pas toujours les plus justes : d'ailleurs, les Universités sont pour les études de convenance, & par là sortent de mon plan, ainsi que les écoles militaires, & celles d'artillerie & de génie. Cependant cet objet fait naître tant de réflexions, que je ne peux me défendre de m'y arrêter un instant.

L'on compte en France dix-huit Universités, où l'on reçoit le bonnet de Docteur en Théologie, Droit & Médecine.

Je ne vois point quelle nécessité il y a de vouloir absolument réunir ces trois sciences, tandis qu'elles n'ont aucun rapport nécessaire ensemble ; & je vois encore moins pourquoi l'on borne les Universités à ces trois sciences.

Pourquoi ne peut-on être admis aux grades de

nos Universités, sans avoir fait ses premières études dans ces Universités mêmes, & y avoir obtenu des Lettres de Maîtres-ès-Arts ? Est-il juste d'exclure ceux qui se feroient bien réellement distingués ailleurs, sur-tout dans la partie relative à la science qu'ils embrassent ? Et les Universités ne donnent-elles jamais lieu de les regarder comme des boutiques ouvertes, où l'on vend des titres à qui en veut ?

Pourquoi des Cours souveraines, n'ayant qu'une Ecole de Droit dans leur ressort, souffrent-elles qu'elle soit hors de leur siège, & loin de leurs yeux ? Plusieurs n'y vont que de loin à loin, & pour la forme ; & dès-lors les Professeurs deviennent inutiles. Ceux qui y résident ne peuvent s'instruire de la pratique de la Cour, & en ce cas-là la théorie est insuffisante. Mais pourquoi, en général, les Professeurs en Droit sont-ils si indulgens pour les absences, si faciles pour les examens, & si exacts pour leurs droits ? comme s'il ne s'agissoit que d'une vaine cérémonie pour leurs légistes, & d'honoraires lucratifs pour eux ! comme si le public n'y étoit point intéressé ! comme si leurs disciples n'avoient pas ensuite la hardiesse d'exercer des Magistratures dont ils sont indignes, ou de se charger d'affaires dont ils sont incapables ; tandis que d'autres, à l'abri d'un titre noble, qu'ils avilissent, croient devoir rester sans emploi.

Pourquoi n'y a-t-il pas dans toutes les grandes villes, non-seulement des écoles de médecine, mais aussi de chirurgie, avec jardin de botanique, amphithéâtre d'anatomie, & cours réglé d'opérations & de chymie ? Est-il moins important au public d'avoir des Chirurgiens habiles, des Apothicaires sûrs, que de savans Médecins. D'ailleurs, ces trois professions, que l'utilité ou la vanité di-

visé avec tant de soin dans les villes, sont réunies de fait dans les campagnes. La santé des payfans, qui font, comme on l'a vu, le plus grand nombre dans l'Etat, est-elle moins précieuse à l'Etat, que celle des autres habitans ? Ou ne fait-on pas à quelle sorte de gens ils se trouvent abandonnés ? Les premiers venus s'y établissent, & il faut que l'on s'en contente. Exigeroit-on qu'ils allaient étudier à Montpellier ou à Paris, tandis qu'en multipliant les écoles, on peut rapprocher les secours ?

Pourquoi chaque Diocèse, ayant une Ecole de Théologie, ne fait-il pas aussi ses Docteurs en Théologie, avec les mêmes avantages que ceux de Sorbonne ou d'ailleurs ? C'est par sa célébrité même, que la Sorbonne me semble nuire au vrai bien public ; puisque c'est par-là que les meilleurs sujets, ou du moins les plus aisés, y courent de toutes parts chercher un titre plus utile peut-être qu'honorable ; & quand une fois ils ont goûté le séjour de la capitale, viennent les grandes espérances, & les petites intrigues, le dédain de leurs Provinces, & la fuite des saints emplois ; c'est-à-dire, ce qui par-tout ailleurs seroit absurde & contradictoire, l'ambition & la fainéantise. Or, à quoi servent dans l'Etat des sujets qui auront des bénéfices sans fonctions, des Ecclésiastiques qui ne serviront pas l'Eglise ? Et sans examiner s'ils ont toujours la doctrine que leur titre suppose, comment est-on Docteur, quand on n'enseigne point ? Ce n'est pas la doctrine seule qui mérite des revenus & des privilèges, mais le bon usage que l'on en fait. Je vais donc plus loin. Pourquoi en Sorbonne, non plus qu'ailleurs, accorder à la doctrine seule ce qui ne doit être que la récompense de l'édification & des services ? Le savoir est un

titre pour demander de l'emploi : le travail utile peut seul prétendre aux récompenses. Qui empêcheroit donc que les bénéfices des Diocèses, je ne dis pas, les grandes Abbayes, dont les bons Ecclésiastiques n'ont que faire, & qu'ils ne desireront point, mais les canonicats, & autres semblables, ne fissent le partage propre de ceux qui se distingueroient dans l'enseignement public & le saint ministère ? A la bonne heure même qu'ils soient avancés ensuite en proportion de leur mérite : car s'il ne leur convient pas de servir l'Eglise par intérêt, il est permis d'y songer pour eux : & , puisque l'Eglise possède des biens qu'on lui envie, il n'y a qu'à les distribuer de façon que l'envie même soit forcée d'y applaudir.

Pourquoi n'avons-nous aucune Ecole de droit naturel, ni de droit public. En Allemagne, où les Princes ne sont rien moins que despotes, & où cependant les sujets sont aussi soumis que dans les plus sévères Monarchies, on enseigne par-tout ce double droit, & l'on s'en trouve bien. L'on n'oseroit pas élever dans l'obscurité, tant de questions indécentes & dangereuses, si l'instruction publique répandoit mieux les vrais principes.

Pourquoi dans les villes commerçantes n'y a-t-il point d'école de commerce ? Est-il de l'intérêt public que l'on fasse des entreprises au hasard ; que l'on ne devine les ressources, qu'à force de tems, ou quand il n'est plus tems, & que l'on ne connoisse les dangers que par ses pertes ? Un négociant habile & patriote, supérieur aux mauvaises manœuvres par sa probité, & aux jalousies de gain par ses richesses, en enseigneroit plus dans sa patrie en vingt leçons, que l'on en fait en dix ans de comptoir, où la débauche des maîtres les oblige à se cacher de leurs facteurs.

Pourquoi dans les villes de guerre, où la jeunesse a tant de loisir, & étudie si peu l'art dont elle est si fière de porter les marques... Mais je me suis interdit de parler de la guerre; peut-être même ai-je poussé trop loin cette excursion, qui paroîtra déplacée à plusieurs, offensante à quelques-uns. Je supplie qu'on la pardonne à mon zèle: je n'ai pas la force de l'effacer.

Des bâtimens des Ecoles.

Je ne dirai que deux mots sur cet article.

Je voudrais que l'on eût par-tout des jours favorables, un air pur, & la plus soignée propreté; & si ce sont des maisons de pension, il me paroît indispensable qu'il y ait des couverts d'arbres, pour les recreations des beaux jours, assez spacieux pour s'y exercer à l'aise, assez bornés pour y être vus de par-tout, sans bosquets, sans eaux, sans réduits; & pour les mauvais tems, des salles suffisamment vastes, élevées, bien percées, & accompagnées de quelques cabinets pour les exercices qui ne se font pas en commun. Combien d'écoles ressemblent à de misérables prisons? On est étonné, sur-tout à Paris, de voir presque tous les collèges entassés parmi des hôpitaux énormes, dans le quartier le plus ferré de cette vaste capitale, & l'élite de notre jeune Noblesse enfermée pour tout plaisir entre quatre murs hauts & étroits, & obligée, au premier rayon de Soleil, ainsi qu'à la première goutte de pluie, de se réfugier dans des chambres, souvent obscures & infectes.

Je pourrais étendre ces observations; je le devrais peut-être, & je ne craindrois pas qu'elles fussent indignes de l'attention publique.

De la direction des Ecoles.

La direction des Ecoles appartient à la grande police de l'Etat. Il me paroît inexplicable qu'on l'entende autrement. Il s'agit des enfans, qui sont l'espérance publique, & le bien propre de la Patrie. Il s'agit des maîtres, qui sont des hommes publics, & les dépositaires du premier trésor de l'Etat; il s'agit de l'enseignement public, qui doit être tout dirigé au bien général, & à la constitution propre de l'Etat; il s'agit de la structure de bâtimens publics, où tout doit annoncer la magnificence simple, & la sagesse attentive du Gouvernement. Les Ecoles sont donc l'affaire de tout l'Etat, du moins autant que les hôpitaux; certainement plus que les marchés & les spectacles. Il convient donc que les hommes choisis des principales parties de l'Etat en aient l'inspection & l'intendance. Toute-Ecole devoit donc être soumise à trois Directeurs, un Ecclésiastique, un Magistrat, ou autre Officier de Justice, & un Officier municipal, ou un des principaux habitans, tous trois délégués authentiquement à cet effet par leurs Corps ou Supérieurs respectifs.

Ce seroient eux qui régleroient les études, & mettroient à la discipline le sceau de l'autorité publique, pour ôter l'arbitraire aux Maîtres, imprimer du respect aux élèves, & assurer la confiance des parens.

Ce seroient eux qui choisiroient les Maîtres ou les congédroient, selon les cas, qui se chargeroient de leur payer les gages, & de veiller à l'entretien des bâtimens, pour ôter tout soupçon de vénalité, de faveur, d'intrigue & de mauvaise économie. Car, s'il faut dans les grandes écoles un chef, qui

ait l'inspection immédiate, un Procureur n'est jamais qu'un gagiste de plus.

Mais les directeurs auroient attention de ne rien statuer, sans avoir consulté les maîtres; parce que personne ne peut mieux juger de ce qu'il faut pour une école, que ceux qui y enseignent, & dont l'honneur y est intéressé; parce que c'est une marque de confiance & d'égard, qui semble être dûe; parce que rien n'est plus propre à établir l'harmonie entre tous, sans quoi il n'y a que trouble, & point de succès.

Des Maîtres.

Il faut qu'ils aient le savoir suffisant, les mœurs estimables, & l'indépendance relative à leur état.

Qu'ils sachent ce qu'ils doivent enseigner. Ce sera peut-être le moins difficile, si une fois on a de bons livres élémentaires; encore moins difficile, quand on aura des Maîtres formés eux-mêmes selon son plan. La doctrine sera sûre, commune & fixe; il ne restera de travail que pour bien faire entendre ce que tous auront devant les yeux; & de liberté que pour y ajouter de vive voix les développemens, ou les découvertes que le tems & leurs observations propres leur apprendront. On cherchera donc en eux plus de sagesse que de science; plus de bon esprit que de génie; plus d'application & d'exactitude que de brillant & de graces. La science sans sagesse n'inspire que l'orgueil; le génie sans jugement expose à trop de travers; & le goût du brillant sans application distrait du devoir.

Qu'ils jouissent d'une réputation intacte du côté de la religion, des sentimens & des mœurs, sans bigoterie, sans humeur, & sans rudesse. On n'inf-

pire point des sentimens nobles, quand on a l'ame basse: on prêche mal la religion, quand on en manque: la mauvaise réputation détruit l'autorité; la fausse dévotion rend ridicule; l'humeur ôte la confiance, & la rudesse rebute. Il faut une politesse qui ait de la dignité; une bonté qui attache les cœurs; mais avec une fermeté qui ne souffre aucun écart. Or, l'on est honnête, quand on songe que l'on parle à des hommes; on est bon, quand on se regarde comme le substitut des peres & des meres; & l'on est en même tems ferme, quand on sent que la regle est le principe de tout bien.

Qu'ils soient indépendans de tout ce qui gêne la perfection de l'enseignement public, & les progrès de l'étude personnelle. Des hommes destinés à former des citoyens, doivent jouir eux-mêmes de la liberté civile, & n'être soumis qu'aux loix. Toute domination particulière entrave l'esprit & isole l'ame. Si ces hommes avoient renoncé à leurs familles pour former eux-mêmes une famille idéale sans parens & sans descendans, quelle idée donneroient-ils des liens respectables du sang & de la parenté? Si leur profession retirée les éloignoit des affaires & des hommes, quel goût répandroient-ils pour les affaires & les arts utiles? S'ils étoient sujets à un Supérieur étranger, quel attachement pourroient-ils conserver & inspirer pour la patrie? & si ce Supérieur les portoit à suivre des opinions, qu'il seroit inutile ou même dangereux d'adopter, comment garantir leurs élèves de cet esprit de parti toujours préjudiciable à la tranquillité de l'Etat?

Des hommes tout consacrés à l'étude doivent avoir l'aïssance qui exclut les embarras du jour, & la sécurité qui épargne les inquiétudes de l'avenir. Que les maîtres soient donc célibataires, logés.

décemment, & payés avec cette honnête médiocrité, qui suffit toujours à des gens de lettres. Il est trop difficile d'avoir pour des enfans étrangers la bonté attentive que l'éducation exige, quand on a le cœur, ou trop plein, ou mécontent des siens propres. Il est trop difficile de porter dans une école la sérénité imposante & l'égalité d'humeur que l'instruction demande, quand on a l'ame affaïssée, ou du moins partagée par les soins domestiques. A Paris les maîtres ont quinze-cens livres de gages; on peut partir de là, en diminuant dans les Provinces, selon la proportion des dépenses. De plus, on se flatteroit en vain, que des hommes qui se sentiroient quelque mérite, renoncassent à toute espérance de fortune pour se livrer au plus gênant & au plus ennuyeux des emplois, si leur sort n'étoit du moins assuré. L'on n'est pas toujours jeune & vigoureux. Après avoir servi le public avec succès, l'on peut songer à vivre un peu pour soi; & au bout de quinze ou vingt ans de travaux utiles, précédés de quinze ou vingt autres, pour s'y préparer, il faut la perspective d'un honorable repos.

Si ces réflexions sont justes, il est tout naturel de choisir les maîtres dans le Clergé séculier. C'est là où le célibat n'est point suspect, parce qu'il y est de règle, sans obligation de s'engager dans les ordres; c'est là où la doctrine & les mœurs se rencontrent le plus souvent réunies, parce que leur union y est nécessaire plus que par-tout ailleurs; c'est là où il est le plus aisé de trouver des gages & des récompenses, sans ajouter de nouvelles charges ni aux Villes, ni à l'État, sans rien ôter à personne qui existe: je dis plus, sans diminuer ni le nombre ni le revenu des vrais emplois, encore moins des dignités ecclésiastiques.

Je regarde donc, & je ne peux m'empêcher de regarder les maîtres occupés de l'éducation publique, comme faisant partie nécessaire du Clergé; puisque la perfection des facultés de l'ame, & le développement des talens naturels, l'attachement légitime à sa famille, & l'obéissance au Souverain, le zèle pour le travail & l'amour de la Patrie, les vertus sociales & la charité universelle, la connoissance des vérités éternelles, & la soumission due à l'église, sont autant de parties essentielles de la religion dans l'état politique, & que mon plan renferme tout cela, & n'est que cela: puisqu'en conséquence l'éducation publique étant tellement dirigée au bien général, que la religion y a par-tout la première place, & que tout y rappelle à la religion, elle est en effet le plus grand service que le Clergé puisse rendre à l'État; elle fait donc dès-lors partie nécessaire du ministère de la religion, qui appartient proprement au Clergé. C'est donc au Clergé à fournir les maîtres, & à les payer. Et peut-on douter que le Clergé séculier, toujours si attentif à conserver ses vraies prérogatives, ait jamais cédé, ou cede jamais à d'autres, qu'avec le plus grand regret, une fonction aussi noble que celle de l'enseignement public?

Que l'on n'appréhende point de manquer de maîtres pour les campagnes; ils sont trouvés, & voici comment. La plupart des jeunes gens qui se destinent à l'état ecclésiastique sont de la campagne, & n'ont guere d'autre ambition ni d'autre espérance que de parvenir à quelque cure de campagne. Ils ont fini leur théologie, & si l'on veut, leur séminaire à environ vingt ans, & ne peuvent être Prêtres, ni par conséquent Vicaires, &c. qu'à vingt-cinq. Voilà donc quatre ou cinq ans, où ils sont sans emploi, sans occupation fixe, trop sou-

vent sans courage pour s'en prescrire à eux-mêmes, qui soit utile ni à eux ni encore moins au public; & livrés à leur propre conduite dans le premier feu de l'âge, où le moindre danger pour eux, le moindre mal est de ne rien faire. Ce sont eux que je destine aux petites écoles de campagne, & non ces maîtres ignorans dont on se sert, plus mal payés que des valets, & aussi grossiers que leurs élèves. Il faut qu'ils vivent chez eux; le moindre secours les fera vivre ailleurs. C'est-là que, sous les yeux du Curé & du public, ils leur feront comptables de leurs mœurs & de leur tems, & que ce tems deviendra tout à la fois une épreuve assez sûre de leur caractère, avant qu'ils soient admis aux ordres, & une habitude heureuse de s'occuper honnêtement, & un service précieux pour l'église & pour l'Etat.

Ceux des villes qui auront plus de peine à vivre dans les villages, pourront s'attacher à leurs paroisses pour les catéchismes, & la décence de l'office public, en attendant qu'ils puissent les servir dans un rang plus élevé, puisqu'en effet elles ont par-tout trop peu de Ministres. Et pourquoi ne les y obligerait-on pas? Peut-on commencer trop-tôt les fonctions d'un état dont on porte l'habit? ou peut-on songer à prendre un état dont on ne voudroit remplir aucune fonction? Ou dans tout ce qui a trait à la religion, est-il aucune fonction que l'on ose dédaigner? Mais ceci passe mon objet.

Que l'on appréhende encore moins de manquer de maîtres pour les villes, sur-tout si mon plan étoit une fois établi. Parmi les élèves qu'il produiroit, il seroit aisé de trouver des maîtres. Quiconque paroît si épouvanté de toute idée de changement, ne s'est apparemment pas donné la

peine d'examiner comment ces maîtres qu'il protège, auroient acquis des lumières & des talens si supérieurs; on veut dissimuler que ce ne sont que des écoliers revêtus, & obligés d'apprendre au jour la journée ce qu'ils enseigneront demain. D'ailleurs, il se présentera plus de sujets pour l'état ecclésiastique, quand il offrira plus de places solides à remplir, & moins de faveur pour des professions ou des titres qui lui sont comme étrangers. L'intérêt, l'honneur & le goût sont d'assez grands attraits. On n'auroit bientôt plus que l'heureux embarras du choix. Je touche encore l'article de l'intérêt, parce qu'il n'est guere dans l'humanité que les riches ayent assez de zèle pour prendre à leurs frais des emplois si pénibles, ni que les autres les recherchent, si leur fortune n'y trouve son compte.

Il y eut un tems où des hommes se sont présentés, & ont dit : vous manquez d'écoles & de maîtres : confiez-nous vos enfans, le moindre coin nous suffira; nous ne vous demandons que la permission de vous faire du bien. Cet appas de gratuité a prévenu. On a regardé avec admiration des hommes si désintéressés; on s'est cru heureux de les recevoir. Mais comment s'est-on imaginé que des hommes qui n'avoient rien, vivroient de rien, sur-tout lorsqu'ils se seroient multipliés? Il est arrivé ce qui devoit être. On leur a donné, on les a dotés, & ces hommes qui ne vouloient rien, se sont trouvés au point de ne manquer de rien, d'avoir même du superflu, &c.

Mais comment doter cette multitude d'écoles de toute espèce?

Quand on considère qu'il n'y a peut-être pas une Ville, où quelque suppôt de Finances, Directeur, Receveur, ou Contrôleur, n'ait à lui seul

autant ou plus de revenus réels, qu'il n'en faudroit pour le Collège de cette Ville; n'est-on pas étonné que l'Etat soit si prodigue pour des fonctions si peu nécessaires, ou du moins si aisées; & qu'il y ait tant d'embarras à trouver des fonds pour l'éducation publique, qui est si pénible & qui importe tant à l'Etat?

Quand on devroit prendre l'entretien des Collèges directement sur les revenus ou impôts des Provinces, oseroit-on dire que cet emploi ne tourneroit pas au vrai bien, ou même au premier bien des Provinces?

Quand les Villes y destineroient une partie de leurs octrois; cette destination ne seroit-elle pas aussi utile, n'auroit-elle pas plus de vraie magnificence, que des feux d'artifices, &c?

Ce n'est cependant pas-là mes ressources. Je viens de dire que l'entretien des écoles regarde le Clergé, & je ne l'ai pas oublié. D'ailleurs, il y a déjà grand nombre de Collèges suffisamment fondés. Il ne s'agit donc que de suppléer à ce qui manque pour le présent, & de pourvoir aux récompenses pour l'avenir.

Dans les Pays-Bas, où l'on trouve les Chapitres plus nombreux, & les Abbayes plus riches qu'il n'est nécessaire, il y a des prébendes affectées par indult au paiement des maîtres, & le Souverain assigne sur les Abbayes des pensions révocables à volonté: cela s'appelle pain d'Abbaye, & s'accorde même aux femmes. Voilà, non pas un projet, mais un exemple. J'ai encore d'autres idées: j'ai fait des calculs. Mais dans tout ce qui a besoin de l'autorité du Prince, il m'a toujours paru aussi indécent qu'inutile de rien publier sans l'aveu du Ministère; & de plus, je dois penser que si l'on juge mon plan vraiment avantageux,

assez

assez d'autres, sans moi, trouveront les moyens de le réaliser.

Des Etudiants.

Il n'y a que deux choses à demander aux enfans, la docilité & l'émulation; puisque sans elles, ou ils ne font rien, ou ils restent en deçà de ce qu'ils pourroient faire. Il ne s'agit donc que d'aider l'une & d'exciter l'autre, pour se promettre le plus heureux succès.

Mais il faut distinguer deux sortes de docilités, celle d'esprit, & celle de cœur. La première est l'aptitude naturelle aux sciences; la seconde est la volonté de les apprendre. Ces deux qualités ne sont pas toujours réunies; l'on seroit trop heureux.

Il y a des enfans qui ont quelqu'esprit, mais sans goût pour l'étude, & sans souplesse pour les leçons. Cela doit être suspect. Ce sont quelquefois des esprits gauches & rétifs, qui n'ont qu'un vain babil & une fausse vivacité, dont les parens ont la foiblesse d'être contents. Il faut les animer par les moyens doux; mais, s'ils sont inefficaces, il faut essayer la contrainte. Une fermeté constante les pliera peu-à-peu au travail, & peut-être qu'enfin les succès carellés feront venir le goût.

Il y a des enfans qui ont la meilleure volonté, sans talens. Que l'on se garde bien de les négliger, encore plus de les maltraiter. Souvent ce sont des talens cachés, qu'une étude opiniâtre développe; des esprits lents, mais dont les progrès seront solides. L'envie d'apprendre est toujours le premier moyen de savoir.

Il y en a qui ne montrent ni volonté ni talens. Il paroît plus qu'inutile de les tourmenter. Il faut

leur chercher des professions où le corps agisse plus que l'ame ; peut-être y réussiront-ils.

Cependant je crois avoir bien remarqué qu'il y a deux pierres de touche pour essayer les jeunes esprits, la géométrie & la logique. Tant qu'ils n'ont pas une incapacité avérée pour ces sciences instrumentales, c'est manquer à eux & au public que d'en désespérer.

Dans tous les cas on leur doit l'instruction la mieux dirigée, & la discipline la plus exacte.

J'ai dit sur l'instruction ce qui m'a semblé le meilleur. Je réduis la discipline à deux règles qui me semblent remédier seules à tous les inconvéniens.

1°. Qu'il n'y ait rien d'arbitraire ni pour les leçons ni pour les châtimens. Les enfans n'aiment point l'ordre, parce qu'il les gêne ; mais ils sentent la justice autant ou plus que les hommes faits, & ils s'y soumettent. Or, point de justice sans ordre public & sans loix fixes. Il faut donc que toutes leurs études & leurs heures soient décidées, & qu'ils sachent aujourd'hui ce qu'ils doivent faire demain. Il faut de plus, que toutes les fautes & manquemens soient prévus, & qu'il y ait un code pénal, où chacun trouve son arrêt prononcé avant que d'avoir failli. Mais que les punitions soient distinguées plus par la honte que par le travail qu'elles imposent ; qu'elles soient gênantes, mais praticables ; qu'elles soient courtes, mais répétées irrémissiblement, de façon qu'il y ait toujours lieu à l'amendement & jamais à l'indulgence. Je voudrois même qu'un maître ne jugeât point seul ni des récompenses d'honneur, ni des peines un peu graves. Il n'auroit qu'à former un petit conseil de ses premiers écoliers, & prendre publiquement leurs avis. Il n'y aura pour lors nul

souppon de partialité ; les enfans s'accoutumeront à apprécier les actions, à être justes, & j'ose répondre qu'ils seront aussi sévères que lui. Des maîtres d'école ne doivent point paroître despotes ; cela seroit trop ridicule ; mais ils doivent être respectés, & ils le seront infailliblement, quand on croira obéir moins à eux qu'aux loix, & que les loix n'ayant rien que de convenable, il ne pourra y avoir d'espérance de grace, parce que toute grace ne pourroit être que désordre & injustice.

L'appuie beaucoup sur la législation & l'exactitude à l'observer ; parce que je regarde les enfans comme de petits hommes, & l'éducation publique comme une image de la vie commune dans un état policé. Or, cette vie est un mélange continuel de règle & de liberté. La règle y a ses avantages, & la liberté ses bornes. Or, voilà le double principe sur lequel doit rouler la police de l'éducation. Que les enfans apprennent de bonne heure à obéir gaiement, quand ils le doivent, & à jouer sagement d'eux-mêmes, quand ils le peuvent ; & ils sauront ce qu'ils doivent toujours faire.

2°. Qu'il n'y ait point d'avancement de classe sans progrès de savoir. L'indulgence en ce genre est offensante pour le public, & funeste aux particuliers ; car alors les foibles arrêtent les forts, ce qui est injuste ; ou ils restent au même point, ce qui les décourage sans retour. Et si la seconde année n'est pas plus heureuse que la première, le seul parti sage est de les renvoyer absolument comme ineptes. Si c'est imbecillité réelle, il faut les plaindre ; mais les maîtres ne sont point faits pour être garde-enfans. Si c'est mauvaise volonté, c'est aux parens à y pourvoir : nul autre ne doit souffrir de leur coupable négligence. Cependant, comme ces extrémités sont toujours douloureuses,

Je voudrais que la sentence d'exclusion fût de l'avis de tous les maîtres.

Mais ce n'est pas assez d'établir des châtimens pour les fautes, si l'on n'y joint des récompenses pour les succès : & si les châtimens doivent être publics, pour que la honte intimide, les récompenses doivent être éclatantes, pour que l'émulation s'enflamme. L'émulation n'est pas précisément l'envie de faire le mieux qu'il est possible; ce seroit une vertu pure; mais l'envie de faire mieux que les autres; ce qui tient de la vanité. Malgré ce côté defectueux, elle n'en est pas moins la source des plus belles choses dans la société. La supériorité est un goût général; le plaisir le plus actif est celui de la gloire. L'affaire est de lui présenter des objets estimables; & l'amour-propre sera toujours la plus grande ressource dans un Etat policé.

Je souhaiterois donc, par exemple, que, dans chaque classe, il y eût quelques médailles d'argent de différentes grandeurs, qui eussent d'un côté une croix fleurdéliée, avec le nom du Souverain en légende, & celui de la ville au bas; & de l'autre côté, un compas ouvert sur un livre, & pour légende le numéro de la classe & du grade, avec une exergue en blanc, que l'on rempliroit, à la fin de l'année, du nom de celui qui la mériteroit alors, & à qui elle resteroit pour témoignage & pour prix.

Et, comme dans les écoles, ainsi qu'ailleurs, il y a deux sortes de mérite, celui des mœurs & celui des talens, il seroit aussi à propos qu'on les honorât chacun d'une distinction propre, pour que les jeunes gens s'accoutumassent aussi à les bien distinguer : ainsi pour la sagesse, la médaille pourroit être soutenue d'un ruban bleu; pour le

favoir, d'un ruban aurore; & celui qui réuniroit les deux, ce qui arrive assez souvent, auroit le ruban aurore & bleu : on lui donneroit même quelque sorte d'autorité sur ses condisciples, parce que ce double mérite est en effet la source de toute vraie autorité.

Un autre moyen d'émulation aussi puissant, & peut-être plus utile, seroit qu'après le cours des premières études, il y eût pour les sujets qui se feroient le plus distingués, des dons & des avantages relatifs au genre de vie qu'ils voudroient embrasser; par exemple, pour ceux qui se destineroient à la guerre, quelques belles armes, avec des facilités pour entrer au service, telles qu'il plairoit au ministère de les accorder. Pour les autres, à proportion, selon leur objet. Pour ceux qui seroient moins aisés, quelque bourse qui les aideroit à aller plus loin : il y en a de fondées en plusieurs endroits; il seroit noble d'en fonder davantage, pourvu qu'elles fussent données, non aux petites recommandations, mais au seul mérite; car, tant qu'on pourra obtenir par la faveur & l'intrigue le prix des talens & de la vertu, qui se mettra en peine de devenir meilleur? Il n'est pas croyable combien l'Etat perd d'excellens hommes, faute de pareils secours. Que les esprits médiocres restent en arriere; c'est un bien, même pour eux; mais n'est-il pas affligeant que des âmes bien faites, des génies heureusement nés, rampent dans l'obscurité, ou soient réduits, pour se soutenir, à des ressources qui les dégradent?

Voilà pour le commun des écoles : mais dans les maisons de pension en règle, où les jeunes gens vivent ensemble, il faut de plus y établir la plus exacte honnêteté. C'est-là que les objets d'émulation se multiplient; c'est-là que l'on allie commo-

dément les études avec les exercices; c'est-là, & non dans les maisons particulières, où tout devient écueil, que l'on empêche les domestiques d'être serviles, flatteurs & corrupteurs; & les élèves d'être fantasques, suborneurs, & hautains; que les parens foibles ou scandaleux & les amis faux ou intéressés ne traversent point le bien; & que les enfans ne comptent que sur eux-mêmes; que l'on commande avec politesse, même aux coupables; & que l'on obéit sans réplique, sur quelque tête que réside l'autorité; que les grands s'accoutument à avoir de la bonté sans faîte, & de la dignité sans insolence; & les petits des égards sans bassesse, & de l'amitié sans grossièreté; que l'on fait sentir aux uns ce qu'ils doivent, & aux autres ce qu'ils peuvent; que l'on donne un extérieur de respect au nom & à la naissance; & la considération réelle aux talens & aux vertus; que l'on est loin des mauvais exemples, ou du moins des vices impunis; & que l'on ramène les pratiques de religion à la sainte uniformité que l'église prescrit, &c. Ce point seul demanderoit un volume. Une maison de pension nombreuse & bien conduite, sera le plus excellent noviciat de la jeunesse, tant que les Peres & les Meres ne seront pas les plus excellens modeles & les meilleurs maîtres.

Ce n'est pas encore tout. En vain s'efforcera-t-on de perfectionner l'éducation des garçons, si l'on ne songe efficacement à réformer celle des filles. Tant qu'il sera dans nos mœurs que les jeunes gens entrent dans le monde, dès qu'ils quittent leurs maîtres, ou même avant; que les femmes se communiqueront si librement, & se plairont même à les agacer; qu'il sera du bon air de leur faire la cour, & de commencer sa réputation par elles; qu'elles auront un crédit dominant, & que tous

les premiers égards seront pour elles; que cependant, elles ne sauront rien, & ne pourront ni ne voudront entendre parler que d'ajustemens & de figures, de spectacles & de bals, de parties de promenade, & d'arrangement de soupers, de petites intrigues & de misérables rivalités; quelques grâces qu'elles aient d'ailleurs, quelque décence que l'on suppose dans leur conduite, il est absurde d'espérer que de jeunes gens deviennent jamais avec elles des hommes sages, appliqués, patriotes, encore moins de grands hommes dans aucun genre, & sur-tout dans ceux qui demandent de la gravité, & un extérieur respectable. Si l'on puise dans ce commerce la légèreté & la gentillesse que les étrangers nous envient, delà vient aussi la frivolité qu'ils nous reprochent. Si l'on croit y être à l'abri des mauvaises compagnies, l'expérience n'apprend que trop qu'il y a des masques trompeurs. La parure, la musique & la danse occupent à peu près la jeunesse des filles. Si l'on y ajoute un petit essai de géographie, de mythologie & d'histoire, c'est une éducation complète. Néanmoins, elles n'ont nulle bonne idée de la nature, ni des sciences physiques, encore moins de la métaphysique, & de la solide morale; nuls grands principes, pas même de religion. A peine savent-elles écrire plus correctement que les femmes qui les servent. Il ne s'agit pour elles que de plaire à des hommes désœuvrés, ou d'inspirer de la jalousie à leurs compagnes. On ne songe seulement pas qu'elles n'auront que deux partis à prendre, ou de vivre enfermées dans un couvent, ce qui est l'antipode de leur éducation, ou de donner, non pas simplement des enfans, mais des citoyens & des défenseurs à la patrie; ce dont elles sont aussi

incapables, que leurs épagneuls de produire des lions, ou leurs serins des aigles.

Qu'à la place de cette éducation futile, on les instruisse à peu près comme les hommes, & des mêmes choses que les hommes, selon les rangs & les états, en substituant seulement, à ce qui ne convient qu'à notre sexe, les ouvrages des mains, qui sont si séants au leur, & que souvent elles dédaignent : alors nous aurons des femmes instruites, & non d'agréables perroquets ; des femmes honnêtes, & non des jolies marionnettes, des femmes actives & capables d'inspirer aux hommes la noble émulation de vertus, & non des pagodes parées, qui ne veulent que leur encens. Les jeunes gens seroient désormais plus jaloux de leur estime que de leur prétendue faveur ; & , persuadés qu'ils ne seront accueillis qu'en se rendant louables, au lieu de renoncer à toute étude, dès qu'ils quittent leurs maîtres, comme on ne le voit que trop souvent, ils chercheroient à perfectionner leur esprit, & à s'attirer, par leurs sentimens, & l'élevation de leur ame, des regards dont on ne se cacheroit point, & des attentions qui seroient glorieuses, parce qu'elles seroient des preuves de mérite.

Je ne finirois pas sur cet article ; tant il me semble intéressant. Mais peut-être que j'en dis même trop, & que plusieurs regarderont cette idée, comme une simplicité impertinente, ou tout au plus comme une belle chimere, à reléguer au pays des songes. Et en effet le petit nombre des femmes raisonnables & éclairées sont des especes de monstres, qui fuient le monde, parce qu'il n'est pas digne d'elles ; que l'on ne peut s'empêcher d'admirer, mais que l'on n'ose voir, qu'à la dérobée, sous peine de ridicule & d'anathème ; quoiqu'une

figure touchante avec une raison cultivée, soit le plus charmant objet de la nature. Mais pourquoi donc penser si mal de cette moitié de notre espece ? Pourquoi mépriser si cruellement celles que nous flattons sans mesure ? Pourquoi les laisser s'avilir elles-mêmes, en traitant leurs ames comme incapables de le disputer aux nôtres ; en se croyant moins que nous, ou en bornant tout leur mérite & leurs forces à quelques attraits passagers, qui bientôt flétris, ne leur laisseront qu'une triste retraite & de longs regrets. Mais si elles s'obstinent à vouloir que la frivolité & la vanité soient leur unique partage, ne souffrons pas que des hommes, faits pour penser, ne soient que des automates. Elevons nous courageusement au dessus des routines aveugles & des mauvais préjugés ; & , par de sages efforts, osons aspirer à ce qu'il y a de plus parfait.

Conclusion.

Voyez, comparez, & choisissez.

Sine fitione didici, sine invidia comunico, & honestatem non abscondo. Sap. 7.

F I N.

ESSAI
SUR
LE MÉRITE
ET
LA VERTU.

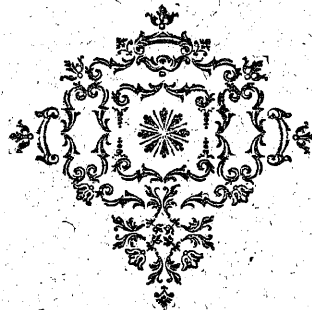
A

MON FRERE.

* * * * *
* * * * * *Oti, mon Frere, la Religion bien entendue & pratiquée avec un zele éclairé, ne peut manquer d'élever les Vertus morales. Elle s'allie même avec les connoissances naturelles; & quand elle est solide, les progrès de celles-ci ne l'alarment point pour ses droits. Quelque difficile qu'il soit de discerner les limites qui separent l'Empire de la Foi de celui de la Raison, le Philosophe n'en confond pas les objets: sans aspirer au chimérique honneur de les concilier, en bon citoyen, il a pour eux de l'attachement & du respect. Il y a de la Philosophie à l'Impiété aussi loin que de la Religion au Fanatisme; mais du Fanatisme à la Barbarie, il n'y a qu'un pas. Par Barbarie, j'entends, comme vous, cette sombre disposition qui rend un homme insensible aux charmes de la Nature & de l'Art, & aux douceurs de la Société. En effet, comment appeller ceux qui mutilerent les Statues qui s'étoient sauvées des ruines de l'ancienne Rome, sinon des Barbares? Et quel autre nom donner à des gens qui, nés avec cet enjouement qui répand un coloris de finesse sur la Raison, & d'aménité sur les Vertus, l'ont émoussé, l'ont perdu, & sont parvenus, rare & sublime effort! jusqu'à fuir comme des monstres ceux qu'il leur est ordonné d'aimer. Je dirois volontiers que les uns & les autres n'ont connu de la Religion que le Spectre. Ce qu'il y de vrai, c'est qu'ils ont eu des terreurs paniques, indignes d'elle; terreurs qui furent jadis*

*fatales aux Lettres, & qui pouvoient le devenir à la Religion même. » Il est certain qu'en ces premiers
 » tems, dit Montagne, que notre Religion com-
 » mença de gagner autorité par les loix, le zèle en
 » arma plusieurs contre toutes sortes de Livres
 » Païens; de quoi les Gens de Lettres souffrent une
 » merveilleuse perte. J'estime que ce désordre ait porté
 » plus de nuisance aux Lettres que tous les feux des
 » Barbares. Cornelius Tacitus en est un bon témoin;
 » car quoique l'Empereur Tacitus, son parent, en
 » eût peuplé, par ordonnances expressees, toutes les
 » Librairies du Monde; toutefois un seul exemplaire
 » entier n'a pu échapper à la curieuse recherche de ceux
 » qui desiroient l'abolir pour cinq ou six vaines clau-
 » ses contraires à notre croyance. Il ne faut pas
 être grand raisonneur pour s'appercevoir que tous les
 efforts de l'incrédulité étoient moins à craindre que
 cette Inquisition. L'incrédulité combat les preuves de
 la Religion; cette Inquisition tendoit à les anéantir.
 Encore si le zèle indiscret & bouillant ne s'étoit ma-
 nifesté que par la délicatesse gothique des esprits foi-
 bles, les fausses alarmes des ignorans, ou les vapeurs
 de quelques atrabilaires; mais rappelez-vous l'Histoi-
 re de nos troubles civils, & vous verrez la moitié de
 la Nation se baigner par piété dans le sang de l'autre
 moitié, & violer, pour soutenir la cause de Dieu,
 les premiers sentimens de l'humanité; comme s'il fal-
 loit cesser d'être homme pour se montrer religieux!
 La Religion & la Morale ont des liaisons trop étroites
 pour qu'on puisse faire contraster leurs principes
 fondamentaux. Point de Vertu sans Religion; point
 de bonheur sans Vertu: ce sont deux vérités que vous
 trouverez approfondies dans ces réflexions que notre
 utilité commune m'a fait écrire: Que cette expres-
 sion ne vous blesse point; je connois la solidité de
 votre esprit & la bonté de votre cœur. Ennemi de*

*L'enthousiasme & de la bigoterie, vous n'avez point
 souffert que l'un se retrécit par des opinions singu-
 lieres, ni que l'autre s'épuisât par des affections pué-
 riles. Cet Ouvrage sera donc, si vous voulez, un an-
 tidote destiné à réparer en moi un tempérament affoi-
 bli, & à entretenir en vous des forces encore entie-
 res. Agréez-le, je vous prie, comme le présent d'un
 Philosophe & le gage d'un Frere.*





DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Nous ne manquons pas de longs Traités de Morale; mais on n'a point encore pensé à nous en donner des Elémens; car je ne peux appeller de ce nom ni ces conclusions futiles qu'on nous dicte, à la hâte, dans les Ecoles, & qu'heureusement on n'a pas le tems d'expliquer; ni ces Recueils de maximes sans liaison & sans ordre, où l'on a pris à tâche de déprimer l'homme, sans s'occuper beaucoup de le corriger. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelque différence à faire entre ces deux sortes d'Ouvrages; j'avoue qu'il y a plus à profiter dans une page de la Bruyère que dans le volume entier de Pourchot; mais il faut convenir aussi qu'ils sont les uns & les autres incapables de rendre un Lecteur vertueux par principes.

La science des mœurs faisoit la partie principale de la Philosophie des Anciens; en cela, ce me semble, beaucoup plus sages que nous. On croiroit, à la façon (1) dont nous la traitons, ou

(1) You must allow me, PALEMÓN, thus to bemoan *Philosophy*; since you have forc'd me to engage with her at a time when her Credit runs so low. She is no longer *active* in the World; nor can hardly, with any advantage, be brought upon the publick *Stage*. We have immur'd her [poor Lady!] in Colleges and Cells; and have set her fervilely to such Works as those in the Mines, Empirics, and pedantick Sophists are her chief Pupils. The *School-syllogism*, and the *Elixir*, are the choicest of her Products.
Tome. I. K

qu'il est moins essentiel maintenant de connoître ses devoirs, ou qu'il est plus aisé de s'en acquitter. Un jeune homme au sortir de son cours de Philosophie, est jetté dans un monde d'Athées, de Déistes, de Sociniens, de Spinosistes, & d'autres impies; fort instruit des propriétés de la matière subtile & de la formation des tourbillons, connoissances merveilleuses qui lui deviennent parfaitement inutiles; mais à peine fait-il les avantages de la Vertu, ce que lui en a dit un Précepteur; ou des fondemens de sa Religion, ce qu'il en a lu dans son Catéchisme. Il faut espérer que ces Professeurs éclairés qui ont purgé la Logique des *universaux* & des *catégoriques*; la métaphysique des *entités* & des *quiddités*, & qui ont substitué dans la Physique, l'Expérience & la Géométrie, aux *hypothèses frivoles*, seront frappés de ce défaut, & ne refuseront pas à la Morale quelques-uns de ces veilles qu'ils consacrent au bien public. Heureux si cet Essai trouve place dans la multitude des matériaux qu'ils rassembleront.

Le but de cet Ouvrage est de montrer que la Vertu est presque indivisiblement attachée à la connoissance de Dieu, & que le bonheur temporel de l'homme est inséparable de la Vertu. Point de Vertu sans croire en Dieu: point de bonheur sans Vertu; ce sont les deux propositions de l'il-

So far is she from producing Statesmen, as of old, that hardly any Man of Note in the publick cares to own the least Obligation to her. If some few maintain their Acquaintance, & com now and then to her Recesses, 'tis as the Disciple of Quality came to his Lord and Master; "se-cretly, and by night". Peinture admirable du triste état de la Philosophie parmi nous; mais qu'on ne peut rendre dans notre Langue avec toute sa force.

lustre Philosophe dont je vais exposer les idées. Des Athées qui se piquent de probité, & des Gens sans probité qui vantent leur bonheur; voilà mes adversaires. Si la corruption des mœurs est plus funeste à la Religion que tous les sophismes de l'incrédulité, & s'il est essentiel au bon ordre de la Société que tous ses membres soient vertueux; apprendre aux hommes que la Vertu seule est capable de faire leur félicité présente, c'est rendre à l'une & à l'autre un service important. Mais de crainte que des préventions fondées sur la hardiesse de quelques propositions mal examinées, n'étouffent les fruits de cet Ecrit, j'ai cru devoir en préparer la lecture par un petit nombre de réflexions, qui suffiront, avec les Notes que j'ai répandues par-tout où je les ai jugées nécessaires, pour lever les scrupules de tout Lecteur attentif & judicieux.

1. Il n'est question dans cet Essai que de la Vertu morale; de cette Vertu que les Saints Peres mêmes ont accordée à quelques Philosophes Païens; Vertu que le culte qu'ils professoient, soit de cœur, soit en apparence, tendoit à détruire de fond en comble, bien loin d'en être inséparable; Vertu que la Providence n'a pas laissée sans récompense, s'il est vrai, comme on le prouvera dans la suite, que l'Intégrité morale fait notre bonheur en ce Monde. Mais qu'est-ce que l'Intégrité?

2. L'Homme est integre ou vertueux, lorsque sans aucun motif bas & servile, tel que l'espoir d'une récompense, ou la crainte d'un châtement, il contraint toutes ses passions à conspirer au bien général de son espèce: effort héroïque, & qui toutefois n'est jamais contraire à ses intérêts particuliers. *Honestum id intelligimus, quod tale est,*

ur, detractâ omni utilitate, sine ullis præmiis, fructibusve, per seipsum possit jure laudari. Quod, quale sit, non tam definitione quàm sum usus intelligi potest, quanquam aliquantum potest, quàm communi omnium judicio & optimi cuiusque studiis atque factis, qui per multa ob eam unam causam faciunt, quia decet, quia rectum, quia honestum est, est nullum consecuturum emolumentum vident. Cicer. de Orat. Mais ne pourroit-on pas inférer de cette définition, que l'espoir des biens futurs & l'effroi des peines éternelles anéantissent le mérite & la vertu ? C'est une objection à laquelle on trouvera des réponses dans la Section troisième du premier Livre. C'est là que, sans donner dans les visions du Quietisme, ou faire de la dévotion un trafic, on relevé tous les avantages d'un culte qui préconise cette croyance.

3. Après avoir déterminé en quoi consistoit la Vertu (entendez par-tout Vertu morale), nous prouverons, avec une précision vraiment géométrique, que de tous les systèmes concernant la Divinité, le *Théisme* est le seul qui lui soit favorable. » Le *Théisme*, dira-t-on ! Quel blasphème ! » Quoi ces ennemis de toute révélation feroient les seuls qui pussent être bons & vertueux ? A Dieu ne plaise que je me rende jamais l'écho d'une pareille doctrine. Aussi n'est-ce point celle de M. S. qui a soigneusement prévenu la confusion qu'on pourroit faire des termes de *Déiste* & de *Théiste*. Le *Déiste*, dit-il, est celui qui croit en Dieu, mais qui nie toute révélation, le *Théiste*, au contraire, est celui qui est prêt d'admettre la révélation, & qui admet déjà l'existence d'un Dieu. Mais en Anglois le mot de *Theist* désigne indistinctement *Déiste* & *Théiste*. Confusion odieuse contre laquelle se récrie M. S. qui n'a pu suppor-

ter qu'on prostituât à une troupe d'impies le nom de *Théistes*, le plus auguste de tous les noms. Il s'est efforcé d'effacer les idées injurieuses qui y sont attachées dans sa langue, en marquant, avec toute l'exactitude possible, l'opposition du *Théisme* à l'*Athéisme*, & ses liaisons étroites avec le *Christianisme*. En effet, quoiqu'il soit vrai de dire que tout *Théiste* n'est pas encore Chrétien, il n'est pas moins vrai d'affirmer que pour devenir Chrétien, il faut commencer par être *Théiste*. Le fondement de toute Religion c'est le *Théisme*. Mais pour détromper le Public de l'opinion peu favorable qu'il peut avoir conçue de cet illustre Auteur, sur le témoignage de quelques Ecrivains, intéressés apparemment à l'entraîner dans un parti qui fera toujours trop foible, la probité m'oblige de citer à son honneur & à leur honte ses propres paroles.

As averse as I am to the Cause of Theism, or Name of DEIST, when taken in a sense exclusive of Revelation; I consider still that, in strictness, the Root of all is THEISM; and that to be a settled Christian, it is necessary to be first of all a good THEIST

» Quelqu'horreur que j'aie, dit-il, (Vol. II. pag. 209) du *Déisme*, ou de cette hypothèse opposée à la révélation, toute-fois je considère le *Théisme* comme le fondement de toute Religion. Je crois que pour être bon Chrétien, il faut commencer par être bon *Théiste*. Et

Nor have I patience to hear the Name of THEIST [the highest of all Names] decry'd, and set in opposition to Christianity. As if our Religion was a kind of Magick, which depended not on the belief of a single supreme Being. Or as if the firm & rational

» conséquemment je ne peux souffrir qu'en opposant l'un à l'autre, on décrie injureusement le plus sacré de tous les noms, le nom de *Théisme*; comme si notre Religion étoit une espèce de culte magique, & qu'elle eût d'autre base que la

Belief of such a Being on philosophical grounds, was an improper Qualification for Believing any thing further. Excellent Préfomption, for those who naturally incline thro the Disbelief of Revelation, or who thro Vanity affect a Freedom of this kind!

Et ailleurs, voici comment il s'exprime encore.

THE only Subject on which we are perfect & secure, and without fear of any just Censure or Reproach, is that of FAITH, and Orthodox BELIEF. For in the first place, it will appear, that thro' a profound Respect, and religious Veneration, we have forbore so much as to name any of the sacred and solemn Mysterys of Revelation. And, in the next place, as we can with confidence declare, that we have never in any Writing, publick or private, attempted such high Researches, nor have ever in Practice acquitted ourselves otherwise than as just Conformists to the lawful Church; so we may, in a proper Sense, be said faithfully and dutifully to embrace tho' se holy Mysterys, even in their minutest Particulars, and without the least Exception on account of their amazing Depth.

» conforme aux préceptes de l'Eglise autorisée par nos Loix; » ensorte qu'on peut dire, avec la dernière exactitude, » que, fortement attaché au culte de mon Pays, j'en em-

» croyance: d'un seul Etre » suprême, ou que la croyan- » ce d'un seul Etre suprême, fondée sur des raisonnemens philosophiques, » fût incompatible avec notre Religion. Certes, ce » seroit donner beau jeu à » ceux qui, soit par Scepticisme, soit par vanité, ne » sont déjà que trop enclins » à rejeter toute révélation.

» Quant à la foi & à l'orthodoxie de ma croyance, » je me sens, dit-il, (Vol. III. » pag. 315), dans une sécurité parfaite & raisonnable, & » je me flatte de n'avoir sur ces articles ni reproches, ni censures équitables à craindre. Tel est le respect, telle est la vénération profonde que je porte à la révélation, que dans le cours de cet Ouvrage je me suis scrupuleusement abstenu, je ne dis pas de discuter, mais même de nommer les divins mystères qu'elle nous a transmis. C'est avec toute la confiance que donne la vérité, que je déclare n'avoir jamais fait de ces propositions sublimes la matière de mes Ecrits publics ou particuliers, & que je proteste, quant à ma conduite, qu'elle a toujours été

» brasse tous les dogmes dans toute leur étendue, sans que » cette profondeur dont mon esprit est étonné, ait le plus » légèrement altéré ma croyance «.

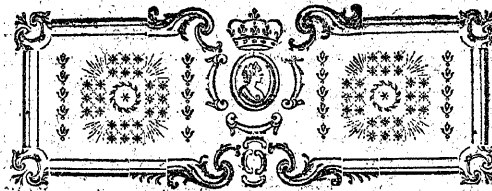
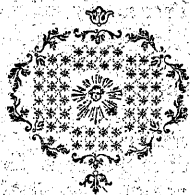
Je ne conçois pas comment, après des protestations aussi solennelles d'une entière soumission de cœur & d'esprit aux mystères sacrés de la religion, il s'est trouvé quelqu'un assez injuste pour compter M. S. au nombre des Afcils, des Tindales & des Tolands, gens aussi décriés dans leur Eglise, en qualité de Chrétiens, que dans la république des Lettres, en qualité d'Auteurs; mauvais Protestans & misérables Ecrivains. Sviff, qui s'y connoît sans doute, en porte ce jugement dans son chef-d'œuvre de plaisanterie. » Auroit-on jamais soupçonné, dit-il, qu'Asgil fût un beau génie & Toland un Philosophe, si la religion, ce sujet inépuisable, ne les avoit pourvus abondamment d'esprit & de syllogismes? » Quel autre sujet renfermé dans les bornes de la nature & de l'art auroit été capable de procurer à Tindale le nom d'Auteur profond, & de le faire lire? Si cent plumes de cette façon avoient été employées pour la défense du christianisme, elles auroient été d'abord livrées à un oubli éternel. «

4. Enfin, tout ce que nous dirons à l'avantage de la connoissance du Dieu des Nations, s'appliquera, avec un nouveau degré de force, à la connoissance du Dieu des Chrétiens. C'est une réflexion que chaque page de cet Ouvrage offrira à l'esprit. Voilà donc le Lecteur conduit à la porte de nos Temples. Le Missionnaire n'a qu'à l'attirer maintenant aux pieds de nos Autels. C'est sa tâche. Le Philosophe a rempli la sienne.

Il ne me reste qu'un mot à dire sur la maniere

472 DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

dont j'ai traité M. S... je l'ai lu & relu : je me suis rempli de son esprit, & j'ai, pour ainsi dire, fermé son livre, lorsque j'ai pris la plume. On n'a jamais usé du bien d'autrui avec tant de liberté. J'ai resserré ce qui m'a paru trop diffus, étendu ce qui m'a paru trop serré; rectifié ce qui n'étoit pensé qu'avec hardiesse; & les réflexions qui accompagnent cette espece de texte, sont si fréquentes, que l'Essai de M. S... qui n'étoit proprement qu'une démonstration métaphysique, s'est converti en élémens de morale assez considérables. La seule chose que j'aie scrupuleusement respectée, c'est l'ordre, qu'il étoit impossible de simplifier: aussi cet ouvrage demande-t-il encore de la contention d'esprit. Quiconque n'a pas la force ou le courage de suivre un raisonnement étendu, peut se dispenser d'en commencer la lecture; c'est pour d'autres que j'ai travaillé.



ESSAI
SUR
LE MÉRITE
ET
LA VERTU.

LIVRE PREMIER.

PARTIE PREMIERE.

SECTION PREMIERE.



A Religion & la Vertu sont unies par tant de rapports, qu'on les regarde communément comme deux inséparables compagnes. C'est une liaison dont on pense si favorablement, qu'on permet à peine d'en faire abstraction dans le discours, & même dans

l'esprit. Je doute cependant, que cette idée scrupuleuse soit confirmée par la connoissance du monde; & nous ne manquons pas d'exemples qui paroissent contredire cette union prétendue. N'a-t-on pas vu des peuples, qui, avec tout le zèle imaginable pour leur religion, vivoient dans la dernière dépravation, & n'avoient pas ombre d'humanité; tandis que d'autres, qui se piquoient si peu d'être religieux, qu'on les regardé comme de vrais athées, observoient les grands principes de la morale, & nous ont arraché l'épithète de vertueux, par la tendresse & l'affection généreuse qu'ils ont eues pour le genre humain. En général, on a beau nous assurer qu'un homme est plein de zèle pour sa religion; si nous avons à traiter avec lui, nous nous informons encore de son caractère. » *M. * * * * a de la religion, dites-vous; « mais a-t-il de la probité? »* (1). Si vous m'eussiez fait entendre d'abord qu'il étoit honnête homme,

(1) Remarquez qu'il est question ici de la Religion en général. Si le Christianisme étoit un culte universellement embrassé, quand on assureroit d'un homme qu'il est bon Chrétien, peut-être seroit-il absurde de demander s'il est honnête homme; parce qu'il n'y a point, dira-t-on, de Christianisme réel sans probité. Mais il y a presque autant de cultes différens que de Gouvernemens; & si nous en croyons les Histoires, leurs préceptes croisent souvent les principes de la Morale: ce qui suffit pour justifier ma pensée: mais afin de lui donner toute l'évidence possible, supposez que, dans un besoin pressant de secours, on vous adressât à quelque Juif opulent: vous savez que sa Religion permet l'usure avec l'Etranger; espéreriez-vous donc traiter à des conditions plus favorables, parce qu'on vous assureroit que cet homme est un des Sectateurs les plus zélés de la Loi de Moïse? & tout bien considéré, ne vaudroit-il pas beaucoup mieux, pour vos intérêts, qu'il passât pour un fort mauvais Juif, & qu'il fût même soupçonné dans la Synagogue d'être un peu Chrétien?

je ne me ferois jamais avisé de demander s'il étoit *dévo*t. (*) TANT EST GRANDE SUR NOS ESPRITS, L'AUTORITÉ DES PRINCIPES MORAUX.

Qu'est-ce donc que la Vertu morale? quelle influence la religion, en général, a-t-elle sur la probité? Jusqu'à quel point suppose-t-elle de la vertu? Seroit-il vrai de dire que l'Athéisme exclut toute probité, & qu'il est impossible d'avoir quelque vertu morale, sans reconnoître un Dieu? Ces questions sont une suite de la réflexion précédente, & feront la matière de ce premier Livre.

Ce sujet est presque tout neuf; d'ailleurs, l'examen en est épineux & délicat: qu'on ne s'étonne donc pas si je suis une méthode un peu singulière. La licence de quelques plumes modernes a répandu l'alarme dans le camp des *Dévots*: telle est en eux l'aigreur & l'animosité, que, quoi qu'un Auteur puisse dire en faveur de la religion, on se récriera contre son Ouvrage, s'il accorde quelque poids à d'autres principes. D'une autre part, les beaux esprits & les gens du bel air, accoutumés à n'envisager dans la religion que quelques abus qui font la matière éternelle de leurs plaisanteries, craindront de s'embarquer dans un examen sérieux, (car les raisonneurs les effraient), & traiteront d'imbécille un homme qui professe le désintéressement, & qui ménage les principes de religion. Il ne faut pas s'attendre à recevoir d'eux plus de quartier qu'on ne leur en a fait; & je les vois résolus à penser aussi mal de la morale de leurs Antagonistes, que leurs Antagonistes pen-

[1] Par-tout où ce mot se prend en mauvaise part, il faut entendre, comme dans la Bruyère & la Roche-Foucault, faux Dévot; sens auquel une longue, & peut-être odieuse prescription l'a déterminé.

sent mal de la leur. Les uns & les autres croiroient avoir trahi leur cause, s'ils avoient abandonné un pouce de terrain. Ce seroit un miracle que de persuader à ceux-ci qu'il y a quelque mérite dans la religion, & à ceux-là, que la vertu n'est pas concentrée toute entière dans leur parti. Dans ces extrémités, quiconque s'élève en faveur de la religion & de la vertu, & s'engage, en marquant à chacune sa puissance & ses droits, de les conserver en bonne intelligence, celui-là, dis-je, s'expose à faire un mauvais (*) personnage.

(1) Je me suis demandé quelquefois pourquoi tous ces Ecrits dont la fin dernière est proprement de procurer aux hommes un bonheur infini, en les éclairant sur des vérités naturelles, ne produisent pas autant de fruits qu'on auroit lieu d'en attendre. Entre plusieurs causes de ce triste effet, j'en distinguerai deux, la méchanceté du Lecteur, & l'insuffisance de l'Ecrivain. Le Lecteur, pour juger sainement de l'Ecrivain, devoit lire son ouvrage dans le silence des passions: l'Ecrivain, pour arriver à la conviction du Lecteur, devoit, par une entière impartialité, réduire au silence les passions dont il a plus à redouter que des raisonnemens. Mais un Ecrivain impartial, un Lecteur équitable sont presque deux êtres de raison dans les matieres dont il s'agit ici. Je dirois donc à tous ceux qui se préparent d'entrer en lice contre le vice & l'impiété: examinez-vous avant que d'écrire. Si vous vous déterminez à prendre la plume, mettez dans vos Ecrits le moins de bile & le plus de sens que vous pourrez. Ne craignez point de donner trop d'esprit à votre Antagoniste; faites-le paroître sur le champ de bataille avec toute la force, toute l'adresse, tout l'art dont il est capable. Si vous voulez qu'il se confesse vaincu, ne l'attaquez point en lâche. Saisissez-le corps à corps: prenez-le par les endroits les plus inaccessibles. Avez-vous de la peine à le terrasser? n'en acceptez que vous-même: si vous avez fait les mêmes provisions d'armes qu'Abbadie & Dixon, vous ne risquez rien à montrer sur l'arène la même franchise qu'eux. Mais si vous n'avez ni les nerfs ni la cuirasse de ces athlètes, que ne demeurez-

Quoi qu'il en soit, si nous prétendons atteindre à l'évidence, & répandre quelques lumières dans cet Essai, nous ne pouvons nous dispenser de prendre les choses de loin, & de remonter à

vous en repos? Ignorez-vous qu'un sot Livre en ce genre fait plus de mal en un jour, que le meilleur Ouvrage ne fera jamais de bien. Car telle est la méchanceté des hommes, que si vous n'avez rien dit qui vaille, on avilira votre cause, en vous faisant l'honneur de croire qu'il n'y avoit rien de mieux à dire. J'avouerai cependant qu'il y a des hommes assez dérégés pour affecter l'Athéisme & l'Irréligion, à qui, par conséquent, il vaudroit mieux faire honte de leur vanité ridicule, que de les combattre en forme. Car pourquoi chercheroit-on à les convaincre? Ils ne sont pas proprement incrédules. Si l'on en croyoit Montagne, il faudroit en renvoyer la conversion au Médecin: l'approche du danger leur fera perdre contenance. *S'ils sont assez fous, dit-il, ils ne sont pas assez forts. Ils ne lairront de joindre leurs mains vers le Ciel, si vous leur attachez un bon coup d'épée dans la poitrine; & quand la crainte & la maladie aura appesanti cette licencieuse servitude d'humeur volage, ils ne lairront de se revenir, & laisser manier tout discrettement aux créances & exemples publics. Autre chose est un dogme sérieusement digéré; autre chose, ces impressions superficielles, lesquelles nées de la débauche d'un esprit débauché, vont nageant témérairement & incertainement dans la fantaisie. Hommes bien misérables & éternels qui tâchent d'être pires qu'ils ne peuvent.* On ne peut s'empêcher de reconnoître dans cette peinture un très-grand nombre d'impies, & il seroit peut-être à souhaiter qu'elle convint à tous. Mais s'il y a quelques impies de bonne foi, comme la multitude des ouvrages dogmatiques lancés contre eux ne permet pas d'en douter, il est essentiel à l'intérêt, & même à l'honneur de la Religion, qu'il n'y ait que les esprits supérieurs qui se chargent de les combattre. Quant aux autres qui peuvent avoir autant & quelquefois plus de zèle avec moins de lumières, ils devroient se contenter de lever leurs mains vers le Ciel pendant l'action, & c'est le parti que j'aurois pris, sans doute, si je ne regardois l'Auteur dont je m'appuie à chaque pas, comme un de ces hommes extraordinaires, & proportionnés à la dignité de la cause qu'ils ont à soutenir.

la source, tant de la croyance naturelle, que des opinions fantasques, concernant la Divinité. Si nous nous tirons heureusement de ces commencemens épineux, il faut espérer que le reste de notre route sera doux & facile.

SECTION SECONDE.

Ou tout est conforme au bon ordre dans l'Univers, ou il y a des choses qu'on auroit pu former plus adroitement, ordonner avec plus de sagesse, & disposer plus avantageusement pour l'intérêt général des êtres & du tout.

Si tout est conforme au bon ordre, si tout concourt au bien général; si tout est fait pour le mieux; il n'y a point de mal *absolu* dans l'Univers, point de mal *relatif au tout*.

Tout ce qui est tel qu'il ne peut être mieux, est parfaitement bon.

Si il y a dans la Nature, quelque mal *absolu*, il est possible qu'il y eût quelque chose de mieux; sinon, tout est parfait & comme il doit être.

Si il y a quelque chose d'*absolument* mal, il a été produit *à dessein*, ou s'est fait par *hasard*.

Si il a été produit *à dessein*, ou l'Ouvrier éternel n'est pas seul, ou n'est pas excellent. Car s'il étoit excellent, il n'y auroit point de mal *absolu*: ou s'il y a quelque mal *absolu*, c'est un autre qui l'aura causé.

Si le hasard a produit dans l'Univers quelque mal *absolu*, l'Auteur de la Nature n'est pas la cause de tout. Conséquemment, si l'on suppose un être intelligent qui ne soit que la cause du bien, mais qui n'ait pas voulu, ou qui n'ait pu prévenir le mal *absolu* que le hasard ou quelque intelligence rivale a produit; cet être est impuissant ou défec-

tuéux. Car ne pouvoir prévenir un mal *absolu*, c'est impuissance; ne vouloir pas le prévenir, quand on le peut, c'est mauvaise volonté.

L'Être tout-puissant dans la Nature, & qu'on suppose la gouverner avec intelligence & bonté, c'est ce que les hommes, d'un consentement unanime, ont appelé *Dieu*.

Si il y a dans la Nature plusieurs êtres & semblables & supérieurs, ce sont autant de *Dieux*.

Si cet Être supérieur, suppose qu'il n'y en ait qu'un, si ces Êtres supérieurs, suppose qu'il y en ait plusieurs, ne sont pas essentiellement *bons*, on les appelle *Démons*.

Croire que tout a été fait & ordonné, que tout est gouverné pour le mieux, par une seule intelligence essentiellement bonne, c'est un parfait *Théiste*. (1)

Ne reconnoître dans la Nature d'autre cause, d'autre principe des Êtres que le hasard; nier qu'une intelligence suprême ait fait, ordonné, disposé tout à quelque bien général ou particulier, c'est être un parfait *Athée*.

Admettre plusieurs intelligences supérieures, toutes essentiellement bonnes, c'est être *Polythéiste*.

Soutenir que tout est gouverné par une ou plusieurs intelligences capricieuses, qui, sans égard pour l'ordre, n'ont d'autres loix que leurs volontés, qui ne sont pas essentiellement bonnes, c'est être *Démoniste*.

Il y a peu d'esprits qui aient été en tout tems,

(1) Gardez-vous bien de confondre ce mot avec celui de *Déiste*. Voyez le *Traité de la véritable Religion*, par M. l'Abbé Delachambre, Doct. de Sorb., si vous voulez être instruit à fond de la différence du *Théisme* & du *Déisme*.

invariablement attachés à la même hypothèse sur un sujet aussi profond que la cause universelle des Etres & l'économie générale du Monde; de l'aveu même des personnes les plus religieuses (1), toute leur foi leur suffit à peine en certains momens, pour les soutenir dans la conviction d'une intelligence suprême; il est des conjonctures, où frappées des défauts apparens de l'administration de l'Univers; elles sont violemment tentées de juger défavorablement de la Providence.

Qu'est-ce que l'opinion d'un homme? celle qui lui est habituelle. C'est l'hypothèse à laquelle il revient toujours, & non celle dont il n'est jamais sorti, que nous appellerons son sentiment. Qui pourra donc assurer qu'un homme qui n'est pas un stupide, est un parfait Athée? Car si toutes ses pensées ne luttent pas en tout tems, en toute occasion, contre toute idée, toute imagination, tout soupçon d'une intelligence supérieure, il n'est pas un parfait Athée. De même, si l'on n'est pas constamment éloigné de toute idée de hasard ou de mauvais-génie, on n'est pas parfait Théiste; c'est le sentiment dominant qui détermine l'état. Qui-conque voit moins d'ordre dans l'Univers que de hasard & de confusion, est plus Athée que Théiste. Qui-conque apperçoit dans le monde des traces plus distinctes d'un mauvais génie que du bon, est moins Théiste que Démoniste. Mais tous ces systèmes prendront leur dénomination, selon le côté où l'esprit se fera fixé le plus souvent dans ses oscillations.

Du mélange de ces opinions, il en résulte un

(1) *Pene moti sunt pedes mei, pacem peccatorum videns.*
DAVID. in Psalm.

grand

grand nombre d'autres (1), toutes différentes entr'elles.

L'athéisme seul exclut toute religion. Le parfait Démoniste peut avoir un culte. Nous connoissons même des nations entières qui adorent un diable, à qui la frayeur seule porte leurs prières, leurs offrandes & leurs sacrifices; & nous n'ignorons pas que dans quelques religions, on ne regarde Dieu que comme un Etre violent, despotique, arbitraire, & destinant les créatures à un malheur inévitable, sans aucun mérite ou démerite prévu; c'est-à-dire, qu'on élève un diable sur ces autels où l'on croit adorer un Dieu.

Outre les sectateurs des différentes opinions dont nous venons de faire mention, nous remarquerons de plus, qu'il y a beaucoup de personnes,

(1) Le Théisme avec le Démonisme. Le Démonisme avec le Polythéisme. Le Déisme avec l'Athéisme. Le Démonisme avec l'Athéisme. Le Polythéisme avec l'Athéisme. Le Théisme avec le Polythéisme. Le Théisme ou le Polythéisme avec le Démonisme, ou avec le Démonisme & l'Athéisme. Ce qui arrive, lorsqu'on admet

Un Dieu dont la nature est bonne & mauvaise; ou deux principes, l'un pour le bien, & l'autre pour le mal.

Ou plusieurs Intelligences suprêmes & mauvaises; ce que l'on pourroit proprement appeller Polydémonisme.

Ou lorsque Dieu & le hasard partagent l'empire de l'Univers.

Ou lorsque l'Univers est gouverné par le hasard & par un mauvais Génie.

Ou lorsqu'on admet plusieurs Intelligences mauvaises, sans exclure le hasard.

Ou lorsqu'on suppose le Monde fait & gouverné par plusieurs Intelligences toutes bienfaisantes.

Ou lorsqu'on admet plusieurs Intelligences suprêmes tant bonnes que mauvaises.

Ou lorsqu'on suppose que l'administration des choses est partagée entre plusieurs Intelligences tant bonnes que mauvaises, & le hasard.

qui, par esprit de scepticisme, par indolence, ou par défaut de lumieres, ne sont décidées pour aucune.

Tous ces systèmes supposés, il nous reste à examiner comment chaque système en particulier, & l'indécision même, s'accordent avec la Vertu, & jusqu'où ils sont compatibles avec un caractère honnête & moral.

SECONDE PARTIE.

PREMIERE SECTION.

Lorsque je tourne les yeux sur les Ouvrages d'un Artiste ou sur quelque production ordinaire de la Nature, & que je sens en moi-même combien il est difficile de parler avec exactitude des parties, sans une connoissance profonde du *Tout*; je ne suis point étonné de notre insuffisance dans les recherches qui concernent le Monde, le chef-d'œuvre de la Nature. Cependant, à force d'observations & d'étude, à force de combiner les proportions & les formes dont la plupart des créatures qui nous environnent, sont revêtues, nous sommes parvenus à déterminer quelques-uns de leurs usages. Mais quelle est la fin de ces créatures en particulier? En général même, à quoi sert l'espece entière de quelques-unes d'entr'elles? C'est ce que nous ne connoissons peut-être jamais. Cependant

Nous savons que chaque créature a un *Intérêt privé*, un *bien-être* qui lui est propre, & auquel elle tend de toute sa puissance; penchant raisonnable qui a son origine dans les avantages de sa

conformation naturelle. Nous savons que sa condition *relative* aux autres Etres est bonne ou mauvaise; qu'elle affectionne la bonne, & que le Créateur lui en a facilité la possession. Mais si toute créature a un bien particulier, un intérêt privé, un but auquel tous les avantages de sa constitution sont naturellement dirigés; & si je remarque dans les passions, les sentimens, les affections d'une créature, quelque chose qui l'éloigne de sa fin; j'assurerai qu'elle est mauvaise & mal conditionnée. Par rapport à elle-même, cela est évident. De plus, si ces sentimens, ces appétits qui l'écartent de son but naturel, croissent encore celui de quelqu'individu de son espece, j'ajouterai qu'elle est mauvaise & mal conditionnée, relativement aux autres. Enfin, si le même désordre dans sa constitution naturelle, qui la rend mauvaise par rapport aux autres, la rendoit aussi mauvaise par rapport à elle-même; si la même économie dans ses affections, qui la qualifie bonne par rapport à elle-même, produisoit le même effet relativement à ses semblables, elle trouveroit en ces cas son avantage particulier en cette bonté, par laquelle elle seroit le bien d'autrui; & c'est en ce sens que l'intérêt privé peut s'accorder avec la vertu morale.

Nous approfondirons ce point dans la dernière partie de cet essai. Notre objet, quant à présent, c'est de chercher en quoi consiste cette qualité que nous désignons par le nom de *bonté*. Qu'est-ce que la *bonté*?

Si un historien ou quelque voyageur nous faisoit la description d'une créature parfaitement isolée, sans supérieure, sans égale, sans inférieure, à l'abri de tout ce qui pourroit émouvoir ses passions, seule, en un mot, de son espece; nous dirions, sans

hésiter, que cette créature singulière doit être plongée dans une affreuse mélancolie; car, quelle consolation pourroit-elle avoir en un monde qui n'est pour elle qu'une vaste solitude. Mais si l'on ajoutoit, qu'en dépit des apparences, cette créature jouit de la vie, sent le bonheur d'exister, & trouve en elle-même de la félicité; alors nous pourrions convenir que ce n'est pas tout-à-fait un monstre, & que relativement à elle-même, sa constitution naturelle n'est pas entièrement absurde; mais nous n'irons jamais jusqu'à dire que cet Être est bon. Cependant si l'on insistoit, & qu'on nous objectât qu'il est parfait dans sa manière, & conséquemment que nous lui refusons à tort l'épithète de bon; car qu'importe qu'il ait quelque chose à démêler avec d'autres, ou non? il faudroit bien franchir le mot, & reconnoître que cet Être est bon, s'il est possible toutefois, qu'il soit parfait en soi-même, sans avoir aucun rapport avec l'univers dans lequel il est placé. Mais si l'on venoit à découvrir, à la longue, quelque système dans la nature dont on pût considérer ce vivant automate, comme faisant partie, il perdrait incontinent le titre de bon, dont nous l'avions décoré? car comment conviendrait-il à un individu qui, par sa solitude & son inaction, tendroit aussi directement à la ruine de son espèce (1)?

(1) Divin Anachorète, suspendez un moment la profondeur de vos méditations, & daignez détromper un pauvre *Mondain*; & qui fait gloire de l'être. J'ai des passions, & je serois bien fâché d'en manquer: c'est très-passionnément que j'aime mon Dieu, mon Roi, mon Pays, mes parens, mes Amis, ma Maîtresse & moi-même.

Je fais un grand cas des richesses: j'en ai beaucoup, & j'en desirerois encore un homme bienfaisant en a-t-il jamais assez? Qu'il me seroit doux de pouvoir animer ce talent qui languit sous mes yeux, unir ces amans que l'indigence retient dans le célibat, venger, par mes largesses, ce labo-

Mais si dans la structure de cet Animal ou de tout autre, j'entrevois des liens qui l'attachent à des Êtres connus & différens de lui; si sa conformation m'indique des rapports, même à d'autres espèces que la sienne, j'affirmerai qu'il fait partie de quelque système. Par exemple, s'il est mâle, il a rapport en cette qualité avec la femelle; & la conformation relative du mâle & de la femelle annonce une nouvelle chaîne d'êtres & un nouvel ordre de choses. C'est celui d'une espèce ou d'une race particulière de créatures qui ont une tige commune; race qui s'accroît & s'éternise aux dépens de plusieurs systèmes qui lui sont destinés.

Donc si toute une espèce d'animaux contribue à l'existence ou au bien-être d'une autre espèce, l'espèce sacrifiée n'est que partie d'un autre système.

L'existence de la Mouche est nécessaire à la subsistance de l'Araignée: aussi le vol étourdi, la

neux Commerçant des revers de la fortune! Je ne fais chaque jour qu'un ingrat, que ne puis-je en faire un cent! C'est à mon aïance, Religieux fanatique, que vous devez le pain que votre quêteur vous apporte.

J'aime les plaisirs honnêtes: je les quitte le moins que je peux: je les conduis d'une table moins somptueuse que délicate, à des jeux plus amusans qu'intéressés, que j'interromps pour pleurer les malheurs d'Andromaque, ou rire des boutades du Misanthrope: je me garderai bien de les exiler par de noires réflexions: que l'épouvante & le trouble poursuivent sans cesse le crime! l'espoir & la tranquillité, compagnes inséparables de la justice, me conduiront par la main jusqu'au bord du précipice que le sage Auteur de mes jours m'a dérobé par les fleurs dont il l'a couvert; & malgré les soins avec lesquels vous vous préparez à un instant que je laisse venir, je doute que votre fin soit plus douce & plus heureuse que la mienne. En tout cas, si la conscience reproche à l'un de nous deux d'avoir été inutile à sa Patrie, à sa Famille & à ses Amis, je ne crains point que ce soit à moi.

structure délicate, & les membres déliés de l'un de ces insectes, ne le destinent pas moins évidemment à être la proie, que la force, la vigilance & l'adresse de l'autre à être le prédateur. Les toiles de l'Araignée sont faites pour des ailes de Mouche.

Enfin, le rapport mutuel des membres du corps humain; dans un arbre, celui des feuilles aux branches, & des branches au tronc, n'est pas mieux caractérisé, que l'est dans la conformation & le génie de ces animaux, leur destination réciproque.

Les Mouches servent encore à la subsistance des Poissons & des Oiseaux; les Poissons & les Oiseaux à la subsistance d'une autre espece. C'est ainsi qu'une multitude de systêmes différens se réunissent & se fondent, pour ainsi dire, les uns dans les autres pour ne former qu'un seul ordre de choses.

Tous les Animaux composent un systême, & ce systême est soumis à des loix mécaniques selon lesquelles tout ce qui y entre est calculé.

Or, si le systême des Animaux se réunit au systême des Végétales, & celui-ci au systême des autres Etres qui couvrent la surface de notre Globe, pour constituer ensemble le systême Terrestre: si la Terre elle-même a des relations connues avec le Soleil & les Planetes, il faudra dire que tous ces systêmes ne font que des parties d'un systême plus étendu. Enfin, si la Nature entiere n'est qu'un seul & vaste systême que tous les autres Etres composent, il n'y aura aucun de ces Etres qui ne soit mauvais ou bon par rapport à ce grand Tout, dont il est une partie (1); car si cet Etre est su-

[1] Dans l'Univers tout est uni. Cette vérité fut un des premiers pas de la Philosophie, & ce fut un pas de Géant.

perflu, ou déplacé, c'est une imperfection, & conséquemment un mal absolu dans le systême général.

Si un Etre est absolument mauvais, il est tel relativement au systême général, & ce systême est imparfait. Mais si le mal d'un systême particulier fait le bien d'un autre systême; si ce mal

Ac mihi quidem veteres illi magis quiddam animo complexi, multo plus etiam vidisse videntur, quam quantum nostrorum acies inveni potest, qui omnia hæc quæ supra & subter, unum esse & unâ vi, atque unâ consensione Naturæ constricta esse dixerunt. Nullum est enim genus rerum, quod aut avulsim à cæteris per seipsum constare, aut quo cætera si careant, vim suam atque aternitatem conservare possint. Cic. Lib. 3. de Orat. Toutes les découvertes des Philosophes modernes se réunissent pour constater la même proposition. Tous les Auteurs de systême, sans en excepter Epicure, la supposoient, lorsqu'ils ont considéré le Monde comme une Machine dont ils avoient à expliquer la formation, & à développer les ressorts secrets. Plus on voit loin dans la Nature, & plus on y voit d'union. Il ne nous manque qu'une Intelligence & des expériences proportionnées à la multitude des Parties & à la grandeur du Tout, pour parvenir à la démonstration. Mais si le Tout est immense; si le nombre des Parties est infini, devons-nous être surpris que cette union nous échappe souvent? Quelle raison a-t-on d'en conclure qu'elle ne subsiste pas. Je ne vois pas comment ce Phénomène fatal à cette espece est, par une suite de l'ordre universel des choses, avantageux à une autre espece: donc l'ordre universel est une chimere. Voilà le raisonnement de ceux qui attaquent la nature. Voici maintenant la réponse & le raisonnement de ceux qui la défendent: je suis en état de démontrer que ce qui fait en mille occasions le mal d'un systême, se tourne, par une suite merveilleuse de l'ordre universel, à l'avantage d'un autre: donc, lorsque je n'ai pas la même évidence par rapport à d'autres phénomènes semblables, ce n'est point altération dans l'ordre: mais insuffisance dans mes lumières; donc l'ordre universel des choses n'en est pas moins réel & parfait. Entre la présomption raisonnable de ceux-ci, & l'ignorante témérité de leurs antagonistes, il n'est pas difficile de prendre parti.

apparent contribue au bien général, comme il arrive lorsqu'une espèce subsiste par la destruction d'une autre; lorsque la corruption d'un Être en fait éclore un nouveau; lorsqu'un tourbillon se fond dans un tourbillon voisin; ce mal particulier n'est pas un mal absolu; non plus qu'une dent qui pousse avec douleur, n'est un mal réel dans un système, que cet inconvénient prétendu conduit à sa perfection.

Nous nous garderons donc de prononcer qu'un Être est absolument mauvais, à moins que nous ne soyons en état de démontrer qu'il n'est bon dans aucun système. (1)

Si l'on remarquoit dans la Nature une espèce qui fût incommode à toute autre, cette espèce mauvaise relativement au système général, seroit mauvaise en elle-même. De même, dans chaque

(1) Que deviennent donc les Manichéens, avec la nécessité prétendue de leurs principes? où aboutissent les reproches que les Athées font à la Nature? On diroit, à les entendre dogmatiser, qu'ils sont initiés dans tous les desseins; qu'ils ont une connoissance parfaite de ses ouvrages, & qu'ils seroient en état de se mettre au gouvernail, & de manœuvrer à sa place. Et ils ne veulent pas s'apercevoir qu'ils sont, par rapport à l'univers, dans un cas plus défavantageux qu'un de ces Mexicains qui ne connoissant ni la Navigation, ni la nature de la Mer, ni les propriétés des vents & des eaux, s'éveilleroit au milieu d'un vaisseau, arrêté en plein Océan par un calme profond. Que penseroit-il en considérant cette pesante machine suspendue sur un Élément sans consistance? Et que penseroit-on de lui, s'il venoit à traiter de poids incommodes & superflus, les ancres, les voiles, les mâts, les échelles, les vergues & tout cet attirail de cordages dont il ignorerait l'utilité. En attendant qu'il fût mieux instruit, (dût-il ne l'être jamais parfaitement), ne lui seroit-il pas mieux de juger, sur les proportions qu'il remarque dans le petit nombre de parties qui sont à sa portée, plus avantageusement de l'Ouvrier & du Tout.

espèce d'Animaux; par exemple, dans l'espèce humaine, si quelqu'individu est d'un caractère pernicieux à tous les semblables, il méritera le nom de mauvais dans son espèce.

Je dis d'un caractère pernicieux; car un méchant homme, ce n'est ni celui dont le corps est couvert de peste, ni celui qui, dans une fièvre violente, s'élançe, frappe & blesse quiconque ose l'approcher. Par la même raison, je n'appellerai point honnête-homme celui qui ne blesse personne, parce qu'il est étroitement garrotté, ou, ce qui revient à cet état, celui qui n'abandonne ses mauvais desseins que par la crainte d'un châtement ou par l'espoir d'une récompense.

Dans une créature raisonnable, tout ce qui n'est point fait par affection n'est ni mal, ni bien: l'homme n'est bon ou méchant que lorsque l'intérêt ou le désavantage de son système est l'objet immédiat de la passion qui le meut.

Puisque l'inclination seule rend la créature méchante ou bonne, conforme à sa nature, ou dénaturée; nous allons maintenant examiner quelles sont les inclinations naturelles & bonnes, & quelles sont les affections contraires à sa nature, & mauvaises.

SECTION SECONDE.

Remarquez d'abord, que toute affection qui a pour objet un bien imaginaire, devenant superflue, & diminuant l'énergie de celles qui nous portent aux biens réels, est vicieuse en elle-même, & mauvaise relativement à l'intérêt particulier & au bonheur de la créature.

Si l'on pouvoit supposer que quelqu'un de ces penchans qui entraînent la créature à ses intérêts

particuliers, fût, dans son énergie légitime, incompatible avec le bien général, un tel penchant seroit vicieux. Conséquemment à cette hypothese, une créature ne pourroit agir conformément à sa nature sans être mauvaise dans la société; ou contribuer aux intérêts de la société, sans être dénaturée, par rapport à elle-même. Mais si le penchant à ses intérêts privés, n'est injurieux à la société que quand il est excessif, & jamais lorsqu'il est tempéré; nous dirons alors que l'excès a rendu vicieux un penchant qui dans sa nature étoit bon. Ainsi toute inclination qui portera la créature à son bien particulier, pour être vicieuse, doit être nuisible à l'intérêt public. C'est ce défaut qui caractérise l'homme intéressé; défaut contre lequel on se récrie si haut (1), quand il est trop marqué.

Mais si dans la créature, l'amour de son intérêt propre n'est point incompatible avec le bien

(1) Tous les Livres de Morale sont pleins de déclamations vagues contre l'intérêt. On s'épuise en détails, en divisions, & en subdivisions, pour en venir à cette conclusion énigmatique, *que quel que soit le désintéressement spécieux, quelle que soit la générosité apparente dont nous nous parions; au fond, l'intérêt & l'amour-propre sont les seuls principes de nos actions.* Si au lieu de courir après l'esprit, & d'arranger des phrases, ces Auteurs, partant de définitions exactes, avoient commencé par nous apprendre ce que c'est qu'intérêt, ce qu'ils entendent par amour-propre, leur Ouvrages avec cette clef, pourroient servir à quelque chose. Car nous sommes tous d'accord que la créature peut s'aimer, peut rendre à ses intérêts, & poursuivre son bonheur temporel, sans cesser d'être vertueuse. La question n'est donc pas de savoir, si nous avons agi par amour-propre ou par intérêt; mais de déterminer quand ces deux sentimens concourent au but que tout homme se propose, c'est-à-dire, à son bonheur. Le dernier effort de la prudence humaine, c'est de s'aimer, c'est d'entendre ses intérêts, c'est de connoître son bonheur comme il faut.

général, quelque concentré que cet amour puisse être; s'il est même important à la société que chacun de ses membres s'applique sérieusement à ce qui le concerne en son particulier; ce sentiment est si peu vicieux, que la créature ne peut être bonne, sans en être pénétrée: car si c'est faire tort à la société que de négliger sa conservation, cet excès de désintéressement rendroit la créature méchante & dénaturée autant que l'absence de toute autre affection naturelle: Jugement qu'on ne balanceroit pas à porter, si l'on voyoit un homme fermer les yeux sur les précipices qui s'ouvrieroient devant lui; ou, sans égard pour son tempérament & pour sa santé, braver la distinction des saisons & des vêtements. On peut envelopper dans la même condamnation quiconque seroit frappé (1) d'avarice pour le commerce des femmes, & qu'un tempérament dépravé, mais non pas un vice de conformation, rendroit inhabile à la propagation de l'espece.

L'amour des intérêts privés peut donc être bon ou mauvais: si cette passion est trop vive, & telle, par exemple, qu'un attachement à la vie qui nous rendroit incapable d'un acte généreux, elle est vicieuse; & conséquemment, la créature qu'elle dirige est mal dirigée, & plus ou moins mauvaise. Celui donc à qui, par un désir excessif de vivre, il arriveroit de faire quelque bien, ne mérite non plus par le bien qu'il fait, qu'un Avocat

(1) On considère ici l'homme dans l'état de pure nature, & il n'est pas question de ces hommes saints qui se sont éloignés du Sexe, par un esprit de continence qu'on se garde bien de blâmer. Il est évident que cet endroit ne leur convient en aucune façon: car on ne peut assurément les accuser d'avarice pour les Femmes, ou de dépravation dans le tempérament.

qui n'a que son salaire en vue, lors même qu'il défend la cause de l'innocence; ou qu'un soldat qui, dans la guerre la plus juste, ne combat que parce qu'il reçoit la paie.

Quelqu'avantage que l'on ait procuré à la société, le motif seul fait le mérite. Illustrez-vous par des grandes actions, tant qu'il vous plaira: vous serez vicieux, tant que vous n'agirez que par des principes intéressés. Vous poursuivez votre bien particulier avec toute la modération possible; à la bonne heure; mais vous n'aviez point d'autre motif en rendant à votre espèce ce que vous lui deviez par inclination naturelle; vous n'êtes pas vertueux.

En effet, quels que soient les secours étrangers qui vous ont incliné vers le bien; quoi que ce soit qui vous ait prêté main-forte contre vos inclinations perverses, tant que vous conserverez le même caractère, je ne verrai point en vous de bonté. Vous ne serez bon que quand vous ferez le bien d'affection & de cœur.

Si, par hasard, quelqu'une de ces créatures douces, privées, & amies de l'homme, développant un caractère contraire à sa constitution naturelle, devenoit sauvage & cruelle; on ne manqueroit pas d'être frappé de ce phénomène, & de se récrier sur sa dépravation. Supposons maintenant que le tems & des soins la dépouillassent de cette férocité accidentelle, & la ramenassent à la douceur de celles de son espèce, on diroit que cette créature s'est rétablie dans son état naturel. Mais si la guérison n'est que simulée; si l'animal hypocrite revient à sa méchanceté, si-tôt que la crainte de son géolier l'abandonne, direz-vous que la douceur est son vrai caractère, son caractère actuel? non, sans

doute. Le tempérament est tel qu'il étoit, & l'animal est toujours méchant.

Donc, la bonté ou la méchanceté animale (1) de la créature a sa source dans son tempérament actuel. Donc, la créature sera bonne en ce sens, lorsqu'en suivant la pente de ses affections, elle aimera le bien, & le fera sans contrainte, & qu'elle haïra & fuira le mal, sans effroi pour le châtiement. La créature sera méchante, au contraire, si elle ne reçoit pas de ses inclinations naturelles la force de remplir ses fonctions, ou si des inclinations dépravées l'entraînent au mal, & l'éloignent du bien qui lui sont propres.

(1). Il y a trois espèces de Bonté. Une bonté d'être; c'est une certaine convenance d'attributs qui constitue une chose ce qu'elle est. Les Philosophes l'appellent *Bonitas Entis*.

Une bonté animale. C'est une économie dans les passions que toute créature sensible & bien constituée reçoit de la Nature; c'est en ce sens qu'on dit d'un chien de chasse, lorsqu'il est bon, qu'il n'est ni lâche, ni opiniâtre, ni lent, ni emporté, ni timide, ni indocile; mais ardent, intelligent & prompt.

Une bonté raisonnée propre à l'Être pensant, qu'on appelle Vertu: qualité qui est d'autant plus méritoire en lui, qu'étoient grandes les mauvaises dispositions qui constituent la méchanceté animale, & qu'il avoit à vaincre pour parvenir à la bonté raisonnée. Exemple.

Nous naissons tous plus ou moins dépravés; les uns timides, ambitieux & colères; les autres avarés, indolens & téméraires; mais cette dépravation involontaire du tempérament ne rend point par elle-même la créature vicieuse: au contraire, elle sert à relever son mérite, lorsqu'elle en triomphe. Le sage Socrate naquit avec un penchant merveilleux à la luxure. Pour juger combien on est éloigné du sentiment impie & bizarre de ceux qui donnent tout au tempérament, vices & vertus, on n'a qu'à lire la Section suivante, & sur-tout le commencement de la Section quatrième.

En général, lorsque toutes les affections sont d'accord avec l'intérêt de l'espèce, le tempérament naturel est parfaitement bon. Au contraire, si l'on manque de quelqu'affection avantageuse, ou qu'on en ait de superflues, de foibles, de nuisibles, & d'opposées à cette fin principale, le tempérament est dépravé, & conséquemment, l'animal est méchant; il n'y a que du plus ou du moins.

Il est inutile d'entrer ici dans le détail des affections, & démontrer que la colere, l'envie, la paresse, l'orgueil & le reste de ces passions généralement détestées sont mauvaises en elles-mêmes, & rendent méchante la créature qui en est affectée. Mais il est à propos d'observer que la tendresse la plus naturelle, celle des meres pour leurs petits, & des parens pour leurs enfans, a des bornes prescrites, au delà desquelles elle dégénere en vice. L'excès de l'affection maternelle peut anéantir les effets de l'amour, & le trop de commiseration mettre hors d'état de procurer du secours. Dans d'autres conjonctures, le même amour peut se changer en une espèce de frénésie; la pitié devenir foiblesse; l'horreur de la mort se convertir en lâcheté; le mépris des dangers en témérité; la haine de la vie, ou toute autre passion qui conduit à la destruction, en désespoir ou folie.

TROISIEME SECTION.

Mais pour passer de cette bonté pure & simple dont toute créature sensible est capable, à cette qualité qu'on appelle *Virtu*, & convient ici-bas à l'homme seul.

Dans toute créature capable de se former des notions exactes des choses, cette écorce des êtres dont les sens sont frappés, n'est pas l'unique objet

de ses affections. Les actions elles-mêmes, les passions qui les ont produites, la commiseration, l'affabilité, la reconnoissance & leurs Antagonistes s'offrent bientôt à son esprit, & ces familles ennemies, qui ne lui sont point étrangères, sont pour elle de nouveaux objets d'une tendresse ou d'une haine réfléchie.

Les sujets intellectuels & moraux agissent sur l'esprit à peu près de la même maniere que les êtres organisés, sur les sens. Les figures, les proportions, les mouvemens & les couleurs de ceux-ci ne sont pas plutôt exposés à nos yeux, qu'il résulte de l'arrangement & de l'économie de leurs parties, une beauté qui nous récréé, ou une difformité qui nous choque. Tel est aussi sur les esprits, l'effet de la conduite & des actions humaines. La régularité & le désordre dans ces objets, les affectent diversement, & le jugement qu'ils en portent n'est pas moins nécessité que celui des sens.

L'entendement a ses yeux: les esprits entr'eux se prêtent l'oreille: ils apperçoivent des proportions: ils sont sensibles à des accords: ils mesurent, pour ainsi dire, les sentimens & les pensées. En un mot, ils ont leur critique, à qui rien n'échappe. Les sens ne sont ni plus réellement ni plus vivement frappés, soit par les nombres de la Musique, soit par les formes & les proportions des êtres corporels, que les esprits par la connoissance & le détail des affections. Ils distinguent dans les caractères, la douceur & la dureté; ils y démêlent l'agréable & le dégoûtant, le dissonant & l'harmonieux; en un mot, ils y discernent & laideur & beauté; laideur, qui va jusqu'à exciter leur mépris & leur aversion; beauté qui les transporte quelquefois d'admiration, & les tient en ex-

tate. Devant tout homme qui pèse mûrement les choses, ce seroit une affectation puérile (1) que de nier qu'il y ait dans les êtres moraux, ainsi

(1) En effet, n'est-ce pas une puérilité que de nier ce dont on est évidemment soi-même affecté? Lorsque quelques-uns de nos dogmatistes modernes nous assurent, de la meilleure foi du monde, disent-ils, » que la Divinité n'est » qu'un vain fantôme; que le vice & la vertu sont des » préjugés d'éducation; que l'immortalité de l'âme; que » la crainte des peines & l'espérance des récompenses à » venir sont chimériques «: ne sont-ils pas actuellement sous le charme? Le plaisir de paroître sincère, n'agit-il pas en eux? Ne sont-ils pas affectés du *decorum & dulce*? Car, enfin, leur intérêt privé demanderoit qu'ils se réservassent toutes ces rares connoissances: plus elles seroient divulguées, moins elles leur seroient utiles. Si tous les hommes sont une fois persuadés que les Loix divines & humaines sont des barrières qu'on a tort de respecter, lorsqu'on peut les franchir sans danger, il n'y aura plus de dupes que les Sots. Qui peut donc les engager à parler, à écrire, & à nous détromper même au péril de leur vie; car ils n'ignorent pas que leur zèle est assez mal récompensé par le Gouvernement: il me semble que j'entends M. S. qui dit à un de ces Docteurs: » La Philosophie que vous avez la bonté de me » révéler, est tout-à-fait extraordinaire. Je vous suis obligé de vos lumières: mais quel intérêt prenez-vous à » mon instruction? Que vous suis-je? êtes-vous mon Père? » quand je serois votre Fils, me devriez-vous quelque chose » en cette qualité? Y auroit-il en vous quelque affection » naturelle, quelque soupçon qu'il est doux, qu'il est beau de » détromper, à les risques & fortunes, un différend sur » des choses qui lui importent? Si vous n'éprouvez rien » de ces sentimens, vous prenez bien de la peine, & vous » courez de grands dangers pour un homme qui ne sera » qu'un ingrat, s'il suit exactement vos principes: que ne » gardez-vous votre secret pour vous? Vous en perdez » tout l'avantage en le communiquant. Abandonnez-moi » à mes préjugés; il n'est bon ni pour vous ni pour moi » que je sache que la Nature m'a fait Vautour, & que je » peux demeurer, en conscience, tel que je suis «.

que

que dans les objets corporels, un vrai beau, un beau essentiel, un sublime réel. (1)

Or, de même que les objets sensibles, les ima-

(1) S'il n'y a ni beau, ni grand, ni sublime dans les choses, que deviennent l'amour, la gloire, l'ambition, la valeur? A quoi bon admirer un Poëme ou un Tableau, un Palais ou un Jardin; une belle taille ou un beau visage? Dans ce système phlegmatique, l'héroïsme est une extravagance. On ne fera pas plus de quartier aux Muses: le Prince des Poëtes ne sera qu'un Ecrivain suffisamment insipide. Mais cette Philosophie meurtrière se dément à chaque moment; & ce Poëte qui a employé tous les charmes de son art pour décrier ceux de la Nature, s'abandonne plus que personne aux transports, aux ravissemens & à l'enthousiasme: & à en juger par la vivacité de ses descriptions, qui que ce soit ne fut plus sensible que lui aux beautés de l'Univers. On pourroit dire que sa Poësie fait plus de tort à l'hypothèse des aromes, que tous ses raisonnemens ne lui donnent de vraisemblance. Écoutons-le chanter un moment.

Alma Venus, Cæli subter labentia signa;

Quæ mare navigerunt, quæ terras frugiferentis

Concelebras.

Quæ, quoniam rerum naturam sola gubernas;

Nec sine te, quidquam dias in luminis oras

Exoritur; neque sit latum, neque amabile quidquam;

Te sociam studeo scribundis versibus esse.

Quand on a senti toute la grace de cette invocation, tout ce qu'on peut alléguer contre la beauté, ne doit faire qu'une impression bien légère.

Et ailleurs.

Belli fera munerâ Mavors

Armipotens regit, in gremium qui sæpe tuum se

Rejicit, æterno devinctus vulnere amoris.

Pascit amore avidos inhians in te, Dea, visus

Æquæ tuo pendet resupini spiritus ore.

Hunc tu, Diva, tuo recubantem corpore sancto

Tome I.

M

ges des corps, les couleurs & les sons agissent perpétuellement sur nos yeux, affectent nos sens, lors même que nous sommeillons, les êtres intel-

Circumsusa super, suaves ex ore loquelas

Funde.

Je conviens que ces vers sont d'une grande beauté, dira-t-on. Il y a donc quelque chose de beau ? Sans doute ; mais ce n'est pas dans la chose décrite, c'est dans la description : il n'est point de monstre odieux qui, par l'art imité, ne puisse plaire aux yeux : quelque difforme que soit un Etre (si toutefois, il y a difformité réelle), il plaira, pourvu qu'il soit bien représenté. Mais cette représentation qui me ravit, ne suppose aucune beauté dans la chose : ce que j'admire, c'est la conformité de l'Objet & de la Peinture. La Peinture est belle ; mais l'Objet n'est ni beau ni laid.

Pour satisfaire à cette objection, je demanderai ce qu'on entend par un *Monstre*. Si l'on désigne, par ce terme, un composé de parties rassemblées au hasard, sans liaison, sans ordre, sans harmonie, sans proportion, j'ose assurer que la représentation de cet Etre ne sera pas moins choquante que l'Etre lui-même. En effet, si dans le dessein d'une Tête, un Peintre s'étoit avisé de placer les dents au dessous du menton, les yeux à l'occiput, & la langue au front ; si toutes ces parties avoient encore entr'elles des grandeurs démesurées ; si les dents étoient trop grandes & les yeux trop petits, relativement à la Tête entière, la délicatesse du pinceau ne nous fera jamais admirer cette figure. Mais, ajoutera-t-on, si nous ne l'admirons pas, c'est qu'elle ne ressemble à rien. Cela supposé, je refais la même question : qu'entendez-vous donc par un *Monstre* ? Un Etre qui ressemble à quelque chose, tel que la Sirene, l'Hypogrife, le Faune, le Sphinx, la Chimère, & les Dragons ailés ? Mais n'apercevez-vous pas que ces Enfants de l'imagination des Peintres & des Poètes n'ont rien d'absurde dans leur conformation ; que, quoiqu'ils n'existent pas dans la Nature, ils n'ont rien de contradictoire aux idées de liaison, d'harmonie, d'ordre & de proportion : il y a plus ; n'est-il pas constant qu'aussi-tôt que ces figures pécheront contre ces idées, elles cesseront d'être belles ? Cependant, puisque ces Etres n'existent point dans la Na-

lectuels & moraux, non moins puissans sur l'esprit, l'appliquent & l'exercent en tout tems. Ces formes les captivent dans l'absence même des réalités.

Mais le cœur regarde-t-il avec indifférence les esquisses des mœurs que l'esprit est forcé de tracer, & qui lui sont presque toujours présentes ? Je m'en rapporte au sentiment intérieur. Il me dit qu'aussi nécessairement dans ses jugemens, que l'esprit dans ses opérations, sa corruption ne va jamais jusqu'à lui dérober totalement la différence

ture, qui est-ce qui a déterminé la longueur de la queue de la Sirene, l'étendue des ailes du Dragon, la position des yeux du Sphinx, & la grosseur de la cuisse velue & du pied fourchu des Sylvains ? Car ces choses ne sont pas arbitraires. On peut répondre que pour appeler beaux ces Etres possibles, nous avons désiré, sans fondement, que la Peinture observât en eux les mêmes rapports que ceux que nous avons trouvés établis dans les Etres existans, & que c'est encore ici la ressemblance qui produit notre admiration. La question se réduit donc, enfin, à savoir si c'est raison ou caprice qui nous a fait exiger l'observation de la loi des Etres réels dans la Peinture des Etres imaginaires ; question décidée, si l'on remarque que dans un Tableau, le Sphinx, l'Hypogrife, & le Sylvain font en action, ou sont superflus : s'ils agissent, les voilà placés sur la toile, de même que l'homme, la femme, le cheval & les autres animaux sont placés dans l'Univers ; or, dans l'Univers, les devoirs à remplir déterminent l'organisation : l'organisation est plus ou moins parfaite, selon le plus ou le moins de facilité que l'automate en reçoit pour vaquer à ses fonctions : car qu'est-ce qu'un bel homme ? si ce n'est celui dont les membres bien proportionnés conspirent, de la façon la plus avantageuse, à l'accomplissement des fonctions animales. Mais cet avantage de conformation n'est point imaginaire : les formes qui le produisent ne sont pas arbitraires, ni par conséquent la beauté, qui est une suite de ces formes. Tout cela est évident pour quiconque connoît un peu les proportions géométriques que doivent observer les parties du corps entr'elles pour constituer l'économie animale.

180 ESSAI SUR LE MÉRITE
du beau & du laid, & qu'il ne manquera pas d'approuver le naturel & l'honnête, & de rejeter le deshonnête & le dépravé, sur-tout dans les momens désintéressés: c'est alors un connoisseur équitable, qui se promene dans une galerie de Peintures, qui s'émerveille de la hardiesse de ce trait, qui sourit à la douceur de ce sentiment, qui se prête autour de cette affection, & qui passe dédaigneusement sur tout ce qui blesse la belle Nature.

Les sentimens, les inclinations, les affections, les penchans, les dispositions, & conséquemment toute la conduite des créatures dans les différens états de la vie, sont les sujets d'une infinité de tableaux, exécutés par l'esprit, qui saisit avec promptitude, & rend avec vivacité, & le bien & le mal. Nouvelle épreuve, nouvel exercice pour le cœur, qui, dans son état naturel & sain, est affecté du raisonnable & du beau; mais qui dans la dépravation, renonce à ses lumieres, pour embrasser le monstrueux & le laid.

Par conséquent, point de vertu morale, point de mérite, sans quelques notions claires & distinctes du bien général, & sans une connoissance réfléchie de ce qui est moralement bien ou mal, digne d'admiration ou de haine, droit ou injuste. Car, quoique nous disions communément d'un cheval mauvais, qu'il est vicieux, on n'a jamais dit d'un bon cheval, ou de tout autre animal imbécille & stupide, pour docile qu'il fût, qu'il étoit méritant & vertueux.

Qu'une créature soit généreuse, douce, affable, ferme & compatissante; si jamais elle n'a réfléchi sur ce qu'elle pratique & voit pratiquer aux autres; si elle ne s'est fait aucune idée nette & précise du bien & du mal; si les charmes de la vertu & de l'honnêteté ne sont point les objets

de son affection; son caractère n'est point vertueux par principes: elle en est encore à acquérir cette connoissance active de la droiture qui devoit la déterminer; cet amour désintéressé de la vertu, qui seul pouvoit donner tout le prix à ses actions.

Tout ce qui part d'une mauvaise affection est mauvais, inique & blâmable; mais si les affections sont saines, si leur objet est avantageux à la société, & digne, en tout tems, de la poursuite d'un être raisonnable; ces deux conditions réunies formeront ce qu'on appelle droiture, équité dans les actions. Faire tort, ce n'est pas faire injustice: car un fils généreux peut, sans cesser de l'être, tuer par malheur, ou par mal-adresse, son père, au lieu de l'ennemi dont il s'efforçoit de le garantir. Mais si par une affection déplacée, il eût porté ses secours à quelqu'autre, ou négligé les moyens de le conserver par défaut de tendresse, il eût été coupable d'injustice.

Si l'objet de notre affection est raisonnable, s'il est digne de notre ardeur & de nos soins; l'imperfection & la foiblesse des sens ne nous rendent point coupable d'injustice. Supposons qu'un homme dont le jugement est entier & les affections saines, mais la constitution si bizarre & les organes si dépravés, qu'à travers ces miroirs trompeurs il n'apperçoive les objets que défigurés, estropiés, & tout autres qu'ils sont, il est évident que le défaut ne résidant point dans la partie supérieure & libre, cette infortunée créature ne peut passer pour vicieuse.

Il n'en est pas ainsi des opinions qu'on adopte, des idées qu'on se fait, ou des religions qu'on professe. Si dans une de ces contrées, jadis soumises aux plus extravagantes superstitions, où les

chats, les crocodiles, les singes, & d'autres animaux vils & mal-faisans étoient adorés, un de ces Idolâtres se fût faintement (1) persuadé qu'il étoit juste de préférer le salut d'un chat au salut de son pere, & qu'il ne pouvoit se dispenser en conscience, de traiter en ennemi, quiconque ne professoit pas ce culte; ce fidele croyant n'eût été qu'un homme détestable, & toute action fondée sur des dogmes puériles, ne peut être qu'injuste, abominable & maudite.

Toute méprise sur la valeur des choses, qui tend à détruire quelqu'affection raisonnable, ou à en produire d'injustes, rend vicieux, & nul motif ne peut excuser cette dépravation. Celui, par exemple, qui, séduit par des vices brillans, a mal placé son estime, est vicieux lui-même. Il est quelquefois aisé de remonter à l'origine de cette corruption nationale. Ici, c'est un ambitieux, qui vous étonne par le bruit de ses exploits; là, c'est un pirate, ou quelqu'injuste conquérant, qui, par des crimes illustres, a surpris l'admiration des peuples, & mis en honneur des caractères qu'on devoit détester. Quiconque applaudit à ces renommées, se dégrade lui-même. Quant à celui qui croyant estimer & chérir un homme vertueux, n'est que la dupe d'un scélérat hypocrite, il peut être un sot; mais il n'est pas un méchant pour cela.

L'erreur de fait ne touchant point aux affections, ne produit point le vice; mais l'erreur de droit, influe dans toute créature raisonnable & conséquente, sur ses affections naturelles, & ne peut manquer de la rendre vicieuse.

Mais il y a beaucoup d'occasions où les matie-

(1) *O sanctas gentes quibus hæc nascuntur in hortis numina!* Juv.

res de droit sont d'une discussion trop épineuse, même pour les personnes les plus éclairées. (1) Dans ces circonstances, une faute légère ne suffit pas pour dépouiller un homme du caractère & du titre de vertueux. Mais lorsque la superstition ou des coutumes barbares le précipitent dans de grossières erreurs sur l'emploi de ses affections; lorsque ces bêtises sont si fréquentes, si lourdes & si compliquées qu'elles tirent la créature de son état naturel; c'est-à-dire, lorsqu'elles exigent d'elle des sentimens contraires à l'humaine société, & pernicieux dans la vie civile; céder, c'est renoncer à la vertu.

Concluons donc que le mérite ou la vertu dépendent d'une connoissance de la justice, & d'une fermeté de raison, capables de nous diriger dans l'emploi de nos affections. Notions de la justice, courage de la raison, ressources uniques dans le danger où l'on se trouve de consacrer ses efforts, & de profiter son estime à des abominations, à des horreurs, à des idées destructives de toute

(1) Les erreurs particulieres engendrent les erreurs populaires, & alternativement: on aime à persuader aux autres ce que l'on croit, & l'on résiste difficilement à ce dont on voit les autres persuadés. Il est presque impossible de rejeter les opinions qui nous viennent de loin, & comme de main en main; le moyen de donner un démenti à tant d'honnêtes gens qui nous ont précédés! Les tems écartent, d'ailleurs, une infinité de circonstances qui nous enhardiroient. » Ceux qui se sont abreuvés successivement de ces étrangetés, dit Montagne, ont senti, par les oppositions qu'on leur a faites, où logeoit la difficulté de la persuasion, & ils ont calfeutré ces endroits de pieces nouvelles; ils n'ont point craint d'ajouter de leur invention, autant qu'ils le croyoient nécessaire, pour suppléer à la résistance & au défaut qu'ils pensoient être en la conception d'autrui: histoire fidelle & naïve de l'origine & du progrès des erreurs populaires.

affection naturelle. Affections naturelles, fondemens de la société, que les loix sanguinaires d'un point d'honneur, & les principes erronés d'une fausse religion tendent quelquefois à saper. Loix & principes qui sont vicieux, & ne conduiront ceux qui les suivent qu'au crime & à la dépravation, puisque la justice & la raison les combattent. Quoi que ce soit donc qui, sous prétexte d'un bien présent ou futur, prescrive aux hommes, de la part de Dieu, la trahison, l'ingratitude & les cruautés. Quoi que ce soit, qui leur apprenne à persécuter leurs semblables par bonne amitié, à tourmenter par passe-tems leurs prisonniers de guerre, à souiller les autels de sang humain, à se tourmenter eux-mêmes, à se macérer cruellement, à se déchirer dans des accès (1) de

(1) Domptez vos passions, dit la Religion : conservez-vous, dit la Nature. Il est toujours possible de satisfaire à l'une & à l'autre ; du moins il faut le supposer, car il seroit bien singulier qu'il y eût un cas où l'on seroit forcé de devenir homicide de soi-même, pour être vertueux. C'est ce que les Piétistes outrés ne manqueraient pas d'apercevoir, s'ils osoient consulter la Raison. Celui qui, fatigué de lutter contre lui-même, finiroit la querelle d'un coup de pistolet, seroit un enragé, leur diroit-elle. Mais celui qui, révolté de ce procédé brusque, prendroit par amour de Dieu, & pour le bien de son ame, chaque jour, une dose légère d'un poison qui le conduiroit insensiblement au tombeau, seroit-il moins fol ? non sans doute. Si le crime est dans le suicide, qu'importe qu'on se tue par des jeûnes & des veilles, de l'arsenic ou du sublimé ? dans un instant ou dans l'espace de dix années ; avec un cilice & des fouets, un pistolet ou un poignard ? C'est disputer sur la forme du crime ; c'est s'excuser sur la couleur du poison. Telle étoit la pensée de Saint Augustin. Ceux qui croient honorer Dieu par ces excès, sont dans la même superstition que ces Païens dont il dit dans son Traité merveilleux de la Cité de Dieu : *tantus est perturbata mentis & sedibus suis pulsa furor, ut sic Dei placeatur, quemadmodum ne homines quidem se iurat*.

zele en présence de leurs Divinités, & à commettre, pour les honorer ou pour leur complaire, quelque action inhumaine & brutale ; qu'ils refusent d'obéir, s'ils sont vertueux, & qu'ils ne permettent point aux vains applaudissemens de la coutume, ou aux oracles imposteurs de la superstition, d'étouffer les cris de la Nature & les conseils de la Vertu. Toutes ces actions que l'humanité (1) proscribit, seront toujours des horreurs en dépit des coutumes barbares, des loix capricieuses, & des faux cultes qui les auront ordonnées. Mais rien ne peut altérer les loix éternelles de la Justice.

SECTION QUATRIÈME.

Les Créatures qui ne sont affectées que par les objets sensibles, sont bonnes ou mauvaises, selon que leurs affections sensibles sont bien ou mal or-

(1) La hardiesse d'un Egyptien esprit fort, qui bravant la doctrine du Sacré College, eût refusé de porter son hommage à des Etres destinés à sa nourriture, & d'adorer un Chat, un Crocodile, un Oignon, eût été pleinement justifiée par l'absurdité de cette croyance. Tout dogme qui conduit à des infractions grossières de la Loi naturelle, ne peut être respecté en sûreté de conscience. Lorsque la Nature & la Morale se récrient contre la voix des Ministres, l'obéissance est un crime. Qui niera que le crédule Egyptien qui, pour donner du secours à son Dieu, eût laissé périr son Pere, n'eût été un vrai parricide ? Si l'on me dit jamais, trahis, vole, pille, tue ; c'est ton Dieu qui l'ordonne ; je répondrai sans examen : trahir, voler, piller, tuer, sont des crimes : donc Dieu ne me l'ordonne pas. La pureté de la morale peut faire présumer la vérité d'un culte ; mais si la morale est corrompue, le culte qui préconise cette dépravation, est démontré faux. Quel avantage cette réflexion seule ne donne-t-elle pas au Christianisme sur toutes les autres Religions ! Quelle morale comparable à celle de Jesus-Christ !

données. Mais c'est toute autre chose dans les créatures capables de trouver dans le bien ou le mal moral, des motifs raisonnés de tendresse ou d'aversion; car dans un individu de cette espèce, quelque dérégées que soient les affections sensibles, le caractère sera bon, & l'individu vertueux, tant que ces penchans libertins demeureront subordonnés aux affections réfléchies dont nous avons parlé.

Il y a plus. Si le tempérament est bouillant, colere, amoureux; & si la créature domptant ces passions, s'attache à la vertu, en dépit de leurs efforts; nous disons alors que son mérite en est d'autant plus grand, & nous avons raison. Si toutefois, l'intérêt privé étoit la seule digue qui la retint; si, sans égard pour les charmes de la vertu, son unique bien étoit le fléau de ses vices, nous avons démontré qu'elle n'en seroit pas plus vertueuse; mais il est certain que si, de plein gré, & sans aucun motif bas & servile, l'homme colere étouffe sa passion, & le luxurieux réprime ses mouvemens; si tous deux supérieurs à la violence de leurs penchans, ils sont devenus, l'un modeste, & l'autre tranquille & doux; nous applaudirons à leur vertu, beaucoup plus hautement que s'ils n'avoient point eu d'obstacles à surmonter. Quoi donc! le penchant au vice seroit-il un relief pour la vertu? Des inclinations perverses seroient-elles nécessaires pour *parfaire* l'homme vertueux?

Voici à quoi se réduit cette espèce de difficulté. Si les affections libertines se révoltent par quelque endroit, pourvu que leur effort soit souverainement réprimé; c'est une preuve incontestable que la vertu, maîtresse du caractère, y prédomine; mais si la créature vertueuse à meilleur compte,

n'éprouve aucune sédition de la part de ses passions, on peut dire qu'elle suit les principes de la vertu, sans donner d'exercice à ses forces. La vertu, qui n'a point d'ennemis à combattre dans ce dernier cas, n'en est peut-être pas moins puissante; & celui qui dans le premier cas, a vaincu ses ennemis, n'en est pas moins vertueux. Au contraire, débarrassé des obstacles qui s'opposent à ses progrès, il peut se livrer entièrement à la vertu, & la posséder dans un degré plus éminent.

C'est ainsi que la vertu se partage en degrés inégaux chez l'espèce raisonnable; c'est-à-dire, chez les hommes, quoiqu'il n'y en ait pas entr'eux, peut-être, qui jouisse de cette raison saine & solide, qui seule peut constituer un caractère uniforme & parfait. C'est ainsi qu'avec la vertu, le vice dispose de leur conduite, alternativement vainqueur & vaincu: car il est évident par ce que nous avons dit jusqu'à présent, que, quel que soit dans une créature, le désordre des affections, tant par rapport aux objets sensibles, que par rapport aux êtres intellectuels & moraux; quelque effrénés que soient ses principes; quelque furieuse, impudique ou cruelle qu'elle soit devenue, si toutefois il lui reste la moindre sensibilité pour les charmes de la vertu; si elle donne encore quelque signe de bonté, de commisération, de douceur ou de reconnaissance; il est, dis-je, évident que la vertu n'est pas morte en elle, & qu'elle n'est pas entièrement vicieuse & dénaturée.

Un criminel qui, par un sentiment d'honneur & de fidélité pour ses complices, refuse de les déclarer, & qui, plutôt que de les trahir, endure les derniers tourmens & la mort même, a certainement quelques principes de vertu, mais qu'il

déplace. C'est aussi le jugement qu'il faut porter de ce malfaiteur, qui plutôt que d'exécuter ses compagnons, aime mieux mourir avec eux.

Nous avons vu combien il étoit difficile de dire de quelqu'un qu'il étoit un parfait Athée; il paroît maintenant qu'il ne l'est guère moins d'affirmer qu'un homme est parfaitement vicieux. Il reste aux plus grands scélérats toujours quelque étincelle de vertu, & un mot des plus justes que je connoisse, c'est celui-ci: » Rien n'est si rare qu'un parfait honnête homme, si ce n'est peut-être un » parfait scélérat «: car par-tout où il y a la moindre affection integre, il y a, à parler exactement, quelque germe de vertu.

Après avoir examiné ce que c'est que la vertu en elle-même, nous allons considérer comment elle s'accorde avec les différens systèmes, concernant la Divinité.

TROISIEME PARTIE.

PREMIERE SECTION.

Puisque l'essence de la vertu consiste, comme nous l'avons démontré, dans une juste disposition, dans une affection tempérée de la créature raisonnable pour les objets intellectuels & moraux de la justice, afin d'anéantir ou d'énervier en elle les principes de la vertu, il faut,

- 1°. Ou lui ôter le sentiment & les idées naturelles d'injustice & d'équité.
- 2°. Ou lui en donner de fausses idées.
- 3°. Ou soulever contre ce sentiment intérieur d'autres affections.

De l'autre côté, pour accroître & fortifier les principes de la vertu, il faut,

- 1°. Ou nourrir & aiguïser, pour ainsi dire, le sentiment de droiture & de justice.
- 2°. Ou l'entretenir dans toute sa pureté.
- 3°. Ou lui soumettre toute autre affection.

Considérons maintenant quel est celui de ces effets, que chaque hypothese concernant la Divinité doit naturellement produire, ou tout au moins favoriser.

PREMIER EFFET.

Priver la Créature du sentiment naturel d'injustice & d'équité.

On ne nous soupçonnera pas, sans doute, d'entendre par » priver la créature du sentiment naturel d'injustice & d'équité « effacer en elle toute notion du bien & du mal relatifs à la société. Car qu'il y ait bien & mal par rapport à l'espece, c'est un point qu'on ne peut totalement obscurcir. L'intérêt public est une chose généralement avouée; & rien de mieux connu de chaque particulier, que ce qui les concerne tous en général. Ainsi, quand nous dirons qu'une créature a perdu tout sentiment de droiture & d'injustice, nous supposerons, au contraire, qu'elle est toujours capable de discerner le bien & le mal relatifs à son espece; mais qu'elle y est devenue parfaitement insensible, & que l'excellence & la bassesse des actions morales n'excitent plus en elle ni estime ni aversion: de sorte que, sans un intérêt particulier, & des plus étroitement concentrés, qui vit toujours en elle, & qui lui arrache quelquefois des jugemens favorables à la vertu, on pourroit dire

qu'elle n'affecte dans les mœurs ni laideur ni beauté, & que tout y est, par rapport à elle, d'une monstrueuse uniformité.

Une créature raisonnable qui en offense une autre mal-à-propos, sent que l'appréhension d'un traitement égal doit soulever contre elle le ressentiment & l'animosité de celles qui l'observent. Celui qui fait tort à un seul, se reconnoît intérieurement pour aussi odieux à chacun, que s'il les avoit tous offensés.

Le crime trouve donc pour ennemis tous ceux qu'il alarme; & par la raison des contraires, la vertu d'un particulier a droit à la bienveillance & aux récompenses de tout le monde. Ce sentiment n'est pas étranger aux hommes les plus méchants. Lors donc qu'on parle de sentiment naturel d'injustice & d'équité, si par cette expression on prétend désigner quelque chose de plus que ce que nous venons de dire, c'est, sans doute, cette vive antipathie pour l'injustice, & cette affection tendre pour la droiture, particulières aux profondément honnêtes gens.

Qu'une créature sensible puisse naître si dépravée, si mal constituée, que la connoissance des objets qui sont à sa portée, n'excite en elle aucune affection; qu'elle soit originellement incapable d'amour, de pitié, de reconnaissance & de toute autre passion sociale; c'est une hypothèse chimérique. Qu'une créature raisonnable, quelque tempérament qu'elle ait reçu de la nature, ait senti l'impression des objets proportionnés à ses facultés; que les images de la justice, de la générosité, de la tempérance & des autres vertus se soient gravées dans son esprit, & qu'elle n'ait éprouvé aucun penchant pour ces qualités, aucune aversion pour leurs contraires; qu'elle soit

demeurée vis-à-vis de ces représentations dans une parfaite neutralité, c'est une autre chimère. L'esprit ne se conçoit non plus sans affection pour les choses qu'il connoît, que sans la puissance de connoître; mais s'il est une fois en état de se former des idées d'action, de passion, de tempérament & de mœurs, il discernera dans ces objets, laideur & beauté, aussi nécessairement que l'œil apperçoit rapports & disproportions dans les figures, & que l'oreille sent harmonie & dissonance dans les sons. On pourroit soutenir contre nous, qu'il n'y a ni charmes ni difformité réelle dans les objets intellectuels & moraux; mais on ne disconvient jamais qu'il n'y en ait d'imaginés, & dont le pouvoir est grand. Si l'on nie que la chose soit dans la nature, on avouera du moins, que c'est de la nature que nous tenons l'idée qu'elle y existe: car la prévention naturelle en faveur de cette distinction de laideur & de beauté morales est si puissante; cette différence dans les objets intellectuels & moraux préoccupe tellement notre esprit, qu'il faut de l'art, de violents efforts, un exercice continué, & de pénibles méditations pour l'obscurcir.

Le sentiment d'injustice & d'équité nous étant aussi naturel que nos affections; cette qualité étant un des premiers élémens de notre constitution, il n'y a point de spéculation, de croyance, de persuasion, de culte capable de l'anéantir immédiatement & directement. Déplacer ce qui nous est naturel, c'est l'ouvrage d'une longue habitude; autre nature. Or, la distinction d'injustice & d'équité nous est originelle: appercevoir dans les êtres intellectuels & moraux, laideur & beauté, c'est une opération aussi naturelle, & peut-être antérieure dans notre esprit, à l'opération sembla-

ble sur les êtres organisés. Il n'y a donc qu'un exercice contraire qui puisse la troubler pour toujours, ou la suspendre pour un tems.

Nous savons tous que, si par défaut de conformation, par accident ou par habitude, on prend une contenance désagréable, on contracte un tic ridicule, on affecte quelque geste choquant, toute l'attention, tous les soins, toutes les précautions qu'un desir sincère de s'en défaire peut suggérer, suffisent à peine pour en venir à bout. La nature est bien autrement opiniâtre. Elle s'afflige & s'irrite sous le joug, toujours prête à le secouer; c'est un travail sans fin que de la maîtriser. L'indocilité de l'esprit est prodigieuse, surtout quand il est question des sentimens naturels & de ces idées anticipées, telles que la distinction de la droiture & de l'injustice. On a beau les combattre & se tourmenter; ce sont des hôtes intraitables, contre lesquels il faut recourir aux grands expédiens, aux dernières violences. La plus extravagante superstition, l'opinion nationale la plus absurde, ne les excluront jamais parfaitement.

Comme le Déisme, le Théisme, l'Athéisme & même le Démonisme, n'ont aucune action immédiate & directe, relativement à la distinction morale de la droiture & de l'injustice; comme tout culte, soit impie, soit religieux, n'opère sur cette idée naturelle & première que par l'intervention & la révolte des autres affections, nous ne parlerons de l'effet de ces hypothèses que dans la troisième section, où nous examinerons l'accord ou l'opposition des affections avec le sentiment naturel par lequel nous distinguons la droiture de l'injustice.

SECTION SECONDE.

SECOND EFFET.

Dépraver le sentiment naturel de la droiture & de l'injustice.

Cet effet ne peut être que le fruit de la coutume & de l'éducation, dont les forces se réunissent quelquefois contre celles de la nature, comme on peut le remarquer dans ces contrées où l'usage & la politique encouragent par des applaudissemens, & consacrent par des marques d'honneur, des actions naturellement odieuses & deshonnêtes. C'est à l'aide de ces prestiges qu'un homme se surmontant lui-même, s'imagine servir sa Patrie; étendre la terreur de sa nation, travailler à sa propre gloire, & faire un acte héroïque, en mangeant, en dépit de la nature & de son estomac, la chair de son ennemi.

Mais pour en venir aux différens systèmes, concernant la Divinité, & à l'effet qu'ils produisent dans ce cas:

D'abord, il ne paroît pas que l'Athéisme ait aucune influence diamétralement contraire à la pureté du sentiment naturel de la droiture & de l'injustice. Un malheureux, que cette hypothèse aura jetté & entretenu dans une longue habitude de crimes, peut avoir les idées de justice & d'honnêteté fort obscurcies; mais elle ne le conduit point par elle-même à regarder comme grande & belle, une action vile & deshonnête. Ce système, moins dangereux en ceci seulement que la superstition, ne prêche point qu'il est beau de s'accoupler avec des animaux, ou de s'affouvir

de la chair de son ennemi. Mais il n'y a point d'horreurs, point d'abominations qui ne puissent être embrassées comme des choses excellentes, louables & saintes, si quelque culte dépravé les ordonne. (1)

Et je ne vois point en cela de prodige; car toutes les fois que sous l'autorité prétendue ou

(1) Sans entrer dans un long détail sur cette matière, je citerai seulement deux exemples qu'on lit, Chap. II. sect. 9. pag. 29. de l'Essai philosophique sur l'Entendement humain: il est difficile de se refuser au témoignage d'un Voyageur, lorsqu'il est scellé de l'autorité d'un Ecrivain tel que Lock. Les Topinambous ne connoissent pas de meilleurs moyens pour aller en Paradis, que de se venger cruellement de leurs ennemis, & d'en manger le plus qu'ils peuvent. Ceux que les Turcs canonisent, & mettent au nombre des Saints, menent une vie qu'on ne peut rapporter sans blesser la pudeur. Il y a sur ce sujet un endroit fort remarquable dans le Voyage de Baum-Garten. Comme ce Livre est assez rare, je transcrirai ici le passage tout au long dans la même langue qu'il a été publié. *Ibi [scil. prope Belbes in Ægypto] vidimus sanctum unum Saracenicum inter arenarum cumulos, ita ut ex utero matris prodit, nudum sedentem. Mos est, ut didicimus, Mahometistis, ut eos qui amentes, & sine ratione sunt, pro sanctis colant & venerentur. Insuper & eos qui, cum diu vitam egerint inquinatissimam, voluntariam demum penitentiam & paupertatem, sanctitate venerandos deputant. Ejusmodi verò genus hominum libertatem quamdam effraenem habent, domos quas volunt intrandi, edendi, bibendi, & quod majus est, concubendi: ex quo concubitu si proles sancta fuerit, sancta similiter habetur. His ergo hominibus dum vivunt, magnos exhibent honores; mortuis verò vel templa, vel monumenta extrunt amplissima, eosque sepelire vel contingere maxima fortuna ducunt loco. Audivimus hæc dicta & dicenda per interpretem à Mureto nostro. Insuper sanctum illum, quem eo loci vidimus, publicitus apprimè commendari, cum esse hominem sanctum, divinum ac integritate præcipuum, eo quod nec foeminarum unquam esset nec puerorum, sed tantummodò asellarum concubitor atque mularum. On peut voir encore, au sujet de cette espèce de Saints si fort respectés par les Turcs, ce qu'en dit Pietro della Valle, dans une Lettre du 25 Janvier 1616.*

le bon plaisir des Dieux, la superstition exige quelque action détestable; si, malgré le voile sacré dont on l'enveloppe, le fidèle en pénètre l'énormité; de quel œil verra-t-il les objets de son culte (1) ? en portant aux pieds de leurs autels, des offrandes que la crainte lui arrache, il les traitera dans le fond de son cœur, comme des tyrans odieux & méchans: mais c'est ce que sa Religion lui défend expressément de penser: » les Dieux ne se » contentent pas d'encens, lui crie-t-elle; il faut » que l'estime accompagne l'hommage. « Le voilà donc forcé d'aimer & d'admirer des Êtres qui lui paroissent injustes, de respecter leurs commandemens, d'accomplir en aveugle les crimes qu'ils ordonnent, & par conséquent de prendre pour saint & pour bon, ce qui est en soi horrible & détestable.

Si Jupiter est le Dieu qu'on adore, & si son histoire le présente d'un tempérament amoureux, & se livrant sans pudeur à toute l'étendue de ses desirs; il est constant qu'en prenant ce récit à la lettre, son adorateur doit regarder l'impudicité comme une Vertu. (2) Si la superstition élève sur

(1) Faites rougir ces Dieux qui vous ont condamnés.
Rac. Iph. act. 4. scen. 4.

(2) Exprimer les sentimens & les mœurs d'un Peuple dans sa conduite ordinaire & familière, c'est le propre de la Comédie; & dans Terence sur-tout. Or, voici ce que ce Poète fait dire à un jeune Libertin qui se sert de l'exemple de ces Dieux pour justifier une vile métamorphose, & s'encourager à une action infame.

... *Dum apparatur, virgo in conclavi sedet,
Suspectans tabulam quandam pictam, ubi inerat pictura hæc,
Jovem.*

*Quo pacto Danaë misisse, aiunt, quondam in gremium imbre
bren aureum.*

Egomet quoque id spectare capi, & quia consimilem iusserat

des autels un Etre vindicatif, colere, rancunier, sophiste, lançant ses foudres au hasard, & punissant, quand il est offensé, d'autres que ceux qui lui ont fait injure; si, pour finir son caractère, il aime la supercherie; s'il encourage les hommes au parjure & à la trahison; & si, par une injuste prédilection, il comble de ses biens un petit nombre de favoris; je ne doute point qu'à l'aide des Ministres & des Poètes, le Peuple ne respecte incessamment toutes ces imperfections, & ne prenne d'heureuses dispositions à la vengeance, à la haine, à la fourberie, au caprice & à la partialité: car il est aisé de métamorphoser des vices grossiers en qualités éclatantes, quand on vient à les rencontrer dans un Etre sur lequel on ne leve les yeux qu'avec admiration.

Cependant, il faut avouer que, si le culte est vuide d'amour, d'estime & de cordialité; si c'est un pur cérémonial auquel on est entraîné par la coutume & par l'exemple, par la crainte ou par la violence, l'Adorateur n'est pas en grand danger d'altérer ses idées naturelles: car si, tandis qu'il satisfait aux préceptes de sa religion, qu'il s'occupe à

*Jam olim ille ludum, impendio magis animum gaudebat, mihi,
Deum sese in hominem convertisse, atque per alienas regulas,
Venisse clanculum per impluvium, fucum factum mulieri.
At quem Deum! qui templa Cæli summa sonitu concutit;
Ego homuncio hoc non facerem? ego verò illud feci & lu-
bens.* TERENT. Eun. act. 3. scen. 5.

Et Petrone, l'Auteur de son tems qui connoissoit le mieux les hommes, & qui en a peint le plus vivement les mœurs, a dit: *ne bonam quidem mentem aut bonam valetudinem petunt: sed statim, antequam limen Capitolii tangunt, alius donum promittit, si propinquum divitem extulerit; alius, si ad trecenties H. S. salvus pervenerit. Ipse senatus, recti bonique præceptor, mille pondo auri Capitolio promittere solet; & ne quis dubitet pecuniam concupiscere, Jovem quoque peculio exorat?*

se concilier les faveurs de sa Divinité, en obéissant à ses ordres prétendus, c'est l'effroi qui le détermine: s'il consomme à regret un sacrifice qu'il déteste au fond de son ame, comme une action barbare & dénaturée; ce n'est pas à son Dieu, dont il entrevoit la méchanceté, qu'il rend hommage; c'est proprement à l'équité naturelle dont il respecte le sentiment, dans l'instant même de l'infraction. Tel est dans le vrai son état, quelque réservé qu'il puisse être à prononcer entre son cœur & sa religion, & à former un système raisonné sur la contradiction de ses idées avec les préceptes de sa Loi. Mais persévérant dans sa crédulité, & répétant ses pieux exercices, se familiarise-t-il à la longue avec la méchanceté, la tyrannie, la rancune, la partialité, la bizarrerie de son Dieu? il se réconciliera proportionnellement avec les qualités qu'il abhorroit en lui; & telle sera la force de cet exemple, qu'il en viendra jusqu'à regarder les actions les plus cruelles & les plus barbares, je ne dis pas comme bonnes & justes, mais comme grandes, nobles, divines & dignes d'être imitées.

Celui qui admet un Dieu vrai, juste & bon, suppose une droiture & une injustice, un vrai & un faux, une bonté & une malice, indépendans de cet Etre suprême, & par lesquels il juge qu'un Dieu doit être vrai, juste & bon. Car si ses décrets, ses actions, ou ses loix constituoient la bonté, la justice, & la vérité; assurer de Dieu qu'il est vrai, juste & bon, ce seroit ne rien dire: puisque, si cet Etre affirmoit les deux parties d'une proposition contradictoire, elles seroient vraies l'une & l'autre: si, sans raison, il condamnoit une créature à souffrir pour le crime d'autrui, ou s'il destinoit, sans sujet & sans distinction,

les uns à la peine & les autres aux plaisirs, tous ces jugemens seroient équitables. En conséquence d'une telle supposition, assurer qu'une chose est vraie ou fausse, juste ou inique, bonne ou mauvaise, c'est dire des mots, & parler sans s'entendre.

D'où je conclus que rendre un culte sincère & réel à quelque Etre suprême qu'on connoît pour injuste & méchant, c'est s'exposer à perdre tout sentiment d'équité, toute idée de justice, & toute notion de vérité. Le zèle doit, à la longue, supplanter la probité dans celui qui professe de bonne foi une religion dont les préceptes sont opposés aux principes fondamentaux de la Morale.

Si la méchanceté reconnue d'un Etre suprême influe sur ses adorateurs; si elle déprave les affections, confond les idées de vérité, de justice, de bonté, & s'ape la distinction naturelle de la droiture & de l'injustice; rien, au contraire, n'est plus propre à modérer les passions, à rectifier les idées, & à fortifier l'amour de la justice & de la vérité, que la croyance d'un Dieu que son histoire représente, en toute occasion, comme un modèle de véracité, de justice & de bonté. La persuasion d'une Providence Divine qui s'étend à tout, & dont l'Univers entier ressent constamment les effets, est un puissant aiguillon pour nous engager à suivre les mêmes principes dans les bornes étroites de notre sphère. Mais si dans notre conduite, nous ne perdons jamais de vue les intérêts généraux de notre espèce; si le bien public est notre boussole, il est impossible que nous errions jamais dans les jugemens que nous porterons de la droiture & de l'injustice.

Ainsi, quant au second effet, la religion produira beaucoup de mal ou beaucoup de bien,

selon qu'elle sera bonne ou mauvaise. Il n'en est pas de même de l'Athéisme: il peut, à la vérité, occasionner la confusion des idées d'injustice & d'équité; mais ce n'est pas en qualité pure & simple d'Athéisme: c'est un mal réservé aux cultes dépravés, & à toutes ces opinions fantaisques concernant la Divinité; monstrueuse famille qui tire son origine de la superstition, & que la crédulité perpétue.

SECTION TROISIEME.

TROISIEME EFFET.

Révolter les affections contre le sentiment naturel de droiture & d'injustice.

Il est évident que les principes d'intégrité seront des règles de conduite pour la créature qui les possède; s'ils ne trouvent aucune opposition de la part de quelque penchant entièrement tourné à son intérêt particulier, ou de ces passions brutiques & violentes qui subjuguant tout sentiment d'équité, éclipsent même en elle les idées de son bien privé, & la jettent hors de ces voies familières qui la conduisent au bonheur.

Notre dessein n'est pas d'examiner ici par quel moyen ce désordre s'introduit & s'accroît; mais de considérer seulement quelles influences favorables ou contraires, il reçoit des sentimens divers concernant la Divinité.

Qu'il soit possible qu'une créature ait été frappée de la laideur & de la beauté des objets intellectuels & moraux, & conséquemment que la distinction de la droiture & de l'injustice lui soit familière, long-tems avant que d'avoir eu des no-

tions claires & distinctes de la Divinité; c'est une chose presque indubitable. (1) En effet, conçoit-on qu'un Être tel que l'homme, en qui la faculté de penser & de réfléchir s'étend par des degrés insensibles & lents, soit, moralement parlant, assez exercée au sortir du berceau, pour sentir la

(1) Qu'une société d'hommes n'ait eu ni Dieux, ni Autels, ni même de nom dans sa langue pour désigner un Être suprême; qu'un Peuple entier ait croupi dans l'Athéisme long-tems après avoir été policé; c'est ce qui est arrivé. « La réalité de l'Athéisme spéculatif négatif : (dit M. l'Abbé Delachambre, dans son *Traité de la véritable Religion*; Tom. 1, pag. 7.), n'est ni moins certaine ni moins incontestable : combien y a-t-il encore de Peuples sur la Terre qui n'ont aucune idée d'une Divinité souveraine, soit parce qu'ils sont stupides & incapables de tout raisonnement, soit parce qu'ils n'ont jamais pensé à réfléchir sur ce point ! » C'est ce qui est arrivé, dis-je, & ce qui ne doit pas extrêmement surprendre. Les miracles de la Nature sont exposés à nos yeux, long-tems avant que nous ayons assez de raison pour en être éclairés. Si nous arrivions dans ce Monde avec cette raison que nous portâmes dans la Salle de l'Opéra, la première fois que nous y entrâmes, & si la toile se levoit brusquement, frappés de la grandeur, de la magnificence & du jeu des décorations, nous n'aurions pas la force de nous refuser à la connoissance de l'Ouvrier éternel qui a préparé le Spectacle : mais qui s'avise de s'émerveiller de ce qu'il voit depuis cinquante ans ? Les uns, occupés de leurs besoins, n'ont guère eu le tems de se livrer à des spéculations Métaphysiques : le lever de l'Astre du jour les appelloit au travail : la plus belle nuit, la nuit la plus touchante étoit muette pour eux; on ne leur disoit autre chose, sinon qu'il étoit l'heure du repos. Les autres moins occupés, ou n'ont jamais eu l'occasion d'interroger la Nature, ou n'ont pas eu l'esprit d'entendre sa réponse. Le génie Philosophe, dont la sagacité secouant le joug de l'habitude, s'étonna le premier des prodiges qui l'environnoient, descendit en lui-même, se demanda & se rendit raison de tout ce qu'il voyoit, a pu se faire attendre long-tems, & mourir sans avoir accredité ses opinions.

justesse & la liaison de ces spéculations déliées & de ces raisonnemens subtils & métaphysiques sur l'existence d'un Dieu.

Mais supposons qu'une créature incapable de penser & de réfléchir, ait toutefois de bonnes qualités & quelques affections droites; qu'elle aime son espèce; qu'elle soit courageuse, reconnoissante & miséricordieuse; il est certain que, dans le même instant que vous accorderez à cet Automate la faculté de raisonner, il approuvera ces penchans honnêtes; qu'il se complaira dans ces affections sociales; qu'il y trouvera de la douceur & des charmes, & que les passions contraires lui paroîtront odieuses. Or, le voilà dès-lors frappé de la différence de la droiture & de l'injustice, & capable de Vertu.

On peut donc supposer qu'une créature avoit des idées de droiture & d'injustice, & que la connoissance du vice & de la Vertu la préoccupoit, avant que de posséder des notions claires & distinctes de la Divinité. L'expérience vient encore à l'appui de cette supposition; car chez les peuples qui n'ont pas ombre de religion, ne remarque-t-on pas entre les hommes la même diversité de caractères que dans les contrées éclairées ? Le vice & la Vertu morale ne les différencient-ils pas entr'eux ? Tandis que les uns sont orgueilleux, durs & cruels, & conséquemment enclins à approuver les actes violens & tyranniques; d'autres sont naturellement affables, doux, modestes, généreux, & dès-lors amis des affections paisibles & sociales.

Pour déterminer maintenant ce que la connoissance d'un Dieu opère sur les hommes, il faut savoir par quels motifs & sur quel fondement ils lui portent leurs hommages, & se conforment à

ses ordres. C'est, ou relativement à sa toute-puissance, & dans la supposition qu'ils en ont des biens à espérer & des maux à craindre; ou relativement à son excellence, & dans la pensée qu'imiter sa conduite, c'est le dernier degré de la perfection.

En premier lieu : si le Dieu qu'on adore n'est qu'un Etre puissant sur la créature qui ne lui porte son hommage que par le seul motif d'une crainte servile ou d'une espérance mercénaire; si les récompenses qu'elle attend, ou les châtimens qu'elle redoute, la contraignent à faire le bien qu'elle hait, ou à s'éloigner du mal qu'elle affectionne; nous avons démontré qu'il n'y avoit en elle, ni vertu, ni bonté. Cet adorateur servile, avec une conduite irréprochable devant les hommes; ne mérite non plus devant Dieu que s'il avoit suivi, sans frayeur, la perversité de ses affections. Il n'y a non plus de piété, de droiture, de sainteté dans une créature ainsi réformée, que d'innocence & de sobriété dans un singe sous le fouet; que de douceur & de docilité dans un tigre enchaîné. Car, quelles que soient les actions de ces animaux, ou de l'homme à leur place, tant que l'affection fera la même, que le cœur sera rebelle, que la crainte dominera & inclinera la volonté; l'obéissance, & tout ce que la frayeur produira, sera bas & servile. Plus prompte sera l'obéissance, plus profonde la soumission; plus il y aura de bassesse & de lâcheté, quel que soit leur objet. Que le maître soit mauvais ou bon; qu'importe, si l'Esclave est toujours le même: je dis plus: si l'Esclave n'obéit que par une crainte hypocrite, à un maître plein de bonté, sa nature n'en est que plus méchante, & son service que plus vil. Cette disposition habituelle décele un attachement souverain

à ses propres intérêts, & une entière dépravation dans le caractère.

En second lieu : si le Dieu d'un peuple est un Etre excellent & qui soit adoré comme tel; si, faisant abstraction de sa puissance, c'est particulièrement à sa bonté que l'on rend hommage; si l'on remarque dans le caractère que ses Ministres lui donnent, & dans les histoires qu'ils en racontent, une prédilection pour la vertu, & une affection générale pour tous les Etres; certes, un si beau modele ne peut manquer d'encourager au bien, & de fortifier l'amour de la justice, contre les affections ennemies.

Mais un autre motif se joint encore à la force de l'exemple pour produire ce grand effet. Un Théiste parfait est fortement persuadé de la prééminence d'un Etre tout-puissant, spectateur de la conduite humaine, & témoin oculaire de tout ce qui se passe dans l'univers. Dans la retraite la plus obscure, dans la solitude la plus profonde, son Dieu le voit. Il agit donc en la présence d'un Etre plus respectable pour lui mille fois que l'assemblée du monde la plus auguste. Quelle honte n'auroit-il pas de commettre une action odieuse en cette compagnie? quelle satisfaction, au contraire, d'avoir pratiqué la vertu en présence de son Dieu, quand même, déchiré par des langues calomnieuses, il seroit devenu l'opprobre & le rebut de la société. Le Théisme favorise donc la vertu; & l'Athéisme, privé d'un si grand secours, est en cela défectueux.

Considérons à présent ce que la crainte des peines à venir, & l'espérance des biens futurs occasionneroient dans la même croyance, relativement à la vertu. D'abord il est aisé d'inférer de ce que nous avons dit ci-devant, que cet espoir & cet

étroit ne sont pas du genre des affections libérales & généreuses, ni de la nature de ces mouvemens qui complètent le mérite moral des actions. Si ces motifs ont une influence prédominante dans la conduite d'une créature que l'amour désintéressé devoit principalement diriger, la conduite est servile, & la créature n'est pas encore vertueuse.

Ajoutez à ceci une réflexion particulière; c'est que dans toute hypothèse de religion, où l'espérance & la crainte sont admis comme motifs principaux & premiers de nos actions, l'intérêt particulier, qui naturellement n'est en nous que trop vif, n'a rien qui le tempère & qui le restreigne, & doit, par conséquent, se fortifier chaque jour par l'exercice des passions, dans des matières de cette importance. Il y a donc à craindre que cette affection servile ne triomphe à la longue, & n'exerce son empire dans toutes les conjonctures de la vie; qu'une attention habituelle à un intérêt particulier ne diminue d'autant plus l'amour du bien général, que cet intérêt particulier sera grand; enfin, que le cœur & l'esprit ne viennent à se rétrécir; défaut, à ce qu'on dit en morale, remarquable dans les zélés de toute religion (1).

Quoi qu'il en soit, il faut convenir que si la vraie piété consiste à aimer Dieu par rapport à lui-même, une attention inquiète à des intérêts privés, doit, en quelque sorte, la dégrader. Aimer Dieu seulement comme la cause de son bonheur particulier, c'est avoir pour lui l'affection du méchant pour le vil instrument de ses plaisirs. D'ail-

(1) Voilà ce qui constitue proprement la Bigotterie: car la vraie Piété, qualité presque essentielle à l'héroïsme, étend le cœur & l'esprit.

leurs, plus le dévouement à l'intérêt privé occupe de place, moins il en laisse à l'amour du bien général ou de tout autre objet digne par lui-même, de notre admiration & de notre estime; tel, en un mot, que le Dieu des personnes éclairées.

C'est ainsi qu'un amour excessif de la vie peut nuire à la vertu, affaiblir l'amour du bien public, & ruiner la vraie piété; car plus cette affection sera grande, moins la créature sera capable de se résigner sincèrement aux ordres de la Divinité: & si par hasard, l'espérance des récompenses à venir étoient, à l'exclusion de tout amour, le seul motif de sa résignation; si cette pensée excluait absolument en elle tout sentiment libéral & désintéressé, ce seroit un vrai marché qui n'indiqueroit ni vertu ni mérite, & dont voici, à proprement parler, la cédule: » Je résigne à Dieu ma vie & mes plaisirs présents, à condition d'en recevoir, en échange, une vie & des plaisirs futurs qui valent infiniment mieux. »

Quoique la violence des affections privées puisse préjudicier à la vertu, j'avouerai toutefois qu'il y a des conjonctures dans lesquelles la crainte des châtimens & l'espérance des récompenses lui servent d'appui, toutes mercénaires qu'elles soient.

Les passions violentes, telles que la colère, la haine, la luxure & d'autres peuvent, comme nous l'avons déjà remarqué, ébranler l'amour le plus vif du bien public, & déraciner les idées les plus profondes de vertu. Mais si l'esprit n'avoit aucune digue à leur opposer, elles produiroient infailliblement ce ravage, & le meilleur caractère se dépraveroit à la longue. La religion y pourvoit: elle crie incessamment que ces affections, & toutes les actions qu'elles produisent, sont maudites & détestables aux yeux de Dieu: sa voix consterne

le vice, & rassure la vertu : le calme renaît dans l'esprit : il apperçoit le danger qu'il a couru, & s'attache plus fortement que jamais aux principes qu'il étoit sur le point d'abandonner.

La crainte des peines, & l'espoir des récompenses sont encore propres à raffermir celui, que le partage des affections fait chanceler dans la vertu. Je dis plus : quand une fois l'esprit est imbu d'idées fausses, & lorsque la créature, entêtée d'opinions absurdes, se roidit contre le vrai, méconnoît le bon, porte son estime & donne la préférence au vice, sans la crainte des peines & l'espoir des récompenses, il n'y a plus de retour.

Imaginez un homme qui ait quelque bonté naturelle & de la droiture dans le caractère, mais né avec un tempérament lâche & mol qui le rende incapable de faire face à l'adversité, & de braver la misère ; vient-il, par malheur, à subir ces épreuves ? le chagrin s'empare de son esprit ; tout l'afflige ; il s'irrite ; il s'emporte contre ce qu'il imagine être la cause de son infortune. Dans cet état, s'il s'offre à sa pensée, ou si des amis corrompus lui suggèrent que sa probité est la source de ses peines, & que pour se réconcilier avec la fortune, il n'a qu'à rompre avec la vertu, il est certain que l'estime qu'il porte à cette qualité, s'affoiblira à mesure que le trouble & les aigreurs augmenteront dans son esprit, & qu'elle s'éclipsera bientôt, si la considération des biens futurs dont la vertu lui promet la jouissance, en dédommagement de ceux qu'il regrette, ne le soutient contre les pensées funestes qui lui viennent, ou les mauvais avis qu'il reçoit, ne suspend la dépravation imminente de son caractère, & ne le fixe dans ses premiers principes.

Si, par de faux jugemens, on a pris quelques vi-

ces en affection, & les vertus contraires en dédain ; si, par exemple, on regarde le pardon des injures comme une bassesse, & la vengeance comme un acte héroïque, on prévient peut-être les suites de cette erreur, en considérant que la douceur porte avec elle sa récompense, dans la tranquillité & les autres avantages qu'elle procure, & que la rancune détruit. C'est par cet utile artifice que la modestie, la candeur, la sobriété & d'autres vertus, quelquefois méprisées, pourroient rentrer dans l'estime, & les passions opposées, dans le mépris qui leur est dû, & qu'on parviendroit, avec le tems, à pratiquer les unes, & à détester les autres, sans le moindre égard pour les plaisirs ou pour les peines qui les accompagnent.

C'est par ces raisons que rien n'est plus avantageux dans un État, qu'une administration vertueuse, & qu'une équitable distribution des punitions & des récompenses. C'est un mur d'airain contre lequel se brisent presque toujours les complots des méchans : c'est une digue qui tourne leurs efforts au bien de la société ; c'est plus que tout cela : c'est un moyen sûr d'attacher les hommes à la vertu, en attachant à la vertu leur intérêt particulier ; d'écarter tous les préjugés qui les en éloignent ; de lui préparer dans leurs cœurs un accueil favorable, & de les mettre, par une pratique constante du bien, dans un sentier dont on ne les détourneroit pas sans peine. S'il arrivoit qu'un peuple arraché au despotisme & à la barbarie, policé par des loix, & devenu vertueux dans le cours d'une administration équitable, retomât brusquement sous un gouvernement arbitraire, tel que celui des Peuples Orientaux ; sa vertu s'irritant dans les fers, il n'en fera que plus

prompt à les secouer, & que plus propre à les rompre. Si toutefois, la tyrannie & ses artifices viennent à prévaloir, & si ce peuple perd toute liberté, avant qu'une injuste distribution des récompenses & des châtimens lui ait ôté le sentiment de cette injure; avant que l'habitude l'ait fait à sa chaîne, les semences dispersées de sa vertu première porteront des racines qu'on distinguera jusques dans les générations suivantes.

Mais quoique la distribution équitable des récompenses & des punitions soit, dans un gouvernement, une cause essentielle de la vertu d'un peuple; nous remarquerons que l'exemple plus efficace encore décide ses inclinations (1), & forme son caractère. Si le Magistrat n'est pas vertueux, la meilleure administration produira peu de chose; au contraire, les sujets aimeront & respecteront les loix, s'ils sont une fois persuadés de la vertu de celui qui les juge.

Mais, pour en revenir aux récompenses & aux châtimens, c'est moins l'attrait ou l'effroi qui fait leur avantage dans la société, que l'estime de la vertu & la haine du vice que ces expressions

(1) Tous les Moralistes ne sont pas de cet avis: » telle est, dit un d'entr'eux dans son projet pour l'avancement de la Religion, la perversité des hommes, que le seul exemple d'un Prince vicieux entrainera bientôt la masse générale de ses Sujets, & que la conduite exemplaire d'un Monarque vertueux n'est pas capable de les réformer, si elle n'est soutenue d'autres expédiens. Il faut donc que le Souverain, en exerçant avec vigueur l'autorité que les Loix & son Sceptre lui donnent, fasse en sorte qu'il soit de l'intérêt de chacun de s'attacher à la Vertu, en privant les vicieux de toute espérance d'avancement: il est clair que ce savant Auteur donne la préférence aux avantages d'une bonne administration, sur ceux d'un bon exemple.

publiques

publiques de l'approbation ou de la censure du genre humain réveillent dans l'honnête-homme & dans le scélérat. En effet, dans les exécutions, on voit assez communément que la honte du crime & l'infamie du supplice font presque toute la peine des criminels. Ce n'est pas tant la mort qui cause l'horreur du patient & des spectateurs, que la potence ou la roue qui le déclare infraacteur des loix de la Justice & de l'humanité.

Dans les familles, l'effet des récompenses & des châtimens est le même que dans la société. Un maître sévère, le fouet à la main, rendra, sans doute, son esclave ou son mercenaire attentif à ses devoirs; mais il n'en sera pas meilleur. Cependant, le même homme, revêtu d'un caractère plus doux, avec de foibles récompenses & des corrections légères, formera des enfans vertueux. A l'aide, tantôt de ses menaces, tantôt de ses caresses, il leur inculquera des principes qu'ils suivront bientôt, sans égard pour la récompense qui les encourageoit, ou pour la verge qui les effrayoit. Et c'est là ce que nous appelons une éducation honnête & libérale. Tout autre culte rendu à Dieu, tout autre service rendu à l'homme, est vil, & ne mérite aucun éloge.

Dans la religion, si les récompenses qu'elle promet sont libérales; si le bonheur futur consiste dans la jouissance d'un plaisir vertueux, tel, par exemple, que la pratique ou la contemplation de la vertu même, dans une autre vie (c'est le cas du Christianisme *); il est évident que le desir de

[*] On peut conclure de cette réflexion, que le Christianisme a peut-être été le seul culte établi dans le monde, qui ait proposé aux hommes des récompenses à venir dignes d'eux. Le Juif, content du bonheur temporel, ne connoissoit gueres d'autres espérances. L'Egyptien se promettoit, à

cet état ne peut naître que d'un grand amour de la vertu, & conserve, par conséquent, toute la dignité de son origine. Car ce desir n'est point un sentiment intéressé : l'amour de la vertu n'est jamais un penchant vil & sordide ; le desir de la vie par amour de la vertu, ne peut donc passer pour tel. Mais si ce desir d'une autre vie naissoit de l'horreur ou de la mort ou de l'anéantissement ; s'il étoit occasionné par quelque affection vicieuse, ou par un attachement à des choses étrangères à la vertu, il ne seroit plus vertueux.

Si donc une créature raisonnable, sans égard pour la vertu, aime la vie par rapport à la vie même, peut-être fera-t-elle, pour la conserver, ou par horreur de la mort, quelque action de virilité : peut-être en s'efforçant de mépriser les objets de sa crainte, tendra-t-elle à la perfection ; mais cet effort n'est pas encore une vertu. Cette créature est tout au plus dans les avenues, sur la route : après s'être embarquée par pur intérêt, la bassesse avouée du motif ne la met point au port : en un mot, elle ne sera vertueuse que quand ses efforts feront germer en elle quelque affection pour la bonté morale considérée comme telle, & sans égard à ses intérêts.

Tels sont les avantages & les désavantages qui reviennent à la vertu, de ses liaisons avec les intérêts privés de la créature. Car quoique la multiplicité des vues intéressées soit peu propre à don-

force de bien vivre, de devenir un jour Eléphant blanc. Le Païen comptoit se promener dans les Champs Elisées, boire le Nectar, & se repaître d'Ambroisie. Le Mahométan, privé de vin par sa Loi, & voluptueux par tempérament, espère s'enivrer éternellement entre des Houris grises, rouges, vertes & blanches, Mais le chrétien jouira de son Dieu.

ner du relief-aux actions, l'homme n'en fera que plus ferme dans la vertu, s'il est une fois convaincu qu'elle ne croise jamais ses vrais intérêts.

Celui donc qui, par un mûr examen & de solides réflexions, s'est assuré qu'on n'est heureux dans ce monde qu'autant qu'on est vertueux, & que le vice ne peut être que misérable, a mis sa vertu dans un abri louable & nécessaire. Sans chercher dans l'intégrité morale des commodités relatives à son état présent, à sa constitution, ou à d'autres circonstances pareilles ; s'il est persuadé qu'une puissance supérieure & toujours attentive au train du monde, prête un secours immédiat à l'honnête-homme contre les attentats du méchant, il ne perdra jamais rien de l'estime qu'il doit à la vertu ; estime qui s'affoibliroit peut-être en lui, sans cette croyance. Mais si, peu convaincu d'une assistance actuelle de la Providence, il est dans une attente ferme & constante des récompenses à venir, sa vertu trouvera le même appui dans cette hypothèse.

Remarquez cependant que, dans un système où l'on seroit sonner si haut ces récompenses infinies, les cœurs en pourroient tellement être affectés, qu'ils négligeroient & peut-être oublieroient à la longue les motifs désintéressés de pratiquer la vertu. D'ailleurs, cette merveilleuse attente des biens ineffables d'une autre vie, doit conséquemment déprimer la valeur & ralentir la poursuite des choses passagères de celle-ci. Une créature possédée d'un intérêt si particulier & si grand, pourroit compter le reste pour rien, & toute occupée de son salut éternel, traiter quelquefois comme des distractions méprisables, & des affections viles, terrestres & momentanées, les douceurs de l'amitié ; les loix du sang, & les devoirs de l'hu-

manité. Une imagination frappée de la forte décriera peut-être les avantages temporels de la bonté & les récompenses naturelles de la vertu; élèvera jusqu'aux nues la félicité des méchans, & déclarera, dans les accès d'un zèle inconfidéré, que » sans l'attente des biens futurs, & sans la crainte » des peines éternelles, elle renonceroit à la probité, pour se livrer entièrement à la débauche, » au crime & à la dépravation. « Ce qui démontre que rien, en quelque façon, ne seroit plus fatal à la vertu qu'une croyance incertaine & vague des récompenses & des châtimens à venir. Car si ce fondement sur lequel on auroit appuyé tout l'édifice (1) moral, vient une fois à manquer, je vois la vertu chanceler, rester sans appui & prête à s'écrouler.

Quant à l'Athéisme, le décri des avantages de la vertu n'est pas une conséquence directe de cette hypothèse. (2) Pour être convaincu qu'il y a du

(1) J'ai connu un Architecte qui étaya si fortement un Bâtiment qui menaçoit ruine d'un côté, qu'il en fut renversé de l'autre. Le même accident est presque arrivé en morale. On ne s'est pas contenté de relever les avantages de la Vertu & de l'honnêteté; on s'est méfié de ces appuis, & on y en a ajouté d'autres d'une façon à culbuter l'édifice. On a tant exalté les récompenses qui l'attendoient, que les hommes ont été exposés à n'avoir pas d'autres raisons d'être vertueux. Toutefois, si ce sentiment vient à exclure les motifs plus relevés, tout mérite semble s'anéantir dans la créature qu'il dirige.

(2) L'Athéisme laisse la probité sans appui. Il fait pis, il pousse indirectement à la dépravation. Cependant Hobbs étoit bon citoyen, bon parent, bon ami, & ne croyoit point en Dieu. Les hommes ne sont pas conséquens: on offense un Dieu dont on admet l'existence: on nie l'existence d'un Dieu dont on a bien mérité; & s'il y avoit à s'étonner, ce ne seroit pas d'un Athée qui vit bien, mais d'un Chrétien qui vit mal.

profit à être vertueux, il n'est pas nécessaire de croire en Dieu. Mais le préjugé contraire une fois contracté, le mal est sans remède, & il faut convenir qu'indirectement l'Athéisme y conduit.

Il est presque impossible de faire grand cas des avantages présens de la vertu, sans concevoir une haute idée de la satisfaction qui naît de l'estime & de la bienveillance du genre-humain, & de la connoître tout le prix de cette satisfaction, il faut l'avoir éprouvée. C'est donc sur la possession ravissante de l'affection généreuse des hommes, & sur la connoissance de l'énergie de ce plaisir, que sont fondés ceux qui placent le bonheur actuel dans la pratique des vertus. Mais supposer qu'il n'y a ni bonté ni charmes dans la nature; que cet Etre suprême qui nous prescrit la bienveillance pour nos semblables, par les témoignages journaliers que nous recevons de sa bonté, est un être chimérique; ce n'est pas le moyen d'aiguïser les affections sociales, & d'acquiescer l'amour désintéressé de la vertu. Au contraire, un tel système tend à confondre les idées de laideur & de beauté, & à supprimer ce tribut habituel d'admiration que nous rendons au dessein, aux proportions & à l'harmonie qui regnent dans l'ordre des choses. Car que peut offrir l'Univers de grand & d'admirable à celui qui regarde l'Univers même, comme un modèle de désordre? Celui pour qui le tout dénué de perfections, n'est qu'une vaste difformité, remarquera-t-il quelque beauté dans les parties subordonnées?

Cependant, quoi de plus affligeant que de penser que l'on existe dans un éternel chaos? qu'on fait partie d'une machine détraquée, dont on a mille désastres à craindre, & où l'on n'apperçoit rien de bon, rien de satisfaisant, rien qui n'excite

le mépris, la haine & le dégoût. Ces idées sombres & mélancoliques doivent influer sur le caractère, affecter les inclinations sociales, mettre de l'aigreur dans le tempérament, affaiblir l'amour de la justice, & saper, à la longue, les principes de la vertu.

Il n'en est pas de même de celui qui adore un Dieu; mais un Dieu qui ne soit pas vainement honoré du titre de bon, qui le soit en effet; un Dieu, dont l'histoire offre à chaque page des marques de douceur & de bonté. Un tel homme admet conséquemment des récompenses & des châtimens à venir; il est persuadé de plus, que les récompenses sont destinées au Mérite & à la Vertu, & les châtimens au vice & à la méchanceté, sans que des qualités étrangères à celles-là, ou des circonstances imprévues puissent tromper son attente; autrement, perdant de vue les notions de châtimement & de récompense, il n'admettroit qu'une distribution capricieuse de biens & de maux, & tout son système sur l'autre monde, ne seroit dans celui-ci, d'aucun avantage pour sa vertu. A l'aide de ces hypothèses, il pourroit conserver son intégrité dans les plus critiques circonstances de la vie; eût-il été jetté, par des événemens singuliers ou des raisonnemens sophistiques, dans l'opinion malheureuse qu'il faut renoncer à son bonheur, pour travailler à son salut.

Toutefois, ce préjugé contraire à la vertu me paroît incompatible avec un Théisme épuré (1),

(1) Si, dès ce Monde, la Vertu porte avec elle sa récompense, & le vice son châtimement, quel motif d'espérance pour le Théiste? N'aura-t-il pas raison de croire que l'Être suprême, qui exerce dans cette vie une justice distributive entre les bons & les méchants, n'abandonnera pas cette voie consolante dans l'autre? Ne pourra-t-il pas regarder

quoi qu'il en soit de l'autre vie, ou des récompenses & des châtimens à venir; celui qui, comme un bon Théiste, admet un Être souverain dans la nature, une intelligence qui gouverne tout avec sagesse & bonté, peut-il imaginer qu'elle ait attaché son malheur en ce monde à des pratiques qui lui sont ordonnées? Supposer que la vertu soit un des maux naturels de la créature, & que le vice fasse constamment son bien-être, n'est-ce pas accuser l'ordonnance de l'Univers & la constitution générale des choses, d'un défaut essentiel & d'une grossière imperfection?

Il me reste à considérer un nouvel avantage que le Théisme fournit à la créature pour être vertueuse, à l'exclusion de l'Athéisme. Le premier coup d'œil

les biens passagers dont il jouit, comme des arrhes du bonheur éternel qui l'attend? Car si la Vertu a des avantages actuels, toutefois il en coûte pour être vertueux: si l'état de l'honnête-homme ici-bas n'est pas déplorable, il s'en faut bien que sa félicité soit complète: il lui reste toujours des desirs; & ces desirs, preuves incontestables de l'insuffisance de sa récompense actuelle, ne conspirent-ils pas, avec la révélation qu'il est prêt d'admettre, pour l'assurer d'une vie à venir. Mais si l'on supposoit, au contraire, que l'honnête-homme ne peut être que malheureux en ce Monde, & que la félicité temporelle est incompatible avec la Vertu, l'économie singulière qui regneroit dans l'Univers, ne le porteroit-elle pas à se méfier de l'ordre qui régnera dans l'autre vie? Décrier la Vertu, n'est-ce donc pas prêter main-forte à l'Athéisme? Amplifier les désordres apparents dans la Nature, n'est-ce pas ébranler l'existence d'un Dieu, sans fortifier la croyance d'une vie à venir? Un fait vrai, c'est que ceux qui ont la meilleure opinion des avantages de la Vertu dans ce Monde, ne sont pas les moins fermes dans l'attente de l'autre. Une proposition vraisemblable, c'est qu'il est aussi naturel aux défenseurs de la Vertu d'assurer l'immortalité de l'Âme, qu'ils ont raison de souhaiter, qu'aux partisans du vice de combattre ce sentiment, dont ils ont lieu de craindre la vérité.

ne sera peut-être pas favorable à la réflexion qui fuit : je crains qu'on ne la prenne pour une vaine subtilité, & qu'on ne la rejette comme un raffinement de Philosophie. Si toutefois elle peut avoir quelque poids, c'est à la suite de ce que nous venons de dire.

Toute créature, comme nous l'avons prouvé, a naturellement quelques degrés de malice qui lui viennent d'une aversion ou d'un penchant qui ne sera pas au ton de son intérêt privé ou du bien général de son espèce. Qu'un être pensant ait la mesure d'aversion nécessaire pour l'alarmer à l'approche d'une calamité, ou pour l'armer dans un péril imminent ; jusques-là il n'y a rien à dire ; tout est dans l'ordre. Mais si l'aversion continue, après que le malheur est arrivé ; si la passion augmente, lorsque le mal est fait, si la créature, furieuse du coup qu'elle a reçu, se récrie contre le fort, s'emporte & déteste sa condition ; il faut avouer que cet emportement est vicieux dans sa nature & dans ses suites ; car il déprave le tempérament, en le tournant à la colère, & trouble dans l'accès cette économie tranquille des affections, si convenable à la vertu ; mais avouer que cet emportement est vicieux, c'est reconnoître que dans les mêmes conjonctures, une patience muette, & qu'une modeste fermeté seroient des vertus. Or, dans l'hypothèse de ceux qui nient l'existence d'un Être suprême, il est certain que la nécessité prétendue des causes ne doit amener aucun phénomène qui mérite leur haine ou leur amour, leur honneur ou leur admiration. Mais comme les plus belles réflexions du monde sur le caprice du hasard, ou sur le mouvement fortuit des atomes, n'ont rien de consolant ; il est difficile que dans des circonstances fâcheuses, que dans

des tems durs & malheureux, l'Athée n'entre en mauvaise humeur, & ne se déchaîne contre un arrangement si détestable & si mal-faisant. Mais le Théiste est persuadé que » quelqu'effet » que l'ordre qui regne dans l'Univers ait produit, il ne peut qu'être bon. « Cela suffit. Le voilà prêt à regarder, sans horreur, les plus affreuses calamités, & à supporter, sans murmure, ces événemens qui ne semblent être faits que pour rendre à toute créature sensible & raisonnable, sa condition incommode & son existence odieuse. Ce n'est pas tout. Son système peut le conduire à une réconciliation plus entière : il chérira son état actuel ; car qui l'empêche, en étendant ses idées, de sortir de son espèce, & de regarder le fléau qui l'afflige, comme le bonheur d'une Patrie moins étroite, dont il est membre, & dont il doit aimer les avantages en citoyen généreux & fidele.

Ce tour d'affection doit produire la plus héroïque constance qu'un homme puisse montrer dans un état de souffrance, & le résoudre, de la façon la plus généreuse, aux entreprises que l'honneur & la vertu peuvent exiger. A travers ce télescope, on apperçoit, les accidens particuliers, les injustices & les méchancetés dans un jour qui dispose à les tolérer, & à conserver dans le cours de la vie toute l'égalité possible. Ce tour d'affection & ce télescope moral sont donc vraiment excellens, & la créature qui les possède est bonne & vertueuse par excellence. Car tout ce qui tend à attacher la créature à son rôle dans la société, & à l'animer d'un zèle plus qu'ordinaire pour le bien général de son espèce, est, sans contredit, en elle le germe d'une vertu peu commune.

Un fait constant, c'est que, par une espèce de sympathie, le sentiment & l'amour de l'harmoni-

nie, des proportions & de l'ordre, en quelque genre que ce puisse être, redresse le tempérament, fortifie les affections sociales, & soutient la vertu, qui n'est elle-même qu'un amour de l'ordre, des proportions & de l'harmonie dans les mœurs & dans la conduite. Dans les sujets les plus frivoles, l'ordre frappe, & se fait approuver; mais si c'est une fois l'ordre & la beauté de l'Univers qui soient les objets de notre admiration & de notre amour, nos affections partageront la grandeur & la magnificence du sujet, & l'élégante sensibilité pour le beau, disposition si favorable à la vertu, nous conduira jusqu'à l'extase. (1) En effet, tandis qu'un peu d'harmonie & quelques proportions remarquées dans les productions des sciences ou des arts, transportent d'admiration les maîtres & les connoisseurs, seroit-il possible de contempler un chef-d'œuvre divin, sans éprouver le ravissement. Donc,

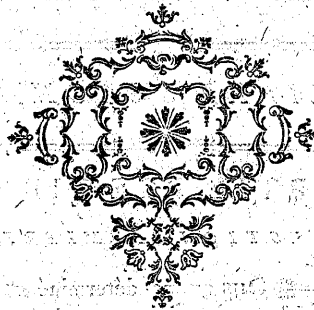
Le Théisme fût-il traité comme une fautive hypothèse, l'ordre de l'Univers fût-il une chimère, la belle passion pour la Nature n'en seroit pas moins favorable à la vertu. Mais s'il est raisonna-

[1] *Est enim animorum ingeniorumque naturale quoddam quasi pabulum consideratio, contemplatioque naturæ. Erigimur, elatiores fieri videmur, humana despiciamus; cogitantisque superiora atque celestia, hæc nostra ut exigua & minima, contemnimus. Indagatio ipsa rerum tum maximarum tum occultissimarum habet delectationem. Si verò aliquid occurrat, quod verisimile videatur, humanissimâ completur animus voluptate. A mensura que l'Univers s'étend aux yeux d'un Philosophe, tout ce qui l'environne se rapetisse. La terre s'évanouit sous ses pieds. Lui-même, que devient-il? Cependant, il ressent un doux frémissement dans cette contemplation qui l'entraîne; après s'être vu noyé, pour ainsi dire, & perdu dans l'immenfité des Êtres, il éprouve une satisfaction secrète à se retrouver sous les yeux de la Divinité.*

ble de croire en Dieu; si la beauté de l'Univers est réelle; l'admiration devient juste, naturelle & nécessaire dans toute créature reconnoissante & sensible.

Présentement, il est facile de déterminer l'analogie de la vertu à la piété. Celle-ci est proprement le complément de l'autre: où la piété manque, la fermeté, la douceur, l'égalité d'esprit, l'économie des affections & la vertu sont imparfaites.

On ne peut donc atteindre à la perfection morale, arriver au suprême degré de la vertu, sans la connoissance du vrai Dieu.





ESSAI
SUR
LE MÉRITE
ET
LA VERTU.



LIVRE SECOND.



PARTIE PREMIERE.

SECTION PREMIERE.



Nous avons déterminé ce que c'est que la vertu morale, & quelle est la créature qu'on peut appeler moralement vertueuse. Il nous reste à chercher quels motifs & quel intérêt nous avons à mériter ce titre.

Nous avons découvert que celui-là seul mérite le nom de vertueux, dont toutes les affections, tous les penchans, en un mot, toutes les

dispositions d'esprit & de cœur, sont conformes au bien général de son espece, c'est-à-dire, du système de créatures, dans lequel la Nature l'a placé, & dont il fait partie.

Que cette économie des affections, ce juste tempérament entre les passions, cette conformité des penchans au bien général & particulier, continuoient la droiture, l'intégrité, la justice & la bonté naturelle.

Et que la corruption, le vice & la dépravation, naissoient du désordre des affections, & confiseroient dans un état précisément contraire au précédent.

Nous avons démontré que les affections d'une créature quelconque avoient un rapport constant & déterminé avec l'intérêt général de son espece. C'est une vérité que nous avons fait toucher au doigt, quant aux inclinations sociales, telles que la tendresse paternelle, le penchant à la propagation, l'éducation des enfans, l'amour de la compagnie, la reconnoissance, la compassion, la conspiration mutuelle dans les dangers; & leurs semblables; de sorte qu'il faut convenir qu'il est aussi naturel à la créature de travailler au bien général de son espece, qu'à une plante de porter son fruit, & à un organe, ou à quelqu'autre partie de notre corps, de prendre l'étendue & la conformation qui conviennent à la machine entiere, (1) & qu'il

(1) On pourroit ajouter à cela que nous sommes chacun dans la Société, ce qu'est une partie relativement à un Tout organisé. La mesure du tems est la propriété essentielle d'une Montre: le bonheur des particuliers est la fin principale de la Société. Ces effets, ou ne se produiroient point, ou ne se produiroient qu'imparfaitement, sans une conspiration mutuelle des parties dans la Montre, & des membres dans la Société. Si quelque roue se déränge, la mesure du tems sera suspendue, ou troublée. Si quelque

n'est pas plus naturel à l'estomac de digérer, aux poumons de respirer, aux glandes de filtrer, & aux autres viscères de remplir leurs fonctions; quoique toutes ces parties puissent être troublées dans leurs opérations, par des obstructions & d'autres accidens.

Mais en distribuant les affections de la créature, en inclinations favorables au bien général de son espece, & en penchans dirigés à ses intérêts particuliers, on en conclura, que souvent elle se trouvera dans le cas de croiser & de contredire les unes pour favoriser & suivre les autres, & l'on conclura juste; car comment, sans cela, l'espece pourroit-elle se perpétuer? Que signifieroit cette affection naturelle qui la précipite à travers les dangers, pour la défense & la conservation de ces êtres qui lui doivent déjà la naissance, & dont l'éducation lui coûtera tant de soins.

On seroit donc tenté de croire qu'il y a une opposition absolue entre ces deux especes d'affections, & l'on présumeroit que s'attacher au bien général de son espece, en écoutant les unes, c'est fermer l'oreille aux autres, & renoncer à son intérêt particulier. Car, en supposant que les soins, les dangers & les travaux, de quelque nature qu'ils soient, sont des maux dans le système individuel, puisqu'il est de l'essence des affections sociales d'y porter la créature, on en inférera sur le champ, qu'il est de notre intérêt de se défaire de ces penchans.

Nous convenons que toute affection sociale, telle que la commisération, l'amitié, la reconnaissance & les autres inclinations libérales & générales, occupe une place qui n'étoit point faite pour lui, le bien général en souffrira, ou même s'anéantira; & la Société ne fera plus que l'image d'une Montre détraquée.

nécessaires, ne subsiste & ne s'étend qu'aux dépens des passions intéressées; que les premières nous divisent d'avec nous-mêmes, & nous ferment les yeux sur nos aises & sur notre salut particulier. Il semble donc que pour être parfaitement à soi, & tendre à son intérêt avec toute la vigueur possible, on n'auroit rien de mieux à faire pour son propre bonheur, que de déraciner, sans ménagement, toute cette suite d'affections sociales, & de traiter la bonté, la douceur, la commisération, l'affabilité, & leurs semblables, comme des extravagances d'imagination, ou des foiblesses de la nature.

En conséquence de ces idées singulieres, il faudroit avouer que dans chaque système de créatures, l'intérêt de l'individu est contradictoire à l'intérêt général, & que le bien de la nature dans le particulier est incompatible avec celui de la commune nature. Etrange constitution! dans laquelle il y auroit certainement un désordre & des bizarreries, que nous n'apercevons point dans le reste de l'Univers. J'aurois autant dire de quelque corps organisé, animal ou végétatif, que, pour assurer que chaque partie jouit d'une bonne santé, il faut absolument supposer que le tout est malade.

Mais pour exposer toute l'absurdité de cette hypothèse, nous allons démontrer que, tandis que les hommes s'imaginant que leur avantage présent est dans le vice, & leur mal réel dans la vertu, s'étonnent d'un désordre qu'ils supposent gratuitement dans la conduite de l'Univers, la Nature fait précisément le contraire de ce qu'ils imaginent; que l'intérêt particulier de la créature est inséparable de l'intérêt général de son espece; enfin, que son vrai bonheur consiste dans la vertu,

224 ESSAI SUR LE MÉRITE
& que le vice ne peut manquer de faire son mal-
heur.

SECTION SECONDE.

Peu de gens oseroient supposer qu'une créature en qui ils n'aperçoivent aucune affection naturelle, qui leur paroît destituée de tout sentiment social, & de toute inclination communicative, jouit en elle-même de quelque satisfaction, & retire de grands avantages de sa ressemblance avec d'autres êtres : l'opinion générale, c'est qu'une pareille créature, en rompant avec le genre-humain, en renonçant à la société, n'en a que moins de contentement dans la vie, & n'en peut trouver que moins de douceur dans les plaisirs des sens. Le chagrin, l'impatience & la mauvaise humeur, ne seront plus en elle des momens fâcheux; c'est un état habituel, auquel tout caractère infociable ne manque pas de se fixer. C'est alors qu'une foule d'idées tristes s'emparent de l'esprit, & que le cœur est en proie à mille inclinations perverses qui l'agitent & le déchirent sans relâche : c'est alors que, des noirceurs de la mélancolie & des aigreurs de l'inquiétude, naissent ces antipathies cruelles, par qui la créature, mécontente d'elle-même, se révolte contre tout le monde. Le sentiment intérieur, qui lui crie qu'un être si dépravé, incommode à quiconque l'approche, ne peut qu'être odieux à ses semblables, la remplit de soupçons & de jalousies, la tient dans les craintes & les horreurs, & la jette dans des perplexités, que la fortune la mieux établie, & la plus constante prospérité sont incapables de calmer.

Tels sont les symptômes de la perversité complète, & l'on est d'accord sur leur évidence. Lorsque la dépravation est totale; lorsque l'amitié, la candeur,

ET LA VERTU.

225
la candeur, l'équité, la confiance, la socialité, sont anéanties; lors enfin, que l'apostasie morale est consommée, tout le monde s'aperçoit & convient de la misère qui la suit. Quand le mal est à son dernier degré, il n'y a qu'un avis. Pourquoi faut-il qu'on perde de vue les funestes influences de la dépravation dans ses degrés inférieurs? on s'imagine que la misère n'est pas toujours proportionnée à l'iniquité; comme si la méchanceté complète pouvoit entraîner la plus grande misère possible, sans que ses moindres degrés partageassent ce châtement. Parler ainsi, c'est dire qu'à la vérité, le plus grand dommage qu'un corps puisse souffrir, c'est d'être disloqué, démembré, & mis en mille pièces; mais que la perte d'un bras ou d'une jambe, d'un œil, d'une oreille, ou d'un doigt, c'est une bagatelle qui ne mérite pas qu'on y fasse attention.

L'esprit a, pour ainsi dire, ses parties, & ses parties ont leurs proportions. Les dépendances réciproques & le rapport mutuel de ces parties, l'ordre & la connexion des penchans, le mélange & la balance des affections qui forment le caractère, sont des objets faciles à saisir par celui qui ne juge pas cette anatomie intérieure, indigne de quelque attention. L'économie animale n'est ni plus exacte, ni plus réelle. Peu de gens toutefois se sont occupés à anatomier l'ame, & c'est un art que personne ne rougit d'ignorer parfaitement (1).

(1) On se pique de connoître les qualités d'un bon Cheval, d'un bon Chien & d'un bon Oiseau. On est parfaitement instruit des affections du tempérament, des humeurs & de la forme convenable à chacune de ces espèces. Si, par hasard, un Chien déceit quelque défaut contraire à la nature: » Cet animal, dit-on incontinent, est » vicieux « ; & fortement persuadé que ce vice le rend moins propre aux services qu'on en doit attendre, on met

Tout le monde convient que le tempérament varie, & que ses vicissitudes peuvent être funestes; & qui que ce soit ne se met en peine d'en chercher la cause. On fait que notre constitution intellec-

tout en œuvre pour le corriger. Il y a peu de jeunes gens qui n'entendent plus ou moins cette discipline. Suivons cet écervelé qui, pour quelque ordre futile & peut-être déshonorable, différé, ou mal-adroitement exécuté, feroit périr un Domestique sous le bâton; suivons-le, dans ses écuries, & demandons-lui pourquoi ce Cheval est séparé de la société des autres: » Il a la jambe fine; il porte noblement sa tête, » il est, en apparence, plein d'ame & de feu: Vous avez » raison, vous répondra-t-il; mais il est excessivement » fougueux; on n'en approche pas sans danger; son ombre l'effarouche; une mouche lui fait prendre le mors » aux dents; il faut que je m'en défasse. De-là passant à ses Chiens: » Voyez-vous, ajoutera-t-il, tout de suite, » (car vous avez touché sa corde), voyez-vous cette petite Chienne noire & blanche: elle est assez mal coiffée: » son poil & sa taille ne sont pas avantageux: elle paroit » manquer de jarret; mais elle a l'odorat exquis; pour la » sagacité, je ne connois pas la pareille: & de l'ardeur: » hélas! elle n'en a que trop pour sa force. Si j'avois le malheur de la perdre, je donnerois, pour la retrouver, tous » ces grands Chiens de parade qui m'embarrassent plus » qu'ils ne me servent. Fainéans, lâches & gourmands, » mon Piqueur a pris des peines infinies pour n'en rien faire » qui vaille: ils ont tellement dégénéré (car Finaude leur » mère, étoit admirable!), qu'il faut que, par la négligence » de ces coquins à rouer à coups de barre (ce sont ses » Valets d'écurie), elle ait été couverte par quelque mâtin » de ma basse-cour. C'est ainsi que ceux qui ont le moins étudié la nature dans leur espèce, distinguent, à merveille, & les défauts qui lui sont étrangers, & les qualités qui lui conviennent, en d'autres Créatures. C'est ainsi que la bonté qui les affecte si peu en eux-mêmes & dans leurs semblables, surprend ailleurs leur hommage: tant est naturel le sentiment que nous en avons. C'est bien ici que nous aurons raison de dire avec Horace:

Nauram expellas surcâ, tamen usque recurrat.

tuelle est sujette à des paralysies qui l'accablent, & l'on n'est point curieux de connoître l'origine de ces accidens. Personne ne prend le scalpel, & ne travaille à s'éclairer dans les entrailles du cadavre (1): on en est à peine dans cette matière aux idées de parties & de Tout. On ignore entièrement l'effet que doivent produire une affection réprimée, un mauvais penchant négligé, ou quelque bonne inclination relâchée. Comment une seule action a-t-elle occasionné dans l'esprit une révolution capable de le priver de tout plaisir; c'est ce qu'on voit arriver; c'est ce qu'on ne comprend pas; & dans l'indifférence de s'en instruire, on est tout prêt à supposer qu'un homme peut violer sa foi, s'abandonner à des crimes qui ne lui sont point familiers, & se plonger dans les vices, sans porter le trouble dans son ame, & sans s'exposer à des suites fatales à son bonheur. On dit tous les jours: » Un tel a fait une basse; » fesse; mais en est-il moins heureux? « Cepen-

(1) Le Chirurgien habile s'exerce long-tems sur les morts, avant que d'opérer sur les vivans: il s'instruit, le scalpel à la main, de la situation, de la nature, & de la configuration des parties: il avoit exécuté cent fois sur le cadavre les opérations de son art, avant que de les tenter sur l'homme. C'est un exemple que nous devrions tous imiter: *te ipsum concute*. Rien n'est plus ressemblant à ce que l'Anatomiste appelle un *Sujet*, que l'ame dans un état de tranquillité: il ne faut alors, pour opérer sur elle, ni la même adresse ni le même courage que quand les passions l'échauffent & l'agitent. On peut sonder ses blessures, & parcourir ses replis; dans l'entendre se plaindre, gémir, soupirer; au contraire, dans le tumulte des passions, c'est un malade pusillanime & sensible, que le moindre appareil effraie; c'est un patient intraitable qu'on ne peut résoudre. Dans cet état, quel espoir de guérison, sur-tout si le Médecin est un ignorant?

dant, en parlant de ces hommes sombres & farouches, on dit encore: » Cet homme est son propre bourreau. « Une autre fois, on conviendra qu'il y a des passions, des humeurs, tel tempérament capable d'empoisonner la condition la plus douce, & de rendre la créature malheureuse dans le sein de la prospérité. « Tous ces raisonnemens contradictoires ne prouvent-ils pas suffisamment que nous n'avons pas l'habitude de traiter des sujets moraux, & que nos idées sont encore bien confuses sur cette matière.

Si la constitution de l'esprit nous paroïssoit telle qu'elle est en effet; si nous étions bien convaincus qu'il est impossible d'étouffer une affection raisonnable, ou de nourrir un penchant vicieux, sans attirer sur nous une portion de cette misère extrême, dont nous convenons que la dépravation complète est toujours accompagnée, ne reconnoîtrions-nous pas, en même tems, que toute action injuste portant le désordre dans le tempérament, ou augmentant celui qui y regne déjà, quiconque fait mal ou préjudicé à sa bonté, est plus fou, est plus cruel à lui-même que celui qui, sans égard pour sa santé, se nourriroit de mets empoisonnés, ou qui se déchirant le corps de ses propres mains, se plairoit à se couvrir de blessures.

SECTION TROISIÈME.

Nous avons fait voir que, dans l'animal, toute action qui ne part point de ses affections naturelles, ou de ses passions, n'est point une action de l'animal. Ainsi, dans ces accès convulsifs, où la créature se frappe elle-même & s'élance sur ceux qui la secourent; c'est une horloge détraquée, qui

sonne mal-à-propos: c'est la machine qui agit, & non l'animal.

Toute action de l'animal, considéré comme animal, part d'une affection, d'un penchant, ou d'une passion qui le meut; telle que seroient, par exemple, l'amour, la crainte, ou la haine.

Des affections foibles ne peuvent l'emporter sur des affections plus puissantes qu'elles; & l'animal fuit nécessairement (1) dans l'action le parti le plus fort. Si les affections inégalement partagées forment, en nombre ou en essence, un côté supérieur à l'autre, c'est de celui-là que l'animal inclinera. Voilà le balancier qui le met en mouvement & qui le gouverne.

Les affections qui déterminent l'animal dans ses actions, sont de l'une ou de l'autre de ces trois espèces.

Ou des affections naturelles & dirigées au bien général de son espèce.

Ou des affections naturelles & dirigées à son intérêt particulier.

Ou des affections qui ne tendent ni au bien général de son espèce, ni à ses intérêts particuliers, qui même sont opposées à son bien privé, & que par cette raison nous appellerons affections dénaturées: selon l'espèce & le degré de ces affections, la créature qu'elles dirigent, est bien ou mal constituée, bonne ou mauvaise.

Il est évident que la dernière espèce d'affections est toute vicieuse. Quant aux deux autres, elles peuvent être bonnes ou mauvaises, selon leur degré. Elles maîtrisent toujours la créature purement sensible; mais la créature sensible & raisonnable peut toujours les maîtriser, quelque puissantes qu'elles soient.

(1) Remarquez qu'il ne s'agit que de l'Animal.

Peut-être trouvera-t-on étrange que des affections sociales puissent être trop fortes, & des affections intéressées trop foibles. Mais pour diffiper ce scrupule, on n'a qu'à se rappeler (ce que nous avons dit plus haut) que dans des circonstances particulières, les affections sociales deviennent quelquefois excessives, & se portent à un point qui les rend vicieuses : lors, par exemple, que la commisération est si vive, qu'elle manque son but, en supprimant, par son excès, les secours qu'on a droit d'en attendre : lorsque la tendresse maternelle est si violente, qu'elle perd la mere, & par conséquent l'enfant avec elle. » Mais, » dira-t-on, traiter de vicieux & de dénaturé, ce » qui n'est que l'excès de quelqu'affection naturelle & généreuse, n'y auroit-il pas en cela un » rigorisme mal entendu ? « Pour toute réponse à cette objection, je remarquerai que la meilleure affection dans sa nature suffit, par son *intensité*, pour endommager toutes ses compagnes, pour restreindre leur énergie, & ralentir ou suspendre leurs opérations. En accordant trop à l'une, la créature est contrainte de donner trop peu à d'autres de la même classe, & qui ne sont ni moins naturelles ni moins utiles. Voilà donc l'injustice & la partialité introduites dans le caractère : conséquemment, quelques devoirs seront remplis avec négligence ; & d'autres, moins essentiels peut-être, suivis avec trop de chaleur.

On peut avouer sans crainte, ces principes dans toute leur étendue ; puisqu'il la religion même, considérée comme une passion, mais de l'espèce héroïque, peut être poussée trop loin (1), &

(1) *In sani sapiens notum ferat, æquus iniqui,
Ultra quam satis est, virtutem si petat ipsam.*

HORAT. Satyr.

troubler, par son excès, toute l'économie des inclinations sociales. Oui, la religion, j'ose le dire, seroit trop énergique en celui qu'une contemplation immodérée des choses célestes, qu'une intempérance d'extase, refroidiroit sur les offices de la vie civile, & les devoirs de la société. Cependant, » si l'objet de la dévotion est raisonnable, & si la croyance est orthodoxe ; quelle que soit la dévotion, pourra-t-on dire encore, il » est dur de la traiter de superstition ? Car enfin, » si la créature laisse aller ses affaires domestiques à l'abandon, & néglige les intérêts temporels de son prochain & les siens, c'est l'exces d'un zèle saint dans son origine qui produit ces effets. « Je réponds à cela que la vraie religion ne commande pas une abnégation totale des soins d'ici-bas : ce qu'elle exige, c'est la préférence du cœur : elle veut qu'on rende à Dieu, aux autres & à soi-même, tout ce qu'on leur doit, sans remplir une de ces obligations, au préjudice d'une autre. Elle fait les concilier entr'elles par une subordination sage & mesurée.

Mais si, d'un côté, les affections sociales peuvent être trop énergiques ; de l'autre, les passions intéressées peuvent être trop foibles. Si, par exemple, une créature ferme les yeux sur les dangers, & méprise la vie ; si les inclinations utiles à sa défense, à son bien-être & à sa conservation, manquent de force ; c'est assurément un vice en elle ; relativement au dessein & au but de la Nature. Les loix & la méthode qu'elle observe dans ses opérations, en sont des preuves authentiques. Dira-t-on que le salut de l'animal entier l'intéresse moins que celui d'un membre, d'un organe ou d'une seule de ses parties ? Non, sans doute. Or, elle a donné, nous le voyons, à chaque membre,

à chaque organe, à chaque partie, les propriétés nécessaires à sa sûreté; de sorte qu'à notre insçu même, ils veillent à leur bien-être & agissent pour leur défense. L'œil, naturellement circonspect & timide, se ferme de lui-même, & quelquefois malgré nous: ôtez-lui sa promptitude & son indocilité, & toute la prudence imaginable ne suffira pas à l'animal pour se conserver la vue. La foiblesse dans les affections qui concernent le bien de l'automate est donc un vice? pourquoi le même défaut dans les affections qui concernent les intérêts d'un tout plus important que le corps, je veux dire l'ame, l'esprit & le caractère, ne seroit-il pas une imperfection?

C'est en ce sens que les penchans intéressés deviennent essentiels à la vertu. Quoique la créature ne soit ni bonne ni vertueuse, précisément parce qu'elle a ces affections; comme elles concourent au bien général de l'espece, quand elle en est dénuée, elle ne possède pas toute la bonté dont elle est capable, & peut être regardée comme defectueuse & mauvaise dans l'ordre naturel.

C'est encore en ce sens que nous disons de quelqu'un qu'il est trop bon, lorsque des affections trop ardentes pour l'intérêt d'autrui l'entraînent au delà; ou lorsque trop d'indolence pour ses vrais intérêts, l'arrêtent en deçà des bornes que la nature & la raison lui prescrivent.

Si l'on nous objecte qu'une façon de posséder dans les mœurs, & d'observer dans la conduite les proportions morales, ce seroit d'avoir les passions sociales trop énergiques, lorsque les penchans intéressés sont excessifs, & lorsque les inclinations intéressées sont trop foibles, d'avoir les affections sociales defectueuses. Car en ce cas, celui qui compteroit sa vie pour peu de chose, seroit,

avec une dose légère d'affection sociale, tout ce que l'amitié la plus généreuse peut exiger; & il n'y auroit rien de tout ce que le courage le plus héroïque inspire, qu'à l'aide d'un excès d'affection sociale, ne pût exécuter la créature la plus timide.

Nous répondrons que c'est relativement à la constitution naturelle & à la destination particulière de la créature, que nous accusons quelques passions d'excès, & que nous reprochons à d'autres, la foiblesse. Car, lorsqu'un penchant, dont l'objet est raisonnable, n'est utile que dans la violence; si ce degré, d'ailleurs, n'altère point l'économie intérieure, & ne met aucune disproportion entre les autres affections; on ne pourra le condamner comme vicieux. Mais si la constitution naturelle de la créature ne permet pas au reste des affections de monter à son unisson; si le ton des unes est aussi haut, & celui des autres plus bas, quelle que soit la nature des unes & des autres, elles pécheront par excès ou par défaut: car puisqu'il n'y a plus entr'elles de proportion, puisque la balance qui doit les tempérer, est rompue, ce désordre jettera de l'inégalité dans la pratique, & rendra la conduite vicieuse.

Mais, pour donner des idées claires & distinctes de ce que j'entends par économie des affections; je descends aux especes de créatures qui nous sont subordonnées. Celles que la nature n'a point armées contre la violence, & qui ne sont formidables d'aucun côté, doivent être susceptibles d'une grande frayeur, & ne ressentir que peu d'animosité; car cette dernière qualité seroit infailliblement la cause de leur perte, soit en les déterminant à la résistance, soit en retardant leur fuite. C'est à la crainte seule qu'elles peuvent avoir

obligation de leur salut. Aussi la crainte tient-elle les sens en sentinelle, & les esprits en état de porter l'alarme.

En pareil cas, la frayeur habituelle & l'extrême timidité sont conséquemment à la constitution animale de la créature, des affections aussi conformes à son intérêt particulier & au bien général de son espèce, que le ressentiment & le courage feroient préjudiciables à l'un & à l'autre. Aussi remarque-t-on que dans un seul & même système, la nature a pris soin de diversifier ces passions proportionnellement au sexe, à l'âge & à la force des créatures. Dans le système animal, les animaux innocens se rassemblent & paissent en troupe; mais les bêtes farouches vont communément deux à deux, vivent sans société, & comme il convient à leur voracité naturelle. Entre les premiers, le courage est toutefois en raison de la taille & des forces. Dans les occasions périlleuses, tandis que le reste du troupeau s'enfuit, le bœuf présente les cornes à l'ennemi, & montre bien qu'il sent sa vigueur. La nature, qui semble prescrire à la femelle de partager le danger, n'a pas laissé son front sans défense. Pour le daim, la biche & leurs semblables, ils ne sont ni vicieux, ni dénaturés, lorsqu'à l'approche du lion ils abandonnent leurs petits, & cherchent leur salut dans leur vitesse. Quant aux créatures capables de résistance, & à qui la nature a donné des armes offensives, depuis le cheval & le taureau jusqu'à l'abeille & au moucheron, ils entrent promptement en furie; ils fondent avec intrépidité sur tout agresseur, & défendent leurs petits au péril de leur propre vie. C'est l'animosité de ces créatures qui fait la sûreté de leur espèce. On est moins ardent à offenser, quand on fait, par expérience, que le lésé,

quoiqu'incapable de repousser l'injure, ne la supportera pas tranquillement; mais que, pour punir l'offenseur, il s'exposera, sans regret, à perdre la vie. De tous les êtres vivans, l'homme est le plus formidable en ce sens. Lorsqu'il s'agira de sa propre cause ou de celle de son pays, il n'y a personne dont il ne puisse tirer une vengeance, qu'il regardera comme équitable & exemplaire; & s'il est assez intrépide pour sacrifier sa vie, il est maître de celle d'un autre, quelque bien gardé qu'il puisse être. Dans ces républiques de l'antiquité, où les peuples nés libres ont été quelquefois subjugués par l'ambition d'un citoyen, on a vu des exemples de ce courage, & des usurpateurs punis, malgré leur vigilance, des cruautés qu'ils avoient exercées; on a vu des hommes généreux tromper toutes les précautions possibles, & assurer, par la mort des tyrans, le salut & la liberté de leur patrie. (1)

Enfin, on peut dire que les affections sont dans la constitution animale, ce que sont les cordes sur un instrument de musique. Les cordes ont beau garder entr'elles les proportions requises, si la tension est trop grande, l'instrument est mal monté, & son harmonie est éteinte. Mais si, tandis que

(1) J'ai cru devoir rectifier ici la pensée de M. S. qui nomme hardiment & conséquemment aux préjugés de sa Nation, vertu, courage, héroïsme, le meurtre d'un Tyran en général; car si ce Tyran est Roi par sa naissance, ou par le choix libre des Peuples, il est de principe parmi nous, que se portât-il aux plus étranges excès, c'est toujours un crime horrible que d'attenter à sa vie. La Sorbonne l'a décidé en 1626. Les premiers Fidéles n'ont pas cru qu'il leur fût permis de conspirer contre leurs persécuteurs, Néron, Déce, Dioclétien, &c. & Saint Paul a dit expressément: *Obedite praepositis vestris; etiam discolis, & sub-* *jacete eis.*

les unes sont au ton qui convient, les autres ne sont pas montées en proportion, la lyre ou le luth est mal accordé, & l'on n'exécutera rien qui vaille. Les différens systèmes de créatures répondent aux différentes especes d'instrumens; & dans le même genre d'instrumens, ainsi que dans le même système de créatures, tous ne sont pas égaux, & ne portent pas les mêmes cordes. La tension qui convient à l'un briserait les cordes de l'autre, & peut-être l'instrument même. Le ton qui fait sortir toute l'harmonie de celui-ci, rend sourd ou fait crier celui-là. Entre les hommes, ceux qui ont le sentiment vif & délicat, ou que les plaisirs & les peines affectent aisément, doivent, pour le maintien de cette balance intérieure, sans laquelle la créature mal disposée à remplir ses fonctions troubleroit le concert de la société, posséder les autres affections, telles que la douceur, la commisération, la tendresse & l'affabilité, dans un degré fort élevé. Ceux, au contraire, qui sont froids, & dont le tempérament est placé sur un ton plus bas, n'ont pas besoin d'un accompagnement si marqué. Aussi la nature ne les a-t-elle pas destinés, ou à ressentir ou à exprimer les mouvemens tendres & passionnés, au même point que les précédens. (1)

[1] Nous ressemblons à de vrais instrumens, dont les passions sont les cordes. Dans le fou, elles sont trop hautes, l'instrument crie; elles sont trop basses dans le stupide, l'instrument est sourd. Un homme sans passions est donc un instrument dont on a coupé les cordes, ou qui n'en eut jamais; c'est ce qu'on a déjà dit: mais il y a plus. Si quand un instrument est d'accord, vous en pincez une corde, le son qu'elle rend occasionne des frémissemens, & dans les instrumens voisins, si leurs cordes ont une tension proportionnellement harmonique avec la corde pincée; & dans ses voisines sur le même instrument, si elles gardent avec

Il seroit curieux de parcourir les différens tons des passions, les modes divers des affections, & toutes ces mesures de sentimens qui différencient les caracteres entr'eux. Point de sujet susceptible de tant de charmes & de tant de difformités. Toutes les créatures qui nous environnent, conservent, sans altération, l'ordre & la régularité requises dans leurs affections. Jamais d'indolence dans les services qu'elles doivent à leurs petits & à leurs semblables. Lorsque notre voisinage ne les a point dépravés, la prostitution, l'intempérance & les autres excès leur sont généralement inconnus. Ces petites créatures qui vivent comme en république, les abeilles & les fourmis suivent, dans toute la durée de leur vie, les mêmes loix, s'affujettissent au même gouvernement, & montrent dans leur conduite toujours la même harmonie. Ces affections qui les encouragent au bien de leur espece, ne se dépravent, ne s'affoiblissent, ne s'anéantissent jamais en elles. Avec les secours de la Religion & sous l'autorité des loix, l'homme vit d'une façon moins conforme à sa nature que ne font ces insectes. Ces loix, dont le but est de l'affermir dans la pratique de la justice, sont souvent pour lui des sujets de révolte; & cette Religion qui tend à le sanctifier, le rend quelquefois la plus barbare des créatures. On propose des questions; on se chicane sur des mots; on forme des distinctions; on passe aux dénomi-

elle la même proportion. Image parfaite de l'affinité, des rapports, & de la conspiration mutuelle de certaines affections dans le même caractere, & des impressions gracieuses & du doux frémissement que les belles actions excitent dans les autres; sur-tout lorsqu'ils sont vertueux. Cette comparaison pourroit être poussée bien loin: car le son excité est toujours analogue à celui qui l'excite.

nations odieuses; on proscriit de pures opinions sous des peines sévères. De-là naissent les antipathies, les haines & les séditions. On en vient aux mains, & l'on voit à la fin, la moitié de l'espece se baigner dans le sang de l'autre moitié (1). J'oserois assurer qu'il est presque impossible de trouver sur la terre une société d'hommes qui se gouvernent par des principes humains (2). Est-il

(1) Les Arabes, pour décider plus souverainement que dans les Ecoles, si les attributs de Dieu étoient ou réellement ou virtuellement distingués, se font livrés des batailles sanglantes †. Celles dont l'Angleterre a été quelquefois déchirée, n'avoit guere de fondement plus solide.

† *Herbelot, Bibl. Orient.*

(2) Qui prendra la peine de lire avec soin l'Histoire du Genre-humain, & d'examiner, d'un œil indifférent, la conduite des Peuples de la terre, se convaincra lui-même, qu'excepté les devoirs qui sont absolument nécessaires à la conservation de la société humaine (qui ne sont même que trop souvent violés par des sociétés entières à l'égard des autres sociétés), on ne sauroit nommer aucun principe de morale, ni imaginer aucune règle de Vertu qui dans quelque endroit du monde ne soit méprisée, ou contredite par la pratique générale de quelques sociétés entières qui sont gouvernées par des maximes, & dirigées par des regles tout-à-fait opposées à celles de quelqu'autre société. Des Nations entières, & même des plus policées, ont cru qu'il leur étoit aussi permis d'exposer leurs enfans, & de les laisser mourir de faim, que de les mettre au monde. Il y a des Contrées à présent où l'on ensevelit les Enfans tout vifs, avec leurs Meres, s'il arrive qu'elles meurent dans leurs couches. On les tue, si un Astrologue assure qu'ils sont nés sous une mauvaise étoile. Ailleurs, un Enfant tue, ou expose son Pere & sa Meré, lorsqu'ils sont parvenus à un certain âge. Dans un canton de l'Asie, dès qu'on désespere de la santé d'un malade, on le met dans une fosse creusée en terre, & là, exposé au vent & aux injures de l'air, on le laisse périr impitoyablement. Il est ordinaire parmi les Mingréliens, qui font profession de Christianisme,

surprenant, après cela, qu'on ait peine à trouver dans ces sociétés un homme qui soit vraiment homme, & qui vive conformément à sa nature.

Mais après avoir expliqué ce que j'entends par des passions trop foibles, ou trop fortes, & démontré que, quoique les unes & les autres passent quelquefois pour des vertus, ce sont, à proprement parler, des imperfections & des vices; je viens à ce qui constitue la malice d'une manière plus évidente & plus avouée, & je réduis la chose à trois cas.

I. Ou les affections sociales sont foibles & défectueuses.

II. Ou les affections privées sont trop fortes.

III. Ou les affections ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de son espece.

Cette énumération est complète, & la créature ne peut être dépravée, sans être comprise dans l'un ou l'autre de ces états, ou dans tous à la fois. Si je prouve donc que ces trois états sont contraires à ses vrais intérêts, il s'ensuivra que la vertu seule peut faire son bonheur, puisqu'elle seule suppose entre les affections tant sociales que privées, une juste balance, une sage & paisible économie.

Au reste, lorsque nous assurons que l'économie

d'ensevelir leurs enfans tout vifs. Les Caraïbes les mutilent, les engraisent, & les mangent. Garcilasso de la Vega rapporte que certains Peuples du Pérou font des concubines de leurs prisonniers, nourrissent délicieusement les Enfans qu'ils en ont, & s'en repaissent, ainsi que de la Meré, lorsqu'elle devient stérile. Les usages, les Religions, & les Gouvernemens qui partagent l'Europe, nous fourniroient une multitude d'actions moins barbares en apparence, mais aussi déraisonnables au fond, & peut-être plus dangereuses dans les conséquences.

des affections sociales fait le bonheur temporel; c'est autant que la créature peut être heureuse dans ce monde. Nous ne prétendons rien prouver de contraire à l'expérience: or, elle ne nous apprend que trop bien que les orages passagers qui troublent l'homme le plus heureux, sont pour le moins aussi fréquens que les fautes légères qui échappent à l'homme le plus juste. Ajoutez à cela ces élans continuels vers l'Eternité, ces mouvemens d'une ame qui sent le vuide de son état actuel, mouvemens d'autant plus vifs que la ferveur est grande. D'où l'on peut conclure, sans aller plus loin, que s'il est vrai qu'il y ait du bonheur attaché à la pratique des Vertus, comme nous le démontrerons, il ne l'est pas moins que la Créature ne peut jouir d'une félicité proportionnée à ses desirs, d'un bonheur qui la remplisse d'un repos immuable, que dans le sein de la Divinité.

Voici donc ce qui nous reste à prouver.

I.

Que le principal moyen d'être bien avec soi, & par conséquent d'être heureux, c'est d'avoir les affections sociales entières & énergiques; & que manquer de ces affections, ou les avoir défectueuses, c'est être malheureux.

II.

Que c'est un malheur que d'avoir les affections privées trop énergiques, & par conséquent au dessus de la subordination que les affections sociales doivent leur imprimer.

III.

III.

Enfin, que d'être pourvu d'affections dénaturées, ou de ces penchans qui ne tendent ni au bien particulier de la créature, ni à l'intérêt général de son espèce, c'est le comble de la misère.

SECONDE PARTIE.

SECTION PREMIERE.

Pour démontrer que le principal moyen d'être heureux, c'est d'avoir les affections sociales, & que manquer de ces penchans, c'est être malheureux; je demande en quoi consistent ces plaisirs & ces satisfactions qui font le bonheur de la créature. On les distingue communément en plaisirs du corps, & en satisfactions de l'esprit.

On ne disconvient pas que les satisfactions de l'esprit ne soient préférables aux plaisirs du corps. En tout cas, voici comment on pourroit le prouver. Toutes les fois que l'esprit a conçu une haute opinion du mérite d'une action, qu'il est vivement frappé de son héroïsme, & que cet objet a fait toute son impression, il n'y a ni terreurs, ni promesses, ni peines, ni plaisirs du corps, capables d'arrêter la créature. On voit des Indiens, des Barbares, des malfaiteurs, & quelquefois les derniers des humains s'exposer pour l'intérêt d'une troupe, par reconnaissance, par animosité, par des principes d'honneur ou de galanterie, à des travaux incroyables, & défier la mort même; tandis que le moindre nuage d'esprit, le plus lé-

ger chagrin, un petit contre-tems, empoisonnent & anéantissent les plaisirs du corps; & cela, lorsque placé, d'ailleurs, dans les circonstances les plus avantageuses, au centre de tout ce qui pouvoit exciter & entretenir l'enchantement des sens, on étoit sur le point de s'y abandonner. C'est en vain qu'on essayeroit de les rappeler: tant que l'esprit sera dans la même affiette, les efforts, ou seront inutiles, ou ne produiront qu'impatience & dégoût.

Mais si les satisfactions de l'esprit sont supérieures aux plaisirs du corps, comme on n'en peut douter, il suit de-là, que tout ce qui peut occasionner dans un Etre intelligent une succession constante de plaisirs intellectuels, importe plus à son bonheur, que ce que lui offriroit une pareille chaîne de plaisirs corporels.

Or, les satisfactions intellectuelles consistent ou dans l'exercice même des affections sociales, ou découlent de cet exercice en qualité d'effets.

Donc, l'économie des affections sociales étant la source des plaisirs intellectuels, ces affections sociales seront seules capables de procurer à la créature un bonheur constant & réel.

Pour développer maintenant comment les affections sociales font par elles-mêmes les plaisirs les plus vifs de la créature, (travail superflu pour celui qui a éprouvé la condition de l'esprit sous l'empire de l'amitié; de la reconnaissance, de la bonté, de la commiseration, de la générosité, & des autres affections sociales) celui qui a quelques sentimens naturels, n'ignore point la douceur de ces penchans généreux; mais la différence que nous trouvons, tous tant que nous sommes, entre la solitude & la compagnie; entre la compagnie d'un indifférent & celle d'un ami; la liai-

son de presque tous nos plaisirs avec le commerce de nos semblables, & l'influence qu'une société présente ou imaginaire exerce sur eux, décident la question.

Sans en croire le sentiment intérieur, la supériorité des plaisirs qui naissent des affections sociales sur ceux qui viennent des sensations, se reconnoît encore à des signes extérieurs, & se manifeste au dehors par des symptômes merveilleux. On la lit sur les visages; elle s'y peint en des caractères indicatifs d'une joie plus vive, plus complète, plus abondante que celle qui accompagne le soulagement de la faim, de la soif & des plus pressans appétits. Mais l'ascendant actuel de cette espèce d'affection sur les autres, ne permet pas de douter de leur énergie. Lorsque les affections sociales se font entendre, leur voix suspend tout autre sentiment, & le reste des penchans garde le silence. L'enchantement des sens n'a rien de comparable: quiconque éprouvera successivement l'une & l'autre volupté, donnera, sans balancer, la préférence à la première. Mais pour prononcer avec équité, il faut les avoir éprouvées dans toute leur intensité. L'honnête homme peut connoître toute la vivacité des plaisirs sensuels: l'usage modéré qu'il en fait, répond de la sensibilité de ses organes & de la délicatesse de son goût; mais le méchant, étranger par son état, aux affections sociales, est absolument incapable de juger des plaisirs qu'elles causent.

Objecter que ces affections ne déterminent pas toujours la créature qui les possède, c'est ne rien dire. Car si la créature ne les ressent pas dans leur énergie naturelle, c'est comme si elle en étoit actuellement privée, & qu'elle l'eût toujours été. Mais en attendant la démonstration de cette pro-

position, nous remarquerons qu'à moins une créature aura d'affection sociale, plus il sera surprenant qu'elle prédomine : toutefois, ce prodige n'est pas inouï. Or, si l'affection sociale, telle qu'elle, a pu dans une occasion surmonter la scélératesse, il reste incontestable, que fortifiée par un exercice assidu, elle auroit toujours prévalu.

Telle est la puissance & le charme de l'affection sociale, qu'elle arrache la créature à tout autre plaisir. Lorsqu'il est question des intérêts du sang, & dans cent autres occasions, cette passion maîtrise souverainement, & sa présence triomphe, presque sans effort, des tentations les plus séduisantes.

Ceux qui ont fait quelque progrès dans les sciences, & à qui les premiers principes des mathématiques ne sont pas inconnus, assurent que l'esprit trouve dans ces vérités, quoique purement spéculatives, une sorte de volupté supérieure à celle des sens : or, on a beau creuser la nature de ce plaisir de contemplation, on n'y découvre pas le moindre rapport avec les intérêts particuliers de la créature. Le bien de son système individuel est ici pour zéro. L'admiration & la joie qu'elle ressent, tombent sur des choses extérieures & étrangères au Mathématicien : & quoique le sentiment des premiers plaisirs qu'il éprouve, & qui lui rendent habituelle l'étude de ces sciences abstraites & pénibles, puisse devenir en lui une raison d'intérêt ; ces premières voluptés, ces satisfactions originelles qui l'ont déterminé à ce genre d'occupation, ne peuvent avoir d'autre cause que l'amour de la vérité, la beauté de l'ordre & le charme des proportions ; & cette passion, considérée dans ce point de vue, est du genre des affections naturelles. Car, puisque son objet n'est

point dans l'étendue du système individuel de la créature, il faut ou la traiter d'inutile, de superflue, & conséquemment d'inclination dénaturée, ou, la prenant pour ce qu'elle est, l'approuver comme une délectation raisonnable, engendrée par la contemplation des nombres, de l'harmonie, des proportions & des accords qui sont observés dans la constitution des êtres, qui fixent l'ordre des choses, & qui soutiennent l'Univers.

Or, si ce plaisir de contemplation est si grand que les voluptés corporelles n'ont rien qui l'égalé, quel sera donc celui qui naît de l'exercice de la vertu, qui suit une action héroïque ? Car c'est alors, que pour combler le bonheur de la créature, une flatteuse approbation de l'esprit se réunit à des mouvemens du cœur délicieux & presque divins. En effet, quel plus beau sujet de réflexion dans l'Univers, quelle plus ravissante matière à contempler, qu'une grande, noble & vertueuse action ? Est-il quelque chose dont la connoissance intérieure & la mémoire puissent causer une satisfaction plus pure, plus douce, plus complète & plus durable ?

Dans cette passion qui rapproche les sexes, si la tendresse du cœur se mêle à l'ardeur des sens, si l'amour de la personne accompagne celui du plaisir ; quel surcroît de délectation ! aussi quelle différence d'énergie entre le sentiment & l'appétit ? Le premier a fait entreprendre des travaux incroyables, & braver la mort même, sans autre intérêt que celui de l'objet aimé, sans aucune vue de récompense : car où seroit le fondement de cet espoir ? En ce monde ? la mort finit tout. Dans l'autre vie : je ne connois point de Législateur qui ait ouvert le Ciel aux héros amoureux, & destiné des récompenses à leurs glorieux travaux.

Les satisfactions intellectuelles qui naissent des affections sociales, sont donc supérieures aux plaisirs corporels. Mais ce n'est pas tout; elles sont encore indépendantes de la santé, de l'aisance, de la gaieté, & de tous les avantages de la fortune & de la prospérité. Si dans les périls, les craintes, les chagrins, les pertes & les infirmités, on conserve les affections sociales, le bonheur est en sûreté. Les coups qui frappent la vertu, ne détruisent point le contentement qui l'accompagne. Je dis plus: c'est une beauté qui a quelque chose de plus doux & de plus touchant dans la tristesse & dans les larmes, qu'au milieu des plaisirs. Sa mélancolie a des charmes particuliers: ce n'est que dans l'adversité qu'elle s'abandonne à ces épanchemens si tendres & si consolans. Si l'adversité n'empoisonne point ses douceurs, elle semble accroître sa force & relever son éclat. La vertu ne paroît avec toute sa splendeur que dans la tempête, & sous le nuage. Les affections sociales ne montrent toute leur valeur que dans les grandes afflictions. Si ce genre de passions est adroitement remué, comme il arrive à la représentation d'une bonne Tragédie, il n'y a aucun plaisir à égalité de durée, qu'on puisse comparer à ce plaisir d'illusion. Celui qui fait nous intéresser au destin du mérite & de la vertu, nous attendrir sur le sort des bons, & soulever en leur faveur tout ce que nous avons d'humanité; celui-là, dis-je, nous jette dans un ravissement, & nous procure une satisfaction d'esprit & de cœur supérieure à tout ce que les sens ou les appétits causent de plaisirs. Nous concluons de là, que l'exercice actuel des affections sociales est une source de voluptés intellectuelles.

Démontrons à présent qu'elles dérivent encore de cet exercice, en qualité d'effets.

Nous remarquerons d'abord, que le but des affections sociales, relativement à l'esprit, c'est de communiquer aux autres les plaisirs qu'on ressent, de partager ceux dont ils jouissent, & de se flatter de leur estime & de leur approbation.

La satisfaction de communiquer ses plaisirs ne peut être ignorée que d'une créature affligée d'une dépravation originelle & totale. Je passe donc à la satisfaction de partager le bonheur des autres, & de le ressentir avec eux; à ces plaisirs que nous recueillons de la félicité des créatures qui nous environnent, soit par les récits que nous en entendons, soit par l'air, les gestes & les sons qui nous en instruisent; ces Créatures fussent-elles d'une espèce différente, pourvu que les signes caractéristiques de leur joie soient à notre portée. Les plaisirs de participation sont si fréquens & si doux, qu'en parcourant, de bonne foi, tous les quarts-d'heures amusans de la vie, on conviendra que ces plaisirs en ont rempli la plus grande & la plus délicieuse partie.

Quant au témoignage qu'on se rend à soi-même, de mériter l'estime & l'amitié de ses semblables, rien ne contribue davantage à la satisfaction de l'esprit & au bonheur de ceux mêmes à qui l'on donne le nom de voluptueux, dans la signification la plus vile. Les créatures qui se piquent le moins de bien mériter de leur espèce, font parade dans l'occasion d'un caractère droit & moral. Elles se complaisent dans l'idée de valoir quelque chose. Idée chimérique, à la vérité, mais qui les flatte, & qu'elles s'efforcent d'étayer en elles-mêmes, en se dérobant, à la faveur de quelques

services rendus à un ou deux amis, une conduite pleine d'indignités.

Quel brigand, quel voleur de grands chemins, quel infraacteur déclaré des loix de la société n'a pas un compagnon, une société de gens de son espèce, une troupe de scélérats comme lui, dont les succès le réjouissent, à qui il fait part de ses prospérités, qu'il traite d'amis, & dont il épouise les intérêts comme les siens propres? Quel homme au monde est insensible aux caresses & à la louange de ses connoissances intimes? Toutes nos actions n'ont-elles pas quelque rapport à ce tribut? Les applaudissemens de l'amitié n'influent-ils pas sur toute notre conduite? N'en sommes-nous pas même jaloux pour nos vices? N'entrent-ils pour rien dans la perspective de l'ambition, dans les fanfaronnades de la vanité, dans les profusions de la somptuosité, & même dans les excès de l'amour deshonnête? En un mot, si les plaisirs se calculoient, comme beaucoup d'autres choses, on pourroit assurer que ces deux sources, la participation au bonheur des autres, & le desir de leur estime, fournissent, au moins, neuf dixièmes de tout ce que nous en goûtons dans la vie; de sorte que de la somme entière de nos joies, il en resteroit à peine un dixième qui ne découlat point de l'affection sociale, & qui ne dépendit pas immédiatement de nos inclinations naturelles.

Mais de peur qu'on n'attende de quelque portion d'inclination naturelle l'entier & plein effet d'une affection sincère, complète & vraiment morale, de peur qu'on ne s' imagine qu'une dose légère d'affection sociale est capable de procurer tous les avantages de la société, & d'initier profondément à la participation au bonheur des autres, nous observerons que tout penchant tron-

qué, que toute inclination retrécie, se bornant, sans sujet, à quelque partie d'un Tout qui doit intéresser, sera sans fondement réel & solide. L'amour de ses semblables, ainsi que tout autre penchant dont le bien privé de la créature n'est pas l'objet immédiat, peut être naturel ou dénaturé: s'il est dénaturé, il ne manquera pas de croiser les vrais intérêts de la société, & conséquemment d'aneantir les plaisirs qu'on en peut attendre: s'il est naturel, mais concentré, il se changera en une passion singulière, bizarre, capricieuse, & qui n'est d'aucun prix. La créature qu'il anime n'en a ni plus de vertu ni plus de mérite. Ceux pour qui ce vent souffle, n'ont aucun gage de sa durée: il s'est élevé sans raison; il peut changer, ou cesser de même. La vicissitude continuelle de ces penchans que le caprice fait éclore, & qui entraînent l'âme de l'amour à l'indifférence, & de l'indifférence à l'aversion, doit la tenir dans des troubles interminables, la priver peu à peu du sentiment des plaisirs de l'amitié, & la conduire, enfin, à une haine parfaite du genre humain. Au contraire, l'affection entière (d'où l'on a fait le nom d'*intégrité*), comme elle est complète en elle-même, réfléchie dans son objet, & poussée à sa juste étendue, est constante, solide & durable. Dans ce cas, le témoignage que la créature se rend à elle-même, d'une disposition équitable pour les hommes en général, justifie ses inclinations particulières, & ne la rend que plus propre à la participation des plaisirs d'autrui. Mais dans le cas d'une affection mutilée, ce penchant sans ordre, sans fondement raisonnable & sans loi, perd sans cesse à la réflexion; la conscience le désapprouve, & le bonheur s'évanouit.

Si l'affection partielle ruine la jouissance des plaisirs de sympathie & de participation, ce n'est pas tout. Elle tarit encore la troisième source des satisfactions intellectuelles; je veux dire, le témoignage qu'on se rend à soi-même de bien mériter de tous ses semblables. Car d'où naîtroit ce sentiment présumptueux? Quel mérite solide peut-on se reconnoître; quel droit a-t-on sur l'estime des autres, quand l'affection qu'on a pour eux est si mal fondée? Quelle confiance exiger, lorsque l'inclination est si capricieuse? Qui comptera sur une tendresse qui pèche par la base, qui manque de principes? sur une amitié que la même fantaisie qui l'a bornée à quelques personnes, à une petite partie du genre-humain, peut resserrer encore, & exclure celui qui en jouit actuellement, comme elle en a privé une infinité d'autres qui méritoient de la partager.

D'ailleurs, on ne doit point espérer que ceux dont la vertu ne dirige ni l'estime ni l'affection, aient le bonheur de placer l'une & l'autre en des sujets qui les méritent. Ils auroient peine à trouver dans la multitude de ces amis de cœur dont ils se vantent, un seul homme dont ils prisassent les sentimens, dont ils chérissent la confiance, sur la tendresse duquel ils osassent jurer, & en qui ils pussent se complaire sincèrement. Car on a beau repousser les soupçons, & se flatter de l'attachement de gens incapables d'en former; l'illusion qu'on se fait, ne peut fournir que des plaisirs aussi frivoles qu'elle: quel est donc dans la société le désavantage de ces gens à passions mutilées? La seconde source des plaisirs intellectuels ne fournit presque rien pour eux.

L'affection entière jouit de toutes les prérogatives dont l'inclination partielle est privée: elle

est constante, uniforme, toujours satisfaite d'elle-même, & toujours agréable & satisfaisante. La bienveillance & les applaudissemens des bons lui sont tout acquis; & dans les cas désintéressés, elle obtiendra le même tribut des méchans. C'est d'elle que nous dirons, avec vérité, que la satisfaction intérieure de mériter l'amour & l'approbation de toute société, de toute créature intelligente & du principe éternel de toute intelligence, ne l'abandonne jamais. Or, ce principe une fois admis, le théisme adopté, les plaisirs qui naîtront de l'affection héroïque dont Dieu fera l'objet final, partageront son excellence, & seront grands, nobles & parfaits comme lui. Avoir les affections sociales entières, ou l'intégrité de cœur & d'esprit, c'est suivre pas à pas la nature; c'est imiter, c'est représenter l'Être suprême, sous une forme humaine; & c'est en cela que consiste la justice, la piété, la morale, & toute la religion naturelle.

Mais de peur qu'on ne relegue dans l'école ce raisonnement hérissé de phrases & de termes de l'art, & qu'une partie de cet essai ne demeure sans fondement & sans fruit pour les gens du monde; essayons de démontrer les mêmes vérités d'une façon plus familière.

Si l'on examine un peu la nature des plaisirs; soit qu'on les observe dans la retraite, dans l'étude, & dans la contemplation; soit qu'on les considère dans les réjouissances publiques, dans les parties amusantes, & d'autres divertissemens semblables, on conviendra qu'ils supposent essentiellement un tempérament libre d'inquiétude, d'aigreur & de dégoût, & un esprit tranquille, satisfait de lui-même, & capable d'envisager sa condition propre sans chagrin. Mais cette disposition de tempérament & d'esprit, si nécessaire à la jouis-

fance des plaisirs, est une fuite de l'économie des affections.

Quant au tempérament, nous savons, par expérience, qu'il n'y a point de fortune si brillante, de prospérité si suivie, d'état si parfait que l'inclination & les desirs ne puissent corrompre, & dont l'humeur & les caprices n'épuisassent bientôt les ressources, & ne ressentissent l'insuffisance. Les appétits déordonnés sement la vie d'épines. Les passions effrénées sont troublées dans leur cours par une infinité d'obstacles, quelquefois impossibles, mais toujours pénibles à surmonter. Les chagrins naissent sous les pas de qui vit au hasard; il en trouve, au dedans, au dehors, par-tout. Le cœur de certaines créatures ressemble à ces enfans maufades & maladifs: ils demandent sans cesse, & on a beau leur donner tout ce qu'ils demandent; ils ne finissent point de crier. C'est un fond inépuisable de peines & de troubles, qu'un dessein pris de satisfaire à toutes les fantaisies qu'il produit. Mais sans ces inconvéniens, qui ne sont pas généraux, les lassitudes, la méfiance, l'embarras des filtrations, l'engorgement des liqueurs, le dérangement des esprits animaux, & toutes ces incommodités accidentelles dont les corps les mieux constitués ne sont pas exempts, ne fussent-elles pas pour engendrer la mauvaise humeur & le dégoût? Et ces vices ne deviendroient-ils pas habituels, si l'on n'écarte leur influence, ou si l'on n'arrête leur progrès dans le tempérament. Or, l'exercice des affections sociales, est l'émétique du dégoût; c'est le seul contre-poison de la mauvaise humeur. Car nous avons remarqué que, lorsque la créature prend son parti, & se résout à guérir de ces maladies de tempérament, elle a recours aux plaisirs de la société; elle se prête au commerce de ses

semblables, & ne trouve de soulagement à sa tristesse & à ses aigreurs, que dans les distractions & les amusemens de la compagnie.

Dans ces dispositions fâcheuses, dira-t-on peut-être, la religion est d'un puissant secours. Sans doute; mais quelle espèce de religion? Si la nature est consolante & bénigne; si la dévotion qu'elle inspire est douce, tranquille & gaie; c'est une affection naturelle, qui ne peut être que salutaire: mais les Ministres, en l'altérant, la rendent-ils sombre & farouche: les craintes & l'effroi l'accompagnent-ils; combat-elle la fermeté, le courage & la liberté de l'esprit; c'est entre leurs mains un dangereux topique, & l'on remarque, à la longue, que ce précieux remède, mal-à-propos administré, est pire que le mal. La considération effrayante de l'étendue de nos devoirs, un examen austère des mortifications qui nous sont prescrites, & la vue des gouffres ouverts pour les infractions de la loi, ne sont pas toujours & en tout tems, ni pour toutes sortes de personnes indistinctement, des objets propres à calmer les agitations de l'esprit (1). Le tempérament ne peut qu'empirer, & ses aigreurs fermenter & s'accroître par la noirceur de ces réflexions. Si par avis, par crainte ou par besoin, la victime de ces idées mélancoliques cherche quelque diversion à leur obsession; si elle affecte

(1) Toute cette Doctrine répond exactement à la conduite de nos Directeurs éclairés qui savent parfaitement, selon les tempéramens & les dispositions diverses des Fideles, leur présenter un Dieu vengeur ou miséricordieux. Faut-il effrayer un scélerat? ils ouvrent sous ses pieds les gouffres infernaux: Est-il question de rassurer une ame timorée? c'est un Dieu mourant pour son salut, qu'ils exposent à ses yeux. Une conduite opposée acheminerait l'un à l'impénitence, & l'autre à la folie.

le repos & la joie : qu'importe au fond ? Tant qu'elle ne se désistera point de sa pratique, son cœur sera toujours le même : elle n'aura que changé de grimace. Le tigre est enchaîné pour un moment ; ses actions ne décelent pas actuellement sa férocité ; mais en est-il plus soumis ? Si vous brisez sa chaîne, en sera-t-il moins cruel ? Non certes. Qu'a donc opéré la religion si mal-adroitement présentée ? La créature a le même fond de tristesse ; ses aigreurs n'en sont que plus abondantes & plus importunes, & ses plaisirs intellectuels que plus languissans & plus rares. Le chien est donc revenu à son vomissement ; mais plus malade & plus dépravé.

Si l'on objecte qu'à la vérité dans des conjonctures désespérantes, dans un délabrement d'affaires domestiques, dans un cours inaltérable d'adversités, les chagrins & la mauvaise humeur peuvent saisir & troubler le tempérament ; mais que ce désastre n'est pas à craindre dans l'aisance & la prospérité, & que les commodités journalières de la vie, & les faveurs habituelles de la fortune, sont une barrière assez puissante contre les attaques que le tempérament peut avoir à soutenir. Nous répondrons que plus la condition d'une créature est gracieuse, tranquille & douce ; plus les moindres contre-tems, les accidens les plus légers, & les plus frivoles chagrins sont impatientans, désagréables & cuisans pour elle ; que plus elle est indépendante & libre, plus il est aisé de la mécontenter, de l'offenser & de l'irriter, & que, par conséquent, plus elle a besoin du secours des affections sociales pour se garantir de la férocité. C'est ce que l'exemple des tyrans, dont le pouvoir fondé sur le crime ne se soutient que par la terreur, prouve suffisamment.

Quant à la tranquillité d'esprit, voici comment on peut se convaincre qu'il n'y a que les affections sociales qui puissent procurer ce bonheur. On conviendra, sans doute, qu'une créature telle que l'homme, qui ne parvient que par un assez long exercice, à la maturité d'entendement & de raison, a appuyé ou appuyé actuellement sur ce qui se passe au dedans d'elle-même, connoît son caractère, n'ignore point ses sentimens habituels, approuve ou désapprouve sa conduite, & a jugé ses affections. On fait encore que, si par elle-même elle étoit incapable de cette recherche critique, on ne manque pas dans la société de gens charitables, tout prêts à l'aider de leurs lumières ; que les faiseurs de remontrances & les donneurs d'avis ne sont pas rares, & qu'on en trouve autant & plus qu'on n'en veut. D'ailleurs, les maîtres du monde & les mignons de la fortune ne sont pas exempts de cette inspection domestique. Toutes les impostures de la flatterie se réduisent, la plupart du tems, à leur en familiariser l'usage, & ses faux portraits à les rappeler à ce qu'ils sont en effet. Ajoutez à cela que plus on a de vanité, & moins on se perd de vue : l'amour-propre est grand contemplateur de lui-même : mais quand une indifférence parfaite sur ce qu'on peut valoir, rendroit paresseux à s'examiner, les feints égards pour autrui, & les desirs inquiets & jaloux de réputation, exposeroient encore assez souvent notre conduite & notre caractère à nos réflexions. D'une ou d'autre façon, toute créature qui pense, est nécessaire, par sa nature, à souffrir la vue d'elle-même, & à avoir, à chaque instant, sous ses yeux les images errantes de ses actions, de sa conduite & de son caractère : ces objets qui lui sont individuellement attachés, qui la suivent par-tout, doivent passer

& repasser sans cesse dans son esprit : or, si rien n'est plus importun, plus fatigant & plus fâcheux que leur présence à celui qui manque d'affections sociales, rien n'est plus satisfaisant, plus agréable & plus doux pour celui qui les a soigneusement conservées.

Deux choses qui doivent horriblement tourmenter toute créature raisonnable ; c'est le sentiment intérieur d'une action injuste, ou d'une conduite odieuse à ses semblables ; ou le souvenir d'une action extravagante, ou d'une conduite préjudiciable à ses intérêts & à son bonheur.

De ces tourmens, c'est le premier qu'on appelle proprement en morale ou théologie ; conscience. Craindre un Dieu, ce n'est pas avoir pour cela de la conscience. Pour s'effrayer des malins esprits, des sortilèges, des enchantemens, des possessions, des conjurations & de tous les maux qu'une nature injuste, méchante & diabolique peut infliger, ce n'est pas en être plus conscientieux. Craindre un Dieu, sans être ni se sentir coupable de quelque action digne de blâme & de punition, c'est l'accuser d'injustice, de méchanceté, de caprice (1) &

(1) Cette proposition ne contredit point l'*omnis homo mendax* ; elle ne signifie autre chose que s'il y avoit quelqu'homme assez juste pour n'avoir aucun reproche à se faire, ses frayeurs seroient injurieuses à la Divinité. Quoi qu'il en soit, je demanderois volontiers si les inégalités dans la dévotion peuvent s'accorder avec des notions constantes de la Divinité. Si votre Dieu ne change point, pourquoi n'êtes-vous pas ferme dans la même assiette d'esprit ? Je ne fais, dites-vous, s'il me pardonnera les fautes passées, & j'en fais tous les jours de nouvelles. Êtes-vous encore méchant ? j'approuve vos allarmes, & je suis étonné qu'elles ne soient pas continuelles. Mais n'êtes-vous plus injuste, menteur, fourbe, avare, médifant, calomniateur ? Qu'avez-vous donc à craindre ? Si quelque ami comblé de vos bien-

par

par conséquent c'est craindre un Diable ; & non pas un Dieu. La crainte de l'Enfer & toutes les terreurs de l'autre monde ne marquent de la conscience, que quand elles sont occasionnées par un aveu intérieur des crimes que l'on a commis ; mais si la créature fait intérieurement cet aveu, à l'instant la conscience agit ; elle indique le châtimement, & la créature s'en effraie, quoique la conscience ne le lui rende pas évident.

La conscience religieuse suppose donc la conscience naturelle & morale. La crainte de Dieu accompagne toujours celle-là ; mais elle tire toute sa force de la connoissance du mal commis & de l'injure faite à l'Être suprême, en présence duquel, sans égard pour la vénération que nous lui devons, nous avons osé le commettre. Car la honte d'avoir failli aux yeux d'un Être si respectable, doit travailler en nous, même en faisant abstraction des notions particulières de sa justice, de sa toute-puissance, & de la distribution future des récompenses & des châtimens.

Nous avons dit qu'aucune créature ne fait le mal méchamment & de propos délibéré, sans s'avouer intérieurement digne de châtimement ; & nous pouvons ajouter, en ce sens, que toute créature

faits vous avoit offensé, la sincérité de son retour vous laisseroit-elle des sentimens de vengeance ? Point du tout. Or, celui que vous adorez est-il moins bon que vous ? votre Dieu est-il rancunier ? Non... Mais je vois, à votre peu de confiance, que vous n'avez pas encore une juste idée de ce qui est moralement excellent : vous ne connoissez pas ce qui convient ou ne convient pas à un Être parfait. Vous lui prêtez des défauts dont l'honnête homme tâche de se défaire, & dont il se défait effectivement, à mesure qu'il devient meilleur ; & vous risquez de l'injurier dans l'instant même où vous avez dessein de lui rendre hommage.

Tome I.

R

sensible à de la conscience. Ainsi le méchant doit attendre & craindre de tous, ce qu'il reconnoît avoir mérité de chacun en particulier. De la frayeur de Dieu & des hommes, naîtront donc les alarmes & les soupçons. Mais le terme de conscience emporte quelque chose de plus dans toute créature raisonnable. Il indique une connoissance de la laideur des actions punissables, & une honte secrète de les avoir commises.

Il n'y a peut-être pas une créature parfaitement insensible à la honte des crimes qu'elle a commis; pas une qui se reconnoisse intérieurement digne de l'opprobre & de la haine de ses semblables, sans regret & sans émotion (1); pas une qui parcourt sa turpitude d'un oeil indifférent. En tout cas, si ce monstre existe, sans passion pour le bien & sans aversion pour le mal, il sera, d'un côté, dénué de toute affection naturelle, & par conséquent dans une indigence parfaite des plaisirs intellectuels. De l'autre, il aura tous les penchans dénaturés dont une créature peut être infectée. Manquer de conscience, ou n'avoir aucun sentiment de la difformité du vice, c'est donc être souverainement misérable. Mais avoir de la conscience, & pécher contre elle, c'est s'exposer, même ici bas, comme nous l'avons démontré, aux regrets & à des peines continuelles.

Un homme qui dans un premier mouvement, à le malheur de tuer son semblable, revient subitement à la vue de ce qu'il a fait; sa haine se change en pitié, & sa fureur se tourne contre lui-même. Tel est le pouvoir de l'objet. Mais il n'est

(1) Le crime... est le premier Bourreau
Qui dans un sein coupable enfonce le couteau.
Racine. Poëm. sur la Relig.

pas au bout de ses peines: il ne retrouve pas sa tranquillité en perdant de vue le cadavre: il entre ensuite en agonie; le sang du mort coule derechef à ses yeux. Il est transfé d'horreur, & le souvenir cruel de son action le poursuit en tout lieu. Mais si l'on supposoit que cet assassin a vu expirer son compagnon sans frémir, & qu'aucun trouble, qu'aucun remord, qu'aucune émotion n'a suivi le coup; je dirois, ou qu'il ne reste à ce scélérat aucun sentiment de la difformité du crime; qu'il est sans affection naturelle, & par conséquent sans paix au dedans de lui-même, & sans félicité: ou que s'il a quelque notion de beauté morale, c'est un assemblage capricieux d'idées monstrueuses & contradictoires, un composé d'opinions fantasques, une ombre défigurée de la vertu; que ce sont des préjugés extravagans qu'il prend pour le grand, l'héroïque & le beau des sentimens: or, que ne souffre point un homme dans cet état? Le fantôme qu'il idolâtre, n'a point de forme constante; c'est un protée d'honneur qu'il ne fait par où saisir, & dont la poursuite le jette dans une infinité de perplexités, de travaux & de dangers. Nous avons démontré que la vertu seule, digne en tout tems de notre estime & de notre approbation, peut nous procurer des satisfactions réelles. Nous avons fait voir que celui qui, séduit par une religion absurde, ou entraîné par la force d'un usage barbare, a prostitué son hommage à des Êtres qui n'ont de la vertu que le nom, doit, ou par l'inconstance d'une estime si mal placée, ou par les actions horribles qu'il sera forcé de commettre, perdre tout amour de la justice, & devenir parfaitement misérable; ou, si la conscience n'est pas encore muette, passer des soupçons aux alarmes, marcher de trou-

ble en trouble, & vivre désespéré. Il est impossible qu'un Enthousiaste furieux, un Persécuteur plein de rage, un Meurtrier, un Duelliste, un Voleur, un Pirate, ou tout autre ennemi des affections sociales & du genre-humain, suive quelques principes constants, quelques loix invariables dans la distribution qu'il fait de son estime, & dans le jugement qu'il porte des actions. Ainsi, plus il attise son zèle, plus il est entêté d'honneur; plus il dégrade sa nature; plus son caractère est dépravé. Plus il prend d'estime & s'exalte d'admiration pour quelque pratique vicieuse & détestable, mais qu'il imagine grande, vertueuse & belle; plus il s'engage en contradictions, & plus insupportable de jour en jour lui deviendra son état. Car il est certain qu'on ne peut affaiblir une inclination naturelle, ou fortifier un penchant dénaturé, sans altérer l'économie générale des affections. Mais la dépravation du caractère étant toujours proportionnelle à la faiblesse des affections naturelles, & à l'intensité des penchans dénaturés; je conclus que, plus on aura de faux principes d'honneur & de religion, plus on sera mécontent de soi-même, & plus, par conséquent, on sera misérable.

Ainsi, toutes notions marquées au coin de la superstition; tout caractère opposé à la justice & tendant à l'inhumanité; notions chéries, caractère affecté soit par une fausse conscience, soit par un point d'honneur mal-entendu, ne feront qu'irriter cette autre conscience honnête & vraie, qui ne nous passe rien, aussi prompt à nous punir de toute action mauvaise, par ses reproches, qu'à nous récompenser des actes vertueux, par son approbation & ses éloges. Si celui qui, sous quelque autorité que ce soit, commet un seul crime, étoit excusable de l'avoir commis, il pour-

roit se plonger en sûreté de conscience, dans des abominations telles qu'il ne les imagine peut-être pas sans horreur, toutes les fois qu'il aura les mêmes garans de son obéissance. Voilà ce qu'un moment de réflexion ne manquera pas d'apprendre à quiconque entraîné par l'exemple de ses semblables, ou bien effrayé par des ordres supérieurs, sera tenté de prêter sa main à des actions que son cœur désapprouvera.

Quant au souvenir du tort fait aux vrais intérêts & au bonheur présent, par une conduite extravagante & déraisonnable, c'est la seconde branche de la conscience. Le sentiment d'une difformité morale, contractée par les crimes & par les injustices, n'affaiblit, ni ne suspend l'effet de cette importante réflexion; car quand le méchant ne fougirait pas en lui-même de sa dépravation, il n'en reconnoitroit pas moins, que par elle il a mérité la haine de Dieu & des hommes. Mais une créature dépravée, n'aurait-elle pas le moindre soupçon de l'existence d'un Etre suprême, en considérant toutefois que l'insensibilité pour le vice & pour la vertu suppose un désordre complet dans les affections naturelles, désordre que la dissimulation la plus profonde ne peut dérober; on conçoit qu'avec ce malheureux caractère, elle n'aura pas grande part dans l'estime, l'amitié & la confiance de ses semblables, & que par conséquent, elle aura fait un préjudice considérable à ses intérêts temporels & à son bonheur actuel. Ou'on ne dise pas que la connoissance de ce préjudice lui échappera: elle verra tous les jours, avec regret & jalousie, les manières obligantes, affectueuses, honorables, dont les honnêtes gens se comblent réciproquement. Mais puisque par-tout où l'affection sociale est éteinte, il y a nécessairement dé-

pravation, le trouble & les aigreurs doivent accompagner cette conscience intéressée ou le sentiment intérieur du tort qu'une conduite folle & dépravée a porté aux vrais intérêts & à la félicité temporelle.

Par tout ce que nous avons dit, il est aisé de comprendre combien le bonheur dépend de l'économie des affections naturelles. Car si la meilleure partie de la félicité consiste dans les plaisirs intellectuels, & si les plaisirs intellectuels découlent de l'intégrité des affections sociales; il est évident que quiconque jouit de cette intégrité, possède les sources de la satisfaction intérieure; satisfaction qui fait tout le bonheur de la vie.

Quant aux plaisirs du corps & des sens, c'est bien peu de chose; c'est une faible satisfaction, si les affections sociales ne la relevent & ne l'animent.

Bien vivre, ne signifie, chez certains gens, que bien boire & bien manger. Il me semble que c'est faire beaucoup d'honneur à ces Messieurs, que de convenir avec eux, que vivre ainsi, c'est se presser de vivre; comme il eût été se presser de vivre que de prendre des précautions exactes pour ne jouir presque point de la vie. Car, si notre calcul est juste, cette sorte de voluptueux glisse sur les grands plaisirs avec une rapidité qui leur permet à peine de les effleurer.

Mais, quelque piquans que soient les plaisirs de la table, quelque utile que le palais soit au bonheur, & quelque profonde que soit la science des bons repas, il est à présumer que se ne fais quelle orientation d'élégance dans la façon d'être servi, & que la gloire d'exceller dans l'art de bien traiter son monde, sont dans les gens de plaisir la haute idée qu'ils ont de leurs voluptés; car l'oc-

donnance des services, l'assortiment des mets, la richesse du buffet, & l'intelligence du cuisinier mis à part, le reste ne vaut presque pas la peine d'entrer en ligne de compte, de l'aveu même de ces Epicuriens.

La débauche, qui n'est autre chose qu'un goût trop vif pour les plaisirs des sens, emporte avec elle l'idée de société. Celui qui s'enferme pour s'enivrer, passera pour un sot; mais non pour un débauché. On traitera ses excès de crapule, mais non de libertinage. Les femmes débauchées, je dis plus, les dernières des prostituées n'ignorent pas combien il importe à leur commerce de persuader ceux à qui elles livrent ou vendent leurs charmes, que le plaisir est réciproque, & qu'elles n'en reçoivent pas moins qu'elles n'en donnent. Sans cette imagination qui soutient, le reste seroit misérable, même pour les plus grossiers libertins.

Y a-t-il quelqu'un qui seul, & séparé de tout commerce, puisse se procurer, concevoir même quelque satisfaction durable? quel est le plaisir des sens, capable de tenir contre les ennuis de la solitude? quelque exquis qu'on le suppose, y a-t-il l'homme qui ne s'en dégoûte, s'il ne peut s'en rendre la possession agréable, en le communiquant à un autre? qu'on fasse des systèmes tant qu'on voudra? qu'on affecte pour l'approbation de ses semblables, tout le mépris imaginable? que pour assujettir la nature à des principes d'intérêt injurieux & nuisibles à la société, on se tourmente de toute sa force; les vrais sentimens eclateront; à travers les chagrins, les troubles & les dégoûts, on dévoilera, tôt ou tard, les suites funestes de cette violence; le ridicule d'un pareil projet, &

le châtement qui convient à d'aussi monstrueux efforts.

Les plaisirs des sens, ainsi que les plaisirs de l'esprit, dépendent donc des affections sociales : où manquent ces inclinations, ils sont sans vigueur & sans force, & quelquefois même ils excitent l'impatience & le dégoût : ces sensations, sources fécondes de douceurs & de joie, sans eux, ne rendent qu'agréurs & que mauvaise humeur, & n'apportent que satiété & qu'indifférence. L'inconstance des appetits & la bizarrerie des goûts, si remarquables en tous ceux dont le sentiment n'affaiblit pas les plaisirs, en sont des preuves suffisantes. La communication soutient la gaieté, le partage anime l'amour. La passion la plus vive ne tarde pas à s'éteindre, si je ne fais quoi de réciproque, de généreux & de tendre, ne l'entretient : sans cet assaisonnement, la plus ravissante beauté seroit bientôt délaissée. Tout amour qui n'a de fondement que dans la jouissance de l'objet aimé, se tourne bientôt en aversion : l'effervescence des desirs commence, & la satiété que suivent les dégoûts, achève de tourmenter ceux qui se livrent aux plaisirs avec emportement. Leurs plus grandes douceurs sont réservées pour ceux qui savent se modérer. Toutefois ils sont les premiers à convenir du vuide qu'ils y trouvent. Les hommes sobres goûtent les plaisirs des sens dans toute leur excellence, & ils sont tous d'accord que, sans une forte teinture d'affection sociale, ils ne donnent aucune satisfaction réelle.

Mais avant que de finir cette section, nous allons remettre, pour la dernière fois, le penchant social dans la balance, & peser en gros les avantages de l'intégrité, & les suites fâcheuses du défaut de poids dans cette affection.

On est suffisamment instruit des soins nécessaires au bien-être de l'animal, pour savoir que sans l'action, sans le mouvement & les exercices, le corps languit & succombe sous les humeurs qui l'oppressent, que les nourritures ne font alors qu'augmenter son infirmité ; que les esprits qui manquent d'occupation au dehors, se jettent sur les parties intérieures & les consomment : enfin que la nature devient elle-même sa propre proie & se devore. La santé de l'ame demande les mêmes attentions : cette partie de nous-mêmes a des exercices qui lui sont propres & nécessaires : si vous l'en privez, elle s'appesantit & se détraque. Détournez les affections & les pensées de leurs objets naturels : elles reviendront sur l'esprit, & le rempliront de désordre & de trouble.

Dans les animaux & les autres créatures à qui la nature n'a pas accordé la faculté de penser dans ce degré de perfection que l'homme possède, telle a, du moins, été la prévoyance, que la quête journalière de leur vie, leurs occupations domestiques & l'intérêt de leur espèce consomment tout leur tems, & qu'en satisfaisant à ces fonctions différentes, la passion les met toujours dans une agitation proportionnée à leur constitution. Qu'on tire ces créatures de leur état laborieux & naturel, & qu'on les place dans une abondance qui satisfasse sans peine & avec profusion à tous leurs besoins ? Leur tempérament ne tardera pas à se ressentir de cette luxurieuse oisiveté, & leurs facultés à se dépraver dans cette commode inaction. Si on leur accorde la nourriture à meilleur marché que la nature ne l'avoit entendu, elles racheteront bien ce petit avantage par la perte de leur sagacité naturelle, & de presque toutes les vertus de leur espèce.

Il n'est pas nécessaire de démontrer cet effet par des exemples. Quiconque a la moindre teinture d'histoire naturelle ; quiconque n'a pas dédaigné tout-à-fait d'observer la conduite des animaux ; de s'instruire de leur façon de vivre & de conserver leur espèce, a dû remarquer, sans sortir du même système, une grande différence entre l'adresse des animaux sauvages & celle des animaux apprivoisés. On peut dire que ceux-ci ne sont que des bêtes, en comparaison de ceux-là. Ils n'ont ni la même industrie, ni le même instinct. Ces qualités seront faibles en eux, tant qu'ils resteront dans un esclavage aisé ; mais leur rend-on la liberté ? rentrent-ils dans la nécessité de pourvoir à leurs besoins ? ils recouvrent toutes leurs affections naturelles, & avec elles, toute la sagacité de leur espèce. Ils reprennent dans la peine toutes les vertus qu'ils avoient oubliées dans l'aisance ; ils s'unissent entr'eux plus étroitement ; ils montrent plus de tendresse pour leurs petits ; ils prévoient les saisons ; ils mettent en usage toutes les ressources que la nature leur suggère pour la conservation de leur espèce, contre l'incommodité des tems & les ruses de leurs ennemis. Enfin, l'occupation & le travail les remettent dans leur bonté naturelle ; & la nonchalance & les autres vices, les abandonnent avec l'abondance & l'oisiveté.

Entre les hommes, l'indigence condamne les uns au travail, tandis que d'autres, dans une abondance complète, s'engraissent de la peine & de la sueur des premiers. Si ces opulents ne suppléent par quelque exercice convenable, aux fatigues du corps dont ils sont dispensés par état, si, loin de se livrer à quelque fonction honnête par elle-même, & profitable à la société, telles que la litté-

rature, les sciences, les arts, l'agriculture, l'économie domestique, ou les affaires publiques, ils regardent avec mépris toute occupation en général ; s'ils trouvent qu'il est beau de s'enfvelir dans une oisiveté profonde, & de s'affoupir dans une mollesse ennemie de toute affaire ; il n'est pas possible qu'à la faveur de cette nonchalance habituelle, les passions n'exercent tous leurs caprices, & que dans ce sommeil des affections sociales, l'esprit qui conserve toute son activité, ne produise mille monstres divers.

A quel excès la débauche n'est-elle pas portée dans ces villes qui sont depuis long-tems le siège de quelque Empire ? Ces endroits peuplés d'une infinité de riches faineans, & d'une multitude d'ignorans illustres, sont plongés dans le dernier débordement. Par-tout ailleurs, où les hommes assujettis au travail dès la jeunesse, se font honneur d'exercer, dans un âge plus avancé, des fonctions utiles à la société, il n'en est pas ainsi. Les désordres, habitans des grandes villes, des cours, des palais, de ces communautés opulentes de Dervis odieux, & de toute société dans laquelle la richesse a introduit la fainéantise, sont presque inconnus dans les provinces éloignées, dans les petites villes, dans les familles laborieuses, & chez l'espèce de peuple qui vit de son industrie.

Mais si nous n'avons rien avancé jusqu'à présent sur notre constitution intérieure, qui ne soit dans la vérité ; si l'on convient que la Nature a des loix qu'elle observe avec autant d'exactitude dans l'ordonnance de nos affections, que dans la production de nos membres & de nos organes, s'il est démontré que l'exercice est essentiel à la santé de l'âme, & que l'âme n'a point d'exercice plus salutaire que celui des affections sociales, on

ne pourra nier que , si ces affections sont paresseuses ou léthargiques , la constitution intérieure ne doit souffrir & se déranger. On aura beau faire un art de l'indolence , de l'insensibilité & de l'indifférence , s'envelopper dans une oisiveté systématique & raisonnée ; les passions n'en auront que plus de facilité pour forcer leur prison , se mettre en pleine liberté , & semer dans l'esprit le désordre , le trouble & les inquiétudes. Privées de tout emploi naturel & honnête , elles se répandront en actions capricieuses , folles , monstrueuses & dénaturées. La balance qui les tempérait , sera bientôt détruite , & l'architecture intérieure s'écroulera de fond en comble.

Ce seroit avoir des idées bien imparfaites de la méthode que la Nature observe dans l'organisation des animaux , que d'imaginer qu'un aussi grand appui , qu'une colonne aussi considérable dans l'édifice intérieur , que l'est l'économie des affections , peut être abattue ou ébranlée , sans entraîner l'édifice avec elle , ou le menacer d'une ruine totale.

Ceux qui seront initiés dans cette architecture morale , y remarqueront un ordre , des parties , des liaisons , des proportions & un édifice tel qu'une passion seule trop étendue ou trop poussée affaiblit ou surcharge le reste , & tend à la ruine du tout. C'est ce qui arrive dans le cas de la frénésie & de l'aliénation. L'esprit trop violemment affecté d'un objet futile ou gai , succombe sous son effort , & sa chute ne prouve que trop bien la nécessité du contrepois & de la balance dans les affections. Ils distingueront dans les créatures différens ordres de passions , plusieurs especes d'inclinations , & des penchans variés selon la différence des sexes , des organes & des fonctions de

chacune. Ils s'apercevront que dans chaque système , l'énergie & la diversité des causes répondent toujours exactement à la grandeur & à la diversité des effets à produire , & que la constitution & les forces extérieures déterminent absolument l'économie intérieure des affections ; de sorte que par-tout où l'excès ou la faiblesse des affections , l'indolence ou l'impétuosité des penchans , l'absence des sentimens naturels , ou la présence de quelques passions étrangères , caractériseront deux especes rassemblées & confondues dans le même individu ; il doit y avoir imperfection & désordre.

Rien de plus propre à confirmer notre système , que la comparaison des êtres parfaits , avec ces créatures originellement imparfaites , estropiées entre les mains de la nature , & défigurées par quelque accident qu'elles ont essuyé dans la matrice qui les a produites. Nous appelons production monstrueuse , le mélange de deux especes , un composé de deux sexes. Pourquoi donc , celui dont la constitution intérieure est défigurée , & dont les affections sont étrangères à la nature , ne seroit-il pas un monstre ? Un animal ordinaire nous paroît monstrueux & dénaturé , quand il a perdu son instinct , quand il fait ses semblables , lorsqu'il néglige les petits , & pervertit la destination des talens ou des organes qu'il a reçus. De quel oeil devons-nous donc regarder , de quel nom appeller un homme qui manque des affections convenables à l'espece humaine , & qui décele un génie & un caractère contraire à la nature de l'homme ?

Mais quel malheur n'est-ce pas pour une créature destinée à la société , plus particulièrement qu'aucune autre , d'être dénuée de ces penchans

qui la porteroient au bien & à l'intérêt général de son espèce ? car il faut convenir qu'il n'y en a point de plus ennemie de la solitude que l'homme dans son état naturel. Il est entraîné, malgré qu'il en ait, à rechercher la connoissance, la familiarité & l'estime de ses semblables; telle est en lui la force de l'affection sociale, qu'il n'y a ni résolution, ni combat, ni violence, ni précepte qui le retiennent; il faut ou céder à l'énergie de cette passion, ou tomber dans un abattement affreux & dans une mélancolie qui peut être mortelle.

L'homme infociable, ou celui qui s'exile volontairement (1) du Monde, & qui, rompant tout commerce avec la société, en abjure entièrement les devoirs, doit être sombre, triste, chagrin & mal constitué.

L'homme séquestré, ou celui qui est séparé des hommes & de la société, par accident ou par force, doit éprouver dans son tempérament de funestes effets de cette séparation. La tristesse & la mauvaise humeur s'engendrent par-tout où l'affection sociale est éteinte ou réprimée; mais a-t-elle occasion d'agir en pleine liberté, & de se manifester dans toute son énergie, elle transporte la créature. Celui dont on a brisé les liens, qui renaît à la lumière, au sortir d'un cachot où il a été long-tems détenu, n'est pas plus heureux

(1) Il n'est point ici question de ces pieux Solitaires que l'esprit de pénitence, la crainte des dangers du monde, ou quelque autre motif autorisé par les conseils de Jesus-Christ, & par les vues sages de son Eglise, ont confinés dans des déserts. On considère, dans tout le cours de cet ouvrage (comme on l'a déjà dit mille fois, quoiqu'il fût toujours aisé de s'en appercevoir), l'homme dans son état naturel, & non sous la loi de grace.

dans les premiers momens de sa liberté. Il y a peu de personnes qui n'aient éprouvé la joie dont on est pénétré, lorsqu'après une longue retraite, une absence considérable, on ouvre son esprit, on décharge son cœur, on épanche son ame dans le sein d'un ami.

Cette passion se manifeste encore bien clairement dans les personnes qui remplissent des postes éminens; dans les Princes, dans les Monarques, & dans tous ceux que leur condition met au dessus du commerce ordinaire des hommes, & qui, pour se conserver leurs respects, trouvent à propos de leur dérober leur personne, & de laisser entre les hommages & leur trône une vaste distance. Ils ne (1) sont pas toujours les mêmes: cette affectation se dément dans le domestique. Ces ténébreux Monarques de l'Orient, ces fiers Sultans se rapprochent de ceux qui les environnent, se livrent, & se communiquent: on remarque, à la vérité, qu'ils ne s'adressent pas ordinairement aux plus honnêtes gens; mais qu'il importe à la certitude de nos propositions? Il suffit que, soumis à la commune loi, ils aient besoin

(1) Les Potentats Orientaux renfermés dans l'intérieur de leur Serrail, se montrent rarement à leurs Sujets, & jamais qu'avec une suite & un appareil propres à imprimer la terreur. Plongés dans les voluptés, à qui livrent-ils leur confiance? à un Eunuque, ministre de leurs plaisirs, à un flatteur, à un vil Officier que la bassesse de sa naissance, ou de son emploi dispense d'avoir des sentimens. Il n'est pas rare de voir un Valet du Serrail passer de dignités en dignités, jusqu'à celle de Visir, devenir le fléau des Peuples, & finir par une mort tragique dans ces révoltes ordinaires à Constantinople, où le Ministre est aussi lâchement abandonné par son Maître, & sacrifié à la fureur des rebelles, qu'il en fut aveuglément élevé à une place où l'on ne devoit jamais faire asséoir que le Mérite & la Vertu.

de confidens & d'amis. Que des gens sans aucun mérite, que des esclaves, que des hommes tronqués, que les mortels quelquefois les plus vils & les plus méprisables, remplissent ces places d'honneur, & soient érigés en favoris, l'énergie de l'affection sociale n'en fera que plus marquée. C'est pour des monstres que ces Princes font honmes: ils s'inquiètent pour eux; c'est avec eux qu'ils se déploient, qu'ils sont ouverts, libres, sincères & généreux; c'est en leurs mains qu'ils se plaisent quelquefois à déposer leur sceptre. Plaisir franc & désintéressé, & même en bonne politique, la plupart du tems opposé à leurs vrais intérêts, mais toujours au bonheur de leurs Sujets. C'est dans ces contrées où l'amour des Peuples ne dispose point du Monarque, mais la foiblesse pour quelque vile créature, c'est dans ces contrées, dis-je, qu'on voit l'étendard de la tyrannie arboré dans toutes les couleurs: le Prince devient sombre, méfiant & cruel; les Sujets ressentent l'effet de ces passions horribles, mais nécessaires supports d'une couronne environnée de nuages épais, & couverte d'une obscurité qui la déroge éternellement aux yeux, à l'accès & à la tendresse. Il est inutile d'appuyer cette réflexion du témoignage de l'Histoire.

D'où l'on voit quelle est la force de l'affection sociale; à quelle profondeur elle est enracinée dans notre nature; par combien de branches elle est entrelassée avec les autres passions, & jusqu'à quel point elle est nécessaire à l'économie des penchans & à notre félicité.

Il est donc vrai que le grand & principal moyen d'être bien avec soi, c'est d'avoir les affections sociales, & que manquer de ces penchans, c'est être misérable; ce que j'avois à démontrer.

SECTION

SECTION SECONDE.

Nous avons maintenant à prouver que la violence des affections privées rend la créature malheureuse.

Pour procéder avec quelque méthode, nous remarquerons d'abord que toutes les passions relatives à l'intérêt particulier & à l'économie privée de la créature, se réduisent à celles-ci: l'amour de la vie: le ressentiment des injures: l'amour des femmes & des autres plaisirs des sens: le desir des commodités de la vie: l'émulation ou l'amour de la gloire & des applaudissemens: l'indolence ou l'amour des aises & du repos. C'est dans ces penchans relatifs au système individuel, que consistent l'intérêt & l'amour-propre.

Ces affections modérées & retenues dans de certaines bornes, ne sont par elles-mêmes ni injurieuses à la société, ni contraires à la vertu morale. C'est leur excès qui les rend vicieuses. Estimer la vie plus qu'elle ne vaut, c'est être lâche. Ressentir trop vivement une injure, c'est être vindicatif. Aimer le sexe & les autres plaisirs des sens, avec excès, c'est être luxurieux. Pour suivre avec avidité les richesses, c'est être avare. S'immoler aveuglément à l'honneur & aux applaudissemens, c'est être ambitieux & vain. Languir dans l'aisance, & s'abandonner sans réserve au repos, c'est être paresseux. Voilà le point où les passions privées deviennent nuisibles au bien général; & c'est aussi dans ce degré d'intensité qu'elles sont pernicieuses à la créature elle-même, comme on va voir en les parcourant chacune en particulier.

Si quelque affection privée pouvoit balancer les
Tome I. S

penchans généraux, sans préjudicier au bonheur particulier de la créature, ce seroit, sans contredit, l'amour de la vie. Qui croiroit cependant, qu'il n'y en a aucune dont l'excès produise de si grands désordres, & soit plus fatal à la félicité ?

Que la vie soit quelquefois un malheur, c'est un fait généralement avoué. Quand une créature en est réduite à désirer sincèrement la mort, c'est la traiter avec rigueur que de lui commander de vivre (1). Dans ces conjonctures, quoique la Religion & la raison retiennent le bras, & ne permettent pas de finir ses maux en terminant ses jours, s'il se présente quelqu'honnête & plausible occasion de périr, on peut l'embrasser sans scrupule. C'est dans ces circonstances que les pères & les amis se réjouissent avec raison de la mort d'une personne qui leur étoit chère ; quoiqu'elle ait eu, peut-être, la foiblesse de se refuser au danger, & de prolonger son malheur autant qu'il étoit en elle.

Puisque la nécessité de vivre est quelquefois un malheur, puisque les infirmités de la vieillesse rendent communément la vie importune ; puisqu'à tout âge, c'est un bien que la créature est sujette à surfaire, & à conserver à plus haut prix qu'il ne vaut ; il est évident que l'amour de la vie, ou l'horreur de la mort peut l'écarter de ses vrais intérêts, & la contraindre, par son excès, à devenir la plus cruelle ennemie d'elle-même.

Mais quand on conviendrait qu'il est de l'inté-

(1) Sans compter ces catastrophes désespérantes qui rendent la vie insupportable, l'amour de Dieu produit le même effet : *cupio dissolvi, & esse cum Christo*, disoit St. Paul. Mais si Judas l'Apôtre, après avoir trahi son maître, se fût contenté de désirer la mort, il auroit prononcé sur lui-même le jugement que J. C. en avoit déjà porté.

êt de la créature de conserver sa vie, dans quelque conjoncture & à quelque prix que ce puisse être, on pourroit encore nier qu'il fût de son bonheur d'avoir cette passion dans un degré violent. L'excès est capable de l'écarter de son but, & de la rendre inefficace : cela n'a presque pas besoin de preuve. Car, quoi de plus commun que d'être conduit par la frayeur dans le péril que l'on fuyoit ? Que peut faire pour sa défense & pour son salut celui qui a perdu la tête ? Or, il est certain que l'excès de la crainte ôte la présence d'esprit. Dans les grandes & périlleuses occasions, c'est le courage, c'est la fermeté qui sauve. Le brave échappe à un danger qu'il voit ; mais le lâche, sans jugement & sans défense, se hâte vers le précipice que son trouble lui dérobe, & se jette, tête baissée, dans un malheur qui peut-être ne venoit point à lui.

Quand les suites de cette passion ne seroient pas aussi fâcheuses que nous les avons représentées, il faudroit toujours convenir qu'elle est pernicieuse en elle-même, si c'est un malheur que d'être lâche, & si rien n'est plus triste que d'être agité par ces spectres & ces horreurs qui suivent par-tout ceux qui redoutent la mort ; car ce n'est pas seulement dans les périls & les hasards que cette crainte importune : lorsque le tempérament en est dominé, elle ne fait point de quartier : on frémit dans la retraite la plus assurée ; dans le réduit le plus tranquille on s'éveille en sursaut. Tout sert à ses fins ; aux yeux qu'elle fascine, tout objet est un monstre : elle agit dans le moment où les autres s'en aperçoivent le moins : elle se fait sentir dans les occasions les plus imprévues : il n'y a point de divertissemens si bien préparés, de parties si délicieuses, de quarts-d'heure si voluptueux qu'elle ne puisse déranger, troubler, em-

poisonner. On pourroit avancer, qu'en estimant le bonheur, non par la possession de tous les avantages auxquels il est attaché; mais par la satisfaction intérieure que l'on ressent, rien n'est plus malheureux qu'une créature lâche & peureuse. Mais si l'on ajoute à tous ces inconvéniens, les foiblesses occasionnées, & les bassesses exigées par un amour excessif de la vie; si l'on met en compte toutes ces actions sur lesquelles on ne revient jamais qu'avec chagrin, quand on les a commises, & qu'on ne manque jamais de commettre, quand on est lâche; si l'on considère la triste nécessité de sortir perpétuellement de son assiette naturelle, & de passer de perplexité en perplexité; il n'y aura point de créature assez vile pour trouver quelque satisfaction à vivre à ce prix. Et quelle satisfaction pourroit-elle y trouver? Après avoir sacrifié la vertu, l'honneur, la tranquillité & tout ce qui fait le bonheur de la vie.

Un amour excessif de la vie est donc contraire aux intérêts réels & au bonheur de la créature.

Le ressentiment est une passion fort différente de la crainte, mais qui, dans un degré modéré, n'est ni moins nécessaire à notre sûreté, ni moins utile à notre conservation. La crainte nous porte à fuir le danger: le ressentiment nous rassure contre lui, & nous dispose à repousser l'injure qu'on nous a faite, ou à résister à la violence qu'on nous prépare. Il est vrai que dans un caractère vertueux, que dans une parfaite économie des affections, les mouvemens de la crainte & du ressentiment sont trop foibles pour former des passions. Le brave est circonspect sans avoir peur, & le sage résiste ou punit sans s'irriter. Mais dans les tempéramens ordinaires, la prudence & le courage peuvent s'allier avec une teinture légère d'indignation & de crainte, sans rompre la balance des affections,

C'est en ce sens qu'on peut regarder la colere comme une passion nécessaire. C'est elle qui, par les symptomes extérieurs dont ses premiers accès sont accompagnés, fait présumer à quiconque est tenté d'en offenser un autre, que sa conduite ne sera pas impunie, & le détourne, par la crainte qu'elle imprime, de ses mauvais desseins. C'est elle qui soulève la créature outragée, & lui conseille les représailles. Plus elle est voisine de la rage & du désespoir, plus elle est terrible. Dans ces extrémités, elle donne des forces & une intrépidité dont on ne se croyoit pas capable. Quoique le châtement & le mal d'autrui soient sa fin principale, elle tend aussi à l'intérêt particulier de la créature, & même au bien général de son espece. Mais seroit-il nécessaire d'exposer combien est funeste à son bonheur, ce qu'on entend communément par colere, soit qu'on la considère comme un mouvement furieux qui transporte la créature, ou comme une impression profonde qui suit l'offense, & que le desir de la vengeance accompagne toujours?

On ne sera point surpris des suites fâcheuses du ressentiment, & des effets terribles de la colere, si l'on conçoit qu'en satisfaisant ces passions cruelles, on se délivre d'un tourment violent; on se décharge d'un poids accablant, & l'on apaise un sentiment importun de misere. Le vindicatif se hâte de noyer toutes ses peines dans le mal d'autrui: l'accomplissement de ses desirs lui promet un torrent de voluptés. Mais qu'est-ce que cette volupté? C'est le premier quart-d'heure d'un criminel qui sort de la question: c'est la suspension subite de ses tourmens, ou le répit qu'il obtient de l'indulgence de ses Juges, ou plutôt de la lassitude de ses bourreaux. Cette perversité, ce ras-

finement d'inhumanité, ces cruautés capricieuses, qu'on remarque dans certaines vengeances, ne sont autre chose que les efforts continuels d'un malheureux, qui tente de se détacher de la roue; c'est un affouissement de rage perpétuellement renouvelé.

Il y a des créatures en qui cette passion s'allume avec peine, & s'éteint plus difficilement encore, quand elle est une fois allumée. Dans ces créatures, l'esprit de vengeance est une furie qui dort; mais qui, quand elle est éveillée, ne se repose point qu'elle ne soit satisfaite; alors, son sommeil est d'autant plus profond, son repos paroît d'autant plus doux, que le tourment dont elle s'est délivrée, étoit grand, & que le poids dont elle s'est déchargée étoit lourd. Si en langage de galanterie, la jouissance de l'objet aimé s'appelle, avec raison, la fin des peines de l'amant; cette façon de parler convient tout autrement encore au vindicatif. Les peines de l'amour sont agréables & flatteuses; mais celles de la vengeance ne sont que cruelles. Cet état ne se conçoit que comme une profonde misère, une sensation amère dont le fiel n'est tempéré d'aucune douceur.

Quant aux influences de cette passion sur l'esprit & sur le corps, & à ses funestes suites dans les différentes conjonctures de la vie, c'est un détail qui nous meneroit trop loin. D'ailleurs, nos Ministres se sont emparés de ces moralités analogues à la Religion, & nos sacrés Rhéteurs en font retentir depuis si long-tems leurs chaires & nos temples, que pour ne rien ajouter à la satiété du genre-humain (1), en anticipant sur leurs droits,

(1) Ce trait tombe sur l'Eglise Anglicane, qui peut se flatter d'être féconde en mauvais Prédicateurs. Les Fléchiers, les Bossuets, les Bourdaloues, & une infinité d'autres écarteront à jamais ce reproche de l'Eglise Gallicane.

nous n'en dirons pas davantage. Aussi-bien, ce qui précède suffit pour démontrer qu'on se rend malheureux en se livrant à la colere, & que l'habitude de ce mouvement est une de ces maladies de tempérament, inséparables du malheur de la créature.

Passons à la volupté, & à ce qu'on appelle les plaisirs. S'il étoit aussi vrai, que nous avons démontré qu'il est faux, que la meilleure partie des joies de la vie consiste dans la satisfaction des sens; si, de plus, cette satisfaction est attachée à des objets extérieurs, capables de procurer, par eux-mêmes, & en tout tems, des plaisirs proportionnés à leur quantité & à leur valeur; un moyen infaillible d'être heureux, ce seroit de se pourvoir abondamment de ces choses précieuses, qui sont nécessairement la félicité. Mais qu'on étende, tant qu'on voudra, l'idée d'une vie délicieuse; toutes les ressources de l'opulence ne fourniront jamais à notre esprit un bonheur uniforme & constant. Quelque facilité qu'on ait de multiplier les agréments, en acquérant tout ce que peut exiger le caprice des sens; c'est autant de bien perdu, si quelque vice dans les facultés intérieures, si quelque défaut dans les dispositions naturelles, en altère la jouissance.

On remarque que ceux dont l'intempérance & les excès ont ruiné l'estomac, n'en ont pas moins d'appétit; mais c'est un appétit faux, & qui n'est point naturel. Telle est la soif d'un ivrogne ou d'un fiévreux. Cependant, la satisfaction de l'appétit naturel; en un mot, le soulagement de la soif & de la faim, est infiniment supérieur à la sensualité des repas superflus de nos Pétrones les plus frudits, & de nos plus raffinés voluptueux. C'est

une différence qu'ils ont eux-mêmes quelquefois éprouvée : que ce Peuple Epicurien accoutumé à prévenir l'appétit, se trouve forcé, par quelque circonstance particulière, de l'attendre, & de pratiquer la sobriété : qu'il arrive à ces délicats, de ne trouver dans un souper de voyageur, ou dans un déjeuner de chasse, que quelques mets communs & grossiers pour ces palais friands, mais assaisonnés par la diète & par l'exercice; après avoir mangé d'appétit, ils conviendront, avec franchise, que la table la mieux servie ne leur a jamais fait tant de plaisir.

D'un autre côté, il n'est pas extraordinaire d'entendre des personnes qui ont essayé d'une vie laborieuse & pénible, & d'une table simple & frugale, regretter, dans l'oisiveté des richesses, & au milieu des profusions de la somptuosité, l'appétit & la santé dont ils jouissoient dans leur première condition. Il est constant qu'en violentant la nature, en forçant l'appétit, & en provoquant les sens, la délicatesse des organes se perd. Ce défaut corrompt ensuite les mets les plus exquis, & l'habitude acheve bientôt d'ôter aux choses toute leur excellence. Qu'arrive-t-il delà? que la privation en devient plus cuisante, & la possession moins douce. Les nausées de toutes les sensations les plus disgracieuses, ne quittent point les intempérans : une réplétion apoplectique & des sensations usées répandent les aigreurs & le dégoût sur tout ce qu'on leur présente; de sorte qu'au lieu de l'éternité de délices qu'ils attendoient de leurs somptuosités, ils n'en recueillent qu'infirmités, maladies, insensibilité d'organes & inaptitude aux plaisirs : tant il est faux que vivre en Epicurien, ce soit user du tems, & tirer bon parti de la vie.

Il est inutile de s'étendre sur les suites fâcheuses de la somptuosité : on peut concevoir, par ce que nous en avons dit, qu'elle est pernicieuse au corps, qu'elle accable d'infirmités, & fatale à l'esprit, qu'elle conduit à la stupidité.

Quant à l'intérêt particulier de la créature, il est évident que ce cours effréné de desirs augmentera sa dépendance, en multipliant ses besoins; qu'elle ne tardera pas à trouver ses fonds, quelque considérables qu'ils soient, insuffisans pour les dépenses qu'ils exigeront : que, pour satisfaire à cette impérieuse somptuosité, il en faudra venir aux expédiens, sacrifier peut-être son honneur à l'accroissement de ses revenus, & s'abaisser à mille infâmes manœuvres pour augmenter sa fortune. Mais à quoi bon m'occuper à démontrer le tort que le voluptueux se fait à lui-même? laissons-le s'expliquer là-dessus. (1) Dans l'impossibilité de résister au torrent qui l'entraîne, il déclarera, en s'y abandonnant, qu'il s'aperçoit bien qu'il court à une ruine certaine. On a tous les jours l'occasion d'entendre ces discours. J'en ai donc assez dit pour conclure que la volupté, la débauche, & tout excès sont contraires aux vrais intérêts & au bonheur présent de la créature.

Il y a une espèce de luxure d'un ordre fort supérieur à celle dont nous avons parlé. La conservation de l'espèce est son but. Dans la rigueur, on ne peut la traiter de passion privée. Animée par l'amour & par la tendresse, ainsi que toute autre affection sociale; aux plaisirs d'esprits qu'elle est en état de procurer comme elles, elle réunit

(1) *Nam vera voces tum demum pectore ab imo
Eliciuntur. LUCR.*

encore l'enchantement des sens. Telle est l'attention de la Nature à l'entretien de chaque système, que par une espèce de besoin animal, & par je ne fais quel sentiment intérieur d'indigence qu'elle a placé dans les créatures qui les composent, elle convie les sexes à s'approcher, & à s'occuper ensemble de la perpétuité de leur espèce. Mais est-il de l'intérêt de la créature d'éprouver cette indigence dans un degré violent ? c'est le point que nous avons à discuter.

Nous en avons assez dit & sur les appétits naturels & sur les penchans dénaturés, pour glisser ici, sans scrupule, sur cet article. Si l'on convient qu'il y a dans la poursuite de tout autre plaisir une dose d'ardeur qu'on ne peut excéder, sans en altérer la jouissance, & sans préjudicier ainsi à ses vrais intérêts; par quelle singularité celui-ci sortiroit-il de la loi générale, & ne reconnoitroit-il point de limites ? Nous connoissons d'autres sensations ardentes, & qui, éprouvées dans un certain degré, sont toujours voluptueuses, mais dont l'excès est une peine insupportable. Tel est le ris que le chatouillement excite; ce mouvement, avec l'air de famille & tous les traits du plaisir, n'en est pas moins un tourment; c'est la même chose dans l'espèce de luxure dont nous parlons. Il y a des tempéramens pétris de salpêtre & de soufre; dans une fermentation continuelle & d'une chaleur qui produit dans le corps des mouvemens dont la fréquence & la durée constituent une maladie qui a son rang & son nom dans la Médecine. Quand quelques grossiers voluptueux se féliciteroient de cet état, & s'y complairoient, je doute que les délicats, que ceux qui sont du plaisir, & leur souverain bien & leur étude principale, s'accordassent avec eux sur ce point.

Mais s'il y a dans toute sensation voluptueuse un point où le plaisir finit, & la fureur commence; si la passion a des limites qu'elle ne peut franchir sans nuire aux intérêts de la créature, qui déterminera ces limites, qui fixera ce point ? » La Nature, seule arbitre des choses. Mais où prendre la Nature ? ... » Où ? dans l'état originel des créatures; dans l'homme dont une éducation vicieuse n'aura point encore altéré les affections.

Celui qui a eu le bonheur d'être plié, dès sa jeunesse, à un genre de vie naturel, d'être instruit à la sobriété, pourvu d'un talent honnête, & garanti des excès & de la débauche, exerce sur ses appétits un pouvoir absolu. Mais ces esclaves, pour être soumis, n'en sont pas moins propres à les plaisirs. Au contraire, fains, vigoureux & pleins d'une force & d'une activité que l'intempérance & l'abus ne leur ont point ôtées, ils n'en remplissent que mieux leurs fonctions. Et si en ne supposant en deux créatures d'autre différence dans les organes & les sensations que celle qu'un régime de vie, intempérant ou frugal, peut y avoir produite, il étoit possible de comparer, par expérience, la somme des plaisirs de part & d'autre, je ne doute point que, sans égard pour les suites, en ne mettant en compte que la satisfaction seule des sens, on ne prononçât en faveur de l'homme sobre & vertueux.

Sans s'arrêter aux coups que cette frénésie porte à la vigueur des membres & à la santé du corps; le tort qu'elle fait à l'esprit est plus grand encore, quoique moins redouté. Une indifférence pour tout avancement, une consommation misérable du tems, l'indolence, la mollesse, la fainéantise, & la révolte d'une multitude d'autres passions que

l'esprit enervé, stupide, abruti, n'a ni la force, ni le courage de maîtriser : voilà les effets palpables de cet excès.

Les défavantages que cette sorte d'intempérance fait supporter à la société, & les avantages qui reviennent au monde de la sobriété contraire, ne sont pas moins évidens. De toutes les passions, aucune n'exerce un plus sévère despotisme sur ses esclaves. Les tributs n'adouçissent point son empire : plus on lui accorde, plus elle exige. La modestie & l'ingénuité naturelles, l'honneur & la fidélité sont ses premières victimes. Il n'y a point d'affections déréglées dont les caprices impétueux soulèvent tant d'orages, & poussent la créature plus directement au malheur.

Quant à cette passion qui mérite particulièrement le titre d'intéressée, puisqu'elle a pour but la possession des richesses, les faveurs de la fortune, & ce qu'on appelle un état dans le monde; pour être avantageuse à la société, & comparable avec la vertu, elle ne doit exciter aucun desir inquiet. L'industrie qui fait l'opulence des familles & la puissance des Etats, est fille de l'intérêt. Mais si l'intérêt domine dans la créature, son bonheur particulier & le bien public en souffriront. La misère qui la rongera, vengera continuellement l'injure faite à la société; car plus cruel encore à lui-même qu'au genre-humain, l'avare est la propre victime de son avarice.

Tout le monde convient que l'avarice & l'avidité sont deux fléaux de la créature. On fait d'ailleurs, que peu de choses suffisent à l'usage & à la subsistance, & que le nombre des besoins seroit court, si l'on permettoit à la frugalité de les réduire, & si l'on s'exerçoit à la tempérance, à la sobriété & à un train de vie naturel, avec la moi-

tié de l'application, des soins & de l'industrie qu'on donne à la luxure & à la somptuosité. Mais si la tempérance est avantageuse, si la modération conspire au bonheur, si les fruits en sont doux, comme nous l'avons démontré plus haut; quelle misère n'entraîneront point à leur suite les passions contraires? quel tourment n'éprouvera point une créature rongée de desirs qui ne connoissent de bornes ni dans leur essence, ni dans la nature de leur objet? Car où s'arrêter? y a-t-il dans cette immensité de choses qui peuvent exercer la cupidité, un point inaccessible à l'effort & à l'étendue des souhaits? quelle digne opposer à la manie d'entasser, à la fureur d'accumuler revenus sur revenus, & richesses sur richesses.

De-là naît dans les avares cette inquiétude que rien n'appaise; jamais enrichis par leurs trésors, & toujours appauvris par leurs desirs, ils ne trouvent aucune satisfaction en ce qu'ils possèdent, & sechent, les yeux attachés sur ce qui leur manque. Mais quel contentement réel pourroit éclore d'un appétit si déréglé? Être dévoré de la soif d'acquiescer soit honneurs, soit richesses; c'est avarice, c'est ambition; ce n'est point en jour. Mais abandonnons ce vice à la haine & aux déclamations des hommes, chez qui avare & misérable sont des mots synonymes, & passons à l'ambition.

Tout retémit dans le monde des désordres de cette passion. En effet, lorsque l'amour de la louange excède une honnête émulation, quand cet enthousiasme franchit les bornes même de la vanité; lorsque le desir de se distinguer entre ses égaux dégénère en un orgueil énorme; il n'y a point de maux que cette passion ne puisse produire. Si nous considérons les prérogatives des caractères modestes & des esprits tranquilles; si nous

appuyons sur le repos le bonheur & la sécurité qui n'abandonnent jamais celui qui fait se borner dans son état, se contenter du rang qu'il occupe dans la société, & se prêter à toutes les incommodités inhérentes à sa condition; rien ne nous paraîtra ni plus raisonnable, ni plus avantageux que ces dispositions. Je pourrais placer ici l'éloge de la modération, & relever son excellence, en développant les désordres & les peines de l'ambition, en exposant le ridicule & le vuide de l'entêtement des titres, des honneurs, des prééminences, de la renommée, de la gloire, de l'estime du vulgaire, des applaudissemens populaires, & de tout ce qu'on entend par avantages personnels. Mais c'est un lieu commun auquel nous avons suppléé par la réflexion précédente.

Il est impossible que le desir des grandeurs s'éleve dans une ame, devienne impétueux & domine la créature, sans qu'elle soit, en même-tems, agitée d'une proportionnelle aversion pour la médiocrité. La voilà donc en proie aux soupçons & aux jalousies, soumise aux appréhensions d'un contre-tems ou d'un revers, & exposée aux dangers & à toute la mortification des refus. La passion déformée de la gloire, des emplois & d'un état brillant, anéantit donc tout repos & toute sécurité pour l'avenir, & empoisonne toute satisfaction & toute commodité présente.

Aux agitations de l'ambitieux, on oppose ordinairement l'indolence & ses langueurs: toutefois ce caractère n'exclut ni l'avarice ni l'ambition. Mais l'une dort en lui, & l'autre est sans effet. Cette passion léthargique est un amour déformé du repos qui décourage l'ame, engourdit l'esprit, & rend la créature incapable d'efforts, en grossissant à ses yeux les difficultés dont les routes de l'opu-

lence & des honneurs sont parsemées. Le penchant au repos & à la tranquillité n'est ni moins naturel, ni moins utile que l'envie de dormir; mais un assoupissement continuel ne seroit pas plus funeste au corps qu'une aversion générale pour les affaires, le seroit à l'esprit.

Or, que le mouvement soit nécessaire à la santé, on en peut juger par les tempéramens de l'homme fait à l'exercice, & de celui qui n'en a jamais pris; ou par la constitution mâle & robuste de ces corps endurcis au travail, & la complexion efféminée de ces automates nourris sur le duvet. Mais la faiblesse ne borne pas ses influences au corps: en dépravant les organes, elle amortit les plaisirs sensuels: des sens, la corruption se transmet à l'esprit, & c'est-là qu'elle excite bien un autre ravage. Ce n'est qu'à la longue que la machine éprouve des effets sensibles de l'oisiveté; mais l'indolence afflige l'ame, tout en l'occupant: elle s'en empare avec les anxiétés, l'accablement, les ennuis, les aigreurs, les dégoûts & la mauvaise humeur: c'est à ces mélancoliques compagnes qu'elle abandonne le tempérament: état dont nous avons parlé & exposé la misère, en établissant combien l'économie des affections est nécessaire au bonheur.

Nous avons remarqué que dans l'inaction du corps, les esprits animaux privés de leurs fonctions naturelles, se jettent sur la constitution, & détruisent leurs canaux en exerçant leur activité. Image fidelle de ce qui se passe dans l'ame de l'indolent. Les affections & les pensées détournées de leurs objets, & contraintes dans leur action, s'irritent & engendrent l'aigreur, la mélancolie, les inquiétudes, & cent autres pestes du tempérament. Alors le phlegme s'exhale; la créature devient sensible, colere, impétueuse; & dans ces

dispositions inflammables, la moindre étincelle suffit pour mettre tout en feu.

Quant aux intérêts particuliers de la créature, que ne risque-t-elle pas ? Etre environnée d'objets & d'affaires qui demandent de l'attention & des soins, & se trouver dans l'incapacité d'y pourvoir, quel état ! quelle foule d'inconvéniens de ne pouvoir s'aider soi-même, & de manquer souvent de secours étrangers ? C'est le cas de l'indolent qui n'a jamais cultivé personne, & à qui les autres sont d'autant plus nécessaires, que dans l'ignorance de tous les devoirs de la société ou son vice l'a retenu, il est plus inutile à lui-même. Ce penchant décidé pour la paresse, ce mépris du travail, cette oisiveté raisonnée est donc une source intarissable de chagrins, & par conséquent un puissant obstacle au bonheur.

Nous avons parcouru les affections privées, & remarqué les inconvéniens de leur véhémence. Nous avons prouvé que leur excès étoit contraire à la félicité, & qu'elles précipitoient dans une misère actuelle la créature qu'elles dépravoient ; que leur empire ne s'accroissoit jamais qu'aux dépens de notre liberté, & que par leurs vues étroites & bornées, elles nous expoioient à contracter ces dispositions viles & fardides si généralement détestées. Rien n'est donc & plus fâcheux en soi, & plus funeste dans les conséquences, que de les écouter, que d'en être l'esclave, & que d'abandonner son tempérament à leur discrétion, & sa conduite à leurs conseils.

D'ailleurs ce dévouement parfait de la créature à ses intérêts particuliers, suppose une certaine finesse dans le commerce ; & je ne fais quoi de fourbe & de dissimulé dans la conduite & dans les actions : & que deviennent alors la candeur & l'intégrité

l'intégrité naturelle ? que deviennent la sincérité, la franchise & la droiture ? La confiance & la bonne foi s'anéantissent ; les envies, les soupçons & les jalousies vont se multiplier à l'infini ; de jour en jour, les desseins particuliers s'étendent, & les vues générales se rétréciront : on rompra insensiblement avec ses semblables, & dans cet éloignement de la société, où l'on sera jeté par l'intérêt, on n'apercevra qu'avec mépris les liens qui nous y tiennent attachés. C'est alors qu'on travaillera à réduire au silence, & bientôt à extirper ces affections importunes qui ne cesseront de crier au fond de l'ame, & de rappeler au bien général de l'espèce, comme aux vrais intérêts ; c'est-à-dire, qu'on s'appliquera de toute sa force à se rendre parfaitement malheureux.

Or, laissant à part les autres accidens que l'excès des affections privées doit occasionner, si leur but est d'anéantir les affections générales, il est évident qu'elles tendent à nous priver de la source de nos plaisirs, & à nous inspirer les penchans monstrueux & dénaturés qui mettroient le sceau à notre misère, comme on verra dans la section suivante & dernière.

SECTION TROISIEME.

Il nous reste à examiner ces passions qui ne tendent ni au bien général, ni à l'intérêt particulier, & qui ne sont ni avantageuses à la société, ni à la créature. Nous avons marqué leur opposition aux affections sociales & naturelles, en les nommant penchans superflus & dénaturés.

De cette espèce est le plaisir cruel que l'on prend à voir des exécutions, des tourmens, des désastres, des calamités, le sang, le massacre & la des-

truction, ç'a été la passion dominante de plusieurs tyrans & de quelques nations barbares. Les hommes qui ont renoncé à cette politesse de mœurs & de manières qui prévient la rudesse & la brutalité, & retient dans un certain respect pour le genre-humain, y sont un peu sujets. Elle perce encore où manquent la douceur & l'affabilité. Telle est la nature de ce que nous appellons bonne éducation, qu'entr'autres défauts elle proscribit absolument l'inhumanité & les plaisirs barbares. Se complaire dans le malheur d'un ennemi, c'est un effet d'animosité, de haine, de crainte ou de quelque autre passion intéressée: mais s'amuser de la gêne & des tourmens d'une créature indifférente, étrangère ou naturelle, de la même espèce ou d'une autre, amie, ou ennemie, connue ou inconnue; se repaître curieusement les yeux de son sang, & s'extasier dans ses agonies, cette satisfaction ne suppose aucun intérêt; aussi ce penchant est-il monstrueux, horrible & totalement dénaturé.

Une teinte affoiblie de cette affection, c'est la satisfaction maligne que l'on trouve dans l'embaras d'autrui; espèce de méchanceté brouillonne & folâtre qui consiste à se plaire dans le désordre; disposition qu'on semble cultiver dans les enfans, & qu'en eux on appelle espièglerie (1). Ceux qui connoîtront un peu la nature de cette passion, ne s'étonneront point de ses suites fâcheuses: ils feroient peut-être plus embarrassés à expliquer par quel prodige un enfant exercé entre les mains des femmes, a le réjouir dans le désordre & le trouble, perd ce goût dans un âge plus avancé, & ne s'occupe pas à ferner la dissension dans sa famille, à engendrer des querelles entre ses amis, & même

(1) *Ne nugis in seris dicunt mala, Horat.*

à exciter des révoltes dans la société. Mais heureusement cette inclination manque de fondement dans la nature, comme nous l'avons remarqué.

La malice, la malignité ou la mauvaise volonté seront des passions dénaturées, si le desir de mal faire qu'elles inspirent, n'est excité ni par la colère, ni par la jalousie, ni par aucun autre motif d'intérêt.

L'envie qui naît de la prospérité d'une autre créature, dont les intérêts ne croisent point les nôtres, est une passion de l'espèce des précédentes.

Mettez au même nombre la misanthropie; espèce d'aversion qui a dominé dans quelques personnes: elle agit puissamment chez ceux en qui la mauvaise humeur est habituelle, & qui par une nature mauvaise, aidée d'une plus mauvaise éducation, ont contracté tant de rusticité dans les manières & de dureté dans les mœurs, que la vue d'un étranger les offense. Le genre-humain est à charge à ces atrabilaires: la haine est toujours leur premier mouvement. Cette maladie de tempérament est quelquefois épidémique: elle est ordinaire aux nations sauvages, & c'est un des principaux caractères de la barbarie. On peut la regarder comme le revers de cette affection généreuse exercée & connue chez les anciens sous le nom d'hospitalité; vertu qui n'étoit proprement qu'un amour général du genre-humain, qui se manifestoit dans l'affabilité pour les étrangers.

A ces passions, ajoutez toutes celles que les superstitions & des usages barbares ont éclosés: les actions qu'elles prescrivent sont trop horribles, pour ne pas occasionner le malheur de ceux qui les réverent.

Je nommerois ici les amours dénaturés, tant

dans l'espèce humaine, que de celle-ci à une autre, avec la foule d'abominations qui les accompagnent; mais sans souiller ces feuilles de cet infame détail, il est aisé de juger de ces appétits par les principes que nous avons posés.

Outres ces passions, qui n'ont aucun fondement dans les avantages particuliers de la créature, & qu'on peut nommer strictement penchans dénaturés, il y en a quelques autres qui tendent à son intérêt, mais d'une façon si démesurée, si injurieuse au genre-humain, & si généralement detestée, que les précédentes ne paroissent guère plus monstrueuses.

Telle est cette ambitieuse arrogance, cette fierté tyrannique qui en veut à toute liberté, & qui regarde toute prospérité d'un œil chagrin & jaloux. Telle est cette (1) sombre fureur qui s'immole-roit volontiers la nature entière; cette noirceur qui se repait de sang & de cruautés raffinées; cette humeur fâcheuse qui ne cherche qu'à s'exercer, & qui saisit avec acharnement la moindre occasion pour écraser des objets quelquefois dignes de pitié.

Quant à l'ingratitude & à la trahison; ce sont, à proprement parler, des vices purement négatifs: ils ne caractérisent aucun penchant: leur cause est indéterminée: ils dérivent de l'inconsistance.

(1) On trouve dans la vie de Caligula des exemples presque uniques de cette passion. Jaloux d'immortaliser sa mémoire, par de vastes calamités, il envioit à Auguste le bonheur d'une Armée entière massacrée sous son règne, & à Tibère la chute de l'amphithéâtre sous lequel cinquante mille âmes périrent. S'étant avisé, à la représentation de quelque pièce de Théâtre, d'applaudir mal-à-propos un Acteur que le peuple siffla: « Ah! si tous ces gossiers, s'écria-t-il, étoient sous une tête!... » Voilà ce qu'on pourroit appeller le sublime de la cruauté.

& du désordre des affections en général. Lorsque ces taches sont sensibles dans un caractère; lorsque ces ulcères s'ouvrent sans sujet; quand la créature favorise, par de fréquentes rechûtes, les progrès de cette gangrene, on peut conjecturer, à ces symptômes, qu'elle est infectée de quelque levain dénaturé, tel que l'envie, la malignité, la vengeance & les autres.

On peut objecter que ces affections, toutes dénaturées qu'elles sont, ne vont point sans plaisir; & qu'un plaisir, quelque inhumain qu'il soit, est toujours un plaisir, fût-il placé dans la vengeance, dans la malignité, & dans l'exercice même de la tyrannie. Cette difficulté seroit sans réponse, si, comme dans les joies cruelles & barbares, on ne pouvoit arriver au plaisir qu'en passant par le tourment; mais aimer les hommes, les traiter avec humanité, exercer la complaisance, la douceur, la bienveillance; & les autres affections sociales, c'est jouir d'une satisfaction immédiate à l'action, & qui n'est payée d'aucune peine antérieure; satisfaction originelle & pure, qui n'est prévenue d'aucune amertume. Au contraire, l'animosité, la haine, la malignité, sont des tourmens réels dont la suspension occasionnée par l'accomplissement du désir, est comptée pour un plaisir. Plus ce moment de relâche est doux, plus il suppose de rigueur dans l'état précédent. Plus les peines de corps sont aiguës, plus le patient est sensible aux intervalles de repos: telle est la cessation momentanée des tourmens de l'esprit, pour le scélérat qui ne peut connoître d'autres plaisirs.

Les meilleurs caractères, les hommes les plus doux ont des momens fâcheux: alors une bagatelle est capable de les irriter. Dans ces orages légers, l'inquiétude & la mauvaise humeur leur

ont causé des peines dont ils conviennent tous. Que ne souffrent donc point ces malheureux qui ne connoissent presque pas d'autre état; ces furies, ces ames infernales au fond desquelles le fiel, l'animosité, la rage & la cruauté ne cessent de bouillonner? A quel excès d'impaticence ne les portera point un accident imprévu? Que ne ressentiront-ils pas d'un contre-tems qui surviendra, d'un affront qu'ils essuieront, & d'une foule d'antipathies cruelles que des offenses journalières ne cesseront de multiplier en eux? Faut-il s'étonner que dans cet état violent, ils trouvent une satisfaction souveraine à ralentir, par le ravage & les désordres, les mouvemens furieux dont ils sont déchirés?

Quant aux suites de cet état dénaturé relativement au bien de la créature, & aux circonstances ordinaires de la vie, je laisse à penser quelle figure doit faire entre les hommes un monstre qui n'a plus rien de commun avec eux; quel goût pour la société peut rester à celui en qui toute affection sociale est éteinte; quelle opinion concevra-t-il des dispositions des autres pour lui, avec le sentiment de ses dispositions réciproques pour eux.

Quelle tranquillité, quel repos y a-t-il pour un homme qui ne peut se cacher, je ne dis pas qu'il est indigne de l'amour & de l'affection du genre humain, mais qu'il en mérite toute l'aversion? Dans quel effroi de Dieu & des hommes ne vivra-t-il pas? dans quelle mélancolie ne sera-t-il pas plongé? mélancolie incurable, par le défaut d'un ami dans la compagnie duquel il puisse s'éfourdir, sur le sein duquel il puisse se reposer: quelque part qu'il aille, de quelque côté qu'il se tourne, en quelque endroit qu'il jette les yeux; tout ce qui s'offre à lui, tout ce qu'il voit, tout ce qui l'environne, à ses côtés, sur sa tête, sous

ses pieds, tout se présente à lui sous une forme effroyable & menaçante. Séparé de la chaîne des Etres, & seul contre la nature entière, il ne peut qu'imaginer toutes les créatures réunies par une ligue générale, & prêtes à le traiter en ennemi commun.

Cet homme est donc en lui-même, comme dans un désert affreux & sauvage où sa vue ne rencontre que des ruines. S'il est dur d'être banni de sa patrie, exilé dans une terre étrangère, ou confiné dans une retraite; que fera-ce donc que ce bannissement intérieur, & que cet abandon de toute créature? que ne souffrira point celui qui porte dans son cœur la solitude la plus triste, & qui trouve, au centre de la société, le plus affreux désert? Etre en guerre perpétuelle avec l'univers; vivre dans un divorce irréconciliable avec la nature: quelle condition!

D'où je conclus que la perte des affections naturelles & sociales entraîne à sa suite une affreuse misère, (1) & que les affections dénaturées ren-

(1) Je ne crois pas qu'on trouve jamais l'histoire en contradiction avec cette conclusion de notre Philosophie. Ouvrons les Annales de Tacite, ces fastes de la méchanceté des hommes: parcourons les regnes de Tibere, de Claude, de Caligula, de Néron, & le destin rapide de tous leurs Courtisans, & renonçons à nos principes, si dans la foule de ces Scélérats indignes qui déchirèrent les entrailles de leur patrie, & dont les fureurs ont enflanté toutes les pages, toutes les lignes de cette histoire, nous rencontrons un heureux. Choisissons entr'eux tous. Les délices de Caprée nous font-elles envier la condition de Tibere? Remontons à l'origine de sa grandeur; suivons sa fortune, considérons-le dans sa retraite, appuyons sur sa fin; & tout bien examiné, demandons-nous, si nous voudrions être à présent ce qu'il fut autrefois, le tyran de son pays, le meurtrier des siens, l'esclave d'une troupe de prostituées, & le protecteur d'une troupe d'esclaves?... Point

296 ESSAI SUR LE MÉRITE
dent souverainement malheureux. Ce qui me ref-
toit à prouver.

de milieu : il faut ou accepter le sort de ce Prince, s'il fut
heureux, ou conclure, avec son historien, » qu'en sondant
» l'ame des tyrans, on y découvre des blessures incurra-
» bles, & que le corps n'est pas déchiré plus cruellement
» dans la torture, que l'esprit des méchans par les repro-
» ches continuels du crime. *Si recludantur tyrannorum men-
» tes, posse aspici laniatus & ictus; quando ut corpora vulné-
» ribus, ita severitas, libidine, malis consultis animus dilacere-
» tur.* Ce n'est pas tout. Si l'on parcourt les différens or-
dres de méchans qui remplissent la distance morale de Se-
neque à Néron on distinguera de plus la misere actuelle
dans une proportion constante avec la dépravation. Je
m'attacherai seulement aux deux extrémités. Néron fait
périr Britannicus son frere, Agrippine sa mere, sa femme
Octavie, sa femme Poppée, Antonia sa belle-sœur, le
Consul Vestinus, Rufus-Crispinus son beau-fils, & ses in-
stituteurs Senèque & Burrhus; ajoutez à ces assassinats,
une multitude d'autres crimes de toute espece, voilà sa vie.
Aussi n'y rencontre-t-on pas un moment de bonheur; on
le voit dans d'éternelles horreurs: ses transes vont quel-
quefois jusqu'à l'aliénation d'esprit; alors il apperçoit le
Ténare entr'ouvert; il se croit poursuivi des furies; il ne
fait où, ni comment échapper à leurs flambeaux vengeurs;
& toutes ces fêtes monstrueusement somptueuses, qu'il
ordonne, sont moins des amusemens qu'il se procure, que
des distractions qu'il cherche. Senèque chargé par état de
braver la mort, en présentant à son Pupile les remontran-
ces de la vertu, le sage Senèque, plus attentif à entasser
des richesses qu'à remplir ce périlleux devoir, se contente
de faire diversion à la cruauté du tyran, en favorisant sa
luxure: il souffrit, par un honteux silence, à la mort de quel-
ques braves citoyens qu'il auroit dû défendre: lui-même,
présageant sa chute prochaine par celle de ses amis, moins
intrépide, avec tout son stoïcisme, que l'Epicurien Pétrone,
ennuyé d'échapper au poison, en vivant des fruits de son
jardin & de l'eau d'un ruisseau, va misérablement propo-
ser l'échange de ses richesses pour une vie qu'il n'eût pas
été fâché de conserver, & qu'il ne peut racheter par elles;
châtiment digne des soins avec lesquels ils les avoit accumu-
lées. On trouvera que je traite ce Philosophe un peu

ET LA VERTU.

297

CONCLUSION.

Nous avons donc établi dans cette partie ce
que nous nous étions proposé. Or, puisqu'en sui-
vant les idées reçues de dépravation & de vice,
on ne peut être méchant & dépravé, que

Par l'absence ou la foiblesse des affections gé-
nérales.

Par la violence des inclinations privées.

Ou par la présence des affections dénaturées.

Si ces trois états sont pernicieux à la créature,
& contraires à sa félicité présente, être méchant
& dépravé, c'est être malheureux.

Mais toute action vicieuse occasionne le mal-
heur de la créature, proportionnellement à sa ma-
lice; donc toute action vicieuse est contraire à ses
vrais intérêts: il n'y a que du plus ou du moins.

D'ailleurs, en développant l'effet des affections
supposées dans un degré conforme à la Nature &
à la constitution de l'homme, nous avons calculé
les biens & les avantages actuels de la Vertu;
nous avons estimé, par voie d'addition & de sou-
straction, toutes les circonstances qui augmentent
ou diminuent la somme de nos plaisirs; & si rien
ne s'est soustrait par sa nature, ou n'est échappé
par inadvertence, à cette arithmétique morale,
nous pouvons nous flatter d'avoir donné à cet
essai toute l'évidence des choses géométriques;
car, qu'on pousse le scepticisme si loin qu'on vou-

drement: mais il n'est pas possible, sur le récit de Tacite,
d'en penser plus favorablement; & pour dire ma pensée
en deux mots, ni lui ni Burrhus, ne sont pas aussi honnê-
tes-gens qu'on les fait. Voyez l'Historien.

dra (1); qu'on aille jusqu'à douter de l'existence des Etres qui nous environnent; on n'en viedra jamais jusqu'à balancer sur ce qui se passe au dedans de soi-même. Nos affections & nos penchans nous sont intimement connus: nous les sentons: ils existent, quels que soient les objets qui les exercent, imaginaires ou réels. La condition de ces Etres est indifférente à la vérité de nos conclusions. Leur certitude est même indépendante de notre état. Que je dorme ou que je veille, j'ai bien raisonné; car qu'importe que ce qui me trouble, soient rêves fâcheux ou passions défordonnées; en suis-je moins troublé? Si, par hasard, la vie n'est qu'un songe, il sera question de le faire bon: & cela supposé, voilà l'économie

(1) « A quoi bon me prescrire des regles de conduite, » dira peut-être un Pirrhonien, si je ne suis pas sûr de la » succession de mon existence? Peut-on me démontrer quelque » chose pour l'avenir, sans supposer que je continue d'être » moi? Or, c'est ce que je nie. Moi qui pense à présent, » est-ce moi qui pensoit, il y a quatre jours? Le souvenir » est la seule preuve que j'en aie. Mais cent fois j'ai cru » me souvenir de ce que je n'avois jamais pensé: j'ai pris » pour fait constant ce que j'avois rêvé: que fais-je en- » core si j'avois rêvé? Me l'a-t-on dit? D'où cela me vient-il? » L'ai-je rêvé: ce sont des discours que je tiens & que j'en- » tends tous les jours: quelle certitude ai-je donc de mon » identité? je pense, donc je suis. Cela est vrai: j'ai pensé, » donc j'étois. C'est supposer ce qui est en question. Vous » étiez sans doute, si vous avez pensé; mais quelle démon- » tration avez-vous, que vous ayez pensé? ... aucune; il » faut en convenir: cependant on agit, on se pourvoit, » comme si rien n'étoit plus vrai: le Pirrhonien même laisse » ces subtilités à la porte de l'école, & suit le train com- » muni. S'il perd au jeu, il paie comme si c'étoit lui qui eût » perdu. Sans avoir plus de soin à ses raisonnemens que lui, » je tiendrai donc pour assuré que j'étois, que je suis, & que » je continuerai d'être moi; & conséquemment qu'il est possi- » ble de me démontrer que je dois être pour mon bonheur.

des passions qui devient nécessaire; nous voilà dans la même obligation d'être vertueux, pour rêver à notre aise; & nos démonstrations subsistent dans toute leur force.

Enfin, nous avons donné, ce me semble, toute la certitude possible à ce que nous avons avancé sur la préférence des satisfactions de l'esprit aux plaisirs du corps; & de ceux-ci, lorsqu'ils sont accompagnés d'affections vertueuses, & goûtés avec modération, à eux-mêmes, lorsqu'on s'y livre avec excès, & qu'ils ne sont animés d'aucun sentiment raisonnable.

Ce que nous avons dit de la constitution de l'esprit & de l'économie des affections qui forment le caractère, & décident du bonheur, ou du malheur de la créature, n'est pas moins évident. Nous avons déduit du rapport & de la connexion des parties, que dans cette especé d'architecture, affaiblir un côté, c'étoit les ébranler tous, & conduire l'édifice à sa ruine. Nous avons démontré que les passions qui rendent l'homme vicieux étoient pour lui autant de tourmens; que toute action mauvaise étoit sujette aux remords; que la destruction des affections sociales, l'affoiblissement des plaisirs intellectuels, & la connoissance intérieure qu'on n'en mérite point, sont des suites nécessaires de la dépravation. D'où nous avons conclu que le méchant n'avoit, ni en réalité, ni en imagination, le bonheur d'être aimé des autres, ni celui de partager leurs plaisirs, c'est-à-dire, que la source la plus féconde de nos joies étoit fermée pour lui.

Mais si telle est la condition du méchant; si son état contraire à la Nature, est misérable, horrible, accablant; c'est donc pécher contre ses vrais intérêts, & s'acheminer au malheur, que d'en-

freindre les principes de la morale. Au contraire, tempérer ses affections, & s'exercer à la Vertu, c'est tendre à son bien privé, & travailler à son bonheur.

C'est ainsi que la Sagesse éternelle qui gouverne cet Univers, a lié l'intérêt particulier de la créature au bien général de son système; de sorte qu'elle ne peut croiser l'un, sans s'écarter de l'autre, ni manquer à ses semblables, sans se nuire à elle-même. C'est en ce sens qu'on peut dire de l'homme qu'il est son plus grand ennemi; puisque son bonheur est en sa main, & qu'il n'en peut être frustré qu'en perdant de vue celui de la Société & du Tout dont il est partie. La Vertu, la plus attrayante de toutes les beautés, la beauté par excellence, l'ornement & la base des affaires humaines, le soutien des communautés, le lien du commerce & des amitiés, la félicité des familles, l'honneur des contrées, la vertu sans laquelle tout ce qu'il y a de doux, d'agréable, de grand, d'éclatant & de beau, tombe & s'évanouit: la Vertu, cette qualité avantageuse à toute Société, & plus généralement officieuse à tout le genre-humain, fait donc aussi l'intérêt réel & le bonheur présent de chaque créature en particulier.

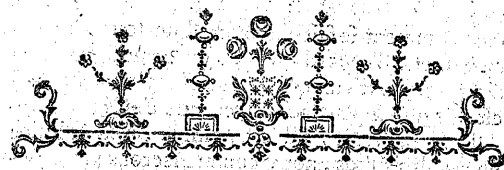
L'homme ne peut donc être heureux que par la Vertu, & que malheureux sans elle. La Vertu est donc le bien; le Vice est donc le mal de la Société & de chaque membre qui la compose.

F I N.

TRAITÉ

DU

BEAU.



TRAITÉ

DU

BEAU.



AVANT que d'entrer dans la recherche difficile de l'origine du beau, je remarquerai d'abord, avec tous les Auteurs qui en ont écrit, que par une sorte de fatalité, les choses dont on parle le plus parmi les hommes, sont assez ordinairement celles qu'on connoît le moins, & que telle est, entre beaucoup d'autres, la nature du beau. Tout le monde raisonne du beau : on l'admire dans les productions de la Nature; on l'exige dans les productions des arts; on accorde ou l'on refuse cette qualité à tout moment; cependant, si l'on demande aux hommes du goût le plus sûr & le plus exquis, quelle est son origine, la nature, la notion précise, la véritable idée, son exacte définition, si c'est quelque chose d'absolu ou de relatif; si il y a un beau essentiel, éternel, immuable, règle & modèle du beau subalterne, ou si il en est de la beauté comme des modes; on voit aussitôt les sentimens partagés; & les uns avouent leur ignorance; les autres se jettent dans le scepticif-

me. Comment se fait-il que presque tous les hommes soient d'accord qu'il y a un beau ; qu'il y en ait tant d'entr'eux qui le sentent vivement où il est, & que si peu sachent ce que c'est ?

Pour parvenir, s'il est possible, à la solution de ces difficultés, nous commencerons par exposer les différens sentimens des Auteurs qui ont écrit le mieux sur le beau : nous proposerons ensuite nos idées sur le même sujet ; & nous terminerons ce morceau par des observations générales sur l'entendement humain, & ses opérations relatives à la question dont il s'agit.

Platon a écrit deux dialogues du beau, le *Phedre* & le *grand Hyppias* : dans celui-ci il enseigne plutôt ce que le beau n'est pas, que ce qu'il est ; & dans l'autre, il parle moins du beau que de l'amour naturel qu'on a pour lui. Il ne s'agit dans le *grand Hyppias*, que de confondre la vanité d'un Sophiste, & dans le *Phedre* que de passer quelques momens agréables avec un ami dans un lieu délicieux.

S. Augustin avoit composé un traité sur le beau ; mais cet ouvrage est perdu, & il ne nous reste de St. Augustin, sur cet objet important, que quelques idées éparpillées dans ses écrits, par lesquelles on voit que ce rapport exact des parties d'un tout entr'elles, qui les constitue un, étoit, selon lui, le caractère distinctif de la beauté. Si je demande à un Architecte, dit ce grand homme, pourquoi ayant élevé une arcade à une des aîles de son bâtiment, il en fait autant à l'autre ; il me répondra sans doute que *c'est afin que les membres de son architecture s'y symétrisent bien ensemble*. Mais pourquoi cette symétrie vous paroît-elle nécessaire ? *Par la raison qu'elle plaît*. Mais qui êtes-vous pour vous ériger en arbitre de ce qui doit plaire ou ne pas plaire

plaire aux hommes ? & d'où savez-vous que la symétrie nous plaît ? *J'en suis sûr, parce que les choses ainsi disposées ont de la décence, de la justice, de la grace ; en un mot, parce que cela est beau*. Fort-bien : mais dites-moi, cela est-il beau parce qu'il plaît ? ou cela plaît-il parce qu'il est beau ? *Sans difficulté, cela plaît, parce qu'il est beau*. Je le crois comme vous : mais je vous demande encore, pourquoi cela est-il beau ? & si ma question vous embarrasse, parce qu'en effet les maîtres de votre art ne vont guère jusques-là, vous conviendrez, du moins, sans peine que la similitude, l'égalité, la convenance des parties de votre bâtiment, réduit tout à une espèce d'unité qui concerne la raison. *C'est ce que je voulois dire*. Oui : mais prenez-y garde, il n'y a point de vraie unité dans les corps, puisqu'ils sont tous composés d'un nombre innombrable de parties, dont chacune est encore composée d'une infinité d'autres. Où la voyez-vous donc cette unité qui vous dirige dans la construction de votre dessein ; cette unité, que vous regardez dans votre art comme une loi inviolable ; cette unité, que votre édifice doit imiter pour être beau, mais que rien sur la terre ne peut imiter parfaitement, puisque rien sur la terre ne peut être parfaitement un ? Or, delà que s'enfuit-il ? ne faut-il pas reconnoître qu'il y a au dessus de nos esprits une certaine unité originale, souveraine, éternelle, parfaite, qui est la règle essentielle du beau, & que vous cherchez dans la pratique de votre art ? D'où S. Augustin conclut, dans un autre ouvrage, que *c'est l'unité qui constitue, pour ainsi dire, la forme & l'essence du beau en tout genre. Omnis porro pulchritudinis forma, unitas est*.

M. Wolf dit dans sa *Psychologie*, qu'il y a des

choses qui nous plaisent, d'autres qui nous déplaisent, & que cette différence est ce qui constitue le *beau* & le *laid*; que ce qui nous plaît s'appelle *beau*, & que ce qui nous déplaît est *laid*.

Il ajoute que la beauté consiste dans la perfection; de manière, que par la force de cette perfection, la chose qui en est revêtue, est propre à produire en nous du plaisir.

Il distingue ensuite deux sortes de beautés, la vraie & l'apparente: la vraie est celle qui naît d'une perfection réelle; & l'apparente, celle qui naît d'une perfection apparente.

Il est évident que St. Augustin avoit été beaucoup plus loin dans la recherche du beau que le Philosophe Leibnizien: celui-ci semble prétendre d'abord qu'une chose est belle, parce qu'elle nous plaît, au lieu qu'elle ne nous plaît que parce qu'elle est belle, comme Platon & Saint Augustin l'ont très-bien remarqué. Il est vrai qu'il fait ensuite entrer la perfection dans l'idée de la beauté: mais qu'est-ce que la perfection? le parfait est-il plus clair & plus intelligible que le beau?

Tous ceux qui se piquent de ne pas parler simplement par coutume & sans réflexion, dit M. Crouzas, voudront descendre dans eux-mêmes, & faire attention à ce qui s'y passe, à la manière dont ils pensent, & à ce qu'ils sentent lorsqu'ils s'écrient *cela est beau*, s'apercevront qu'ils expriment, par ce terme, un certain rapport d'un objet avec des sentimens agréables ou avec des idées d'approbation, & tomberont d'accord que dire *cela est beau*, c'est dire j'apperçois quelque chose que j'approuve ou qui me fait plaisir.

On voit que cette définition de M. Crouzas

n'est point prise de la nature du beau, mais de l'effet seulement qu'on éprouve à sa présence: elle a le même défaut que celle de M. Wolf. C'est ce que M. Crouzas a bien senti; aussi s'occupe-t-il ensuite à fixer les caractères du beau: il en compte cinq, *la variété, l'unité, la régularité, l'ordre, la proportion.*

D'où il s'ensuit, ou que la définition de S. Augustin est incomplète, ou que celle de M. Crouzas est rebondante. Si l'idée d'*unité* ne renferme pas les idées de *variété*, de *régularité*, d'*ordre* & de *proportion*, & si ces qualités sont essentielles au beau, S. Augustin n'a pas dû les omettre: si l'idée d'*unité* les renferme, M. Crouzas n'a pas dû les ajouter.

M. Crouzas ne définit point ce qu'il entend par *variété*: il semble entendre par *unité*, la relation de toutes les parties à un seul but; il fait consister la *régularité* dans la position semblable des parties entr'elles; il désigne, par *ordre*, une certaine dégradation de parties, qu'il faut observer dans le passage des unes aux autres; & il définit la *proportion*, *l'unité assaisonnée de variété, de régularité & d'ordre dans chaque partie.*

Je n'attaquerai point cette définition du beau par les choses vagues qu'elle contient; je me contenterai seulement d'observer ici qu'elle est particulière, & qu'elle n'est applicable qu'à l'architecture, ou tout au plus à de grands tous dans les autres genres, à une pièce d'éloquence, à un drame, &c. mais non pas à un mot, à une pensée, à une portion d'objet.

M. Hutcheson, célèbre Professeur de Philosophie morale dans l'Université de Glasgow, s'est fait un système particulier: il se réduit à penser

qu'il ne faut pas plus demander *qu'est-ce que le beau*, que demander *qu'est-ce que le visible*. On entend, par *visible*, ce qui est fait pour être aperçu par l'œil, & M. Hutcheson entend par *beau*, ce qui est fait pour être saisi par le sens interne du *beau*. Son sens interne du *beau* est une faculté, par laquelle nous distinguons les belles choses, comme le sens de la vue est une faculté par laquelle nous recevons la notion des couleurs & des figures. Cet Auteur & ses sectateurs mettent tout en œuvre pour démontrer la réalité & la nécessité de ce *sixième sens*; & voici comment ils s'y prennent.

1°. Notre ame, disent-ils, est passive dans le plaisir & dans le déplaisir. Les objets ne nous affectent pas précisément comme nous le souhaiterions; les uns font sur notre ame une impression nécessaire de plaisir; d'autres nous déplaisent nécessairement: tout le pouvoir de notre volonté se réduit à rechercher la première sorte d'objet, & à fuir l'autre: c'est la constitution même de notre nature, quelquefois individuelle, qui nous rend les uns agréables, & les autres désagréables.

2°. Il n'est peut-être aucun objet qui puisse affecter notre ame, sans lui être plus ou moins une occasion nécessaire de plaisir ou de déplaisir. Une figure, un ouvrage d'architecture ou de peinture, une composition de musique, une action, un sentiment, un caractère, une expression, un discours; toutes ces choses nous plaisent ou nous déplaisent de quelque manière. Nous sentons que le plaisir ou le déplaisir s'excite nécessairement par la contemplation de l'idée qui se présente alors à notre esprit avec toutes ses circonstances. Cette impression se fait, quoiqu'il n'y ait rien dans quelques-unes de ces idées de ce qu'on appelle ordinaire-

ment *perceptions sensibles*; & dans celles qui viennent des sens, le plaisir ou le déplaisir qui les accompagne naît de l'ordre ou du désordre, de l'arrangement ou du défaut de symétrie, de l'imitation ou de la bizarrerie qu'on remarque dans les objets, & non des idées simples de la couleur, du son & de l'étendue, considérées solitairement.

3°. Cela posé, j'appelle, dit M. Hutcheson, du nom de *sens internes*, ces déterminations de l'ame à se plaire ou à se déplaire à certaines formes ou à certaines idées, quand elle les considère; & pour distinguer les *sens internes* des facultés corporelles, connues sous ce nom, j'appelle *sens interne du beau*, la faculté qui discerne le *beau* dans la régularité, l'ordre & l'harmonie; & *sens interne du bon*, celle qui approuve les affections, les actions, les caractères des agens raisonnables & vertueux.

4°. Comme les déterminations de l'ame à se plaire ou à se déplaire à certaines formes ou à certaines idées, quand elle les considère, s'observent dans tous les hommes, à moins qu'ils ne soient stupides; sans rechercher encore ce que c'est que le beau, il est constant qu'il y a dans tous les hommes un *sens naturel* & propre pour cet objet; qu'ils s'accordent à trouver de la beauté dans les figures, aussi généralement qu'à éprouver de la douleur à l'approche d'un trop grand feu, ou du plaisir à manger quand ils sont pressés par l'appétit, quoiqu'il y ait entre eux une diversité de goûts infinie.

5°. Aussi-tôt que nous naissons, nos *sens externes* commencent à s'exercer & à nous transmettre des perceptions des objets sensibles; & c'est là, sans doute, ce qui nous persuade qu'ils sont naturels. Mais les objets de ce que j'appelle des *sens*

internes, ou les *sens du beau & du bon*, ne se présentent pas si-tôt à notre esprit. Il se passe du tems avant que les enfans réfléchissent, ou du moins qu'ils donnent des indices de réflexion sur les proportions, ressemblances & symmétries, sur les affections & les caractères : ils ne connoissent qu'un peu tard les choses qui excitent le goût ou la répugnance intérieure ; & c'est-là ce qui fait imaginer que ces facultés que j'appelle les *sens internes du beau & du bon*, viennent uniquement de l'instruction & de l'éducation. Mais quelque notion qu'on ait de la *vertu* & de la *beauté*, un objet *vertueux* ou *bon* est une occasion d'approbation & de plaisir, aussi naturellement que des mets sont les objets de notre appétit. Et qu'importe que les premiers objets se soient présentés tôt ou tard ? Si les sens ne se développoient en nous que peu à peu, & les uns après les autres, en seroient-ils moins des sens & des facultés ? Et serions-nous bien venus à prétendre qu'il n'y a vraiment, dans les objets visibles, ni couleurs, ni figures, parce que nous aurions eu besoin de tems & d'instruction pour les y appercevoir, & qu'il n'y auroit pas entre nous tous, deux personnes qui les y appercevoient de la même manière ?

6°. On appelle *sensations*, les perceptions qui s'excitent dans notre ame à la présence des objets extérieurs, & par l'impression qu'ils font sur nos organes. Et lorsque deux perceptions diffèrent entièrement l'une de l'autre, & qu'elles n'ont de commun que le nom générique de *sensation*, les facultés par lesquelles nous recevons ces différentes perceptions, s'appellent des *sens différens*. La vue & l'ouïe, par exemple, désignent des facultés différentes, dont l'une nous donne les idées de couleur, & l'autre les idées de son ; mais quel

que différence que les sens aient entr'eux, & les couleurs entr'elles, on rapporte à un même sens toutes les couleurs, & à un autre sens tous les sons ; & il paroît que nos sens ont chacun leur organe. Or, si vous appliquez l'observation précédente au *bon* & au *beau*, vous verrez qu'ils sont exactement dans ce cas.

7°. Les défenseurs du *sens interne* entendent par *beau*, l'idée que certains objets excitent dans notre ame, & par le *sens interne du beau*, la faculté que nous avons de recevoir cette idée ; & ils observent que les animaux ont des facultés semblables à nos sens extérieurs, & qu'ils les ont même quelquefois dans un degré supérieur à nous ; mais qu'il n'y en a pas un qui donne un signe de ce qu'on entend ici par *sens interne*. Un être, continuent-ils, peut donc avoir en entier, la même sensation extérieure que nous éprouvons, sans observer entre les objets les ressemblances & les rapports ; il peut même discerner ces ressemblances & ces rapports, sans en ressentir beaucoup de plaisir ; d'ailleurs, les idées seules de la figure & des formes, &c. sont quelque chose de distinct du plaisir. Le plaisir peut se trouver où les proportions ne sont ni considérées ni connues ; il peut manquer, malgré toute l'attention qu'on donne à l'ordre & aux proportions. Comment nommerons-nous donc cette faculté qui agit en nous sans que nous sachions bien pourquoi ? *Sens interne*.

8°. Cette dénomination est fondée sur le rapport de la faculté qu'elle désigne avec les autres facultés. Ce rapport consiste principalement en ce que le plaisir que le sens interne nous fait éprouver, est différent de la connoissance des principes. La connoissance des principes peut l'accroître

tre ou le diminuer ; mais cette connoissance n'est pas lui, ni sa cause. Ce sens a des plaisirs nécessaires ; car la *beauté* & la *laideur* d'un objet est toujours la même pour nous , quelque dessein que nous puissions former d'en juger autrement. Un objet désagréable , pour être utile , ne nous en paroît pas plus *beau* ; un bel objet , pour être nuisible , ne nous en paroît pas plus *laid*. Proposez-nous le monde entier , pour nous contraindre , par la récompense , à trouver belle la laideur , & laide la beauté ; ajoutez à ce prix les plus terribles menaces ; vous n'apporterez aucun changement à nos perceptions & au jugement du *sens interne* : notre bouche louera ou blâmera à votre gré ; mais le *sens interne* restera incorruptible.

9°. Il paroît delà , continuent les mêmes systématiques , que certains objets sont immédiatement , & par eux-mêmes , les occasions du plaisir que donne la beauté ; que nous avons un sens propre à le goûter ; que ce plaisir est individuel , & qu'il n'a rien de commun avec l'intérêt. En effet , n'arrive-t-il pas , en cent occasions , qu'on abandonne l'utile pour le beau ? cette générale préférence ne se remarque-t-elle pas quelquefois dans les conditions les plus méprisées ? Un honnête artisan se livrera à la satisfaction de faire un chef-d'œuvre qui le ruine , plutôt qu'à l'avantage de faire un mauvais ouvrage qui l'enrichiroit.

10°. Si on ne joignoit pas à la considération de l'utile , quelque sentiment particulier , quelque effet subtil d'une faculté différente de l'entendement & de la volonté , on n'estimerait une maison que pour son utilité , un jardin que pour sa fertilité , un habillement que pour sa commodité. Or , cette estimation étroite des choses n'existe pas même dans les enfans & dans les Sauvages.

Abandonnez la nature à elle-même , & le sens interne exercera son empire : peut-être se trompera-t-il dans son objet ; mais la sensation de plaisir n'en fera pas moins réelle. Une philosophie austère , ennemie du luxe , brisera les statues , renversera les obélisques , transformera nos palais en cabanes , & nos jardins en forêts ; mais elle n'en sentira pas moins la beauté réelle de ces objets ; le sens interne se révoltera contre elle , & elle sera réduite à se faire un mérite de son courage.

C'est ainsi , dis-je , que Hutcheson & ses sectateurs s'efforcent d'établir la nécessité du *sens interne du beau* ; mais ils ne parviennent qu'à démontrer qu'il y a quelque chose d'obscur & d'iménétrable dans le plaisir que le beau nous cause ; que ce plaisir semble indépendant de la connoissance des rapports & des perceptions ; que la vue de l'utile n'y entre pour rien , & qu'il fait des enthousiastes , que ni les récompenses ni les menaces ne peuvent ébranler.

Du reste , ces Philosophes distinguent dans les êtres corporels un *beau absolu* & un *beau relatif*. Ils n'entendent point par un *beau absolu* , une qualité tellement inhérente dans l'objet , qu'elle le rende beau par lui-même , sans aucun rapport à l'ame qui le voit , & qui en juge. Le terme *beau* , semblable aux autres noms des idées sensibles , désigne proprement , selon eux , la perception d'un esprit ; comme le froid & le chaud , le doux & l'amer sont des sensations de notre ame , quoique , sans doute , il n'y ait rien qui ressemble à ces sensations dans les objets qui les excitent , malgré la prévention populaire qui en juge autrement. On ne voit pas , disent-ils , comment les objets pourroient être appelés beaux , s'il n'y avoit pas un esprit doué du *sens de beauté* pour leur rendre

hommage. Ainsi, par le *beau absolu*, ils n'entendent que celui qu'on reconnoit en quelques objets, sans les comparer à aucune chose extérieure dont ces objets soient l'imitation & la peinture. Telle est, disent-ils, la beauté que nous appercevons dans les ouvrages de la Nature, dans certaines formes artificielles, & dans les figures, les solides, les surfaces : & par *beau relatif*, ils entendent celui qu'on apperçoit dans des objets considérés communément comme des imitations & des images de quelques autres. Ainsi leur division a plutôt son fondement dans les différentes sources du plaisir que le beau nous cause, que dans les objets ; car il est constant que le *beau absolu* a, pour ainsi dire, un *beau relatif*, & le *beau relatif* un *beau absolu*.

Du Beau absolu, selon Huetson & ses sectateurs.

Nous avons fait sentir, disent-ils, la nécessité d'un *sens propre*, qui nous avertit par le plaisir de la présence du beau ; voyons maintenant quelles doivent être les qualités d'un objet pour émouvoir ce sens. Il ne faut pas oublier, ajoutent-ils, qu'il ne s'agit ici de ces qualités que relativement à l'homme ; car il y a certainement bien des objets qui font sur lui l'impression de beauté, & qui déplaisent à d'autres animaux. Ceux-ci ayant des sens & des organes autrement conformés que les nôtres, s'ils étoient juges du beau, en attacheroient des idées à des formes toutes différentes. L'ours peut trouver sa caverne commode ; mais il ne la trouve ni belle ni laide ; peut-être s'il avoit le *sens interne du beau*, la regarderoit-il comme une retraite délicieuse. Remarquez, en passant, qu'un être bien malheureux, ce seroit celui qui

auroit le sens interne du beau, & qui ne reconnoitroit jamais le beau que dans les objets qui lui seroient nuisibles : la Providence y a pourvu par rapport à nous ; & une chose vraiment belle, est assez ordinairement une chose bonne.

Pour découvrir l'occasion générale des idées du beau parmi les hommes, les sectateurs d'Huetson examinent les êtres les plus simples, par exemple ; les figures ; & ils trouvent qu'entre les figures, celles que nous nommons belles, offrent à nos sens l'uniformité dans la variété. Ils assurent qu'un triangle équilatéral est moins beau qu'un carré ; un pentagone moins beau qu'un exagone, & ainsi de suite, parce que les objets, également uniformes, sont d'autant plus variés, qu'ils ont plus de côtés comparables. Il est vrai, disent-ils, qu'en augmentant le nombre des côtés, on perd de vue les rapports qu'ils ont entr'eux & avec le rayon ; d'où il s'enfuit que la beauté de ces figures n'augmente pas toujours comme le nombre des côtés. Ils se font cette objection ; mais ils ne se soucient guere d'y répondre. Ils remarquent seulement que le défaut de parallélisme dans les côtés des eptagones & des autres polygones impairs, en diminue la beauté : mais ils soutiennent toujours que, tout étant égal d'ailleurs, une figure régulière à vingt côtés, surpasse en beauté celle qui n'en a que douze ; que celle-ci l'emporte sur celle qui n'en a que huit, & cette dernière sur le carré. Ils font le même raisonnement sur les surfaces & sur les solides. De tous les solides réguliers, celui qui a le plus grand nombre de surfaces est pour eux le plus beau, & ils pensent que la beauté de ces corps va toujours en décroissant, jusqu'à la pyramide régulière.

Mais si entre les objets également uniformes ;

les plus variés sont les plus beaux ; selon eux, réciproquement entre les objets également variés, les plus beaux seront les plus uniformes : ainsi, le triangle équilatéral, ou même isocèle, est plus beau que le scalène ; le carré plus beau que le rhombe, ou losange. C'est le même raisonnement pour les corps solides réguliers, & en général, pour tous ceux qui ont quelque uniformité, comme les cylindres, les prismes, les obélisques, &c. Et il faut convenir avec eux, que ces corps plaisent certainement plus à la vue que des figures grossières où l'on n'apperçoit ni uniformité, ni symétrie, ni unité.

Pour avoir des raisons composées du rapport de l'uniformité & de la variété, ils comparent les cercles & les sphères avec les ellipses & les sphéroïdes peu excentriques ; & ils prétendent que la parfaite uniformité des uns est compensée par la variété des autres, & que leur beauté est, à peu près, égale.

Le Beau, dans les ouvrages de la Nature, a le même fondement, selon eux. Soit que vous envisagiez, disent-ils, les formes des corps célestes, leurs révolutions, leurs aspects ; soit que vous descendiez des cieux sur la terre ; & que vous considériez les plantes qui la couvrent, les couleurs dont les fleurs sont peintes, la structure des animaux, leurs espèces, leurs mouvemens, la proportion de leurs parties, le rapport de leur mécanisme à leur bien-être ; soit que vous vous élanciez dans les airs, & que vous examiniez les oiseaux & les météores, ou que vous vous plongiez dans les eaux, & que vous compariez entre eux les poissons, vous rencontrerez par-tout l'uniformité dans la variété ; par-tout vous verrez ces qualités compensées dans les êtres égale-

ment beaux, & la raison composée des deux, inégale dans les êtres de beauté inégale ; en un mot, s'il est permis de parler encore la langue des Géomètres, vous verrez dans les entrailles de la terre, au fond des mers, au haut de l'atmosphère, dans la Nature entière, & dans chacune de ses parties, l'uniformité dans la variété, & la beauté toujours en raison composée de ces deux qualités.

Ils traitent ensuite de la beauté des Arts, dont on ne peut regarder les productions comme une véritable imitation, telle que l'Architecture, les Arts mécaniques, & l'harmonie naturelle ; ils font tous leurs efforts pour les assujettir à leur loi de l'uniformité dans la variété ; & si leur preuve pèche, ce n'est pas par le défaut de l'énumération ; ils descendent, depuis le Palais le plus magnifique, jusqu'au plus petit édifice, depuis l'ouvrage le plus précieux jusqu'aux bagatelles, montrant le caprice par-tout où manque l'uniformité, & l'insipidité où manque la variété.

Mais il est une classe d'êtres fort différens des précédens, dont les sectateurs d'Hutcheson sont fort embarrassés ; car on y reconnoit de la beauté, & cependant la règle de l'uniformité dans la variété ne leur est pas applicable ; ce sont les démonstrations des vérités abstraites & universelles. Si un théorème contient une infinité de vérités particulières qui n'en sont que le développement ; ce théorème n'est proprement que le corollaire d'un axiome, d'où découle une infinité d'autres théorèmes ; cependant on dit, voilà un *beau théorème*, & l'on ne dit pas, voilà un *bel axiome*.

Nous donnerons plus bas la solution de cette difficulté dans d'autres principes. Passons à l'examen du *beau relatif*, de ce beau qu'on apperçoit dans

un objet considéré comme l'imitation d'un original, selon ceux d'Hutcheson & de ses sectateurs.

Cette partie de son système n'a rien de particulier. Selon cet Auteur, & selon tout le monde, ce beau ne peut consister que dans la conformité qui se trouve entre le modèle & la copie.

D'où il s'ensuit que pour le *beau relatif*, il n'est pas nécessaire qu'il y ait aucune beauté dans l'original. Les forêts, les montagnes, les précipices, le chaos, les rides de la vieillesse, la pâleur de la mort, les effets de la maladie, plaisent en peinture; ils plaisent aussi en poésie: ce qu'Aristote appelle un caractère moral, n'est point celui d'un homme vertueux; & ce qu'on entend par *fabula bene morata*, n'est autre chose qu'un Poème épique ou dramatique, où les actions, les sentimens & les discours sont d'accord avec les caractères bons ou mauvais.

Cependant, on ne peut nier que la peinture d'un objet qui aura quelque *beauté absolue*, ne plaise ordinairement davantage que celle d'un objet qui n'aura point ce beau. La seule exception qu'il y ait, peut-être, à cette règle, c'est le cas où la conformité de la peinture avec l'état du spectateur, gagnant tout ce qu'on ôte à la *beauté absolue* du modèle, la peinture en devient d'autant plus intéressante; cet intérêt qui naît de l'imperfection, est la raison pour laquelle on a voulu que le héros d'un Poème épique ou héroïque ne fût point sans défaut.

La plupart des autres beautés de la Poésie & de l'Eloquence suivent la loi du *beau relatif*. La conformité avec le vrai rend les comparaisons, les métaphores, les allégories belles, lors même qu'il n'y a aucune *beauté absolue* dans les objets qu'elles représentent.

Hutcheson insiste ici sur le penchant que nous avons à la comparaison. Voici, selon lui, quelle en est l'origine. Les passions produisent presque toujours dans les animaux les mêmes mouvemens qu'en nous; & les objets inanimés de la Nature ont souvent des positions qui ressemblent aux attitudes du corps humain, dans certains états de l'ame; il n'en a pas fallu davantage, ajoute l'Auteur que nous analysons, pour rendre le lion symbole de la fureur, le tigre celui de la cruauté; un chêne droit, & dont la cime orgueilleuse s'élève jusques dans la nue, l'emblème de l'audace; les mouvemens d'une mer agitée, la peinture de l'agitation de la colere; & la mollesse de la tige d'un pavot, dont quelques gouttes de pluie ont fait pencher la tête, l'image d'un moribond.

Tel est le système de Hutcheson, qui paroitra sans doute plus singulier que vrai. Nous ne pouvons cependant trop recommander la lecture de son ouvrage, sur-tout dans l'original; on y trouvera un grand nombre d'observations délicates sur la manière d'atteindre la perfection dans la pratique des Beaux-Arts. Nous allons maintenant exposer les idées du Pere André, Jésuite. *Son Essai sur le Beau* est le système le plus suivi, le plus étendu, & le mieux lié que je connoisse. J'oserois assurer qu'il est dans son genre ce que le traité des *Beaux-Arts*, réduit à un seul principe, est dans le sien. Ce sont deux bons ouvrages auxquels il n'a manqué qu'un chapitre pour être excellens; & il en faut savoir d'autant plus mauvais gré à ces deux Auteurs de l'avoir omis. M. l'Abbé Bateux rappelle tous les principes des Beaux-Arts, à l'imitation de la belle Nature. Le Pere André distribue, avec beaucoup de sagacité & de philo-

sophie, le beau, en général, dans ses différentes especes; il les définit toutes avec précision: mais on ne trouve la définition du genre, celle du beau en général, dans aucun endroit de son livre, à moins qu'il ne le fasse consister dans l'unité, comme St. Augustin. Il parle sans cesse d'ordre, de proportion, d'harmonie, &c. mais il ne dit pas un mot de l'origine de ces idées.

Le Père André distingue les notions générales de l'esprit pur, qui nous donnent les règles éternelles du beau; les jugemens naturels de l'ame, où le sentiment se mêle avec les idées purement spirituelles, mais sans les détruire; & les préjugés de l'éducation & de la coutume, qui semblent quelquefois les renverser les uns & les autres. Il distribue son ouvrage en quatre chapitres. Le premier est du *beau visible*; le second, du *beau dans les mœurs*, le troisième, du *beau dans les ouvrages d'esprit*; & le quatrième, du *beau musical*.

Il agite trois questions sur chacun de ces objets; il prétend qu'on y découvre un *beau essentiel*, absolu, indépendant de toute institution, même divine; un *beau naturel* dépendant de l'institution du créateur, mais indépendant de nos opinions & de nos goûts; un *beau artificiel*, & en quelque sorte arbitraire, mais toujours avec quelque dépendance des loix éternelles.

Il fait consister le *beau essentiel*, dans la régularité, l'ordre, la proportion, la symmétrie, observés dans les êtres de la Nature; le *beau artificiel*, dans la régularité, l'ordre, la symmétrie, les proportions observées dans nos productions mécaniques, nos parures, nos bâtimens, nos jardins. Il remarque que ce dernier beau est mêlé d'arbitraire & d'absolu. En Architecture, par exemple, il apperçoit deux sortes de règles; les

unes qui découlent de la notion indépendante de nous, du *beau original & essentiel*, & qui exigent indispensablement la perpendicularité des colonnes, le parallélisme des étages, la symmétrie des membres, le dégagement & l'élégance du dessin, & l'unité dans le tout: les autres qui sont fondées sur des observations particulières, que les maîtres ont faites en divers tems, & par lesquelles ils ont déterminé les proportions des parties dans les cinq ordres d'architecture: c'est en conséquence de ces règles, que dans le Toscan, la hauteur de la colonne contient sept fois le diametre de sa base, dans le Dorique huit fois, neuf dans l'Ionique, dix dans le Corinthien, & dans le Composite autant; que les colonnes ont un renflement, depuis leur naissance jusqu'au tiers du fût; que dans les deux autres tiers, elles diminuent peu à peu en fuyant le chapiteau; que les entre-colonnemens sont au plus de huit modules, & au moins de trois; que la hauteur des portiques, des arcades, des portes & des fenêtres est double de leur largeur. Ces règles n'étant fondées que sur des observations à l'œil, & sur des exemples équivoques, sont toujours un peu incertaines, & ne sont pas tout-à-fait indispensables. Aussi voyons-nous quelquefois que les grands Architectes se mettent au dessus d'elles, y ajoutent, en rabattent, & en imaginent de nouvelles, selon les circonstances.

Voilà donc dans les productions des arts, un *beau essentiel*, un *beau de création humaine*, & un *beau de système*: un *beau essentiel*, qui consiste dans l'ordre; un *beau de création humaine*, qui consiste dans l'application libre & dépendante de l'artiste, des loix de l'ordre, ou, pour parler plus clairement, dans le choix de tel ordre; & un *beau de*

système, qui naît des observations, & qui donne des variétés même entre les plus savans Artistes ; mais jamais au préjudice du *beau essentiel*, qui est une barriere qu'on ne doit jamais franchir : *Hic murus aeneus esto*. S'il est arrivé aux grands maîtres quelquefois de se laisser emporter par leur génie au delà de cette barriere, c'est dans les occasions rares où ils ont prévu que cet écart ajouteroit plus à la beauté qu'il ne lui ôteroit : mais ils n'en ont pas moins fait une faute qu'on peut leur reprocher.

Le *beau arbitraire* se sous-divise, selon le même Auteur, en un *beau de génie*, un *beau de goût*, & un *beau de pur caprice* : un *beau de génie*, fondé sur la connoissance du *beau essentiel*, qui donne les regles inviolables ; un *beau de goût*, fondé sur la connoissance des ouvrages de la Nature & des productions des grands Maîtres, qui dirige dans l'application & l'emploi du *beau essentiel* ; un *beau de caprice*, qui n'étant fondé sur rien, ne doit être admis nulle part.

Que devient le système de Lucrece & des Pyrrhoniens, dans le système du Pere André ? Que reste-t-il d'abandonné à l'arbitraire ? presque rien : aussi, pour toute réponse à l'objection de ceux qui prétendent que la beauté est d'éducation & de préjugé, il se contente de développer la source de leur erreur. Voici, dit-il, comment ils ont raisonné : ils ont cherché dans les meilleurs ouvrages des exemples du *beau de caprice*, & ils n'ont pas eu de peine à y en rencontrer, & à démontrer que le beau qu'on y reconnoissoit étoit de caprice ; ils ont pris des exemples du *beau de goût*, & ils ont très-bien démontré qu'il y avoit aussi de l'arbitraire dans ce beau ; & sans aller plus loin, ni s'apercevoir que leur énumération étoit

incomplète, ils ont conclu que tout ce qu'on appelle beau, étoit arbitraire & de caprice ; mais on conçoit aisément que leur conclusion n'étoit juste que par rapport à la troisième branche du *beau artificiel*, & que leur raisonnement n'attaquoit ni les deux autres branches de ce beau, ni le *beau naturel*, ni le *beau essentiel*.

Le Pere André passe ensuite à l'application de ses principes aux mœurs, aux ouvrages d'esprit & à la Musique ; & il démontre qu'il y a dans ces trois objets du beau, un *beau essentiel*, absolu, & indépendant de toute institution, même divine, qui fait qu'une chose est une ; un *beau naturel*, dépendant de l'institution du Créateur, mais indépendant de nous, mais sans préjudice du *beau essentiel*.

Un *beau essentiel* dans les mœurs, dans les ouvrages d'esprit, & dans la Musique, fondé sur l'ordonnance, la régularité, la proportion, la justesse, la décence, l'accord, qui se remarquent dans une *belle action* ; une *bonne piece*, un *beau concert*, & qui font que les productions morales, intellectuelles & harmoniques sont *unes*.

Un *beau naturel*, qui n'est autre chose dans les mœurs, que l'observation du *beau essentiel* dans notre conduite, relative à ce que nous sommes entre les êtres de la Nature ; dans les ouvrages d'esprit, que l'imitation & la peinture fidelle des productions de la Nature en tous genres ; dans l'harmonie, qu'une soumission aux loix que la Nature a introduite dans les corps sonores, leur résonnance & la conformation de l'oreille.

Un *beau artificiel*, qui consiste, dans les mœurs, à se conformer aux usages de la Nation, au génie de ses concitoyens, à leurs loix ; dans les ouvrages d'esprit, à respecter les regles du discours, à

connoître la langue, & à suivre le goût dominant; dans la Musique, à insérer à propos la dissonnance, & à conformer ses productions aux mouvemens & aux intervalles reçus.

D'où il s'ensuit que, selon le Pere André, le beau essentiel & la vérité ne se montrent nulle part avec tant de profusion que dans l'Univers; le *beau moral* que dans le Philosophe chrétien; & le *beau intellectuel* que dans une tragédie accompagnée de musique & de décorations.

L'Auteur qui nous a donné l'*Essai sur le Mérite & la Vertu*, rejette toutes ces distinctions du beau, & prétend, avec beaucoup d'autres, qu'il n'y a qu'un beau, dont l'utile est le fondement: ainsi tout ce qui est ordonné de manière à produire le plus parfaitement l'effet qu'on se propose, est suprêmement beau. Si vous lui demandez qu'est-ce qu'un *bel homme*; il vous répondra que c'est celui dont les membres bien proportionnés conspirent de la façon la plus avantageuse à l'accomplissement des fonctions animales de l'homme. Voyez l'*Essai sur le Mérite & la Vertu*, pag. 139. L'homme, la femme, le cheval, & les autres animaux, continuera-t-il, occupent un rang dans la Nature: or, dans la Nature ce rang détermine les devoirs à remplir; les devoirs déterminent l'organisation; & l'organisation est plus ou moins parfaite, ou belle, selon le plus ou le moins de facilité que l'animal en reçoit pour vaquer à ses fonctions. Mais cette facilité n'est pas arbitraire, ni par conséquent, les formes qui la constituent, ni la beauté qui dépend de ces formes. Puis descendant de-là aux objets les plus communs, aux chaises, aux tables, aux portes, &c. il tâchera de vous prouver que la forme de ces objets ne nous plaît qu'à proportion de ce qu'elle convient mieux à l'usage

auquel on les destine: & si nous changeons si souvent de mode, c'est-à-dire, si nous sommes si peu constans dans le goût pour les formes que nous leur donnons, c'est, dira-t-il, que cette conformation la plus parfaite, relativement à l'usage, est très-difficile à rencontrer; c'est qu'il y a là une espèce de *maximum* qui échappe à toutes les finesse de la Géométrie naturelle & artificielle, & autour duquel nous tournons sans cesse; nous nous apercevons à merveille, quand nous en approchons, & quand nous l'avons passé; mais nous ne sommes jamais sûrs de l'avoir atteint. De-là cette révolution perpétuelle dans les formes: ou nous les abandonnons pour d'autres; ou nous disputons sans fin sur celles que nous conservons. D'ailleurs, ce point n'est pas par-tout au même endroit; ce *maximum* a, dans mille occasions, des limites plus étendues ou plus étroites: quelques exemples suffiront pour éclaircir sa pensée. Tous les hommes, ajoutera-t-il, ne sont pas capables de la même attention, n'ont pas la même force d'esprit; ils sont tous plus ou moins patients, plus ou moins instruits, &c. Que produira cette diversité? c'est qu'un spectacle composé d'Académiciens, trouvera l'intrigue d'*Héraclius* admirable, & que le peuple la traitera d'embrouillée; c'est que les uns restreindront l'étendue d'une comédie à trois Actes, & les autres prétendront qu'on peut l'étendre à sept, & ainsi du reste. Avec quelque vraisemblance que ce système soit exposé, il ne m'est pas possible de l'admettre.

Je conviens, avec l'Auteur, qu'il se mêle dans tous nos jugemens un coup d'œil délicat sur ce que nous sommes, un retour imperceptible vers nous-mêmes, & qu'il y a mille occasions où nous croyons n'être enchantés que par les belles for-

mes, & où elles sont, en effet, la cause principale, mais non la seule, de notre admiration; je conviens que cette admiration n'est pas toujours aussi pure que nous l'imaginons: mais comme il ne faut qu'un fait pour renverser un système, nous sommes contraints d'abandonner celui de l'Auteur que nous venons de citer, quelque attachement que nous ayons eu jadis pour ses idées; & voici nos raisons.

Il n'est personne qui n'ait éprouvé que notre attention se porte principalement à la similitude des parties, dans les choses mêmes où cette similitude ne contribue point à l'utilité: pourvu que les pieds d'une chaise soient égaux & solides, qu'il importe qu'ils aient la même figure? ils peuvent différer en ce point, sans être moins utiles. L'un pourra donc être droit, & l'autre en pied de biche; l'un courbé en dehors, & l'autre en dedans. Si l'on fait une porte en forme de bierre, sa forme paroîtra peut-être mieux assortie à la figure de l'homme qu'aucune des formes qu'on suit. De quelle utilité sont en Architecture les imitations de la Nature & de ses productions? A quelle fin placer une colonne & des guirlandes où il ne faudroit qu'un poteau de bois, ou qu'un massif de pierres? A quoi bon ces cariatides? Une colonne est-elle destinée à faire la fonction d'un homme; ou un homme a-t-il jamais été destiné à faire l'office d'une colonne dans l'angle d'un vestibule? Pourquoi imite-t-on dans les entablemens des objets naturels? Qu'il importe que ces imitations soient bien ou mal observées? Si l'utilité est le seul fondement de la beauté, les bas-reliefs, les cannelures, les vases, & en général tous les ornemens deviennent ridicules & superflus.

Mais le goût de l'imitation se fait sentir dans les choses dont le but unique est de plaire; & nous admirons souvent des formes, sans que la notion de l'utile nous y porte. Quand le propriétaire d'un cheval ne le trouveroit jamais beau que quand il compare la forme de cet animal au service qu'il prétend en tirer; il n'en est pas de même du passant à qui il n'appartient pas. Enfin, on distingue tous les jours de la beauté dans des fleurs, des plantes, & mille ouvrages de la nature dont l'usage nous est inconnu.

Je fais qu'il n'y a aucune des difficultés que je viens de proposer contre le système que je combats, à laquelle on ne puisse répondre: mais je pense que ces réponses seroient plus subtiles que solides.

Il suit de ce qui précède, que Platon s'étant moins proposé d'enseigner la vérité à ses disciples, que de désabuser ses concitoyens sur le compte des Sophistes, nous offre dans ses ouvrages, à chaque ligne, des exemples du beau, nous montre très-bien ce que ce n'est point, mais ne nous dit rien de ce que c'est.

Que saint Augustin a réduit toute beauté à l'unité ou au rapport exact des parties d'un tout entières, & au rapport exact des parties d'une partie considérée comme tout, & ainsi à l'infini; ce qui me semble constituer plutôt l'essence du parfait que du beau.

Que Mr. Wolf a confondu le beau avec le plaisir qu'il occasionne, & avec la perfection; quoiqu'il y ait des êtres qui plaisent sans être beaux; d'autres qui sont beaux sans plaire; que tout être soit susceptible de la dernière perfection, & qu'il y en ait qui ne sont pas susceptibles de la moindre beauté: tels sont tous les objets de l'odorat

& du goût, considérés relativement à ces sens.

Que Mr. Crouzas, en chargeant sa définition du beau, ne s'est pas aperçu que plus il multiplioit les caractères du beau, plus il le particularisoit; & que s'étant proposé de traiter du beau en général, il a commencé par en donner une notion, qui n'est applicable qu'à quelques especes de beaux particuliers.

Qu'Hutcheson, qui s'est proposé deux objets; le premier d'expliquer l'origine du plaisir que nous éprouvons à la présence du beau; & le second, de rechercher les qualités que doit avoir un être pour occasionner en nous ce plaisir individuel, & par conséquent nous paroître beau, a moins prouvé la réalité de son sixième sens, que fait sentir la difficulté de développer, sans ce secours, la source du plaisir que nous donne le beau; & que son principe de l'uniformité dans la variété n'est pas général; qu'il en fait aux figures de la géométrie une application plus subtile que vraie, & que ce principe ne s'applique point du tout à une autre sorte de beau, celui des démonstrations des vérités abstraites & universelles.

Que le système proposé dans l'*Essai sur le Mérite & sur la Vertu*, où l'on prend l'utile pour le seul & unique fondement du beau, est plus défectueux encore qu'aucun des précédens.

Enfin, que le pere André Jésuite, ou l'Auteur de l'*Essai sur le Beau*, est celui qui jusqu'à présent a le mieux approfondi cette matiere, & en a le mieux connu l'étendue & la difficulté, en a posé les principes les plus vrais & les plus solides, & mérite le plus d'être lu.

La seule chose qu'on pût désirer peut-être dans son ouvrage, c'étoit de développer l'origine des notions qui se trouvent en nous de rapport, d'or-

dre, de symmétrie; car du ton sublime dont il parle de ces notions, on ne sait s'il les croit acquises & factices; ou s'il le croit innées; mais il faut ajouter, en sa faveur, que la maniere de son ouvrage, plus oratoire encore que philosophique, l'éloignoit de cette discussion, dans laquelle nous allons entrer.

Nous naissons avec la faculté de sentir & de penser: le premier pas de la faculté de penser, c'est d'examiner ses perceptions, de les unir, de les comparer, de les combiner, d'apercevoir entr'elles des rapports de convenance & de disconvenance, &c. Nous naissons avec des besoins qui nous contraignent de recourir à différens expédiens, entre lesquels nous avons été souvent convaincus par l'effet que nous en attendions, & par celui qu'ils produisoient, qu'il y en a de bons, de mauvais, de prompts, de courts, de complets, d'incomplets, &c. La plupart de ces expédiens étoient un outil, une machine, ou quelque autre invention de ce genre; mais toute machine suppose combinaison, arrangement de parties tendantes à un même but, &c. Voilà donc nos besoins, & l'exercice le plus immédiat de nos facultés, qui conspirent, aussi-tôt que nous naissons, à nous donner des idées d'ordre, d'arrangement, de symmétrie, de mécanisme, de proportion, d'unité: toutes ces idées viennent des sens, & sont factices; & nous avons passé de la notion d'une multitude d'êtres artificiels & naturels, arrangés, proportionnés, combinés, symétrifiés, à la notion positive & abstraite d'ordre, d'arrangement, de proportion, de combinaison, de rapports, de symmétrie, & à la notion abstraite & négative de disproportion, de désordre & de chaos.

Ces notions sont expérimentales comme toutes les autres; elles nous sont aussi venues par les sens; il n'y auroit point de Dieu, que nous ne les aurions pas moins: elles ont précédé de long-tems en nous celle de son existence: elles sont aussi positives, aussi distinctes, aussi nettes, aussi réelles, que celles de longueur, largeur, profondeur, quantité, nombre: comme elles ont leur origine dans nos besoins & l'exercice de nos facultés, y eût-il sur la surface de la terre quelque peuple dans la langue duquel ces idées n'auroient point de nom, elles n'en existeroient pas moins dans les esprits d'une manière plus ou moins étendue, plus ou moins développée, fondée sur un plus ou moins grand nombre d'expériences, appliquée à un plus ou moins grand nombre d'êtres; car voilà toute la différence qu'il peut y avoir entre un peuple & un autre peuple, entre un homme & un autre homme chez le même peuple; & quelles que soient les expressions sublimes dont on se sert pour désigner les notions abstraites d'ordre, de proportion, de rapports, d'harmonie; qu'on les appelle, si l'on veut, *éternelles, originales, souveraines, règles essentielles du beau*, elles ont passé par nos sens pour arriver dans notre entendement, de même que les notions les plus viles; & ce ne sont que des abstractions de notre esprit.

Mais à peine l'exercice de nos facultés intellectuelles, & la nécessité de pourvoir à nos besoins par des inventions, des machines, &c. eurent-ils ébauché dans notre entendement les notions d'ordre, de rapports, de proportion, de liaison, d'arrangement, de symétrie, que nous nous trouvâmes environnés d'êtres où les mêmes notions étoient, pour ainsi dire, répétées à l'infini; nous ne pûmes faire un pas dans l'univers sans que quel-

que production ne les réveillât; elles entrèrent dans notre ame à tout instant & de tous côtés; tout ce qui se passoit en nous, tout ce qui existoit hors de nous, tout ce qui subsistoit des siècles écoulés, tout ce que l'industrie, la réflexion, les découvertes de nos contemporains, produisoient sous nos yeux, continuoient de nous inculquer les notions d'ordre, de rapports, d'arrangement, de symétrie, de convenance, de disconvenance, &c. & il n'y a pas une notion, si ce n'est peut-être celle d'existence, qui ait pu devenir aussi familière aux hommes que celle dont il s'agit.

S'il n'entre donc dans la notion du beau, soit *absolu*, soit *relatif*, soit *général*, soit *particulier*, que les notions d'ordre, de rapports, de proportions, d'arrangement, de symétrie, de convenance, de disconvenance; ces notions ne découvrant point d'une autre source que celles d'existence, de nombre, de longueur, largeur, profondeur, & une infinité d'autres, sur lesquelles on ne conteste point, on peut, ce me semble, employer les premières dans une définition du beau, sans être accusé de substituer un terme à la place d'un autre, & de tourner dans un cercle vicieux.

Beau est un terme que nous appliquons à une infinité d'êtres: mais quelque différence qu'il y ait entre ces êtres, il faut ou que nous fassions une fautive application du terme beau, ou qu'il y ait dans tous ces êtres une qualité dont le terme beau soit le signe.

Cette qualité ne peut être du nombre de celles qui constituent leur différence spécifique; car ou il n'y auroit qu'un seul être beau, ou tout au plus qu'une seule belle espèce d'êtres.

Mais entre les qualités communes à tous les êtres que nous appelons beaux, laquelle chois-

rons-nous pour la chose dont le terme beau est le signe ? Laquelle ? Il est évident, ce me semble, que ce ne peut être que celle dont la présence les rend tous beaux ; dont la fréquence ou la rareté, si elle est insceptible de fréquence & de rareté, les rend plus ou moins beaux ; dont l'absence les fait cesser d'être beaux ; qui ne peut changer de nature, sans faire changer le beau d'espece, & dont la qualité contraire rendroit les plus beaux défectueux & laids ; celle, en un mot, par qui la beauté commence, augmente, varie à l'infini, décline, & disparaît : or, il n'y a que la notion de rapports capable de ces effets.

J'appelle donc beau hors de moi, tout ce qui contient en soi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapports ; & beau par rapport à moi, tout ce qui réveille cette idée.

Quand je dis *tout*, j'en excepte pourtant les qualités relatives au goût & à l'odorat ; quoique ces qualités puissent réveiller en nous l'idée des rapports, on n'appelle point beaux les objets en qui elles résident, quand on ne les considère que relativement à ces qualités. On dit *un mets excellent, une odeur délicieuse* ; mais non *un beau mets, une belle odeur*. Lors donc qu'on dit, *voilà un beau turbot, voilà une belle rose*, on considère d'autres qualités dans la rose & dans le turbot que celles qui sont relatives aux sens du goût & de l'odorat.

Quand je dis *tout ce qui contient en soi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapport*, ou *tout ce qui réveille cette idée*, c'est qu'il faut bien distinguer les formes qui sont dans les objets, & la notion que j'en ai. Mon entendement ne met rien dans les choses, & n'en ôte rien. Que je pense ou ne pense point à la façade du Louvre, toutes les parties qui la composent n'en ont pas moins

telle ou telle forme, & tel ou tel arrangement entr'elles : qu'il y eût des hommes, ou qu'il n'y eût point, elle n'en seroit pas moins belle ; mais seulement pour des êtres possibles constitués de corps & d'esprit comme nous ; car pour d'autres, elle ne pourroit n'être ni belle ni laide, ou même être laide. D'où il s'ensuit que, quoiqu'il n'y ait point de *beau absolu*, il y a deux sortes de beau par rapport à nous, un beau réel, & un beau aperçu.

Quand je dis, *tout ce qui réveille en nous l'idée de rapports*, je n'entends pas que pour appeler un être beau, il faille apprécier quelle est la sorte de rapports qui y regne ; je n'exige pas que celui qui voit un morceau d'Architecture, soit en état d'assurer ce que l'Architecte même peut ignorer, que cette partie est à celle-là comme tel nombre est à tel nombre, ou que celui qui entend un concert, sache plus quelquefois que ne fait le Musicien, que tel son est à tel son dans le rapport de 2 à 4, ou de 4 à 5. Il suffit qu'il aperçoive & sente les membres de cette architecture, & que les sons de cette piece de musique ont des rapports, soit entr'eux, soit avec d'autres objets. C'est l'indétermination de ces rapports, la facilité de les saisir, & le plaisir qui accompagne leur perception, qui a fait imaginer que le beau étoit plutôt une affaire de sentiment que de raison. J'ose assurer que toutes les fois qu'un principe nous sera connu dès la plus tendre enfance, & que nous en ferons par habitude une application facile & subite aux objets placés hors de nous, nous croirons en juger par sentiment : mais nous serons contraints d'avouer notre erreur dans toutes les occasions où la complication des rapports & la nouveauté de l'objet suspendront l'application du principe ; alors le

plaisir attendra, pour se faire sentir, que l'entendement ait prononcé que l'objet est *beau*. D'ailleurs, le jugement, en pareil cas, est presque toujours du *beau relatif*, & non du *beau réel*.

Où l'on considère les rapports dans les mœurs, & l'on a le *beau moral*; ou on les considère dans les ouvrages de littérature, & on a le *beau littéraire*; ou on les considère dans les pièces de musique, & l'on a le *beau musical*; ou on les considère dans les ouvrages de la nature, & l'on a le *beau naturel*; ou on les considère dans les ouvrages mécaniques des hommes, & on a le *beau artificiel*; ou on les considère dans les représentations des ouvrages de l'art ou de la nature, & l'on a le *beau d'imitation*: dans quelque objet, & sous quelque aspect que vous considérez les rapports dans un même objet, le beau prendra différens noms.

Mais un même objet, quel qu'il soit, peut être considéré solitairement & en lui-même, ou relativement à d'autres. Quand je prononce d'une fleur qu'elle est belle, ou d'un poisson qu'il est beau, qu'entends-je? Si je considère cette fleur ou ce poisson solitairement, je n'entends pas autre chose, sinon que j'aperçois entre les parties dont il sont composés, de l'ordre, de l'arrangement, de la symétrie, des rapports (car tous ces mots ne désignent que différentes manières d'envisager les rapports mêmes); en ce sens toute fleur est belle, tout poisson est beau; mais de quel beau? de celui que j'appelle *beau réel*.

Si je considère la fleur & le poisson, relativement à d'autres fleurs & à d'autres poissons; quand je dis qu'ils sont beaux, cela signifie qu'entre les êtres de leur genre, qu'entre les fleurs celle-ci, qu'entre les poissons celui-là, réveillent en moi le plus d'idées de rapports, & le plus de cer-

tains rapports; car je ne tarderai pas à faire voir que tous les rapports n'étant pas de la même nature, ils contribuent plus ou moins les uns que les autres à la beauté. Mais je puis assurer que sous cette nouvelle façon de considérer les objets, il y a *beau* & *laid*; mais quel *beau*, quel *laid*? celui qu'on appelle relatif.

Si, au lieu de prendre une fleur ou un poisson, on généralise, & qu'on prenne une plante ou un animal; si on particularise, & qu'on prenne une rose & un turbot, on en tirera toujours la distinction du *beau relatif* & du *beau réel*.

D'où l'on voit qu'il y a plusieurs *beaux relatifs*, & qu'une tulipe peut être belle ou laide entre les plantes, belle ou laide entre les productions de la nature.

Mais on conçoit qu'il faut avoir vu bien des roses & bien des turbots, pour prononcer que ceux-ci sont beaux ou laids entre les roses & les turbots; bien des plantes & bien des poissons, pour prononcer que la rose & le turbot sont beaux ou laids entre les plantes & les poissons, & qu'il faut avoir une grande connoissance de la nature, pour prononcer qu'ils sont beaux ou laids entre les productions de la nature.

Qu'est-ce donc qu'on entend, quand on dit à un artiste, *imiter la belle nature*? Ou l'on ne fait ce que l'on commande, ou on lui dit: » si vous avez à peindre une fleur, & qu'il vous soit d'ailleurs, indifférent laquelle peindre, prenez la plus belle d'entre les fleurs; si vous avez à peindre une plante, & que votre sujet ne demande point que ce soit un chêne, ou un ormeau sec, rompu, brisé, ébranché, prenez la plus belle d'entre les plantes; si vous avez à peindre un objet de la

nature, & qu'il vous soit indifférent lequel choisir, prenez le plus beau.

D'où il s'ensuit, 1°. que le principe de l'imitation de la belle nature demande l'étude la plus profonde & la plus étendue de ses productions en tout genre.

2°. Que quand on auroit la connoissance la plus parfaite de la nature, & des limites qu'elle s'est prescrites dans la production de chaque être, il n'en seroit pas moins vrai que le nombre des occasions où le plus beau pourroit être employé dans les arts d'imitation, seroit à celui où il faut préférer le moins beau, comme l'unité est à l'infini.

3°. Que quoiqu'il y ait en effet un *maximum* de beauté dans chaque ouvrage de la nature, considéré en lui-même; ou, pour me servir d'un exemple, que quoique la plus belle rose qu'elle produise, n'ait jamais ni la hauteur, ni l'étendue d'un chêne; cependant, il n'y a ni beau ni laid dans ses productions, considérées relativement à l'emploi qu'on en peut faire dans les arts d'imitation.

Selon la nature d'un être, selon qu'il excite en nous la perception d'un plus grand nombre de rapports & selon la nature des rapports qu'il excite, il est *joli, beau, plus beau, très-beau ou laid; bas, petit, grand, élevé, sublime, outré, burlesque, ou plaisant*; & ce seroit faire un très-grand ouvrage, que d'entrer dans tous ces détails: il nous suffit d'avoir montré les principes; nous abandonnons au Lecteur le soin des conséquences & des applications. Mais nous pouvons lui assurer que, soit qu'il prenne ses exemples dans la nature, ou qu'il les emprunte de la peinture, de la morale, de l'architecture, de la musique, il trouvera toujours qu'il donne le nom de *beau réel* à tout ce qui contient en soi de quoi réveiller l'idée

l'idée de rapports; & le nom de *beau* relatif à tout ce qui réveille les rapports convenables avec les choses auxquelles il en faut faire la comparaison.

Je me contenterai d'en apporter un exemple, pris de la littérature. Tout le monde fait le mot sublime de la Tragédie des *Horaces*, *qu'il mourût*. Je demande à quelqu'un qui ne connoît point la pièce de Corneille, & qui n'a aucune idée de la réponse du vieil Horace, ce qu'il pense de ce trait, *qu'il mourût*. Il est évident que celui que j'interroge ne sachant ce que c'est que ce *qu'il mourût*; ne pouvant deviner si c'est une phrase complète ou un fragment, & appercevant à peine entre ces trois termes quelque rapport grammatical, me répondra que cela ne lui paroît ni beau, ni laid. Mais si je lui dis que c'est la réponse d'un homme consulté sur ce qu'un autre doit faire dans un combat; il commence à appercevoir dans le répondant une sorte de courage, qui ne lui permet pas de croire qu'il soit toujours meilleur de vivre que de mourir, & le *qu'il mourût* commence à l'intéresser. Si j'ajoute qu'il s'agit dans ce combat de l'honneur de la patrie; que le combattant est fils de celui qu'on interroge; que c'est le seul qui lui reste; que le jeune-homme avoit à faire à trois ennemis, qui avoient déjà ôté la vie à trois de ses frères; que le vieillard parle à sa fille; que c'est un Romain; alors la réponse *qu'il mourût*; qui n'étoit ni belle, ni laide, s'embellit à mesure que je développe ses rapports avec les circonstances, & finit par être sublime.

Changez les circonstances & les rapports, & faites passer le *qu'il mourût* du théâtre françois sur la scène italienne, & de la bouche du vieil Hora-

ce dans celle de Scapin ; le *qu'il mourut* deviendra *burlesque*.

Changez encore les circonstances, & supposez que Scapin soit au service d'un maître dur, avare & bourru, & qu'ils soient attaqués sur un grand chemin par trois ou quatre brigands. Scapin s'enfuit ; son maître se défend : mais pressé par le nombre, il est obligé de s'enfuir aussi ; & l'on vient apprendre à Scapin que son maître a échappé au danger. Comment, dira Scapin, trompé dans son attente ! il s'est donc enfui : ah ! le lâche ! *Mais*, lui répondra-t-on, *seul contre trois, que voulois-tu qu'il fit ? qu'il mourût*, répondra-t-il ; & ce *qu'il mourut* deviendra *plaisant*. Il est donc constant que la beauté commence, s'accroît, varie, décline & disparoît avec les rapports, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Mais qu'entendez-vous par un *rapport*, me demandera-t-on ? N'est-ce pas changer l'acception des termes, que de donner le nom de beau à ce qu'on n'a jamais regardé comme tel ? Il semble que dans notre langue l'idée de beau soit toujours jointe à celle de grandeur, & que ce ne soit pas définir le beau, que de placer sa différence spécifique dans une qualité qui convient à une infinité d'êtres, qui n'ont ni grandeur ni sublimité. M. Crozas a péché sans doute, lorsqu'il a chargé sa définition du beau d'un si grand nombre de caractères, qu'elle s'est trouvée restreinte à un très-petit nombre d'êtres : mais n'est-ce pas tomber dans le défaut contraire, que de la rendre si générale, qu'elle semble les embrasser tous, sans en excepter un amas de pierres informes, jetées au hasard sur le bord d'une carrière ? Tous les objets, ajoutera-t-on, sont susceptibles de rapport entr'eux, entre leurs parties, & avec d'autres êtres ; il n'y en a

point qui ne puissent être arrangés, ordonnés, symétrisés. La perfection est une qualité qui peut convenir à tous : mais il n'en est pas de même de la beauté, elle est d'un petit nombre d'objets.

Voilà, ce me semble, sinon la seule, du moins la plus forte objection qu'on puisse me faire, & je vais tâcher d'y répondre.

Le rapport, en général, est une opération de l'entendement, qui considère, soit un être, soit une qualité, en tant que cet être ou cette qualité suppose l'existence d'un autre être ou d'une autre qualité. Exemple : quand je dis que Pierre est un bon père, je considère en lui une qualité qui suppose l'existence d'une autre, celle de fils ; & ainsi des autres rapports, tels qu'ils puissent être. D'où il s'enfuit que, quoique le rapport ne soit que dans notre entendement, quant à la perception, il n'en a pas moins son fondement dans les choses ; & je dirois qu'une chose contient en elle des rapports réels, toutes les fois qu'elle sera revêtue de qualités qu'un être constitué de corps & d'esprit comme moi, ne pourroit considérer, sans supposer l'existence ou d'autres êtres, ou d'autres qualités ; soit dans la chose même, soit hors d'elle ; & je distribuerai les rapports en *réels* & en *apparus*. Mais il y a une troisième sorte de rapports ; ce sont les rapports *intellectuels* ou *factifs* ; ceux que l'entendement humain semble mettre dans les choses. Un Statuaire jette l'œil sur un bloc de marbre ; son imagination, plus prompte que son ciseau, en enlève toutes les parties superflues, & y discerne une figure : mais cette figure est proprement imaginaire & fictive ; il pourroit faire sur une portion d'espace terminée par des lignes intellectuelles, ce qu'il vient d'exécuter d'imagination dans un bloc informe de marbre.

Un Philopophe jette l'œil sur un amas de pierres jettées au hasard; il anéantit par la pensée toutes les parties de cet amas qui produisent l'irrégularité, & il parvient à en faire sortir un globe, un cube, une figure régulière. Qu'est-ce que cela signifie? Que, quoique la main de l'Artiste ne puisse tracer un dessin que sur des surfaces résistantes, il en peut transporter l'image par la pensée sur tout corps; que dis-je, sur tout corps? dans l'espace & le vuide. L'image ou transportée par la pensée dans les airs, ou extraite par imagination des corps les plus informes, peut être belle ou laide; mais non la toile idéale à laquelle on l'a attachée, ou le corps informe dont on l'a fait sortir.

Quand je dis qu'un être est beau par les rapports qu'on y remarque, je ne parle point des rapports intellectuels ou fictifs que notre imagination y transporte, mais des rapports réels qui y sont, & que notre entendement y remarque par le secours de nos sens.

En revanche, je prétends que, quels que soient les rapports, ce sont eux qui constitueront la beauté; non dans ce sens étroit où le *joli* est l'opposé du beau, mais dans un sens, j'ose le dire, plus philosophique & plus conforme à la notion du beau en général, & à la nature des langues & des choses.

Si quelqu'un a la patience de rassembler tous les êtres auxquels nous donnons le nom de beau, il s'appercvra bientôt que dans cette foule il y en a une infinité où l'on n'a nul égard à la petitesse ou à la grandeur: la petitesse & la grandeur sont comptées pour rien toutes les fois que l'être est solitaire, ou qu'étant individu d'une espèce nombreuse, on les considère solitairement. Quand

on prononça de la première horloge ou de la première montre, qu'elle étoit belle, faisoit-on attention à autre chose qu'à son mécanisme, ou au rapport de ses parties entr'elles? Quand on prononce aujourd'hui que la montre est belle, fait-on attention à autre chose qu'à son usage & à son mécanisme? Si donc la définition générale du beau doit convenir à tous les êtres auxquels on donne cette épithète, l'idée de grandeur en est exclue. Je me suis attaché à écarter de la notion du beau, la notion de grandeur; parce qu'il m'a semblé que c'étoit celle qu'on lui attachoit plus ordinairement. En mathématique, on entend par un *beau problème*, un problème difficile à résoudre; par une *belle solution*, la solution simple & facile d'un problème difficile & compliqué. La notion de *grand*, de *sublime*, d'élevé, n'a aucun lieu dans ces occasions où on ne laisse pas d'employer le nom de beau. Qu'on parcoure de cette manière tous les êtres qu'on nomme beaux; l'un exclura la grandeur; l'autre exclura l'utilité, un troisième, la symétrie; quelques-uns même l'apparence, marquée d'ordre & de symétrie; telle seroit la peinture d'un orage, d'une tempête, d'un chaos, & l'on sera forcé de convenir que la seule qualité commune, selon laquelle ces êtres conviennent tous, est la notion de rapports.

Mais quand on demande que la notion générale de beau convienne à tous les êtres qu'on nomme tels, ne parle-t-on que de sa langue, ou parle-t-on de toutes les langues? Faut-il que cette définition convienne seulement aux êtres que nous appelons beaux en François, ou à tous les êtres qu'on appelleroit beaux en Hébreu, en Syriaque, en Arabe, en Chaldéen, en Grec, en Latin, en Anglois, en Italien, & dans toutes les langues

qui ont existé, qui existent, ou qui existeront ? Et pour prouver que la notion de rapports est la seule qui resteroit après l'emploi d'une regle d'exclusion aussi étendue, le Philosophe seroit-il forcé de les apprendre toutes ? ne lui suffit-il pas d'avoir examiné que l'acception du terme beau varie dans toutes les langues ; qu'on le trouve appliqué là à une sorte d'êtres, à laquelle il ne s'applique point ici ; mais qu'en quelque idiome qu'on en fasse usage, il suppose perception de rapports ? Les Anglois disent *a fine flavour*, *a fine woman*, une belle femme, une belle odeur. On en seroit un Philosophe Anglois, si ayant à traiter du beau, il vouloit avoir égard à cette bizarrerie de sa langue ? C'est le peuple qui a fait les langues ; c'est au Philosophe à découvrir l'origine des choses ; & il seroit assez surprenant que les principes de l'une ne se trouvassent pas en contradiction avec les usages de l'autre. Mais le principe de la perception des rapports, appliqué à la nature du beau, n'a pas même ici ce désavantage ; & il est si général, qu'il est difficile que quelque chose lui échappe.

Chez tous les peuples, dans tous les lieux de la terre, & dans tous les tems, on a eu un nom pour la couleur en général, & d'autres noms pour les couleurs en particulier ; & pour leurs nuances. Qu'auroit à faire un Philosophe à qui l'on proposeroit d'expliquer ce que c'est qu'une belle couleur ? sinon d'indiquer l'origine de l'application du terme beau à une couleur en général ; quelle qu'elle soit, & ensuite d'indiquer les causes qui ont pu faire préférer telle nuance à telle autre. De même, c'est la perception des rapports qui a donné lieu à l'invention du terme beaux ; & selon que les rapports & l'esprit de l'homme ont varié, on

a fait les noms *joli*, *beau*, *charmant*, *grand*, *sublime*, *divin*, & une infinité d'autres, tant relatifs au physique qu'au moral. Voilà les nuances du beau ; mais j'étends cette pensée, & je dis :

Quand on exige que la notion générale de beau convienne à tous les êtres beaux, parle-t-on seulement de ceux qui portent cette épithete ici & aujourd'hui ; ou de ceux qu'on a nommés beaux à la naissance du monde, qu'on appelloit beaux il y a cinq mille ans, à trois mille lieues, & qu'on appellera tels dans les siècles à venir ; de ceux que nous avons regardés comme tels dans l'enfance ; dans l'âge mûr, & dans la vieillesse ; de ceux qui font l'admiration des peuples policés ; & de ceux qui charment les sauvages ? La vérité de cette définition sera-t-elle locale, particulière & momentanée ? ou s'étendra-t-elle à tous les êtres, à tous les tems, à tous les hommes & à tous les lieux ? Si l'on prend le dernier parti, on se rapprochera beaucoup de mon principe, & l'on ne trouvera guere d'autre moyen de concilier entr'eux les jugemens de l'enfant & de l'homme fait : de l'enfant, à qui il ne faut qu'un vestige de symétrie & d'imitation pour admirer ; & pour être récréé, de l'homme fait, à qui il faut des palais & des ouvrages d'une certaine étendue pour être frappé : du sauvage & de l'homme policé ; du sauvage, qui est enchanté à la vue d'une pendeloque de verre, d'une bague de laiton, ou d'un brasselet de clincaille ; & de l'homme policé, qui n'accorde son attention qu'aux ouvrages les plus parfaits : des premiers hommes, qui prodiguoient les noms de beaux, de magnifiques, &c. à des cabanes, des chaumières & des granges ; & des hommes d'aujourd'hui, qui ont restreint ces dénominations aux derniers efforts de la capacité de l'homme.

Placez la beauté dans la perception des rapports, & vous aurez l'histoire de ses progrès, depuis la naissance du monde jusqu'aujourd'hui : choisissez pour caractère différentiel du beau en général, telle autre qualité qu'il vous plaira, & votre notion se trouvera tout-à-coup concentrée dans un point de l'espace & du tems.

La perception des rapports est donc le fondement du beau ; c'est donc la perception des rapports qu'on a désignée dans les langues, sous une infinité de noms différens, qui tous n'indiquent que différentes sortes de *beau*.

Mais dans la nôtre, & dans presque toutes les autres, le terme beau se prend souvent par opposition à *joli* ; & sous ce nouvel aspect, il semble que la question du beau ne soit plus qu'une affaire de grammaire, & qu'il ne s'agisse plus que de spécifier les idées qu'on attache à ce terme.

Après avoir tenté d'exposer en quoi consiste l'origine du beau, il ne nous reste plus qu'à rechercher celle des opinions différentes que les hommes ont de la beauté : cette recherche achèvera de donner de la certitude à nos principes ; car nous démontrerons que toutes ces différences résultent de la diversité des rapports apperçus ou introduits, tant dans les productions de la nature que dans celles des arts.

Le beau qui résulte de la perception d'un seul rapport, est moindre ordinairement que celui qui résulte de la perception de plusieurs rapports. La vue d'un beau visage, ou d'un beau tableau, affecte plus que celle d'une seule couleur ; un ciel étoilé, qu'un rideau d'azur ; un paysage, qu'une campagne ouverte ; un édifice, qu'un terrain uni ; une pièce de musique, qu'un son. Cependant, il ne faut pas multiplier le nombre des rap-

ports à l'infini ; & la beauté ne suit pas cette progression : nous n'admettons de rapport dans les belles choses que ce qu'un bon esprit en peut saisir nettement & facilement. Mais qu'est-ce qu'un bon esprit ? où est ce point dans les ouvrages, en deçà duquel, faute de rapports, ils sont trop unis, & au-delà duquel ils en sont chargés par excès ? Première source de diversité dans les jugemens. Ici commencent les contestations. Tous conviennent qu'il y a un beau, qu'il est le résultat des rapports apperçus : mais selon qu'on a plus ou moins de connoissance, d'expérience, d'habitude de juger, de méditer, de voir, plus d'étendue naturelle dans l'esprit ; on dit qu'un esprit est pauvre ou riche, confus ou rempli, mesquin ou chargé.

Mais combien de compositions où l'artiste est contraint d'employer plus de rapports que le grand nombre n'en peut saisir, & où il n'y a guere que ceux de son art, c'est-à-dire, les hommes les moins disposés à lui rendre justice, qui connoissent tout le mérite de ses productions ? Que devient alors le beau ? Ou il est présenté à une troupe d'ignorans qui ne sont pas en état de le sentir, ou il est senti par quelques envieux qui se taisent ; c'est là souvent tout l'effet d'un grand morceau de musique. M. d'Alembert a dit, dans le discours préliminaire du *Dictionnaire Encyclopédique*, discours qui mérite bien d'être cité dans cet article, qu'après avoir fait un art d'apprendre la musique, on en devoit bien faire un de l'écouter ; & j'ajoute qu'après avoir fait un art de la poésie & de la peinture, c'est en vain qu'on en a fait un de lire, & de voir ; & qu'il regnera toujours dans les jugemens de certains ouvrages une uniformité apparente, moins injurieuse, à la vérité, pour l'ar-

tiste, que le partage des sentimens, mais toujours fort affligeante.

Entre les rapports, on en peut distinguer une infinité de sortes: il y en a qui se fortifient, s'affoiblissent & se temperent mutuellement. Quelle différence dans ce qu'on pensera de la beauté d'un objet, si on les saisit tous, ou si l'on n'en saisit qu'une partie! Seconde source de diversité dans les jugemens. Il y en a d'indéterminés & de déterminés: nous nous contenterons des premiers pour accorder le nom de beau, toutes les fois qu'il n'est pas de l'objet immédiat & unique de la science ou de l'art de les déterminer. Mais si cette détermination est l'objet immédiat & unique d'une science ou d'un art, nous exigeons non-seulement les rapports, mais encore leur valeur. Voilà la raison pour laquelle nous disons un beau théorème, & que nous ne disons pas un bel axiome; quoiqu'on ne puisse pas nier que l'axiome exprimant un rapport, n'ait aussi la beauté réelle. Quand je dis, en mathématique, que le tout est plus grand que sa partie, j'énonce assurément une infinité de propositions particulières, sur la quantité partagée; mais je ne détermine rien sur l'excès juste du tout sur ses portions; c'est presque comme si je disois: le cylindre est plus grand que la sphere inscrite; & la sphere plus grande que le cône inscrit. Mais l'objet propre & immédiat des mathématiques est de déterminer de combien l'un de ces corps est plus grand ou plus petit que l'autre; & celui qui démontrera qu'ils sont toujours entr'eux comme les nombres 3, 2, 1, aura fait un théorème admirable. La beauté, qui consiste toujours dans les rapports, sera dans cette occasion, en raison composée du nombre des rapports, & de la difficulté qu'il y avoit à les appercevoir;

& le théorème qui énoncera que toute ligne qui tombe du sommet d'un triangle isocèle sur le milieu de sa base, partage l'angle en deux angles égaux, ne sera pas merveilleux; mais celui qui dira que les asymptotes d'une courbe s'en approchent sans cesse sans jamais la rencontrer, & que les espaces formés par une portion de l'axe, une portion de la courbe, l'asymptote, & le prolongement de l'ordonnée, sont entr'eux comme tel nombre à tel nombre, sera beau. Une circonstance qui n'est pas indifférente à la beauté, dans cette occasion, & dans beaucoup d'autres, c'est l'action combinée de la surprise & des rapports, qui a lieu toutes les fois que le théorème dont on a démontré la vérité, passoit auparavant pour une proposition fautive.

Il y a des rapports que nous jugeons plus ou moins essentiels; tel est celui de la grandeur, relativement à l'homme, à la femme, & à l'enfant: nous disons d'un enfant qu'il est beau, quoiqu'il soit petit; il faut absolument qu'un bel homme soit grand; nous exigeons moins cette qualité dans une femme; & il est plus permis à une petite femme d'être belle, qu'à un petit homme d'être beau. Il me semble que nous considérons alors les êtres, non-seulement en-eux-mêmes, mais encore relativement aux lieux qu'ils occupent dans la nature, dans le grand tout; & selon que ce grand tout est plus ou moins connu, l'échelle qu'on se forme de la grandeur des êtres est plus ou moins exacte: mais nous ne savons jamais bien quand elle est juste. Troisième source de diversité de goûts & de jugemens dans les arts d'imitation. Les grands maîtres ont mieux aimé que leur échelle fût un peu trop grande que trop petite; mais aucun d'eux n'a la même échelle, ni peut-être celle de la nature.

L'intérêt, les passions, l'ignorance, les préjugés, les usages, les mœurs, les climats, les coutumes, les gouvernemens, les cultes, les événemens, empêchent les êtres qui nous environnent, ou les rendent capables de réveiller en nous plusieurs idées, anéantissent en eux des rapports très-naturels, & y en établissent de capricieux & d'accidentels. Quatrième source de diversité dans les jugemens.

On rapporte tout à son art & à ses connoissances : nous faisons tous plus ou moins le rôle du critique d'Appelle ; & quoique nous ne connoissions que la chaussure, nous jugeons aussi de la jambe ; ou quoique nous ne connoissions que la jambe, nous descendrons aussi à la chaussure ; mais nous ne portons pas seulement ou cette témérité, ou cette ostentation de détail dans le jugement des productions de l'art ; celles de la nature n'en sont pas exemptes. Entre les tulipes d'un jardin, la plus belle pour un curieux sera celle où il remarquera une étendue, des couleurs, une feuille, des variétés peu communes ; mais le Peintre, occupé d'effets de lumières, de teintes, de clair-obscur, de formes relatives à son art, négligera tous les caractères que le fleuriste admire ; & prendra, pour modèle, la fleur même, méprisée par le curieux. Diversité de talens & de connoissances ; cinquième source de diversité dans les jugemens.

L'ame a le pouvoir d'unir ensemble les idées qu'elle a reçues séparément, de comparer les objets par le moyen des idées qu'elle en a ; d'observer les rapports qu'elles ont entr'elles, d'étendre ou de resserrer ses idées à son gré, de considérer séparément chacune des idées simples, qui peuvent s'être trouvées réunies dans la sensation qu'elle en a reçue. Cette dernière opération de

l'ame s'appelle abstraction. Les idées des substances corporelles sont composées de diverses idées simples, qui ont fait ensemble leurs impressions, lorsque les substances corporelles se sont présentées à nos sens : ce n'est qu'en spécifiant en détail ces idées sensibles, qu'on peut définir les substances. Ces sortes de définitions peuvent exciter une idée assez claire d'une substance dans un homme qui ne l'a jamais immédiatement aperçue, pourvu qu'il ait autrefois reçu séparément, par le moyen des sens, toutes les idées simples qui entrent dans la composition de l'idée complexe de la substance définie : mais s'il lui manque la notion de quelqu'une des idées simples dont cette substance est composée, & s'il est privé du sens nécessaire pour les appercevoir, ou si ce sens est dépravé sans retour, il n'est aucune définition qui puisse exciter en lui l'idée dont il n'auroit pas eu précédemment une perception sensible. Sixième source de diversité dans les jugemens que les hommes portent de la beauté d'une description ; car combien entr'eux de notions fausses, combien de demi-notions du même objet !

Mais ils ne doivent pas s'accorder davantage sur les êtres intellectuels : ils sont tous représentés par des signes ; & il n'y a presque aucun de ces signes qui soit assez exactement défini, pour que l'acception n'en soit pas plus étendue, ou plus resserrée dans un homme que dans un autre. La Logique & la Métaphysique seroient bien voisines de la perfection, si le Dictionnaire de la langue étoit bien fait : mais c'est encore un ouvrage à désirer ; & comme les mots sont les couleurs dont la Poésie & l'Eloquence se servent, quelle conformité peut-on attendre dans les jugemens du tableau, tant qu'on ne saura seulement pas à quoi

s'en tenir sur les couleurs & sur les nuances? Septieme source de diversité dans les jugemens.

Quel que soit l'être dont nous jugeons, les goûts & les dégoûts excités par l'instruction, par l'éducation, par le préjugé, ou par un certain ordre factice dans nos idées, sont tous fondés sur l'opinion où nous sommes que ces objets ont quelque perfection ou quelque défaut dans les qualités, pour la perception desquelles nous avons des sens ou des facultés convenables. Huitieme source de diversité.

On peut assurer que les idées simples qu'un même objet excite en différentes personnes, sont aussi différentes que les goûts & les dégoûts qu'on leur remarque. C'est même une vérité de sentiment; & il n'est pas plus difficile que plusieurs personnes diffèrent entr'elles dans un même instant, relativement aux idées simplés, que le même homme ne diffère de lui-même dans des instans différens. Nos sens sont dans un état de vicissitude continuelle: un jour on n'a point d'yeux, un autre jour on entend mal; & d'un jour à l'autre, on voit, on sent, on entend diversément. Neuvieme source de diversité dans les jugemens des hommes d'un même âge, & d'un même homme en différens âges.

Il se joint par accident à l'objet le plus beau des idées désagréables. Si l'on aime le vin d'Espagne, il ne faut qu'en prendre avec de l'émétique pour le détester. Il ne nous est pas libre d'éprouver ou non des nausées à son aspect: le vin d'Espagne est toujours bon; mais notre condition n'est pas la même par rapport à lui. De même, ce vestibule est toujours magnifique; mais mon ami y a perdu la vie. Ce théâtre n'a pas cessé d'être beau, depuis qu'on m'y a sifflé: mais je ne peux plus le voir,

sans que mes oreilles ne soient encore frappées du bruit des sifflets. Je ne vois sous ce vestibule, que mon ami expirant; je ne sens plus sa beauté. Dixieme source d'une diversité dans les jugemens, occasionnée par ce cortège d'idées accidentelles, qu'il ne nous est pas libre d'écarter de l'idée principale. *Post equitem sedet atra cura.*

Lorsqu'il s'agit d'objets composés, & qui présentent en même tems des formes naturelles & des formes artificielles, comme dans l'Architecture, les jardins, les ajustemens, &c. notre goût est fondé sur une autre association d'idées, moitié raisonnables, moitié capricieuses: quelque foible analogie avec la démarche, le cri, la forme, la couleur d'un objet malfaisant, l'opinion de notre pays, les conventions de nos compatriotes, &c. tout influe dans nos jugemens. Ces causes tendent-elles à nous faire regarder les couleurs éclatantes & vives, comme une marque de vanité ou de quelqu'autre mauvaise disposition de cœur ou d'esprit; certaines formes sont-elles en usage parmi les payfans, ou des gens dont la profession, les emplois, le caractère nous font odieux ou méprisables; ces idées accessoires reviendront malgré nous, avec celles de la couleur & de la forme; & nous prononcerons contre cette couleur & ces formes, quoiqu'elles n'aient rien en elles-mêmes de désagréable. Onzieme source de diversité.

Quel sera donc l'objet dans la nature sur la beauté duquel les hommes seront parfaitement d'accord? La structure des végétaux? Le mécanisme des animaux? Le monde? Mais ceux qui sont les plus frappés des rapports, de l'ordre, des symétries, des liaisons qui regnent entre les parties de ce grand tout, ignorant le but que le Créateur s'est proposé en le formant, ne sont-ils pas

entraînés à prononcer qu'il est parfaitement beau, par les idées qu'ils ont de la Divinité? Et ne regardent-ils pas cet ouvrage comme un chef-d'œuvre; principalement parce qu'il n'a manqué à l'Auteur ni la puissance ni la volonté pour le former tel? Mais combien d'occasions où nous n'avons pas le même droit d'inférer la perfection de l'ouvrage, du nom seul de l'ouvrier, & où nous ne laissons pas que d'admirer? Ce tableau est de Raphaël, cela suffit. Douzième source, sinon de divinité, du moins d'erreur dans les jugemens.

Les êtres purement imaginaires, tels que le Sphinx, la Syrene, le Faune, le Minotaure, l'homme idéal, &c. sont ceux sur la beauté desquels on semble moins partagé, & cela n'est pas surprenant: ces êtres imaginaires sont, à la vérité, formés d'après les rapports que nous voyons observés dans les êtres réels; mais le modèle auquel ils doivent ressembler, épars entre toutes les productions de la nature, est proprement par-tout & nulle part.

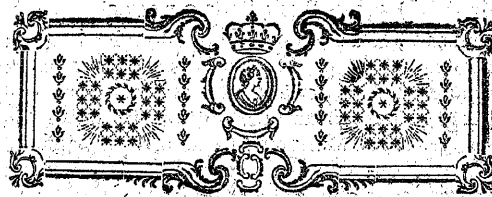
Quoi qu'il en soit, de toutes ces causes de diversité dans nos jugemens, ce n'est point une raison de penser que le beau réel, celui qui consiste dans la perception des rapports, soit une chimère; l'application de ce principe peut varier à l'infini, & ses modifications accidentelles occasionner des dissertations & des guerres littéraires: mais le principe n'en est pas moins constant. Il n'y a peut-être pas deux hommes sur la terre, qui aperçoivent exactement les mêmes rapports dans un même objet, & qui le jugent beau au même degré: mais s'il y en avoit un seul qui ne fût affecté des rapports dans aucun genre, ce seroit un stupide parfait; & s'il y étoit insensible seulement dans quelques genres, ce phénomène décéleroit en

en lui un défaut d'économie animale, & nous serions toujours éloignés du scepticisme, par la condition générale du reste de l'espece.

Le beau n'est pas toujours l'ouvrage d'une cause intelligente: le mouvement établit souvent, soit dans un être considéré solitairement, soit entre plusieurs êtres comparés entr'eux, une multitude prodigieuse de rapports surprenans. Les cabinets d'histoire naturelle en offrent un grand nombre d'exemples. Les rapports sont alors des résultats de combinaisons fortuites, du moins par rapport à nous. La nature imite, en se jouant dans cent occasions, les productions de l'art; & l'on pourroit demander, je ne dis pas si ce Philosophe qui fut jetté par une tempête sur le bord d'une Ile inconnue, avoit raison de s'écrier, à la vue de quelques figures de Géométrie: *Courage, mes amis, voici des pas d'hommes*; mais combien il faudroit remarquer de rapports dans un être, pour avoir une certitude complète qu'il est l'ouvrage d'un Artiste; en quelle occasion un seul défaut de symétrie prouveroit plus que toute somme donnée de rapports; comment sont entr'eux le tems de l'action de la cause fortuite, & les rapports observés dans les effets produits; & si, à l'exception des œuvres du Tout-Puissant, il y a des cas où le nombre des rapports ne puisse jamais être comparé par celui des jets.

F I N.

DE
LA PHILOSOPHIE
DES
CHINOIS.



DE
LA PHILOSOPHIE
DES
CHINOIS.

CES peuples qui sont, d'un consentement unanime, supérieurs à toutes les nations de l'Asie, par leur ancienneté, leur esprit, leur progrès dans les Arts, leur sagesse, leur politique, leur goût pour la Philosophie, le disputent même, dans tous ces points, au jugement de quelques Auteurs, aux contrées de l'Europe les plus éclairées.

Si l'on en croit ces Auteurs, les Chinois ont eu des Sages dès les premiers âges du monde. Ils avoient des Cités erudites; des Philosophes leur avoient prescrit des plans sublimes de Philosophie morale, dans un tems où la terre n'étoit pas encore bien essuyée des eaux du déluge: témoin Isaac Vossius, Spizelius, & cette multitude innombrable de Missionnaires de la Compagnie de Jesus, que le desir d'étendre les lumieres de notre sainte religion, a fait passer dans ces grandes & riches contrées.

Il est vrai que Budée, Thomassin, Gundling,

Heumann, & d'autres Ecrivains dont les lumieres font de quelque poids, ne nous peignent pas les Chinois en beau; que les autres Missionnaires ne font pas d'accord sur la grande sagesse de ces peuples, avec les Missionnaires de la Compagnie de Jesus, & que ces derniers ne les ont pas même regardés tous d'un œil également favorable.

Au milieu de tant de témoignages opposés, il sembleroit que le seul moyen qu'on eût de découvrir la vérité, ce seroit de juger du mérite des Chinois, par celui de leurs productions les plus vantées. Nous en avons plusieurs collections; mais malheur eusement on est peu d'accord sur l'authenticité des livres qui composent ces collections; on dispute sur l'exactitude des traductions qu'on en a faites, & l'on ne rencontre que des ténèbres encore fort épaisses, du côté même d'où l'on étoit en droit d'attendre quelques traits de lumiere.

La Collection publiée à Paris, en 1687, par les PP. Intorcetta, Hendrick, Rougemont & Couplet, nous présente d'abord le *ta-hio* ou le *scientia magna*, ouvrage de Confucius, publié par Cemçu, un de ses disciples. Le Philosophe Chinois s'y est proposé d'instruire les maîtres de la terre dans l'art de bien gouverner, qu'il renferme dans celui de connoître & d'acquérir les qualités nécessaires à un Souverain, de se commander à soi-même, de favoriser son conseil & sa cour, & d'élever sa famille.

Le second ouvrage de la collection, intitulé: *chum-yum*, ou de *medio sempiterno*, ou de *mediocritate in rebus omnibus tenenda*, n'a rien de si fort sur cet objet qu'on ne pût aisément renfermer dans quelques maximes de Sénèque.

Le troisième est un recueil de dialogues & d'a-

pophtegmes sur les vices, les vertus, les devoirs, & la bonne conduite: il est intitulé *lun-yu*. On trouvera à la fin de cet article, les plus frappans de ces apophtegmes; sur lesquels on pourra apprécier ce troisième ouvrage de Confucius.

Les savans Editeurs avoient promis les écrits de Mencius, Philosophe Chinois; & François Noël, Missionnaire de la même compagnie, a satisfait, en 1711, à cette promesse, en publiant six livres classiques Chinois, entre lesquels on trouve quelques morceaux de Mencius. Nous n'entrerons point dans les différentes Contestations que cette collection & la précédente ont excitées entre les érudits. Si quelques faits hasardés par les Editeurs de ces collections, & démontrés faux par de savans Européens, tel, par exemple, que celui des tables astronomiques données pour authentiquement Chinoises, & convaincues d'une correction faite sur celles de Ticho, sont capables de jeter des soupçons dans les esprits sans partialité, les moins impartiaux ne peuvent non plus se cacher que les adversaires de ces pénibles collections ont mis bien de l'humeur & de la passion dans leur critique.

La chronologie Chinoise ne peut être incertaine, sans que la premiere origine de la Philosophie chez les Chinois ne le soit aussi. Fohi est le fondateur de l'Empire de la Chine, & passe pour son premier Philosophe. Il régna l'an 2954 avant la naissance de Jésus-Christ. Le cycle Chinois commence l'an 2647 avant Jésus-Christ, la huitième année du règne de Hoangti. Hoangti eut pour prédécesseurs Fohi & Xinang. Celui-ci régna 110 ans, celui-là 140; mais en suivant le système du P. Petau, la naissance de Jésus-Christ tombe dans l'an du monde 3889, & le déluge l'an du monde 1636.

d'où il s'ensuit que Fohi a régné quelques siècles avant le déluge; & qu'il faut ou abandonner la chronologie des livres sacrés, ou celle des Chinois. Je ne crois pas qu'il y ait à choisir ni pour un Chrétien, ni pour un Européen sensé, qui lisant dans l'histoire de Fohi, que sa mere en devint enceinte par l'arc-en-ciel, & une infinité de contes de cette force, ne peut guere regarder son regne comme une époque certaine, malgré le témoignage unanime d'une nation.

En quelque tems que Fohi ait régné, il paroît avoir fait dans la Chine plutôt le rôle d'un Hermès ou d'un Orphée, que celui d'un grand Philosophe ou d'un savant Théologien. On raconte de lui qu'il inventa l'alphabet & deux instrumens de musique, l'un à vingt-sept cordes, & l'autre à trente-six. On a prétendu que le livre *ye-kim*, qu'on lui attribue, contenoit les secrets les plus profonds; & que les peuples qu'il avoit rassemblés & civilisés, avoient appris de lui qu'il existoit un Dieu, & la maniere dont il vouloit être adoré.

Ce *ye-kim* est le troisieme de l'*u-kim* ou du recueil des livres les plus anciens de la Chine. C'est un composé de lignes entieres & de lignes ponctuées, dont la combinaison donne soixante-quatre figures différentes. Les Chinois ont regardé ces figures comme une histoire emblématique de la nature, des causes de ses phénomènes, des secrets de la divination, & de je ne fais combien d'autres belles connoissances, jusqu'à ce que Leibnitz ait déchiffré l'énigme, & montré à toute cette Chine si pénétrante, que les deux lignes de Fohi n'étoient autre chose que les élémens de l'arithmétique binaire. Il n'en faut pas pour cela mépriser davantage les Chinois; une nation très-éclairée a pu, sans succès & sans déshonneur, chercher pen-

dant des siècles entiers, ce qu'il étoit réservé à Leibnitz de découvrir.

L'Empereur Fohi transmit à ses successeurs sa maniere de philosopher. Ils s'attacherent tous à perfectionner ce qu'il passa pour avoir commencé, la science de civiliser les peuples, d'adoucir leurs mœurs, & de les accoutumer aux chaînes utiles de la société. *Xin-num* fit un pas de plus. On reçut de lui des préceptes d'agriculture, quelques connoissances des plantes, les premiers essais de la médecine. Il est très-incertain si les Chinois étoient alors idolâtres, athées ou déistes. Ceux qui prétendent démontrer qu'ils admettoient l'existence d'un Dieu tel que nous l'adorons, par le sacrifice que fit Chingtang dans un tems de famine, n'y regardent pas d'assez près.

La Philosophie des Souverains de la Chine paroît avoir été long-tems toute politique & morale, à en juger par le recueil des plus belles maximes des Rois *Yao*, *Xun*, & *Yu*: ce recueil est intitulé *u-kim*; il ne contient pas seulement ces maximes; elles ne forment que la matiere du premier livre, qui s'appelle *xu-kim*. Le second livre, ou le *xy-kim*, est une collection de poèmes & d'odes morales. Le troisieme est l'ouvrage linéaire de Fohi, dont nous avons parlé. Le quatrieme, ou le *chum-cieu*, ou le printems & l'automne, est un abrégé historique de la vie de plusieurs Princes, où leurs vices ne sont pas déguisés. Le cinquieme, ou le *li-ki*, est une espece de rituel où l'on a joint à l'explication de ce qui doit être observé dans les cérémonies profanes & sacrées, les devoirs des hommes en tout état, au tems des trois familles Impériales *Hia*, *Xam* & *Cheu*. Confucius se van- toit d'avoir puisé ce qu'il connoissoit de plus sage dans les écrits des anciens Rois, *Yao* & *Xun*.

L'*u-kim* est à la Chine le monument littéraire le plus saint, le plus sacré, le plus authentique, le plus respecté. Cela ne l'a pas mis à l'abri des commentaires; les hommes, dans aucun tems, chez aucune nation, n'ont rien laissé d'inact. Le commentaire de l'*u-kim* a formé la collection *su-xu*. Le *su-xu* est très-estimé des Chinois: il contient le *scientia magna*, le *medium sempiternum*, les *ratiocinantium sermones*, & l'ouvrage de Mencius, de *natura*, *moribus*, *ritibus* & *officiis*.

On peut regarder la durée des regnes des Rois Philosophes, comme le premier âge de la Philosophie Chinoise. La durée du second âge où nous allons entrer, commence à Rooki ou *Li-lao-kiun*, & finit à la mort de Mencius. La Chine eut plusieurs Philosophes particuliers long-tems avant Confucius. On fait sur-tout mention de Rooki ou *Li-lao-kiun*, ou *Lao-tan*: il naquit 346 ans après Xekia, ou 504 ans avant Jésus-Christ, à Sokoki, dans la Province de Soo. Sa mere le porta quatre-vingt-un ans dans son sein; il passa pour avoir reçu l'ame de Sancti-Kaste, un des plus célèbres disciples de Xekia, & pour être profondément versé dans la connoissance des Dieux, des esprits, de l'immortalité des ames, &c. Jusq' alors la Philosophie avoit été morale. Voici maintenant de la métaphysique, & à sa suite, des sectes, des haines & des troubles.

Confucius ne paroît pas avoir cultivé beaucoup cette espece de Philosophie; il faisoit trop de cas de celles des premiers Souverains de la Chine. Il naquit 451 ans avant Jésus-Christ, dans le village de *Ceu-ye*, au Royaume de *Xantung*. Sa famille étoit illustre: sa naissance fut miraculeuse, comme on pense bien. On entendit une musique céleste autour de son berceau. Les premiers services

qu'on rend aux nouveaux-nés, il les reçut de deux dragons. Il avoit à six ans la hauteur d'un homme fait, & la gravité d'un vieillard. Il se livra, à quinze ans, à l'étude de la littérature & de la Philosophie. Il étoit marié à vingt ans. Sa sagesse l'éleva aux premières dignités: mais inutile, odieux peut-être, & déplacé dans une cour voluptueuse & débauchée, il la quitta pour aller dans le Royaume de *Sum*, instituer une école de Philosophie morale. Cette école fut nombreuse; il en sortit une foule d'hommes habiles & d'honnêtes citoyens. Sa Philosophie étoit plus en action qu'en discours. Il fut chéri de ses disciples pendant sa vie; ils le pleurerent long-tems après sa mort. Sa mémoire & ses écrits sont dans une grande vénération. Les honneurs qu'on lui rend encore aujourd'hui ont excité entre nos Missionnaires les contestations les plus vives. Ils ont été regardés, par les uns, comme une idolâtrie incompatible avec l'esprit du Christianisme: d'autres n'en ont pas jugé si sévèrement. Ils convenoient assez les uns & les autres, que si le culte qu'on rend à Confucius étoit religieux, ce culte ne pouvoit être toléré par des Chrétiens: mais les Missionnaires de la Compagnie de Jésus ont prétendu qu'il n'étoit que civil.

Voici en quoi ce culte consistoit: c'est la coutume des Chinois de sacrifier aux ames de leurs parens morts: les Philosophes rendent ce devoir particulièrement à Confucius. Il y a proche de l'école Confucienne un autel consacré à sa mémoire, & sur cet autel l'image du Philosophe, avec cette inscription: *C'est ici le trône de l'ame de notre très-saint & très-excellent premier maître Confucius*. Là s'assemblent les Lettrés; tous les équipages, pour honorer, par une offrande solennelle,

le Philosophe de la nation. Le principal Mandarin du lieu fait la fonction de Prêtre ; d'autres lui servent d'acolytes ; on choisit le jour du sacrifice avec des cérémonies particulières ; on se prépare à ce grand jour par des jeûnes. Le jour venu, on examine l'hostie, on allume des cierges, on se met à genoux, on prie, on a deux coupes, l'une pleine de sang, l'autre pleine de vin ; on les répand sur l'image de Confucius ; on bénit les assistants, & chacun se retire.

Il est très-difficile de décider si Confucius a été le Socrate ou l'Anaxagoras de la Chine : cette question tient à une connoissance profonde de la langue ; mais on doit s'appercevoir, par l'analyse que nous avons faite plus haut de quelques-uns de ses ouvrages, qu'il s'appliqua davantage à l'étude de l'homme & des mœurs, qu'à celle de la nature & de ses causes.

Mencius parut dans le siècle suivant. Nous passons tout de suite à ce Philosophe, parce que Roofi des Japonois est le même que *Lilao-kiun* des Chinois, dont nous avons parlé plus haut. Mencius a la réputation de l'avoir emporté, en subtilité & en éloquence, sur Confucius, mais de lui avoir beaucoup cédé par l'innocence des mœurs, la droiture du cœur, & la modestie des discours. Toute Littérature & toute Philosophie furent presque étouffées par *Xihoam-ti*, qui regna trois siècles, ou environ, après celui de Confucius. Ce Prince, jaloux de ses prédécesseurs, ennemi des Savans, oppresseur de ses sujets, fit brûler tous les écrits qu'il put recueillir, à l'exception des livres d'agriculture, de médecine, & de *magie*. Quatre cents soixante Savans qui s'étoient réfugiés dans des montagnes avec ce qu'ils avoient pu emporter de leurs bibliothèques, furent pris,

& expirèrent au milieu des flammes. D'autres, à peu près en même nombre, qui craignirent le même sort, aimèrent mieux se précipiter dans les eaux du haut des rochers d'une Isle où ils s'étoient renfermés. L'étude des lettres fut proscrite sous les peines les plus sévères ; ce qui restoit de livres fut négligé ; & lorsque les Princes de la famille de *Hau* s'occupèrent du renouvellement de la Littérature, à peine put-on recouvrer quelques ouvrages de Confucius & de Mencius. On tira des crevasses d'un mur un exemplaire de Confucius à demi-pourri ; & c'est sur cet exemplaire défectueux qu'il paroît qu'on a fait les copies qui l'ont multiplié.

Le renouvellement des lettres peut servir de dates au troisième période de l'ancienne Philosophie Chinoise.

La secte de *Foe* se répandit alors dans la Chine, & avec elle l'idolâtrie, l'athéisme, & toutes sortes de superstitions ; en sorte qu'il est incertain si l'ignorance dans laquelle la barbarie de *Xi-hoam-ti* avoit plongé ces peuples, n'étoit pas préférable aux fausses doctrines dont ils furent infectés. Voyez à l'article de la Philosophie des Japonois, l'histoire de la Philosophie de *Xekia*, de la secte de Roofi, & de l'idolâtrie de *Foe*. Cette secte fut suivie de celle des quietistes, ou *un-gui-kiao*, *nihil agentium*. Trois siècles après la naissance de Jésus-Christ, l'Empire fut plein d'une espece d'hommes qui s'imaginèrent être d'autant plus parfaits, c'est-à-dire, selon eux, plus voisins du principe aérien, qu'ils étoient plus oisifs. Ils s'interdisoient, autant qu'il étoit en eux, l'usage le plus naturel des sens. Ils se rendoient statues pour devenir air : cette dissolution étoit le terme de leur espérance, & la dernière récompense de leur inertie philoso-

phique. Les Quétistes furent négligés pour les *Fanchin*; ces Epicuriens parurent dans le cinquième siècle. Le vice, la vertu, la providence, l'immortalité, &c. étoient pour ceux-ci des noms vuides de sens. Cette Philosophie est malheureusement trop commode pour cesser promptement : il est d'autant plus dangereux que tout un peuple soit imbu de ses principes.

On fait commencer la Philosophie Chinoise du moyen âge aux dixième & onzième siècle, sous les deux Philosophes *Cheu-cu* & *Chim-ci*. Ce furent deux polythéistes, selon les uns; deux athées, selon les autres; deux déistes, selon quelques-uns qui prétendent que ces Auteurs, défigurés par les Commentateurs, leur ont l'obligation entière de toutes les absurdités qui ont passé sous leurs noms. La secte des Lettrés est venue immédiatement après celles de *Cheu-cu* & de *Chim-ci*. Elle a divisé l'Empire sous le nom de *Ju-kiao*, avec les sectes *Fo-kiao* & *Lao-kiao*, qui ne sont vraisemblablement que trois combinaisons différentes de superstition, d'idolâtrie, & de polythéisme; ou d'athéisme. C'est ce dont on jugera plus sagement par l'exposition de leurs principes, que nous allons placer ici. Ces principes, selon les Auteurs qui paroissent les mieux instruits, ont été ceux des Philosophes du moyen âge, &c. sont encore aujourd'hui ceux des Lettrés, avec quelques différences qu'y aura apparemment introduit le commerce avec nos Savans.

*Principes des Philosophes Chinois du moyen âge,
& des Lettrés de celui-ci.*

1. Le devoir du Philosophe est de chercher quel est le premier principe de l'Univers; com-

ment les causes générales & particulières en sont émanées; quelles sont les actions de ces causes, quels sont leurs effets; qu'est-ce que l'homme relativement à son corps & à son ame; comment il conçoit, comment il agit; ce que c'est que le vice, ce que c'est que la vertu; en quoi l'habitude en consiste; quelle est la destinée de chaque homme; quels sont les moyens de la connoître: & toute cette doctrine doit être exposée par symboles, énigmes, nombres, figures, & hiéroglyphes.

2. La science est ou antécédente, *siên tianhio*, & s'occupe de l'être & de la substance du premier principe, du lieu, du mode, de l'opération des causes premières considérées en puissance; ou elle est subséquente, & elle traite de l'influence des principes immatériels dans les cas particuliers; de l'application des forces actives pour augmenter, diminuer, altérer; des ouvrages, des choses de la vie civile, de l'administration de l'Empire, des conjonctures convenables ou non; des tems propres ou non, &c.

Science antécédente. 1. La puissance qui domine sur les causes générales, s'appelle *ti-chu chu t'ai-kuin-wang-huang*: ces termes sont l'énumération de ses qualités.

2. Il ne se fait rien de rien. Il n'y a donc ni principe ni cause qui ait tiré tout du néant.

3. Tout n'étant pas de toute éternité, il y a donc eu de toute éternité un principe des choses, antérieur aux choses: *ti* est ce principe; *li* est la raison première, & le fondement de la nature.

4. Cette cause est l'Être infini, incorruptible, sans commencement ni fin; sans quoi, ce ne seroit pas cause première & dernière.

5. Cette grande cause universelle n'a ni vie, ni intelligence, ni volonté; elle est pure, tranquille,

subtile, transparente, sans corporéité, sans figure; ne s'atteint que par la pensée, comme les choses spirituelles; & quoiqu'elle ne soit point spirituelle, elle n'a ni les qualités actives, ni les qualités passives des élémens.

6. *Li*, qu'on peut regarder comme la matiere premiere, a produit l'air en cinq émanations, & cet air est devenu, par cinq vicissitudes, sensible & palpable.

7. *Li* devenu par lui-même un infini, s'appelle *tai-hien*, perfection souveraine.

8. L'air qu'il a produit a cinq émanations; & rendu palpable par cinq vicissitudes, il est incorruptible comme lui; mais il est plus matériel, & plus soumis à la condensation, au mouvement, au repos, à la chaleur & au froid.

9. *Li* est la matiere premiere. *Tai-kie* est la seconde.

10. Le froid & le chaud sont les causes de toute génération & de toute destruction. Le chaud naît du mouvement. Le froid naît du repos.

11. L'air contenu dans la matiere seconde ou le chaos, a produit la chaleur en s'agitant de lui-même. Une portion de cet air est restée en repos & froide. L'air est donc froid ou chaud. L'air chaud est pur, clair, transparent & léger. L'air froid est impur, obscur, épais & pesant.

12. Il y a donc quatre causes physiques, le mouvement & le repos, la chaleur & le froid. On les appelle *tung-cing in-iang*.

13. Le froid & le chaud sont étroitement unis; c'est la femelle & le mâle. Ils ont engendré l'eau la premiere, & le feu après l'eau. L'eau appartient à l'*in*, le feu à l'*iang*.

14. Telle est l'origine des cinq élémens qui constituent

tituent *tai-kie*, ou *in-iang*, ou l'air revêtu de qualités.

15. Ces élémens sont l'eau, élément septentrional; le feu, élément austral; le bois, élément oriental; le métal, élément occidental; & la terre, qui tient le milieu.

16. *Ling-yang* & les cinq élémens ont produit le ciel, la terre, le soleil, la lune & les planetes. L'air pur & léger porté en haut, a fait le ciel; l'air épais & lourd précipité en bas, a fait la terre.

17. Le ciel & la terre unissant leurs vertus, ont engendré mâle & femelle. Le ciel & la mer sont d'*iang*, la terre & la femme sont d'*in*. C'est pourquoi l'Empereur de la Chine est appelé *Roi du Ciel*; & l'Empire sacrifié au ciel & à la terre ses premiers parens.

18. Le ciel, la terre & l'homme sont une source féconde qui comprend tout.

19. Et voici comment le monde fut fait. La machine est composée de trois parties primitives, principes de toutes les autres.

20. Le ciel est la premiere; elle comprend le soleil, la lune, les étoiles, les planetes, & la région de l'air, où sont épars les cinq élémens dont les choses inférieures sont engendrées.

21. Cette région est divisée en huit *kuas*, ou portions, où les élémens se modifient diversément, & conspirent avec les causes universelles efficientes.

22. La terre est la seconde cause primitive; elle comprend les montagnes, les fleuves, les lacs & les mers, qui ont aussi des causes universelles efficientes, qui ne sont pas sans énergie.

23. C'est aux parties de la terre qu'appartiennent

nent le *kang* & l'*ieou*, le fort & le foible, le dur & le mou, l'âpre & le doux.

24. L'homme est la troisième cause primitive. Il a des actions & des générations qui lui sont propres.

25. Ce monde s'est fait par hasard, sans dessein, sans intelligence, sans prédestination, par une conspiration fortuite des premières causes efficientes.

26. Le ciel est rond; son mouvement est circulaire, ses influences suivent la même direction.

27. La terre est quarrée; c'est pourquoi elle tient le milieu, comme le point du repos. Les quatre autres éléments sont à ses côtés.

28. Outre le ciel, il y a encore une matière première infinie: elle s'appelle *li*; le *tai-kie* en est l'émanation: elle ne se meut point; elle est transparente, subtile, sans action, sans connoissance; c'est une puissance pure.

29. L'air qui est entre le ciel & la terre, est divisé en huit cantons: quatre sont méridionaux, où regne *iang*, ou la chaleur; quatre sont septentrionaux, où dure *in*, ou le froid. Chaque canton a son *kua*, ou sa portion d'air; c'est-là le sujet de l'énigme de Fohi. Fohi a donné les premiers linéamens de l'histoire du monde. Confucius les a développés dans le livre de *li-kien*.

Voilà le système des Lettrés sur l'origine des choses. La métaphysique de la secte de *Toagu* est la même. Selon cette secte, *tao*, ou chaos, a produit un; c'est *tai-kie*, ou la matière seconde: *tai-kie* a produit deux, *in* & *iang*: deux ont produit trois, *tien*, *ty*, *gin*, *shih*, *yai*, le ciel, la terre & l'homme: trois ont produit tout ce qui existe.

Science subséquente.

Vuem-Vuam, & *Cheu-Kung*, son fils, en ont été les inventeurs: elle s'occupe des influences célestes sur les tems, les mois, les jours, les signes du zodiaque, & de la futurition des évènements, selon laquelle les actions de la vie doivent être dirigées. Voici ses principes.

1. La chaleur est le principe de toute action & de toute conservation; elle naît d'un mouvement produit par le soleil voisin, & par la lumière éclatante: le froid est cause de tout repos & de toute destruction; c'est une suite de la grande distance du soleil, de l'éloignement de la lumière, & de la présence des ténèbres.

2. La chaleur regne sur le Printems & sur l'Été; l'Automne & l'Hiver sont soumis au froid.

3. Le zodiaque est divisé en huit parties; quatre appartiennent à la chaleur, & quatre au froid.

4. L'influence des causes efficientes universelles se calcule en commençant au point cardinal ou *kua*, appelé *chin*; il est oriental; c'est le premier jour du Printems, ou le cinq ou six de Février.

5. Toutes choses ne sont qu'une seule & même substance.

6. Il y a deux matières principales; le chaos infini ou *li*; l'air ou *tai-kie*, émanation première de *li*: cette émanation contient en soi l'essence de la matière première, qui entre conséquemment dans toutes les productions.

7. Après la formation du ciel & de la terre, entre l'un & l'autre se trouva l'émanation première, ou l'air, matière la plus voisine de toutes les choses corruptibles.

8. Ainsi tout est sorti d'une seule & même es-

fence, substance, nature, par la condensation ; principe des figures corporelles ; par les modifications, variées selon les qualités du ciel, du soleil, de la lune, des étoiles, des planetes, des élémens, de la terre, de l'instant du lieu, & par le concours de toutes ces qualités.

9. Ces qualités font donc la forme & le principe des opérations intérieures & extérieures des corps composés.

10. La génération est un écoulement de l'air primitif ou du chaos modifié sous des figures, & doué de qualités plus ou moins pures ; qualités & figures combinées selon le concours du soleil, & des autres causes universelles & particulières.

11. La corruption est la destruction de la figure extérieure, & la séparation des qualités, des humeurs & des esprits unis dans l'air : les parties d'air désunies, les plus légères, les plus chaudes, & les plus pures montent ; les plus pesantes, les plus froides & les plus grossières descendent : les premières s'appellent *xin* & *hoen*, esprits purs, âmes séparées ; les secondes s'appellent *knei*, esprits impurs, ou les cadavres.

12. Les choses diffèrent & par la force extérieure, & par les qualités internes.

13. Il y a quatre qualités : le *ching*, droit, pur & constant ; le *pien*, courbe, impur & variable ; le *tung*, pénétrant & subtil ; le *se*, épais, obscur & impénétrable. Les deux premières sont bonnes & admises dans l'homme ; les deux autres sont mauvaises, & reléguées dans la brute & les êtres inanimés.

14. Des bonnes qualités naît la distinction du parfait & de l'imparfait, du pur & de l'impur dans les choses : celui qui a reçu les premiers de ces modes, est un Héros ou Lettré ; la raison le

commande ; il laisse loin de lui la multitude ; celui qui a reçu les seconds, est obscur & cruel ; sa vie est mauvaise ; c'est une bête sous une figure humaine : celui qui participe des uns & des autres, tient le milieu ; c'est un bon homme, sage & prudent ; il est du nombre des *hien-lin*.

15. *Tai-kie*, ou la substance universelle, se divise en *lieu* & *vu* ; *vu* est la substance figurée, corporelle, matérielle, étendue, solide & résistante ; *lieu* est la substance moins corporelle, mais sans figure déterminée, comme l'air ; on l'appelle *vu*, *kung-hieu*, *vu-kung*, néant, vuide.

16. Le néant ou vuide, ou la substance sans qualité & sans accident, *tai-vu*, *tai-kung*, est la plus pure, la plus subtile, & la plus simple.

17. Cependant, elle ne peut subsister par elle-même, mais seulement par l'air primitif : elle entre dans tout composé : elle est très-aérienne : on l'appelle *ki* : il ne faut pas la confondre avec la nature immatérielle & intellectuelle.

18. De *li* pur, ou du chaos, ou féminaire universel des choses, sortent cinq vertus ; la piété, la justice, la religion, la prudence, & la fidélité, avec tous ses attributs : de *li*, revêtu de qualités, & combiné avec l'air primitif, naissent cinq élémens physiques & moraux, dont la source est commune.

19. *Li* est donc l'essence de tout, ou, selon l'expression de Confucius, la raison première, ou la substance universelle.

20. *Li* produit tout par *ki*, ou son air primitif ; cet air est son instrument & son régulateur général.

21. Après un certain nombre d'ans & de révolutions, le monde finira, tout retournera à sa source première, à son principe ; il ne restera que

li & ki; & *li* reproduira un nouveau monde, & ainsi de suite à l'infini.

22. Il y a des esprits; c'est une vérité démontrée par l'ordre constant de la terre & des cieux, & la continuation réglée & non interrompue de leurs opérations.

23. Les choses ont donc un auteur, un principe invisible qui les conduit; c'est *chu*, le maître; *xin-kwei*, l'esprit qui va & revient; *si-kium*, le prince ou le souverain.

24. Autre preuve des esprits; ce sont les bienfaits répandus sur les hommes, amenés par cette voie au culte & aux sacrifices.

25. Nos pères ont offert quatre sortes de sacrifices; *lui*, au ciel, & à *xanghti* son esprit; *in*, aux esprits des six causes universelles, dans les quatre tems de l'année; *favor*, le froid, le chaud, le soleil, la lune, les étoiles, les pluies & la sécheresse; *vu ang*, aux esprits des montagnes & des fleuves; *pien*, aux esprits inférieurs, & aux hommes qui ont bien mérité de la république.

D'où il suit, 1°. que les esprits des Chinois ne sont qu'une seule & même substance avec la chose à laquelle ils sont unis: 2°. qu'ils n'ont tous qu'un principe, le chaos primitif; ce qu'il faut entendre du *tien chu*, notre Dieu, & du *xanghti*, le ciel ou l'esprit: 3°. que les esprits finiront avec le monde, & retourneront à la source commune de toutes choses: 4°. que relativement à leur substance primitive, les esprits sont tous également parfaits, & qu'ils ne sont distingués que par les parties plus grandes ou plus petites de leur résidence: 5°. qu'ils sont tous sans vie, sans intelligence, sans liberté: 6°. qu'ils reçoivent des sacrifices seulement selon la condition de leurs opérations, & des lieux qu'ils habitent: 7°. que ce sont des portions de la

substance universelle, qui ne peuvent être séparées des êtres où on les suppose, sans la destruction de ces êtres.

26. Il y a des esprits de génération & de corruption, qu'on peut appeler *esprits physiques*, parce qu'ils sont cause des effets physiques; & il y a des esprits de sacrifice, qui sont ou bien ou mal-faisans à l'homme, & qu'on peut appeler *politiques*.

27. La vie de l'homme consiste dans l'union convenable des parties de l'homme, qu'on peut appeler l'entité du ciel & de la terre: l'entité du ciel est un air très-pur, très-léger, de nature ignée, qui constitue l'*hoen*, l'âme ou l'esprit des animaux: l'entité de la terre est un air épais, pesant, grossier, qui forme le corps & les humeurs, & s'appelle *pe*, corps ou cadavre.

28. La mort n'est autre chose que la séparation de *hoen* & de *pe*; chacune de ces entités retourne à sa source, *hoen*, au ciel, *pe* à la terre.

29. Il ne reste après la mort que l'entité du ciel & l'entité de la terre; l'homme n'a point d'autre immortalité; il n'y a proprement d'immortel que *li*.

On convient assez de l'exacritude de cette exposition; mais chacun y voit l'athéisme, ou le déisme, ou le polythéisme, ou l'idolâtrie, selon le sens qu'il attache aux mots. Ceux qui veulent que le *li* des Chinois ne soit autre chose que notre Dieu, sont bien embarrassés quand on leur objecte que ce *li* est rond; mais de quoi ne se tire-t-on pas avec des distinctions? Pour disculper les Lettrés de la Chine du reproche d'athéisme & d'idolâtrie, l'obscurité de la langue prètoit assez; il n'étoit pas nécessaire de perdre à cela tout l'esprit que Leibnitz y a mis.

Si ce système est aussi ancien qu'on le prétend, on ne peut être trop étonné de la multitude surprenante d'expressions abstraites & générales, dans lesquelles il est conçu. Il faut convenir que ces expressions qui ont rendu l'ouvrage de Spinoza si long-tems intelligible parmi nous, n'au- roient guere arrêté les Chinois, il y a six ou sept cens ans : la langue effrayante de notre athée moderne est précisément celle qu'ils parloient dans leurs écoles.

Voilà les progrès qu'ils avoient faits dans le monde intellectuel, lorsque nous leur portâmes nos connoissances. Cet événement est l'époque de la philosophie moderne des Chinois. L'estime singulière dont ils honorèrent les premiers Européens qui débarquèrent dans leurs contrées, ne nous donne pas une haute idée des connoissances qu'ils avoient en mécanique, en astronomie, & dans les autres parties des mathématiques. Ces Européens n'étoient, même dans leur corps, que des hommes ordinaires : s'ils avoient quelques qualités qui les rendissent particulièrement recommandables, c'étoit le zèle avec lequel ils cou- roient annoncer la vérité dans des régions inconnues, au hasard de les arroser de leur propre sang, comme cela est si souvent arrivé depuis à leurs successeurs. Cependant ils furent accueillis ; la superstition, si communément ombrageuse, s'affou- pit devant eux ; ils se firent écouter ; ils ouvrirent des écoles ; on y accourut ; on y admira leur savoir. L'Empereur *Cham-hy*, sur la fin du dernier siècle, les admit à sa cour, s'instruisit de nos sciences, apprit d'eux notre philosophie, étudia les mathématiques, l'anatomie, l'astronomie, les mé- caniques, &c. Son fils *Yong-tching* ne lui ressem- bla pas : il reléqua à Canton & Macao les Virtuo-

ses Européens, excepté ceux qui résidoient à Pé- kin, qui y restèrent. *Kien-long*, fils de *Yong-tching*, fut un peu plus indulgent pour eux ; il défendit ce- pendant, la religion chrétienne, & persécuta même ceux de ses soldats qui l'avoient embrassée ; mais il souffrit les Jésuites, qui continuèrent d'enseigner à Pékin.

Il nous reste maintenant à faire connoître la philosophie pratique des Chinois ; pour cet effet, nous allons donner quelques-unes des sentences morales de ce Confucius, dont un homme qui as- pire à la réputation de Lettré & de Philosophe, doit savoir au moins quelques ouvrages entiers par cœur.

1. L'éthique politique a deux objets principaux ; la culture de la nature intelligente, l'institution du peuple.

2. L'un de ces objets demande que l'entende- ment soit orné de la science des choses, afin qu'il discerne le bien & le mal, le vrai & le faux, que les passions soient modérées ; que l'amour de la vérité & de la vertu se fortifie dans le cœur, & que la conduite envers les autres soit décente & honnête.

3. L'autre objet, que le citoyen sache se con- duire lui-même, gouverner sa famille, remplir sa charge, commander une partie de la nature, pos- séder l'empire.

4. Le Philosophe est celui qui a une connois- sance profonde des choses & des livres, qui pèse tout, qui se soumet à la raison, & qui marche, d'un pas assuré, dans les voies de la vérité & de la jus- tice.

5. Quand on aura consommé la force intel- lectuelle à approfondir les choses, l'intention & la volonté s'épureront, les mauvaises affections

s'éloigneront de l'ame, le corps se conservera sain ; le domestique sera bien ordonné, la charge bien remplie, le gouvernement particulier bien administré, l'Empire bien régi, il jouira de la paix.

6. Qu'est-ce que l'homme tient du Ciel ? la nature intelligente : la conformité de cette nature constitue la regle ; l'attention à vérifier la regle & à s'y assujettir est l'exercice du sage.

7. Il est une certaine raison ou droiture céleste donnée à tous ; il y a un supplément humain à ce don quand on l'a perdu. La raison céleste est du saint ; le supplément est du sage.

8. Il n'y a qu'un seul principe de conduite ; c'est de porter en tout de la sincérité, & de se conformer, de toute son ame & de toutes ses forces, à la mesure universelle : Ne fais point à autrui ce que tu ne veux pas qu'on te fasse.

9. On connoît l'homme en examinant ses actions, leur fin, les passions dans lesquelles il se complait, les choses en quoi il se repose.

10. Il faut divulguer sur le champ les choses bonnes à tous ; s'en réserver un usage exclusif, une application individuelle, c'est mépriser la vertu, c'est la forcer à un divorce.

11. Que le disciple apprenne les raisons des choses, qu'il les examine, qu'il raisonne, qu'il médite, qu'il pese, qu'il consulte le sage, qu'il s'éclaire, qu'il bannisse la confusion de ses pensées, & l'instabilité de sa conduite.

12. La vertu n'est pas seulement constante dans les choses extérieures.

13. Elle n'a aucun besoin de ce dont elle pourroit faire part à toute la terre, & elle ne pense rien qu'elle ne puisse s'avouer à elle-même à la face du ciel.

14. Il ne faut s'appliquer à la vertu que pour être vertueux.

15. L'homme parfait ne se perd jamais de vue.

16. Il y a trois degrés de sagesse ; savoir ce que c'est que la vertu, l'aimer, la posséder.

17. La droiture de cœur est le fondement de la vertu.

18. L'univers a cinq regles ; il faut de la justice entre le Prince & le sujet ; de la tendresse entre le pere & le fils ; de la fidélité entre la femme & le mari ; de la subordination entre les freres ; de la concorde entre les amis. Il y a trois vertus cardinales : la prudence qui discerne, l'amour universel qui embrasse, le courage qui soutient ; la droiture de cœur les suppose.

19. Les mouvemens de l'ame sont ignorés des autres : si tu es sage, veille donc à ce qu'il n'y a que toi qui vois.

20. La vertu est entre les extrêmes ; celui qui a passé le milieu n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint.

21. Il n'y a qu'une chose précieuse ; c'est la vertu.

22. Une nation peut plus par la vertu que par l'eau & par le feu ; je n'ai jamais vu périr le peuple qui l'a prise pour appui.

23. Il faut plus d'exemples au peuple que de préceptes ; il ne faut se charger de lui transmettre que ce dont on sera rempli.

24. Le sage est son censeur le plus sévère ; il est son témoin, son accusateur, & son juge.

25. C'est avoir atteint l'innocence & la perfection, que de s'être surmonté, & que d'avoir recouvré cet ancien & primitif état de droiture céleste.

26. La paresse engourdie, l'ardeur inconsidérée

rée, font deux obstacles égaux au bien.

27. L'homme parfait ne prend point une voie détournée; il suit le chemin ordinaire, & s'y tient ferme.

28. L'honnête homme est un homme universel.

29. La charité est cette affection constante & raisonnée qui nous immole au genre-humain, comme s'il ne faisoit avec nous qu'un individu, & qui nous associe à ses prospérités.

30. Il n'y a que l'honnête homme qui ait le droit de haïr & d'aimer.

31. Compense l'injure par l'aversion, & le bienfait par la reconnaissance; car c'est la justice.

32. Tomber & ne se point relever, voilà proprement ce que c'est que faillir.

33. C'est une espèce de trouble d'esprit que de souhaiter aux autres, ou ce qui n'est pas en notre puissance, ou des choses contradictoires.

34. L'homme parfait agit selon son état, & ne veut rien qui lui soit étranger.

35. Celui qui étudie la sagesse a neuf qualités en vue: la perspicacité de l'œil, la finesse de l'oreille, la sérénité du front, la gravité du corps, la véracité du propos, l'exactitude dans l'action, le conseil dans les cas douteux, l'examen des suites dans la vengeance & dans la colère.

La morale de Confucius est, comme l'on voit, bien supérieure à sa métaphysique & à sa physique. On peut consulter Bulfinger sur les maximes qu'il a laissées du gouvernement de la famille, des fonctions de la magistrature, & de l'administration de l'Empire.

Comme les Mandarins & les Lettrés ne font pas le gros de la nation, & que l'étude des Lettrés ne doit pas être une occupation bien com-

mune, la difficulté en étant là beaucoup plus grande qu'ailleurs, il semble qu'il resteroit encore bien des choses importantes à dire sur les Chinois, & cela est vrai; mais nous ne nous sommes pas proposés de faire l'abrégé de leur histoire, mais celui seulement de leur philosophie. Nous observerons cependant, 1°. que, quoiqu'on ne puisse accorder aux Chinois toute l'antiquité dont ils se vantent, & qui ne leur est guere disputée par leurs panegyristes, on ne peut nier toutefois que la date de leur Empire ne soit très-voisine du déluge. 2°. Que plus on leur accordera d'ancienneté, plus on aura de reproches à leur faire sur l'imperfection de leur langue & de leur écriture: il est inconcevable que des peuples à qui l'on donne tant d'esprit & de sagacité, aient multiplié à l'infini les accens, au lieu de multiplier les mots; & multiplié à l'infini les caracteres, au lieu d'en combiner un petit nombre. 3°. Que l'éloquence & la poésie tenant de fort près à la perfection de la langue, ils ne sont, selon toute apparence, ni grands Orateurs, ni grands Poètes. 4°. Que leurs drames sont bien imparfaits, s'il est vrai qu'on y prenne un homme au berceau, qu'on y représente la suite de toute sa vie, & que l'action théâtrale dure plusieurs mois de suite. 5°. Que dans ces contrées le peuple est très-enclin à l'idolâtrie, & que son idolâtrie est fort grossière, si l'histoire suivante, qu'on lit dans le *P. le Come* est bien vraie. Ce Missionnaire de la Chine raconte que les Médecins ayant abandonné la fille d'un Nankinois, cet homme qui aimoit éperdument son enfant, ne sachant plus à qui s'adresser, s'avisade demander la guérison à une de ses idoles: Il n'épargna ni les sacrifices, ni les mets, ni les parfums, ni l'argent: Il prodigua à l'idole tout ce qu'il

crut lui être agréable ; cependant sa fille mourut ; Son zélé alors & sa piété dégénérent en fureur ; il résolut de se venger d'une idole qui l'avoit abusé. Il porta sa plainte devant le juge , & pour suivit cette affaire comme un procès en regle , qu'il gagna , malgré toute la sollicitation des Bonzes , qui craignoient , avec juste raison , que la punition d'une idole qui n'exauçoit pas , n'eût des suites fâcheuses pour les autres idoles & pour eux.

Ces idolâtres ne sont pas toujours aussi modérés , lorsqu'ils sont mécontents de leurs idoles ; ils les haranguent à peu près dans ces termes : *Crois-tu que nous ayons tort dans notre indignation ? Sois juge entre nous & toi ; depuis long-tems nous te soignons , tu es logée dans un temple , tu es dorée de la tête aux pieds ; nous t'avons toujours servi les choses les plus délicieuses ; tu n'as pas mangé , c'est ta faute. Tu ne saurois dire que tu aies manqué d'encens ; nous avons tout fait de notre part , tu n'as rien fait de la tienne : plus nous te donnons , plus nous devenons pauvres ; conviens que si nous te devons , tu nous dois aussi. Or , dis-nous de quels biens tu nous as comblés ?* La fin de cette harangue est ordinairement d'abattre l'idole , & de la traîner dans les boues. Les Bonzes débauchés , hypocrites & avarés , encouragent le plus qu'ils peuvent à la superstition. Ils en font sur-tout pour les pèlerinages , & les femmes aussi , qui donnent beaucoup dans cette dévotion , qui n'est pas fort du goût des maris jaloux , au point que nos Missionnaires ont été obligés de bâtir aux nouveaux convertis des églises séparées pour les deux sexes. Voyez le P. le Comte. 6°. Qu'il paroît que parmi les religions étrangères tolérées , la religion chrétienne tient le haut rang : que les Mahométans n'y sont pas nombreux , quoi qu'ils y aient des mosquées superbes ; que les Jé-

suites ont beaucoup mieux réussi dans ce pays que ceux qui y ont exercé en même tems , ou depuis , les fonctions apostoliques ; que les femmes Chinoises semblent fort pieuses , s'il est vrai , comme dit le P. le Comte , qu'elles voudroient se confesser tous les jours , soit goût pour le Sacrement , soit tendresse de piété , soit quelque autre raison qui leur est particulière : qu'à en juger par les objections de l'Empereur aux premiers Missionnaires , les Chinois ne l'ont point embrassée en aveugles. *Si la connoissance de Jesus-Christ est nécessaire au salut , disoit cet Empereur aux Missionnaires , & que d'ailleurs Dieu nous ait voulu sincèrement sauver , comment nous a-t-il laissés si long-tems dans l'erreur ? Il y a plus de seize siècles que votre religion est établie dans le monde , & nous n'en avons rien su. La Chine est-elle si peu de chose qu'elle ne mérite pas qu'on pense à elle , tandis que tant de barbares sont éclairés ?* C'est une difficulté qu'on propose tous les jours sur les bancs en Sorbonne. Les Missionnaires , ajoute le P. le Comte , y répondirent , & le Prince fut content ; ce qui devoit être : des Missionnaires seroient ou bien ignorans , ou bien mal-adroits , s'ils s'embarquoient pour la conversion d'un peuple un peu policé , sans avoir la réponse à cette objection si commune. 7°. Que les Chinois ont d'assez bonnes manufactures en étoffes & en porcelaines ; mais que s'ils excellent par la matière , ils pèchent absolument par le goût & la forme ; qu'ils en feront encore long-tems aux magots ; qu'ils ont de belles couleurs & de mauvaises peintures ; en un mot , qu'ils n'ont pas le génie d'invention & de découverte qui brille aujourd'hui dans l'Europe : que s'ils avoient eu des hommes supérieurs , leurs lumieres auroient forcé les obstacles , par la seule impossibilité de rester captives : qu'en général ,

384 DE LA PHILOSOPHIE, &c.

l'esprit d'Orient est plus tranquille, plus paresseux, plus renfermé dans les besoins essentiels, plus borné à ce qu'il trouve établi, moins avide de nouveautés que l'esprit d'Occident : ce qui doit rendre particulièrement à la Chine les usages plus constants, le gouvernement plus uniforme, les loix plus durables ; mais que les sciences & les arts demandant une activité plus inquiète, une curiosité qui ne se lasse point de chercher, une sorte d'incapacité de se satisfaire, nous y sommes plus propres, & qu'il n'est pas étonnant que, quoique les Chinois soient les plus anciens, nous les ayons devancés de si loin. *Voyez les Mémoires de l'Académie, année 1727 ; l'Histoire de la Philosophie & des Philosophes de Brucker, Bulfinger, Leibnitz ; le P. le Comte ; les Mémoires des Missions étrangères ; & les Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

F I N.

ÉLOGE

ÉLOGE DE RICHARDSON,

*Auteur des Romans de PAMELA, de
CLARISSE & de GRANDISSON.*

Tome I.

B b



ÉLOGE

DE

RICHARDSON,

*Auteur des Romans de PAMELA, de CLARISSE &
de GRANDISSON.*



AR un Roman on a entendu jusqu'à ce jour un tissu d'événemens chimériques & frivoles, dont la lecture étoit dangereuse pour le goût & pour les mœurs. Je voudrois bien qu'on trouvât un autre nom pour les ouvrages de Richardson, qui élèvent l'esprit, qui touchent l'ame, qui respirent par-tout l'amour du bien, & qu'on appelle aussi des romans.

Tout ce que Montagne, Charon, la Rochefoucault & Nicole ont mis en maximes, Richardson l'a mis en action. Mais un homme d'esprit qui lit, avec réflexion, les ouvrages de Richardson, refait la plupart des sentences des Moralistes, & avec toutes ces sentences, il ne referoit pas une page de Richardson.

Une maxime est une règle abstraite & générale de conduite, dont on nous laisse l'application à faire. Elle n'imprime par elle-même aucune image sensible dans notre esprit: mais celui qui agit, on

le voit, on se met à sa place ou à ses côtés; on se passionne pour ou contre lui; on s'unit à son rôle, s'il est vertueux; on s'en écarte avec indignation, s'il est injuste & vicieux. Qui est-ce que le caractère d'un Lovelace, d'un Tomlinson n'a pas fait frémir? Qui est-ce qui n'a pas été frappé d'horreur du ton pathétique & vrai, de l'air de candeur & de dignité, de l'art profond avec lequel celui-ci joue toutes les vertus? Qui est-ce qui ne s'est pas dit, au fond de son cœur, qu'il faudroit fuir de la société, & se réfugier au fond des forêts, s'il y avoit un certain nombre d'hommes d'une pareille dissimulation?

O Richardson! on prend, malgré qu'on en ait, un rôle dans tes ouvrages; on se mêle à la conversation; on approuve, on blâme, on admire, on s'irrite, on s'indigne. Combien de fois ne me suis-je pas surpris, comme il est arrivé à des enfans qu'on avoit menés au spectacle pour la première fois, criant: *Ne le croyez pas, il vous trompe . . . si vous allez là, vous êtes perdu!* Mon ame étoit tenue dans une agitation perpétuelle. Combien j'étois bon! combien j'étois juste! que j'étois satisfait de moi! j'étois, au sortir de ta lecture, ce qu'est un homme à la fin d'une journée qu'il a employée à faire le bien.

J'avois parcouru, dans l'intervalle de quelques heures, un grand nombre de situations que la vie la plus longue offre à peine dans toute sa durée. J'avois entendu les vrais discours des passions; j'avois vu les ressorts de l'intérêt & de l'amour-propre jouer en cent façons diverses; j'étois devenu spectateur d'une multitude d'incidens; je sentoient que j'avois acquis de l'expérience.

Cet Auteur ne fait point couler le sang le long des lambris; il ne vous transporte point dans des

contrées éloignées; il ne vous expose point à être dévoré par des Sauvages; il ne se renferme point dans des lieux clandestins de débauche; il ne se perd jamais dans les régions de la féerie. Le monde où nous vivons est le lieu de la scène; le fond de son drame est vrai; ses personnages ont toute la réalité possible; ses caractères sont pris du milieu de la société; ses incidens sont dans les mœurs de toutes les nations policées; les passions qu'il peint sont telles que je les éprouve en moi; ce sont les mêmes objets qui les émeuvent; elles ont l'énergie que je leur connois; les traverses & les afflictions de ses personnages sont de la nature de celles qui me menacent sans cesse; il me montre le cours général des choses qui m'environnent. Sans cet art, mon ame se pliant, avec peine, à des biais chimériques, l'illusion ne seroit que momentanée, & l'impression foible & passagère.

Qu'est-ce que la vertu? C'est, sous quelque face qu'on la considère, un sacrifice de soi-même. Le sacrifice que l'on fait de soi-même en idée est une disposition préconçue à s'immoler en réalité.

Richardson sème dans les cœurs des germes de vertus qui y restent d'abord oisifs & tranquilles: ils y sont secrètement jusqu'à ce qu'il se présente une occasion qui les remue, & les fasse éclorre. Alors ils se développent; on se sent porter au bien avec une impétuosité qu'on ne se connoissoit pas. On éprouve, à l'aspect de l'injustice, une révolte qu'on ne sauroit s'expliquer à soi-même. C'est qu'on a fréquenté Richardson; c'est qu'on a conversé avec l'homme de bien, dans des moments où l'ame déintéressée étoit ouverte à la vérité.

Je me souviens encore de la première fois que

les ouvrages de Richardson tomberent entre mes mains : j'étois à la campagne. Combien cette lecture m'affecta délicieusement ! A chaque instant je voyois mon bonheur s'abrèger d'une page. Bientôt j'éprouvai la même sensation qu'éprouveroient des hommes d'un commerce excellent qui auroient vécu ensemble pendant long-tems, & qui seroient sur le point de se séparer. A la fin il me sembla, tout-à-coup, que j'étois resté seul.

Cet Auteur vous ramene sans cesse aux objets importans de la vie. Plus on le lit, plus on se plaît à le lire.

C'est lui qui porte le flambeau au fond de la caverne ; c'est lui qui apprend à discerner les motifs subtils & déshonnêtes qui se cachent, & se dérobent sous d'autres motifs qui sont honnêtes, & qui se hâtent de se montrer les premiers. Il souffle sur le fantôme sublime qui se présente à l'entrée de la caverne ; & le more hideux qu'il masquoit, s'aperçoit.

C'est lui qui fait faire parler les passions : tantôt avec cette violence qu'elles ont lorsqu'elles ne peuvent plus se contraindre, tantôt avec ce ton artificieux & modéré qu'elles affectent en d'autres occasions.

C'est lui qui fait tenir aux hommes de tous les états, de toutes les conditions, dans toute la variété des circonstances de la vie, des discours qu'on reconnoit. S'il est au fond de l'ame du personnage qu'il introduit, un sentiment secret, écoutez bien, & vous entendrez un ton dissonnant qui le décèlera. C'est que Richardson a reconnu que le mensonge ne pouvoit jamais ressembler parfaitement à la vérité, parce qu'elle est la vérité, & qu'il est le mensonge.

S'il importe aux hommes d'être persuadés qu'in-

dépendamment de toute considération ultérieure à cette vie, nous n'avons rien de mieux à faire, pour être heureux, que d'être vertueux, quel service Richardson n'a-t-il pas rendu à l'espece humaine ? Il n'a point démontré cette vérité ; mais il l'a fait sentir : à chaque ligne il fait préférer le sort de la vertu opprimée au sort du vice triomphant. Qui est-ce qui voudroit être Lovelace avec tous ses avantages ? Qui est-ce qui ne voudroit pas être Clarisse, malgré toutes ses infortunes ?

Souvent j'ai dit en le lisant : Je donnerois volontiers ma vie pour ressembler à celle-ci ; j'aime-rois mieux être mort que d'être celui-là.

Si je fais, malgré les intérêts qui peuvent troubler mon jugement, distribuer mon mépris ou mon estime, selon la juste mesure de l'impartialité, c'est à Richardson que je le dois. Mes amis, relisez-le, & vous n'exagérerez plus de petites qualités qui vous sont utiles ; vous ne déprimez plus de grands talens qui vous croient, où qui vous humilient.

Hommes, venez apprendre de lui à vous réconcilier avec les maux de la vie ; venez, nous pleurerons ensemble sur les personnages malheureux de ses fictions, & nous dirons : si le sort nous accable, du moins les honnêtes gens pleureront aussi sur nous. Si Richardson s'est proposé d'intéresser, c'est pour les malheureux. Dans son ouvrage, comme dans ce monde, les hommes sont partagés en deux classes : ceux qui jouissent & ceux qui souffrent ; c'est toujours à ceux-ci qu'il m'associe ; & sans que je m'en apperçoive, le sentiment de la commiseration s'exerce & se fortifie.

Il m'a laissé une mélancolie qui me plaît & qui dure ; quelquefois on s'en apperçoit, & l'on me

demande : Qu'avez-vous ? vous n'êtes pas dans votre état naturel ? que vous est-il arrivé ? On m'interroge sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parens, sur mes amis. O mes amis ! Pamela, Clarisse & Grandison sont trois grands drames ! Arraché à cette lecture par des occupations sérieuses, j'éprouvois un dégoût invincible ; je laissois là le devoir, & je reprenois le livre de Richardson. Gardez-vous bien d'ouvrir ces ouvrages enchanteurs, lorsque vous aurez quelques devoirs à remplir.

Qui est-ce qui a lu les ouvrages de Richardson, sans désirer de connoître cet homme, de l'avoir pour frere ou pour ami. Qui est-ce qui ne lui a pas souhaité toutes sortes de bénédictions ?

O Richardson, Richardson, homme unique à mes yeux ! tu feras ma lecture dans tous les tems. Forcé par des besoins pressans, si mon ami tombe dans l'indigence, si la médiocrité de ma fortune ne suffit pas pour donner à mes enfans les soins nécessaires à leur éducation, je vendrai mes livres ; mais tu me resteras ; tu me resteras sur le même rayon avec Moïse, Homere, Euripide & Sophocle, & je vous lirai tour-à-tour.

Plus on a l'ame belle, plus on a le goût exquis & pur, plus on connoit la nature, plus on aime la vérité, plus on estime les ouvrages de Richardson.

J'ai entendu reprocher à mon Auteur ses détails qu'on appelloit des longueurs : combien ces reproches m'ont impatienté !

Malheur à l'homme de génie qui franchit les barrières que l'usage & le tems ont prescrites aux productions des arts, & qui foule au pied le protocole & ses formules ! Il s'écoulera de longues

années après sa mort, avant que la justice qu'il mérite, lui soit rendue.

Cependant, soyons équitables. Chez un peuple entraîné par mille distractions, où le jour n'a pas assez de ses vingt-quatre heures pour les amusemens dont il s'est accoutumé de les remplir, les livres de Richardson doivent paroître longs. C'est par la même raison que ce peuple n'a déjà plus d'opéra, & qu'incessamment on ne jouera sur ses autres théâtres que des scènes détachées de comédie & de tragédie.

Mes chers concitoyens, si les romans de Richardson vous paroissent longs, que ne les abrégez-vous ? Soyez conséquens. Vous n'allez guere à une tragédie que pour en voir le dernier acte. Sautez tout de suite aux vingt dernières pages de Clarisse.

Les détails de Richardson déplaisent & doivent déplaire à un homme frivole & dissipé ; mais ce n'est pas pour cet homme-là qu'il écrivoit ; c'est pour l'homme tranquille & solitaire, qui a connu la vanité du bruit & des amusemens du monde, & qui aime à habiter l'ombre d'une retraite, & à s'attendrir utilement dans le silence.

Vous accusez Richardson de longueurs ! Vous avez donc oublié combien il en coûte de peines, de soins, de mouvemens, pour faire réussir la moindre entreprise, terminer un procès, conclure un mariage, amener une réconciliation. Pensez de ces détails ce qu'il vous plaira ; mais ils seront intéressans pour moi, s'ils sont vrais, s'ils font sortir les passions, s'ils montrent les caracteres.

Ils sont communs, dites-vous ; c'est ce qu'on voit tous les jours ! Vous vous trompez : c'est ce qui se passe tous les jours sous vos yeux, & que vous ne voyez jamais. Prenez-y garde ; vous fai-

res le procès aux plus grands poètes, sous le nom de Richardson. Vous avez vu cent fois le coucher du soleil & le lever des étoiles, vous avez entendu la campagne retentir du chant éclatant des oiseaux; mais qui de vous a senti que c'étoit le bruit du jour qui rendoit le silence de la nuit plus touchant? Eh bien, il en est pour vous des phénomènes moraux, ainsi que des phénomènes physiques: les éclats des passions ont souvent frappé vos oreilles; mais vous êtes bien loin de connoître tout ce qu'il y a de secret dans leurs accens & dans leurs expressions. Il n'y en a aucune qui n'ait sa physionomie; toutes ces physionomies se succèdent sur un visage, sans qu'il cesse d'être le même; & l'art du grand poète & du grand peintre est de vous montrer une circonstance fugitive qui vous avoit échappé.

Peintres, poètes, gens de goût, gens de bien, lisez Richardson, lisez-le sans cesse.

Sachez que c'est à cette multitude de petites choses que tient l'illusion: il y a bien de la difficulté à les imaginer; il y en a bien encore à les lire. Le geste est quelquefois aussi sublime que le mot, & puis ce sont toutes ces vérités de détail qui préparent l'ame aux impressions fortes des grands événemens. Lorsque votre impatience aura été suspendue par ces délais momentanés qui lui servoient de digues, avec quelle impétuosité ne se répandra-t-elle pas au moment où il plaira au poète de les rompre! C'est alors qu'affaibli de douleur, ou transporté de joie, vous n'aurez plus la force de retenir vos larmes prêtes à couler, & de vous dire à vous-même: *mais peut-être que cela n'est pas vrai*. Cette pensée a été éloignée de vous peu à peu, & elle est si loin qu'elle ne se présentera pas.

Une idée qui m'est venue quelquefois en rêvant aux ouvrages de Richardson, c'est que j'avois acheté un vieux château; qu'en visitant un jour ses appartemens, j'avois aperçu dans un angle une armoire qu'on n'avoit pas ouverte depuis long-tems, & que l'ayant enfoncée, j'y avois trouvé pêle-mêle les lettres de Clarisse & de Pamela. Après en avoir lu quelques-unes, avec quel empressement ne les aurois-je par rangées par ordre de dates! Quel chagrin n'aurois-je pas senti, s'il y avoit eu quelque lacune entre elles! Croit-on que j'eusse souffert qu'une main téméraire (j'ai presque dit sacrilège) en eût supprimé une ligne?

Vous qui n'avez lu les ouvrages de Richardson que dans votre élégante traduction françoise, & qui croyez les connoître, vous vous trompez.

Vous ne connoissez pas Lovelace; vous ne connoissez pas Clémentine; vous ne connoissez pas l'infortunée Clarisse; vous ne connoissez pas Miss Howe, sa chère & tendre Miss Howe, puisque vous ne l'avez point vue échevelée & étendue sur le cercueil de son amie, se tordant les bras, levant ses yeux noyés de larmes vers le ciel, remplissant la demeure des Harloves de ses cris aigus, & chargeant d'imprécations toute cette famille cruelle; vous ignorez l'effet de ces circonstances que votre petit goût supprimeroit, puisque vous n'avez pas entendu le son lugubre des cloches de la paroisse, porté par le vent sur la demeure des Harloves, & réveillant dans ces ames de pierre le remords assoupi; puisque vous n'avez pas vu le tressaillement qu'ils éprouverent au bruit des roues du char qui portoit le cadavre de leur victime. Ce fut alors que le silence morne qui regnoit au milieu d'eux, fut rompu par les sanglots du père

& de la mere; ce fut alors que le vrai supplice de ces méchantes ames commença, & que les serpens se remuerent au fond de leurs cœurs & les déchirerent. Heureux ceux qui purent pleurer!

J'ai remarqué que dans une société où la lecture de Richardson se faisoit en commun ou séparément, la conversation en devenoit plus intéressante & plus vive.

J'ai entendu, à l'occasion de cette lecture, les points les plus importans de la morale & du goût, discutés & approfondis.

J'ai entendu disputer sur la conduite de ses personnages, comme sur des événemens réels, louer, blâmer Pamela, Clarisse, Grandisson, comme des personnages vivans qu'on auroit connus, & auxquels on auroit pris le plus grand intérêt.

Quelqu'un d'étranger à la lecture qui avoit précédé & qui avoit amené la conversation, se seroit imaginé, à la vérité & à la chaleur de l'entretien, qu'il s'agissoit d'un voisin, d'un parent, d'un ami, d'un frere, d'une sœur.

Le dirai-je?... J'ai vu de la diversité des jugemens naître des haines secrètes, des mépris cachés, en un mot, les mêmes divisions entre des personnes unies, que s'il eût été question de l'affaire la plus sérieuse. Alors je comparois l'ouvrage de Richardson à un livre plus sacré encore, à un Evangile apporté sur la terre pour séparer l'époux de l'épouse, le père du fils, la fille de la mère, le frere de la sœur; & son travail rentroit ainsi dans la condition des êtres les plus parfaits de la nature. Tous sortis d'une main toute-puissante & d'une intelligence infiniment sage, il n'y en a aucun qui ne pèche par quelque endroit. Un bien présent peut être dans l'avenir la source d'un grand mal; un mal, la source d'un grand bien.

Mais qu'importe, si, grâces à cet auteur, j'ai plus aimé mes semblables, plus aimé mes devoirs, si je n'ai eu pour les méchans que de la pitié, j'ai conçu plus de commisération pour les malheureux, plus de vénération pour les bons, plus de circonspection dans l'usage des choses présentes, plus d'indifférence sur les choses futures, plus de mépris pour la vie, & plus d'amour pour la vertu, le seul bien que nous puissions demander au ciel, & le seul qu'il puisse nous accorder, sans nous châtier de nos demandes indiscrettes.

Je connois la maison des Harloves comme la mienne; la demeure de mon pere n'est pas plus familière que celle de Grandisson. Je me suis fait une image des personnages que l'auteur a mis en scène; leurs physionomies sont là: je les reconnois dans les rues, dans les places publiques, dans les maisons; elles m'inspirent du penchant ou de l'aversion. Un des avantages de son travail, c'est qu'ayant embrassé un champ immense, il subsiste sans cesse sous mes yeux quelque portion de son tableau. Il est rare que j'aie trouvé six personnes rassemblées, sans leur attacher quelques-uns de ses noms. Il m'adresse aux honnêtes gens, il m'écarte des méchans; il m'a appris à les reconnoître à des signes prompts & délicats. Il me guide quelquefois sans que je m'en apperçoive.

Les ouvrages de Richardson plairont plus ou moins à tout homme, dans tous les tems & dans tous les lieux; mais le nombre des lecteurs qui en sentiront tout le prix, ne fera jamais grand: il faut un goût trop sévère; & puis la variété des événemens y est telle, les rapports y sont si multipliés, la conduite en est si compliquée; il y a tant de choses préparées, tant d'autres sauvées, tant de personnages, tant de caractères! A peine

ai-je parcouru quelques pages de Clarisse, que je compte déjà quinze ou seize personnages; bientôt le nombre se double. Il y en a jusqu'à quarante dans Grandisson; mais ce qui confond d'étonnement, c'est que chacun a ses idées, ses expressions, son ton, & que ces idées, ces expressions, ce ton varient selon les circonstances, les intérêts, les passions, comme on voit sur un même visage les physionomies diverses des passions se succéder. Un homme qui a du goût ne prendra point une lettre de Madame Norton pour la lettre d'une des tantes de Clarisse, la lettre d'une tante pour celle d'une autre tante ou de Madame Howe, ni un billet de Madame Howe pour un billet de Madame Harlove, quoiqu'il arrive que ces personnages soient dans la même position, dans les mêmes sentimens; relativement au même objet. Dans ce livre immortel, comme dans la nature au printemps, on ne trouve point deux feuilles qui soient d'un même verd! quelle immense variété de nuances! S'il est difficile à celui qui lit de les saisir, combien n'a-t-il pas été difficile à l'auteur de les trouver & de les peindre!

O Richardson! j'oserai dire que l'histoire la plus vraie est pleine de mensonges, & que ton roman est plein de vérités. L'histoire peint quelques individus, tu peins l'espece humaine: l'histoire attribue à quelques individus ce qu'ils n'ont ni dit ni fait; tout ce que tu attribues à l'homme, il l'a dit & fait: l'histoire n'embrasse qu'une portion de la durée, qu'un point de la surface du globe; tu as embrassé tous les lieux & tous les tems. Le cœur humain, qui a été, est & fera toujours le même, est le modele d'après lequel tu copies. Si l'on appliquoit au meilleur historien une critique sévère, y en a-t-il aucun qui la soutint comme

toi? Sous ce point de vue, j'oserai dire que souvent l'histoire est un mauvais roman; & que le roman, comme tu l'as fait, est une bonne histoire. O peintre de la nature! c'est toi qui ne mens jamais.

Je ne me laisserai point d'admirer la prodigieuse étendue de tête qu'il t'a fallu pour conduire des drames de trente à quarante personnages, qui tous conservent si rigoureusement les caracteres que tu leur as donnés; l'étonnante connoissance des loix, des coutumes, des usages, des mœurs, du cœur humain, de la vie; l'inépuisable fonds de morale, d'expériences, d'observations qu'ils te supposent.

L'intérêt & le charme de l'ouvrage dérobent l'art de Richardson à ceux qui sont le plus faits pour l'appercevoir. Plusieurs fois j'ai commencé la lecture de Clarisse pour me former; autant de fois j'ai oublié mon projet à la vingtième page; j'ai seulement été frappé, comme tous les lecteurs ordinaires, du génie qu'il y a à avoir imaginé une jeune fille remplie de sagesse & de prudence, qui ne fait pas une seule démarche qui ne soit fautive, sans qu'on puisse l'accuser, parce qu'elle a des parens inhumains, & un homme abominable pour amant; à avoir donné à cette jeune prude l'amie la plus vive & la plus folle, qui ne dit & ne fait rien que de raisonnable, sans que la vraisemblance en soit blessée; à celle-ci un honnête homme pour amant, mais un honnête homme empêché & ridicule que sa maîtresse désole, malgré l'agrément & la protection d'une mere qui l'appuie; à avoir combiné dans ce Lovelace les qualités les plus rares & les vices les plus odieux, la bassesse avec la générosité, la profondeur & la frivolité, la violence & le sang froid, le bon sens

& la folie; à en avoir fait un scélérat qu'on hait; qu'on aime, qu'on admire, qu'on méprise, qui vous étonne, sous quelque forme qu'il se présente, & qui ne garde pas un instant la même; & cette foule de personnages subalternes, comme ils sont caractérisés! combien il y en a! & ce Belford avec ses compagnons, & Madame Howe & son Hickman, & Madame Norton, & les Harloves pere, mere, frere, sœurs, oncles & tantes, & toutes les créatures qui peuplent le lieu de débauche! Quels contrastes d'intérêts & d'humeurs! comme tous agissent & parlent! Comment une jeune fille, seule contre tant d'ennemis réunis, n'auroit-elle pas succombé! Et encore quelle est sa chute!

Ne reconnoît-on pas sur un fond tout divers la même variété de caracteres, la même force d'évenemens & de conduite dans Grandisson?

Pamela est un ouvrage plus simple, moins étendu, moins intrigué; mais y a-t-il moins de génie? Or, ces trois ouvrages, dont un seul suffiroit pour immortaliser, un seul homme les a faits.

Depuis qu'ils me sont connus, ils ont été ma pierre de touche; ceux à qui ils déplaisent, sont jugés pour moi. Je n'en ai jamais parlé à un homme que j'estimasse, sans trembler que son jugement ne se rapportât pas au mien. Je n'ai jamais rencontré personne qui partageât mon enthousiasme, que je n'aie été tenté de le serrer entre mes bras & de l'embrasser.

Richardson n'est plus. Quelle perte pour les lettres & pour l'humanité! Cette perte m'a touché comme s'il eût été mon frere. Je le portois en mon cœur sans l'avoir vu, sans le connoître que par ses ouvrages.

Je n'ai jamais rencontré un de ses compatriotes, un

un des miens qui eût voyagé en Angleterre, sans lui demander: Avez-vous vu le poëte Richardson? ensuite: Avez-vous vu le Philosophe Hume?

Un jour, une femme d'un goût & d'une sensibilité peu commune, fortement préoccupée de l'histoire de Grandisson, qu'elle venoit de lire, dit à un de ses amis qui partoit pour Londres: « Je vous prie de voir de ma part Miss Emilie, M. Belford, & sur-tout Miss Howe, si elle vit encore. »

Une autre fois, une femme de ma connoissance, qui s'étoit engagée dans un commerce de lettrés qu'elle croyoit innocent, effrayée du sort de Clarisse, rompit ce commerce tout au commencement de la lecture de cet ouvrage.

Est-ce que deux amis ne se sont pas brouillés, sans qu'aucun des moyens que j'ai employés pour les rapprocher m'ait réussi, parce que l'une méprisoit l'histoire de Clarisse, devant laquelle l'autre étoit prosternée?

J'écrivis à celle-ci, & voici quelques endroits de sa réponse.

» *La piété de Clarisse l'impatiente!* Eh quoi! veut-elle donc qu'une jeune fille de dix-huit ans, élevée par des parens vertueux & chrétiens, timide, malheureuse sur la terre, n'ayant guere d'espérance de voir améliorer son sort que dans une autre vie, soit sans religion & sans foi? Ce sentiment est si grand, si doux, si touchant en elle; ses idées de religion sont si saines & si pures; ce sentiment donne à son caractère une nuance si pathétique! Non, non, vous ne me persuaderez jamais que cette façon de penser soit d'une ame bien née.

» *Elle rit, quand elle voit cette enfant désespérée de la malédiction de son pere!* Elle rit, & c'est une mere. Je vous dis que cette femme ne peut

» jamais être mon amie : je rougis qu'elle l'ait
 » été. Vous verrez que la malédiction d'un pere
 » respecte, une malédiction qui semble s'être déjà
 » accomplie en plusieurs points importants, ne
 » doit pas être une chose terrible pour un enfant
 » de ce caractère ! & qui sait si Dieu ne ratifiera
 » pas dans l'éternité la sentence prononcée par
 » son pere ?

» *Elle trouve extraordinaire que cette lecture m'ar-*
rache des larmes ! Et ce qui m'étonne toujours,
 » moi, quand j'en suis aux derniers instants de
 » cette innocente, c'est que les pierres, les murs,
 » les carreaux insensibles & froids sur lesquels je
 » marche ne s'émeuvent pas, & ne joignent pas
 » leur plainte à la mienne. Alors tout s'obscurcit
 » autour de moi ; mon ame se remplit de ténèbres,
 » & il me semble que la nature se voile d'un crêpe
 » épais.

» *A son avis, l'esprit de Clarisse consiste à faire*
des phrases ; & lorsqu'elle en a pu faire quelques-
unes, la voilà consolée. C'est, je vous l'avoue,
 » une grande malédiction que de sentir & penser
 » ainsi, mais si grande, que j'aimerois mieux tout-
 » à-l'heure que ma fille mourût entre mes bras, que
 » de l'en favoir frappée. Ma fille !.... Oui, j'y ai
 » pensé, & je ne m'en dédis pas.

» Travaillez à présent, homme merveilleux,
 » travaillez, consommez-vous ; voyez la fin de votre
 » carrière à l'âge où les autres commencent la
 » leur, afin qu'on porte de vos chefs-d'œuvres
 » des jugemens pareils. Nature, prépare pendant
 » des siècles un homme tel que Richardson ; pour
 » le douer, épuise-toi ; sois ingrate envers tes au-
 » tres enfans : ce ne fera que pour un petit nom-
 » bre d'ames, comme la mienne, que tu l'auras
 » fait naître ; & la larme qui tombera de mes yeux

» fera l'unique récompense de ses veilles «.
 Et par proscription, elle ajoute : » Vous me de-
 » mandez l'enterrement & le testament de Clarisse,
 » & je vous les envoie ; mais je ne vous pardon-
 » nerois de ma vie d'en avoir fait part à cette
 » femme. Je me rétracte : lisez-lui vous-même ces
 » deux morceaux, & ne manquez pas de m'ap-
 » prendre que ses ris ont accompagné Clarisse jus-
 » qu'à dans sa dernière demeure, afin que mon
 » aversion pour elle soit parfaite «.

Il y a, comme on voit, dans les choses de
 goût, ainsi que dans les choses religieuses, une
 espece d'intolérance, que je blâme, mais dont je
 ne me garantirois que par un effort de raison.

J'étois avec un ami, lorsqu'on me remit l'enter-
 rement & le testament de Clarisse, deux mor-
 ceaux que le traducteur François a supprimés,
 sans qu'on sache trop pourquoi. Cet ami est un
 des hommes les plus sensibles que je connoisse, &
 un des plus ardens fanatiques de Richardson : peu
 s'en faut qu'il ne le soit autant que moi. Le voilà
 qui s'empare des cahiers, qui se retire dans un
 coin, & qui lit. Je l'examinai : d'abord je vois
 couler des pleurs ; bientôt il s'interrompt, il fan-
 glote ; tout-à-coup il se levé, il marche sans fa-
 voir où il va, il pousse des cris comme un hom-
 me désolé, & il adresse les reproches les plus
 amers à toute la famille des Harloves.

Je m'étois proposé de noter les beaux endroits
 des trois poèmes de Richardson ; mais le moyen ?
 Il y en a tant.

Je me rappelle seulement que la cent vingt-hui-
 tième lettre, qui est de Madame Harvey à sa nie-
 ce, est un chef-d'œuvre ; sans apprêt, sans art
 apparent, avec une vérité qui ne se conçoit pas,
 elle ôte à Clarisse toute esperance de reconcilia-

tion avec ses parens, seconde les vues de son ravisseur, la livre à sa méchanceté, la détermine au voyage de Londres, à entendre des propositions de mariage, &c. Je ne fais ce qu'elle ne produit pas; elle accuse la famille, en l'excusant; elle démontre la nécessité de la fuite de Clarisse, en la blâmant. C'est un des endroits, entre beaucoup d'autres, où je me suis écrié: *divin Richardson!* Mais pour éprouver ce transport, il faut commencer l'ouvrage, & lire jusqu'à cet endroit.

J'ai crayonné, dans mon exemplaire, la cent vingt-quatrième lettre, qui est de Lovelace à son complice Leman, comme un morceau charmant: c'est-là qu'on voit toute la folie, toute la gaieté, toute la ruse, tout l'esprit de ce personnage. On ne sait si l'on doit aimer ou détester ce démon. Comme il séduit ce pauvre domestique! C'est *le bon*, c'est *l'honnête Leman*. Comme il lui peint la récompense qui l'attend! *Tu seras Monsieur l'hôte de Pours Blanc; on appellera ta femme Madame l'hôtesse*. Et puis, en finissant: *Je suis votre ami Lovelace*. Lovelace ne s'arrête point à de petites formalités, quand il s'agit de réussir; tous ceux qui concourent à ses vues, sont ses amis.

Il n'y avoit qu'un grand Maître qui pût songer à associer à Lovelace cette troupe d'hommes perdus d'honneur & de débauche, ces viles créatures qui l'irritent par des railleries, & l'enhardissent au crime. Si Belford s'éleve seul contre son scélérat ami, combien il lui est inférieur! Qu'il falloit de génie pour introduire & pour garder quelque équilibre entre tant d'intérêts opposés!

Et croit-on que ce soit sans dessein que l'auteur a supposé à son héros cette chaleur d'imagination, cette frayeur du mariage, ce goût effréné de l'in-

trigue & de la liberté, cette vanité démesurée, tant de qualités & de vices!

Poètes, apprenez de Richardson à donner des confidens aux méchans, afin de diminuer l'horreur de leurs forfaits, en la divisant; & par la raison opposée, à n'en point donner aux honnêtes gens, afin de leur laisser tout le mérite de leur bonté.

Avec quel art ce Lovelace se dégrade & se relève! Voyez la lettre 175. Ce sont les sentimens d'un Cannibale; c'est le cri d'une bête féroce. Quatre lignes de proscription le transforment tout-à-coup en un homme de bien, ou peu s'en faut.

Grandisson & Pamela sont aussi deux beaux ouvrages; mais je leur préfère *Clarisse*. Ici l'auteur ne fait pas un pas qui ne soit de génie.

Cependant, on ne voit point arriver à la porte du Lord le vieux pere de Pamela, qui a marché toute la nuit; on ne l'entend point s'adresser aux valets de la maison, sans éprouver les plus violentes secousses.

Tout l'épisode de Clémentine dans *Grandisson* est de la plus grande beauté.

Et quel est le moment où Clémentine & Clarisse deviennent deux créatures sublimes? Le moment où l'une a perdu l'honneur, & l'autre la raison.

Je ne me rappelle point, sans frissonner, l'entrée de Clémentine dans la chambre de sa mere, pâle, les yeux égarés, le bras ceint d'une bande, le sang coulant le long de son bras, & dégouttant du bout de ses doigts, & son discours: *Maman, voyez, c'est le vôtre*. Cela déchire l'ame.

Mais pourquoi cette Clémentine est-elle si intéressante dans sa folie? C'est qu'étant plus maîtresse de ses pensées, de son esprit, ni des mou-

venens de son cœur, s'il se passoit en elle quelque chose honteuse, elle lui échapperoit. Mais elle ne dit pas un mot qui ne montre de la candeur & de l'innocence, & son état ne permet pas de douter de ce qu'elle dit.

On m'a rapporté que Richardson avoit passé plusieurs années dans la société, presque sans parler.

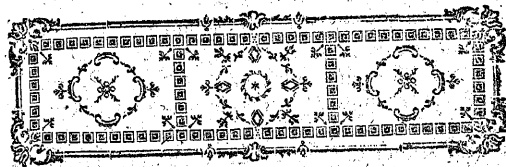
Il n'a pas eu toute la réputation qu'il méritoit. Quelle passion que l'envie ! C'est la plus cruelle des Euménides ; elle suit l'homme de mérite jusqu'au bord de sa tombe ; là elle disparaît, & la justice des siècles s'assied à sa place.

O Richardson ! si tu n'as pas joui, de ton vivant, de toute la réputation que tu méritois, combien tu seras grand chez nos neveux, lorsqu'ils te verront à la distance d'où nous voyons Homère ! Alors, qui est-ce qui osera arracher une ligne de ton sublime ouvrage ? Tu as eu plus d'admirateurs encore parmi nous que dans ta patrie, & je m'en réjouis. Siècles, hâtez-vous de couler, & d'amener avec vous les honneurs qui sont dûs à Richardson ! J'en atteste tous ceux qui m'écourent ; je n'ai point attendu l'exemple des autres pour te rendre hommage ; dès aujourd'hui j'étois incliné au pied de ta statue, je t'adorois, cherchant au fond de mon ame des expressions qui répondissent à l'étendue de l'admiration que je te portois, & je n'en trouvois point. Vous, qui parcourrez ces lignes que j'ai tracées sans liaison, sans dessein & sans ordre, à mesure qu'elles m'étoient inspirées dans le tumulte de mon cœur, si vous avez reçu du Ciel une ame plus sensible que la mienne, effacez-les. Le génie de Richardson a étouffé ce que j'en avois. Ses fantômes errent sans cesse dans mon imagination ; si je veux écrire,

j'entends la plainte de Clémentine ; l'ombre de Clarisse m'apparoît ; je vois marcher devant moi Grandisson ; Lovelace me trouble, & la plume s'échappe de mes doigts. Et vous, spectre plus doux, Emilie, Charlotte, Pamela, chere Miss Howe, tandis que je converse avec vous, les années du travail & de la moisson des lauriers se passent ; & je m'avance vers le dernier terme, sans rien tenter qui puisse me recommander aussi aux tems à venir.

F I N.

CHOIX
DE QUELQUES ARTICLES
DE
PHILOSOPHIE,
EXTRAITS
DU DICTIONNAIRE
ENCYCLOPÉDIQUE.



PHILOSOPHIE

DES

ÉGYPTIENS.



L'HISTOIRE de l'Égypte est, en général, un chaos, où la chronologie, la religion & la philosophie sont particulièrement remplies d'obscurités & de confusion.

Les Égyptiens voulurent passer pour les peuples les plus anciens de la terre, & ils en imposèrent sur leur origine. Leurs Prêtres furent jaloux de conserver la vénération qu'on avoit pour eux, & ils ne transmirent à la connoissance des peuples, que le vain & pompeux étalage de leur culte. La réputation de leur sagesse prétendue devenoit d'autant plus grande, qu'ils en faisoient plus de mystère, & ils ne la communiquèrent qu'à un petit nombre d'hommes choisis, dont ils s'assurèrent la discrétion par les épreuves les plus longues & les plus rigoureuses.

Les Égyptiens eurent des Rois, un gouvernement, des loix, des sciences, des arts, long-tems avant que d'avoir aucune écriture; en conséquence, des fables accumulées pendant une longue suite de siècles, corrompirent leurs tradi-

tions. Ce fut alors qu'ils recoururent à l'hieroglyphe ; mais l'intelligence n'en fut , ni assez facile , ni assez générale pour se conserver.

Les différentes contrées de l'Egypte souffrirent de fréquentes inondations ; ses anciens monumens furent renversés ; ses premiers habitans se disperserent ; un peuple étranger s'établit dans ses provinces désertes ; des guerres qui succéderent , répandirent , parmi les nouveaux Egyptiens ; des transfuges de toutes les nations circonvoisines. Les connoissances , les coutumes , les usages , les cérémonies , les idiomes se mêlerent & se confondirent. Le vrai sens de l'hieroglyphe , confié aux seuls Prêtres , s'évanouit ; on fit des efforts pour le retrouver. Ces tentatives donnerent naissance à une multitude incroyable d'opinions & de sectes. Les Historiens écrivirent les choses comme elles étoient de leur tems ; mais la rapidité des événemens jeta dans leurs écrits une diversité nécessaire. On prit ces différences pour des contradictions ; on chercha à concilier sur une même date , ce qu'il falloit rapporter à plusieurs époques. On étoit égaré dans un labyrinthe de difficultés réelles ; on en compliqua les détours pour soi-même & pour la postérité , par les difficultés imaginaires qu'on se fit.

L'Egypte étoit devenue une énigme indéchiffrable pour l'Egyptien même , voisin encore de la naissance du monde , selon notre chronologie. Les pyramides portoient , au tems d'Hérodote , des inscriptions dans une langue & des caracteres inconnus ; le motif qu'on avoit eu d'élever ces masses énormes , étoit ignoré. A mesure que les tems s'éloignoient , les siècles se projettoient les uns sur les autres ; les événemens , les noms , les hommes , les époques , dont rien ne fixoit la distance , se rapprochoient imperceptiblement , & ne se dis-

tinguoient plus ; toutes les transactions sembloient se précipiter pêle-mêle dans un abyme obscur , au fond duquel les Hyérophantes faisoient appercevoir à l'imagination des naturels , & à la curiosité des étrangers , tout ce qu'il falloit qu'ils y vissent pour la gloire de la nation , & pour leur intérêt.

Cette supercherie soutint leur ancienne réputation. On vint de toutes les contrées du monde connu chercher la sagesse en Egypte. Les Prêtres Egyptiens eurent pour disciples , Moïse , Orphée , Linus , Platon , Pythagore , Démocrite , Thalès ; en un mot , tous les Philosophes de la Grece. Ces Philosophes , pour accréditer leurs systêmes , s'appuyèrent de l'autorité des Hyérophantes. De leur côté , les Hyérophantes profitèrent du témoignage même des Philosophes , pour s'attribuer leurs découvertes. Ce fut ainsi que les opinions qui divisoient les sectes de la Grece , s'établirent successivement dans les gymnases de l'Egypte. Le platonisme , & le pythagorisme sur-tout , y laisserent des traces profondes ; ces doctrines porterent des nuances plus ou moins fortes sur celles du pays. Les nuances qu'elles affecterent d'en prendre , acheverent la confusion. Jupiter devint Osiris ; on prit Typhon pour Pluton. On ne vit plus de différence entre l'Adès & l'Amenthès. On fonda , de part & d'autre , l'identité sur les analogies les plus légères. Les Philosophes de la Grece ne consulterent là-dessus que leur sécurité & leurs succès ; les Prêtres de l'Egypte , que leur intérêt & leur orgueil. La sagesse versatile de ceux-ci changea au gré des conjonctures. Maîtres des livres sacrés , seuls initiés à la connoissance des caracteres dans lesquels ils étoient écrits ; séparés du reste des hommes , & renfermés dans des séminaires , dont la puissance des Souverains faisoit à peine entr'ou-

virer les portes, rien ne les compromettoit. Si l'autorité les contraignoit à admettre à la participation de leurs mystères quelque esprit naturellement ennemi du mensonge & de la charlatannerie, ils le corrompoient, & le déterminoient à secouer leurs vœux, ou ils le rebutoient par des devoirs pénibles & un genre de vie austère. Le Néophite le plus zélé étoit forcé de se retirer, & la doctrine ésotérique ne transpiroit jamais.

Tel étoit, à peu près, l'état des choses en Egypte, lorsque cette contrée fut inondée de Grecs & de Barbares qui y entrèrent à la suite d'Alexandre; source nouvelle de révolutions dans la théologie & la philosophie égyptiennes. La philosophie orientale pénétra dans les sanctuaires d'Egypte, quelques siècles avant la naissance de Jésus-Christ. Les notions judaïques & cabalistiques s'y introduisirent sous les Ptolémées. Au milieu de cette guerre intestine & générale, que la naissance du christianisme suscita entre toutes les sectes des Philosophes, l'ancienne doctrine égyptienne se défigura de plus en plus. Les Hiérophantes, devenus Syncretistes, chargerent leur Théologie d'idées philosophiques, à l'imitation des Philosophes qui remplissoient leur Philosophie d'idées théologiques. On négligea les livres anciens. On écrivit le système nouveau en caractères sacrés, & bientôt ce système fut le seul dont les Hiérophantes conservèrent quelque connoissance. Ce fut dans ces circonstances que Sanchoïaton, Manéthon, Asclépiade, Palefate, Chéremon, Hécatée publièrent leurs ouvrages. Ces Auteurs écrivoient d'une chose que ni eux, ni personne n'entendoient déjà plus. Qu'on juge par-là de la certitude des conjonctures de nos Auteurs modernes, Kircher, Marsham & Witsius, qui

n'ont travaillé qu'après des monumens mutilés, & que sur les fragmens très-suspects des disciples des derniers Hiérophantes.

Theut, qu'on appelle aussi *Thoyr* & *Thoot*, passe pour le premier fondateur de la sagesse égyptienne. On dit qu'il fut Chef du conseil d'Osiris; que ce Prince lui communiqua ses vœux; que Thoot imagina plusieurs arts utiles; qu'il donna des noms à la plupart des êtres de la Nature; qu'il apprit aux hommes à conserver la mémoire des faits par la voie du symbole; qu'il publia des loix; qu'il institua les cérémonies religieuses; qu'il observa le cours des astres; qu'il cultiva l'olivier; qu'il inventa la lyre & l'art paléstrique, & qu'en reconnaissance de ses travaux, les peuples de l'Egypte le placèrent au rang des Dieux, & donnerent son nom au premier mois de leur année.

Ce Theut fut un des Hermès de la Grèce, & c'est au sentiment de Cicéron, le cinquième Mercure des Latins. Mais, à juger de l'antiquité de ce personnage, par les découvertes qu'on lui attribue, Marsham a raison de prétendre que Cicéron s'est trompé.

L'Hermès, fils d'Agathodemon, & père de Tat, ou le second Mercure, succéda à Thoot dans les Annales historiques ou fabuleuses de l'Egypte. Celui-ci perfectionna la Théologie, découvrit les premiers principes de l'Arithmétique & de la Géométrie, sentit l'inconvénient des images symboliques, leur substitua l'hiéroglyphe, & éleva des colonnes sur lesquelles il fit graver, dans les nouveaux caractères qu'il avoit inventés, les choses qu'il crut dignes de passer à la postérité; ce fut ainsi qu'il se propoisa de fixer l'inconstance de la tradition: les peuples lui dressèrent des autels, & célébrèrent des fêtes en son honneur.

L'Égypte fut défolée par des guerres intestines & étrangères. Le Nil rompit ses digues, il se fit des ouvertures, qui submergerent une grande partie de la contrée. Les colonnes d'Agathodemon furent renversées; les sciences & les arts se perdirent; & l'Égypte étoit presque retombée dans sa première barbarie, lorsqu'un homme de génie s'avisa de recueillir les débris de la sagesse ancienne; de rassembler les monumens dispersés; de rechercher la clef des Hiéroglyphes, d'en augmenter le nombre, & d'en confier l'intelligence & le dépôt à un college de Prêtres. Cet homme fut le troisieme fondateur de la sagesse des Egyptiens. Les peuples le mirent aussi au nombre des Dieux, & l'adorerent sous le nom d'*Hermès Trismégiste*.

Tel fut donc, selon toute apparence, l'enchaînement des choses. Le tems qui efface les défauts des grands hommes, & qui releve leurs qualités, augmenta le respect que les Egyptiens portoient à la mémoire de leurs fondateurs, & ils en firent des Dieux. Le premier de ces Dieux inventa les arts de nécessité; le second fixa les événemens par des symboles; le troisieme substitua au symbole l'hiéroglyphe, plus commode; & s'il m'étoit permis de pousser la conjecture plus loin, je serois entrevoir le motif qui détermina les Egyptiens à construire leurs pyramides; & pour venger ces peuples des reproches qu'on leur a faits, je représenterois ces masses énormes dont a tant blâmé la vanité, la pesanteur, les dépenses & l'inutilité, comme les monumens destinés à la conservation des sciences, des arts, & de toutes les connoissances utiles à la nation Egyptienne.

En effet, lorsque les monumens du premier ou du second Mercure eurent été détruits, de quel côté se dûrent porter les vues des hommes pour

se

se garantir de la barbarie dont on les avoit retirés, conserver les lumieres qu'ils acquéroient de jour en jour, prévenir les suites des révolutions fréquentes auxquelles ils étoient exposés dans ces tems reculés où tous les peuples sembloient se mouvoir sur la surface de la terre, & obvier aux événemens destructeurs dont la nature de leur climat les menaçoit particulièrement? Fut-ce de chercher un autre moyen, ou de perfectionner celui qu'ils possédoient? Fut-ce d'assurer de la durée à l'hiéroglyphe, ou de passer de l'hiéroglyphe à l'écriture? Mais l'intervalle de l'hiéroglyphe à l'écriture est immense. La métaphysique qui rapprocheroit ces découvertes, & qui les enchaineroit l'une à l'autre, seroit mauvaise. La figure symbolique est une figure de la chose. Il y a le même rapport entre la chose & l'hiéroglyphe: mais l'écriture est une expression des voix. Ici le rapport change; ce n'est plus un art inventé qu'on perfectionne; c'est un nouvel art qu'on invente, & un art qui a ce caractère particulier que l'invention eût dû être totale & complete. C'est une observation de M. Duclos, de l'Académie Française, qui me paroît avoir jetté sur cette matiere un coup d'œil plus philosophique qu'aucun de ceux qui l'ont précédé.

Le génie rare, capable de réduire à un nombre borné l'infime variété des sons d'une langue, de leur donner des signes, de fixer pour lui-même la valeur de ces signes, & d'en rendre aux autres l'intelligence commune & familiere, ne s'étant point rencontrée chez les Egyptiens, dans la circonstance où il leur auroit été le plus utile; ces peuples, pressés entre l'inconvenient & la nécessité d'attacher la mémoire des faits à des monumens, ne dûrent naturellement penser qu'à en construire

Tome I,

D d

d'assez solides pour résister éternellement aux plus grandes révolutions. Tout semble concourir à fortifier cette opinion ; l'usage antérieur de confier à la pierre & au relief l'histoire des connoissances & des transactions : les figures symboliques qui subsistent encore au milieu des plus anciennes ruines du monde ; celles de Persépolis, où elles représentent les principes du gouvernement ecclésiastique & civil ; les colonnes sur lesquelles Theut grava les premiers caractères hiéroglyphiques ; la forme des nouvelles pyramides sur lesquelles on se proposa, si ma conjecture est vraie, de fixer l'état des sciences & des arts en Egypte ; leurs angles propres à marquer les points cardinaux du monde, & qu'on a employés à cet usage ; la dureté de leurs matériaux qui n'ont pu se tailler au marteau, mais qu'il a fallu couper à la scie ; la distance des carrières d'où ils ont été tirés, aux lieux où ils ont été mis en œuvre ; la prodigieuse solidité des édifices qu'on en a construits ; leur simplicité, dans laquelle on voit que la seule chose qu'on se soit proposée, c'est d'avoir beaucoup de solidité & de surface ; le choix de la figure pyramidale ou d'un corps qui a une base immense & qui se termine en pointe ; le rapport de la base à la hauteur ; les frais immenses de la construction ; la multitude d'hommes & la durée du tems que ce travail a consommés ; la similitude & le nombre de ces édifices ; les machines dont ils supposent l'invention ; un goût décidé pour les choses utiles, qui se reconnoît à chaque pas qu'on fait en Egypte ; l'inutilité prétendue de toutes ces pyramides comparées avec la haute sagesse des peuples : tout bon esprit qui passera ces circonstances, ne doutera pas un moment que ces monumens n'aient été construits pour être couverts un

jour de la science politique, civile & religieuse de la contrée ; que cette ressource ne soit la seule qui ait pu s'offrir à la pensée, chez des peuples qui n'avoient point encore d'écriture, & qui avoient vu leurs premiers édifices renversés ; qu'il ne faille regarder les pyramides comme bibles de l'Egypte, dont les tems & les révolutions avoient peut-être détruit les caractères plusieurs siècles avant l'invention de l'écriture ; que c'est la raison pour laquelle cet événement ne nous a point été transmis ; en un mot, que ces masses, loin d'enterrer l'orgueil ou la stupidité de ces peuples, sont des monumens de leur prudence & du prix inestimable qu'ils attachoient à la conservation de leurs connoissances. Et la preuve qu'ils ne se sont point trompés dans leur raisonnement, c'est que leur ouvrage a résisté, pendant une suite innombrable de siècles, à l'action destructive des éléments qu'ils avoient prévus, & qu'il n'a été endommagé que par la barbarie des hommes, contre laquelle les sages Egyptiens, ou n'ont point pensé à prendre des précautions ; ou ont senti l'impossibilité d'en prendre de bonnes. Tel est notre sentiment sur la construction des pyramides de l'Egypte : il seroit bien étonnant que, dans le grand nombre de ceux qui ont écrit de ces édifices, personne n'eût rencontré une conjecture qui se présente si naturellement.

Si l'on fait remonter l'institution des Prêtres Egyptiens jusqu'au tems d'Hermès Trismégiste, il n'y eut dans l'Etat aucun ordre de citoyens plus ancien que l'ordre ecclésiastique ; & si l'on examine avec attention quelques-unes des loix fondamentales de cette institution, on verra combien il étoit impossible que l'ordre des Hyérophantes ne devint pas nombreux, puissant, redouté.

ble, & qu'il n'entraînât pas tous les maux dont l'Egypte fut dévolée.

Il n'en étoit pas dans l'Egypte ainsi que dans les autres contrées du monde païen, où un temple n'avoit qu'un Prêtre & qu'un Dieu. On adoroit dans un seul temple *egyptien* un grand nombre de Dieux. Il y avoit un Prêtre au moins pour chaque Dieu, & un séminaire de Prêtres pour chaque temple. Combien n'étoit-il pas facile de prendre trop de goût pour un état où l'on vivoit aisément sans rien faire; où placé à côté de l'autel, on partageoit l'hommage avec l'idole; & l'on voyoit les autres hommes prosterner à ses pieds; où l'on en impoïoit aux Souverains mêmes; où l'on étoit regardé comme Ministre d'en haut & l'Interprete de la volonté du Ciel; où le caractère sacré dont on étoit revêtu, permettoit beaucoup d'injustices, & mettoit presque toujours à couvert du châtiement; où l'on avoit la confiance des peuples; où l'on domnoit sur les familles dont on possédoit les secrets; en un mot, où l'on réunissoit en la personne, la considération, l'autorité, l'opulence, la sainteté & la sécurité. D'ailleurs, il étoit permis aux Prêtres *Egyptiens* d'avoir des femmes, & il est d'expérience que les femmes des Ministres sont très fécondes.

Mais, pour que l'Hierophantisme engloutit tous les autres états, & ruinât plus sûrement encore la nation, la prêtrise égyptienne fut une de ces professions dans lesquelles les fils étoient obligés de succéder à leurs peres. Le fils d'un Prêtre étoit Prêtre-né; ce qui n'empêchoit point qu'on ne pût entrer dans l'ordre ecclésiastique sans être de famille sacerdotale. Cet ordre enlevoit donc continuellement des membres aux autres professions, & ne leur en restituoit jamais aucun.

Mais il en étoit des biens & des acquisitions ainsi que des personnes. Ce qui avoit appartenu une fois aux Prêtres, ne pouvoit plus retourner aux laïcs. La richesse des Prêtres alloit toujours en croissant, comme leur nombre. D'ailleurs, la masse des superstitions lucratives d'une contrée suit la proportion de ses Prêtres, de ses devins, de ses augures & de ses diseurs de bonne aventure, & de tous ceux en général qui tirent leur subsistance de leur commerce avec le Ciel.

Ajoutons à ces considérations, qu'il n'y avoit peut-être sur la surface de la terre aucun sol plus favorable à la superstition que l'Egypte. Sa fécondation étoit un prodige annuel. Les phénomènes qui accompagnoient naturellement l'arrivée des eaux, leur séjour & leur retraite, portoit les esprits à l'étonnement. L'émigration régulière des lieux bas vers les lieux hauts; l'oisiveté de cette demeure; le tems qu'on y donnoit à l'étude de l'astronomie; la vie sédentaire qu'on y menoit; les météores, les exhalaisons, les vapeurs sombres & mal-saines qui s'éleverent de la vase de toute une vaste contrée trempée d'eau, & frappée d'un Soleil ardent; les monstres qu'on y voyoit éclore; une infinité d'événemens produits dans le mouvement général de toute l'Egypte, s'enfuyant à l'arrivée de son fleuve, & descendant des montagnes, à mesure que les plaines se découvroient; tant de causes ne pouvoient manquer de rendre cette nation superstitieuse; car la superstition est par-tout une suite nécessaire des phénomènes surprenans dont les raisons sont ignorées.

Mais lorsque dans une contrée, le rapport de ceux qui travaillent à ceux qui ne font rien, va toujours en diminuant, il faut, à la longue, que les

bras qui s'occupent ne puissent plus suppléer à l'inaction de ceux qui demeurent oisifs, & que la condition de la fainéantise y devienne onéreuse à elle-même. Ce fut aussi ce qui arriva en Egypte; mais le mal étoit alors trop grand pour y remédier. Il fallut abandonner les choses à leur torrent. Le gouvernement en fut ébranlé. L'indigence & l'esprit d'intérêt engendrèrent parmi les Prêtres l'esprit d'intolérance. Les uns prétendirent qu'on adorât exclusivement les grues; d'autres voulurent qu'il n'y eût de vrai Dieu que le crocodile. Ceux-ci ne prêchèrent que le culte des chats, & anathématisèrent le culte des oignons. Ceux-là condamnèrent les mangeurs de fèves à être brûlés comme des impies. Plus ces articles de croyance étoient ridicules, plus les Prêtres y mirent de chaleur. Les séminaires se soulevèrent les uns contre les autres; les peuples crurent qu'il s'agissoit du renversement des autels & de la ruine de la religion, tandis qu'au fond il n'étoit question entre les Prêtres que de s'attirer la confiance & les offrandes des peuples. On prit les armes; on se battit, & la terre fut arrosée de sang.

L'Egypte fut superstitieuse dans tous les tems; parce que rien ne nous garantit entièrement de l'influence du climat, & qu'il n'y a guère de notions antérieures dans notre esprit à celles qui nous viennent du spectacle journalier du fol que nous habitons. Mais le mal n'étoit pas aussi général sous les premiers dépositaires de la sagesse trimégiste, qu'il le devint sous les derniers Hyérophantes.

Les anciens Prêtres de l'Egypte prétendoient que leurs Dieux étoient adorés même des barbares. En effet, le culte en étoit répandu dans la Chaldée, dans presque toutes les contrées de l'A-

sie; & l'on en retrouve aujourd'hui des traces très-distinctes parmi les cérémonies religieuses de l'Inde. Ils regardoient Osiris, Isis, Orus, Hermès, Anubis, comme des ames célestes qui avoient généreusement abandonné le séjour de la félicité suprême, pris un corps humain, & accepté toute la misère de notre condition, pour converser avec nous; nous instruire de la nature du juste & de l'injuste, nous communiquer les sciences & les arts, nous donner des loix, & nous rendre plus sages & moins malheureux. Ils se disoient descendans de ces êtres immortels, & les héritiers de leur divin esprit: doctrine excellente à débiter aux peuples; aussi n'y avoit-il anciennement aucun culte superstitieux dont les Ministres n'eussent quelque prétention de cette nature: ils réunirent quelquefois la souveraineté avec le sacerdoce. Ils étoient distribués en différentes classes employées à différens exercices, & distinguées par des marques particulières. Ils avoient renoncé à toute occupation manuelle & profane. Ils erroient sans cesse entre les simulacres des Dieux, la démarche composée, l'air austère, la contenance droite, & les mains renfermées sous leurs vêtemens. Une de leurs fonctions principales étoit d'exhorter les peuples à garder un attachement inviolable pour les usages du pays; & ils avoient un assez grand intérêt à bien remplir ce devoir du sacerdoce. Ils observoient le Ciel pendant la nuit; ils avoient des purifications pour le jour. Ils célébroient un office, qui consistoit à chanter quelques hymnes le matin, à midi, l'après-midi & le soir. Ils remplissoient les intervalles par l'étude de l'arithmétique, de la géométrie & de la physique expérimentale. . . . Leur vêtement étoit propre & modeste; c'étoit une étoffe de lin. Leur chaussure

étoit une natte de jonc. Ils pratiquoient sur eux la circoncision. Ils se rasoient tout le corps. Ils s'ablouoient d'eau froide trois fois par jour. Ils buvoient peu de vin. Ils s'interdisoient le pain dans les tems de purification, ou ils y mettoient de l'hysope. L'huile & le poisson leur étoient absolument défendus. Ils n'osoient pas même semer des fèves. Voici l'ordre & la marche de leurs processions.

Les Chantres étoient à la tête, ayant à la main quelques symboles de l'art musical. Les Chantres étoient particulièrement versés dans les deux livres de Mercure, qui renfermoient les hymnes des Dieux & les maximes des Rois.

Ils étoient suivis des Tireurs d'horoscopes portant la palme & le cadran solaire, les deux symboles de l'astrologie judiciaire. Ceux-ci étoient savans dans les quatre livres de Mercure sur les mouvemens des astres, leur lumière, leur coucher, leur lever, les conjonctions, & les oppositions de la lune & du soleil.

Après les Tireurs d'horoscopes, marchoient les Scribes des choses sacrées, une plume sur la tête, l'écriture, l'encrier & le jonc à la main. Ils avoient la connoissance de l'hieroglyphe, du cours du soleil, de la lune & des autres planetes, de la topographie de l'Egypte & des lieux consacrés, des mesures, & de quelques autres objets relatifs à la politique & à la religion.

Après les Horoscopistes venoient ceux qu'on appelloit les *Stotites*; avec les symboles de la justice & les coupes des libations. Ils n'ignoroient rien de ce qui concerne le choix des victimes, la discipline des temples, le culte divin, les prémices, les hymnes, les prieres, les fêtes, les pompes publiques, & autres matieres qui composoient dix des livres de Mercure.

Les Prophetes fermoient la procession. Ils avoient la poitrine nue; ils portoient dans leur sein découvert *l'hydia*; ceux qui veilloient aux pains sacrés les accompagnoient. Les Prophetes étoient initiés à tout ce qui a rapport à la nature des Dieux & à l'esprit des loix; ils présidoient à la répartition des impôts, & les livres sacerdotaux qui contenoient leur science, étoient au nombre de dix.

Toute la sagesse *egyptienne* formoit quarante-deux volumes, dont les six derniers, à l'usage des Pastophores, traitoient de l'anatomie, de la médecine, des maladies, des remedes, des instrumens, des yeux & des femmes. Ces livres étoient gardés dans les temples. Les lieux où ils étoient déposés n'étoient accessibles qu'aux anciens d'entre les Prêtres. On n'initioit que les Naturels du pays, qu'on faisoit passer auparavant par de longues épreuves. Si la recommandation d'un Souverain contraignoit à admettre dans un séminaire quelque personnage étranger, on n'épargnoit rien pour le rebuter. On enseignoit d'abord au Néophite l'épistotographie, ou la forme & la valeur des caracteres ordinaires. De-là, il passoit à la connoissance de l'écriture sainte, ou de la science du sacerdoce, & son cours de Théologie finissoit par des traités de l'hieroglyphe, ou du style lapidaire, qui se divisoit en caracteres parlans, symboliques, imitatifs & allégoriques.

Leur Philosophie morale se rapportoit principalement à la commodité de la vie & à la science du gouvernement. Si l'on considere qu'au sortir de leur école, Thalès sacrifie aux Dieux, pour avoir trouvé le moyen de décrire le cercle, & de mesurer le triangle; & que Pythagore immola cent boeufs, pour avoir découvert la propriété du

quarré de l'hypothénuse, on n'aura pas une haute opinion de leur géométrie. Leur astronomie se réduisoit à la connoissance du lever & du coucher des astres, des aspects des planetes, des solstices, des équinoxes, des parties du zodiaque; connoissances qu'ils appliquoient à des calculs astrologiques & généthliques. Eudoxe publia les premières idées systématiques sur le mouvement des corps célestes: Thalès prédit la première éclipse; soit que le dernier en eût inventé la méthode, soit qu'il l'eût apprise en Egypte, qu'étoit-ce que l'astronomie *egyptienne*? Il y a toute apparence que leurs observations ne doivent leur réputation qu'à l'inexactitude de celles qu'on faisoit ailleurs. La gamme de leur musique avoit trois tons, & leur lyre trois cordes. Il y avoit long-tems que Pythagore avoit cessé d'être leur disciple, lorsqu'il s'occupoit encore à chercher les rapports des intervalles des sons. Un long usage d'embaumer les corps auroit dû perfectionner leur médecine; cependant, ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'ils avoient des Médecins pour chaque partie du corps & pour chaque maladie. C'étoit, du reste, un tissu de pratiques superstitieuses, très-commodes pour pallier l'inefficacité des remèdes & l'ignorance du Médecin. Si le malade ne guériffoit pas, c'est qu'il avoit la conscience en mauvais état. Tout ce que Borrichius a débité de leur chymie, n'est qu'un délire érudit; il est démontré que la question de la transmutation des métaux n'avoit point été agitée avant le règne de Constantin. On ne peut nier qu'ils n'aient pratiqué, de tems immémorial, l'astrologie judiciaire; mais les en estimerons-nous beaucoup davantage? Ils ont eu d'excellens Magiciens, témoin leur querelle avec Moïse en présence de Pharaon, & la

métamorphose de leurs verges en serpens. Ce tour de sorcier est un des plus forts dont il soit fait mention dans l'Histoire. Ils ont eu deux Théologies, l'une éfoterique, & l'autre exotérique. La première consistoit à n'admettre d'autre Dieu que l'Univers, d'autres principes des êtres que la matière & le mouvement. Osiris étoit le soleil, la lune étoit Isis. Ils disoient qu'au commencement tout étoit confondu: le ciel & la terre n'étoient qu'un; mais dans le tems les élémens se séparèrent; l'air s'agita; sa partie ignée portée au centre, forma les astres, & alluma le soleil. Son sédiment grossier ne resta pas sans mouvement. Il se roula sur lui-même, & la terre parut. Le soleil échauffa cette masse inerte; les germes qu'elle contenoit fermentèrent, & la vie se manifesta sous une infinité de formes diverses. Chaque être vivant s'élança dans l'élément qui lui convenoit. Le monde, ajoutoient-ils, à ses révolutions périodiques, à chacune desquelles il est consumé par le feu. Il renaît de sa cendre, pour subir le même sort & la fin d'une autre révolution. Les révolutions n'ont point eu de commencement, & n'auront point de fin. La terre est un globe sphérique. Les astres sont des amas de feu. L'influence de tous les corps célestes conspire à la production & à la diversité des corps terrestres. Dans les éclipses de lune, ce corps est plongé dans l'ombre de la terre. La lune est une espece de terre-planétaire.

Les Egyptiens persisterent dans le matérialisme, jusqu'à ce qu'on leur en eut fait sentir l'absurdité. Alors ils reconnurent un principe intelligent, l'ame du monde, présent à tout, animant tout, & gouvernant tout selon des loix immuables. Tout ce qui étoit, en émanoit; tout ce qui cessoit d'être, y retournoit: c'étoit la source &

l'abyrne des existences. Ils furent successivement Déistes, Platoniciens, Manichéens, selon les conjonctures & les systèmes dominans. Ils admirent l'immortalité de l'âme : ils prièrent pour les morts. Leur Amenthes fut une espee d'enfer, ou d'élisée. Ils faisoient aux moribonds la recommandation de l'âme en ces termes : *Sol omnibus imperans, vos Dei universi qui viam hominibus largimini, me accipite : & Deus æternis contubernalem futurum rediit.* Selon eux, les âmes des justes rentroient dans le sein du grand principe, immédiatement après la séparation d'avec les corps. Celles des méchans se purifioient, ou se dépravoient encore davantage, en circulant dans le monde sous de nouvelles formes. La matiere étoit éternelle ; elle n'avoit été ni émanée, ni produite, ni créée. Le monde avoit eu un commencement, mais la matiere n'avoit point commencé, & ne pouvoit finir. Elle existoit par elle-même, ainsi que le principe immatériel. Le principe immatériel étoit l'être éternel qui informe ; la matiere étoit l'être éternel qui est informe. Le mariage d'Osiris & Isis étoit une allégorie de ce système. Osiris & Isis engendrèrent Orus, ou l'univers, qu'ils regardoient comme l'acte du principe actif appliqué au principe passif.

La maxime fondamentale de leur Théologie exotérique fut de ne rejeter aucune superstition étrangere ; conséquemment, il n'y eut point de Dieu persécuté sur la surface de la terre, qui ne trouvât un asyle dans quelque temple égyptien ; on lui en ouvroit les portes, pourvu qu'il se laissât habiller à la manière du pays. Le culte qu'ils rendirent aux bêtes, & à d'autres êtres de la nature, fut une suite assez naturelle de l'hieroglyphe : les figures hieroglyphiques représentées sur

la pierre, désignerent dans les commencemens différens phénomènes de la nature ; mais elles devinrent pour le peuple des représentations de la divinité, lorsque l'intelligence en fut perdue, & qu'elles n'eurent plus de sens ; de-là, cette foule de Dieux de toute espee dont l'Égypte étoit remplie ; de-là, ces contestations sanglantes qui s'éleverent entre les Prêtres, lorsque la partie laborieuse de la nation ne fut pas en état de fournir à ses propres besoins, & en même tems aux besoins de la portion oisive. *Summus utrinque in ira furor, vulgo quod numina vicinorum odit uterque locus, cum solos dicat habendos esse Deos quos ipsa colit.*

Ce seroit ici le lieu de parler des antiquités Égyptiennes, & des Auteurs qui ont écrit de la Théologie & de la Philosophie des Égyptiens : mais la plupart des Auteurs ont disparu dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie ; ce qui nous en reste est apocryphe, si l'on en excepte quelques fragmens conservés en citations dans d'autres ouvrages. Sanchoniaton est sans autorité. Manéthon étoit de Diospolis, ou de Sébennis : il vécut sous Ptolémée-Philadelphie. Il écrivit beaucoup de l'histoire de la Philosophie & de la Théologie des Égyptiens. Voici le jugement qu'Eusebe a porté de ses ouvrages : *Ex columnis, dit Eusebe, in Syriacâ terrâ positis, quibus sacrâ dialecto sacræ erant notæ insculptæ à Thoot, primo Mercurio ; post diluvium verò ex sacrâ linguâ in Græcam notis ibidem sacræ versæ fuerunt ; interque libros in adita Ægyptia relata ab Agatho dæmone, altero Mercurio Patre Tat ; unde ipse ait libros scriptos ab avo Mercurii Trismegisti. . . .* Quel fonds pourrions-nous faire sur cette traduction de traduction de symboles en hieroglyphes, d'hieroglyphes en caracteres égypt-

430 PHILOSOPHIE DES EGYPTIENS.

tiens sacrés, de caractères égyptiens sacrés en lettres grecques sacrées, de lettres grecques sacrées en caractère ordinaire, quand l'ouvrage de Manéthon seroit parvenu jusqu'à nous ?

La Table Isiaque est une des antiquités égyptiennes les plus remarquables. Pierre Bembe la tira d'entre les mains d'un ouvrier qui l'avoit jetée parmi d'autres mitrailles. Elle passa de-là dans le cabinet de Vinicus, Duc de Mantoue. Les Impériaux s'emparèrent de Mantoue en 1630, & la Table Isiaque disparut dans le sac de cette ville : un Médecin du Duc de Savoie la recouvra longtemps après, & la renferma parmi les antiquités de son Souverain, où elle existe apparemment. Que n'a-t-on point vu dans cette Table ? C'est un nuage où les figures se sont multipliées, selon qu'on avoit plus d'imagination & de connoissances. Rudbeck y a trouvé l'alphabet des Lappons ; Fabricius les signes du Zodiaque & les mois de l'année ; Herwart les propriétés de l'aimant & la polarité de l'aiguille aimantée ; Kircher, Pignorius, Witfius, tout ce qu'ils ont voulu ; ce qui n'empêchera pas ceux qui viendront après eux, d'y voir encore tout ce qu'ils voudront ; c'est un morceau admirable pour ne laisser aux modernes, de leurs découvertes, que ce qu'on ne jugera pas digne d'être attribué aux anciens.

PHILOSOPHIE

DES

CANADIENS.

NOUS devons la connoissance des sauvages du Canada au Baron de la Houtan, qui a vécu parmi eux environ l'espace de dix ans. Il rapporte dans sa relation quelques entretiens qu'il a eu sur la religion avec un de ces sauvages ; & il paroît que la Baron n'avoit pas toujours l'avantage dans la dispute. Ce qu'il y a de surprenant ; c'est de voir un *Huron* abuser assez subtilement des armes de notre dialectique pour combattre la religion chrétienne ; les abstractions & les termes de l'école lui sont presque aussi familiers qu'à un Européen qui auroit médité sur les livres de Scot. Cela a donné lieu de soupçonner le Baron de la Houtan d'avoir voulu jeter un ridicule sur la religion dans laquelle il avoit été élevé, & d'avoir mis dans la bouche d'un sauvage les raisons dont il n'auroit osé se servir lui-même.

La plupart de ceux qui n'ont vu ni entendu parler des sauvages, se sont imaginé que c'étoient des hommes couverts de poil, vivant dans les bois sans société comme des bêtes, & n'ayant de l'homme qu'une figure imparfaite : il ne paroît pas même que bien des gens soient revenus de cette idée. Les sauvages, à l'exception des cheveux & des sourcils, que plusieurs même ont soin d'arracher, n'ont aucun poil sur le corps ; car s'il arrivoit par hasard qu'il leur en vint quelqu'un, ils se l'ôte-

roient d'abord jusqu'à la racine. Ils naissent blancs comme nous ; leur nudité, les huiles dont ils se graissent, & les différentes couleurs dont ils se fardent, que le Soleil, à la longue, imprime dans leur peau, leur hâlent le teint : ils sont grands, d'une taille supérieure à la nôtre, ont les traits du visage fort réguliers, le nez aquilin ; ils sont bien faits en général, étant rare de voir parmi eux aucun boiteux, borgne, bossu, aveugle, &c.

A voir les sauvages du premier coup d'œil, il est impossible d'en juger à leur avantage, parce qu'ils ont le regard farouche, le port rustique, & l'abord si simple & si taciturne, qu'il seroit très-difficile à un Européen qui ne les connoitroit pas, de croire que cette manière d'agir est une espèce de civilité à leur mode, dont ils gardent entr'eux toutes les bienfaisances, comme nous gardons chez nous les nôtres, dont ils se moquent beaucoup. Ils sont donc peu caressans, & font peu de démonstrations ; mais nonobstant cela ils sont bons, affables, & exercent envers les étrangers & les malheureux une charitable hospitalité, qui a de quoi confondre toutes les nations de l'Europe. Ils ont l'imagination assez vive ; ils pensent juste sur leurs affaires : ils vont à leur fin par des voies sûres ; ils agissent de sang froid & avec un phlegme qui lasserait notre patience. Par raison d'honneur & par grandeur d'âme, ils ne se fâchent presque jamais. Ils ont le cœur haut & fier, un courage à l'épreuve, une valeur intrépide, une constance dans les tourmens qui semble surpasser l'héroïsme, & une égalité d'âme, que ni l'adversité, ni la prospérité n'altèrent jamais.

Toutes ces belles qualités seroient trop dignes d'admiration, si elles ne se trouvoient malheureusement accompagnées de quantité de défauts ; car

ils

ils sont légers & volages, fainéans au delà de toute expression, ingrats avec excès, soupçonneux, traîtres, vindicatifs, & d'autant plus dangereux, qu'ils savent mieux couvrir & qu'ils couvrent plus long-tems leurs ressentimens. Ils exercent envers leurs ennemis des cruautés si inouïes, qu'ils surpassent, dans l'invention de leurs tourmens, tout ce que l'histoire des anciens tyrans peut nous représenter de plus cruel. Ils sont brutaux dans leurs plaisirs, vicieux par ignorance & par malice ; mais leur rusticité & la disette où ils sont de toutes choses, leur donne sur nous un avantage, qui est d'ignorer sous les raffinemens du vice qu'ont introduit le luxe & l'abondance. Voici maintenant à quoi se réduit leur philosophie & leur religion.

1°. Tous les sauvages soutiennent qu'il y a un Dieu : ils prouvent son existence par la composition de l'univers, qui fait éclater la toute-puissance de son Auteur ; d'où il s'ensuit, disent-ils, que l'homme n'a pas été fait par hasard, & qu'il est l'ouvrage d'un principe supérieur en sagesse & en connoissance, qu'ils appellent le *grand esprit*. Ce grand esprit contient tout ; il paroît en tout, il agit en tout, & il donne le mouvement à toutes choses ; enfin, tout ce qu'on voit & tout ce qu'on conçoit, est ce Dieu qui, subsistant sans bornes, sans limites & sans corps, ne doit point être représenté sous la figure d'un vieillard, ni de quelque autre chose que ce puisse être, quelque belle, vaste & étendue qu'elle soit : ce qui fait qu'ils l'adorent en tout ce qui paroît au monde. Cela est si vrai, que lorsqu'ils voient quelque chose de beau, de curieux & de surprenant, sur-tout le Soleil & les autres astres, ils s'écrient : *ô grand esprit, nous te voyons par-tout.*

Tom I,

E e

2°. Ils disent que l'ame est immortelle, parce que si elle ne l'étoit pas, tous les hommes seroient également heureux en cette vie, puisq'ue Dieu étant infiniment parfait & infiniment sage, n'auroit pu créer les uns pour les rendre heureux, & les autres pour les rendre malheureux. Ils prétendent donc que Dieu veut, par une conduite qui ne s'accorde pas avec nos lumieres, qu'un certain nombre de créatures souffrent en ce monde, pour les en dédommager en l'autre; ce qui fait qu'ils ne peuvent souffrir que les Chrétiens disent que tel a été bien malheureux d'être tué, brûlé, &c. prétendant que ce que nous croyons malheur, n'est malheur que dans nos idées; puisq'ue rien ne se fait que par la volonté de cet être infiniment parfait, dont la conduite n'est ni bizarre ni capricieuse. Tout cela n'est point si sauvage.

3°. Le grand esprit a donné aux hommes la raison, pour les mettre en état de discerner le bien & le mal, & de suivre les regles de la justice & de la sagesse.

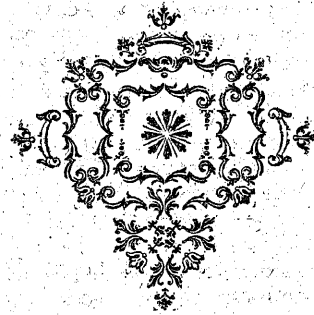
4°. La tranquillité de l'ame plaît infiniment à ce grand esprit. Il déteste, au contraire, le tumulte des passions, lequel rend les hommes méchans.

5°. La vie est un sommeil, & la mort un réveil qui nous donne l'intelligence des choses visibles & invisibles.

6°. La raison de l'homme ne pouvant s'élever à la connoissance des choses qui sont au dessus de la terre, il est inutile, & même nuisible, de chercher à pénétrer les choses invisibles.

7°. Après notre mort, nos ames vont dans un certain lieu, dans lequel on ne peut dire si les

bons sont bien, & si les méchans sont mal, parce que nous ignorons si ce que nous appelons *bien* ou *mal*, est regardé comme tel par le grand esprit.



PHILOSOPHIE

DES

ETHIOPENS.

Les Ethiopiens ont été les voisins des Egyptiens, & l'histoire de la Philosophie des uns n'est pas moins incertaine que l'histoire de la Philosophie des autres. Il ne nous est resté aucun monument digne de foi sur l'état des arts & des sciences en ces contrées. Tout ce qu'on nous raconte de l'Ethiopie paroît avoir été imaginé par ceux qui, jaloux de mettre Apollonius de Tyane en parallèle avec Jesus-Christ, ont écrit la vie du premier d'après cette vue.

Si l'on considère les vies de la plupart des Législateurs, on les trouvera calquées, à peu près, sur un même modèle; & une règle de critique qui seroit assez sûre, ce seroit d'examiner scrupuleusement ce qu'elles auroient chacune de particulier, avant que de l'admettre comme vrai, & de rejeter comme faux tout ce qu'on y remarqueroit de commun. Il y a une forte présomption que ce qu'on attribue de merveilleux à tant de personnages différens, n'est vrai d'aucun.

Les Ethiopiens se prétendoient plus anciens que les Egyptiens, parce que leur contrée avoit été plus fortement frappée des rayons du soleil, qui donne la vie à tous les êtres.

D'où l'on voit que ces peuples n'étoient pas éloignés de regarder les animaux comme des dé-

veloppemens de la terre mise en fermentation par la chaleur du soleil, & de conjecturer, en conséquence, que les especes avoient subi une infinité de transformations diverses, avant que de parvenir sous la forme où nous les voyons; que, dans leur première origine, les animaux naquissent isolés; qu'ils purent être ensuite mâles tout à la fois & femelles, comme on en voit encore quelques-uns; & que la séparation des sexes n'est peut-être qu'un accident, & la nécessité de l'accouplement qu'une voie de génération analogue à notre organisation actuelle.

Quelles qu'aient été les prétentions des Ethiopiens sur leur origine, on ne peut les regarder que comme une colonie d'Egyptiens; ils ont eu, comme ceux-ci, l'usage de la circoncision & des embaumemens, les mêmes vêtemens, les mêmes coutumes civiles & religieuses; les mêmes Dieux, Hammon, Pan, Hercule, Isis; les mêmes formes d'idoles, les mêmes hiéroglyphes, les mêmes principes, la distinction du bien & du mal moral, l'immortalité de l'ame & les métempsycofes, le même clergé, le sceptre en forme de soc, &c. En un mot, si les Ethiopiens n'ont pas reçu leur sagesse des Egyptiens, il faut qu'ils leur aient transmis la leur; ce qui est sans aucune vraisemblance: car la Philosophie des Egyptiens n'a point un air d'emprunt; elle tient à des circonstances inaltérables, c'est une production du sol. Elle est liée avec les phénomènes du climat par une infinité de rapports. Ce seroit en Ethiopie, *proles sine matre creata*: on en rencontre les causes en Egypte; & si nous étions mieux instruits, nous verrions toujours que tout ce qui est, est comme il doit être, & qu'il n'y a rien d'indépendant, ni dans les extravagances des hommes, ni dans leurs vertus.

Les Ethiopiens s'avoient autant inférieurs aux Indiens, qu'ils se prétendoient supérieurs aux Egyptiens; ce qui me prouve, contre le sentiment de quelques Auteurs, qu'ils devoient tout à ceux-ci, & rien aux autres. Leurs Gymnosophistes, car ils en ont eu, habitoient une petite colline voisine du Nil; ils étoient habitués dans toutes les saisons, à peu près comme les Athéniens au Printemps. Il y avoit peu d'arbres dans leur contrée; on y remarquoit seulement un petit bois où ils s'assembloient pour délibérer sur le bonheur général de l'Ethiopie. Ils regardoient le Nil comme le plus puissant des Dieux: c'étoit, selon eux, une divinité, terre & eau. Ils n'avoient point d'habitations; ils vivoient sous le ciel: leur autorité étoit grande; c'étoit à eux qu'on s'adressoit pour l'expiation des crimes. Ils traitoient les homicides avec la dernière sévérité. Ils avoient un ancien pour chef; ils se formoient des disciples, &c.

On attribue aux Ethiopiens l'invention de l'Astronomie & de l'astrologie; & il est certain que la sérénité continuelle de leur ciel, la tranquillité de leur vie, & la température toujours égale de leur climat, ont dû les porter naturellement à ce genre d'étude.

Les phases différentes de la lune sont, à ce qu'on dit, les premiers phénomènes célestes dont ils furent frappés; & en effet, les inconstances de cet astre me semblent plus propres à incliner les hommes à la méditation, que le spectacle constant du soleil, toujours le même sous un ciel toujours sérén. Quoique nous ayons l'expérience journalière de la vicissitude des êtres qui nous environnent, il semble que nous nous attendions à les trouver constamment tels que nous les avons vus une première fois; & quand le contraire est

arrivé, nous le remarquons avec un mouvement de surprise: or, l'observation & l'étonnement sont les premiers pas de l'esprit vers la recherche des causes. Les Ethiopiens rencontrèrent celle des phases de la lune; ils assurèrent que cet astre ne brilloit que d'une lumière empruntée. Les révolutions, & même les irrégularités des autres corps célestes ne leur échappèrent pas; ils formèrent des conjectures sur la nature de ces êtres; ils en firent des causes physiques générales. Ils leur attribuèrent différens effets, & ce fut ainsi que l'astrologie naquit parmi eux de la connoissance astronomique.

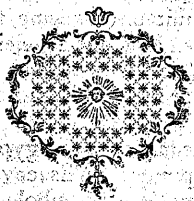
Ceux qui ont écrit de l'Ethiopie prétendent que ces lumières & ces préjugés passèrent de cette contrée dans l'Egypte, & qu'ils ne tardèrent pas à pénétrer dans la Lybie: quoi qu'il en soit, le peuple par qui les Lybiens furent instruits, ne peut être que de l'ancienneté la plus reculée. Atlas étoit de Lybie. L'existence de cet Astronome se perd dans la nuit des tems: les uns le font contemporain de Moïse; d'autres le confondent avec Enoch: si l'on suit un troisième sentiment, qui explique fort bien la fable du ciel porté sur les épaules d'Atlas, ce personnage n'en sera que plus vieux encore; car ces derniers en font une montagne.

La Philosophie morale des Egyptiens se réduisoit à quelques points, qu'ils enveloppoient des voiles de l'énigme & du symbole: » Il faut, disent-ils, adorer les Dieux, ne faire de mal à personne, s'exercer à la fermeté, & mépriser la mort: la vérité n'a rien de commun, ni avec la terreur des arts magiques, ni avec l'appareil imposant des miracles & du prodige: la tempérance est la base de la vertu: l'excès de

» pouille l'homme de sa dignité : il n'y a que les
 » biens acquis avec peine dont on jouisse avec
 » plaisir ; le faste & l'orgueil sont des marques de
 » petitesse : il n'y a que vanité dans les visions
 » & dans les songes, &c.

Nous ne pouvons dissimuler que le Sophiste qui fait honneur de cette doctrine aux Ethiopiens, ne paroisse s'être proposé secrètement de rabaisser un peu la vanité puérile de ses concitoyens, qui renfermoient dans leur petite contrée toute la sagesse de l'univers.

Au reste, en faisant des Ethiopiens l'objet de ses éloges, il avoit très-bien choisi. Dès le tems d'Homere, ces peuples étoient connus & respectés des Grecs, pour l'innocence & la simplicité de leurs mœurs. Les Dieux mêmes, selon leur Poète, se plaisoient à demeurer au milieu d'eux. *Jupiter s'en étoit allé, dit-il, chez les peuples innocens d'Ethiopie, & avec lui tous les Dieux.* Iliad.



PHILOSOPHIE

DES

C E L T E S.

Sous ce nom, il faut comprendre non-seulement les Philosophes Gaulois, mais encore tous ceux qui ont anciennement fleuri en Europe, soit dans les Isles Britanniques, soit parmi les Germains & les Iberes, soit dans l'Italie. Burnet, dans ses *Origines Philosophiques*, dit qu'il est fort vraisemblable que les Germains & les Bretons insulaires ont eu des Druides, moins savans peut-être, & moins respectés que ceux des Gaulois, mais au fond imbus de la même doctrine, & se servant de la même méthode pour la faire connoître.

L'histoire de la philosophie des Celtes ne nous offre rien de certain ; & cette obscurité qui la couvre, n'a rien de surprenant ; tant les tems où elle se cache sont éloignés de notre âge, & de celui même des anciens Romains. Nous ne trouvons rien, soit dans nos mœurs & nos usages, soit dans le témoignage des Auteurs Latins, qui puisse fixer nos doutes sur ce qui regarde ces peuples. Ce qui pourroit nous procurer des connoissances certaines, & nous instruire de leur religion, ce seroit les écrits, ou autres monumens domestiques qu'ils nous auroient laissés ; mais tout cela nous manque, soit que le tems les ait détruits entièrement, soit qu'ils aient voulu les dérober à ceux qui n'étoient pas initiés dans leurs mystères ; soit enfin, ce qui est le plus vraisemblable,

qu'ils n'écrivissent point leurs dogmes, & qu'ils fussent dans l'usage de les transmettre par le canal de la tradition orale & vivante. Les fables qui défigurent leur histoire, & qui ont été compilées par Polin, Plin, Pomponius-Mela, Aulugelle, Hérodote & Strabon, montrent assez quel fond nous devons faire sur les Ecrivains, tant Grecs que Latins, qui se sont mêlés de l'écrire. César lui-même, vainqueur des Gaules, tout curieux observateur qu'il étoit des mœurs & des usages des nations qu'il avoit vaincues, ne nous dit que très-peu de chose des Celtes, & encore le peu qu'il en dit est-il noyé dans un amas de fables. D'ailleurs, ce qui a contribué beaucoup à répandre de l'obscurité sur cette histoire, c'est le mélange de tous ces peuples, auxquels on donnoit le nom de Celtes, avec les différentes nations qu'ils étoient à portée de connoître; par-là s'introduisit nécessairement, dans leurs mœurs, & dans leurs dogmes, une variété étonnante. Par exemple, du tems de César & de Tacite, les Gaulois différoient beaucoup des Germains, quoiqu'ils eussent une même origine. Les Germains étoient extrêmement grossiers, en comparaison des Gaulois, qui, au rapport de Justin, avoient adouci leurs mœurs par le commerce des Grecs, qui étoient venus s'établir à Marseille, & avoient puisé chez eux quelque teinture de cette politesse qui leur étoit comme naturelle. Les Grecs & les Latins n'ont bien connu que les derniers tems de l'histoire des Celtes; & l'on peut dire que les premiers ont été pour eux couverts de nuages.

Quand nous parlons des Celtes, il ne faut pas se représenter des peuples polis à la manière des Grecs & des Romains, & cultivant avec le même soin les arts & les sciences. Cette nation étoit

plus guerrière que savante, & plus exercée à chasser dans ses vastes forêts, qu'à disserter avec subtilité sur des questions métaphysiques. Ce qui caractérise principalement cette nation, c'est qu'elle avoit une excellente morale, & que par-là du moins, elle étoit préférable aux Grecs & aux Latins, dont le talent d'angereux étoit d'obscurcir les choses les plus claires, à force de subtilités. Son mépris pour les sciences n'étoit pourtant pas si exclusif, qu'elle n'eût aussi des Savans & des Sages, qui étoient jaloux de répandre au loin leur philosophie, quoique sous une forme différente de celle des Grecs & des Romains. Ces Savans & ces Sages s'appelloient *Druïdes*, nom fameux dans l'antiquité, mais très-obscur quant à son origine. L'opinion la plus probable dérive ce nom du mot *chêne*; parce que, selon la tradition constante, les *Druïdes* tenoient leurs assemblées dans un lieu planté de chênes, & qu'ils avoient beaucoup de vénération pour cette espèce d'arbre, qu'ils regardoient comme sacré. La conformité de leur doctrine avec celle des Mages & des Perses, des Chaldéens de Babylone, des Gymnosophistes des Indes, prouve qu'ils ont été en relation avec ces Philosophes.

On ne peut mieux connoître quelles étoient les fonctions, l'autorité & la manière d'enseigner des *Druïdes*, que par ce qu'on en lit dans les *Commentaires* de Jules-César. » Les *Druïdes*, nous dit » ce Général instruit, président aux choses divi- » nes, reglent les sacrifices, tant publics que par- » ticuliers, interprètent les augures & les aru- » pices. Le concours des jeunes gens qui se ren- » dent auprès d'eux pour s'instruire, est prodigieux; rien n'égale le respect qu'ils ont pour leurs Maîtres, ils se rendent arbitres dans pres-

» que toutes les affaires, soit publiques, soit pri-
 » vées ; & si quelque meurtre a été commis, s'il
 » s'éleve quelque dispute sur un héritage, sur les
 » bornes des terres, ce sont eux qui reglent tout ;
 » ils décernent les peines & les récompenses. Ils
 » interdisent les sacrifices, tant aux particuliers
 » qu'aux personnes publiques, lorsqu'ils ont la
 » témérité de s'élever contre leurs décrets ; cette
 » interdiction passe chez ces peuples pour une
 » peine très-grave ; ceux sur qui elle tombe sont
 » mis au rang des impies & des scélérats. Tout le
 » monde les fuit & évite leur rencontre, avec au-
 » tant de soin que s'ils étoient des pestiférés. Tout
 » accès aux honneurs leur est fermé, & ils sont dé-
 » pouillés de tous les droits de citoyens. Les Dru-
 » ides reconnoissent un Chef, qui exerce sur eux
 » une grande autorité. Si après sa mort il se trou-
 » ve parmi eux quelqu'un qui ait un mérite émi-
 » nent, il lui succede ; mais s'il y a plusieurs con-
 » tendans, c'est le suffrage des Druides qui décide
 » de l'élection ; il arrive même que les brigues
 » sont quelquefois si violentes & si impétueuses,
 » qu'on a recours à la voie des armes. Dans un
 » certain tems de l'année, ils s'assemblent près
 » des confins du pays Chartrain, situé au milieu
 » de la Gaule, dans un lieu consacré, où se ren-
 » dent de toutes parts ceux qui sont en litige ;
 » & là, leurs décisions sont écoutées avec res-
 » pect. Les Druides sont exempts d'aller à la guer-
 » re, de payer aucun tribut : en un mot, ils jouis-
 » sent de tous les droits du peuple, sans parta-
 » ger avec lui les charges de l'Etat. Ce sont ces
 » privilèges qui engagent un grand nombre de
 » personnes à se mettre sous leur discipline, &
 » les parens à y soumettre leurs enfans. On dit
 » qu'on charge leur mémoire d'un grand nom-

» bre de vers qu'ils sont obligés d'apprendre avant
 » que d'être incorporés au corps des Druides :
 » c'est ce qui fait que quelques-uns, avant que
 » d'être initiés, demeurent vingt ans sous la dis-
 » cipline. Quoiqu'ils soient dans l'usage de se ser-
 » vir de l'écriture, qu'ils ont apprise des Grecs,
 » tant dans les affaires civiles que politiques, ils
 » croiroient faire un grand crime, s'ils l'em-
 » ploient dans les choses de religion. On
 » voit, par ce long morceau que je viens de tran-
 » crire, que les Druides avoient une grande in-
 » fluence dans toutes les délibérations de l'Etat ;
 » qu'ils avoient trouvé le moyen d'attirer à eux la
 » plus grande partie du gouvernement, laissant au
 » Prince qui vivoit sous leur tutelle, le seul droit
 » de commander la guerre. La tyrannie de ces Pré-
 » tres ne pouvoit être que funeste à la puissance
 » royale : car je suppose qu'un Roi s'échappant de
 » leur tutelle, eût eu assez de force dans l'esprit pour
 » gouverner par lui-même, sans daigner les consul-
 » ter ; il est évident qu'ils pouvoient lui interdire
 » les sacrifices, lancer contre lui l'anathème de la
 » religion, soulever l'esprit de leurs disciples aveu-
 » glément dociles à leurs leçons, & les menacer du
 » courroux de leurs Dieux, s'ils ne respectoient pas
 » l'excommunication dont ils l'avoient frappé. Dans
 » les Druides, je ne vois pas des Philosophes, mais
 » des imposteurs qui, uniquement occupés de leur
 » intérêt, de leur gloire & de leur réputation, tra-
 » vailloient à asservir leur imbécille nation sous le
 » joug d'une honteuse ignorance. Si l'on en croit les
 » anciens Ecrivains, ces prétendus Philosophes
 » étoient vêtus magnifiquement, & portoient des
 » colliers d'or. Le luxe dans lequel ils vivoient fai-
 » soit tout leur mérite, & il leur avoit acquis, par-
 » mi les Gaulois, une grande autorité.

Les Druides étoient partagés en plusieurs classes : il y avoit parmi eux, selon Ammien-Marcellin, les *Bardes*, les *Eubages*, & ceux qui retenoient proprement le nom de *Druides*. Les Bardes s'occupoient à mettre en vers les grandes actions de leurs héros, & les chantoient sur des instrumens de musique. Les Eubages, abymés dans la contemplation de la nature, s'occupoient à en découvrir les secrets. Mais ceux qu'on appelloit *Druides* par excellence, joignoient à l'étude de la nature la science de la morale, & l'art de gouverner les hommes. Ils avoient une double doctrine; l'une pour le peuple, & qui étoit par conséquent publique; l'autre pour ceux qu'ils instruisoient en particulier, & qui étoit secrète. Dans la première, ils exposoient au peuple ce qui concernoit les sacrifices, le culte de la religion, les augures, toutes les especes de divinations : ils avoient soin de ne publier de leur doctrine que ce qui pouvoit exciter à la vertu, & fortifier contre la crainte de la mort. Pour la doctrine qu'ils enseignoient à ceux qu'ils initioient dans leurs mysteres, il n'est pas possible de la diviner : c'eût été la profaner que de la rendre intelligible à ceux qui n'avoient pas l'honneur d'être adoptés; & pour inspirer à leurs disciples, je ne sais quelle horreur sacrée pour leurs dogmes, ce n'étoit pas dans les villes ni en pleine campagne qu'ils tenoient leurs assemblées savantes, mais dans le silence de la solitude, & dans l'endroit le plus caché de leurs sombres forêts : aussi leurs dogmes étoient-ils des mysteres impénétrables pour tous ceux qui n'étoient point admis. C'est ce que Lucain a exprimé d'une manière si énergique par ces vers :

Solis nosse Deos, & Cæli lumina vobis;

*Aut solis noscitur datum : nemora alta remotis
Incoluit lucis.*

Après cela, est-il surprenant que les Grecs & les Romains aient avoué leur ignorance profonde sur les dogmes cachés des Druides? Le seul de ces dogmes qui ait transpiré, & qui ait percé les sombres voiles sous lesquels ils enveloppoient leur doctrine, c'est celui de l'immortalité de l'ame. On savoit bien, en général, que leurs instructions secrètes rouloient sur l'origine & la grandeur du monde, sur la nature des choses, sur l'immortalité & la puissance des Dieux : mais ce qu'ils pensoient sur tous ces points, étoit absolument ignoré. En divulguant le dogme de l'immortalité des esprits, leur intention étoit, selon Pomponius-Mela, d'animer le courage de leurs compatriotes, & de leur inspirer le mépris de la mort, quand il s'agiroit de remplir leur devoir.

Les Celtes étoient plongés dans l'idolâtrie, ainsi que les autres peuples de la terre. Les Druides, leurs Prêtres, dont les idées sur la divinité étoient, sans doute, plus épurées que celles du peuple, les nourrissoient dans cette folle superstition. C'est un reproche qu'on peut faire à tous les Législateurs. Au lieu de détromper le peuple sur cette multitude de Dieux qui s'accorde si mal avec la saine raison, ils s'appliquoient, au contraire, à fortifier cette erreur dans les esprits grossiers, prévenus de cette fausse maxime, qu'on ne peut introduire de changement dans la religion d'un pays, quand même ce seroit pour la réformer, qu'on n'y excite des séditions capables d'ébranler l'Etat jusques dans ses plus fermes fondemens. Les Dieux qu'adoroient les Celtes étoient Theutatès, Hésus & Taranès. Si l'on

en croit les Romains, c'étoit Mercure qu'ils adoroient sous le nom de *Theutatès*, Mars sous celui d'*Hésus*, & Jupiter sous celui de *Taranès*. Ce sentiment est combattu par des savans modernes; les uns voulant que *Theutatès* ait été la première divinité des Celtes; les autres attribuant cet honneur à *Hésus*, dans lequel cas *Theutatès* ne seroit plus le Mercure des Romains; ni *Hésus* leur Dieu Mars, puisque ni l'un, ni l'autre n'a été chez les Romains la principale divinité. Quoi qu'il en soit de cette diversité d'opinions, qui par elles-mêmes n'intéressent guère, nous sommes assurés, par le témoignage de toute l'antiquité, que la barbare coutume de teindre de sang humain les autels de ces trois Dieux, s'étoit introduite de tout tems chez les Celtes, & que les Druides étoient les Prêtres qui égorgoient, en l'honneur de ces Dieux infames, des victimes humaines. Voici comme *Lucain* parle de ces sacrifices :

*Quibus immitis placatur sanguine divo
Theutates, horrensque feris altaribus Hesus;
Et Taranis Scythica non mitior ara Dianæ.*

S'il est permis de se livrer à des conjectures où la certitude manque, nous croyons pouvoir avancer que l'opinion de cette ame universelle qui se répand dans toutes les parties du monde, & qui en est la divinité (opinion qui a infecté presque tout l'univers), avoit pénétré jusques chez les Gaulois. En effet, le culte qu'ils rendoient aux astres, aux arbres, aux pierres, aux fontaines; en un mot, à toutes les parties de cet univers; l'opinion ridicule où ils étoient que les pierres mêmes rendoient des oracles; le mépris & l'horreur qu'ils avoient pour les images & les statues des Dieux;

toutes

toutes ces choses réunies prouvent évidemment qu'ils regardoient le monde, comme étant animé par la divinité dans toutes ses parties. C'est donc inutilement que quelques modernes ont voulu nous persuader, après se l'être persuadé à eux-mêmes, que les premiers Gaulois avoient une idée saine de la divinité; idée qui ne s'étoit altérée & corrompue que par leur commerce avec les autres nations. Après cela, je ne vois pas sur quoi tombe le reproche injurieux qu'on fait aux anciens Celtes, d'avoir été des athées: ils ont été bien plutôt superstitieux qu'athées. Si les Romains les ont regardés comme les ennemis des Dieux, ce n'est que parce qu'ils refusoient d'adorer la divinité dans des statues fabriquées de la main des hommes. Ils n'avoient point des temples comme les Romains, parce qu'ils ne croyoient pas qu'on pût y renfermer la divinité. Tout l'univers étoit pour eux un temple, ou plutôt la divinité se peignoit à eux dans tous les êtres qui le composent. Ce n'est pas qu'ils n'eussent des lieux affectés, comme les bois les plus sombres & les plus reculés, pour y adorer, d'une manière particulière, la divinité. Ces lieux étoient propres à frapper d'une sainte horreur les peuples qui se représentoient quelque chose de terrible, appelant Dieu ce qu'ils ne voyoient point, ce qu'ils ne pouvoient voir.

*Tant aux foibles Mortels, il est bon d'ignorer
Les Dieux qu'il leur faut craindre, & qu'il faut adorer.*
Brébeuf.

Où, comme le dit plus énergiquement l'original :

*Tantum terroribus addit
Quos timeant, non nosse Deos.*

Les Gaules ayant été subjuguées par les Romains, qui vouloient tout envahir, & qui opprimoient, au lieu de vaincre; ce fut une nécessité, pour les peuples qui les habitoient, de se soumettre à la religion de leurs vainqueurs. Ce n'est que depuis ce tems qu'on vit chez eux des temples & des autels consacrés aux Dieux, à l'imitation des Romains. Les Druides perdirent insensiblement leur crédit: ils furent, enfin, tous abatus sous les regnes de Tibere & de Claude. Il y eut même un décret du Sénat qui ordonnoit leur entière abolition, soit parce qu'ils vouloient perpétuer parmi les peuples qui leur étoient soumis, l'usage cruel des victimes humaines, soit parce qu'ils ne cessoient de les exciter à conspirer contre les tyrans de Rome, à rentrer dans leurs privilèges injustement perdus, & à se choisir des Rois de leur nation.

Les Druides se rendirent, sur-tout, recommandables par la divination, soit chez les Gaulois, soit chez les Germains. Mais ce qu'il y a ici de remarquable, c'est que la divination étoit principalement affectée aux femmes: de-là le respect extrême qu'on avoit pour elles, respect qui quelquefois alloit jusqu'à l'adoration; témoin l'exemple de *Velleda* & d'*Aurinia*, qui furent mises au nombre des Déeses, selon le rapport de Tacite.

C'est assez l'usage des anciens de ne parler de l'origine des choses qu'en les personnifiant. Voilà pourquoi leur cosmogonie n'est autre chose qu'une théogonie. C'est aussi ce que nous voyons chez les anciens Celtes. A travers les fables dont ils ont défiguré la tradition qui leur étoit venue de la plus haute antiquité, il est aisé de reconnoître quelques traces de la création & du déluge de Moïse. Ils reconnoissoient un être qui existoit avant

que rien de ce qui existe aujourd'hui eût été créé. Qu'il me soit permis de passer sous silence toutes les fables qui s'étoient mêlées à leur cosmogonie: elles ne sont par elles-mêmes, ni assez curieuses, ni assez instructives, pour mériter de trouver ici leur place. Il ne paroît pas que la métempsychose ait été une opinion universellement reçue chez les Druides. Si les uns faisoient rouler perpétuellement les âmes d'un corps dans un autre, il y en avoit d'autres qui leur assignoient une demeure fixe parmi les mânes, soit dans le Tartare, où elles étoient précipitées, lorsqu'elles s'étoient souillées par des parjures, des assassinats & des adulteres, soit dans un séjour bienheureux, lorsqu'elles étoient exemptes de ces crimes. Ils n'avoient point imaginé d'autre supplice pour ceux qui étoient dans le Tartare, que celui d'être plongés dans un fleuve dont les eaux étoient empoisonnées, & de renaître sans cesse pour être éternellement en proie aux cruelles morsures d'un serpent. Ils distinguoient deux séjours de félicité. Ceux qui n'avoient que bien vécu, c'est-à-dire, ceux qui n'avoient été que justes & tempérans pendant cette vie, habitoient un palais plus brillant que le Soleil, où ils nageoient dans un torrent de voluptés; mais ceux qui étoient morts généreusement, les armes à la main, pour défendre leur patrie, ceux-là avoient une place dans le *Valhalla* avec Odin, auquel ils donnoient le nom d'*Héfus*, & qui étoit pour eux ce que le Dieu Mars étoit pour les Latins. On diroit que Mahomet a imaginé son paradis d'après le *Valhalla* des Celtes septentrionaux; tant il a de ressemblance avec lui. Solin, Mela & d'autres Auteurs rapportent que les nations hyperboreennes se précipitoient du haut d'un rocher, pour éviter une honteuse cap-

tivité, & pour ne pas languir dans les infirmités de la vieillesse. Ceux qui se donnoient ainsi librement la mort, avoient une place distinguée dans le *Valhalla*. De-là, cette audace que les Celtes portoient dans les combats, cette ardeur qui les précipitoit dans les bataillons les plus épais, cette fermeté avec laquelle ils bravoient les plus grands dangers, ce mépris qu'ils avoient pour la mort. Nous finirons cet article, en remarquant que les Celtes ne s'étoient endurcis & accoutumés à mener dans leurs forêts une vie si dure & si ennemie de tous les plaisirs, que parce qu'ils étoient intimement persuadés du dogme de l'immortalité des esprits; delà, naissoit en eux ce courage, que les Romains ont si souvent admiré dans ces peuples; ce mépris de la mort, qui les rendoit si redoutables à leurs ennemis; cette passion qu'ils avoient pour la guerre, & qu'ils inspiroient à leurs enfans; cette chasteté, cette fidélité dans les mariages, si recommandée parmi eux; cet éloignement qu'ils avoient pour le faste des habits & le luxe de la table; tant l'espoir d'une récompense dans une autre vie a de pouvoir sur l'esprit des hommes! Il est fâcheux qu'une nation aussi respectable par ses mœurs & par ses sentimens, que l'étoit celle des Celtes, ait eu des Druides pour Ministres de sa religion.



 PHILOSOPHIE

DES

CHALDÉENS.

LES Chaldéens sont les plus anciens peuples de l'orient qui se soient appliqués à la philosophie. Le titre de premiers Philosophes leur a été contesté par les Egyptiens. Cette nation, aussi jalouse de l'honneur des inventions, qu'entêtée de l'antiquité de son origine, se croyoit non-seulement la plus vieille de toutes les nations, mais se regardoit encore comme le berceau où les arts & les sciences avoient pris naissance. Ainsi, les Chaldéens n'étoient, selon les Egyptiens, qu'une colonie venue d'Egypte; & c'est d'eux qu'ils avoient appris tout ce qu'ils savoient. Comme la vanité nationale est toujours un mauvais garant des faits qui n'ont d'autre appui qu'elle, cette supériorité que les Egyptiens s'arrogent en tout genre sur les autres nations, est encore aujourd'hui un problème parmi les Savans.

Si les inondations du Nil, qui confondoient les bornes des champs, donnerent aux Egyptiens les premières idées de la géométrie, par la nécessité où elles mettoient chacun d'inventer des mesures exactes pour reconnoître son champ d'avec celui de son voisin; on peut dire que le grand loisir dont jouissoient les anciens bergers de Chaldée, joint à l'air pur & serein qu'ils respiroient sous un Ciel qui n'étoit jamais couvert de nuages, produisit

les premières observations qui ont été le fondement de l'astronomie. D'ailleurs, comme la Chaldée a servi de séjour aux premiers hommes du monde nouveau, il est naturel de s'imaginer que l'empire de Babylone a précédé les commencemens de la monarchie d'Egypte, & que par conséquent, la Chaldée, qui étoit un certain canton compris dans cet empire, & qui reçut son nom des Chaldéens, Philosophes étrangers auxquels elle fut accordée pour y fixer leur demeure, est le premier pays qui ait été éclairé des lumières de la philosophie.

Il n'est pas facile de donner une juste idée de la philosophie des Chaldéens. Les monumens qui pourroient nous servir ici de mémoires pour cette histoire, ne remontent pas, à beaucoup près, aussi haut que cette secte : encore ces mémoires nous viennent-ils des Grecs ; ce qui suffit pour leur faire perdre toute l'autorité qu'ils pourroient avoir. Car on fait que les Grecs avoient un tour d'esprit très-différent de celui des orientaux, & qu'ils défiguroient tout ce qu'ils touchoient, & qui leur venoit des nations barbares ; car c'est ainsi qu'ils appelloient ceux qui n'étoient pas nés Grecs. Les dogmes des autres nations, en passant par leur imagination, y prenoient une teinture de leur manière de penser, & n'entroient jamais dans leurs écrits, sans avoir éprouvé une grande altération. Une autre raison, qui doit nous rendre soupçonneux sur les véritables sentimens des Chaldéens, c'est que, selon l'usage reçu dans tout l'Orient, ils renfermoient dans l'enceinte de leurs écoles, où même ils n'admettoient que des disciples privilégiés, les dogmes de leur secte, & qu'ils ne les produisoient en public que sous le voile des symboles & des allégories. Ainsi nous ne

pouvons former que des conjectures sur ce que les Grecs, & même les Arabes, en ont fait parvenir jusqu'à nous. Delà aussi cette diversité d'opinions qui partagent les Savans, qui ont tenté de percer l'enveloppe de ces ténèbres mystérieuses. En prétendant les éclaircir, ils n'ont fait qu'épaissir davantage la nuit qui nous les cache : témoin cette secte de Philosophes, qui s'éleva en Asie, vers le tems où J. C. parut sur la terre. Pour donner plus de poids aux rêveries qu'enfantoit leur imagination déréglée, ils s'aviserent de les colorer d'un air de grande antiquité, & de les faire passer sous le nom des Chaldéens & des Perses, pour les restes précieux de la doctrine de ces Philosophes. Ils forgerent, en conséquence, un grand ouvrage, sous le nom du fameux Zoroastre, regardé alors dans l'Asie comme le chef & le maître de tous les Mages de la Perse & de la Chaldée.

Plusieurs Savans, tant anciens que modernes, se sont exercés à découvrir quel pouvoit être ce Zoroastre, si vanté dans tout l'orient ; mais après bien des veilles consumées dans ce travail ingrat, ils ont été forcés d'avouer l'inutilité de leurs efforts.

D'autres Philosophes, non moins ignorans dans les mystères sacrés de l'ancienne doctrine des Chaldéens, voulurent partager avec les premiers l'honneur de composer une secte à part. Ils prirent donc le parti de faire naître Zoroastre en Egypte ; & ils ne furent pas moins hardis à lui supposer des ouvrages, dont ils se servirent pour le combattre plus commodément. Comme Pythagore & Platon étoient allés en Egypte pour s'instruire dans les sciences, que cette nation avoit la réputation d'avoir extrêmement perfectionnées, ils s'imaginèrent que les systèmes de ces deux Philosophes

Grecs n'étoient qu'un fidele extrait de la doctrine de Zoroastre. Cette hardiesse à supposer des livres, qui fait le caractere de ces deux sectes de Philosophes, nous apprend jusqu'à quel point nous devons leur donner notre confiance.

Les Chaldéens étoient en grande considération parmi les Babyloniens. C'étoient les Prêtres de la nation; ils y remplissoient les mêmes fonctions que les Mages chez les Perses, en instruisant le peuple de tout ce qui avoit rapport aux choses de la religion, comme les cérémonies & les sacrifices. Voilà pourquoi il est arrivé souvent aux Historiens Grecs de les confondre les uns avec les autres; en quoi ils ont marqué leur peu d'exactitude, ne distinguant pas, comme ils le devoient, l'état où se trouvoit la Philosophie chez les anciens Babyloniens, de celui où elle fut réduite, lorsque ces peuples passerent sous la domination des Perses.

On peut remarquer, en passant, que chez tous les anciens peuples, tels que les Assyriens, les Perses, les Egyptiens, les Ethiopiens, les Scythes, les Etruriens, ceux-là seuls étoient regardés comme les Sages & les Philosophes de la nation, qui avoient usurpé la qualité de Prêtres & de Ministres de la religion. C'étoient des hommes souples & adroits, qui faisoient servir la religion aux vues intéressées & politiques de ceux qui gouvernoient. Voici quelle étoit la doctrine des Chaldéens sur la divinité.

Ils reconnoissoient un Dieu souverain, auteur de toutes les choses, lequel avoit établi cette belle harmonie qui lie toutes les parties de l'univers. Quoiqu'ils crussent la matiere éternelle & préexistante à l'opération de Dieu, ils ne s'imaginoient pas pourtant que le monde fut éternel;

car leur cosmogonie nous représente notre terre comme ayant été un chaos ténébreux, où tous les élémens étoient confondus péle-mêle, avant qu'elle eut reçu cet ordre & cet arrangement qui la rendent un séjour habitable. Ils supposoient que les animaux monstrueux & de diverses figures avoient pris naissance dans le sein informe de ce chaos, & qu'ils avoient été soumis à une femme nommée *Omerica*; que le Dieu *Belus* avoit coupé cette femme en deux parties, de l'une desquelles il avoit formé le ciel, & de l'autre la terre, & que la mort de cette femme avoit causé celle de tous les animaux; que *Belus*, après avoir formé le monde, & produit les animaux qui le remplissent, s'étoit fait couper la tête; que les hommes & les animaux étoient sortis de la terre, que les autres Dieux avoient détrempeé dans le sang qui couloit de la blessure du Dieu *Belus*, & que c'étoit là la raison pour laquelle les hommes étoient doués d'intelligence, & avoient reçu une portion de la divinité. Bérosee, qui rapporte ceci dans les fragmens que nous avons de lui, & qui nous ont été conservés par Syncelle, observe que toute cette cosmogonie n'est qu'une allégorie mystérieuse, par laquelle les Chaldéens expliquoient de quelle maniere le Dieu créateur avoit débrouillé le chaos, & introduit l'ordre parmi la confusion des élémens. Du moins, ce que l'on voit à travers les voiles de cette surprenante allégorie, est que l'homme doit sa naissance à Dieu, & que le Dieu suprême s'étoit servi d'un autre Dieu pour former ce monde. Cette doctrine n'étoit point particulière aux Chaldéens. C'étoit même une opinion universellement reçue dans tout l'Orient, qu'il y avoit des génies, des Dieux subalternes, & dépendans de l'Être suprême, qui étoient dif-

tribués & répandus dans toutes les parties de ce vaste univers. On croyoit qu'il n'étoit pas digne de la majesté du Dieu souverain de présider directement au sort des nations. Renfermé dans lui-même, il ne lui convenoit pas de s'occuper des pensées & des actions des simples mortels ; mais il en laissoit le soin à des divinités locales & tutélaires. Ce n'étoit aussi qu'en leur honneur que fumoient l'encens dans les temples, & que couloit sur les autels le sang des victimes. Mais outre les bons génies qui s'appliquoient à faire du bien aux hommes, les Chaldéens admettoient aussi des génies malfaisans. Ceux-là étoient formés d'une matière plus grossière que les bons, avec lesquels ils étoient perpétuellement en guerre. Le premier étoit l'ouvrage du mauvais principe, comme les autres l'étoient du bon ; car il paroît que la doctrine des deux principes avoit pris naissance en Chaldée, d'où elle a passé chez les Perses. Cette croyance des mauvais démons, qui non-seulement avoit cours chez les Chaldéens, mais encore chez les Perses, les Egyptiens, & les autres nations orientales, paroît avoir sa source dans la tradition respectable de la séduction du premier homme par un mauvais démon. Ils prenoient toutes sortes de formes pour mieux tromper ceux qui avoient l'imprudence de se confier à eux.

Tels étoient vraisemblablement les mystères auxquels les Chaldéens avoient soin de n'initier qu'un petit nombre d'adeptes, qui devoient leur succéder, pour en faire passer la tradition, d'âge en âge, jusqu'à la postérité la plus reculée. Il n'étoit pas permis aux disciples de penser au delà de ce que leurs maîtres leur avoient appris. Ils plioient servilement sous le joug que leur imposoit le respect aveugle qu'ils avoient pour eux. Diodore de

Sicile leur en fait un mérite, & les élève en cela beaucoup au dessus des Grecs, qui, selon lui, devenoient le jouet éternel de mille opinions diverses, entre lesquelles flottoit leur esprit indécis ; parce que dans leur manière de penser, ils ne vouloient être maîtrisés que par leur génie. Mais il faut être bien peu Philosophe soi-même, pour ne pas sentir que le plus beau privilège de notre raison consiste à ne rien croire par l'impulsion d'un instinct aveugle & mécanique, & que c'est déshonorer la raison, que de la mettre dans des entraves, ainsi que le faisoient les Chaldéens. L'homme est né pour penser de lui-même. Dieu seul mérite le sacrifice de nos lumières, parce qu'il est le seul qui ne puisse pas nous tromper, soit qu'il parle par lui-même, soit qu'il le fasse par l'organe de ceux auxquels il a confié le sacré dépôt de ses révélations. La Philosophie des Chaldéens n'étant autre chose qu'un amas de maximes & de dogmes, qu'ils transmettoient par le canal de la tradition, ils ne méritent nullement le nom de Philosophes. Ce titre, dans toute la rigueur du terme, ne convient qu'aux Grecs & aux Romains, qui les ont imités, en marchant sur leurs traces ; car, pour les autres nations, on doit en porter le même jugement que des Chaldéens, puisque le même esprit de servitude regnoit parmi elles ; au lieu que les Grecs & les Romains osoient penser d'après eux-mêmes. Ils ne croyoient que ce qu'ils voyoient, ou du moins que ce qu'ils s'imaginoient voir. Si l'esprit systématique les a précipités dans un grand nombre d'erreurs, c'est parce qu'il ne nous est pas donné de découvrir subitement, & comme par une espèce d'instinct, la vérité. Nous ne pouvons y parvenir qu'en passant par bien des impertinences & des extravagances ;

c'est une loi à laquelle la nature nous a assujettis. Mais en épuisant toutes les sottises qu'on peut dire sur chaque chose, les Grecs nous ont rendu un service important; parce qu'ils nous ont comme forcés de prendre, presque à l'entrée de notre carrière, le chemin de la vérité.

Pour revenir aux Chaldéens, voici la doctrine qu'ils enseignoient publiquement; savoir, que le Soleil, la Lune, & les autres astres, & sur-tout les planetes, étoient des divinités qu'il falloit adorer. Hérodote & Diodore sont ici nos garans. Les étoiles qui formoient le zodiaque, étoient principalement en grande vénération parmi eux, sans préjudice du Soleil & de la Lune, qu'ils ont toujours regardés comme leurs premières divinités. Ils appelloient le Soleil *Belus*, & donnoient à la Lune le nom de *Nebo*; quelquefois aussi ils l'appelloient *Kergal*. Le peuple, qui est fait pour être la dupe de tous ceux qui ont assez d'esprit pour prendre sur lui de l'ascendant, croyoit bonnement que la divinité résidoit dans les astres, & par conséquent qu'ils étoient autant de Dieux, qui méritoient des hommages. Pour les Sages & les Philosophes du pays, ils se contentoient d'y placer les esprits, ou des Dieux du second ordre, qui en dirigeoient les divers mouvemens.

Ce principe une fois établi, que les astres étoient des divinités, il n'en fallut pas davantage aux Chaldéens pour persuader au peuple qu'ils avoient une grande influence sur le bonheur ou le malheur des humains. De là est née l'astrologie judiciaire, dans laquelle les Chaldéens avoient la réputation d'exceller si fort sur les autres nations, que tous ceux qui s'y distinguoient, s'appelloient Chaldéens, quelle que fût leur patrie. Ces charlatans s'étoient fait un art de prédire l'avenir par

l'inspection du cours des astres, où ils feignoient de lire l'enchaînement des destinées humaines. La crédulité des peuples faisoit toute leur science; car quelle liaison pouvoient-ils appercevoir entre les mouvemens réglés des astres, & les événemens libres de la volonté? L'avidité des hommes pour percer dans l'avenir, & pour prévoir ce qui doit leur arriver, est une maladie aussi ancienne que le monde même. Mais elle a exercé principalement son empire chez tous les peuples de l'orient, dont on fait que l'imagination s'allume aisément. On ne sauroit croire jusqu'à quel excès elle y a été portée par les ruses & les artifices des Prêtres. L'astrologie judiciaire est le puissant frein avec lequel on a, de tout tems, gouverné l'esprit des orientaux. Sextus-Empiricus déclame avec beaucoup de force & d'éloquence contre cet art frivole, si funeste au bonheur du genre-humain, par les maux qu'il produit nécessairement. En effet, les Chaldéens rétrécissoient l'esprit des peuples, & les tenoient indignement courbés sous un joug de fer, que leur imposoit leur superstition; il ne leur étoit pas permis de faire la moindre démarche, sans avoir auparavant consulté les augures & les aruspices. Quelque crédules que fussent les peuples, il n'étoit pas possible que l'imposture de ces charlatans de Chaldée ne trahît & ne décelât très-souvent la vanité de l'astrologie judiciaire. Sous le consulat de M. Popilius & de Cneius Calpurnius, il fut ordonné aux Chaldéens, par un édit du Préteur Cor. Hispollus, de sortir de Rome, & de toute l'Italie, dans l'espace de dix jours; & la raison qu'on en donnoit, c'est qu'ils abusoient de la prétendue connoissance qu'ils se vantoient d'avoir du cours des astres, pour tromper des esprits foibles & crédules, en leur persuadant

que tels & tels événemens de leur vie étoient écrits dans le Ciel. Alexandre lui-même, qui d'abord avoit été prévenu d'une grande estime pour les Chaldéens, la leur vendit bien cher, par le mépris qu'il leur porta, depuis que le Philosophe Anaxarque lui eut fait connoître toute la vanité de l'astrologie judiciaire.

Quoique l'astronomie ait été fort en honneur chez les Chaldéens, & qu'ils l'aient cultivée avec beaucoup de soin, il ne paroît pas pourtant qu'elle eût fait parmi eux des progrès considérables. Quels Astronomes, que des gens qui croyoient que les éclipses de Lune provenoient de ce que cet astre tournoit vers nous la partie de son disque qui étoit opaque ? Car ils croyoient l'autre lumineuse par elle-même, indépendamment du Soleil : où avoient-ils appris aussi que le globe terrestre seroit consumé par les flammes, lors de la conjonction des astres dans le signe de l'écrevisse, & qu'il seroit inondé, si cette conjonction arrivoit dans le signe du capricorne ? Cependant ces Chaldéens ont été estimés comme de grands Astronomes, & il n'y a pas même long-tems qu'on est revenu de cette admiration prodigieuse qu'on avoit conçue pour leur grand savoir dans l'astronomie ; admiration qui n'étoit fondée que sur ce qu'ils sont séparés de nous par une longue suite de siècles. Tout éloignement est en droit de nous en imposer.

L'envie de passer pour le plus ancien peuple du monde, est une manie qui a été commune à toutes les nations. On diroit qu'elles s'imaginent valoir d'autant mieux, qu'elles peuvent remonter plus haut dans l'antiquité. On ne sauroit croire combien de rêveries & d'absurdités ont été débitées à ce sujet. Les Chaldéens, par exemple, prétendoient qu'au tems où Alexandre, vainqueur de Darius, prit Babylone, il s'étoit écoulé quatre

cens soixante & dix mille années, à compter depuis le tems où l'astronomie fleurissoit dans la Chaldée. Cette longue supputation d'années n'a point sa preuve dans l'histoire, mais seulement dans l'imagination échauffée des Chaldéens. En effet, Callisthene, à qui le précepteur d'Alexandre avoit ménagé une entrée à la cour de ce Prince, & qui suivit ce conquérant dans ses expéditions militaires, envoya à ce même Aristote des observations qu'il avoit trouvées à Babylone. Or, ces observations ne remontoient pas au delà de mille neuf cents trois ans ; & ces mille neuf cents trois ans, si on les fait commencer à l'année 4383 de la période Julienne, où Babylone fut prise, iront, en rétrogradant, se terminer à l'année 2480 de la même période. Il s'en faut bien que le tems marqué par ces observations remonte jusqu'au déluge, si l'on s'attache au système chronologique de Moïse, tel qu'il se trouve dans la version des Septante. Si les Chaldéens avoient eu des observations plus anciennes, comment se peut-il faire que Ptolomée, cet Astronome si exact, n'en ait point fait mention, & que la première dont il parle tombe à la première année de Merdochai, Roi de Babylone, laquelle se trouve être dans la vingt-septième année de l'ère de Nabonassar ? Il résulte de-là, que cette prétendue antiquité que les Chaldéens donnoient à leurs observations, ne mérite pas plus notre croyance que le témoignage de Porphyre, qui lui sert de fondement. Il y a plus : Egigene ne craint point d'avancer que les observations astronomiques qui se trouvoient inscrites sur des briques cuites, qu'on voyoit à Babylone, ne remontoient pas au delà de 720 ans ; & comme si ce tems eût été encore trop long, Bérose & Critodeme renferment tout ce tems dans l'espace de 480 ans.

Après cela, qui ne riroit de voir les Chaldéens nous présenter gravement leurs observations astronomiques ; & nous les apporter en preuve de leur grande antiquité ; tandis que leurs propres Auteurs leur donnent le démenti, en les renfermant dans un si court espace de tems. Ils ont apparemment cru, suivant la remarque de Lactance, qu'il leur étoit libre de mentir, en imaginant des observations de 470000 ans, parce qu'ils étoient bien sûrs qu'en s'enfonçant si fort dans l'antiquité, il ne seroit pas possible de les atteindre. Mais ils n'ont pas fait attention que tous ces calculs n'operent dans les esprits une vraie persuasion, qu'autant qu'on y attache des faits dont la réalité ne soit pas suspecte.

Toute chronologie qui ne tient point à des faits, n'est point historique, & par conséquent, ne prouve rien en faveur de l'antiquité d'une nation. Quand une fois le cours des astres m'est connu, je puis prévoir, en conséquence de leur marche assujettie à des mouvemens uniformes & réguliers, dans quel tems & de quelle maniere ils figureront ensemble, soit dans leur opposition, soit dans leur conjonction. Je puis également me replier sur les tems passés, ou m'avancer sur ceux qui ne sont pas encore arrivés ; & franchissant les bornes du tems où le Créateur a renfermé le monde, marquer dans un tems imaginaire des instans précis où tels & tels astres seroient éclipsés. Je puis, à l'aide d'un calcul qui ne s'épuisera jamais, tant que mon esprit voudra le continuer, faire un système d'observations pour des tems qui n'ont jamais existé, ou même qui n'existeront jamais. Mais de ce système d'observations, purement abstrait, il n'en résultera jamais que le monde ait toujours existé, ou qu'il doive toujours durer.

PHILOSOPHIE

PHILOSOPHIE

DES

JAPONNOIS.

LES Japonois ont reçu des Chinois presque tout ce qu'ils ont de connoissances philosophiques ; politiques & superstitieuses, s'il en faut croire les Portugais, les premiers d'entre les Européens qui aient abordé au Japon, & qui nous aient entretenus de cette contrée. François Xavier, de la compagnie de Jesus, y fut conduit, en 1549, par un ardent & beau zele d'étendre la religion chrétienne : il y fut écouté. Le Christ seroit, peut-être, adoré dans toute l'étendue du Japon, si l'on n'eût point alarmé les peuples par une conduite imprudente qui leur fit soupçonner qu'on en vouloit plus à la perte de leur liberté qu'au salut de leurs ames. Le rôle d'Apôtre n'en souffre point d'autre. On ne l'eut pas plutôt déshonoré au Japon, en lui associant celui d'intérêt & de politique, que les persécutions s'éleverent, que les échafauds se dressèrent, & que le sang coula de routes parts. La haine du nom Chrétien est telle au Japon, qu'on n'en approche point aujourd'hui sans fouler le Christ aux pieds ; cérémonie ignominieuse à laquelle on dit que quelques Européens, plus attachés à l'argent qu'à leur Dieu, se soumettent sans répugnance.

Les fables que les Japonois & les Chinois débitent sur l'antiquité de leur origine, sont presque les mêmes ; & il résulte de la comparaison qu'on

Tomé I.

G g

en fait, que ces sociétés d'hommes se formoient, & se polissoient sous un ére peu différente. Le célèbre Kempfer, qui a parcouru le Japon en Naturaliste, Géographe, Politique, & Théologien, & dont le voyage tient un rang distingué parmi nos meilleurs livres, divise l'Histoire Japonoise en fabuleuse, incertaine ou vraie. La période fabuleuse commence long-tems avant la création du monde, selon la chronologie sacrée. Ces peuples ont eu aussi la manie de reculer leur origine. Si on les croit, leur premier gouvernement fut théocratique; il faut entendre les merveilles qu'ils racontent de son bonheur & de sa durée. Le tems du mariage du Dieu Imanagi Emikotto & de la Déesse Imanami Emikotto, fut l'âge d'or pour eux. Allez d'un pôle à l'autre; interrogez les peuples, & vous y verrez par-tout l'idolâtrie & la superstition s'établir par les mêmes moyens. Par-tout ce sont des hommes qui se rendent respectables à leurs semblables, en se donnant ou pour des Dieux, ou pour des descendans des Dieux. Trouvez un peuple sauvage; faites du bien; dites que vous êtes un Dieu, & l'on vous croira, & vous ferez adoré pendant votre vie & après votre mort.

Le regne d'un certain nombre de Rois, dont on ne peut fixer l'ére, remplit la période incertaine. Ils y succèdent aux premiers fondateurs, & s'occupent à dépouiller leurs sujets d'un reste de férocité naturelle, par l'institution des loix & l'invention des arts: c'est l'institution des arts qui fait la douceur de la vie; c'est l'institution des loix qui en fait la sécurité.

Fohi fut le premier Législateur des Chinois, & aussi le premier Législateur des Japonois, & ce nom n'est pas moins célèbre dans l'une de ces

contrées que dans l'autre. On le représente tantôt sous la figure d'un serpent, tantôt sous la figure d'un homme à tête sans corps, deux symboles de la science & de la sagesse. C'est à lui que les Japonois attribuent la connoissance des mouvemens célestes, des signes du zodiaque, des révolutions des années, de son partage en mois, & d'une infinité de découvertes utiles. Ils disent qu'il vivoit l'an 399 de la création; ce qui est faux, puisque l'histoire du déluge universel est vraie.

Les premiers Chinois & les premiers Japonois instruits par un même homme, n'ont pas eu vraisemblablement un culte fort différent. Le Xékia des premiers est le Siaka des seconds: il est de la même période; mais les Siamois, les Japonois & les Chinois, qui le réverent également, ne s'accordent pas sur le tems précis où il a vécu.

L'histoire vraie du Japon ne commence guere que 660 ans avant la naissance de Jésus-Christ. C'est la date du regne de Syn-mu; Syn-mu qui fut si cher aux peuples, qu'ils le surnommerent Nin-o, le très-grand, le très-bon, *optimus, maximus*: ils lui font honneur des mêmes découvertes qu'à Fohi.

Ce fut sous ce Prince que vécut le Philosophe Roofi, c'est-à-dire, le vieillard enfant. Confucius naquit 50 ans après Roofi. Confucius a des temples au Japon, & le culte qu'on lui rend diffère peu des honneurs divins. Entre les disciples les plus illustres de Confucius, on nomme au Japon Ganquai, autre vieillard enfant. L'ame de Ganquai, qui mourut à 33 ans, fut transmise à Kossobosati, disciple de Xékia; d'où il est évident que le Japon n'avoit, dans les commencemens, d'autres notions de Philosophie, de morale & de religion, que celles de Xékia, de Confucius & des Chinois,

quelle que soit la diversité que le tems y ait introduite.

La doctrine de Siaka & de Confucius n'est pas la même; celle de Confucius a prévalu à la Chine, & le Japon a préféré celle de Siaka ou Xékia.

Sous le regne de Synin, Kobote, Philosophe de la secte de Xékia, porta au Japon le livre Kio. Ce sont proprement des pandectes de la doctrine de son maître. Cette Philosophie fut connue dans le même tems à la Chine. Quelle différence entre nos Philosophes & ceux-ci! Les rêveries de Xékia se répandent dans l'Inde, la Chine & le Japon, & deviennent la loi de cent millions d'hommes. Un homme naît quelquefois parmi nous avec les talens les plus sublimes, écrit les choses les plus sages, ne change pas le moindre usage, vit obscur, & meurt ignoré.

Il paroît que les premières étincelles de lumière qui aient éclairé la Chine & le Japon, sont parties de l'Inde & du Brachmanisme.

Kobote établit au Japon la doctrine ésotérique & exotérique de foi. A peine y fut-il arrivé, qu'on lui éleva le Fakabasi, ou le temple du Cheval blanc: ce temple subsiste encore. Il fut appelé du *Cheval blanc*, parce que Kobote parut au Japon, monté sur un cheval de cette couleur.

La doctrine de Siaka ne fut pas tout-à-coup celle du peuple. Elle étoit encore particulière & secrète, lorsque Darma, le vingt-huitième disciple de Xékia, passa de l'Inde au Japon.

Mokuris suivit les traces de Darma. Il se montra d'abord dans la Tinsika, sur les côtes du Malabar & de Coromandel. Ce fut là qu'il annonça la doctrine d'un Dieu ordonnateur du monde, & protecteur des hommes, sous le nom d'*Amida*. Cette idée fit fortune, & se répandit dans les

contrées voisines, d'où elle parvint à la Chine & au Japon. Cet événement fait date dans la chronologie des Japonnois.

Le Prince Tonda Josimits porta la connoissance d'Amida dans la contrée de Sinano. C'est au Dieu Amida que le temple de Synquosi fut élevé, & sa statue ne tarda pas à y opérer des miracles, car il en faut aux peuples. Mêmes imposteurs en Egypte, dans l'Inde, à la Chine, au Japon. Dieu a permis cette ressemblance entre la vraie religion & les fausses, pour que notre foi nous fût méritoire; car il n'y a que la vraie religion qui ait de vrais miracles. Nous avons été éclairés par les moyens qu'il fut permis au diable d'employer, pour précipiter dans la perdition les nations sur lesquelles Dieu n'avoit point résolu, dans ses décrets éternels, d'ouvrir l'œil de sa miséricorde.

Voilà donc la superstition & l'idolâtrie, s'échappant des sanctuaires Egyptiens, & allant infecter au loin l'Inde, la Chine & le Japon, sous le nom de doctrine Xékienne. Voyons maintenant les révolutions que cette doctrine éprouva; car il n'est pas donné aux opinions des hommes de rester les mêmes, en traversant le tems & l'espace.

Nous observerons d'abord que le Japon entier ne fut pas le dogme de Xékia. Le mensonge national est tolérant chez ces peuples; il permet à une infinité de mensonges étrangers de subsister paisiblement à ses côtés.

Après que le christianisme fut extirpé par le massacre de trente-sept mille hommes, exécutés presque en un moment, la nation se partagea en trois sectes. Les uns s'attachèrent au Sintos, ou à la vieille religion; d'autres embrassèrent le Budso ou la doctrine de Budda, ou de Siaka, ou de

Xékia, & le reste s'en tint à Sindo, ou au Code des Philosophes moraux.

Du Sintos, du Budso & du Sindo. Le Sintos, qu'on appelle aussi *Sinfin & Kammitfi*, le culte le plus ancien du Japon, est celui des idoles. L'idolâtrie est le premier pas de l'esprit humain dans l'histoire naturelle de la religion; c'est de-là qu'il s'avance au manichéisme, du manichéisme à l'unité de Dieu, pour revenir à l'idolâtrie, & tourner dans le même cercle. Sin & Kami sont les deux idoles du Japon. Tous les dogmes de cette théologie se rapportent au bonheur actuel. La notion que les Sintoïstes paroissent avoir de l'immortalité de l'ame, est fort obscure; ils s'inquiètent peu de l'avenir: » rendez-nous aujourd'hui heureux, disent-ils à leurs Dieux, & nous vous tenons quittes du reste. Ils reconnoissent cependant un grand Dieu qui habite au haut des cieux, des Dieux subalternes qu'ils ont placés dans les étoiles; mais ils ne les honorent ni par des sacrifices, ni par des fêtes. Ils sont trop loin d'eux pour en attendre du bien, ou en craindre du mal. Ils jurent par ces Dieux inutiles, & ils invoquent ceux qu'ils s'imaginent présider aux élémens, aux plantes, aux animaux & aux événemens importans de la vie.

Ils ont un souverain Pontife qui se prétend descendu, en droite ligne, des Dieux qui ont anciennement gouverné la nation. Ces Dieux ont même encore une assemblée générale chez lui, le dixième du mois de chaque année. Il y a le droit d'installer parmi eux ceux qu'il en juge dignes, & l'on pense bien qu'il n'est pas mal-adroit pour oublier le prédécesseur du Prince regnant, & que le Prince regnant ne manque pas d'égards pour un homme dont il espère un jour les honneurs divins.

C'est ainsi que le despotisme & la superstition se prêtent la main.

Rien de si mystérieux & de si misérable que la physico-logie de cette secte. C'est la fable du chaos défigurée. A l'origine des choses, le chaos étoit; il en sortit je ne sais quoi qui ressembloit à une épine; cette épine se mut, se transforma, & le Kunitokhodatsno-Micorto, ou l'esprit parut. Du reste, rien dans les livres sur la nature des Dieux, ni sur leurs attributs, qui ait l'ombre du sens commun.

Les Sintoïstes, qui ont senti la pauvreté de leur système, ont emprunté des Budsoïstes quelques opinions. Quelques-uns d'entr'eux, qui font secte, croient que l'ame d'Amida a passé, par métempsychose, dans le Tin-sio-dai-sin, & a donné naissance au premier des Dieux; que les ames des gens de bien s'élèvent dans un lieu fortuné au dessus du trente-troisième Ciel; que celles des méchans sont errantes, jusqu'à ce qu'elles aient expié leurs crimes, & qu'on obtient le bonheur à venir par l'abstinence de tout ce qui peut souiller l'ame, la sanctification des fêtes, les pèlerinages religieux, les macérations de la chair.

Tout chez ce peuple est rappelé à l'honnêteté civile & à la politique, & il n'en est ni moins heureux, ni plus méchant.

Ses Hermites, car il en a, sont des ignorans & des ambitieux; & le peu de cérémonies religieuses auxquelles le peuple est assujéti, est conforme à son caractère mol & voluptueux.

Les Budsoïstes adorent les Dieux étrangers, Budso & Frôtoke: leur religion est celle de Xékia. Le nom Budso est Indien, & non Japonois; il vient de *Budda* ou *Budha*, qui est synonyme à *Hermès*.

Siaka ou Xékia s'étoit donné pour un Dieu:

les Indiens le regardent encore comme une émanation divine. C'est sous la forme de cet homme que Wistnou s'incarna, pour la neuvième fois ; & les mots *Budda* & *Siaka* désignent au Japon les Dieux étrangers, quels qu'ils soient, sans en excepter les Saints & les Philosophes qui ont prêché la doctrine Xékienne.

Cette doctrine eut de la peine à prendre à la Chine & au Japon, où les esprits étoient prévenus de celle de Confucius, qui avoit en mépris les idoles ; mais de quoi ne viennent point à bout l'enthousiasme & l'opiniâtreté, aidés de l'inconstance des peuples, & de leur goût pour le nouveau & le merveilleux ! Darma attaqua, avec ces avantages, la sagesse de Confucius. On dit qu'il se coupa les paupières, de peur que la méditation ne le conduisit au sommeil. Au reste, les Japonois furent enchantés d'un dogme, qui leur promettoit l'immortalité & des récompenses à venir ; & une multitude des disciples de Confucius passèrent dans la secte de Xékia, prêchée par un homme qui avoit commencé de se rendre vénérable par la sainteté de ses mœurs. La première idole publique de Xékia fut élevée chez les Japonois l'an de J. C. 543. Bientôt après, l'on vit à ses côtés la statue d'Amida, & les miracles d'Amida entraînèrent la ville & la cour.

Amida est regardé par les disciples de Xékia, comme le Dieu suprême des demeures heureuses que les bons vont habiter après leur mort. C'est lui qui les rejette ou qui les admet. Voilà la base de la doctrine exotérique. Le grand principe de la doctrine ésotérique, c'est que tout n'est rien, & que c'est de ce rien que tout dépend. De-là, le distique qu'un enthousiaste Xékien écrivit, après trente ans de méditations, au pied d'un arbre

sec qu'il avoit dessiné : *Arbre, dis-moi qui t'a planté ! moi dont le principe n'est rien, & la fin rien ; ce qui revient à une autre inscription d'un Philosophe de la même secte : Mon cœur n'a ni être ni non être ; il ne va point, & il ne revient point ; il n'est retenu nulle part.* Ces folies paroissent bien étranges ; cependant, qu'on essaie, & l'on verra qu'en suivant la subtilité de la métaphysique aussi loin qu'elle peut aller, on aboutira à d'autres folies, qui ne seront guère moins ridicules.

Au reste, les Xékiens négligent l'extérieur, s'appliquent uniquement à méditer, méprisent toute discipline qui consiste en paroles, & ne s'attachent qu'à l'exercice qu'ils appellent *soquxin*, *soqubut*, ou *du cœur*.

Il n'y a, selon eux, qu'un principe de toutes choses, & ce principe est par-tout.

Tous les êtres en émanent & y retournent.

Il existe de toute éternité ; il est unique, clair, lumineux, sans figure, sans raison, sans mouvement, sans action, sans accroissement, ni décroissement.

Ceux qui l'ont bien connu dans ce monde acquièrent la gloire parfaite de Fotoke & de ses successeurs.

Les autres errent & erreront jusqu'à la fin du monde : alors le principe commun absorbera tout.

Il n'y a ni peines, ni récompenses à venir.

Nulle différence réelle entre la science & l'ignorance, entre le bien & le mal.

Le repos qu'on acquiert par la méditation est le souverain bien, & l'état le plus voisin du principe général, commun & parfait.

Quant à leur vie, ils forment des communautés, se lèvent à minuit pour chanter des hymnes, & le soir ils se rassemblent autour d'un supérieur,

qui traite, en leur présence, quelques points de morale, & leur en propose à méditer.

Quelles que soient leurs opinions particulières, ils s'aiment & se cultivent. Les entendemens, disent-ils, ne sont pas unis de parenté comme les corps.

Il faut convenir que si ces gens ont des choses en quoi ils valent moins que nous, ils en ont aussi en quoi nous ne les valons pas.

La troisième secte des Japonois est celle des Sendosivistes, ou de ceux qui se dirigent par le lieu ou la voie philosophique : ceux-ci sont proprement sans religion. Leur unique principe est qu'il faut pratiquer la vertu, parce que la vertu seule peut nous rendre aussi heureux que notre nature le comporte. Selon eux, le méchant est assez à plaindre en ce monde, sans lui préparer un avenir fâcheux ; & le bon assez heureux, sans qu'il lui faille encore une récompense future. Ils exigent de l'homme qu'il soit vertueux, parce qu'il est raisonnable, & qu'il soit raisonnable, parce qu'il n'est ni une pierre, ni une brute. Ce sont les vrais principes de la morale de Confucius, & de son disciple Japonois Rôofi. Les ouvrages de Rôofi jouissent au Japon de la plus grande autorité.

La morale des Sendosivistes, ou Philosophes Japonois, se réduit à quatre points principaux.

Le premier, ou *dsin*, est de la manière de conformer ses actions à la vertu.

Le second, *gi*, de rendre la justice à tous les hommes.

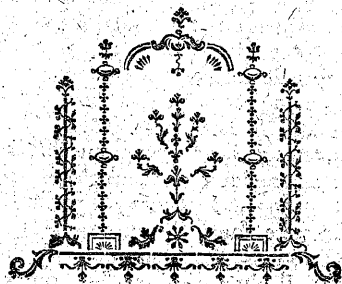
Le troisième, *re*, de la décence & de l'honnêteté des mœurs.

Le quatrième, *tsi*, des règles de la prudence.

Le cinquième, *sin*, de la pureté de la conscience, & de la rectitude de la volonté.

Selon eux, point de métempsychose ; il y a une ame universelle qui anime tout, dont tout émane, & qui absorbe tout ; ils ont quelques notions de spiritualité ; ils croient l'éternité du monde ; ils célèbrent la mémoire de leur parens par des sacrifices ; ils ne reconnoissent point de Dieux nationaux ; ils n'ont ni temples ni cérémonies religieuses : s'ils se prêtent au culte public, c'est par esprit d'obéissance aux loix ; ils usent d'ablution, & s'abstiennent du commerce des femmes dans les jours qui précèdent leurs fêtes commémoratives ; ils ne brûlent point les corps des morts ; mais ils les enterrent comme nous ; ils ne permettent pas seulement le suicide ; ils y exhortent : ce qui prouve le peu de cas qu'ils font de la vie. L'image de Confucius est dans leurs écoles. On exigea d'eux, au tems de l'extirpation du christianisme, qu'ils eussent une idole ; elle est placée dans leurs foyers, couronnée de fleurs, & parfumée d'encens. Leur secte souffrit beaucoup de la persécution des Chrétiens, & ils furent obligés de cacher leurs livres. Il n'y a pas long-tems qu'un Prince Japonois, appelé *Sisen*, qui avoit pris du goût pour les sciences & la philosophie, fonda une Académie dans ses domaines, y appella les hommes les plus instruits, les encouragea à l'étude par des récompenses ; & la raison commençoit à faire des progrès dans ce canton de l'empire, lorsque de vils sacrificateurs, qui vivoient de la superstition & de la crédulité des peuples, fâchés du discredit de leurs rêveries, porterent des plaintes à l'Empereur & au Dairi, & menacerent la nation des plus grands défaits, si l'on ne se hâtoit d'étouffer cette race naissante d'impies. Sisen vit tout-à-coup la tyrannie ecclésiastique & civile conjurée contre lui, & ne trouva d'autre moyen

d'échapper au péril qui l'environnoit, que de renoncer à ses projets, en cédant ses livres & ses dignités à son fils. C'est Kempfer même qui nous raconte ce fait, bien propre à nous instruire sur l'espece d'obstacles que les progrès de la raison doivent rencontrer par-tout. Voyez Bayle, Bruker, Possévin, &c.



PHILOSOPHIE
ORIENTALE.

PEU de tems après la naissance de Jésus-Christ, il se forma une secte de Philosophes assez singulière dans les contrées les plus connues de l'Asie & de l'Afrique. Ils se piquoient d'une intelligence extraordinaire dans les choses divines, ou celles sur lesquelles on croit le plus, parce qu'on y entend le moins, & où il ne faut pas raisonner, mais soumettre sa raison, faire des actes de foi, & non des systèmes ou des syllogismes. Ils donnoient leur doctrine pour celle des plus anciens Philosophes, qu'ils prétendoient leur avoir été transmise dans sa pureté; & plusieurs d'entr'eux ayant embrassé la religion chrétienne, & travaillé à concilier leurs idées avec ses préceptes, on vit tout-à-coup éclore cet essaim d'hérésies, dont il est parlé dans l'Histoire de l'Eglise, sous le nom fastueux de *Gnostiques*. Ces Gnostiques corrompirent la simplicité de l'Evangile par les inepties les plus frivoles, se répandirent parmi les Juifs & les Gentils, & dénigrèrent, de la manière la plus ridicule, leur Philosophie; imaginèrent les opinions les plus monstrueuses, fortifierent le fanatisme dominant, supposèrent une foule de livres sous les noms les plus respectables, & remplirent une partie du monde de leur misérable & détestable science.

Il seroit à souhaiter qu'on approfondît l'origine & les progrès des sectes: les découvertes qu'on seroit sur ce point éclairceroient l'Histoire sacrée

& philosophique des deux premiers siècles de l'Eglise; période qui ne fera sans obscurité, que quand quelque homme d'une érudition & d'une pénétration peu communes aura achevé ce travail.

Nous n'avons plus les livres de ces sectaires; il ne nous en reste qu'un petit nombre de fragmens peu considérable. En supprimant leurs ouvrages, les premiers Peres de l'Eglise, par un zèle plus ardent qu'éclairé, nous ont privés de la lumière dont nous ayons besoin, & presque coupé le fil de notre histoire.

On ne peut révoquer en doute l'existence de ces Philosophes dont Porphyre fait mention.

Il y avoit alors plusieurs Chrétiens, Hérétiques, & autres professant une doctrine émanée de l'ancienne Philosophie, & marchant à la suite d'Adelphius & d'Aquilinus, &c. Ils méprisoient Platon: ils ne parloient que de Zoroastre, de Zoftrian, de Nicothée & de Mélus, & ils se regardoient comme les restaurateurs de la sagesse orientale: nous pourrions ajouter au témoignage de Porphyre celui de Théodote & d'Eunappe.

Ces Philosophes prirent le nom de *Gnostiques*, parce qu'ils s'attribuoient une connoissance plus sublime & plus étendue de Dieu, & de ses puissances ou émanations, qui faisoient le fond de leur doctrine.

Ils avoient pris ce nom long-tems avant que d'entrer dans l'Eglise. Les Gnostiques furent d'abord certains Philosophes spéculatifs: on étendit ensuite cette dénomination à une foule d'Hérétiques dont les sentimens avoient quelque affinité avec leur doctrine. Irénée dit que Ménandre, disciple de Simon, fut un Gnostique; Basilide fut un Gnostique, selon Jérôme; Epiphane met Saturnin

au nombre des Gnostiques; Philatrius appelle Nicolas chef des Gnostiques.

Ce titre de Gnostique a donc passé des écoles de la Philosophie des Gentils dans l'Eglise de J. C., & il est très-vraisemblable que c'est de cette doctrine trompeuse que Paul a parlé dans son épître à Timothée, & qu'il désigne distinctement; d'où l'on peut conclure que le gnostisme n'a pas pris naissance parmi les Chrétiens.

Le terme de *Gnosis* est grec: il étoit en usage dans l'école de Pithagore & de Platon, & il se prenoit pour la contemplation des choses immatérielles & intellectuelles.

On peut donc conjecturer que les Philosophes orientaux prirent le nom de *Gnostiques*, lorsque la Philosophie pithagorico-platonicienne passa de la Grece dans leur contrée; ce qui arriva peu de tems avant la naissance de Jesus-Christ; alors la Chaldée, la Perse, la Syrie, la Phénicie, & la Palestine étoient pleines de Gnostiques. Cette secte pénétra en Europe. L'Egypte en fut infectée; mais elle s'enracina particulièrement dans la Chaldée & dans la Perse. Ces contrées furent le centre du gnostisme; c'est là que les idées des Gnostiques se mêlèrent avec les visions des peuples, & que leur doctrine s'amalgama avec celle de Zoroastre.

Les Perses, qui étoient imbus du platonisme, trompés par l'affinité qu'ils remarquerent entre les dogmes de cette école dont ils sortoient, & la doctrine des Gnostiques orientaux, qui n'étoit qu'un pithagorico-platonisme défiguré par des chimères chaldéennes & zoroastriques, se méprirent sur l'origine de cette secte. Bien loin de se dire Platoniciens, les Gnostiques orientaux reprochoient à Platon de n'avoir rien entendu à ce qu'il y a de secret & de profond sur la Nature divine;

Platonem in profunditatem intelligibilis essentia non penetrasse : Porphyre, Ennéid II, Liv. IV, chap. XI, Plotin, indigné de ce jugement des Gnostiques, leur dit : *quasi ipsi quidem intelligibilem naturam cognoscendo attingentes, Plato autem reliquique beati viri minimè ?* » Comme si vous saviez de la nature » intelligible ce que Platon & les autres hommes » de sa trempe céleste ont ignoré «. *Plot. ibid.* Il revient encore aux Gnostiques en d'autres endroits, & toujours avec la même véhémence. » Vous » vous faites un mérite, ajoute-t-il, de ce qui » doit vous être reproché sans cesse ; vous vous » croyez plus instruits, parce qu'en ajoutant vos » extravagances aux choses sentées que vous aviez » empruntées, vous avez tout corrompu «.

D'où il s'ensuit qu'à travers le système de la *Philosophie orientale*, quel qu'il fût, on reconnoissoit des vestiges du pithagorico-platonisme ; ils avoient changé les dénominations. Ils admettoient les transmigrations des âmes d'un corps dans un autre. Ils professoient la Trinité de Platon, l'Être, l'entendement, & un troisième architecte ; & ces conformités, quoique moins marquées, peut-être, qu'elles ne le paroissent à Plotin, n'étoient pas les seules qu'il y eût entre le gnostisme & le platonico-pithagorisme.

Le platonico-pithagorisme passa de la Grèce à Alexandrie. Les Egyptiens, avides de tout ce qui concernoit la divinité, accoururent dans cette ville, fameuse par ses Philosophes. Ils brouillèrent leur doctrine avec celle qu'ils y puisèrent. Ce mélange passa dans la Chaldée, où il s'accrut encore des chimères de Zoroastre ; & c'est ce chaos d'opinions qu'il faut regarder comme la *Philosophie orientale*, où le gnostisme, qui s'introduisit avec ses sectateurs dans l'Eglise de Jésus-Christ, s'empara

par de ses dogmes, les corrompit, & y produisit une multitude incroyable d'hérésies, qui retinrent le nom de *gnostisme*.

Leur système de théologie consistoit à supposer des émanations, & à appliquer ces émanations aux phénomènes du monde visible. C'étoit une espece d'échelle où des puissances moins parfaites, placées les unes au dessous des autres, formoient autant de degrés depuis Dieu jusqu'à l'homme, où commençoit le mal moral. Toute la portion de la chaîne comprise entre le grand abyme incompréhensible, ou Dieu, jusqu'au monde, étoit bonne, d'une bonté qui alloit, à la vérité, en dégénéralant ; le reste étoit mauvais, d'une dépravation qui alloit toujours en augmentant. De Dieu au monde visible, la bonté étoit en raison inverse de la distance ; du monde au dernier degré de la chaîne, la méchanceté étoit en raison directe de la distance.

Il y avoit aussi beaucoup de rapports entre cette théorie & celle de la cabale judaïque.

Les principes de Zoroastre ; les séphirotes des Juifs ; les éons des Gnostiques, ne font qu'une même doctrine d'émanations, sous des expressions différentes. Il y a dans ces systèmes des sexes différens de principes, de séphirotes, d'éons, parce qu'il y falloit expliquer la génération d'une émanation, & la propagation successive de toutes.

Les principes de Zoroastre, les séphirotes de la cabale, les éons perdent de leur perfection, à mesure qu'ils s'éloignent de Dieu dans tous ces systèmes, parce qu'il y falloit expliquer l'origine du bien & du mal, physique & moral.

Quels moyens l'homme avoit-il de sortir de sa place, de changer sa condition misérable, & de s'approcher du principe premier des émanations ?

C'étoit de prendre son corps en aversion, de méditer, d'exercer des œuvres de pénitence; de se purger, de faire le bien, d'éviter le mal, &c.

Mais il n'acqueroit qu'à la longue, & après de longues transmigrations de son âme dans une longue succession de corps, cette perfection qui s'élevait au dessus de la chaîne du monde visible. Parvenu à ce degré, il étoit encore loin de la source divine; mais en s'attachant constamment à ses devoirs, enfin il y arrivoit; c'étoit là qu'il jouissoit de la vérité complète.

Plus une doctrine est imaginaire, plus il est facile de l'altérer; aussi les Gnostiques se divisèrent-ils en une infinité de sectes différentes.

L'éclat des miracles & la sainteté de la morale du christianisme les frappèrent; ils embrassèrent notre religion, mais sans renoncer à leur philosophie, & bientôt Jésus-Christ ne fut pour eux qu'un bon très-parfait, & le saint Esprit un autre.

Comme ils avoient une langue toute particulière, on les entendoit peu. On voyoit en gros qu'ils s'écartoient de la simplicité du dogme, & on les condamnoit sous une infinité de faces diverses.

On peut voir à l'article *Cabale*, ce qu'il y a eu de commun entre la philosophie orientale & la Philosophie judaïque; à l'article *Pythagore*, ce que ces sectaires avoient emprunté de ce Philosophe; à l'article *Platonisme*, ce qu'ils devoient à Platon; & dans cet article même, ce qu'ils avoient reçu du christianisme: l'extrait abrégé qui va suivre de la doctrine de Zoroastre, montrera la conformité de leurs idées avec celle de cet homme célèbre dans l'antiquité.

Selon Zoroastre, il y a un principe premier, infini & éternel.

De ce premier principe éternel & infini, il en est émané deux autres.

Cette première émanation est pure, active & parfaite.

Son origine ou son principe, est le feu intellectuel.

Ce feu est très-parfait & très-pur.

Il est la source de tous les êtres immatériels & matériels.

Les êtres immatériels forment un monde. Les matériels en forment un autre.

Le premier a conservé la lumière pure de son origine; le second l'a perdue. Il est dans les ténèbres, & les ténèbres s'accroissent à mesure que la distance du premier principe est plus grande.

Les Dieux & les esprits voisins du principe lumineux, sont ignés & lumineux.

Le feu & la lumière vont toujours en s'affaiblissant; où cessent la chaleur & la lumière, commencent la matière, les ténèbres & le mal, qu'il faut attribuer à Arimane, & non à Orosmade.

La lumière est d'Orosmade; les ténèbres sont d'Arimane: ces principes & leurs effets sont incompatibles.

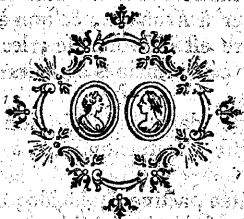
La matière dans une agitation perpétuelle, tend sans cesse à se spiritualiser, à devenir lucide & active.

Spiritualisée, active & lucide, elle retourne à sa source, au feu pur, à Mithras, où son imperfection finit, & où elle jouit de la suprême félicité.

On voit que dans ce système, l'homme confondu avec tous les êtres du monde visible, est compris sous le nom commun de *matière*.

Ce que nous venons d'exposer de la Philosophie orientale, y laisse encore beaucoup d'obscurité.

Nous connoîtrions mieux l'histoire des hérésies, comprises sous le nom de *gnossisme*, si nous avions les livres des Gnostiques; ceux qu'on attribue à Zoroastre, Zostrian, Mésus, Allogene, ne seroient pas supposés, que nous ne serions pas encore fort instruits. Comment se tirer de leur nomenclature? Comment apprécier la juste valeur de leurs métaphores? Comment interpréter leurs symboles? Comment suivre le fil de leurs abstractions? Comment exalter son imagination au point d'atteindre à la leur? Comment s'enivrer & se rendre fou assez pour les entendre? Comment débrouiller le chaos de leurs opinions? Contentons-nous donc du peu que nous en favons, & jugeons assez sagement de ce que nous en avons, pour ne pas regretter ce qui nous manque.



 PHILOSOPHIE

DES

P E R S E S.

LES seuls garans que nous ayons ici de l'histoire de la philosophie, les Arabes & les Grecs, ne font pas d'une autorité aussi solide & aussi pure, qu'un critique sévère le désireroit. Les Grecs n'ont pas manqué d'occasions de s'instruire des loix, des coutumes, de la religion & de la philosophie de ces peuples; mais peu sinceres, en général, dans leurs récits, la haine qu'ils portoient aux Perfes les rend encore plus suspects. Qu'est-ce qui a pu les empêcher de se livrer à cette fureur habituelle de tout rapporter à leurs idées particulières? La distance des tems, la légèreté du caractère, l'ignorance & la superstition des Arabes, n'affoiblissoient guere moins leur témoignage. Les Grecs mentent par orgueil; les Arabes mentent par intérêt. Les premiers défigurent tout ce qu'ils touchent pour se l'approprier; les seconds pour se faire valoir. Les uns cherchent à s'enrichir du bien d'autrui; les autres à donner du prix à ce qu'ils ont. Mais c'est quelque chose que de bien connoître les motifs de notre méfiance; nous en serons plus circonspects.

De Zoroastre. Zerdusht ou Zaratousht, selon les Arabes, & Zoroastre, selon les Grecs, fut le fondateur ou le restaurateur de la philosophie & de la théologie chez les Perfes. Ce nom signifie l'ami du

feu. Sur cette étymologie, on a conjecturé qu'il ne désignoit pas une personne, mais une secte. Quoi qu'il en soit, qu'il n'y ait jamais eu d'homme appelé *Zoroastre*, ou qu'il y en ait eu plusieurs de ce nom, comme quelques-uns le prétendent, on n'en peut guere reculer l'existence au delà du regne de Darius Hystaspe. Il y a la même incertitude sur la patrie du premier *Zoroastre*. Est-il Chinois, Indien, Perse, Médo-Perse ou Mede? S'il en faut croire les Arabes, il est né dans l'Aderbijan, province de la Médie. Il faut entendre toutes les puerilités merveilleuses qu'ils racontent de sa naissance & de ses premières années; au reste, elles sont dans le génie des orientaux, & du caractère de celles dont tous les peuples de la terre ont défiguré l'histoire des fondateurs du culte religieux qu'ils avoient embrassé. Si ces fondateurs n'avoient été que des hommes ordinaires, de quel droit eût-on exigé de leurs semblables un respect aveugle pour leurs opinions?

Zoroastre, instruit dans les sciences orientales, passe chez les Isalites. Il entre au service d'un Prophete: il y prend la connoissance du vrai Dieu. Il commet un crime. Le Prophete, qu'on croit être Daniel ou Esdras, le maudit; il est attaqué de la lepre. Guéri apparemment, il erre; il se montre aux peuples; il se cache dans des montagnes; il en descend; il se donne pour un envoyé d'en-haut; il s'annonce comme le restaurateur & le réformateur du culte de ces Mages, ambitieux que Cambise avoit exterminés. Les peuples l'écoutent. Il va à Xis ou Ecbatane: c'étoit le lieu de la naissance de Smerdis, & le magianisme y avoit encore des sectateurs cachés. Il y prêche; il y a des révélations. Il passe de-là à Balch, sur les rives de l'Oxus, & s'y établit. Hystaspe regnoit alors. Ce

Prince l'appelle. *Zoroastre* le confirme dans la religion des Mages que Hystaspe avoit gardée; il l'entraîne par des prestiges; & sa doctrine devient publique, & la religion de l'Etat. Il y en a qui le font voyager aux Indes, & conférer avec les Brachmanes; mais c'est sans fondement. Après avoir établi son culte dans la Bactriane, il vint à Suse, où l'exemple du Roi fut suivi de la conversion de presque tous les courtisans. Le magianisme, ou plutôt la doctrine de *Zoroastre* se répandit chez les Perses, les Parthes, les Bactres, les Corasmiens, les Saïques, les Medes, & plusieurs autres peuples barbares. L'intolérance & la cruauté du mahoméisme naissant, n'a pu jusqu'à présent en effacer toutes les traces. Il en reste toujours dans la Perse & dans l'Inde. De Suze, *Zoroastre* retourna à Balch, où il éleva un temple au Feu, s'en dit Archimage, & travailla à attirer à son culte les Rois circonvoisins; mais ce zèle ardent lui devint funeste. Argaspe, Roi des Schytes, étoit tres-attaché au culte des astres; c'étoit celui de sa nation & de ses aïeux. *Zoroastre* ne pouvant réussir auprès de lui par la persuasion, emploie l'autorité & la puissance de Darius. Mais Argaspe, indigné de la violence qu'on lui faisoit dans une affaire de cette nature, prit les armes, entra dans la Bactriane, & s'en empara, malgré la résistance de Darius, dont l'armée fut taillée en pieces. La destruction du temple patriarchal, la mort de ses Prêtres, & celle de *Zoroastre* même furent les suites de cette défaite. Peu de tems après, Darius eut sa revanche; Argaspe fut battu, la province perdue recouverte, les temples consacrés au Feu relevés, la doctrine de *Zoroastre* remise en vigueur, & l'Azur Guf-tasp, ou l'édifice de Hystaspe construit. Darius en prit même le titre de Grand-Prêtre, & se fit ap-

pellier de ce nom sur son tombeau. Les Grecs, qui connoissoient bien les affaires de la Perse, gardent un profond silence sur ces événemens, qui peut-être ne sont que des fables inventées par les Arabes, dont il faudroit réduire le récit à ce qu'il y eut dans un tems un imposteur qui prit le nom de Zoroastre, déjà révérend dans la Perse, attira le peuple, séduisit la Cour par des prestiges, abolit l'idolâtrie, & lui substitua l'ancien culte du feu, qu'il arrangea seulement à sa manière. Il y a aussi quelque apparence que cet homme n'étoit pas tout-à-fait ignorant dans la médecine & les sciences naturelles & morales; mais, que ce fut une encyclopédie vivante, comme les Arabes le disent; c'est sûrement un de ces mensonges pieux auxquels le zèle, qui ne croit jamais pouvoir trop accorder aux fondateurs de religion, se détermine si généralement.

Des Guebres. Depuis ces tems reculés, les Guebres ont persisté dans le culte de Zoroastre. Il y en a près d'Isbahan, dans un petit village, appelé de leur nom *Gauradab*. Les Musulmans les regardent comme des infidèles, & les traitent en conséquence. Ils exercent là les fonctions les plus viles de la société. Ils ne sont pas plus heureux dans la Commanie; c'est la plus mauvaise province de la Perse. On leur y a fait payer bien cher le peu d'indulgence qu'on a pour leur religion. Quelques-uns se sont réfugiés à Surate & à Bombay, où ils vivent en paix, honorés pour la sainteté & la pureté de leurs mœurs, adorant un seul Dieu, priant vers le Soleil, révérend le feu, détestant l'idolâtrie, & attendant la résurrection des morts & le jugement dernier.

Des livres attribués à Zoroastre. De ces livres, le *Zend* ou le *Zendavesta* est le plus célèbre. Il est

divisé en deux parties; l'une comprend la liturgie ou les cérémonies à observer dans le culte du feu; l'autre prescrit les devoirs de l'homme en général, & ceux de l'homme religieux. Le *Zend* est sacré; & les saintes écritures n'ont pas plus d'autorité parmi les Chrétiens, ni l'*Alcoran* parmi les Turcs. On pense bien que Zoroastre le reçut aussi d'en haut. Il est écrit en langue & en caractères perses. Il est renfermé dans les temples; il n'est pas permis de le communiquer aux étrangers; & tous les jours de fêtes, les Prêtres en lisent quelques pages au peuple. Thomas Hyde nous en avoit promis une édition; mais il ne s'est trouvé personne, même en Angleterre, qui en ait voulu faire les frais.

Le *Zend* n'est point un ouvrage de Zoroastre; il faut en rapporter la supposition au tems d'Ézéchiel. On y trouve des psaumes de David; on y raconte l'origine du monde, d'après Moïse; il y a les mêmes choses sur le déluge; il y est parlé d'Abraham, de Joseph & de Salomon. C'est une de ces productions telles qu'il en parut une infinité dans ces siècles où toutes les sectes, qui étoient en grand nombre, cherchoient à prévaloir les unes sur les autres, par le titre d'ancienneté. Outre le *Zend*, on dit que Zoroastre avoit encore écrit dans son traité quelques centaines de milliers de vérités sur différens sujets.

Des oracles de Zoroastre. Il nous en reste quelques fragmens, qui ne font pas grand honneur à l'anonyme qui les a fabriqués, quoiqu'ils aient eu de la réputation parmi les Platoniciens de l'école d'Alexandrie; c'est qu'on n'est pas difficile sur les titres qui autorisent nos opinions. Les Philosophes n'étoient pas fâchés de retrouver quelques-unes de leurs idées dans les écrits d'un sage aussi vanté que Zoroastre.

Du Mage Hystafpe. Cet Hystafpe est le pere de Darius; il se fit chef des Mages. Il y eut là-dedans plus de politique que de religion. Il doubla son autorité sur les peuples, en réunissant dans sa personne les titres de Pontife & de Roi. L'inconvénient de cette réunion, c'est qu'un seul homme ayant à soutenir deux grands caractères, il arrive souvent que le Roi déshonore le Pontife, ou que le Pontife rabaisse le Roi.

D'Ostanès ou d'Otanès. On prétend qu'il y eut plusieurs Mages de ce nom, & qu'ils donnerent leur nom à la secte entiere, qui en fut appelée *ostanite*. On dit qu'Ostanès ou Otanès cultiva le premier l'astronomie chez les Perles. On lui attribue un livre de chymie. Ce fut lui qui initia Démocrite aux mystères de Memphis. Il n'y a que le rapport des tems qui contredise cette fable.

Du mot Mage. Ceux qui le dérivent de l'ancien mot *Mog*, qui, dans la Perse & dans la Médie, signifioit *Adorateur*, ou *Prêtre du feu*, en ont trouvé l'étymologie la plus vraisemblable.

De l'origine du Magianisme. Cette doctrine étoit établie dans l'Empire de Babylone & d'Assyrie, & chez d'autres peuples de l'Orient, long-tems avant la fondation des Perles. Zoroastre n'en fut que le restaurateur: il faut en conclure de-là l'extrême ancienneté.

Du caractère d'un Mage. Ce fut un Théologien & un Philopophe. Un Mage naissoit toujours d'un autre Mage. Ce fut dans le commencement une seule famille peu nombreuse qui s'accrut en elle-même; les peres se marioient avec leurs filles, les fils avec leurs meres, les freres avec leurs soeurs. Epars dans les campagnes, d'abord ils n'occupèrent que quelques bourgs; ils fonderent ensuite des villes, & se multiplièrent au point de

disputer la souveraineté aux Monarques. Cette confiance dans leur nombre & leur autorité les perdit.

Des classes des Mages. Ils étoient divisés en trois classes. Une classe infinie attachée aux services des temples; une classe supérieure qui commandoit à l'autre; & un Archimage qui étoit le chef de toutes les deux. Il y avoit aussi trois sortes de temples; des oratoires où le feu étoit gardé dans une lampe; des temples où il s'entretenoit sur un autel; & une basilique, le siege de l'Archimage, & le lieu où les adorateurs alloient faire leurs grandes dévotions.

Des devoirs des Mages. Zoroastre leur avoit dit: » Vous ne changerez ni le culte, ni les prieres. Vous ne vous emparerez point du bien d'autrui. Vous fuirez le mensonge. Vous ne laisserez entrer dedans votre cœur aucun desir impur: dans votre esprit aucune pensée perverse. Vous craindrez toute souillure. Vous oublierez l'injure. Vous instruirez les peuples. Vous préfiderez aux mariages. Vous fréquenterez sans cesse les temples. Vous méditez le *Zendavesta*: ce sera votre loi, & vous n'en reconnoîtrez point d'autre: & que le ciel vous punisse éternellement, si vous souffrez qu'on la corrompe. Si vous êtes Archimage, observez la pureté la plus rigoureuse. Purifiez-vous de la moindre faute par l'ablution. Vivez de votre travail. Relevez la dixme des peuples. Ne soyez ni ambitieux ni vain. Exercez les œuvres de la miséricorde; c'est le plus noble emploi que vous puissiez faire de votre richesse. N'habitez pas loin des temples, afin que vous puissiez y entrer sans être apperçu. Lavez-vous souvent. Soyez frugal. N'approchez point de votre femme les jours de solemnités. Surpassez les

autres dans la connoissance des sciences. Ne craignez que Dieu. Reprenez fortement les méchans : de quelque rang qu'ils soient, n'ayez aucune indulgence pour eux. Allez porter la vérité aux Souverains : fachez distinguer la vraie révélation de la fausse. Ayez toute confiance dans la bonté divine. Attendez le jour de sa manifestation, & soyez-y toujours préparé. Gardez soigneusement le feu sacré ; & souvenez-vous de moi jusqu'à la consommation des siècles, qui se fera par le feu.

Des Sectes des Mages. Quelque simple que soit un culte, il est sujet à des hérésies. Les hommes se divisent bien entr'eux sur des choses réelles : comment s'accorderoient-ils long-tems sur des objets imaginaires ? Ils sont abandonnés à leur imagination, & il n'y a aucune expérience qui puisse les réunir. Les Mages admettoient deux principes, un bon & un mauvais ; l'un de la lumière, l'autre des ténèbres ; étoient-ils co-éternels : ou, y avoit-il priorité dans leur existence ? Premier objet de discussion ; première cause de haine, de trahison & d'anathème.

De la Philosophie des Mages. Elle avoit pour objet Dieu, l'origine du monde, la nature des choses, le bien, le mal, & la règle des devoirs. Le système de Zoroastre n'étoit pas l'ancien ; cet homme profita des circonstances pour l'altérer, & faire croire au peuple tout ce qu'il lui plut. La distance des terres, les mensonges des Grecs, les fables des Arabes, les symboles & l'emphase des Orientaux, rendent ici la matière très-obscur.

Des Dieux des Perses. Ces nations adoroient le Soleil ; ils avoient reçu un culte des Chaldéens & des Assyriens. Ils appelloient ce Dieu *Mithras* ; ils joignoient à *Mithras* *Orosmade* & *Arimane*.

Mais il faut distinguer ici la croyance des hom-

mes instruits, de la croyance du peuple. Le Soleil étoit le Dieu du peuple ; pour les Théologiens, ce n'étoit que son tabernacle.

Mais en remontant à l'origine, *Mithras* ne fera qu'un de ces bienfaiteurs des hommes, qui les rassembloient, qui les instruisoient, qui leur rendoient la vie plus supportable & plus sûre, & dont ils faisoient ensuite des Dieux. Celui des peuples d'Orient s'appelloit *Mithras*. Son ame, au sortir de son corps, s'envola au Soleil, & de là le culte du Soleil, & la divinité de cet astre.

On n'a qu'à jeter les yeux sur les symboles de *Mithras*, pour sentir toute la force de cette conjecture. C'est un homme robuste ; il est ceint d'un cimetièr ; il est couronné d'une tiare ; il est assis sur un taureau, il conduit l'animal féroce, il le frappe, il le tue. Quels sont les animaux qu'on lui sacrifie ? des chevaux. Quels compagnons lui donne-t-on ? des chiens.

L'histoire d'un homme défiguré est devenue un système de religion. Rien ne peut subsister entre les hommes sans s'altérer ; il faut qu'un système de religion, fût-il relevé, se corrompe à la longue, à moins qu'une autorité infallible n'en assure la pureté. Supposons que Dieu se montrât aux hommes sous la forme d'un grand spectre de feu, qu'élevé au dessus du globe qui tourneroit sous ses pieds, les hommes l'écoutassent en silence, & que, d'une voix forte, il leur dictât ses loix : croit-on que ces loix subsisteroient incorruptibles ? Croit-on qu'il ne vint pas un tems où l'apparition même se révoquât en doute ? Il n'y a que le séjour constant de la divinité parmi nous, ou par les miracles, ou par ses Prophètes, ou par un représentant infallible, ou par la voie de la conscience, ou par elle-même, qui puisse arrêter

l'inconstance de nos idées en matière de religion.

Mithras est un & triple; on retrouve dans ce triple Mithras des vestiges de la trinité de Platon & de la nôtre.

Orosmade, ou Horfmidas, est l'auteur du bien; Arimane est l'auteur du mal: écoutons Leibnitz sur ces Dieux. Si l'on considère, dit le Philosophe de Leipzig, que tous les Potentats d'Asie se sont appelés *Horfmidas*; qu'Irmen, ou Hermen est le nom d'un Dieu, ou d'un héros Celto-Scyte, on fera porté à croire que l'Arimane des Perses fut quelque conquérant d'occident, tels que furent dans la suite Gengis-Khan & Tamerlan, qui passa de la Germanie & de la Sarmatie dans l'Asie, à travers les contrées des Alains & des Massages, & qui fonda dans les Etats d'un Horfmidas, qui gouvernoit paisiblement ses peuples fortunés, & qui les défendit constamment contre les entreprises du ravisseur. Avec le tems; l'un fut un mauvais génie; l'autre un bon; deux principes contraires qui sont perpétuellement en guerre, qui se défendent, & se battent bien, & dont l'un n'obtient jamais une entière supériorité sur l'autre. Ils se partagent l'empire du monde, le gouvernent, ainsi que Zoroastre l'établit dans sa chronologie. Ajoutez à cela, qu'en effet au tems de Cyaxare, Roi des Medes, les Scythes se répandirent en Asie.

Mais comment un trait historique si simple devint-il, à la longue, une fable si compliquée? C'est qu'on transporta dans la suite, au culte, aux Dieux, aux statues, aux symboles religieux, aux cérémonies, tout ce qui appartenait aux sciences, à l'astronomie, à la physique, à la chimie, à la métaphysique & à l'histoire naturelle. La langue religieuse resta la même; mais toutes les idées changèrent. Le peuple avoit une religion, & le Prêtre un autre.

Principes du système de Zoroastre. Il ne faut pas confondre ce système renouvelé, avec l'ancien; celui des premiers Mages étoit fort simple; celui de Zoroastre se compliqua.

1. Il ne se fait rien de rien.
2. Il y a donc un premier principe, infini, éternel, de qui tout ce qui a été, & tout ce qui est, est émané.
3. Cette émanation a été très-parfaite & très-pure. Il faut la regarder comme la cause du mouvement, de la chaleur & de la vie.
4. Le feu intellectuel, très-parfait, très-pur, dont le Soleil est le symbole, est le principe de cette émanation.
5. Tous les êtres sont sortis de ce feu, les matériels & les immatériels. Il est absolu, nécessaire, infini; il se meut lui-même; il meut, & anime tout ce qui est.
6. Mais la matière & l'esprit étant deux natures diamétralement opposées, il est donc émané du feu originel & divin, deux principes subordonnés, ennemis l'un de l'autre, l'esprit & la matière, Orosmade & Arimane.
7. L'esprit plus voisin de sa source, plus pur, engendre l'esprit, comme la lumière, telle est l'origine des Dieux.
8. Les esprits émanés de l'océan infini de la lumière intellectuelle, depuis Orosmade, jusqu'au dernier, sont, & doivent être regardés comme des natures lucides & ignées.
9. En qualité de natures lucides & ignées, ils ont la force de mouvoir, d'entretenir, d'échauffer, de perfectionner, & ils sont bons. Orosmade est le premier d'entr'eux; ils viennent d'Orosmade: Orosmade est la cause de toute perfection.
10. Le Soleil, symbole de ses propriétés, est

son trône, & le lieu principal de sa lumière divine.

11. Plus les esprits émanés d'Orosmade s'éloignent de leur source, moins ils ont de pureté, de lumière, de chaleur & de force motrice.

12. La matière n'a ni la lumière, ni la chaleur, ni force motrice; c'est la dernière émanation du feu éternel & premier. Sa distance en est infinie; aussi est-elle ténébreuse, inerte, solide, & immobile par elle-même.

13. Ce n'est pas à ce principe de son émanation, mais à la nature nécessaire de son émanation, à sa distance du principe qu'il faut attribuer ses défauts, suite nécessaire de l'ordre des émanations, qui en font l'origine du mal.

14. Quoiqu'Arimane ne soit pas moins qu'Orosmade une émanation du feu éternel, ou de Dieu, on ne peut attribuer à Dieu ni le mal, ni les ténèbres de ce principe.

15. Le mouvement est éternel & très-parfait dans le feu intellectuel & divin; d'où il s'ensuit qu'il y aura une période, à la fin de laquelle tout y retournera. Cet océan reprendra tout ce qui en est émané, tout, excepté la matière.

16. La matière ténébreuse, froide, immobile, ne fera point reçue à cette source de lumière & de chaleur très-pure; elle restera, elle se mouvra, sans cesse agitée par l'action du principe lumineux; le principe lumineux attaquera sans cesse les ténèbres, qui lui résisteront, & qu'elle affaiblira peu-à-peu, jusqu'à ce qu'à la suite des siècles, atténuée, divisée, éclairée autant qu'elle peut l'être, elle approche de sa nature spirituelle.

17. Après un long combat, des alternatives infinies, les ténèbres seront chassées de la matière; ses qualités mauvaises seront détruites; la matière

tière même sera bonne, lucide, analogue à son principe, qui la réabsorbera, & d'où elle émanera derechef, pour remplir tout l'espace, & se répandre dans l'univers: ce sera le regne de la félicité parfaite.

Voilà le système oriental, tel qu'il nous est parvenu, après avoir passé, au sortir des mains des Mages, entre celles de Zoroastre; & de celles-ci, entre les mains des Pythagoriciens, des Stoiciens, des Platoniciens, dont on y reconnoît le ton & les idées.

Ces Philosophes le portèrent à Cosroès. Auparavant la sainteté en avoit été constatée par des miracles à la cour de Sapor; ce n'étoit alors qu'un manichéisme assez simple.

Le *Sadder*, ouvrage où la doctrine zoroastrique est exposée, emploie d'autres expressions; mais c'est le même fond. Il y a un Dieu: il est un, très-saint: rien ne lui est égal: c'est le Dieu de puissance & de gloire. Il a créé dans le commencement un monde d'esprits purs & heureux; au bout de trois mille ans, sa volonté, lumière resplendissante, sous la forme de l'homme. Soixante & dix anges du premier ordre l'ont accompagnée; & elle a créé le soleil, la lune, les étoiles & les âmes des hommes. Après trois autres mille ans, Dieu créa, au dessus de la lune, un monde inférieur, plein de matière.

Des Dieux & des temples. La doctrine de Zoroastre les rejettoit aussi. La première chose que Xercès fit en Grèce, ce fut de détruire les temples & les statues. Il satisfaisoit aux préceptes de la religion; & les Grecs le regardoient, sans doute, comme un impie. Xercès en usoit ainsi, dit Cicéron, *ut parietibus excluderentur Dii, quibus esse deberent omnia patientia & libera*, pour bri-

fer les prisons des Dieux. Les sectateurs du culte des Mages ont aujourd'hui la même aversion pour les idoles.

Abrégé des prétendus oracles de Zoroastre. Il y a des Dieux ; Jupiter en est un. Il est très-bon ; il gouverne l'univers ; il est le premier des Dieux ; il n'a point été engendré : il existe de tous les tems ; il est le pere des autres Dieux ; c'est le grand, le vieil ouvrier.

Neptune est l'aîné de ses fils. Neptune n'a point eu de mere. Il gouverne sous Jupiter : il a créé le ciel.

Neptune a eu des freres ; ces freres n'ont point eu de mere. Neptune est au dessus d'eux.

Les autres Dieux ont été tirés de la matiere , sont nés de Junon. Il y a des démons au dessous des Dieux.

Le soleil est le plus vieux des enfans que Jupiter ait eu de leur mere. Le soleil & Saturne président à la génération des mortels , aux Titans & aux Dieux du Tartare.

Les Dieux prennent soin des choses d'ici-bas , ou par eux-mêmes , ou par des ministres subalternes , selon les loix générales de Jupiter ; les Dieux subalternes exécutent ce qu'il y a de mieux.

L'univers est éternel. Les premiers Dieux nés de Jupiter , & les seconds n'ont point eu de commencement , n'auront point de fin ; ils ne constituent tous ensemble qu'une sorte de tout.

Le grand ouvrier qui a pu faire le tout , le mieux qu'il étoit possible , l'a voulu , & il n'a manqué à rien.

Il conserve & conservera éternellement le tout immobile , & sous la même forme.

L'ame de l'homme , alliée aux Dieux , est immortelle. Le ciel est son séjour : elle y est , & elle y retournera.

Les Dieux l'envoient pour animer un corps , conserver l'harmonie de l'univers , établir le commerce entre le ciel & la terre , & lier les parties de l'univers entr'elles , & l'univers avec les Dieux.

La vertu doit être le but unique d'un être lié avec les Dieux.

Le principe de la félicité principale de l'homme est dans la portion immortelle & divine.

Suite des oracles , ou fragmens. Nous les exposons dans la langue latine , parce qu'il est presque impossible de les rendre dans la nôtre.

Unitas dualitatem genus ; Dyas enim apud eam sedet , & intellectuali luce fulgurat , inde Trinitas , & hæc Trinitas in toto mundo lucet , & gubernat omnia.

Voilà bien Mithras , Orosmade & Arimane ; mais sous la forme du christianisme. On croiroit , en lisant ce passage , entendre le commencement de l'Evangile selon saint Jean.

Deus fons fontium , omnium matrix , continens omnia , unde generatio varie se manifestantis materia , unde tractus præter insiliens cavitatibus mundorum , incipit deorsum tendere radios admirandos.

Galimathias , moitié Chrétien , moitié Platonicien & Cabalistique.

Deus intellectualem in se ignem proprium comprehendens , cuncta perficit , & mente tradit secundâ ; sicque omnia sunt ab uno igne progenita , parte genita lux.

Ici le platonisme se mêle encore plus évidemment avec la doctrine de Zoroastre.

Meus patris striduit , intelligens indefesso consilio ; omniformes ideæ fonte verò ab uno evolantes exsiliunt , & divisa intellectualem ignem sunt nactæ.

Proposition toute platonique , mais embarrassée de l'allégorie & du verbiage oriental.

Anima existens, ignis splendens, vi patris immortalis manet, & vitæ domina est, & tenet mundi multas plenitudines, mentem enim imitatur; sed habet congenitum quid corporis.

Il est incroyable en combien de façons l'esprit inquiet se replie. Ici on apperçoit des vestiges du léibnitianisme.

Opifex qui fabricatus est mundum, erat ignis motus, qui totum mundum ex igne, & aquâ & terrâ, & aère omnia composuit.

Ces élémens étoient regardés par les Zoroastriens comme les canaux matériels du feu élémentaire.

Oportet te festinare ad lucem & patris radios, unde missa est tibi anima multam induta lucem; mentem enim in anima reposuit, & in corpore deposuit.

Ici l'expression est de Zoroastre; mais les idées sont de Platon.

Non deorsum prorsus sis est nigrantem mundum, cui profunditas semper infida subtracta est & hædes, circum quæque nabilis squallidus, idolis gaudens, amens, præceps, tortuosus, cæcæ, profundum, semper convolvens, semper regens obscurum corpus iners, & spiritu carens, & osor lucis mundus, & tortuosa fluenta, sub quâ multi trahuntur.

Galimathias mélancholique, prophétique & sybillain.

Quære animi canalem, unde aut quo ordine servus factus corporis, in ordinem à quo effluxisti, iterum resurgas.

C'est la descente des âmes dans le corps, selon l'hypothèse platonicienne.

Cogitatio igne tota primum habet ordinem; mortalis enim ignis proximus factus, à Deo lumen habebit.

Puisqu'on vouloit faire passer ces fragmens sous le nom de Zoroastre, il falloit bien revenir au principe igné.

Luna cursum & astrorum progressum & strepitum dimittit, semper currit opere necessitatis; astrorum progressus tui gratiâ non est editus.

Ici l'Auteur a perdu de vue la doctrine de Zoroastre, qui est toute astrologique, & il a dit quelque chose de sensé.

Natura suadet esse dæmones pueros, & mala materia germinia, utilia & bona, &c.

Ces démons n'ont rien de commun avec le magianisme; & ils sont sortis de l'école d'Alexandrie.

Philosophie morale des Perses. Ils recommandoient la chasteté, l'honnêteté, le mépris des voluptés corporelles, du faste, de la vengeance, des injures; ils défendoient le vol: il faut craindre, réfléchir, consulter la Providence dans ses actions, fuir le mal, embrasser le bien; commencer le jour par tourner ses pensées vers l'Être suprême; l'aimer, l'honorer, le servir; regarder le soleil quand on le prie de jour, la lune quand on s'adresse à lui de nuit; car la lumière est le symbole de leur existence & de leur présence; les mauvais génies aiment les ténèbres.

Il n'y a rien dans ces principes qui ne soit conforme au sentiment de tous les peuples, & qui appartienne plus à la doctrine de Zoroastre que d'aucun autre Philosophe.

L'amour de la vérité est la fin de tous les systèmes philosophiques, & la pratique de la vertu, la fin de toutes les législations: & qu'importe par quel principe on y soit conduit?

PHILOSOPHIE

DES

PHÉNICIENS.

VOICI un peuple intéressé, turbulent, inquiet, qui ose le premier s'exposer sur des planches fragiles, traverser les mers, visiter les nations, lui porter ses connoissances & ses productions, prendre les leurs, & faire de sa contrée le centre de l'univers habité. Mais les entreprises hardies ne se forment point sans l'invention des sciences & des arts. L'astronomie, la géométrie, la mécanique, la politique sont donc fort anciennes chez les Phéniciens.

Ces peuples ont eu des Philosophes, & même de nom. Mofchus ou Mochus est de ce nombre. Il est dit de Sidon. Il n'a pas dépendu de Possidonius qu'on ne dépouillât Leucippe & Démocrite de l'invention du système atomique en faveur du Philosophe Phénicien; mais il y a mille autorités qui réclament contre le témoignage de Possidonius.

Après le nom de Mofchus, c'est celui de Cadmus qu'on rencontre dans les annales de la Philosophie Phénicienne. Les Grecs le font fils du Roi Agénor; les Phéniciens, plus croyables sur un homme de leur nation, ne nous le donnent que comme un Intendant de sa maison. La mythologie dit qu'il se sauva de la Cour d'Agénor avec Harmonie, célèbre joueuse de flûte; qu'il

aborda dans la Grece, & qu'il y fonda une colonie. Nous n'examinerons pas ce qu'il peut y avoir de vrai & de faux dans cette fable. Il est certain qu'il est l'inventeur de l'alphabet grec, & que ce service seul exigeoit que nous en fissions ici quelque mention.

Il y eut entre Cadmus & Sanchoniaton, d'autres Philosophes; mais il ne nous reste rien de leurs ouvrages.

Sanchoniaton est très-ancien. Il écrivoit avant l'ère troyenne. Il touchoit au tems de Moÿse. Il étoit de Biblos. Ce qui nous reste de ses ouvrages est supposé. Voici son système de cosmogonie.

L'air ténébreux, l'esprit de l'air ténébreux & le chaos sont les principes premiers de l'univers. Ils étoient infinis, & ils ont existé long-tems avant qu'aucune limite les circonscrivit.

Mais l'esprit anima ses principes; le mélange se fit; les choses se lièrent; l'amour naquit, & le monde commença.

L'esprit ne connut point la génération.

L'esprit liant les choses engendra *mot*.

Mot est, selon quelques-uns, le limon; selon d'autres, la putréfaction d'une masse aqueuse.

Voilà l'origine de tous les germes, & le principe de toutes les choses; de-là, sortirent des animaux privés d'organes & de sens, qui devinrent, avec le tems, des êtres intelligens, contemplateurs du ciel; ils étoient sous la forme d'œufs.

Après la production de *mot*, suivit celle du soleil, de la lune & des autres astres.

De l'air éclairé par la mer, & échauffé par la terre, résultèrent les vents, les nuées & les pluies.

Les eaux furent séparées par la chaleur du soleil, & précipitées dans leurs lieux; & il y eut des éclairs & du tonnerre.

A ce bruit, les animaux assoupis font réveillés; ils sortent du limon, & remplissent la terre, l'air & la mer, mâles & femelles.

Les Phéniciens sont les premiers d'entre les hommes; ils ont été produits du vent & de la nuit.

Voilà tout ce qui nous a été transmis de la philosophie des Phéniciens. C'est bien peu de chose: seroit-ce que l'esprit de commerce est contraire à celui de la philosophie? Seroit-ce qu'un peuple, qui ne voyage que pour s'enrichir, ne songe guère à s'instruire? Je le croirois volontiers. Que l'on compare les essaims incroyables d'Européens, qui sont passés de notre monde dans celui que Colomb a découvert, avec ce que nous connoissons de l'histoire naturelle des contrées qu'ils ont parcourues, & l'on jugera. Que demande un commerçant qui descend de son vaisseau sur un rivage inconnu; est-ce, quel Dieu adorez-vous? avez-vous un Roi? quelles sont vos loix? Rien de cela. Mais, avez-vous de l'or, des peaux, du coton, des épices? Il prend ces substances, il donne les siennes en échange, & il recommence cent fois la même chose, sans daigner seulement s'informer de ce qu'elles sont, comment on les recueille. Il fait ce qu'elles lui produiront à son retour. Voilà le Commerçant Hollandois. Et le Commerçant François? Il demande encore: vos femmes sont-elles jolies?



PHILOSOPHIE

PYRRHONIENNE OU SCEPTIQUE.

LES Grecs étoient fatigués de tant de disputes sur le vrai & le faux, sur le bien & le mal, sur le beau & sur le laid, lorsqu'il s'éleva parmi eux une secte qui fit, en peu de tems, beaucoup de prosélytes. Ce fut la *Pyrrhonienn*e ou *Sceptique*. Dans les autres écoles, on avoit un système reçu, des principes avoués, on prouvoit tout; on ne doutoit de rien: dans celle-ci, on suivit une méthode de philosopher toute opposée: on prétendit qu'il n'y avoit rien de démontré ni de démontrable; que la science réelle n'étoit qu'un vrai nom; que ceux qui se l'arrogéient n'étoient que des hommes ignorans, vains ou menteurs; que toutes les choses dont un Philosophe pouvoit disputer, restoient, malgré ses efforts, couvertes des ténèbres les plus épaisses; que plus on étudioit, moins on savoit, & que nous étions condamnés à flotter éternellement d'incertitudes en incertitudes, d'opinions en opinions, sans jamais trouver un point fixe, d'où nous puissions partir, & où nous puissions revenir & nous arrêter. D'où les Sceptiques concluoient qu'il étoit ridicule de définir; qu'il ne falloit rien assurer; que le sage suspendroit en tout son jugement; qu'il ne se laisseroit point leurrer par la chimère de la vérité; qu'il régleroit sa vie sur la ressemblance, montrant, par sa circonspection, que si la nature des choses ne lui étoit pas plus claire qu'aux dogmatiques les plus décidés, du moins l'imbécillité de la raison humaine lui étoit mieux connue.

Le *Sceptique* étoit donc un ennemi commun.

Pyrrhon, disciple d'Anaxarque, de la secte éléatique, exerça le premier cette philosophie putilanime & douteuse, qu'on appelle de son nom *Pyrrhonisme*, & de sa nature *Scepticisme*. Si l'on examine la méthode des Académiciens, on ne la trouvera pas fort éloignée de celle de Pyrrhon.

Pyrrhon naquit à Elée, de parens fort obscurs. Il fut mauvais Peintre avant que d'être Philosophe. Il eut pour premier maître Bifon, fils de Stilpon, disciple de Clinomaque, qui l'instruisit de cette dialectique épineuse, particulière aux Eristiques. Il entendit ensuite Anaxarque, disciple de Métrodore de Chio, & s'attacha à ce Philosophe. Ils suivirent ensemble Alexandre dans l'Inde, & conférèrent avec les Brachmanes & les Gymnosophistes. Il ne retint de la doctrine de ses maîtres que les principes qui favorisoient son penchant naturel à ce doute. Il débuta d'une manière qui ne dut guère moins offenser que surprendre : il dit qu'il n'y avoit rien d'honnête ni de deshonnête, rien d'injuste ni de juste, rien de beau ni de laid, rien de vrai ni de faux, & ce furent ses premiers mots. L'éducation, l'usage commun, l'habitude étoient, selon lui, les seuls fondemens des actions & des assertions des hommes. On assure que sa conduite fut conséquente à sa philosophie ; qu'il ne se précautionnoit contre rien ; qu'il ne se détournoit point ; qu'il alloit droit à un char, à un précipice, à un bûcher, à une bête féroce ; qu'il bravoit dans les occasions les plus périlleuses le témoignage évident de ses sens, & que souvent il dut son salut à ses amis, qui l'accompagnoient. Si cela est il faut regarder Pyrrhon comme une de ces têtes qui naissent étonnées, & pour qui tout est confondu ; mais il n'en est rien ; il raisonneoit comme

un insensé, & se conduisoit comme tout le monde : on lui remarqua seulement plus d'indifférence, plus d'indulgence & plus de résignation. N'ayant point d'avis, il n'étoit pas difficile de le déterminer ; nulle notion du bien & du mal, comment pouvoit-on l'offenser ? de quoi se feroit plaint un homme qui ne distinguoit pas la peine & le plaisir ? La suprême tranquillité d'ame qu'il avoit acquise étonnoit Epicure. Ses concitoyens le créèrent Grand-Prêtre. Quelle que fût sa philosophie, le bien étoit donc la règle de sa vie : il n'en faut pas douter. L'acatalepsie de Pyrrhon ne s'étendoit pas au rapport des sens : c'étoit une arme qu'il avoit inventée contre l'orgueil des dogmatiques, & qu'il n'employoit qu'avec eux. Il avoit ses sentimens particuliers dans l'école, & la conduite commune dans la société. Il fleurit dans la cent-dixième olympiade ; il mourut âgé de 90 ans. Les Athéniens lui éleverent une statue auprès du portique : il eut aussi un monument dans sa patrie.

Pyrrhon avoit appris sous Démocrite qu'il n'y avoit rien de réel que les atomes ; que ce que nous regardons comme des qualités propres des corps, n'étoit que des affections de notre entendement, des opinions, une disposition, un ordre, une perception ; dans l'école éléatique, que le témoignage des sens étoit trompeur ; sous Stilpon, l'art funeste de disputer pour & contre presque avec un même avantage : c'étoit un homme d'un caractère dur ; il voyoit les Philosophes répandus en une infinité d'écoles opposées, & les uns sous le Lycée, les autres sous le portique, criant : » C'est moi qui possède la vérité ; c'est ici qu'on apprend à être sage ; » venez Messieurs, donnez-vous la peine d'entrer : » mon voisin n'est qu'un charlatan, qui vous en

» imposera ». Et ces circonstances concoururent à le conduire au scepticisme, qu'il professa.

Pyrrhon eut beaucoup de sectateurs. Le premier dont on fasse mention est Euriloque : c'étoit un homme violent ; dont la conduite rendit de tems en tems ridicule une secte qui prêchoit le doute dans la recherche de la vérité, & l'ataraxie dans l'usage des passions : il avoit gardé pour les sophistes la haine de son maître ; cependant ils le harcelèrent tellement en Elide, par leurs questions épineuses, que d'impatience, Euriloque jeta par terre son manteau, & se précipita dans l'Alphée, laissant un fleuve entr'eux & lui.

Il y eut un Pyrrhon d'Athènes, disciple de Pyrrhon d'Élée, aimant la solitude comme son maître, & fuyant aussi les disputes de l'école & le tumulte du monde.

Timon le Phliasien fut danseur avant que d'être *Sceptique* : mais dégoûté de cet art frivole, il alla à Mégare étudier la dialectique sous Stilpon, & de Mégare en Elide, écouter Pyrrhon. Il aimait la table : il se faisoit un honneur de bien boire : ses débauches le réduisirent à la mendicité ; alors, il se mit à courir l'Hellepont & la Propontide, professant la philosophie, & prêchant la sobriété. Il se fit de la réputation dans ce voyage ; il rétablit ses affaires, & reparut dans Athènes, où il demeura jusqu'à sa mort. Ce fut un homme de grande pénétration ; personne ne faisoit plus rapidement & plus sûrement le vice d'un raisonnement, ni le foible d'un système. Maître dans l'art de manier l'ironie, il accabloit de ridicule ceux qu'il avoit terrassés : il se plut à écrire des satyres. La calomnie & la médifance n'y étoient pas épargnées : il déchira les plus honnêtes gens, & n'en fut que plus agréable au peuple Athénien. Il donna une des plus

fortes preuves qu'on puisse exiger de la sincérité de son indifférence philosophique : c'est qu'auteur d'ouvrages, il en soignoit si peu les copies, qu'elles étoient pourries, rongées des rats, perdues, & que souvent il étoit obligé de suppléer les endroits defectueux, de mémoire. Il mourut âgé de 90 ans.

La secte pyrrhonienne dura peu. Elle s'éteignit depuis Timon le Phliasien, jusqu'à Enésidème, contemporain de Cicéron. En voici les principaux axiomes.

Le scepticisme est l'art de comparer entr'elles les choses qu'on voit & qu'on comprend, & de les mettre en opposition.

On peut opposer ou les choses qu'on voit à celles qu'on voit, ou les choses qu'on entend à celles qu'on entend, ou les choses qu'on entend à celles qu'on voit.

L'ataraxie est le but du scepticisme.

Son grand axiome, c'est qu'il n'y a point de raison qui ne puisse être contrebalancée par une raison opposée & de même poids.

Le sceptique ne décide rien ; ce n'est pas qu'il ne soit affecté comme les autres hommes, & que la sensation n'entraîne son jugement ; mais il réserve son doute, pour l'opposer à l'orgueil des dogmatiques, pour qui tout est évident dans les sciences.

Sous ce point de vue, le sceptique ne forme point une secte supposant un système de plusieurs dogmes liés entr'eux, & énonçant des choses conformes aux objets des sens.

C'est un sectaire, en ce qu'il y a des apparences d'après lesquelles il se croit obligé de régler sa conduite.

Il ne nie point les apparences, mais bien tout ce qu'on affirme de l'objet apparent.

Il a trois motifs qui le déterminent à acquiescer aux apparences; l'instruction naturelle, l'effort des passions, les loix, les usages & la tradition des arts.

Celui qui prononcera qu'il y a quelque chose de bon ou de mauvais en soi, sera troublé toute sa vie, tantôt par l'absence du bon, tantôt par la présence du mauvais; il cherchera à éloigner une chose, & en rapprocher une autre, & il fera tout à ce travail.

Le sceptique peut se promettre l'ataraxie, en faisant l'opposition des choses qu'on apperçoit par les sens, & de celles qu'on connoît par la raison, ou par la suspension du jugement, lorsque l'opposition dont il s'agit ne peut être faite.

Il y a dix lieux communs qui conduisent à la suspension du jugement.

Le premier, c'est que les images varient selon la différence des animaux.

Le second, c'est que les images varient selon la différence des hommes; elles ne sont pas les mêmes d'un homme à un autre.

Le troisième se tire de la différence des sens; ce qui est agréable à l'odorat est souvent désagréable au goût.

Le quatrième, des circonstances; comme les habitudes, les dispositions, les conditions, le sommeil, la veille, l'âge, le mouvement, le repos, l'amour, la haine, la faim, la société, la confiance, la crainte, la joie, le chagrin. Toutes ces choses influent d'un homme à un autre dans le même moment, & d'un homme à lui-même en différens momens, où il est d'expérience que les images varient.

Le cinquième, des positions, des tems, des lieux, & des intervalles.

Le sixième, de la combinaison, car aucun objet ne tombe solitaire sous nos sens; peut-être pouvons-nous prononcer sur cette combinaison, mais non sur les objets combinés.

Le septième, des quantités & des constitutions des sujets.

Le huitième, des rapports.

Le neuvième, de la fréquence & de la rareté des sensations.

Le dixième, des constitutions, des coutumes, des loix, des superstitions, des préjugés, des dogmes qui présentent une foule d'oppositions qui doivent suspendre le jugement de tout homme circonspect, sur le fond.

A ces lieux des anciens sceptiques, ceux qui vinrent après en ajoutèrent cinq autres; la diversité des opinions du Philosophe & du peuple, du Philosophe au Philosophe, du Philosophe à l'homme du peuple, & de l'homme du peuple à l'homme du peuple; le circuit des raisons à l'infini; la condition à celui qui voit ou comprend, relativement à l'objet vu ou compris; les suppositions qu'on prend pour des principes démontrés; la pétition de principe dans laquelle on prouve une chose par une autre, & celle-ci par la première.

Les étologies des dogmatiques peuvent se réfuter de huit manières; en montrant, 1^o. que l'espece de la cause assignée n'est pas de choses évidentes, ni une suite avouée des choses évidentes; 2^o. qu'entre différens partis qu'on pourroit prendre, si l'on connoissoit toutes les raisons de se déterminer, on suit celui qui plaît aux dogmatiques qui celent ou qui ignorent les raisons qui rendroient perplex; 3^o. que tout ce qui est soumis

à un ordre, & que leurs raisons n'en montrent point; 4°. qu'ils admettent les apparences comme elles se font, & qu'ils imaginent avoir conçu la manière dont se font les non-apparens, tandis que les apparens & les non-apparens ont, peut-être, une même manière d'être, peut-être une manière particulière & diverse; 5°. que presque tous rendent raison d'après les élémens supposés, & non d'après des loix générales, communes & avouées; 6°. qu'ils choisissent les phénomènes qui s'expliquent facilement d'après leurs suppositions; mais qu'ils ferment les yeux sur ceux qui les contredisent & les renversent; 7°. que les raisons qu'ils rendent répugnent quelquefois, non-seulement aux apparences, mais à leurs propres hypothèses; 8°. qu'ils concluent des apparences à ce qui est en question, quoiqu'il n'y ait pas plus de clarté d'un côté que de l'autre.

Il est impossible d'apporter une raison qui convienne généralement à toutes les sectes de Philosophes, aux sens, à la chose, aux apparences.

Le sceptique ne définit point son assentiment; il s'abstient même d'expressions qui caractérisent une négation, ou une affirmation formelle. Ainsi il a perpétuellement à la bouche: » Je ne définis rien, pas plus ceci que cela; peut-être oui, » peut-être non; je ne fais si cela est permis ou » non-permis, possible ou impossible; qu'est-ce » qu'on connoît? être & voir est peut-être une » même chose «.

Dans une question proposée par le dogmatique, le pour & le contre lui conviennent également.

Quand il dit qu'on ne comprend rien, cela signifie que de toutes les questions agitées entre les dogmatiques, il n'en a trouvé aucune parmi celles

celles qu'il a examinées, qui soit compréhensible.

Il ne faut confondre le scepticisme ni avec l'héraclitisme, ni avec le démocritisme, ni avec le système de Protagoras, ni avec la philosophie de l'académie, ni avec l'empirisme.

Il n'y a aucun caractère théorique du vrai & du faux; il y en a un pratique. Le caractère théorique qu'on apporte du vrai & du faux, doit avoir le sien; je raisonne de même que celui-ci, & ainsi à l'infini.

Le caractère théorique du vrai ou du faux, dans celui qui juge, ou dans l'homme, ne se peut ni entendre, ni démontrer.

Quel est, entre tant d'avis opposés, celui auquel il faut se conformer?

Le caractère du vrai & du faux considéré relativement au sens & à l'entendement, n'est pas moins obscur. L'homme ne juge pas par le sens seul, ni par l'un & l'autre conjointement.

Le caractère du vrai & du faux, relativement à l'imagination, est trompeur; car qu'est-ce que l'image? Une impression faite dans l'entendement par l'objet aperçu. Comment arrive-t-il que ces impressions tombent successivement les unes sur les autres, & ne se brouillent point? Quand, d'ailleurs, cette merveille s'expliqueroit, l'imagination prise comme une faculté de l'entendement, ne se concevrait pas plus que l'entendement qui ne se conçoit point.

Quand nous conviendrions qu'il y a quelque caractère de la vérité, à quoi serviroit-il? Les dogmatiques nous disant que la vérité abstraite ne subsiste pas, elle n'est rien.

Une chose obscure n'a point de caractère qui démontre que cette chose soit plutôt cela qu'autre.

Mais la liaison dans le raisonnement ne se con-

noit pas plus que l'objet; il faut toujours en venir à prouver une liaison par une autre; ou celle-ci par celle-là, ou procéder à l'infini, ou s'arrêter à quelque chose de non démontré.

D'où il s'enfuit qu'on ne fait pas même encore ce que c'est qu'une démonstration; car toutes les parties du raisonnement ne co-existent pas ensemble, ni la démonstration qui en résulte, ni la force conclusive, ni séparément.

Le syllogisme simple est vicieux; on l'appuie sur une base ruineuse, ou des propositions universelles, dont la vérité est admise sur une induction faite des singuliers, ou des propositions singuliers, dont la vérité est admise sur une concession précédente de la vérité des universelles.

L'induction est impossible, car elle suppose l'exhaustion de tous les singuliers: or, les singuliers sont infinis en nombre.

Les définitions sont inutiles; car celui qui définit ne comprend pas la chose par la définition à une chose qu'il a comprise; & puis si nous voulons tout définir, nous retomberons dans l'impossibilité de l'infini; & si nous accordons qu'il y a quelque chose qu'on peut comprendre sans définition, il s'en suivra qu'alors les définitions sont inutiles, & que, par conséquent, il n'y en a point de nécessaire.

Autre raison pour laquelle les définitions sont inutiles; c'est qu'il faut commencer par établir la vérité des définitions, ce qui engage dans des discussions interminables.

Le genre ou l'espece sont, ou des notions de l'entendement, ou des substances. Si c'est le premier, il y a la même incertitude que s'il s'agissoit de l'entendement; si c'est le second, les especes ne peuvent être comprises dans les genres, & il n'y a plus ni especes, ni genres.

Des différens sophismes qu'on peut faire, la dialectique ne résout que ceux dont la solution est inutile; ce n'est point le Dialecticien, c'est l'homme versé dans l'art ou la science qui les résout.

Il en faut dire autant des amphibologies. Les distinctions du Dialecticien sont utiles dans le cours de la vie; c'est l'homme instruit de l'art ou de la science qui appercevra l'amphibologie qui tromperoit.

Si le sceptique ne voit que de l'incertitude dans la Philosophie naturelle, croit-on que la Philosophie morale lui soit moins suspecte?

Il se conforme à la vie commune, & il dit avec le peuple, il y a des Dieux, il faut les adorer, leur providence s'étend sur tout; mais il dispute de ces choses contre le dogmatique, dont il ne peut supporter le ton décisif.

Entre les dogmatiques, les uns disent que Dieu est corporel, d'autres qu'il est incorporel; les uns qu'il a forme, les autres qu'il n'en a point; les uns qu'il est dans le lieu, les autres qu'il n'y est pas; les uns qu'il est dans le monde, les autres qu'il est hors du monde: mais que peut-on prononcer sur un être dont la substance, la nature, la forme & le lieu sont inconnus?

Les preuves que les dogmatiques apportent de son existence sont mauvaises; ou l'on procède par l'évident ou par l'obscur; par l'évident, c'est une absurdité; car si l'on conçoit ce que l'on se propose de démontrer, la démonstration ne signifie rien; par l'obscur, c'est une impossibilité.

On ne peut ni démontrer l'existence de Dieu, ni la reconnoître par la providence; car s'il se mêloit des choses d'ici-bas, il n'y auroit ni mal physique, ni mal moral.

Si Dieu ne se montre point par sa providence; si l'on ne remarque point des vestiges de son existence dans quelques effets; si on ne le conçoit ni en lui, ni par quoi que ce soit hors de lui, d'où fait-on qu'il est?

Il faut ou nier qu'il existe, ou le rendre auteur du mal qu'il n'a point empêché, s'il l'a pu, ou le rendre impuissant, s'il s'est fait sans qu'il pût l'empêcher. Le dogmatique est ferré entre l'impuissance d'un côté, ou la mauvaise volonté de l'autre.

Il est vraisemblable qu'il y a cause; car sans cause, comment y auroit-il accroissement, décroissement, génération, corruption, mouvement, repos, effets. Mais, d'un autre côté, on peut soutenir, avec le même avantage & la même vraisemblance, qu'il n'y a point de cause; car la cause ne se conçoit que par l'effet; l'effet ne se conçoit que par la cause: comment sortir de ce cercle?

D'ailleurs, puisqu'il s'agit de l'existence de la cause, dès le premier pas on sera forcé de remonter à la cause de cette cause, & à la cause de celle-ci, & ainsi de suite, à l'infini: or, ce progrès de causes à l'infini est impossible.

Les principes matériels ne se comprennent pas davantage; les dogmatiques en parlent d'une infinité de manières diverses; il n'y a aucun caractère de vérité qui décide plutôt en faveur d'une opinion que d'une autre.

Le corps est incompréhensible par lui-même. Il n'est rien sans la longueur, la largeur, la profondeur & l'impenétrabilité, & ces qualités ne sont rien sans le corps.

Voilà pour les corps simples; l'incertitude est bien autre pour les composés. On ne sait ce que

c'est que le contact, la combinaison, l'affinité, la sympathie, le mélange; & la diversité des opinions est infiniment plus grande encore. Ceux qui assurent qu'il y a mouvement, ont pour eux l'expérience; ceux qui le nient, ont pour eux la raison. Comme homme qui juge d'après les apparences, le sceptique l'admet; comme Philosophe qui demande la démonstration de tout ce qu'il admet, il le rejette. Le raisonnement qui fuit, entr'autres, suspend sur-tout son jugement dans la question du mouvement. S'il y a quelque chose de mu, il l'est ou de lui-même, ou par un autre. S'il est mu par un autre, celui-ci le fera ou de lui-même, ou par un autre, & ainsi de suite, jusqu'à ce qu'on soit arrivé à un être mu de lui-même, ce qui ne se conçoit pas.

L'accroissement, la diminution, la soustraction, la translation offrent les mêmes difficultés que le mouvement.

Le tout ne se comprend point; car qu'est-ce que le tout, sinon l'aggrégation de toutes les parties? Toutes les parties ôtées, le tout se réduit à rien.

Mais les parties ou elles sont parties du tout, ou parties les unes des autres, ou parties d'elles-mêmes. Parties du tout, cela ne se peut; car le tout & ses parties, c'est une même chose; parties les unes des autres, ou d'elles-mêmes, cela ne se peut.

Mais s'il n'y a point notion certaine ni du tout, ni de ses parties, il n'y aura notion certaine ni d'addition, ni de soustraction, ni d'accroissement, ni de diminution, ni de corruption, ni de génération, ni d'aucun autre effet naturel.

Si la substance est flexible, comme le prétendent les dogmatiques, & que sans cesse il s'en

échappe quelque chose, & que sans cesse quelque chose s'y joigne, il n'y a point de corps en repos, aucun état permanent dans la substance.

Si le lieu est l'espace que le corps occupe, ou il a les dimensions mêmes du corps, ou il ne les a pas; s'il les a, c'est la même chose que le corps; s'il ne les a pas, le lieu & le corps sont inégaux.

Les dogmatiques ne savent ce que c'est que le lieu, l'espace & le vuide, sur-tout s'ils distinguent le lieu du vuide: l'espace ayant des dimensions, il s'enfuit ou que les corps se pénètrent, ou que le corps est son propre espace.

A juger du tems par les apparences, c'est quelque chose; par ce qu'en disent les dogmatiques, on ne fait plus ce que c'est.

La notion du tems est liée à celle du mouvement & du repos. Si de ces trois idées il y en a une d'incertaine, les autres le deviennent.

Le tems peut-il être triple? Le passé & le futur ne sont pas: l'un n'est plus, l'autre n'est pas encore. Le présent s'échappe, & la vitesse le dérobe à notre conception.

Le sceptique compte dans la société; il fait ce que c'est que nombre, quand il n'en dispute pas avec les dogmatiques; mais il ne les a pas plutôt entendus sur ce sujet, que toutes ses notions se confondent.

Lorsque les dogmatiques rapportent le bien à ce qui excite notre desir, à ce qui nous est utile, à ce qui fait notre bonheur, ils spécifient bien les effets du bien; mais ils ne désignent point ce que c'est.

Chacun a son bien particulier. Il n'y a aucun bien qui soit bien, & qui le soit de la même manière pour deux individus: la notion du bien est donc aussi vague qu'aucune autre.

Le desir du bien n'est pas le bien, sans quoi nous aurions le bien que nous désirons; ce n'est pas la chose désirée, car la chose désirée n'est en elle-même ni le bien, ni le mal. Le bien n'est donc ni en nous, ni hors de nous: ce n'est donc rien.

Quand le sceptique établit entre les choses les distinctions de bien & de mal, de juste & d'injuste, il se conforme à l'usage, au lieu que le dogmatique croit se conformer à l'évidence & à la raison.

Le sceptique est sans passion, relativement à certaines choses, & très-moderé dans sa passion, relativement à d'autres. Tout est affaire de convention pour lui. Il fait que ce qui est bien dans un moment pour lui, dans le moment est mal pour un autre, & dans le moment suivant sera mal pour lui; que ce qui est estimé honnête ou déshonnête dans Athenes, ou dans Rome, prend ailleurs le nom d'indifférent. Quoi qu'il voie, quoi qu'il entende, quoi qu'on fasse, il reste immobile; tout lui paroît également bien ou mal, ou rien en foi.

Mais si le bien & le mal ne sont rien en foi, il n'y a plus de règle, ni de mœurs, ni de vie.

La vertu est une habitude; or, on ne fait ce que c'est qu'une habitude ni en foi, ni dans ses effets.

Les mots d'arts & de sciences sont pour le sceptique vuides de sens. Au reste, il ne soutient ces paradoxes que pour se détacher des choses, écarter les troubles de son âme, réduire ce qui l'environne à sa juste valeur, ne rien craindre, ne rien désirer, ne rien admirer, ne rien louer, ne rien blâmer, être heureux, & faire sentir au dogmatique sa misère & sa témérité.

D'où l'on voit que le doute avoit conduit le

sceptique à la même conclusion que le Stoïcien tenoit de la nécessité.

Que ces Philosophes avoient rendu à la philosophie un service très-important, en découvrant les sources réelles de nos erreurs, & en marquant les limites de notre entendement.

Qu'au sortir de leur école on devoit prononcer avec beaucoup de circonspection, sur toutes les choses qu'on croyoit entendre le mieux.

Que leur doctrine indiquoit les objets sur lesquels nous étions dans les ténèbres, & que nous ne connoîtrions jamais.

Qu'elle tendoit à rendre les hommes indulgens les uns envers les autres, & tempérer en tout l'impétuosité des passions.

Et que la conclusion qu'on en tiroit, c'est qu'il y a dans l'usage de la raison une sorte de sobriété, dont on ne s'écarte point impunément.

Il n'étoit pas possible qu'une secte qui ébranloit tout principe, qui disoit que le vice & la vertu étoient des mots sans idées, & qu'il n'y avoit rien en soi de vrai & de faux, de bon & de mauvais, de bien & de mal, de juste & d'injuste, d'honnête & de deshonnête, fit de grands progrès chez aucun peuple de la terre. Le sceptique avoit beau protester qu'il avoit une manière de juger dans l'école, & une autre dans la société; il est sûr que sa doctrine tendoit à avilir tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes. Nos opinions ont une influence trop immédiate sur nos actions, pour qu'on puisse traiter le scepticisme avec indifférence. Cette philosophie cessa promptement dans Athènes; elle fit peu de progrès dans Rome, surtout sous les Empereurs. Auguste favorisa les Stoïciens & les Péripatéticiens; ses courtisans étoient tous Epicuriens; le superstitieux Tibère in-

clina pour le pythagorisme & la divination; Caius, Claude & Néron ne firent aucun cas de la Philosophie & des Philosophes; les Pythagoriciens & les Stoïciens furent en honneur à la cour de Vespasien & de Tite; Trajan & Adrien les aimèrent tous indistinctement. Les Antonins professèrent eux-mêmes la philosophie dogmatique & stoïcienne. Julie concilia la faveur de Sévère aux Platoniciens; il parut cependant quelques sceptiques.

On donne ce nom à Claude Ptolomée. Il est sûr qu'il fit assez peu de cas de la raison & des lumières de l'entendement. Corneille Celse avoit une érudition trop variée & trop superficielle pour être dogmatique. Nous ne dirons rien de Sextus-Empiricus: qui est-ce qui ne connoît pas ses hypothèses? Sextus-Empiricus étoit Africain. Il écrivit au commencement du troisième siècle. Il eut pour disciple Saturnius, & pour sectateur Théodore Tripolite. Le sceptique Uranius parut sous le règne de Justinien.

Le scepticisme s'affoipit depuis ce tems jusqu'en 1562, que naquit le Portugais François Sanchez. Il publia un ouvrage intitulé: *De multum nobili & primis universali scientia quod nihil scitur*. Ce fut une manière adroite d'attaquer l'aristotélisme sans se compromettre. Sanchez en vouloit aux erreurs qui regnoient de son tems. Jérôme Hyrnhaym en vouloit à toute connoissance humaine, comme il paroît par le titre de son ouvrage. *De syllo generis humani, sive scientiarum humanarum inani ac ventoso humore, difficultate, labilitate, falsitate, jactantia, presumptione, incommodis & periculis, tractatus brevis, in quo etiam vera sapientia à falsa discernitur, & simplicitas mundo contempta extollitur, idiotis in solatium, doctis in cautelam conscriptus*. Hyrnhaym étoit Chanoine

de l'ordre des Prémontrés, & Abbé de Strahow en Bohême. Ce pieux sceptique poussa le doute aussi loin qu'il peut aller. Il n'y a pour lui aucun axiome de philosophie qui soit infaillible; il oppose la philosophie à la théologie, la révélation à la raison, la création à l'axiome, *ex nihilo nihil fit*; l'eucharistie à l'axiome: il est impossible qu'un même corps soit en plusieurs lieux à la fois; la trinité à l'axiome que un & un font deux, & deux & un font trois. Selon lui, les Apôtres qui ont vécu avec Jésus-Christ, qui l'ont vu, qui l'ont entendu, qui l'ont touché, avec qui ils ont mangé, ne sont sûrs de ces faits que par la foi, & non par le témoignage de leurs sens, qui a pu les tromper. Il rapporte tout à l'infailibilité de l'église: le bon homme ne s'aperçoit pas que cette proposition, *l'église est infaillible*, ne peut jamais acquérir l'évidence qu'il refuse à celles-ci: il est impossible qu'une chose soit, & ne soit pas en même tems; le tout est plus grand que sa partie, & autres qu'il combat de bonne foi.

Le Pyrrhonien, François la Motte-le-Vayer, naquit à Paris en 1586; c'est le Plutarque François. Il avoit beaucoup lu & beaucoup réfléchi. Il est sceptique dans son *Horatius Tuberon*; cynique dans son *Hexameron Rustique*; libre dans ses écrits, & sévère dans ses mœurs; c'est un des exemples à objecter à ceux qui se hâtent de juger des actions des hommes par leurs discours.

Pierre Daniel Huet marcha sur les traces de la Motte-le-Vayer, & se montra parmi nous un des hardis contempteurs de la raison.

Huet naquit à Caen en 1630. Ce fut un des hommes les plus savans que nous ayons eu; les lettres, la philosophie, les mathématiques, l'astronomie, la poésie, les langues hébraïque, grecque

& latine, l'érudition, toutes les connoissances lui furent presque également familières. Il eut les liaisons les plus étroites avec la plupart des grands-hommes de son siècle, Petau, Labbe, Coffart, Bochart, Vavaffor & Rapin. Il inclina de bonne heure au scepticisme, prenant la force de son esprit, qu'il trouvoit souvent au dessous des difficultés des questions, pour la mesure de l'étendue de l'esprit humain; ce en quoi il y avoit bien peu d'hommes à qui il faisoit injustice; il en concluait au dedans de lui-même, que nous ne sommes pas destinés à connoître la vérité. De jour en jour, ce préjugé secret se fortifioit en lui, & il ne connut peut-être qu'il étoit sceptique, qu'au moment où il écrivit son ouvrage de la foiblesse de l'entendement humain. On arrive au pyrrhonisme par deux voies tout-à-fait opposées, ou parce qu'on ne fait pas assez, ou parce qu'on fait trop. Huet suivit la dernière, & ce n'est pas la plus commune.

Mais parmi les sectateurs du pyrrhonisme, nous avons oublié Michel de Montagne, l'auteur de ces *Essais* qui seront lus tant qu'il y aura des hommes qui aimeront la vérité, la force, la simplicité. L'ouvrage de Montagne est la pierre de touche d'un bon esprit. Prononcez de celui à qui cette lecture déplaît, qu'il a quelque vice de cœur ou d'entendement; il n'y a presque aucune question que cet Auteur n'ait agitée pour & contre, & toujours avec le même air de persuasion. Les contradictions de son ouvrage, sont l'image fidèle des contradictions de l'entendement humain. Il fuit sans art l'enchaînement de ses idées; il lui importe fort peu d'où il parte, comment il aille, ni où il aboutisse. La chose qu'il dit, c'est celle qui l'affecte dans le moment. Il n'est ni plus lié ni plus découffu. Il faudroit qu'un effet pût cesser sans

cause, & qu'un autre effet pût commencer subitement de lui-même. Il y a une liaison nécessaire entre les deux pensées les plus disparates; cette liaison est, ou dans la sensation, ou dans les mots, ou dans la mémoire, ou au dedans, ou au dehors de l'homme. C'est une règle à laquelle les fous même sont assujettis dans leur plus grand désordre de raison. Si nous avions l'histoire complete de tout ce qui se passe en eux, nous verrions que tout y tient, ainsi que dans l'homme le plus sage & le plus sensé. Quoique rien ne soit si varié que la suite des objets qui se présentent à notre philosophie, & qu'ils semblent amenés par le hasard, cependant ils se touchent tous d'une ou d'autre manière; & quoiqu'il y ait bien loin de la matière des coches publics, à la harangue que les Mexiquains firent aux Européens, quand ils mirent le pied, pour la première fois, dans le nouveau monde, cependant on arrive de Bordeaux à Cusco sans interruption; mais, à la vérité, par de bien longs détours. Chemin faisant, il se montre sous toutes sortes de faces, tantôt bon, tantôt dépravé, tantôt compatissant, tantôt vain, tantôt incrédule, tantôt superstitieux. Après avoir écrit avec force contre la vérité des miracles, il fera l'apologie des augures; mais quelque chose qu'il dise, il intéresse & il instruit. Mais le scepticisme n'eut, ni chez les anciens, ni chez les modernes, aucun athlète plus redoutable que Bayle.

Bayle naquit dans l'année 1647. La nature lui donna l'imagination, la force, la subtilité, la mémoire & l'éducation, tout ce qui peut contribuer à faire sortir les qualités naturelles. Il apprit les langues grecque & latine; il se livra de bonne heure, & presque sans relâche, à toutes sortes de lectures & d'études. Plutarque & Montagne fu-

rent ses Auteurs favoris. Ce fut là qu'il prit ce germe de pyrrhonisme, qui se développa dans la suite en lui, d'une manière surprenante. Il s'occupait de la dialectique avant vingt ans. Il étoit bien jeune encore, lorsqu'il fit connoissance avec un ecclésiastique, qui profitant des incertitudes dans lesquelles il flottoit, lui prêcha la nécessité de s'en rapporter à quelque autorité qui nous décidât, & le déterminait à abjurer publiquement la religion qu'il avoit reçue de ses parens. A-peine eut-il fait ce pas, que l'esprit de profélytisme s'empara de lui. Bayle, qui s'est tant déchainé contre les convertisseurs, le devint; & il ne tint pas à lui qu'il n'inspirât à ses freres, à ses parens & à ses amis, les sentimens qu'il avoit adoptés. Mais son frere, qui n'étoit pas un homme sans mérite, & qui exerçoit les fonctions de Ministre parmi les Réformés, le ramena au culte de sa famille. Le catholicisme n'eut point à s'affliger, ni le protestantisme à se glorifier de ce retour. Bayle ne tarda pas à connoître la vanité de la plupart des systèmes religieux, & à les attaquer tous, sous prétexte de défendre celui qu'il avoit embrassé. Le séjour de la France l'eût exposé aux persécutions, il se retira à Geneve. Ce fut-là que passant d'une première abjuration à une seconde, il quitta l'aristotélisme pour le cartésianisme, mais avec aussi peu d'attachement à l'une de ces doctrines, qu'à l'autre; car on le vit dans la suite opposer les sentimens des Philosophes les uns aux autres, & s'en jouer également. Nous ne pouvons nous empêcher de regretter ici le tems qu'il perdit à deux éducations, dont il se chargea successivement. Celui qu'il passa à professer la philosophie à Sedan, ne fut guère mieux employé. Ce fut dans ces circonstances que Poiret publia son ouvrage sur Dieu, sur l'Âme &

sur le Mal. Bayle proposa ses difficultés à l'Auteur ; celui-ci répondit, & cette controverse empoisonna la vie de l'un & de l'autre. Bayle traduisit Poiret comme un fou, & Poiret Bayle comme un athée ; mais on est fou, & non athée impunément. Poiret aimoit la Bourignon ; Bayle disoit que la Bourignon étoit une mauvaise cervelle de femme troublée ; & Poiret, que Bayle étoit un fauteur secret du spinosisme. Poiret soupçonnoit Bayle d'avoir excité la sévérité des Magistrats contre la Bourignon, & il se vengeoit, par une accusation qui compromettoit à leurs yeux son adversaire, d'une manière beaucoup plus dangereuse. La Bourignon eût peut-être été enfermée ; mais Bayle eût été brûlé. Le principe de Descartes, qui constitue l'essence du corps dans l'étendue, l'engagea dans une autre dispute. En 1688, parut cette comète fameuse par sa grandeur, & plus peut-être encore par les *Pensées* de Bayle, ouvrage où, à l'occasion de ce phénomène, & des terreurs populaires dont il étoit accompagné, notre Philosophe agite les questions les plus importantes, sur les miracles, sur la nature de Dieu, sur la superstition. Il s'occupa ensuite à l'examen de l'*Histoire du Calvinisme*, que Maimbourg avoit publiée. Maimbourg même souoit son ouvrage. Le Grand-Candé ne dédaigna pas de le lire ; tout le monde le devoit, & le gouvernement le faisoit brûler. Il commença en 1684 sa *République des Lettres*. Engagé par ce genre de travail à lire toutes sortes d'ouvrages, à approfondir les matières les plus disparates, à discuter des questions de mathématiques, de philosophie, de physique, de théologie, de jurisprudence, d'histoire ; quel champ pour un Pyrrhonnien ! Le *Théopse* Mallebranche parut alors sur la scène. Entre un grand nombre d'opinions qui

lui étoient particulières, il avoit avancé que toute volupté étoit bonne. Arnaud crut voir dans cette maxime le renversement de la morale, & l'attaqua. Bayle intervint dans cette querelle, expliqua les termes, & disculpa Mallebranche de l'accusation d'Arnaud. Il lui étoit déjà échappé dans quelques autres écrits, des principes favorables à la tolérance : il s'expliqua nettement sur ce sujet important, dans son *Commentaire Philosophique*. Cet ouvrage parut par parties. Il plut d'abord également à tous les partis ; il mécontenta ensuite les Catholiques, & continua de plaire aux Réformés ; puis il mécontenta également les uns & les autres, & ne conserva d'approbateurs constants, que les Philosophes. Cet ouvrage est un chef-d'œuvre d'éloquence. Nous ne pouvons cependant dissimuler qu'il avoit été précédé d'une brochure intitulée : *Junii Bruti, Poloni, vindicæ pro libertate religionis*, qui contient, en abrégé, tout ce que Bayle a dit. Si Bayle n'est pas l'auteur de ce discours anonyme, sa gloire se réduit à en avoir fait un commentaire excellent. Il y avoit long-tems que le Ministre Jurieu étoit jaloux de la réputation de Bayle. Il croyoit avoir des raisons particulières de s'en plaindre. Il regardoit ses principes sur la tolérance, comme propres à inspirer l'indifférence en fait de religion. Il étoit dévoré d'une haine secrète, lorsque l'*Avis important aux réfugiés sur leur retour prochain en France*, ouvrage écrit avec finesse, où l'on excusoit les vexations que la cour de France avoit ordonnées contre les Protestans, & où la conduite de ces transfuges n'étoit pas montrée sous un coup d'œil bien favorable, excita dans toutes les églises réformées le plus grand scandale. On chercha à en découvrir l'Auteur. On l'attribue aujourd'hui à Pélisson. Ju-

rieu persuada à tout le monde qu'il étoit de Bayle, & cette imputation pensa le perdre. Bayle avoit formé depuis long-tems le plan de son *Dictionnaire historique & critique*. Les disputes dans lesquelles il avoit misérablement vécu, commençant à s'appaiser, il s'en occupa nuit & jour, & il en publia le premier volume en 1697. On connoit soit son esprit, ses talens, sa dialectique; on connoit alors l'immensité de son érudition, & son penchant décidé au pyrrhonisme. En effet, quelles sont les questions de politique, de littérature, de critique, de philosophie ancienne & moderne, de théologie, d'histoire, de logique & de morale qui n'y soient examinées pour & contre? C'est-là qu'on le voit semblable au Jupiter d'Homère, qui assemble les nuages; au milieu de ces nuages, on erre étonné & désespéré. Tout ce que Sextus Empiricus & Huet disent contre la raison, l'un dans ses hypothèses, l'autre dans son *Traité de la faiblesse de l'entendement humain*, ne vaut pas un article choisi du Dictionnaire de Bayle. On y apprend bien mieux à ignorer ce que l'on croit savoir. Les ouvrages dont nous venons de rendre compte, ne sont pas les seuls que cet homme surprenant ait écrit; & cependant il n'a vécu que cinquante-neuf ans: il mourut en Janvier 1706.

Bayle eut peu d'égaux dans l'art de raisonner, peut-être point de supérieur. Personne ne sut faire plus subtilement le foible d'un système; personne n'en fut faire valoir plus fortement les avantages; redoutable quand il prouve, plus redoutable encore quand il objecte: doué d'une imagination gaie & féconde, en même tems qu'il prouve, il amuse, il peint, il séduit. Quoiqu'il entasse doute sur doute, il marche toujours avec ordre: c'est un polype vivant, qui se divise en autant de polypes

polypes qui vivent tous; il les engendre les uns des autres. Quelle que soit la thèse qu'il ait à prouver, tout vient à son secours, l'histoire, l'érudition, la philosophie. S'il a la vérité pour lui, on ne lui résiste pas; s'il parle en faveur du mensonge, il prend sous sa plume toutes les couleurs de la vérité: impartial ou non, il le paroît toujours; on ne voit jamais l'Auteur, mais la chose.

Quoi qu'on dise de l'homme de lettres, on n'a rien à reprocher à l'homme. Il eut l'esprit droit & le cœur honnête; il fut officieux, sobre, laborieux, sans ambition, sans orgueil, ami du vrai, juste même envers ses ennemis, tolérant, peu dévot, peu crédule, on ne peut moins dogmatique, gai, plaisant, conséquemment peu scrupuleux dans ses récits, menteur comme tous les gens d'esprit, qui ne balancent guère à supprimer, ou à ajouter une circonstance légère à un fait, lorsqu'il en devient plus comique, ou plus intéressant, souvent ordurier. On dit que Jurieu ne commença à être si mal avec lui, qu'après s'être aperçu qu'il étoit trop bien avec sa femme; mais c'est une fable qu'on peut, sans injustice, croire ou ne pas croire de Bayle, qui s'est complu à en accréditer un grand nombre de pareilles. Je ne pense pas qu'il ait jamais attaché grand prix à la continence, à la pudeur, à la fidélité conjugale, & à d'autres vertus de cette classe; sans quoi, il eût été plus réservé dans ses jugemens. On a dit de ses écrits, *quandiu vigebunt, lis erit*. Et nous finirons son histoire par ce trait.

Il suit de ce qui précède, que les premiers *sceptiques* ne s'élevèrent contre la raison que pour mortifier l'orgueil des dogmatiques; qu'entre les *sceptiques* modernes, les uns ont cherché à décrier la Philosophie, pour donner de l'autorité à la ré-

vélation ; les autres , pour l'attaquer plus sûrement , en ruinant la solidité de la base sur laquelle il faut l'établir ; & qu'entre les *sceptiques* anciens & modernes , il y en eut quelques-uns qui ont douté de bonne foi , parce qu'ils n'appercevoient dans la plupart des questions , que des motifs d'incertitude.

Pour nous , nous concluons que tout étant lié dans la nature , il n'y a rien , à proprement parler , dont l'homme ait une connoissance parfaite , absolue , complete , pas même des axiomes les plus évidens , parce qu'il faudroit qu'il eût la connoissance de tout.

Tout étant lié , s'il ne connoît pas tout , il faudra nécessairement que de discussions en discussions , il arrive à quelque chose d'inconnu : donc , en remontant de ce point inconnu , on sera fondé à conclure contre lui , ou l'ignorance , ou l'obscurité , ou l'incertitude du point qui précède celui-ci , & ainsi jusqu'au principe le plus évident.

Il y a donc une sorte de sobriété dans l'usage de la raison , à laquelle il faut s'affujettir , ou se résoudre à flotter dans l'incertitude ; un moment où sa lumière , qui avoit toujours été en croissant , commence à s'affoiblir , & où il faut s'arrêter dans toutes discussions.

Lorsque de conséquences en conséquences , j'aurai conduit un homme à quelque proposition évidente , je cesserai de disputer ; je n'écouterai plus celui qui niera l'existence des corps , les règles de la logique , le témoignage des sens , la distinction du vrai & du faux , du bien & du mal , du plaisir & de la peine , du vice & de la vertu , du décent & de l'indécent , du juste & de l'injuste , de l'honnête & du deshonnête. Je tournerai le dos à celui qui cherchera à m'écarter d'une ques-

tion simple , pour m'embarquer dans des dissertations sur la nature de la matiere , sur celle de l'entendement , de la substance , de la pensée , & autres sujets qui n'ont ni rive ni fond.

L'homme un & vrai n'aura point deux Philosophies , l'une de cabinet , & l'autre de société ; il n'établira point dans la spéculation , des principes qu'il sera forcé d'oublier dans la pratique.

Que dirai-je à celui qui prétendant que , quoi qu'il voie , quoi qu'il touche , qu'il entende , qu'il apperçoive , ce n'est pourtant jamais que la sensation qu'il apperçoit : qu'il pourroit avoir été organisé de maniere que tout se passât en lui comme il s'y passe , sans qu'il y ait rien au dehors , & que peut-être il est le seul être qui soit ? Je sentirai tout-à-coup l'absurdité & la profondeur de ce paradoxe ; & je me garderai bien de perdre mon tems à détruire dans un homme une opinion qu'il n'a pas , & à qui je n'ai rien à opposer de plus clair que ce qu'il nie. Il faudroit , pour le confondre , que je pussé sortir de la nature , l'en tirer , & raisonner de quelque point hors de lui & de moi , ce qui est impossible. Ce sophiste manque , du moins , à la bienséance de la conversation , qui consiste à n'objecter que des choses auxquelles on ajoute soi-même quelque solidité. Pourquoi m'époumonerai-je à dissiper un doute que vous n'avez pas ? Mon tems est-il de si peu de valeur à vos yeux ? En mettez-vous si peu au vôtre ? N'y a-t-il plus de vérités à chercher , ou à éclairer ? Occupons-nous de quelque chose de plus important , ou si nous n'avons que de ces frivolités à dire , dormons , & digérons.

PHILOSOPHIE

DES

ÉTRUSQUES ET DES ROMAINS.

Nous savons peu de chose des opinions des Étrusques sur le monde, les Dieux, l'âme & la nature. Ils ont été les inventeurs de la divination par les augures, ou de cette science frivole qui consiste à connoître la volonté des Dieux, ou par le vol des oiseaux, ou par leur chant, ou par l'inspection des entrailles d'une victime. O combien nos lumières sont foibles & trompeuses ! tantôt c'est notre imagination, ce sont les événements, nos passions, notre terreur & notre curiosité qui nous entraînent aux suppositions les plus ridicules ; tantôt c'est une sorte d'erreurs qui nous joue. Avons-nous découvert, à force de raison & d'étude, quelque principe vraisemblable ou vrai ? Nous nous égarons dès les premières conséquences que nous en tirons, & nous flottons incertains. Nous ne savons s'il y a vice ou dans le principe, ou dans la conséquence ; & nous ne pouvons nous résoudre, ni à admettre l'un, ni à les recevoir tous deux. Le sophisme consiste dans quelque chose de très-subtil qui nous échappe. Que répondrions-nous à un augure qui nous dirait : » Ecoute, Philosophe incrédule, & humilie-toi. Ne conviens-tu pas que tout est lié dans la nature ? ... *J'en conviens* ... Pourquoi donc oses-tu nier qu'il y ait entre la conformation de ce foie

& de cet événement, un rapport qui m'éclaire ? ... *Le rapport y est sans doute ; mais comment peut-il s'éclairer ?* ... Comme le mouvement de l'astre de la nuit t'instruit sur l'élévation ou l'abaissement des eaux de la mer : & combien d'autres circonstances où tu vois qu'un phénomène étant, un autre phénomène est ou sera, sans appercevoir entre ces phénomènes aucune liaison de cause & d'effet ? Quel est le fondement de ta science en pareil cas ? D'où fais-tu que si l'on approche le feu de ce corps, il en sera consumé ? ... *De l'expérience* ... Eh bien l'expérience est aussi le fondement de mon art. Le hasard te conduisit à une première observation, & moi aussi. J'en fis une seconde, une troisième ; & je conclus de ces observations répétées, une concomitance constante, & peut-être nécessaire, entre des effets très-éloignés & très-différents. Mon esprit n'eut point une autre marche que la tienne. Viens donc. Approche-toi de l'autel : interrogeons ensemble les entrailles des victimes ; & si la vérité accompagne toujours leurs réponses, adore mon art, & garde le silence ... « Et voilà mon Philosophe, s'il est un peu sincère, réduit à laisser de côté sa raison, & à prendre le couteau du sacrificateur, ou à abandonner un principe incontestable ; c'est que tout se tient dans la nature par un enchaînement nécessaire ; ou à réfuter par l'expérience même, la plus absurde de toutes les idées ; c'est qu'il y a une liaison ineffable & secrète entre le sort de l'Empire, & l'appétit ou le dégoût des poulets sacrés. S'ils mangent, tout va bien ; tout est perdu, s'ils ne mangent pas. Qu'on rende le Philosophe si subtil que l'on voudra ; si l'Augure n'est pas un imbécille, il répondra à tout, & ramènera le Philosophe, malgré qu'il en ait, à l'expérience.

Les Etrusques disoient, Jupiter a trois foudres: un foudre qu'il lance au hafard, & qui avertit les hommes qu'il est; un foudre qu'il n'envoie qu'après en avoir délibéré avec quelques Dieux, & qui intimide les méchans; un foudre qu'il ne prend que dans le conseil général des immortels, & qui écrase & qui perd.

Ils pensoient que Dieu avoit employé douze mille ans à créer le monde, & partagé sa durée en douze périodes de mille ans chacune. Il créa dans les premiers mille ans, le ciel & la terre; dans les seconds mille ans, le firmament; dans les troisiemes, la mer & toutes les eaux; dans les quatriemes, le soleil, la lune, & les autres astres qui éclairent le ciel; dans les cinquiemes, les oiseaux, les insectes, les reptiles, les quadrupedes, & tout ce qui vit dans l'air, dans les eaux & sur la terre. Le monde avoit six mille ans; que l'homme n'étoit pas encore. L'espece humaine subsistera jusqu'à la fin de la dernière période; c'est alors que les tems seront conformés.

Les périodes de la création des Etrusques correspondent exactement aux jours de la création de Moïse.

Il arriva sous Marius un phénomène étonnant. On entendit dans le ciel le son d'une trompette aiguë & lugubre; & les Augures Etrusques consultés, en infèrent le passage d'une période du monde à une autre, & quelque changement marqué dans la race des hommes.

Les divinités d'Isis & d'Osiris ont-elles été ignorées ou connues des Etrusques? C'est une question que nous laissons à discuter aux Erudits.

Les premiers Romains ont emprunté, sans doute, des Sabins, des Etrusques & des peuples circonvoisins, le peu d'idées raisonnables qu'ils ont

eues; mais qu'étoit-ce que la philosophie d'une poignée de brigands; réfugiés entre des collines; d'où ils ne s'échappoient par intervalles, que pour porter le fer, le feu, la terreur & le ravage chez les peuples malheureux qui les entouraient? Romulus les renferma dans des murs qui furent arrosés du sang de son frere; Numa tourna leurs regards vers le ciel, & il en fit descendre les loix. Il éleva des autels; il institua des danses, des jours de solemnité & des sacrifices. Il connut l'effet des prodiges sur l'esprit des peuples, & il en opéra; il se retira dans les lieux écartés & déserts; conféra avec les Nymphes; il eut des révelations; il alluma le feu sacré; il en confia le soin à des Vestales; il étudia la cause des astres, & il en tira la mesure des tems. Il tempéra les ames féroces de ses sujets par des exhortations, des institutions politiques & des cérémonies religieuses. Il éleva sa tête entre les Dieux pour tenir les hommes prosternés à ses pieds; il se donna un caractère auguste, en alliant le rôle de Pontife à celui de Roi. Il immola les coupables avec le fer sacré dont il égorgeoit les victimes. Il écrivit; mais il voulut que ses livres fussent déposés avec son corps dans le tombeau, ce qui fut exécuté. Il y avoit cinq cens ans qu'ils y étoient, lorsque dans une longue inondation, la violence des eaux sépara les pierres du tombeau de Numa, & offrit au Préteur Perilius les volumes de ce Législateur. On les lut; on ne crut pas devoir en permettre la connoissance à la multitude, & on les brûla.

Numa disparoit d'entre les Romains; Tullus-Hostilius lui succede. Les brigandages recommencent. Toute idée de police & de religion s'éteint au milieu des armes, & la barbarie renaît. Ceux qui commandent n'échappent à l'indocile féro-

cité des peuples, qu'en la tournant contre les nations voisines; & les premiers Rois recherchent leur sécurité dans la même politique que les derniers Consuls. Quelle différence d'une contrée à une autre contrée? A peine les Athéniens & les Grecs en général ont-ils été arrachés des cavernes, & rassemblés en société, qu'on voit fleurir au milieu d'eux les sciences & les arts, & les progrès de l'esprit humain s'étendre de tous côtés, comme un grand incendie pendant la nuit, qui embrase & éclaire la nation, & qui attire l'attention des peuples circonvoisins. Les Romains, au contraire, restent abrutis, jusqu'au tems où l'Académicien Carnéade, le Stoïcien Diogene, & le Péripatéticien Critolaüs, viennent solliciter au Sénat la remise de la somme d'argent à laquelle leurs compatriotes avoient été condamnés pour le dégât de la ville d'Orope. Publius-Scipion-Nafica, & Marius-Marcellus étoient alors Consuls, & Aulus-Albinus exerçoit la Préture.

Ce fut un événement que l'apparition dans Rome de trois Philosophes d'Athenes. On accourut pour les entendre. On distingua dans la foule, Lélius, Furius & Scipion, celui qui fut dans la suite surnommé l'*Africain*. La lumière alloit prendre, lorsque Caton l'ancien, homme superstitieusement attaché à la grossièreté des premiers tems, & en qui les infirmités de la vieillesse augmentoient encore une mauvaise humeur naturelle, pressa la conclusion de l'affaire d'Orope, & fit congédier les Ambassadeurs.

On enjoignit, peu de tems après, au Préteur Pomponius, de veiller à ce qu'il n'y eût ni école, ni Philosophe dans Rome, & l'on publia contre les Rhéteurs ce fameux décret qu'Aulugelle nous a conservé; il est conçu en ces termes: » Sur la

dénonciation qui nous a été faite, qu'il y avoit parmi nous des hommes qui accrédoient un nouveau genre de discipline; qu'ils tenoient des écoles où la jeunesse Romaine s'assembloit; qu'ils se donnoient le titre de Rhéteurs latins, & que nos enfans perdoient le tems à les entendre: nous avons pensé que nos ancêtres instruisoient eux-mêmes leurs enfans, & qu'ils avoient pourvu aux écoles où ils avoient jugé convenable qu'on les enseignât; que ces nouveaux établissemens étoient contre les mœurs & les usages des premiers tems; qu'ils étoient mauvais, & qu'ils devoient nous déplaire: en conséquence, nous avons conclu à ce qu'il fût déclaré, & à ceux qui tenoient ces écoles nouvelles, & à ceux qui s'y rendoient, qu'ils faisoient une chose qui nous déplaisoit.

Ceux qui souscrivirent à ce décret étoient bien éloignés de soupçonner qu'un jour les ouvrages de Cicéron, le poëme de Lucrece, les comédies de Plaute & de Térence, les vers d'Horace & de Virgile, les élégies de Tibulle, les madrigaux de Catulle, l'histoire de Saluste, de Tite-Live & de Tacite, les fables de Phedre, feroient plus d'honneur au nom romain que toutes ses conquêtes, & que la postérité ne pourroit arracher ses yeux remplis d'admiration, de dessus les pages sacrées de ses Auteurs, tandis qu'elle les détourneroit avec horreur de l'inscription de Pompée, après avoir égorgé trois millions d'hommes. Que reste-t-il de toute cette énorme grandeur de Rome? La mémoire de quelques actions vertueuses, & quelques lignes d'une écriture immortelle pour distraire d'une longue suite d'atrocités.

L'éloquence pouvoit tout dans Athenes. Les hommes rustiques & grossiers qui commandoient dans Rome, craignirent que bientôt elle n'y exer-

çât le même despotisme. Il leur étoit bien plus facile de chasser les Philosophes, que de le devenir. Mais la première impression étoit faite, & ce fut inutilement que l'on renouvela quelquefois le décret de proscription. La jeunesse se porta avec d'autant plus de fureur à l'étude, qu'elle étoit défendue. Les tems montrèrent que Caton & les peres conscripts qui avoient opiné après lui, avoient manqué doublement de jugement. Ils passèrent; & les jeunes gens qui s'étoient instruits secrètement, leur succéderent aux premières fonctions de la République, & furent des protecteurs déclarés de la science. La conquête de la Grece acheva l'ouvrage. Les Romains devinrent les disciples de ceux dont ils s'étoient rendus les maîtres par la force des armes, & ils rapportèrent sur leurs fronts le laurier de Bellone, entrelacé de celui d'Apollon. Alexandre mettoit Homere sous son oreiller; Scipion y mit Xénophon. Ils goûterent particulièrement l'austerité stoïcienne. Ils connurent successivement l'épicurisme, le platonisme, le pythagorisme, le cynisme, l'aristotélisme, & la Philosophie eut des sectaires parmi les grands, parmi les citoyens, dans la classe des affranchis & des esclaves.

Lucullus s'attacha à l'académie ancienne. Il recueillit un grand nombre de livres; il en forma une bibliothèque très-riche, & son palais fut l'asyle de tous les hommes instruits qui passèrent d'Athenes à Rome.

Sylla fit couper les arbres du Lycée & des jardins d'académies, pour en construire des machines de guerre; mais au milieu du tumulte des armes, il veilla à la conservation de la bibliothèque d'Apellicon de Teias.

Ennius embrassa la doctrine de Pythagore; elle

plut aussi à Nigidius-Figulus. Celui-ci s'appliqua à l'étude des mathématiques & de l'astronomie. Il écrivit des animaux, des augures, des vents.

Marius-Brutus préféra le platonisme & la doctrine de la première académie à toutes les autres manieres de philosopher qui lui étoient également connues; mais il vécut en stoïcien.

Cicéron, qui avoit été pros crit par les Triumvirs avec M. Térentius-Varron, le plus savant des Romains, inscrivit celui-ci dans la classe des sectateurs de l'ancienne académie. Il dit de lui: *Tu aetatem patriam, tu descriptiones temporum, tu sacrorum jura, tu sacerdotum, tu domesticam, tu bellicam disciplinam, tu sedem regionum & locorum, tu omnium divinarum humanarumque nomina, genera, officia, causas aperuisti; plurimumque Poësis nostris omninoque latinis & litteris luminis attulisti & verbis, atque ipse varium & elegans omni fere numero poema fecisti; Philosophiamque multisque locis inchoasti, ad impellendum satis, ad docendum parum.*

M. Pison se montra plutôt péripatéticien, stoïcien, platonicien & sceptique. Il étudia la Philosophie, comme un moyen sans lequel il étoit impossible de se distinguer dans l'art oratoire, & l'art oratoire, comme un moyen sans lequel il n'y avoit point de dignité à obtenir dans la République. Sa vie fut puillanime, & sa mort héroïque.

Le peuple, que son éloquence avoit si souvent rassemblé aux rostres, vit au même endroit ses mains exposées à côté de sa tête. L'existence de ces Dieux immortels, qu'il atteste avec tant d'emphase & de véhémence dans ses harangues publiques, lui fut très-suspecte dans son cabinet.

Quintus-Lucillus-Balbus fit honneur à la secte stoïcienne.

Lucain a dit de Caton d'Utique :

*Hi mores, hæc duræ immota Catonis
Sancta fuit, servare modum, finemque tenere,
Naturamque sequi, patriæque impendere vitam,
Nec sibi, sed toti genium se credere mundo;
Huic epulæ, vicisse famem, magnique penates
Summovisse hyemem tectis; pretiosaque vestis,
Hirtam membra super Romani more quiritis
Induxisse togam, Venerisque huic maximus usus,
Progenies. Urbi pater est, urbique maritus.
Justitiæ cultor, rigidi servator honesti,
In commune bonus, nulloque Catonis in actus
Subrepsit, partemque tulit sibi nata voluptas.*

Ce caractère, où il y a plus d'idées que de poésie, plus de force que de nombre & d'harmonie, est celui du stoïcien parfait. Il mourut entre Apollonide & Démétrius, en disant à ces Philosophes : « Ou détruisez les principes que vous m'avez inspirés, ou permettez que je meure ».

Andronicus de Rhodes suivit la philosophie d'Aristote.

Cicéron envoya son fils à Athènes, sous le Péripatéticien Cratippus :

Torquatus, Velleius, Atticus, Papirius, Pætus, Verrius-Albutius, Pison, Panfa, Fabius-Gallus, & beaucoup d'autres hommes célèbres embrassèrent l'épicurisme.

Lucrece chanta la doctrine d'Epicure. Virgile, Varus, Horace écrivirent & vécurent en épicuriens.

Ovide ne fut attaché à aucun système. Il les connut presque tous, & ne retint d'aucun que ce qui prêtoit des charmes à la fiction.

Manilius, Lucain & Perse pencherent vers le stoïcisme.

Seneque inscrivit le nom de Tite-Live parmi les Philosophes en général.

Tacite fut stoïcien ; Strabon aristotélien ; Mécene épicurien ; Cneius-Julius & Thraseas stoiciens ; Helvidius-Priscus prit le même manteau.

Auguste appella auprès de lui les Philosophes.

Tibere n'eut point d'aversion pour eux.

Claude, Néron & Domitien les chasserent.

Trajan, Adrien & les Antonins les rappellerent.

Ils ne furent pas sans considération sous Septime-Sévère.

Héliogabale les maltraita ; ils jouirent d'un sort plus supportable sous Alexandre-Sévère & sous les Gordiens.

La philosophie, depuis Auguste jusqu'à Constantin, eut quelques protecteurs ; & l'on peut dire, à son honneur, que ses ennemis, parmi les Princes, furent en même tems ceux de la justice, de la liberté, de la vertu, de la raison & de l'humanité. Et s'il est permis de prononcer, d'après l'expérience d'un grand nombre de siècles écoulés, on peut avancer, que le Souverain qui haïra les sciences, les arts & la philosophie, sera un imbécille ou un méchant, ou tous les deux.

Terminons cet abrégé historique de la Philosophie des Romains ; c'est qu'ils n'ont rien inventé dans ce genre ; qu'ils ont passé leur tems à s'instruire de ce que les Grecs avoient découvert, & qu'en philosophie, les maîtres du monde n'ont été que des écoliers.

 PHILOSOPHIE

DES

SARRASINS OU ARABES.

VOYEZ ce que nous avons déjà dit à l'article *Arabes*, où nous avons conduit l'histoire philosophique de ces peuples, depuis sa première origine, jusqu'au tems de l'islamisme. C'est à ce moment que nous allons la reprendre. Les sciences s'éteignoient par-tout; une longue suite de conquérans divers avoient bouleversé les Empires subsistans, & laissé après eux l'ignorance & la misère; les Chrétiens même s'étoient abrutis, lorsque les Sarrasins feuilletèrent les livres d'Aristote, & releverent la philosophie défaillante.

Les Arabes n'ont connu l'écriture que peu de tems avant la fondation de l'égire. Antérieurement à cette époque, on peut les regarder comme des idolâtres grossiers, sur lesquels un homme qui avoit quelque éloquence naturelle pouvoit tout. Tels furent Sahan, Wayel, & sur-tout Kofus: ceux qu'ils désignerent, par le titre de *chated*, étoient Pâtres, Astrologues, Musiciens, Médecins, Poètes, Législateurs & Prêtres; caractères qu'on ne trouve jamais réunis dans une même personne, que chez les peuples barbares & sauvages. Ouvrez les fastes des nations; & lorsqu'ils vous entretiendront d'un homme chargé d'interpréter la volonté des Dieux, de les invoquer dans les tems de calamités générales, de chanter les faits mémorables,

d'ordonner des entreprises, d'infliger des châtimens, de décerner des récompenses, de prescrire des loix ecclésiastiques, politiques & civiles, de marquer des jours de repos & de travail, de lier ou d'absoudre, d'assembler ou de disperser, d'armer ou de désarmer, d'imposer les mains pour guérir ou pour exterminer; concluez que c'est le tems de la profonde ignorance. A mesure que la lumière s'accroîtra, vous verrez ces fonctions importantes se séparer; un homme commandera; un autre sacrifiera; un troisième guérira; un quatrième, plus sacré, les immortalisera par ses chants.

Les Arabes avoient peut-être avant l'islamisme quelques teintures de poésie & d'astrologie, telles qu'on peut les supposer à un peuple qui parle une langue fixée, mais qui ignore l'art d'écrire.

Ce fut un habitant d'Ambare, appelé *Moramere*, qui inventa les caractères arabes, peu de temps avant la naissance de Mahomet, & cette découverte demeura si secrète entre les mains des Coraishites, qu'à peine se trouvoit-il quelqu'un qui sût lire l'Alcoran, lorsque les exemplaires commencerent à s'en multiplier. Alors la nation étoit partagée en deux classes, l'une d'érudits, qui savoient lire, & l'autre d'idiots. Les premiers résidoient à Médine, les seconds à la Mecque. Le saint Prophete ne savoit ni lire, ni écrire: de-là la haine des premiers Musulmans contre toute espèce de connoissance; le mépris qui s'en est perpétué chez leurs successeurs, & la plus longue durée garantie aux mensonges religieux dont ils sont entêtés.

Mahomet fut si convaincu de l'incompatibilité de la philosophie & de la religion, qu'il décerna peine de mort contre celui qui s'appliqueroit

aux arts libéraux : c'est le même pressentiment dans tous les tems & chez tous les peuples , qui a fait hasarder de décrier la raison.

Il étoit environné d'Idolâtres, de Zabiens, de Juifs & de Chrétiens. Les Idolâtres ne tenoient à rien; les Zabiens étoient divisés; les Juifs misérables & méprisés; les Chrétiens, partagés en monophysites ou jacobites & orthodoxes, se déchiroient. Mahomet fut profiter de ces circonstances pour les amener tous à un culte qui ne leur laissoit que l'alternative de choisir des belles femmes, ou d'être exterminés

Le peu de lumière qui restoit s'affoiblit au milieu du tumulte des armes, & s'éteignit au sein de la volupté; l'Alcoran fut le seul livre; on brûla les autres, ou parce qu'ils étoient superflus, s'ils ne contenoient que ce qui est dans l'Alcoran, ou parce qu'ils étoient pernicieux, s'ils contenoient quelque chose qui n'y fût pas. Ce fut le raisonnement d'après lequel, un des Généraux Sarrasins fit chauffer, pendant six mois, les bains publics avec les précieux manuscrits de la bibliothèque d'Alexandrie. On peut regarder Mahomet comme le plus grand ennemi que la raison humaine ait eu. Il y avoit un siècle que sa religion étoit établie, & que ce furieux imposteur n'étoit plus, lorsqu'on entendoit des hommes remplis de son esprit, s'écrier que Dieu puniroit le Calife Almanon, pour avoir appelé les sciences dans ses états, au détriment de la sainte ignorance des fideles Croyans; & que si quelqu'un l'imitoit, il falloit l'empaler, & le porter ainsi de tribu en tribu, précédé d'un héraut qui diroit: *Voilà quelle a été & quelle sera la récompense de l'impie, qui préférera la Philosophie à la tradition & au divin Alcoran.*

Les Omméades, qui gouvernerent jusqu'au milieu du second siècle de l'hégire, furent des défenseurs rigoureux de la loi de l'ignorance, & de la politique du saint Prophete. L'aversion pour les sciences & pour les arts se ralentit un peu sous les Abassides. Au commencement du IV^e. siècle, Abut-Abbas Al-Mamon & ses successeurs, instituerent les pèlerinages, éleverent des temples, prescrivirent des prières publiques, & se montrèrent si religieux, qu'ils purent accueillir la science & les savans sans s'exposer.

Le Calife Walid défendit aux Chrétiens l'usage de la langue grecque; & cet ordre singulier donna lieu à quelques traductions d'Auteurs étrangers en Arabe.

Abug-Jaafar Al-Mansor, son successeur, osa attacher auprès de lui un Astrologue & deux Médecins Chrétiens, & étudier les mathématiques & la philosophie: on vit paroître, sans scandale, deux livres d'Homere, traduits en syriaque, & quelques autres ouvrages.

Abug-Jaafar-Haron Raschid marcha sur les traces d'Al-Mansor, aima la poésie, proposa des récompenses aux hommes de lettres, & leur accorda une protection ouverte.

Ces Souverains sont des exemples frappans de ce qu'un Prince aimé de ses peuples peut entreprendre & exécuter. Il faut qu'on sache qu'il n'y a point de religion que les Mahométans haïssent autant que la chrétienne; que les savans que les Califes Abassides rassemblèrent autour d'eux, étoient presque tous Chrétiens, & que le peuple, heureux sous leur gouvernement, ne songea pas à s'en offenser.

Mais le regne d'Al-Mamon, ou Abug-Jaafar Abdallah, fut celui des sciences, des arts & de

la philosophie; il donna l'exemple, il s'instruisit. Ceux qui prétendoient à sa faveur, cultivèrent les sciences. Il encouragea les Sarrasins à étudier; il appella à sa cour ceux qui passaient pour versés dans la littérature grecque, Juifs, Chrétiens, Arabes ou autres, sans aucune distinction de religion.

On sera peut-être surpris de voir un Prince Musulman fouler aux pieds si fièrement un des points les plus importans de la religion dominante; mais il faut considérer que la plupart des habitans de l'Arabie étoient Chrétiens; qu'ils exerçoient la médecine, connoissance également utile au Prince & au Prêtre, au sujet hérétique ou au sujet orthodoxe; que le commerce qu'ils faisoient les rendoit importans; & que malgré qu'ils en eussent, par une supériorité nécessaire des lumières sur l'ignorance, les Sarrasins leur accorderoient de l'estime & de la vénération. Philopone, Philosophe aristotélicien, se fit respecter d'Amram, Général d'Omar, au milieu du sac d'Alexandrie.

Jean Méfue fut versé dans la philosophie, les lettres & la médecine: il eut une école publique à Bagdad; il fut protégé des Califes, depuis Al-Rashide, Al-Mamon, jusqu'à Al-Mota Wacille; il forma des disciples, parmi lesquels on nomme Honam-Con-Isaac, qui étoit Arabe d'origine, Chrétien de religion, & Médecin de profession.

Honam traduisit le grec en arabe, commenta Euclide, expliqua l'*Almageste* de Ptolomée, publia les livres d'Eginete, & la somme philosophique aristotélisque de Nicolas, en syriaque, & fit connoître, par extrait, Hyppocrate & Galien.

Les Souverains font de l'esprit des peuples tout ce qu'il leur plaît; au tems de Méfue, ces superstitieux Musulmans, ces féroces contempteurs de

la raison, voyoient sans chagrin, une école publique de philosophie s'ouvrir à côté d'une mosquée.

Cependant, les imprudens Chrétiens attaquoient l'Alcoran; les Juifs s'en moquoient; les Philosophes le négligeoient, & les fideles Croyans sentoient la nécessité, de jour en jour plus urgente, de recourir à quelques hommes instruits & persuadés, qui défendissent leur culte, & qui repoussassent les attaques de l'impiété. Cette nécessité les réconcilia encore avec l'érudition; mais bientôt on attacha une foule de sens divers aux passages obscurs de l'Alcoran; l'un y vit une chose; un autre y vit une autre chose; on disputa, & on se divisa en sectes, qui se damnerent réciproquement. Cependant, la Syrie, l'Arabie, la Perse & l'Egypte se peuplerent de Philosophes, & la lumière échappée de ces contrées commença à poindre en Europe.

Les contemporains & les successeurs d'Al-Mamon se conformerent à son goût pour les sciences; elles furent cultivées jusqu'au moment où effrayées, elles s'enfuirent dans la Perse, dans la Scythie & la Tartarie, devant Tamerlan. Un second fleau succéda à ce premier; les Turcs renverserent l'empire des Sarrasins, & la barbarie se renouvela avec les ténèbres.

Ces événemens abrutissoient les peuples, en civilisoient d'autres; les transmigrations forcées, conduisirent quelques Savans en Afrique, & dans l'Espagne, & ces contrées s'éclairerent.

Après avoir suivi, d'un coup d'œil rapide, les révolutions de la science chez les Sarrasins, nous allons nous arrêter sur quelques détails.

Le mahométisme est divisé en plus de soixante & dix sectes; la diversité des opinions tombe par-

ticulièrement sur l'unité de Dieu & ses attributs, ses décrets & son jugement, ses promesses & ses châtimens, la prophétie & les fonctions du sacerdoce: de-là les hanifites, les melkites, les schafites, les henbalites, les mutazalites, &c... & toutes ces distinctions extravagantes qui sont nées, qui naissent & qui naîtront dans tous les tems, & chez tous les peuples où l'on appliquera les notions de la philosophie aux dogmes de la théologie. La fureur de concilier Aristote avec Mahomet, produisit parmi les Musulmans, les mêmes folies que la même fureur de concilier le même Philosophe avec J. C., avoit produites ou produisit parmi les Chrétiens; ils eurent leur *al-calam*, ou théosophie.

Dans les commencemens, les Musulmans prouvoient la divinité de l'Alcoran avec un glaive bien tranchant: dans la suite, ils crurent devoir employer aussi la raison; & ils eurent une philosophie & une théologie scholastique, & des Molinistes, & des Janénistes, & des Déistes, & des Pyrrhoniens, & des Athées, & des Sceptiques.

Alkindi naquit à Basra, de parens illustres; il fut chéri de Al-Mamon, & de Al-Mosatem; il s'appliqua particulièrement aux mathématiques & à la philosophie. Aristote étoit destiné à étouffer ce que la nature produiroit de génie chez presque tous les peuples; Alkindi fut une de ces victimes parmi les Sarrasins. Après avoir perdu son tems aux catégories, aux prédicamens, à l'art sophistique, il se tourna du côté de la médecine avec le plus grand succès; il ne négligea pas la philosophie naturelle; ses découvertes le firent soupçonner de magie. Il avoit appliqué les mathématiques à la philosophie; il appliqua la philosophie à la médecine; il ne vit pas que les mathématiques dé-

truisoient les systèmes en philosophie, & que la philosophie les introduisoit en médecine. Il fut ecclésiastique en religion; il montra bien à un interprète de la loi, qui le déchiroit publiquement, & qui avoit même attenté à sa vie, la différence de la philosophie & de la superstition: il auroit pu le châtier, ou employer la faveur dont il jouissoit à la cour, & le perdre; il se contenta de le réprimander doucement, & de lui dire: » Ta religion » te commande de m'ôter la vie, la mienne, de » te rendre meilleur, si je puis: viens que je t'in- » truisse, & tu me tueras après, si tu veux. Que pense-t-on qu'il eût appris à ce Prêtre fanatique? L'arithmétique & la géométrie; il n'en fallut pas davantage pour l'adoucir & le réformer: c'est peut-être ainsi qu'il en faudroit user avec les peuples féroces, superstitieux & barbares. Faites précéder le Missionnaire par un Géomètre; qu'ils sachent combiner les vérités, & puis vous leur ferez combiner ensuite des idées plus difficiles.

Thabit suivit la méthode d'Alkindi; il fut Géomètre, Philosophe, Théologien & Médecin sous le Calife Mootade; il naquit l'an de l'hégire 221, & mourut l'an de la même époque 288.

Al-Farabe méprisa les dignités & la richesse, s'enfuit de la maison paternelle, & s'en alla entendre Mésué à Bagdad; il s'occupa de la dialectique, de la physique, de la métaphysique & de la politique; il joignit à ces études celles de la géométrie, de la médecine & de l'astronomie, sans lesquelles on ne se distinguoit pas dans l'école de Mésué. Sa réputation parvint jusqu'à l'oreille des Califes; on l'appella; on lui proposa des récompenses; mais rien ne lui parut même préférable aux douceurs de la solitude & de la méditation; il abandonna la Cour au crime, à la volupté, à

la fausseté, à l'ambition, au mensonge & à l'intrigue : celui-ci ne fut pas seulement de la philosophie, il fut Philosophe ; une seule chose l'affligeoit ; c'est la brièveté de la vie, l'infirmité de l'homme, les besoins naturels, la difficulté de la science, & l'étendue de la nature. Il disoit : *du pain d'orge, de l'eau d'un puits, un habit de laine ; & loin de moi, ces joies trompeuses qui finissent par des larmes.* Il s'étoit attaché à Aristote ; il embrassa les mêmes objets. Ses ouvrages furent estimés des Arabes & des Juifs : ceux-ci le traduisirent dans leur langue. Il mourut l'an 239 de l'hégire, à l'âge de 80 ans.

Eschiari ou Al-Afshari appliqua les principes de la philosophie péripatéticienne aux dogmes relevés de l'islamisme, fit une théologie nouvelle, & devint chef de la secte, appelée de son nom des *Afsharites* ; c'est un syncrétisme théosophique. Il avoit été d'abord motazalite, & il étoit dans le sentiment que Dieu est nécessité de faire ce qu'il y a de mieux pour chaque être ; mais il quitta cette opinion.

Afshari, suivant à toute outrance les abstractions, distinctions, précisions aristotéliques, en vint à soutenir que l'existence de Dieu différoit de ses attributs.

Il ne vouloit pas qu'on instituât de comparaison entre le créateur & la créature. Maimonide, qui vivoit au milieu de tous les Hérésiarches Musulmans, dit qu'Aristote attribuoit la diversité des individus à l'accident, Afaria à la volonté, Mutazali à la sagesse ; & il ajoute, pour nous autres Juifs, c'est une suite du mérite de chacun & de la raison générale des choses.

La doctrine d'Afshari fit les progrès les plus rapides. Elle trouva des sectateurs en Asie, en Afrique & en Espagne. Ce fut le Docteur orthodoxe

par excellence. Le nom d'Hérésiarche demeura aux autres Théologiens. Si quelqu'un osoit accuser de fausseté le dogme d'Afshari, il encouroit peine de mort. Cependant il ne se soutint pas avec le même crédit en Asie & en Egypte. Il s'éteignit dans la plupart des contrées au tems de la grande révolution ; mais il ne tarda pas à se renouveler, & c'est aujourd'hui la religion dominante ; on l'explique dans les écoles ; on l'enseigne aux enfans ; on l'a mise en vers, & je me souviens bien, dit Léon, qu'on me faisoit apprendre ces vers par cœur quand j'étois jeune.

Abul-Huffein-Effophi succéda à Al-Afshari ; il naquit à Bagdad ; il y fut élevé ; il y apprit la Philosophie & les Mathématiques, deux sciences qu'on faisoit marcher ensemble, & qu'il ne faudroit jamais séparer. Il posséda l'astronomie au point qu'on dit de lui, que la terre ne fut pas aussi bien connue de Ptolomée que le ciel d'Effophi. Il imagina le premier un planisphere, où le mouvement des planètes étoit rapporté aux étoiles fixes. Il mourut l'an 383 de l'hégire.

Qui est-ce qui a parcouru l'histoire de la médecine, & qui ignore le nom de Rasès, ou d'Al-Rafe, ou Abubecr ? Il naquit à Rac, ville de Perse, d'où son pere l'emmena à Bagdad pour l'initier au commerce ; mais l'autorité ne subjugué pas le génie. Rasès étoit appelé par la nature à autre chose qu'à vendre, ou acheter. Il prit quelque teinture de médecine, & s'établit dans un hôpital. Il crut que c'étoit là le grand livre du Médecin, & il crut bien. Il ne négligea pas l'érudition de la Philosophie, ni celle de son art ; ce fut le Galien des Arabes. Il voyagea : il parcourut différens climats. Il conversa avec des hommes de toutes sortes de professions ; il écouta,

sans distinction, quiconque pouvoit l'instruire ou des médicamens, ou des plantes, ou des métaux, ou des animaux, ou de la Philosophie, ou de la Chirurgie, ou de l'Histoire naturelle, ou de la Physique, ou de la Chymie. Arnould de Ville-neuve disoit de lui: cet homme fut profond dans l'expérience, sûr dans le jugement, hardi dans la pratique, clair dans la spéculation. Son mérite fut connu d'Al-Mansor, qui l'appella en Espagne, où Rasès acquit des richesses immenses. Il devint aveugle à quatre-vingt-dix ans, l'an de l'hégire 101. Il laissa une multitude incroyable d'opuscules; il nous en reste plusieurs.

Avicenne naquit à Bochara, l'an 370 de l'hégire, d'un pere qui connut de bonne heure l'esprit excellent de son fils, & le cultiva. Avicenne, à l'âge où les enfans bégaient encore, parloit distinctement d'arithmétique, de géométrie & d'astronomie. Il fut instruit de l'islamisme dans sa maison; il alla à Bagdad étudier la Médecine, & la Philosophie rationnelle & expérimentale. J'ai pitié de la maniere dont nous employons le tems, quand je parcours la vie d'Avicenne. Les jours & les nuits ne lui suffisoient pas; il en trouvoit la durée trop courte. Il faut convenir que la nature leur avoit été bien ingrate, à lui & à ses contemporains, ou qu'elle nous a bien favorisés, si nous devenons plus savans au milieu du tumulte & des distractions, qu'ils ne l'ont été après leurs veilles, leurs peines & leur assiduité. Son mérite le conduisit à la cour; il y jouit de la plus grande considération; mais il ignoroit le sort qui l'attendoit. Il tomba tout-à-coup du faite des honneurs & de la richesse au fond d'un cachot. Le Sultan Jafschbagh avoit conféré le gouvernement de la contrée natale d'Avicenne à son neveu. Celui-ci s'é-

toit attaché notre Philosophe en qualité de Médecin, lorsque le Sultan, alarmé sur la conduite de son neveu, résolut de s'en défaire par le poison, & par la main d'Avicenne. Avicenne ne voulut ni manquer au maître qui l'avoit élevé, ni à celui qu'il servoit. Il garda le silence, & ne commit pas le crime; mais le neveu de Jafschbagh, instruit avec le tems du projet atroce de son oncle, punit son Médecin du secret qu'il lui en avoit fait. Sa prison dura deux ans. Sa conscience ne lui reprochoit rien; mais le peuple qui juge comme on le fait, le regardoit comme un monstre d'ingratitude. Il ne voyoit pas qu'un mot indécrot auroit armé les deux Princes, & fait répandre des fleuves de sang. Avicenne fut un homme voluptueux; il écouta le penchant qu'il avoit au plaisir, & ses excès furent suivis d'une dysenterie qui l'emporta l'an 428 de l'hégire. Lorsqu'il étoit entre la mort & la vie, les inhumains qui l'environnoient, lui disoient: *Eh bien, grand Médecin, que ne te guéris-tu ?* Avicenne, indigné, se fit apporter un verre d'eau, y jeta un peu de poudre, qui la glaça sur le champ, dicta son testament, prit son verre de glace, & mourut. Il laissa à son fils unique Hali, homme qui s'est fait un nom dans l'histoire de la médecine, une succession immense. Freind a dit d'Avicenne, qu'il avoit été louche en Médecine, & aveugle en Philosophie; ce jugement est sévère. D'autres prétendent que son *Canon Medicina* prouve, avec tous ses défauts, que ce fut un homme divin: c'est aux gens de l'art à l'apprécier.

Sortis de l'Asie, nous allons entrer en Afrique & dans l'Europe, & passer chez les Maures. Esfereph-Essachalli, le premier qui se présente, naquit en Sicile; ce fut un homme instruit & élo-

quent. Il eut les connoissances communes aux Savans de son tems ; mais il les surpassa dans la cosmographie. Il fut connu & protégé du Comte Roger, qui préferoit la lecture du *Spatiatorum locorum* d'Essachalli, à celle de l'*Almageste* de Ptolomée, parce que Ptolomée n'avoit traité que d'une partie de l'univers, & qu'Essachalli avoit embrassé l'univers entier. Ce Philosophe se défit des biens qu'il tenoit de son Souverain, renonça aux espérances qu'il pouvoit encore fonder sur sa libéralité, quitta la cour & la Sicile, & se retira dans la Mauritanie.

Thograi naquit à Ispahan. Il fut Poète, Historien, Orateur, Philosophe, Médecin & Chymiste. Cet homme né malheureusement pour son bonheur, accablé des bienfaits de son maître, élevé à la seconde dignité de l'Empire, toujours plus riche, plus considéré, & plus mécontent, n'ouvroit la bouche, ne prenoit la plume que pour se plaindre de la perversité du sort & de l'injustice des hommes ; c'étoit le sujet d'un poème qu'il composoit, lorsque le Sultan maître entra dans sa tente. Celui-ci, après en avoir lu quelques vers, lui dit : » Thograi, je vois que tu es mal avec » toi-même ; écoute, & ressouvrens-toi de ma » prédiction. Je commande à la moitié de l'Asie ; » tu es le premier d'un grand Empire après moi ; » le ciel a versé sur nous sa faveur ; il ne dépend que de nous d'en jouir. Craignons qu'il ne punisse un jour notre ambition par quelques » revers ; nous sommes des hommes, ne veuillons pas être des Dieux ». Peu de tems après, le Sultan plus sage dans la spéculation que dans la pratique, fut jetté dans un cachot avec son Ministre. Thograi fut mis à la question, & dépouillé de ses trésors ; peu de tems après, il fut con-

damné à périr attaché à un arbre, & percé de fleches. Ce supplice ne l'abattit point. Il montra plus de courage qu'on n'en devoit attendre d'une ame que l'avarice avoit avilie. Il chanta des vers qu'il avoit composés, brava la mort ; il insulta à ses ennemis, & s'offrit, sans pâlir, à leurs coups. On exerça la férocité jusques sur son cadavre, qui fut abandonné aux flammes. Il a écrit des commentaires historiques sur les choses d'Asie & de Perse ; il nous a laissé un ouvrage d'Alchymie, intitulé, *Destoratio naturæ*. Il paroît s'être soustrait au joug de l'aristotélisme, pour s'attacher à la doctrine de Platon. Il avoit médité sa *République*. D'un grand nombre de poèmes dans lesquels il avoit célébré les hommes illustres de son tems, il ne nous en reste qu'un dont l'argument est moral.

L'histoire de la Philosophie & de la Médecine des Sarrafins d'Espagne nous offre d'abord les noms d'Avenzoar & d'Avenpas.

Avenzoar naquit à Séville ; il professa la Philosophie, & exerça la Médecine avec un désintéressement digne d'éloge. Il soulageoit les malades indigens du salaire qu'il recevoit des riches. Il eut pour disciples Avenpas, Averroës & Rafis. Il bannit les hypothèses de la médecine, & la ramena à l'expérience & à la raison. Il mourut l'an de l'hégire 1064.

Le médecin Avenpas fut une espèce de théosophe. Sa philosophie le rendit suspect ; il fut emprisonné à Cordoue, comme impie ou comme hérétique. Il y avoit alors un assez grand nombre d'hommes qui, s'imaginant perfectionner la religion par la philosophie, corrompoient l'une & l'autre. Cette manie qui se déceloit dans l'islamisme, devoit un jour se manifester avec une force bien autre dans le christianisme. Elle prend

son origine dans une sorte de pusillanimité religieuse très-naturelle. Avenpas mourut l'an 1025 de l'hégire.

Algaréal s'illustra par son apologie du mahoméisme contre le judaïsme & le christianisme. Il professa la Philosophie, la Théologie & le Droit islamitique à Bagdad. Jamais école ne fut plus nombreuse que la sienne. Riches, Pauvres, Magistrats, Nobles, Artisans, tous accoururent pour l'entendre. Mais un jour qu'on s'y attendoit le moins, notre Professeur disparut. Il prit l'habit de pèlerin; il alla à la Mecque; il parcourut l'Arabie, la Syrie & l'Égypte: il s'arrêta quelque tems au Caire pour y entendre Etartose, célèbre Théologien Islamite. Du Caire, il revint à Bagdad, où il mourut, âgé de 55 ans, l'an 1005 de l'hégire. Il étoit de la secte de Al-Afshari. Il écrivit de l'unité de Dieu contre les Chrétiens. Sa foi ne fut pas si avengle, qu'il n'eut le courage & la témérité de reprendre quelque chose dans l'Alcoran, ni si pure, qu'elle n'ait excité la calomnie des zélés de son tems. On loue l'élégance & la facilité de ses poèmes; ils sont tous moraux. Après avoir exposé les systèmes des Philosophes dans un premier ouvrage intitulé, *de opinionibus Philosophorum*, il travailla à les réfuter dans un second qu'il intitula, *de destructione Philosophorum*.

Tophail, né à Séville, chercha à sortir des ruines de sa famille par ses talens. Il étudia la médecine & la philosophie; il s'attacha à l'aristotélisme: il eut un tour poétique dans l'esprit. Averroës fait grand cas de l'ouvrage, où il introduit un homme abandonné dans un Fort, & nourri par une biche, s'élevant, par les seules forces de la raison, à la connoissance des choses naturelles & sur-naturelles, à l'existence de Dieu, à l'immor-

talité de l'ame, & à la béatitude intuitive de Dieu après la mort. Cette fable s'est conservée jusqu'à nos jours; elle n'a point été comprise dans la perte des livres qui a suivi l'expulsion des Mores hors de l'Espagne. Leibnitz l'a connue, admirée. Thophail mourut dans sa patrie, l'an 1071 de l'hégire.

Averroës fut disciple de Thophail. Cordoue fut sa patrie. Il eut des parens connus par leurs talens, & respectés par leurs postes. On dit que son aieul entendit particulièrement le droit mahométan, selon l'opinion de Malichi.

Pour se faire une idée de ce que c'est que le droit mahométan, il faut savoir, 1°. que les disputes de religion chez les Musulmans ont pour objet, ou les mots, ou les choses, & que les choses se divisent en articles de foi fondamentaux, & en articles de foi non-fondamentaux; 2°. que leurs lieux théologiques sont la divine Ecriture, ou l'Alcoran; l'assonah, ou la tradition; le consentement ou la raison. S'éleve-t-il un doute sur le licite ou l'illicite, on ouvre d'abord l'Alcoran; s'il ne s'y trouve aucun passage formel sur la question, on a recours à la tradition; la tradition est-elle muette, on assemble des Savans, & l'on compte les voix; les sentimens sont-ils partagés, on consulte la raison. Le témoignage de la raison est le dernier auquel on s'en rapporte. Il y a plus; les uns rejettent absolument l'autorité de la raison, tels sont les Hasphahanites; d'autres la préfèrent aux opinions des Docteurs, tels sont les Hanifites; il y en a qui balancent les motifs; il y en a, au contraire, au jugement desquels rien ne prévaut sur un passage précis. Au reste, quelque parti que l'on prenne, on n'est accusé ni d'erreur, ni d'incrédulité. Entre ces Casuistes, Mali-

chi fut un des plus célèbres. Son Souverain s'adressa quelquefois à lui ; mais la crainte ne le porta jamais à interpréter au gré de la passion de l'homme puissant qui le consultoit. Le Calife Rashid l'ayant invité à venir dans son palais instruire ses enfans, il lui répondit : » la science ne vient point à nous, mais nous allons à elle « ; & le Sultan ordonna que ses enfans fussent conduits au temple avec les autres. L'approche de la mort & des jugemens de Dieu lui rappella la multitude de ses décisions : il sentit alors tout le danger de la profession de Casuiste ; il versa des larmes amères, en disant : » Eh, que ne m'a-t-on donné au tant de coups de verges que j'ai décidé de cas de conscience ? Dieu va donc comparer mes jugemens avec sa justice : je suis perdu «. Cependant ce Docteur s'étoit montré, en toute circonstance, d'une équité & d'une circonspection peu communes.

Averroës embrassa l'afsharisme. Il étudia la théologie & la philosophie scholastique, les mathématiques & la médecine. Il succéda à son père dans les fonctions de Juge & Grand-Prêtre à Cordoue. Il fut appelé à la Cour du Calife Jacques Al-Manfor, qui le chargea de réformer les loix & la jurisprudence. Il s'acquitta dignement de cette commission importante. Al-Manfor, à qui il avoit présenté ses enfans, les chérit ; il demanda le plus jeune au père, qui le lui refusa. Ce jeune homme aimoit le Chérif & la Cour. La maison paternelle lui devint odieuse ; il se détermina à la quitter, contre le sentiment de son père, qui le maudit, & lui souhaita la mort.

Averroës jouissoit de la faveur du Prince, & de la plus grande considération, lorsque l'envie

& la calomnie s'attachèrent à lui. Ses ennemis n'ignoroient pas combien il étoit aristotélécien, & l'incompatibilité de l'aristotélisme & de l'islamisme. Ils envoyèrent leurs domestiques, leurs parens, leurs amis dans l'école d'Averroës. Ils se servirent ensuite de leur témoignage pour l'accuser d'impiété. On dressa une liste de différens articles mal-sonnans, & on l'envoya, souscrite d'une multitude de noms, au Prince Al-Manfor, qui dépouilla Averroës de ses biens, & le reléqua parmi les Juifs. La persécution fut si violente qu'elle compromit ses amis, Averroës, à qui elle devint insupportable à la suite, chercha à s'y soustraire par la fuite ; mais il fut arrêté & jetté dans une prison. On assembla un concile pour le juger, & il fut condamné à paroître les vendredis à la porte du temple, la tête nue, & à souffrir les ignominies qu'il plairoit au peuple de lui faire. Ceux qui entroient lui crachoient au visage, & les Prêtres lui demandoient doucement : *ne vous repentez-vous pas de vos hérésies ?*

Après cette petite correction charitable & théologique, il fut renvoyé dans sa maison, où il vécut long-tems dans la misère & dans le mépris. Cependant, un cri général s'éleva contre son successeur dans les fonctions de Juge & de Prêtre, homme dur, ignorant, injuste & violent. On redemanda Averroës. Al-Manfor consulta là-dessus les Théologiens, qui répondirent que le Souverain qui réprimoit un sujet, quand il lui plaifoit, pouvoit aussi le relever à son gré ; & Averroës retourna à Maroc, où il vécut assez tranquille & assez heureux.

Ce fut un homme sobre, laborieux & juste. Il ne prononça jamais la peine de mort contre au-

cun criminel. Il abandonna à son subalterne le jugement des affaires capitales. Il montra de la modestie dans ses fonctions, de la patience & de la fermeté dans ses peines. Il exerça la bienfaisance envers ses ennemis. Ses amis s'offensèrent quelquefois de cette préférence, & il leur répondit : « C'est » avec ses ennemis, & non avec ses amis, qu'on » est bienfaisant : avec ses amis, c'est un devoir » qu'on remplit ; avec ses ennemis, c'est une vertu » qu'on exerce. Je dépense ma fortune comme » mes parens l'ont acquise : je rends à la vertu ce » qu'ils ont obtenu d'elle. La préférence dont mes » amis se plaignent, ne m'ôtera pas ceux qui m'ai- » ment vraiment ; elle peut me ramener ceux qui » me haïssent ». La faveur de la Cour ne le corrompit point : il se conserva libre & honnête au milieu des grandeurs. Il fut d'un commerce facile & doux. Il souffrit moins dans sa disgrâce de la perte de sa fortune, que des calomnies de l'injustice. Il s'attacha à la philosophie d'Aristote ; mais il ne négligea pas Platon. Il défendit la cause de la raison contre Al-Gazel. Il étoit pieux ; on n'entend pas trop comment il concilioit avec sa religion sa doctrine de l'éternité du monde. Il écrivit de la logique, de la physique, de la métaphysique, de la morale, de la politique, de l'astronomie, de la théologie, de la rhétorique & de la musique. Il croyoit à la possibilité de l'union de l'ame avec la divinité dans ce monde. Personne ne fut aussi violemment attaqué de l'aristotélomanie ; fanatisme qu'on ne conçoit pas dans un homme qui ne savoit pas un mot de grec, & qui ne jugeoit de cet Auteur que sur de mauvaises traductions. Il professa la médecine. A l'exemple de tous les Philosophes de sa nation, il s'étoit fait un système particulier de religion. Il disoit que le christi-

tianisme

anismisme ne convenoit qu'à des fous, le judaïsme qu'à des enfans, & le mahométisme qu'à des pourceaux. Il admettoit, avec Aristote, une ame universelle, dont la nôtre étoit une particule. A cette particule éternelle, immortelle, divine, il affoioit un esprit sensitif, périssable & passager. Il accordoit aux animaux une puissance estimatrice, qui les guidoit aveuglément à l'utile, que l'homme connoît par la raison. Il eut quelque idée du *sensorium commune*. Il a pu dire, sans s'entendre, mais sans se contredire, que l'ame de l'homme étoit mortelle, & qu'elle étoit immortelle. Averroës mourut l'an de l'hégire 1103.

Le Philosophe Noimoddin obtint des Romains quelque marque de distinction, après la conquête de la Grèce ; mais il sentit bientôt l'embarras & le dégoût des affaires publiques : il se renferma seul dans une petite maison, où il attendit, en Philosophe, que son ame délogeât de son corps pour passer dans un autre ; car il paroît avoir eu quelque foi à la métémpycose.

Ibrin Al-Chaul Rafis, l'Orateur de son siècle, fut Théologien, Jurisconsulte & Médecin. Ceux qui professoient à Bagdad, l'accusèrent d'hérésie, & le conduisirent dans une prison qui dura. Il y a long-tems qu'un hérétique est un homme qu'on veut perdre. Le Prince, mieux instruit, lui rendit justice ; mais Rafis, qui connoissoit apparemment l'opiniâtreté de la haine théologique, se réfugia au Caire, d'où la réputation d'Averroës l'appella en Espagne. Il partit précisément au moment où on exerçoit contre Averroës la même persécution qu'il avoit soufferte. La frayeur le faisoit, il s'en revint à Bagdad. Il suivit Abu-Habdilla dans ses disgrâces. Il prononça à Fez un Poème si touchant, sur les malheurs d'Habdilla, que le Souve-

Tom. I.

N n

rain & le Peuple se déterminèrent à le secourir. On passa en Espagne. On ramena les villes à l'autorité de leur maître. Rasis, ennemi d'Habdilla, fut renfermé dans la Castille, & celui-ci regna dans le reste de la contrée. Habdilla, tranquille sur le trône de Grenade, ne l'oublia pas; mais Rasis préféra l'obscurité du séjour de Fez à celui de la Cour d'Espagne. Le plus léger mécontentement efface auprès des Grands, la mémoire des plus grands services. Habdilla, qui lui devoit sa couronne, devint son ennemi. La conduite de ce Prince envers notre Philosophe est un tissu de faussetés & de cruautés, auxquelles on ne conçoit pas qu'un Roi, qu'un homme puisse s'abaisser. Il employa l'artifice & les promesses pour l'attirer; il médita de le faire périr dans une prison. Rasis lui échappa: il le fit redemander mort ou vif au Souverain de Fez; celui-ci le livra, à condition qu'on ne disposeroit point de sa vie. On manqua à cette promesse. On accusa Rasis de vol & d'hérésie: il fut mis à la question; la violence des tourmens en arracha l'aveu des crimes qu'il n'avoit point commis. Après l'avoir brisé, disloqué, on l'étouffa. On le poursuivit au delà du tombeau: il fut exhumé, & l'on exerça contre son cadavre toutes sortes d'indignités. Tel fut le sort de cet homme, à qui la nature avoit accordé l'art de peindre & d'émouvoir; talens qui devoient un jour servir si puissamment ses ennemis, & lui être si utiles auprès d'eux. Il mourut l'an 1278 de l'hégire.

Etofi, ainsi nommé de *Tos*, sa patrie, fut ruiné dans le sac de cette ville par le tartare Holac. Il ne lui resta qu'un bien, qu'on ne pouvoit lui enlever, la science & la sagesse. Holac le protégea dans la fuite, se l'attacha, & l'envoya même, en qua-

lité d'Ambassadeur, au Souverain de Bagdad, qui paya chèrement le mépris qu'il fit de notre Philosophe. Etofi fut aristotélicien. Il commenta la logique de Rasis & la métaphysique d'Avicenne. Il mourut à Samrahand, en Asie, l'an 1179 de l'hégire. On exige d'un Philosophe ce qu'on pardonneroit à un homme ordinaire. Les Mahométans lui reprochent encore aujourd'hui de n'avoir point arrêté la vengeance terrible qu'Holac tira du Calife de Bagdad. Falloit-il, pour une petite insulte, qu'un Souverain & ses amis fussent foulés aux pieds des chevaux, & que la terre bût le sang de quatre-vingt mille hommes? Il est d'autant plus difficile d'écarter cette tache de la mémoire d'Etofi, qu'Holac fut un homme doux, ami de la science & des savans, & qui ne dédaigna pas de s'instruire sous Etofi.

Nastroddin de Tus naquit l'an de l'hégire 1097. Il étudia la philosophie, & se livra de préférence aux mathématiques & aux arts qui en dépendent. Il présida sur toutes les écoles du Mogol: il commenta Euclide & Ptolomée. Il observa le Ciel; il dressa des tables astronomiques. Il s'appliqua à la morale. Il écrivit un abrégé de l'*Ethique* de Platon & d'Aristote. Ses ouvrages furent également estimés des Turcs, des Arabes & des Tartares. Il inspira à ces derniers le goût de la science, qu'ils reçurent, & qu'ils conserverent même au milieu du tumulte des armes. Holac, Iléchan, Kublat, Kanm & Tamerlan, aimèrent à conférer avec les hommes instruits.

Mais nous ne finirions point, si nous nous étendions sur l'histoire des Philosophes qui, moins célèbres que les précédens, n'ont pas été sans nom dans les siècles qui ont suivi la fondation du Mahométisme: tels sont parmi les Arabes, Mat-

thieu-Ebu-Junis, Afrihi, Al-Bazrani, Bachillani, Abulfariel, Abul-Chars, Ebn-Malca, Ebnol'Hofan, Abul'Helme, Mogrebin, Ibun-el-Baitar, qui a écrit des animaux, des plantes, des venins & des métaux; Abdeffalame, qui fut soupçonné d'hérésie, & dont les ouvrages furent brûlés; Saidebn-Hebatolla, Muhammed-Tufius, Maffii, Joseph, Hafnum, Dacxub, Phacroddin, Noimoddin, Elphtheffeni, qui fut premier Ministre de Tamerlan, Philosophe & factieux; Abul-Hafan, Abu-Bahar, parmi les Maures; Abumafar, Astronome célèbre; Albatigne, Alfragan, Alchabit, Geber, un des peres de la chymie; Isaac-ben-Er-ram, qui disoit à Zaid son maître, qui lui avoit associé un autre Médecin avec lequel il ne s'accordoit pas, *que la contradiction de deux Médecins étoit pire que la fièvre tierce*; Sceram de Tolède, Abraham-ibnu-Sahel de Séville, qui s'amusa à composer des vers licencieux; Aaron-ben-Scuton, qui mécontenta les habitans de Fez, auxquels il commandoit pour Abdalla, & excita, par sa sévérité, leur révolte, dans laquelle il fut égorgé lui & le reste des Juifs.

Il suit de ce qui précède, qu'à proprement parler, les Arabes ou Sarrasins n'ont point eu de Philosophe avant l'établissement de l'islamisme.

Que le zabanisme, mélange confus de différentes opinions empruntées des Perses, des Grecs, des Egyptiens, ne fut point un système de théologie.

Que Mahomet fut un fanatique ennemi de la raison, qui ajusta, comme il put, ses sublimes rêveries, à quelque lambeau arraché des livres des Juifs & des Chrétiens, & qui mit le couteau sur la gorge de ceux qui balancerent à regarder ses chapitres comme des ouvrages inspirés. Ses

idées ne s'éleverent point au dessus de l'antropomorphisme.

Que le temps de la philosophie ne commença que sous les Omniades.

Qu'elle fit quelques progrès sous les Abassides.

Qu'alors on s'en servit pour pallier le ridicule de l'islamisme.

Que l'application de la philosophie à la révélation engendra, parmi les Musulmans, une espece de théosophisme, le plus détestable de tous les systèmes.

Que les esprits aux yeux desquels la théologie & la philosophie s'étoient dégradées par une association ridicule, inclinèrent à l'athéisme: tels furent les Zendekéens & les Dararianéens.

Qu'on en vit éclore une foule de fanatiques, de sectaires & d'imposteurs.

Que bientôt on ne fut ni ce qui étoit vrai, ni ce qui étoit faux, & qu'on se jeta dans le scepticisme.

Les Motafalites disoient: Dieu est juste & sage; il n'est point l'auteur du mal: l'homme se rend lui-même bon ou méchant.

Les Al-Jobariens disoient: l'homme n'est pas libre, Dieu produit en lui tout ce qu'il fait: il est le seul être qui agisse. Nous ne sommes pas moins nécessités que la pierre qui tombe, & que l'eau qui coule.

Les Al-Najarianens disoient que Dieu, à la vérité, faisoit le bien & le mal, l'honnête & le deshonnête; mais que l'homme libre s'approprioit ce qui lui convenoit.

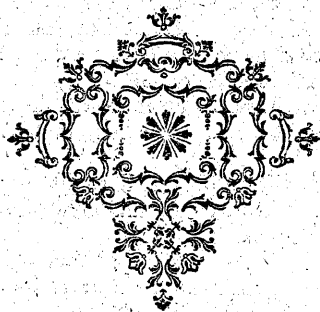
Les Al-Afsharites rapportoient tout à l'idée de l'harmonie universelle.

Que l'attachement servile à la philosophie d'A-

ristote, étouffa tout ce qu'il y eut de bons esprits parmi les Sarrafins.

Qu'avec cela ils ne posséderent, dans aucun tems, quelque traduction fidelle de ce Philosophe.

Et que la Philosophie, qui passa des écoles Arabes dans celles des Chrétiens, ne pouvoit que retarder le progrès de la connoissance parmi ces derniers.



PHILOSOPHIE

DES

THÉOSOPHIES.

Voici peut-être l'espece de philosophie la plus singuliere. Ceux qui l'ont professée, regardoient en pitié la raison humaine ; ils n'avoient nulle confiance dans sa lueur ténébreuse & trompeuse ; ils se prétendirent éclairés par un principe intérieur, surnaturel & divin, qui brilloit en eux, & s'y éteignoit par intervalles, qui les élevoit aux connoissances les plus sublimes, lorsqu'il agissoit, ou qui les laissoit tomber dans l'état d'imbécillité naturelle, lorsqu'il cessoit d'agir ; qui s'emparoit violemment de leur imagination, qui les agitoit, qu'ils ne maîtrisoient pas, mais dont ils étoient maîtrisés, & qui les conduisoit aux découvertes les plus importantes & les plus cachées sur Dieu & sur la nature ; c'est ce qu'ils ont appelé la *Théosophie*.

Les Théosophes ont passé pour des fous auprès de ces hommes tranquilles & froids ; dont l'ame pesante ou rassise, n'est susceptible ni d'emotion, ni d'enthousiasme, ni de ces transports dans lesquels l'homme ne voit point, ne sent point, ne juge point, ne parle point, comme dans son état habituel. S'ils ont dit de Socrate & de son démon, que si le Sage de la Grèce y croyoit, c'étoit un insensé, & que s'il n'y croyoit pas, c'étoit un fripon ;

me fera-t-il permis de dire un mot en faveur du démon de Socrate & de celui des Théosophes ? Nous avons tous des pressentimens, & ces pressentimens sont d'autant plus justes & plus prompts, que nous avons plus de pénétration & d'expérience. Ce sont des jugemens subits auxquels nous sommes entraînés par certaines circonstances très-déliçates. Il n'y a aucun fait qui ne soit précédé, & qui ne soit accompagné de quelques phénomènes. Quelque fugitifs, momentanés & subtils que soient ces phénomènes, les hommes doués d'une grande sensibilité, que tout frappe, à qui rien n'échappe, en sont affectés, mais souvent dans un moment où ils n'y attachent aucune importance. Ils reçoivent une foule de ces impressions. La mémoire du phénomène passe; mais celle de l'impression se réveillera dans l'occasion; alors ils prononcent que tel événement aura lieu; il leur semble que c'est une voix secrète qui parle au fond de leur cœur, & qui les avertit. Ils se croient inspirés, & ils le sont en effet, non par quelque puissance surnaturelle & divine, mais par une prudence particulière & extraordinaire. Car qu'est-ce que la prudence, sinon une supposition dans laquelle nous sommes portés à regarder les circonstances diverses où nous nous trouvons, comme les causes possibles d'effets à craindre, ou à espérer dans l'avenir ? Or, il arrive que cette supposition est quelquefois fondée sur une infinité de choses légères que nous avons vues, aperçues, senties, dont nous ne pouvons plus nous rendre compte, ni à nous-mêmes, ni aux autres, mais qui n'en ont pas une liaison moins nécessaire, ni moins forte avec l'objet de notre crainte & de notre espérance. C'est une multitude d'atomes imperceptibles chacun, mais qui, réunis, forment

un poids considérable qui nous incline, sans presque savoir pourquoi. Dieu voit l'ordre de l'univers entier dans la plus petite molécule de la matière. La prudence de certains hommes privilégiés tient un peu de cet attribut de la divinité. Ils rapprochent les analogies les plus éloignées; ils voient les liaisons presque nécessaires où les autres sont loin d'avoir des conjectures. Les passions ont chacune leur physionomie particulière. Les traits s'alterent sur le visage, à mesure qu'elles se succèdent dans l'ame. Le même homme présente donc à l'observateur attentif un grand nombre de masques divers. Ces masques des passions ont des traits caractéristiques & communs dans tous les hommes. Ce sont les mêmes viscères intérieurs qui se meuvent dans la joie, dans l'indignation, dans la colère, dans la frayeur, dans le moment de la dissimulation, du mensonge, du ressentiment. Ce sont les mêmes muscles qui se détendent, ou se resserrent à l'extérieur, les mêmes parties qui se contractent, ou qui s'affaissent; si la passion étoit permanente, elle nous feroit une physionomie permanente, & fixeroit son masque sur notre visage. Qu'est-ce donc qu'un physionomiste ? C'est un homme qui connoît les masques des passions, qui en a des représentations très-présentes, qui croit qu'un homme porte, malgré qu'il en ait, le masque de sa passion dominante, & qui juge des caractères des hommes d'après les masques habituels qu'il leur voit. C'est un art qui est une branche de la sorte de divination dont il s'agit ici.

Si les passions ont leurs physionomies particulières, elles ont aussi leurs gestes, leur ton, leur expression. Pourquoi n'ai-je point été surpris qu'un homme que j'avois regardé, pendant de longues années, comme un homme de bien, ait eu tout-à-

coup la conduite d'un coquin ? C'est qu'au moment où j'apprends son action, je me rappelle une foule de petites choses qui me l'avoient annoncé d'avance, & que j'avois négligées.

Les Théosophes ont tous été chymistes; ils s'appelloient les *Philosophes par le feu*. Or, il n'y a aucune science qui offre à l'esprit plus de conjectures, qui le remplisse d'analogies plus subtiles que la chymie. Il vient un moment où toutes ces analogies se présentent en foule à l'imagination du chymiste; elles l'entraînent; il tente, en conséquence, une expérience qui lui réussit, & il attribue à un commerce intime de son ame avec quelque intelligence supérieure, ce qui n'est que l'effet subit d'un long exercice de son art. Socrate avoit son démon; Paracelse avoit le sien; & ce n'étoient l'un & l'autre ni deux fous, ni deux fripons, mais deux hommes d'une pénétration surprenante, sujets à des illuminations brusques & rapides, dont ils ne cherchoient point à se rendre raison.

Nous ne prétendons point étendre cette analogie à ceux qui ont rempli l'intervalle de la terre aux cieux, de natures moyennes entre l'homme & Dieu, qui leur obéissoient, & qui ont accredité sur la terre toutes les rêveries de la magie, de l'astrologie & de la cabale. Nous abandonnons ces Théosophes à toutes les épithetes qu'on voudra leur donner.

La secte des Théosophes a été très-nombreuse. Nous ne parlerons que de ceux qui s'y sont fait un nom, tels que Paracelse, Valentin, Fludd, Boëhmius, Van-helmont & Poiret.

Philippe Aureolus-Théophraste-Paracelse-Bombast de Hohenheim, naquit en Suisse en 1493. Il n'y a sorte de calomnies que ses ennemis n'aient

hasardées contre lui. Ils ont dit qu'un soldat lui avoit coupé les testicules dans la Carinthie, où il étoit employé à conduire un troupeau d'oies. Ce qu'il y a de certain, c'est que les premières années de sa vie furent dissolues, & qu'il n'eut jamais de goût pour les femmes. Il garda le célibat. Son pere prit sur lui-même le soin de son éducation. Il lui montra les humanités, & l'instruisit des principes de la médecine; mais cet enfant, doué d'un génie surprenant, & dévoré du desir de connoître, ne demeura pas long-tems sous l'aile paternelle. Il entreprit, dans l'âge le plus tendre, les voyages les plus longs & les plus pénibles, ne méprisant ni aucun homme, ni aucune connoissance, & conférant indistinctement avec tous ceux dont il espéroit tirer quelque lumière. Il souffrit beaucoup; il fut exposé à toutes les misères de la nature humaine: ce qui ne l'empêcha point de suivre l'impulsion de son enthousiasme, & de parcourir presque toutes les contrées de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique. L'enthousiasme est le germe de toutes les grandes choses, bonnes ou mauvaises. Qui est-ce qui pratiquera la vertu au milieu des traverses qui l'attendent, sans enthousiasme? Qui est-ce qui se consacra aux travaux continuels de l'étude, sans enthousiasme? Qui est-ce qui sacrifiera son repos, sa santé, son bonheur, sa vie aux progrès des sciences & des arts, & à la recherche de la vérité, sans enthousiasme? Qui est-ce qui se ruinera, qui est-ce qui mourra pour son ami, pour ses enfans, pour son pays, sans enthousiasme? Paracelse descendoit, à 20 ans, dans les mines de l'Allemagne; il s'avançoit dans la Russie; il étoit sur les frontieres de la Tartarie; apprenoit-il qu'un homme possédoit quelque secret? de quelqu'état

qu'il fût, en quelque coin de la terre qu'il fût relégué, il le visitoit. Il s'occupoit particulièrement à recueillir les ouvrages des Chymistes; il alloit au fond des monastères les arracher aux vers, aux rats & à la poussière; il feuilletoit, jour & nuit, Raimond-Lulle & Arnaud de Villeneuve; il conféroit, sans dédain, avec les charlatans, les vieilles, les bergers, les payfans, les mineurs, les ouvriers; il vécut familièrement avec des personnes du rang le plus distingué, des Prêtres, des Abbés, des Evêques. Il disoit avoir plus appris de ceux que le monde appelle des ignorans, que toute l'école galénique ne favoit; il faisoit peu de cas des Auteurs anciens; il en abandonna la lecture de bonne heure; il pensoit qu'il y avoit plus de tems à perdre avec eux, que de vraies connoissances à recueillir. Il affectoit, sur-tout, le plus grand mépris pour les Médecins qui l'avoient précédé. Les Médecins de son tems ne le lui pardonnerent pas. Il brûla publiquement à Bâle les ouvrages d'Avicenne; *mon maître*, disoit-il, *je n'en reconnois point d'autres que la nature & moi*. Il substitua les préparations chymiques à la pharmacie galénique. Ses succès, dans les cas les plus désespérés, lui firent une réputation incroyable. Jean Frobenius qui s'est immortalisé, sinon par l'invention, du moins par la perfection de l'art typographique, étoit tourmenté de la goutte au pied droit: les remèdes qu'on lui ordonnoit, ne faisoient qu'irriter son mal; on étoit sur le point de lui couper le pied; Paracelse le vit, & le guérit. Si l'on en croit Van-helmont, la lepre, l'asthme, la gangrene, la paralysie, l'épilepsie, la pierre, l'hydropisie, la goutte, le cancer, & toutes ces maladies qui sont le désespoir de nos Médecins, ne lui résistoient pas. Les

habitans de Bâle l'appellerent à eux, & le nommerent à une chaire de physique. Il fit les leçons en langue vulgaire, & il eut même l'auditoire le plus nombreux. Il ne favoit point de grec; la langue latine lui étoit très-peu familière; d'ailleurs, il avoit un si grand nombre d'idées qui lui étoient propres, & qui n'avoient point de nom dans aucun idiome, soit ancien, soit moderne, qu'il eût été obligé de s'en faire un particulier. Il s'appliqua beaucoup plus à l'étude de la matière médicale, à la pratique de la chymie, à la connoissance & à la cure des maladies, qu'à la théorie & à l'érudition de l'art. Cependant il ne négligea pas entièrement ces dernières parties. Il fit un usage surprenant du laudanum, qu'on appelloit dans son école, *le Remède par excellence*. Il parle souvent dans ses ouvrages de l'Azoth, qu'il définit *lignum est limen vitæ*. On prétend que cet Azoth est le remède universel, la pierre philosophale. Il auroit pu jouir à Bâle de la considération des hommes & du repos, les deux plus grands biens de la vie; mais il connoissoit parfaitement l'ignorance & les autres vices de ses collègues, & il s'en expliquoit sans ménagement. Ses cures les ulcéroient; ses découvertes les humilièrent; son désintéressement leur reprochoit sans cesse leur avarice; ils ne purent supporter un homme d'un mérite si affligeant; ils cherchèrent l'occasion de le mortifier. L'imprudent & vain Paracelse la leur offrit; il entreprit la guérison d'un Chanoine de Bâle; il en vint à bout: les Magistrats réglèrent son honoraire à un prix dont la modicité choqua Paracelse; il s'en plaignit, & il se compromit par l'indiscrétion de la plainte; il fut obligé de sortir de Bâle, & de se réfugier en Alsace, où il trouva des hommes qui surent honorer & recom-

penfer ses talens. Oporinus, son disciple, & le conducteur de son laboratoire, préparoit les médicamens, Paracelse les adminiftoit; mais cet homme avoit pris du goût pour la vie errante & vagabonde. Il quitta l'Alsace, il revint en Suisse; il disparut pendant onze ans. Il disoit qu'il ne venoit point à un homme né pour soulager le genre-humain, de se fixer à un point de la terre, ni à celui qui favoit lire dans le livre de la nature, d'en avoir toujours le même feuillet ouvert sous les yeux. Il parcourut l'Autriche, la Suisse, la Baviere, guérissant les corps, & infectant les ames d'un système particulier de théologie qu'il s'étoit fait. Il mourut à Saltzbourg en 1541.

Ce fut un homme d'un mérite éclatant & d'une vanité très-prodigieuse; il souffroit, avec une grande impatience, qu'on le comparât à Luther, & qu'on le mit au nombre des disciples de cet hérésiarque. » Qu'il fasse son affaire, disoit-il, & qu'il me laisse faire la mienne; si je me mêlois de réforme, je m'en tirerois mieux que lui: on ne nous associe que pour nous perdre. On lui attribue la connoissance de transmuier les métaux; il est le fondateur de la pharmacie chymique; il exerça la médecine avec le plus grand succès: il a bien mérité du genre-humain par les préparations dont il a enrichi l'art de guérir les maladies. Ses ennemis l'accuserent de plagiat; il les défia de montrer dans quelq' Auteur que ce fût, le moindre vestige de la plus petite de ses découvertes, & ils restèrent muets: on lui reprocha la barbarie de ses termes & son obscurité, & ce fut avec raison. Ce ne fut pas non plus un homme pieux: l'habitude de fréquenter le bas peuple, le rendit crapuleux; les chagrins, la débauche & les veilles, lui dérangerent la tête; il passa pour

forcer; ce qui signifie aujourd'hui que ses contemporains étoient des imbécilles. Il se brouilla avec les Théologiens; le moyen de penser d'après soi, & de ne se pas brouiller avec eux? Il a beaucoup écrit; la plupart de ceux qui le jugent, soit en bien, soit en mal, n'ont pas lu une ligne de ses ouvrages: il a laissé un grand nombre de disciples mal instruits, téméraires; ils ont nui à la réputation de leur maître par la mal-adresse qu'ils ont montrée dans l'application de ses remedes.

Il eut pour disciple, pour secrétaire, & pour ami, Oporinus. Adam de Bodeftan professa le premier publiquement sa doctrine. Jacques Cohory la fit connoître à Paris. Gerard Dornée expliqua sa méthode & ses procédés chymiques. Michel Toxite s'appliqua à définir ses mots obscurs. Oswald Crollius réduisit le paracelsisme en système. Henri Hunrath, & Joseph-François Burrihus laisserent là ce qu'il y avoit de vrai & d'important, pour se précipiter dans le théosophisme.

Voici les principaux axiomes de la doctrine de Paracelse, autant qu'il est possible de les recueillir, d'après un Auteur aussi obscur & aussi déconfu.

La vraie philosophie & la médecine ne s'apprenent ni des anciens, ni par la créature; elles viennent de Dieu; il est le seul Auteur des arcanes; c'est lui qui a signé chaque être de ses propriétés.

La médecine naît par la lumière de la nature & de la grace, de l'homme interne & invisible, de l'ange qui est en nous, par la lumière de la nature, qui fait, à son égard, la fonction de maître, qui l'instruit; c'est l'exercice qui le perfectionne & le confirme; il a été produit par l'institution de Dieu & de la Nature.

Ce ne sont pas les songes vains des hommes

qui servent de base à cette philosophie & médecine ; mais la nature que Dieu a imprimée de son doigt , aux corps sublunaires ; mais sur-tout aux métaux : leur origine remonte donc à Dieu.

Cette médecine , cette momie naturelle , ce pépin de nature , est renfermé dans le soufre , trésor de la nature entière : il a pour base le baume des végétaux , auquel il faut rapporter le principe de toutes les actions qui s'opèrent dans la nature , & par la vertu duquel seul toutes les maladies peuvent être guéries.

Le rapport ou la convenance de l'homme , ou du petit monde au grand , est le fondement de cette science.

Pour découvrir cette médecine , il faut être Astronome & Philosophe ; l'une nous instruit des formes & des propriétés de la terre & de l'eau ; l'autre , des forces & des propriétés du firmament & de l'air.

C'est la philosophie & l'astronomie qui font le Philosophe interne & parfait , non-seulement dans le macrocosme , mais aussi dans le microcosme.

Le macrocosme est comme le père , & le microcosme , ou l'homme , est comme l'enfant ; il faut disposer convenablement l'un & l'autre.

Le monde intérieur est comme un miroir , ou le petit monde , où l'homme s'aperçoit ; ce n'est pas par la forme extérieure , ou la substance corporelle qu'ils conviennent , mais par les vertus & les forces ; ils sont un , & même quant à l'essence & à la forme interne ; ils ne diffèrent que par la forme extérieure.

Qu'est-ce que la lumière de nature ? sinon une certaine analogie divine de ce monde visible avec le corps microcosmique.

Le monde intérieur est la figure de l'homme ;
l'homme

l'homme est le monde occulte ; car les choses qui sont visibles dans le monde , sont invisibles dans l'homme ; & lorsque ces invisibles dans l'homme se rendent visibles , les maladies naissent.

La matière de l'homme étant un extrait des quatre éléments , il faut qu'il ait en lui de la sympathie avec tous les éléments & leurs fruits ; il ne pourroit subsister , ni vivre sans eux.

Pour éviter le vuide , Dieu a créé dans les quatre éléments des êtres vivans , mais inanimés , ou sans une âme intellectuelle : comme il y a quatre éléments , il y a quatre sortes d'habitans élémentaires ; ils diffèrent de l'homme , qui a été créé à l'image de Dieu , en entendement , en sagesse , en exercices , en opérations & en demeures.

Les eaux ont leurs nymphes , leurs ondains , leurs mélozéens , & leurs monstres , ou bâtards , les firenes qui habitent le même élément.

Les terres ont leurs gnomes , leurs lémures , leurs sylphes , leurs montains , leurs zonnats , dont les monstres sont les pygmées.

L'air a ses spectres , ses sylvains , ses fatyres , dont les monstres sont les géans.

Le feu , ou le firmament , a ses vulcanales , ses pennates , ses salamandres , ses supérieurs , dont les monstres sont les zundels.

Le cœur macrocosmique est igné , aérien , aqueux & terreux.

L'harmonie céleste est comme la maîtresse & la directrice de l'inférieure ; chacune a son ciel , son soleil , sa lune , ses planètes & ses étoiles ; les choses supérieures sont de l'astrologie : les inférieures de la chymologie.

La Providence & la bonté du Créateur ont fait que les astres invisibles des autres éléments eussent leurs représentations en espèces visibles , dans

l'élément suprême, & que les loix des mouvemens & les productions des tems y fussent expliquées.

Il y a deux ciels ; le ciel externe , ou l'agrégat de tous les corps dans le firmament ; l'interne , ou l'astre invisible , le corps insensible de chaque astre ; celui-ci est l'esprit du monde ou de la nature ; c'est hylecs ; il est diffus dans tous les astres , ou plutôt il les constitue.

Tout émane du dedans , & naît des invisibles & occultes ; ainsi les substances corporelles visibles viennent des incorporelles , des spirituelles , des astres , & sont les corps des astres ; leur séjour est dans les astres ; les nues sont dans les astres.

Il suit que tout ce qui vit , tout ce qui croît , tout ce qui est dans la nature , est signé , possède un esprit fidéré , que j'appelle le ciel , l'astre , l'ouvrier caché , qui donne à ce qui est , sa figure & sa couleur , & qui a présidé à sa formation : c'est là le germe & la vertu.

Il ne faut pas entendre ce qui procède du corps visible ou invisible des astres dans le firmament , mais de l'astre propre de chaque chose ; c'est celui-ci , & non l'autre , qui influe sur elle.

Les astres intérieurs n'inclinent ni ne nécessitent l'homme ; c'est l'homme plutôt qui incline les astres , & les attaque par la même magie de son imagination.

Le cours de chaque ciel est libre ; l'un ne gouverne point l'autre.

Cependant les fruits des astres , ou semences célestes , aériennes , aqueuses , terrestres , conspirent & forment une république qui est une ; elles sont citoyennes d'une même province ; elles se secourent & se favorisent mutuellement ; c'est l'anneau de Platon , la chaîne d'Homere , ou la suite des

choses soumises à la divine Providence ; la sympathie universelle ; l'échelle générale.

Il y a trois principes de choses ; ils sont dans tout composé ; la liqueur ou le commerce , le soufre ou l'huile , & le sel.

La trinité sainte a parlé ; son verbe est un triple ; que cela soit fait a été proféré , & tout a été cru un & triple ; témoin l'analyse spagirique.

Dieu a dit que cela soit , & la matière première a été ; eu égard à ses trois principes , elle fut triple ; ces trois especes qu'elle contenoit se séparèrent ensuite , & il y eut quatre especes de corps ou élémens.

Les vrais élémens spirituels sont les conservateurs , les nourriciers , les lieux , les matrices , les mines & les réservoirs de toutes matières ; ils sont l'essence , l'existence , la vie & l'action des êtres , quels qu'ils soient.

Ils sont partagés en deux spherés , l'une supérieure , c'est le feu , ou le firmament & l'air , qu'on peut comparer au blanc ou à la coque de l'œuf ; l'autre inférieure , c'est l'eau & la terre , qu'on peut comparer au jaune.

Le créateur , par la vertu du verbe , développant la multitude qui étoit l'unité , & cet esprit qui étoit porté sur les eaux , combinant les principes des corps , ou les revêtant de l'habit sous lequel ils devoient paroître sur la scène du monde ; & leur assignant leurs lieux , donnerent à ces quatre natures incorporelles , inertes , vuides & vaines , la lumière & les raisons féminales des choses qui les ont remplies par la bénédiction divine , & qui ne s'y éteindront jamais.

Les semences des choses , les astres qui les lient , sont cachés dans les élémens des choses , comme dans un abyme inépuisable , où , dès le commen-

cement de la matiere, les visibles se font par les invisibles, les extrêmes se touchent & se joignent, tout s'engendre dans des périodes de tems marqués: les élémens conspirent au bien général; c'est ainsi que la sympathie universelle subsiste; les élémens président au monde; ils suffisent à son éternité.

Les germes, ou principes des choses ont reçu du verbe la vertu de génération & de multiplication.

On ne peut séparer les semences ou germes des élémens; ni les principes du corps, des loix de nature.

Les productions & les semences les plus petites, suivent l'harmonie universelle, & montrent, en abrégé, l'analogie générale des élémens & des principes.

Les élémens sont en tout; ils sont combinés, & la combinaison s'en conserve par le moyen du baume & de la teinture radicale.

Toutes les créatures sont formées des élémens: on rapporte à l'air la production des animaux; à la terre celle des végétaux; à l'eau celle des minéraux; le feu donne la vie à tout ce qui est.

Le corps des élémens est une chose morte & ténébreuse; l'esprit est la vie; il est distribué en astres, qui ont leurs productions, & qui donnent leurs fruits: de même que l'ame sépare d'elle le corps & y habite; les élémens spirituels, dans la formation générale, ont séparé d'eux les corps visibles, & y habitent.

Du corps igné se sont séparés les astres visibles; du corps aqueux, les métaux; du corps salin, les minéraux; du corps terreux, les végétaux.

Il y a deux terres; la terre extérieure visible, qui est le corps de l'élément, le soufre, le mer-

cure du sel; la terre interne & invisible, qui est l'élément, la vie, l'esprit, où sont les astres de la terre, qui produisent, par le moyen du corps terreux, tout ce qui croît: la terre a donc en elle les germes & la raison féminale de tout.

Il en faut dire autant des autres élémens; ils sont ou corps, & composés de ces trois principes; ou ils sont élémens, un & esprit, & contiennent les astres, d'où naissent, comme d'une mer ou d'un abyme, les fruits des élémens.

Notre feu n'est point un élément; il consume tout; tout meurt par lui; mais le feu, premier & quatrième élément, qui contient tout, comme la coque enveloppe l'œuf, c'est le Ciel.

Un élément n'est, ni ne peut être séparé de tout autre; il y a en tout combinaison d'éléments.

Les astres des élémens sont les germes; il y a deux choses-toujours unies, le corps & l'astre, ou le visible & l'invisible; le corps naît & s'accroît de l'astral, le visible de l'invisible; il reste en lui; & c'est ainsi que se propagent & se multiplient les puissances ou vertus invisibles, les semences, les astres; elles se distribuent sous une infinité de formes diverses; elles se montrent en une infinité d'êtres, par le moyen du corps visible.

Lorsqu'une semence, un germe, ou un astre meurt ou se corrompt dans sa matrice, aussitôt il passe dans un nouveau corps, & se multiplie; car toute corruption est cause d'une génération.

Voilà la raison pour laquelle les Chymistes ont recours à la putréfaction; c'est ainsi qu'ils obtiennent la régénération, dans laquelle les trois éléments se manifestent avec leurs propriétés secrètes.

Les trois éléments premiers, sont unis dans tout corps; c'est cette union qui constitue le corps sain, la santé & la température de l'union: ou

elle n'est pas, ou s'altère, la maladie s'introduit, & avec elle le principe radical de la mort.

Les maladies sont ou élémentaires, ou astrales & firmamentales; celles-ci naissent du firmament ou du ciel de l'homme; celle-là, de son germe ou de ses astres.

L'homme, eu égard à son corps, a un double magnétisme; une portion tire à soi les astres, & s'en nourrit; de-là la sagesse, les sens, les pensées; une partie tire à soi les élémens, & s'en répare; de-là la chair & le sang.

Le firmament est cette lumière de nature qui influe naturellement sur l'homme.

Les astres ou les élémens qui sont esprits, n'ont point de qualité; mais ils produisent tout ce qui a qualité.

Les maladies ne se guérissent point par les contraires; il ne s'agit pas de chasser de l'homme les élémens. Il faut posséder des arcanes; il faut avoir en sa disposition les astres; il faut avoir appris, par la chymie, à les réduire de la matière dernière à la matière première.

Les astres n'ont ni froid ni chaud actuel.

L'esprit de Dieu habite au milieu de nos cœurs.

Nulle connoissance ne restera perpétuellement dans l'ame, que celle qui a été infuse au dedans, & qui réside dans le sein de l'entendement. Cette connoissance essentielle n'est ni du sang, ni de la chair, ni de la lecture, ni de la raison; c'est une passion; c'est un acte divin, une impression de l'être infini sur l'être fini.

L'homme a possédé tous les avantages naturels & surnaturels; mais ce caractère divin s'est obscurci par le péché. Purgez-vous du péché, & vous le recouvrerez en même proportion que vous vous purifierez.

La notion de toutes choses nous est convenue; tout est dans l'intime de l'esprit: il faut dégager l'esprit des enveloppes du péché, & ses notions s'éclairciront.

L'esprit est revêtu de toute science; mais il est accablé sous le corps auquel il s'unit; mais il recouvre sa lumière par les efforts qu'il fait contre ce poids.

Connoissons bien notre nature & notre esprit; & ouvrons l'entrée à Dieu, qui frappe à la porte de notre cœur.

De la connoissance de soi naît la connoissance de Dieu.

Il n'y aura que celui que Dieu instruira lui-même qui puisse s'élever à la vraie connoissance de l'univers. La philosophie des anciens est fautive; tout ce qu'ils ont écrit de Dieu est vain.

Les saintes écritures sont la base de toute vraie philosophie; elle part de Dieu, & y retourne. La renaissance de l'homme est nécessaire à la perfection des arts: or, il n'y a que le Chrétien qui soit vraiment régénéré.

Celui qui se connoît, connoît implicitement tous les anges qui sont à côté de Dieu, & le monde qui est au dessous, & toutes les créatures qui le composent.

L'homme est la copule du monde. Il a été formé du limon de la terre, ou de l'essence très-subtile de la machine universelle, extraite & concentrée sous la forme corporelle, par le grand spagiriste.

L'homme, par son corps, représente le macrocosme sensible & temporel; par son ame, le grand archétype. Lorsqu'il eut en lui les propriétés des animaux, des végétaux & des minéraux, le souffle de Dieu y surajouta l'ame.

Dieu est le centre & la circonférence, ou l'unité de tout ce qu'il a produit ; tout émane de Dieu ; il comprend, il pénètre tout. L'homme, à l'imitation de Dieu, est le centre & la circonférence ou l'unité des créatures ; tout est relatif à lui, & verse sur lui ses propriétés.

L'homme contient toutes les créatures, & il reporte avec lui à la source éternelle tout ce qui en est primitivement émané.

Il y a dans l'homme deux esprits ; l'un du firmament & sidéré ; l'autre qui est le souffle du tout-Puissant ou l'ame.

L'homme est un composé du corps mortel, de l'esprit sidéré & de l'ame immortelle. L'ame est l'image de Dieu, & son domicile est dans l'homme.

L'homme a deux peres ; l'un éternel, l'autre mortel : l'esprit de Dieu est l'univers.

Il n'y a point de membre dans l'homme qui ne corresponde à un élément, une planète, une intelligence, une mesure, une raison dans l'archetype.

L'homme tient des éléments le corps visible, enveloppe & séjour de l'ame ; du ciel ou du firmament, le corps invisible, véhicule de l'ame, son lien avec le corps visible.

L'ame passe, par le moyen du corps invisible, en conséquence de l'ordre de Dieu, à l'aide des intelligences, au centre du cœur, d'où elle se répand dans toutes les autres parties du corps.

Ce corps éthéré & subtil, participe de la nature du ciel ; il imite dans son cours, celui du firmament ; il en attire à lui les influences. Ainsi les cieux versent sur l'homme leurs propriétés, l'en pénètrent, & lui communiquent la faculté de connoître tout.

Il y a aussi trois cieux dans l'homme ; il cor-

respond à trois mondes ; ou plutôt, il est le modele le plus parfait du grand oeuvre, ou de la complexion générale des choses.

Citoyen de trois mondes, il communique avec l'archetype, avec les anges, avec les éléments.

Il communique avec Dieu par le souffle qu'il en a reçu. Ce souffle y a laissé le germe de son origine ; aussi n'y a-t-il rien en l'homme qui n'ait un caractère divin.

Il communique avec les anges par le corps invisible ; c'est le lien de son commerce possible entr'eux & lui.

Il communique avec l'univers par son corps visible. Il a les images des éléments ; les éléments ne changent point. La conformité des images que l'homme en a, est inaltérable ; c'est ainsi que la notion qu'il a des végétaux & des minéraux est fixe.

Le corps sidéré est le génie de l'homme, son lare domestique, son bon démon, son adech interne, son évêstre, l'origine du pressentiment, la source de la prophétie.

En tout autre, le corps invisible ou l'esprit, quoique privé de raison, agit en imaginant & en informant ; c'est la même chose dans l'homme.

L'imagination est corporelle ; cependant, exaltée, échauffée par la foi, elle est la base de la magie. Elle peut, sans nuire à l'esprit astral, engendrer, produire des corps visibles ; & présente, ou absente, exécuter des choses au dessus de l'intelligence humaine. Voilà l'origine de la magie naturelle, qui veut être aidée par l'art ; elle peut faire invisiblement tout ce que la nature fait visiblement.

L'homme est la quintessence du macrocosme ; il peut donc imiter le ciel ; il peut même le dominer & le conduire. Tout est soumis au mou-

vement, à l'énergie, au desir de son ame. C'est la force de l'archetype qui réside en nous, qui nous élève à lui, & qui nous assujettit la créature & la chaîne des choses célestes.

La foi naturelle infuse nous assimile aux esprits; c'est le principe des opérations magiques, de l'énergie de l'imagination, & de toutes les merveilles.

L'imagination n'a de l'efficacité que par l'effet de sa force attractive sur la chose conçue. Il faut que cette force soit d'abord en exercice; il faut qu'elle se féconde par la production d'un spectre imité de la chose. Ce spectre se réalise ensuite; c'est-là ce qu'on appelle l'*Art cabalistique*.

L'imagination peut produire, par l'art cabalistique, tout ce que nous voyons dans le monde.

Les trois moyens principaux de l'art cabalistique sont la prière, qui unit l'esprit créé à l'esprit incréé; la foi naturelle, & l'exaltation de l'imagination.

Les hommes à imagination triste & pusillanime, sont tentés & conduits par l'esprit immonde.

L'ame, purifiée par la prière, tombe sur les corps comme la foudre; elle chasse les ténèbres qui les enveloppent, & les pénètre intimement.

La médecine réelle & spécifique des maladies matérielles consiste dans une vertu secrète que le Verbe a imprimée à chaque chose en la créant. Elle n'est ni des astres, ni du concours des atomes, ni de la forme des corps, ni de leur mixtion.

Il faut distribuer toute la nature inférieure en trois classes principales, les végétaux, les animaux & les minéraux.

Chacun de ces regnes fournit une multitude inépuisable de ressources à la médecine.

On découvre dans ces axiomes le premier ger-

me de la théorie chymique; la distinction des élémens; la formation des mixtes; la difficulté de leur décomposition; l'origine des qualités physiques; leurs affinités; la nature des élémens qui ne sont rien en unité; tout ce qui plaît à la combinaison en masse, & plusieurs autres vérités dont les successeurs de Paracelse ont tiré bon parti. Mais cet homme étoit dominé par son imagination; il est perpétuellement enveloppé de comparaisons, de symboles, de métaphores, d'allégories; créateur de la science, & plein d'idées nouvelles pour lesquelles il manquoit de mots, il en invente qu'il ne définit point. Entraîné par le succès de ses premières découvertes, il n'est rien qu'il ne se promette de son travail. Il se livre aux accessoires d'une comparaison, comme à des vérités démontrées. A force de multiplier les similitudes, il n'y a sortes d'extravagances qu'il ne débite. Il en vient à prendre les spectres de l'imagination pour des productions réelles. Il est fou, & il prescrit sérieusement la manière de le devenir, & il appelle cela, *s'unir à Dieu, aux anges, & imiter la nature*.

Gilles Gushmann & Jule Sperber enchérèrent sur Paracelse. Voyez l'ouvrage que le premier a publié sous le titre de: *Revelatio divina majestatis, quâ explicatur quo pacto in principio, omnibus sese Deus creaturis suis, & verbo & facto manifestaverit, & quâ ratione opera sua omnia, eorumque virtutem, attributa, & operationes scripto brevi eleganter comprehenderit, atque primo homini ad suam imaginem ab ipso condito tradiderit*. Et l'écrivit du second qui a paru sous lui: *de Isagoge in veram triumvis Dei & naturæ cognitionem*. C'est un système de platonico-pythagorico-péripatético-paracelsico-christianisme.

Valentin Weigel, qui parut dans le quinzieme siecle, laissa des ouvrages de *Théosophie*, qui firent grand bruit dans le seizieme & dix-septieme. Il prétendoit que les connoissances ne naissoient point dans l'homme du dehors; que l'homme en apportoit, en naissant, les germes innés; que le corps étoit d'eau & de terre; l'ame, d'air & de feu, & l'esprit, d'une substance astrale. Il soumettoit sa destinée aux influences des cieux; il disoit que par la lumiere de la révélation, deux contradictions se pouvoient combiner. Leibnitz, qui lui accordoit du génie, lui reproche un peu de spinosisme.

Robert fut, dans le dix-septieme siecle, ce que Paracelse avoit été au seizieme. Jamais on n'extravagua avec tant de talent, de génie, de profondeur, de connoissances. Celui-ci donna dans la magie, la cabale, l'astrologie; ses ouvrages sont un chaos de physique, de chymie, de mécanique, de médecine, de latin, de grec & d'érudition; mais si bien brouillé, que le lecteur le plus opiniâtre s'y perd.

Boehmius fut successivement pâtre, eordonnier & théosophe: voici les principes qu'il s'étoit fait; il disoit:

Dieu est l'essence des essences; tout émane de lui; avant la création du monde, son essence étoit la seule chose qui fut; il en a tant fait; on ne conçoit dans l'esprit d'autres facultés que celles de s'élever, de couler, de s'insinuer, de pénétrer, de se mouvoir, & de s'engendrer. Il y a trois formes de génération, l'amer, l'acere & le chaud; la colere & l'amour ont un même principe; Dieu n'est ni amer, ni acere, ni chaud, ni eau, ni air, ni terre; toutes choses sont de ses principes, & ces principes sont de lui; il n'est ni la mort, ni l'enfer; ils ne sont point en lui; ils sont de lui.

Les choses sont produites par le soufre, le mercure & le sel; on y distingue l'esprit, la vie & l'action; le sel est l'ame, le soufre la matiere premiere.

Le reste des idées de cet Auteur sont de la même force, & nous en ferons grace au lecteur: c'est bien ici le lieu de dire, qu'il n'est point de fou qui ne trouve un plus fou qui l'admire. Boehmius eut des sectateurs, parmi lesquels on nomme Quirinus Kuhlmann, Jean Podage & Jacques Zimmermann.

Ils prétendoient tous que Dieu n'étoit autre chose que le monde développé: ils confidéroient Dieu sous deux formes, & en deux périodes de tems; avant la création & après la création; avant la création, tout étoit en Dieu; après la création, il étoit en tout; c'étoit un écrit roulé ou déplié: ces idées singulieres n'étoient pas nouvelles.

Jean-Baptiste Van-helmont naquit à Bruxelles en 1474; il étudia les lettres, les mathématiques, l'astronomie: son goût, après s'être porté légèrement sur la plupart des sciences & des arts, se fixa à la médecine & à la chymie; il avoit reçu de la nature de la pénétration; personne ne connoit mieux le prix du tems; il ne perdit pas un moment; il passa dans son laboratoire, tous les instans qu'il ne donna pas à la pratique de la médecine; il fit des progrès surprenans en chymie; il exerça l'art de guérir les maladies avec un succès incroyable: son nom a été mis à côté de ceux de Bacon, de Boyle, de Galilée & de Descartes. Voici les principes de sa philosophie.

Toute cause physique efficiente n'est point extérieure; mais intérieure, essentielle en nature.

Ce qui constitue, ce qui agit, la cause intérieure, je l'appelle *Archée*.

Il ne faut à un corps naturel, quel qu'il soit, que des rudimens corporels; ces rudimens sont sujets à des vicissitudes momentanées.

Il n'y a point de privation dans la nature.

Il n'y faut point imaginer une matière indéterminée, nue, première; cette matière est impossible.

Il n'y a que deux causes, l'efficiente & la matérielle.

Les choses particulières supposent un suc générique, & un principe séminal, efficient, générateur; la définition ne doit renfermer que ces deux élémens.

L'eau est la matière dont tout est fait.

Le ferment séminal & générateur est le rudiment par lequel tout commence & se fait.

Le rudiment ou le germe, c'est une même chose.

Le ferment séminal est la cause efficiente du germe.

La vie commence avec la production du germe.

Le ferment est un être créé; il n'est ni substance, ni accident; sa nature est neutre; il occupe, dès le commencement du monde, les lieux de son empire; il prépare les semences; il les excite, il les précède.

Les ferments ont été produits par le Créateur; ils dureront jusqu'à la consommation des siècles; ils se régénèrent: ils ont leurs semences propres qu'ils produisent, & qu'ils excitent de l'eau.

Les lieux ont un ordre, une raison assignée par la divinité, & destinée à la production de certains effets.

L'eau est l'unique cause matérielle des choses; elle a en elle la qualité initiante; elle est pure;

elle est simple, elle est résoluble, & tous les corps peuvent s'y réduire comme à une matière dernière.

Le feu a été destiné à détruire, & non à engendrer; son origine n'est point féminale, mais particulière; il est, entre les choses créées, un être un, singulier & incomparable.

Entre les causes efficientes en nature, les unes sont efficacement efficientes; les autres effectivement: les semences & leurs esprits ordinateurs composent la première classe: les réservoirs & les organes immédiats des semences, les ferments qui disposent extérieurement de la matière; les palingénésies composent la seconde.

Le but de tout agent naturel est de disposer la matière qui lui est soumise, à une fin qui lui est connue, & qui est déterminée, du moins quant à la génération.

Quelque opaques & dures que soient les choses, elles avoient, avant cette solidité que nous leur remarquons, une vapeur qui fécondait la semence, & qui y traçoit les premiers linéamens déliés & subtils de la génération conséquente. Cette vapeur ne se sépare point de l'engendré; elle le suit jusqu'à ce qu'il disparoisse de la scène: cette cause efficiente intérieure est l'archée.

Ce qui constitue l'archée, c'est l'union de l'aura féminale, comme matière, avec l'image féminale, ou le noyau spirituel intérieur qui fait & contient le principe de la fécondité de la semence; la semence visible n'est que la filique de l'archée.

L'archée, auteur & promoteur de la génération, se revêt promptement lui-même d'une enveloppe corporelle: dans les êtres animés, il se meut dans les replis de la semence; il en parcourt tous les détours & toutes les cavités secrètes; il

commence à transformer la matiere, selon l'entéléchie de son image, & il reste le dispositeur, le maître & l'ordinateur interne des effets, jusqu'à la destruction dernière.

Une conclusion forme une opinion, & non une démonstration.

Il préexiste nécessairement en nous la connoissance de la convenance des termes comparés dans le syllogisme avant la conclusion; en sorte qu'en général, je savois d'avance ce qui est contenu dans la conclusion, & ce qu'elle ne fait qu'énoncer, éclaircir & développer.

La connoissance que nous recevons par la démonstration, étoit antérieurement en nous; le syllogisme la rend seulement plus distincte, mais le doute n'est jamais entièrement dissipé; parce que la conclusion fuit le côté foible des prémisses.

La science est dans l'entendement comme un feu sous la cendre, qu'il peut écarter de lui-même, sans le secours des modes & des formes syllogistiques.

La connoissance de la conclusion n'est pas renfermée nécessairement dans les prémisses.

Le syllogisme ne conduit point à l'invention des sciences; il dissipe seulement les ténèbres qui les couvrent.

Les vraies sciences sont indémonstrables; elles n'émanent point de la démonstration.

La méthode des Logiciens n'est qu'un simple résumé de ce qu'on fait.

Le but de cette méthode se termine donc à transmettre son opinion d'une manière claire & distincte à celui qui nous écoute, & à réveiller facilement en lui la réminiscence, par la force de la connexion.

Il n'y a qu'ignorance & erreur dans la physique

que d'Aristote & de Galien; il faut recourir à des principes plus solides.

Le ciel, la terre & l'eau ont été dans le commencement, la matiere créée de tous les êtres futurs; le ciel contenoit l'eau & la vapeur fécondante ou l'ame.

Il ne faut pas compter le feu parmi les élémens; on ne voit point qu'il ait été créé.

La terre n'est point une partie du mixte; elle n'est point la mere, mais la matrice des corps.

L'air & l'eau ne convertissent rien en eux.

Au commencement, la terre étoit continue, indivisée; une seule source l'arrosait; elle fut séparée en portions diverses par le déluge.

L'air & l'eau ne se convertissent point l'un en l'autre.

Le globe, composé d'eau & de terre, est rond; il va d'orient en orient par l'occident; il est rond dans le sens de son mouvement, elliptique d'ailleurs.

Le gas & le blas sont deux rudimens physiques que les anciens n'ont pas connus; le gas est une exhalaison de l'eau, élevée par le froid du mercure, & atténuée, de plus en plus, par la diffusion du soufre; le blas est le mouvement local & alternatif des étoiles: voilà les deux causes initiantes des météores.

L'air est parfemé de vuides; on en donne la démonstration mécanique par le feu.

Quoique les porosités de l'air soient actuellement vuides de toute matiere, il y a cependant un être créé & réel; ce n'est pas un lieu pur; mais quelque moyen entre l'esprit & la matiere, qui n'est ni accident, ni substance, un neutre, je l'appelle *magnale*.

Le magnale n'est point lumière; c'est une cer-

taine forme unie à l'air ; les mélanges sont des produits matériels de l'eau seule ; il n'y a point d'autre élément : ôtez la semence , & le mercure se résoudra en une eau insipide ; les semences , parties similaires des concrets , se résolvent en sel , en soufre & en mercure.

Le ferment qui empreint de semence la masse , n'éprouve aucune vicissitude féminale.

Il y a deux sortes de ferments dans la nature ; l'un contient en lui-même l'aure fluente , l'archée féminale qui tend dans son progrès à l'état d'ame vivante ; l'autre est le principe initiant du mouvement ou de la génération d'une chose dans une autre chose.

Celui qui a tout fait de rien , crée encore la voie , l'origine , la vie & la perfection en tout : l'effet des causes secondes n'est que partiel.

Dieu créa les hommes de rien.

Dieu est l'essence vraie , parfaite & actuelle de tout. Les essences des choses , ce ne sont des choses que par Dieu.

Lorsque la génération commence , l'archée n'est pas lumineuse ; c'est une aure où la forme de la vie , l'ame sensitive du générateur est obscure , jusqu'à ce que dans le progrès de la génération , il s'éclaire , & imprime à la chose une image distincte de son éclat.

Cette aure tend , par tous les moyens possibles , à organiser le corps , & à lui transmettre sa lumière & toutes les qualités qui en dépendent ; elle s'enflamme de plus en plus ; elle se porte avec ardeur sur le corps ; elle cherche à l'informer & à le vivifier : mais cet effet n'a lieu que par le concours de celui qui est la vie , la vérité & la lumière.

Lorsqu'un être a conçu l'archée , il est en lui le

gardien de la vie , le promoteur des transmutations , depuis la première jusqu'à la dernière.

Il y a de la convenance entre les archées , par leur qualité vitale commune , & par leur éclat ; mais ils ne se reçoivent point réciproquement ; ils ne se troublent point dans leur ordre & leur district.

La vicissitude en nature n'est point l'effet de la matière , mais du feu.

La corruption est une certaine disposition de la matière conséquente à l'extinction du feu recteur ; ce n'est point une pure privation ; ses causes sont positives.

Ce sont les ferments étrangers qui introduisent la corruption ; c'est par eux qu'elle commence , continue & s'achève.

Entre les choses ; les unes périssent par la dissipation du baume de nature , d'autres par la corruption.

La nature ignore & n'admet rien de contraire à son vœu.

Il y a deux plans dans l'homme , l'un mû naturellement , l'autre volontairement.

La chaleur n'est point la cause efficiente de la digestion , qu'elle excite seulement. Le ferment stomachique est la cause efficiente de la digestion.

La crainte de Dieu est le commencement de la sagesse.

L'ame ne se connoît , ni par la raison , ni par des images : la vérité de l'essence & la vérité de l'entendement se pénètrent en unité & en identité ; voilà pourquoi l'entendement est un être immortel.

Il y a plusieurs sortes de lumières vitales. La lumière de l'ame est une substance spirituelle , une matière vitale & lumineuse.

Ceux qui confondent notre identité avec l'immanence de Dieu , & qui nous regardent comme

des parties de ce tout, sont des athées.

L'entendement est uni substantiellement à la volonté, qui n'est ni puissance, ni accident, mais lumière, essence spirituelle, indivise, distincte de l'entendement par abstraction.

Il faut reconnoître dans l'ame une troisième qualité, l'amour ou le desir de plaire. Ce n'est point un acte de la volonté seule ni de l'entendement seul, mais de l'un & de l'autre conjointement.

L'esprit est un acte pur, simple, formel, homogène, indivis, immortel, image de Dieu, incompréhensible, où tous les attributs qui conviennent à sa nature sont rassemblés dans une unité.

L'entendement est la lumière de l'esprit, & l'esprit est l'entendement éclairé; il comprend, il voit, il agit séparément du corps.

L'entendement est lié aux organes du corps; il est soumis aux actions de l'ame sensitive; c'est par cette union qu'il se revêt de la qualité qu'on appelle *imagination*.

Il n'y a rien dans l'imagination qui n'ait été auparavant dans la sensation; les especes intellectuelles sont toutes émanées des objets sensibles.

La force intelligente concourt avec la faculté fantastique de l'ame sensitive sur le caractère de l'organe, & lui est fournie.

L'ame a son siege particulier à l'orifice supérieur de l'estomac; la mémoire a son siege dans le cerveau.

L'entendement est essentiel à l'ame; la volonté & la mémoire sont des facultés caduques de la vie sensitive.

L'entendement brille dans la tête, mais d'une lumière dépendante de la liaison de l'ame avec le corps, & des esprits éthérés.

L'intelligence qui naît de l'invention & du ju-

gement, passe par une irradiation qui se fait de l'orifice de l'estomac au cerveau.

L'orifice de l'estomac est comme un centre d'où l'ame exerce son énergie en tout sens.

L'ame, image de la divinité, ne pense rien principalement, ne connoît rien intimement, ne contemple rien vraiment que Dieu, ou l'unité première, à laquelle tout le reste se rapporte.

Si une chose s'atteint par le sens ou par la raison, ce ne sera point encore une abstraction pure & complete.

Le moyen d'atteindre à l'abstraction pure & complete est très-éloigné; il faut être séparé de l'attention à toutes choses créées, & même in-créées; il faut que l'activité de l'ame soit abandonnée à elle-même; qu'il n'y ait aucun discours ni intérieur, ni extérieur; aucune action préméditée, aucune contemplation déterminée; il faut que l'ame n'agisse point, qu'elle attende, dans un repos profond, l'influence gratuite d'en haut; qu'il ne lui reste aucune impression qui la ramène à elle; qu'elle se soit parfaitement oubliée; en un mot, qu'elle demeure absorbée dans une inexistence, un oubli, une sorte d'anéantissement qui la rende absolument inerte & passive.

Rien ne conduit plus efficacement & plus parfaitement à ce dépouillement, à ce silence, à cette privation de lumière étrangère, à ce défaut général de distraction, que la prière, son silence & ses délices: exercez-vous à l'adoration profonde.

Dans cette profondeur d'adoration l'ame se perdra, les sens seront suspendus, les ténèbres qui l'enveloppent se retireront, & la lumière d'en haut s'y réfléchira: alors il ne lui restera que le sentiment de l'amour, qui l'occupera toute entière.

Nous pourrions ajouter beaucoup d'autres pro-

positions tirées des ouvrages de cet Auteur, à celles qui précèdent ; mais elles n'instruioient pas davantage. D'ailleurs, ce Van-helmont s'exprime d'une manière si obscure & si barbare, qu'on est bientôt dégoûté de le suivre, & qu'on ne peut jamais se promettre de le rendre avec quelque exactitude. Qu'est-ce que son blas, son gas & son archée lumineux ? Qu'est-ce que cette méthode de s'abrutir, pour s'unir à Dieu, de se séparer de ses connoissances, pour arriver à des découvertes, & de s'affoupir pour penser plus vivement ?

Je conjecture que ces hommes, d'un tempérament sombre & mélancolique, ne devoient cette pénétration extraordinaire, & presque divine, qu'on leur remarquoit par intervalles, & qui les conduisoit à des idées, tantôt si folles, tantôt si sublimes, qu'à quelque dérangement périodique de la machine. Ils se croyoient alors inspirés, & ils étoient fous : leurs accès étoient précédés d'une espèce d'abrutissement ; qu'ils regardoient comme l'état de l'homme sous la condition de nature dépravée. Tirés de cette léthargie par le tumulte subit des humeurs qui s'élevoient en eux, ils imaginoient que c'étoit la divinité qui descendoit, qui les visitoit, qui les travailloit ; que le souffle divin dont ils avoient été premièrement animés, se ranimoit subitement, & reprenoit une portion de son énergie ancienne & originelle, & ils donnoient des préceptes pour s'acheminer artificiellement à cet état d'orgasme & d'ivresse où ils se trouvoient au dessus d'eux-mêmes, & qu'ils regrettoient ; semblables à ceux qui ont éprouvé l'enchantement & le délire délicieux que l'usage de l'opium porte dans l'imagination & dans les sens ; heureux dans l'ivresse, stupides dans le repos, fatigués, acca-

blés, ennuyés, ils prenoient la vie commune en dégoût ; ils soupiroient après le moment d'exaltation, d'inspiration, d'aliénation. Tranquilles ou agités, ils fuyoiient le commerce des hommes, insupportables à eux-mêmes ou aux autres. O que le génie & la folie se touchent de bien près ! ceux que le ciel a signés en bien & en mal, sont sujets, plus ou moins, à ces symptômes ; ils les ont plus ou moins fréquens, plus ou moins violens. On les enferme & on les enchaîne ; ou on leur élève des statues : ils prophétisent, ou sur le trône, ou sur les théâtres, ou dans les chaires ; ils tiennent l'attention des hommes suspendue ; ils en sont écoutés, admirés, suivis ou insultés, bafoués, lapidés ; leur sort ne dépend point d'eux, mais des circonstances dans lesquelles ils se montrent. Ce sont les tems d'ignorance & des grandes calamités qui les font naître : alors les hommes qui se croient poursuivis par la divinité, se rassemblent autour de ces espèces d'insensés qui disposent d'eux. Ils ordonnent des sacrifices, & ils sont faits ; des prières, & l'on prie ; des jeûnes, & l'on jeûne ; des meurtres, & l'on égorge ; des chants d'allégresse & de joie, & l'on se couronne de fleurs, & l'on danse & l'on chante ; des temples, & l'on en élève ; les entreprises les plus désespérées, & elles réussissent ; ils meurent, & ils sont adorés. Il faut ranger dans cette classe Pindare, Eschile, Mahomet, Shakespear, Roger, Bacon & Paracelse. Changez les instans, & celui qui fut Poète, eût été ou Magicien, ou Prophète, ou Législateur. O hommes à qui la nature a donné cette grande & extraordinaire imagination, qui criez, qui subjuguez, que nous qualifions d'insensés ou de sages, qui est-ce qui peut prédire votre destinée. Vous naquîtes pour marcher entre les ap-

plaudiffemens de la terre ou l'ignominie, pour conduire les peuples au bonheur ou au malheur, & laisser après vous le transport de la langue ou de l'exécution.

François-Mercure Van-helmont, fils de Jean-Baptiste, naquit en 1518; il n'eut ni moins de génie, ni moins de connoissances que son pere. Il posséda les langues anciennes & modernes, orientales & européennes. Il se livra tout entier à la chymie & à la médecine, & il se fit une grande réputation par ses découvertes & par ses cures. Il donna éperdument dans la cabale & la théosophie. Né Catholique, il se fit Quaker. Il n'y a peut-être aucun ouvrage au monde qui contienne autant de paradoxes que son *Ordo saculorum*. Il le composa à la sollicitation d'une femme, qui l'écrivit sous sa dictée.

Pierre Poiret naquit à Metz, en 1546, de parens pauvres, mais honnêtes. Il étudia autant que sa santé le lui permit. Il fut successivement Syncretiste, Eclectique, Cartésien, Philosophe, Théologien & Théosophe. Attaqué d'une maladie dangereuse, il fit vœu, s'il en guérissoit, d'écrire en faveur de la religion, contre les athées & les incrédules. C'est à cette circonstance qu'on dut l'ouvrage qu'il publia, sous le titre de *Cogitationes rationales de Deo, anima & malo*. Il fit connoissance étroite à Hambourg, avec la fameuse Antoinette Bourignon, qui l'entraîna dans ses sentimens de mysticité. Il attendit donc, comme elle, l'illumination passive, & il se rendit l'apologiste du silence sacré de l'ame & de la suspension des sens, & le détracteur de la philosophie & de la raison. Il mourut en Hollande, âgé de 63 ans, après avoir passé dans la retraite la plus profonde, les dernières années de sa vie : entre les qualités de

cœur & d'esprit qu'on lui reconnoît, on peut louer sa tolérance. Quoiqu'il fût très-attaché à ses opinions religieuses, il permettoit qu'on en professât librement de contraires; ce qui suffit seul pour caractériser un honnête homme & un bon esprit.

Ce fut dans ce tems, au commencement du dix-septième siècle, que se forma la fameuse société des Rose-croix, ainsi appelée du nom de celui qu'elle regarda comme son fondateur; c'étoit un certain Rosencreuz, né en Allemagne en 1388. Cet homme fit un voyage en Palestine, où il apprit la magie, la cabale, la chymie & l'alchymie. Il se fit des associés, à qui il confia ses secrets. On ajoute qu'il mourut âgé de cent-vingt ans. L'association se perpétua après sa mort. Ceux qui la composoient se prétendoient éclairés d'en-haut. Ils avoient une langue qui leur étoit propre, des arcanes particuliers; leur objet étoit la réformation des mœurs dans tous les états, & de la science dans toutes ses branches; ils possédoient le secret de la pierre philosophale & de la teinture, ou médecine universelle. Ils pouvoient connoître le passé, & prédire l'avenir. Leur philosophie étoit un mélange obscur de paracelsisme & de théosophie. Les merveilles qu'ils disoient d'eux, leur attachèrent beaucoup de sectateurs, les uns fourbes, les autres dupes. Leur société répandue par toute la terre n'avoit point de centre. Descartes chercha par-tout des Rose-croix, & n'en trouva point. Cependant on publia leurs statuts: mais l'histoire des Rose-croix s'est tellement obscurcie depuis, que l'on regarde presqu'aujourd'hui ce qu'on en débitoit autrefois, comme autant de fables.

Il suit de ce qui précède, que les Théosophes ont

été des hommes d'une imagination ardente; qu'ils ont corrompu la théologie, obscurci la philosophie, & abusé de leurs connoissances chymiques, & qu'il est difficile de prononcer s'ils ont plus nuï que fervi au progrès des connoissances humaines.

Il y a encore quelques Théosophes parmi nous. Ce sont des gens à demi-instruits, entêtés de rapporter aux saintes écritures toute l'érudition ancienne & toute la philosophie nouvelle; qui déshonorent la révélation par la stupide jalousie avec laquelle ils défendent les droits; qui retrécissent, autant qu'il est en eux, l'empire de la raison, dont ils nous interdrieroient volontiers l'usage; qui sont toujours tout prêts à attacher l'épithete d'hérésie à toute hypothese nouvelle, qui réduiroient volontiers toute connoissance à celle de la religion, & toute lecture aux livres de l'ancien & du nouveau Testament, où ils voient tout ce qui n'y est pas, & rien de ce qui y est; qui ont pris en aversion la philosophie & les Philosophes, & qui réussiroient à éteindre parmi nous l'esprit de découvertes & de recherches, & à nous replonger dans la barbarie, si le Gouvernement les appuyoit, comme ils le demandent.

Fin du premier Volume.

T A B L E

D E S

M A T I E R E S

Contenues dans le premier Volume.

PROSPECTUS de l'Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences.	pág. 1
DE L'ÉDUCATION <i>publique.</i>	41
ESSAI sur le Mérite & la Vertu.	139
TRAITÉ du Beau.	309
DE LA PHILOSOPHIE des Chinois.	353
ELOGE de RICHARDSON, Auteur de Pamela, Clarisse & Grandisson.	413
CHOIX de quelques articles de Philosophie, extraits du Dictionnaire Encyclopédique.	409
PHILOSOPHIE des Egyptiens.	411
Des Canadiens.	431
Des Ethiopiens.	436
Des Celtes.	441
Des Chaldéens.	453
Des Japonois.	465
Orientale.	477
Des Perses.	485
Des Phéniciens.	502

604	T A B L E.	
PHILOSOPHIE	<i>Pyrrhonienne ou Sceptique.</i>	505
	<i>Des Etrusques & des Romains.</i>	532
	<i>Des Sarrafins ou Arabes.</i>	542
	<i>Des Théosophes.</i>	567

Fin de la Table du premier Volume.

